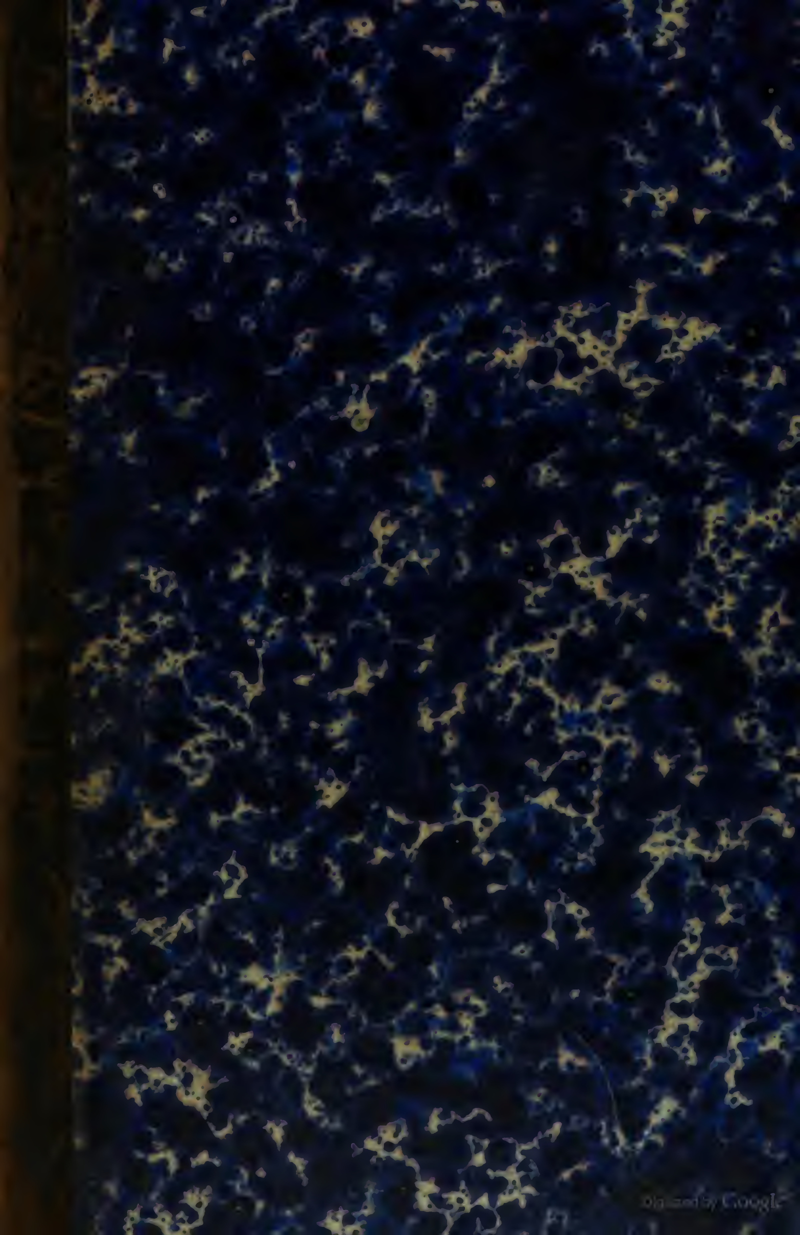

Digitized by Google

C P 293.5 (5-6)

Bought with the income of
THE
SUSAN A. E. MORSE FUND
Established by
WILLIAM INGLIS MORSE
In Memory of his Wife

Harvard College Library

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

JOURNAL

DE

L'UNITÉ DES FRÈRES.

> Pour nous, nous ne voulons savoir autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. Nous n'annonçons point l'Evangile avec des discours de la sagesse humaine, afin que la Croix de Christ ne soit pas rendue inutile.
>
> St Paul aux Corinthiens.

CINQUIÈME ANNÉE.



NISMES.

AU BUREAU DU JOURNAL DE L'UNITÉ DES FRÈRES,

QUAI DE LA FONTAINE, N° 2.

1840.

Digitized by Google

Δ
CP 293.5 (5-6)

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
Jan 1964

NISMES. — Typ. BALLIVET et FABRE,
rue de l'Hôtel-de-Ville, 11.

Digitized by Google

JOURNAL

DE

L'UNITÉ DES FRÈRES.

CINQUIÈME ANNÉE.

1840.

DISCOURS

ADRESSÉ A L'ÉGLISE DE HERRNHOUT, LE 26 JANVIER 1800, PAR LE FRÈRE JEAN-FRÉDÉRIC REICHEL.

PAROLE : *Tu couronnes l'année de tes biens.* (Ps. 65, 12.)

TEXTE : *Béni soit Dieu, qui est le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis de toutes sortes de bénédictions spirituelles dans les lieux célestes, par Jésus-Christ.* (Eph. 1, 3.)

Le psalmiste parle dans le psaume duquel la parole de ce jour a été tirée, des divers et nombreux bienfaits que Dieu accorde à son peuple pour l'extérieur. La bonté que notre Seigneur nous témoigne si richement et de tant de manières différentes, mérite que nous y réfléchissions mûrement, et que nous soyons remplis de reconnaissance envers lui. Nous pouvons dire avec vérité que chaque pas que nous faisons dans notre pélerinage ici-bas, est marqué de ses bienfaits ; qu'aucun jour, aucune heure même ne se passe sans que nous recevions de sa part de nouvelles preuves de sa bonté. Si, d'après cela, nous considérons le nombre infini de ses bienfaits dont nous jouissons pendant des années, pendant tout le cours de notre vie, nous ne pouvons que lui en témoigner notre vive reconnaissance. Mais,

pour Ulysse Huguenin-Matthey, — de la part de [illegible] beau-frère Ulysse Matthey graveur [illegible]

Digitized by Google

mes chers frères et mes chères sœurs, ce n'est que quand nous avons appris à connaître combien nous en sommes indignes, que ce sont autant de faveurs que nous recevons sans les mériter et par pûre grâce; ce n'est que quand nous avons appris à connaître le Père céleste comme *notre* père, par Jésus-Christ, c'est seulement en jouissant ainsi des biens temporels qu'il nous dispense, que nous pouvons les apprécier à leur juste valeur, que nous les trouvons grands et importans.

Nous vivons maintenant dans des temps tout particuliers, à l'égard desquels nous avons aussi bien des sujets de reconnaître la main protectrice que notre bon Dieu tient sur nous et de lui en rendre grâces/Il nous a protégés plus que tant d'autres endroits; il a éloigné de nous les dangers qu'entraîne ordinairement la guerre après elle, ce fléau terrible qui ravage dans ce moment tant de pays;/de sorte qu'en lisant la parole de ce jour: *Tu couronnes l'année de tes biens,* nous ne pouvons que dire: Oui, il en est effectivement ainsi! Combien de raisons n'avons-nous pas de psalmodier notre Dieu! ne devrions-nous pas par là être excités à l'aimer, à le bénir, à l'adorer, et à réjouir son cœur par des cœurs pénétrés de reconnaissance et d'amour?

Mais ce qui est dit dans notre texte est d'une plus grande importance encore. L'apôtre dit: *Béni soit Dieu, qui est le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis de toutes sortes de bénédictions spirituelles dans les lieux célestes, par Jésus-Christ.* Nous trouvons dans ce peu de paroles en résumé les bienfaits spirituels et célestes de Dieu. Il nous bénit de toutes sortes de bénédictions spirituelles dans les lieux célestes *par Jésus-Christ;* tous les bienfaits dont nous jouissons de la part de Dieu le Père, nous sont donc dispensés pour l'amour de Jésus. Le même apôtre dit à un autre endroit: *Dieu n'a point épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous tous* (d'abord pour vivre dans ce monde, dans cette vallée pleine de misères et de larmes, et ensuite pour souffrir la mort sanglante de la croix); *comment ne nous donnera-t-il point aussi toutes choses avec lui?*

Digitized by Google

(Rom. VIII, 32.) S'il nous a donné son Fils unique, son bien-aimé, pourrait-il y avoir dans le cœur de notre Père céleste une seule bénédiction dont il ne nous fît point part? pourrait-il nous fermer son cœur paternel? Ah! certainement non; et c'est pourquoi il nous bénit maintenant de toutes sortes de bénédictions spirituelles dans les lieux célestes. St. Paul nomme quelques-unes de ces bénédictions spirituelles, dans les versets qui suivent notre texte, et je me propose, mes chers frères et mes chères sœurs, de vous entretenir maintenant sur plusieurs de ces bénédictions.

Dans le verset qui suit immédiatement notre texte, l'apôtre dit : *Dieu nous a élus en Christ avant la création du monde.* C'est là la première bénédiction sur laquelle reposent toutes les autres. Avant que nous fussions, bien plus avant que le monde fût, dans le temps que notre Sauveur était encore avec son Père, environné de sa gloire, Dieu avait déjà résolu dans son cœur que les hommes qu'il créerait à son image, mais desquels il prévit qu'ils perdraient sa ressemblance, qu'ils se détourneraient de lui et qu'ils tomberaient dans le péché, seraient relevés de leur chute, pour l'amour de Christ, comme celui qu'il avait destiné d'éternité à être notre Rédempteur. De quelle importance n'est-il pas par nous, mes chers frères et mes chères sœurs, de savoir que dès les temps éternels nous sommes destinés à être bienheureux éternellement, pour l'amour de Jésus!

L'apôtre dit ensuite que Dieu nous a élus de toute éternité, *afin que nous fussions saints et irrépréhensibles devant lui par la charité.* Quand nous considérons notre profonde corruption et nos misères, et que nous entendons parler de la haute destination pour laquelle Dieu nous a élus dès les temps éternels, savoir : d'être un jour véritablement renouvelés à sa sainte et divine image; quand nous réfléchissons que nous sommes rendus absolument incapables par le péché de faire aucun bien, que notre corps et notre âme ont été infectés de ce poison mortel, et que nous lisons dans l'Écriture que cela ne doit pourtant pas faire échouer le plan miséricordieux que Dieu s'est proposé à

Digitized by Google

notre égard, parce que Jésus, notre divin Sauveur, s'est fait homme, et qu'il s'est livré pour nous à la mort, afin que par sa mort nous pussions mourir au péché pour vivre à la justice; quand, dis-je, nous nous examinons ainsi dans le miroir de la parole de Dieu, il nous pourrait bien arriver de nous dire en nous-mêmes : Sera-t-il possible que j'atteigne en effet une si haute destination? Sera-t-il possible que je devienne semblable à mon Sauveur?... Mais une voix intérieure nous répondra alors : Oui, sans doute; Dieu nous à élus dès les temps éternels afin que nous fussions saints et irrépréhensibles devant lui. — Aussitôt que nous avons été purifiés de nos péchés par l'efficace du sang que Jésus a répandu pour nous, et que nous sommes revêtus de sa justice, nous pouvons nous considérer comme étant saints et irrépréhensibles. Et quand nous aurons passé notre temps d'épreuves ici-bas, que tout ce qui doit arriver à chacun de nous, dans la voie du salut, aura eu lieu et que nous irons vers lui, alors nous serons entièrement saints et irrépréhensibles : nous serons tout-à-fait transformés à son image, à la ressemblance du nouvel Adam, et l'image du premier Adam sera détruite. Voilà, mes chers frères et mes chères sœurs, une bénédiction spirituelle, un bien céleste dont nous devons nous réjouir avec reconnaissance et en louer notre bon Dieu de tout notre cœur.

Plus loin, Saint Paul dit : *Dieu nous a prédestinés à nous adopter pour être ses enfans par Jésus-Christ.* Étant destinés dès les temps éternels à être bienheureux; étant élus pour être saints et irrépréhensibles devant lui, Dieu a aussi déterminé d'avance de nous adopter à lui; nous devons être réadmis dans sa sainte famille, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Sans doute, Dieu étant le créateur de tous les hommes, tous devraient aussi le connaître comme leur Père. Mais le péché ayant séparé les hommes de Dieu, le cœur humain n'est plus rempli d'un amour filial pour lui : les hommes ne peuvent plus le regarder comme leur Père avant qu'ils aient été reçus en grâce par Jésus-Christ; ils sont plutôt saisis de crainte et d'aversion quand on leur parle du Seigneur; ils ont de l'antipathie pour lui, ils ont même

Digitized by Google

contre lui de l'inimitié, sentant qu'il est un être saint et juste. Mais lorsque nous avons appris à connaître l'amour de Dieu, qu'il a témoigné aux pauvres pécheurs en leur donnant pour Sauveur son Fils bien-aimé; lorsque nous avons appris à connaître notre Sauveur, et que nous croyons que c'est pour amour de lui que son Père a résolu d'éternité de nous rendre bienheureux, nous pouvons nous écrier, pénétrés de componction : Oh! cher Père! que ton amour pour nous est infini! pouvais-tu nous en donner une plus grande preuve qu'en livrant pour nous ton Fils unique, afin que nous ne périssions point, mais que nous eussions la vie éternelle?.. Alors nos cœurs sont attirés avec force vers le Père; par la foi en Jésus, nous devenons enfans de Dieu: nous pouvons de nouveau jouir de son amour paternel, qui a toujours été immuable envers nous; Dieu peut alors de nouveau remplir nos cœurs de son amour; nous pouvons, avec une confiance ferme et entière en lui, nous écrier par la grâce du Saint-Esprit : Abba, c'est-à-dire Père; nous jouissons dès lors d'un avant-goût de la vie éternelle. Nous sommes prédestinés à être enfans de Dieu, par Jésus-Christ. C'est pour cela que le Sauveur nous a rachetés, afin que nous rentrions dans les relations bienheureuses avec le Père, que l'homme avait d'abord, après avoir été formé à l'image de Dieu. C'est pourquoi aussi, après sa résurrection, Jésus dit : « Mon Père est votre Père, et mon Dieu est votre Dieu (Jean XX, 17). » Nous sommes donc membres de la famille divine.

Pour nous faire comprendre comment il est possible d'être si intimement liés à Dieu, l'apôtre St. Paul dit (*v.* 7.) : *C'est en lui*, en Jésus-Christ, *que nous avons la rédemption par son sang, savoir, la rémission des péchés;* car la seule chose qui pourrait nous faire craindre d'être privés de ces grands biens dans les lieux célestes, serait la pensée que nous sommes et que nous restons des pécheurs. Nous pourrions nous dire : Nous avons commis trop de fautes; et quoique Dieu se soit fait connaître à nous dans son amour infini, nous apercevons encore dans nos pauvres cœurs trop de misères pour qu'il veuille nous accorder

Digitized by Google

la jouissance de ses biens célestes. Mais nous avons, par ces paroles de l'apôtre, l'assurance que le sang de Jésus a enlevé nos fautes et nos péchés ; que nos dettes sont payées par ce sang précieux ; qu'il a satisfait même à ce que nous avons tous les jours à nous reprocher; car nous bronchons tous en plusieurs manières. Quoique, par la grâce de Dieu, nous soyons bien éloignés de vouloir pécher contre le Seigneur notre Dieu de propos délibéré, et protéger dans notre cœur des choses dont nous savons qu'elles sont contraires à sa volonté, nous ne demeurons pas moins de pauvres pécheurs, enclins au mal, qui, manquant de bien des manières différentes, avons chaque jour besoin de prier et de dire : Père! pardonne-nous nos péchés. Mais nous pouvons pourtant être pleinement convaincus qu'en Jésus-Christ nous avons la rédemption par son sang, savoir, la rémission des péchés. Nous pouvons chaque jour de nouveau être purifiés de nos péchés par l'aspersion de son sang ; tellement que, pourvu que nous fassions nous-mêmes attention à ce qui se passe dans notre cœur, pourvu que nous ne tombions pas dans une tiédeur et dans une indifférence spirituelles, le péché, qui nous enveloppe aisément, ne pourra jamais troubler la bienheureuse jouissance de ces bénédictions spirituelles dont Dieu nous bénit ; elle peut nous être renouvelée chaque jour.

Ce qui pourrait le plus nous empêcher de jouir de ces bénédictions, c'est lorsqu'en sentant que nous ne sommes pas ce que nous devrions être, que nous ne pouvons pas nous écrier avec joie : Abba, c'est-à-dire. Père! que nous ne sommes pas toujours disposés à nous approprier entièrement les mérites du Sauveur ; c'est, dis-je, lorsqu'en sentant tout cela, nous ne cherchons pas de suite où en est la faute ; que nous n'examinons pas ce qui a pu troubler notre paix, pour en demander ensuite pardon ; mais que plutôt nous en demeurons là, aimant à oublier peu à peu notre triste état. Voilà ce qui nous est le plus nuisible. Mais lorsque, comme de faibles enfans, nous avons recours au Sauveur, et qu'en nous jetant à ses pieds nous lui disons : Seigneur Jésus! il s'est passé quelque chose dans mon

Digitized by Google

pauvre cœur de quoi je dois implorer ton pardon ; si je ne l'obtiens, je ne puis pas jouir de ton amour et de ta paix ; alors nous jouirons bientôt de nouveau de la joie au Saint-Esprit. L'apôtre appelle cela bénédictions spirituelles dans les lieux célestes, parce que ce sont des bienfaits impérissables, qui ne durent pas pendant un certain temps seulement, mais qui dureront encore dans l'éternité. Tous tendent à la vie éternelle ; ce n'est que dans l'éternité que nous nous réjouirons véritablement de ce que notre Père nous a élus en Jésus-Christ avant la création du monde, et de ce qu'il nous a adoptés pour être ses enfans ; et pendant toute l'éternité nous n'oublierons pas non plus que nous avons été lavés de nos péchés par l'efficace du sang de Jésus. En y adorant l'Agneau de Dieu, nous nous rappellerons toujours que, par amour pour nous, il s'est abaissé jusqu'à la mort de la croix, qu'il s'est immolé, et qu'il a répandu son sang précieux pour le rachat de nos âmes, et nous lui en rendrons d'éternelles actions de grâces.

Plût à Dieu, mes chers frères et mes chères sœurs, que nous fussions tous les jours pénétrés d'amour et de reconnaissance envers Dieu pour ces bénédictions spirituelles ; et qu'aucun de nous ne demeurât en arrière dans leur jouissance! Plût à Dieu qu'il nous tînt toujours plus à cœur de pénétrer plus profondément dans l'amour de Dieu ; afin que, par cet amour et par la jouissance de ces biens spirituels et célestes, nos cœurs se détachassent de plus en plus des choses terrestres qui nous occupent encore si souvent et nous rendent tièdes et indifférens à l'égard des vrais biens seuls durables, et qui nous font encore perdre bien des heures que nous pourrions passer d'une manière si agréable, en entretenant un doux et bienheureux commerce de cœur avec notre Sauveur, et en rendant grâce au Père céleste pour tous les bienfaits dont il nous a comblés et dont il nous comble encore par lui!

Digitized by Google

BIOGRAPHIE

DU FRÈRE HENRI DE BRUININGK, ÉVÊQUE DE L'ÉGLISE DES FRÈRES, DÉCÉDÉ A HERRNHUT, LE 22 OCTOBRE 1785.

Je naquis à Riga, le 26 août 1738; ma mère s'était transportée dans cette ville pour y faire ses couches dans la maison de ses parens. Mon père était alors pasteur et doyen à Wolmar, où il avait eu occasion, en 1736, de voir et d'entendre le bienheureux comte de Zinzendorf. Son cœur en fut touché, et, dans cette année (1738), le Sauveur acheva de le gagner par la lecture des discours que le comte avait prononcés à Berlin (1).

Dès que nous fûmes parvenus à un certain âge, mon frère Adam et moi, mon père confia notre éducation à un frère de l'église de l'Unité. Le soin que l'on avait de nous adresser constamment au Sauveur ne fut pas sans effet pour moi: je me souviens très-bien que je ne sortais jamais de la prière du soir, qui consistait

(1) Le comte de Zinzendorf, qui s'était rendu vers la fin de 1737 avec sa nombreuse suite (Voyez 4[me] année, page 173) à Berlin, y prononça ces discours du 1[er] janvier au 27 avril 1738. Il y avait loué, dans la rue de Leipzig, une maison où il tenait ses réunions journalières pour l'église domestique. Sur la demande de plusieurs pasteurs de la ville, il y joignit des réunions publiques et en tint quatre par semaine. Comme il y eut une affluence extraordinaire d'auditeurs de toutes les classes, il fut obligé de les séparer par sexe, et de tenir deux réunions pour les hommes et deux pour les femmes. Faute de place, on y assistait debout; bourgeois et militaires, ecclésiastiques et courtisans s'y trouvaient mêlés sans distinction, sauf un certain nombre de personnes de la plus haute considération ou d'une santé trop faible, qu'on plaçait dans une chambre attenante. Voilà de quelle manière ont été prononcés ces *soixante discours* sur quelques articles du catéchisme de Luther, sur l'oraison dominicale et sur plusieurs textes de l'Écriture, qui furent imprimés peu de temps après, et qui, depuis lors, ont été traduits en différentes langues. L'édition française en est épuisée depuis longtemps.

Digitized by Google

en un ou plusieurs versets de cantique, sans en avoir reçu une bonne impression. J'étais un enfant vif et gai, mais timide. Un enfant trouvé, dont mon père s'était chargé par charité, et qui était employé à nous servir, m'aurait mené dans le chemin de la perdition, si la fidélité avec laquelle on veillait sur notre conduite ne l'en eût empêché. Les fréquentes visites des frères et des sœurs de l'église de l'Unité dans la maison de mon père, réveillèrent mon attention, et je conçus de l'amitié pour eux. Nous eûmes entre autres, en 1742, la visite de la bienheureuse comtesse de Zinzendorf avec quelques frères et sœurs de l'église de Pélerins (1).

---

(1) Nous avons parlé déjà plusieurs fois de *l'Église de Pélerins*, entre autres à la page 173 de la 4me année (1839). Cette église prit son commencement en 1736. Le comte de Zinzendorf, revenant de la Hollande, reçut à Cassel, le 21 avril, un paquet de lettres de Herrnhout, et dans leur nombre la copie d'un rescrit du roi qui lui ordonnait de quitter le pays. Le lendemain, le comte eut une pleine persuasion que dans cet exil Dieu n'avait en vue que le plus grand bien et non le dommage de l'œuvre qu'il lui avait confiée ; que les frères et sœurs que le Seigneur avait appelés ou destinés à son service, viendraient se rassembler autour de lui, et qu'ainsi sa maison deviendrait une église de serviteurs de Christ et de pélerins. En continuant sa route (le plus souvent à pied), il rencontra David Nitschmann qui venait de Herrnhout pour lui apporter l'original du rescrit, et cette autre nouvelle que dans peu il allait arriver à Herrnhout une commission qui n'avait rien moins pour objet que la destruction totale de l'établissement. L'ordre de son exil, daté du 20 mars, était conçu en ces termes : « Nous sommes résolu à faire donner sans délai audit comte de Zinzendorf le conseil d'éviter absolument nos états dès la date de l'insinuation de ce rescrit, etc. » Egalement, s'écria le comte dans le transport d'une joie extraordinaire, après avoir lu ce rescrit, également je ne puis retourner de dix ans à Herrnhout, pour m'y fixer ; car le moment est venu de rassembler *une église de pélerins ;* il faut prêcher le Sauveur au monde. — Nitschmann prit note de ces paroles, et la suite les a confirmées.

Pour le moment, le comte ne douta plus que Dieu n'eût en vue, dans ses desseins insondables, la destruction de l'église de Herrnhout ; cependant, il jugea nécessaire d'y envoyer en hâte son épouse, qui l'accompagnait dans ce voyage, afin qu'elle s'y trouvât pendant les travaux de la commission. Il

Digitized by Google

Le 1[er] octobre 1743, ma mère mourut dans la paix du Seigneur, après être accouchée de mon troisième frère Frédéric. Cette perte nous fut très-sensible. Mon père se remaria, deux ans après, avec la sœur Louise de Gavel, qui fut pour lui une

---

convint avec elle qu'elle emploierait toute sa fortune à l'entretien de sa maison à elle, et de l'œuvre environnante, sans lui envoyer la moindre chose; qu'il verrait de son côté comment s'en tirer, lui et son église de pélerins.

En juin, le comte s'établit dans le vieux château dégradé de la Ronnebourg (près Francfort-sur-le-Mein, dans la Wettéravie), où des chrétiens de toutes les dénominations et même des juifs se rendirent à ses assemblées. La comtesse l'y rejoignit avec ses enfans, dès que la commission fut partie, et après avoir pris pour Herrnhout tous les arrangemens nécessaires. Avec elle arrivèrent aussi ceux des frères qui se disposaient à former des missions ou des colonies. C'est là que commence cette église domestique, qui fut connue depuis chez les Frères, d'après l'expression de Zinzendorf, sous le nom d'*Église de pélerins*. C'était un ensemble de frères et de sœurs appartenant, de plus ou moins près, à la maison ou à la famille du comte, et gouverné en petit sur le même modèle que les grandes églises.

La comtesse présida au gouvernement temporel de la maison avec une sagesse et une économie qu'on ne put assez admirer; et pendant tout le temps que dura ce genre de vie extraordinaire, on vit des petits moyens accomplir de grandes choses Il est vrai qu'on vivait d'une manière extrêmement modique. Tout membre de cette église errante qui avait quelque fortune, pourvoyait par lui-même à son vêtement et à ses autres besoins. Celui qui n'avait rien était soutenu par les autres : mais personne, ni frère ni sœur, n'était payé pour ses fonctions.

Quant à l'apparence extérieure, la maison du comte semblait pourvue, comme toute autre maison de grand seigneur, de domestiques des deux sexes; mais ces domestiques étaient en même temps des employés de l'église. Du reste, les assemblées se continuèrent avec régularité comme à Herrnhout : dimanches, jours de fêtes, de communion et autres, tout y était observé comme dans une autre église; et plus que dans toute autre, on y était sans cesse occupé en conférences, en correspondances, à recevoir des visites de toutes les parties du monde; c'était, en un mot, le grand bureau d'une œuvre que le Seigneur développait alors par une marche rapide.

Vers la fin de juillet, le comte quitta la Ronnebourg pour se rendre en Livonie d'où il avait reçu des invitations très-pressantes. Ce fut le commence-

Digitized by Google

aide fidèle, et pour nous une tendre mère. En 1747, mon père résigna ses emplois, dans le dessein de se retirer dans l'Église des Frères; mais on lui refusa la permission de sortir du pays; ce qui lui fut bien pénible. Quant à nous, il nous plaça dans l'établissement de Brinkenhof; là le Sauveur se révéla à mon âme d'une manière particulière: il fit avec moi une alliance éternelle, qui a toujours subsisté de son côté, quoique du mien je l'aie souvent interrompue par mes infidélités. Mon père ayant obtenu la permission d'envoyer ses enfans dans une des églises des Frères, nous arrivâmes le 7 septembre 1748, à Marienborn.

Au mois de novembre 1749, on me transporta avec une partie de l'établissement des enfans de Marienborn à Hennersdorf, près Herrnhout, où l'on commença à former un collége. On y transféra également le pensionnat des jeunes filles de Herrnhaag. Le comte de Zinzendorf, arrivé depuis peu à Herrnhout, venait de temps en temps nous tenir des réunions, et prendre avec nous des repas d'amitié, qui furent bénis pour mon cœur. Il se glissa à cette époque un esprit de séduction dans le collége; mais le Sauveur m'y préserva de tout dommage, quoique mon cœur n'eût point encore été changé par la grâce.

Dans ce temps-là, on engagea ceux qui avaient le désir d'être reçus membres de l'Église des Frères, à le faire connaître par écrit. Quelque peu distinctes et développées que fussent alors les idées que j'avais de cette église, je ne laissais pas que d'être vivement affligé lorsque quelqu'un de mes camarades parvenait à la réception avant moi. Je me rappelle d'avoir souvent versé des larmes amères à ce sujet sur le chemin de Hennersdorf à Herrnhout. En 1752, le Sauveur m'accorda enfin cette faveur; j'ai pu apprécier dans la suite plus que je ne le faisais alors tout

---

ment d'une série de voyages qui durèrent tout le temps de son long exil, et pendant lesquels il fut suivi par un plus ou moins grand nombre de frères et de sœurs formant une église de pélerins qui changeaient toujours de place avec le comte.

Digitized by Google

le bien qu'il a fait par là à mon âme. Le 22 septembre de la même année, je fus admis à la Ste-Cène. En avançant en âge et en connaissance, je fis de bien tristes expériences sur cette profonde corruption de notre nature, qui lutte sans cesse contre la loi de notre entendement, et nous porte au mal malgré nous. J'en pleurais souvent dans le silence, et je formais toutes sortes de bonnes résolutions. Mon train de vie dans le collége fut en général fort inégal et variable; j'avais cependant des momens où je fondais en larmes aux pieds du Sauveur. Je faisais assez de progrès dans mes études, surtout dans la langue latine, pour laquelle j'avais beaucoup de goût.

En 1756, je fus reçu dans le corps des frères garçons, et me rendis ensuite au séminaire de Barby, où je demeurai jusqu'au commencement de l'an 1759. J'y étudiai avec application, et j'y éprouvai un plus vif désir de jouir du Sauveur et de sa grâce. Je me souviens de l'avoir prié bien des fois de m'employer à la prédication de son Évangile; je lui demandais souvent de se servir de moi comme d'une trompette de la grâce, ajoutant qu'un maitre aussi habile que lui pourrait facilement tirer du plus chétif instrument des sons aimables et ravissans. Le comte de Zinzendorf étant en visite à Barby, me demanda ce que j'aimerais le mieux, ou être employé comme ouvrier dans la Livonie, ou m'attacher à sa maison (1). Je préférai ce dernier parti avec joie, et peu de temps après il m'appela auprès de lui pour m'occuper à écrire ses discours; je me rendis pour cet effet à Herrnhout, en janvier 1760. Sa maison fut une école pour moi, jusqu'au jour de son délogement, qui eut lieu le 9 mai de cette même année. Le 17 août, je prêchai pour la première fois en chaire, dans le temple de Berthelsdorf; en décembre, je fus

(1) La maison du comte, comme on l'a vu, était le centre d'une grande œuvre que le Seigneur développait avec rapidité, ou un institut dans lequel il s'est formé un grand nombre d'ouvriers, qui se sont répandus dans la suite dans toutes les parties du monde, tant parmi les chrétiens que parmi les païens.

Digitized by Google

appelé comme ouvrier des frères garçons à Gnadenfrey. Oh! que de grâces et de miséricorde mon Sauveur ne m'a-t-il pas faites dans cet emploi, et que de pardons n'ai-je pas eu à lui demander journellement!

Voici ce qu'écrivit Bruiningk à son frère, à l'occasion de sa première vocation au service de l'église :

« Je ne puis t'exprimer la sensation que m'a causée cette vocation : toi qui connais ma timidité, qui sais mon âge, tu peux juger combien un pauvre enfant comme moi doit sentir sa profonde misère et son insuffisance; lorsque tout cela se présente à mon esprit, tu dois t'imaginer dans quel état je me trouve. Quand cette nomination me fut annoncée, je fus pendant toute une heure comme muet en la présence du Sauveur, sans pouvoir rien penser, sinon : Me voici, Seigneur, je suis ton ouvrage; mon cœur n'est plus à moi : corps, âme et tout mon être sont ton salaire et ton bien acquis; dispose de moi selon ton bon plaisir; je suis et demeure ton pécheur, ton pauvre vermisseau... Oh! que j'ai besoin des bénédictions qui découlent des plaies sanglantes de mon Sauveur! Oh! que j'ai besoin pour les obtenir, des prières réunies de tous mes frères et de tous mes amis; afin qu'il me forme lui-même tel que je dois être, et que je puisse entre ses mains accomplir tous ses desseins. Tous ces jours-ci, quand je suis seul, j'épanche dans son cœur mille soupirs, mêlés d'adorations et d'actions de grâces. C'est donc en son nom et conduit par sa main percée, guidé de son œil, comme un petit et faible enfant, que je vais me rendre à mon poste. Par moi-même je ne puis pas devenir ce qu'il veut que je sois, ni faire ce qu'il veut que je fasse; c'est à lui et à son Esprit à opérer tout absolument en moi, etc. »

En 1764, continue Bruiningk dans sa relation, je visitai les âmes réveillées dans la principauté d'Oels, en Silésie, et en 1766, je fis une semblable visite dans la Haute-Silésie. La même année je fus appelé comme ouvrier des frères garçons à Herrnhout, et en mai 1767, je fus nommé secrétaire du directoire, qui était alors à Zeist. Je me rendis dans cette dernière église avec

Digitized by Google

le frère Frédéric de Wattewille, qui avait reçu la même vocation; nous passâmes par Ebersdorf, Marienborn et Neuwied, et nous y arrivâmes à la fin de septembre. Pendant le premier temps de mon séjour, le Seigneur m'y fit passer par des épreuves. En juillet 1768, je partis avec les frères du directoire pour Fulneck et Lindseyhouse, en Angleterre, d'où nous revînmes à Zeist, au commencement d'octobre. Le 13 mars 1769, je fus marié à la sœur Anne Bénigne de Wattewille.

Bruiningk n'a pas laissé plus de détails sur sa vie; les frères qui lui ont survécu, y ont ajouté ce qui suit:

Au mois de mai 1769, il se rendit avec le directoire à Marienborn, pour y assister au synode, où il reçut vocation pour la charge de prédicateur de l'église de Zeist; les frères et sœurs de cette église n'oublieront jamais sa fidélité dans l'exercice de son ministère, et les bénédictions dont il fut accompagné. Le Seigneur lui avait dispensé des dons extraordinaires, particulièrement pour la prédication; et la demande qu'il avait faite au Sauveur, qu'il voulût l'employer comme une trompette de la grâce, lui fut accordée avec largesse, d'abord à Zeist, et ensuite à Gnadenfrey. On voit par les biographies de plusieurs de nos frères et sœurs décédés, que le témoignage de notre bienheureux frère fut pour les uns l'occasion de leur réveil, et pour les autres un encouragement à saisir avec foi les précieux mérites du sacrifice de Jésus pour leur salut; on pourrait en trouver, sans doute, bien d'autres encore vivans qui attesteraient la même chose. Comme il avait appris parfaitement la langue hollandaise, il prêchait aussi dans cette langue; il y avait toujours à ses sermons un grand concours d'auditeurs, non seulement des environs de Zeist, mais aussi d'autres lieux plus éloignés.

En 1774, son père entra dans son éternel repos, ce qui obligea notre frère de se rendre en Livonie pour y régler les affaires de sa famille. Il y demeura près de 6 mois, et il eut la joie de voir dans ce pays cette grande œuvre de Dieu, pour le

Digitized by Google

commencement et pour les progrès de laquelle le Seigneur avait daigné se servir de son père comme un des principaux instrumens.

Au synode de 1775, on lui conféra, outre sa charge de prédicateur, celle d'ouvrier des frères et sœurs mariés, dont il s'aquitta avec une fidélité exemplaire. En 1777, il fut appelé à Gnadenfrey, où il remplit les mêmes fonctions; il s'y concilia l'affection et la confiance de tous les frères et de toutes les sœurs. Dans la guerre de 1778, il eut souvent l'occasion d'annoncer l'Évangile à plusieurs milliers de soldats de l'armée prussienne; c'était un coup d'œil extraordinaire qne celui que présentaient de telles assemblées. A voir l'air dur et farouche de ces militaires, on les eût jugés peu susceptibles de recevoir quelque impression; plusieurs même n'étaient venus que pour se moquer; mais, à mesure que Bruiningk parlait avec cet intérêt, cette persuasion, cette énergie pressante par laquelle il savait si bien captiver l'attention et remuer les cœurs, le plus grand silence se répandait bientôt dans l'assemblée, et n'était interrompu que par des sanglots. Le désir d'entendre l'Évangile s'alluma à un tel point parmi les soldats, que lorsque l'ordre fut donné de marcher en Bohème, ils demandèrent unanimement, par leurs officiers, qu'on voulût bien leur donner encore un sermon extraordinaire avant leur départ. On le leur accorda, et ils y vinrent en si grand nombre qu'ils remplirent toute la salle spacieuse de Gnadenfrey. Ce sermon avait ceci de particulier, qu'il était adressé à des gens qui avaient lieu de présumer qu'ils allaient au-devant de la mort. Le Sauveur donna une telle efficace à cette prédication, qu'au sortir de l'assemblee on entendit nombre de ces soldats dire tout haut, que ces paroles les suivraient sur le champ de bataille.

En juillet 1782, il se rendit à Herrnhout, pour assister de là au synode qui se tint à Berthelsdorf. Pendant sa durée, il édifia souvent l'église de Herrnhout par ses discours pleins d'onctions. Dans ce synode il fut élu membre de la conférence des anciens de l'Unité, et le 3 octobre, il reçut l'ordination d'évêque

Digitized by Google

de l'église des frères. Il lui en coûta de quitter l'église de Gnadenfrey, où il avait pu se livrer plus particulièrement au ministère de la parole, qui était son occupation favorite; il avait reçu le don de se vouer entièrement et sans réserve à la tâche à laquelle il se trouvait appelé.

Après le synode, il retourna à Gnadenfrey pour prendre congé de cette église. Voici ce qu'il écrivit à cette occasion : « Je fis d'abord, après le départ des frère et sœur Layritz, à la conférence des anciens la lecture des actes du synode. Je célébrai ensuite la fête du 13 novembre (fête de *l'Ancien*), dans un sentiment ravissant de la présence du Sauveur, qui se déclara pour nous avec efficace, comme chef et Ancien de son peuple des frères. Le 14 et jours suivans, je communiquai les actes du synode à toute l'église. Le 30, nous eûmes une communion bien bénie. Le 1er décembre, je fis mon dernier sermon à Gnadenfrey; le Sauveur était intimement près de mon cœur, qui brûlait de son amour pour mes auditeurs. Le 2, je pris congé de l'église avec ma famille, et le 3, nous partîmes de Gnadenfrey. Dès le point du jour, avant de nous mettre en chemin, ajoute sa veuve, il se rendit avec moi dans la maison de prière; là s'étant mis à genoux, il adressa au Sauveur une prière fervente, dans laquelle il résigna à ses pieds le ministère qu'il avait rempli jusqu'alors dans cette église, lui demanda pardon de ses faux pas et de ses manquemens, et lui offrit ses actions de grâces pour tout le bien dont il l'avait comblé. Nous arrivâmes à Barby (1), continue

(1) Barby, petite ville, située à 5 lieues de Magdebourg, était alors le siége de la Direction de l'Unité, et possédait aussi le séminaire. Ce dernier, qui avait été commencé, en 1739, à Marienborn, fut transféré, au mois de novembre 1749, à Barby, où peu de temps avant, avec autorisation du roi, le château avec ses dépendances avaient été donnés à ferme aux Frères. Il y resta jusqu'en 1789. — La direction de l'Unité, qui, par le synode tenu à Marienborn en 1764, avait été confiée à un directoire composé de quelques frères, fut remise par celui de 1769 à un collège appelé *la conférence des anciens de l'Unité*. Cette conférence choisit pour lieu de sa résidence,

Digitized by Google

Bruiningk, le 15 décembre, après un voyage très-pénible. Le 16, je commençai à assister aux conférences journalières de la Direction de l'Unité. A la fin de l'année, j'eus bien des sujets de bénir le Seigneur en méditant sur le support, la grâce et la miséricorde dont il avait usé à mon égard; c'est un abîme, où mon esprit se perd. Il est fidèle, et il continuera de se montrer tel envers moi. Amen. »

Après le départ du frère Jean de Wattewille, on lui confia le soin de rédiger les feuilles historiques de la conférence des anciens de l'Unité. Pendant quelque temps, il fut aussi spécialement chargé de veiller à la prospérité du séminaire.

Le 4 juillet 1784, il conféra l'ordination de diacre de l'église des frères, au frère Dombrofsky, de Berlin. Pendant l'humble et fervente prière qu'il adressa au Sauveur, toute l'assemblée se sentit vivement émue; personne ne pensait alors que cette première fonction, en sa qualité d'évêque, serait aussi sa dernière; car il était d'une constitution assez vigoureuse; mais depuis une maladie qu'il avait eue en 1773, il lui était resté une douleur de sciatique, qui lui faisait éprouver de temps en temps de la difficulté à marcher. Ce mal allait croissant d'une année à l'autre, et il en souffrit beaucoup dans le voyage de Barby à Herrnhout, en 1784. Il continua cependant de travailler et d'édifier l'église par ses discours. Son dernier sermon fut celui qu'il prononça le 31 octobre, à la fête de la réformation; et son dernier discours, celui qu'il tint à l'assemblée des frères et sœurs de l'intercession (1), le 3 décembre, sur la parole du jour: *Jean entendit toutes les créatures qui sont dans le ciel, sur la terre, et sous la terre, et dans la mer, et toutes les choses qui y sont, qui disaient: A celui qui est assis sur le trône et à l'agneau, soient louange, honneur, gloire et force, aux siècles des siècles*

Barby, où elle a résidé jusqu'en automne 1784. Au mois de septembre de cette année, elle se transporta à Herrnhout, et en 1791, elle se changea à Berthelsdorf, à une demi lieue de Herrnhout, où elle réside actuellement.

(1) Voyez 4me année, page 271, note 2.

Digitized by Google

(Apoc. 5, 13); de sorte que ses dernières fonctions auprès de l'église d'ici-bas étaient un acte d'adoration en communion avec l'église parvenue à la perfection.

Depuis lors, son mal empira tellement qu'il perdit entièrement l'usage de ses jambes. Il continua cependant ses correspondances, et la rédaction des feuilles historiques, quoiqu'il ne pût écrire que dans une attitude fort pénible. Le 25 juin 1785, il se rendit à Tœplitz pour y prendre les bains. Il fit de tendres adieux à ses collègues avant son départ. Les bains ne firent pas l'effet désiré. La fièvre et une toux étique se joignirent à ses douleurs; mais il montra dans ses souffrances une patience exemplaire. Le 18 août, il partit de Tœplitz accompagné de son épouse et du frère Kœnigsdœrfer, qui s'étaient rendus auprès de lui à la prière des frères de la conférence des anciens pour lui tenir compagnie. Le voyage fut pénible; chaque secousse de la voiture lui causait de vives douleurs; il arriva cependant heureusement à Herrnhout, le 23 août.

Il avait encore quelque espérance que le Sauveur le rétablirait pour son service; c'est ce qu'il témoigna le 26, qui était l'anniversaire de sa naissance. S'étant fait porter ce jour-là dans la conférence (ce fut la dernière fois qu'il y assista), il dit à ses collègues qu'il souhaiterait de pouvoir encore réparer toutes les négligences dans le service du Sauveur. « Ah! dit-il, 15 jours avant sa fin, quoique je sois un » serviteur inutile, le Sauveur sait pourtant avec quelle ar- » deur je désire me consumer dans son service; il connaît le » fond de mon cœur; si cependant il trouvait bon de me retirer » dans son sein, ce serait une faveur qui dépasserait mon at- » tente. » Le jour de sa naissance, il avait eu le plaisir de voir tous ses enfans auprès de lui. Ses fils s'en retournant ensuite à Niesky, il leur recommanda d'aimer le Sauveur au-dessus de tout, et de prospérer pour lui. L'assurance qu'il avait que les frères et sœurs se souvenaient de lui dans leurs prières, le remplissait de consolation. On le voyait toujours résigné, content

Digitized by Google

et serein, et plusieurs de ceux qui le visitaient en ont conservé une bien douce impression.

Le 1er octobre, il eut une attaque d'apoplexie ; quelques jours après il en eut une seconde, et ses douleurs augmentèrent si fort, qu'il n'avait guère de repos, ni jour ni nuit. La nuit du 17 au 18 octobre, fut très-remarquable : ses douleurs se calmèrent; il reprit le libre usage de sa langue, et fut extraordinairement actif toute la nuit; quoique dans une sorte de transport de fièvre, tout ce qu'il disait était cependant fort lié. Détaché de sa femme et de ses enfans, il ne l'était pas encore de son ministère; il se représentait qu'il était dans la conférence, et disait à la fin : « Mes frères! il faut que nous consultions le Sauveur sur cet article », et, joignant les mains, il s'écria après une petite pause : « Oui Seigneur! que ta volonté soit faite. » Il fit ensuite une prière fervente, dans laquelle il recommanda au Sauveur toute son œuvre sur la terre; il y fit particulièrement mention de nos frères et sœurs de la Diaspora, de tous nos amis dans les différentes églises chrétiennes, et finit en ces termes : « Il ne me reste plus qu'à te recommander toute la grande œuvre de la conversion du monde; tire toutes les âmes à toi, tant celles qui te connaissent, que celles qui ne te connaissent point. » Sa femme dit qu'elle n'oublierait jamais l'impression que lui fit cette action, qui avait quelque chose de particulièrement solennel.

La nuit suivante il tomba dans un assoupissement dont il ne revenait que par intervalles et pour quelques minutes. Le 20, sa femme lui ayant rappelé que c'était la fête de l'église de Zeist, il en témoigna sa joie, et dit d'une voix très-faible : « Nous avons joui de bien des grâces dans cette église. » Elle lui lut là-dessus la parole du jour; il prit lui-même le livre et lut avec beaucoup d'émotion de cœur : « Je baise cent fois la main qui prend un si tendre soin de moi. » Ce furent les dernières paroles qu'il fut en état de lire. Le jour précédent, il avait pris le livre de textes, et ayant cherché avec bien de la peine la parole du 27 octobre, jour de la naissance de sa femme, il la

Digitized by Google

lui montra en la prenant par la main, et la lui mettant dessus, il ajouta: « Qu'elle est belle et remarquable! » Cette parole était : *Mets mes larmes dans tes vaisseaux; ne sont-elles pas écrites dans tes registres?* (Ps. 56, 8.)

Le 21 octobre, il eut derechef une attaque d'apoplexie, dont il ne revint plus. Après midi les frères de la conférence des anciens, et quelques autres frères et sœurs s'étant assemblés auprès de son lit, frère Spangenberg fit une courte prière, dans laquelle il rendit grâce au Sauveur de toutes les bénédictions qu'il avait dispensées à l'église par le ministère de ce fidèle serviteur. Il lui donna ensuite la bénédiction pour le délogement au nom de l'église. Le 22, vers les 6 heures du soir, notre cher frère s'endormit au Seigneur, à l'âge de 47 ans et 2 mois, après avoir employé 25 années de sa vie au service du Seigneur et de l'église.

NOUVELLES DES MISSIONS.

I. Antilles Danoises.

Extrait d'une lettre du frère Sybrecht.

Friedensthal (*Sainte-Croix*), *le* 22 *juin* 1838.

Depuis le 7 jusqu'au 27 mai, j'ai fait avec mon épouse le voyage désiré pour visiter nos stations dans les iles de St-Jean et de St-Thomas. Le 7, au matin, nous nous embarquâmes dans une chaloupe pour la première des deux îles. Comme le vent nous était favorable, nous y arrivâmes de bonne heure, et, à deux heures de l'après-midi, nous pûmes saluer nos frères d'Emmaüs. Nous passâmes chez eux 4 jours, pendant lesquels nous primes connaissance de l'état exterieur de cette mission aussi bien que de sa marche intérieure. Nous fûmes réjouis en observant que, non-seulement parmi les nègres, esclaves et libres, mais aussi parmi les blancs, il y en avait beaucoup qui étaient devenus inquiets sur le salut de leurs âmes. Une manifestation bien claire de ce réveil, c'est que les assemblées sont beau-

Digitized by Google

coup plus fréquentées qu'autrefois. A Béthanie, où nous demeurâmes trois jours, l'œuvre du Saint-Esprit se fait également sentir. Les missionnaires sont animés d'un esprit d'amour et d'union, et parmi les nègres nous trouvâmes une vraie simplicité de cœur. Les maisons qui avaient été endommagées par l'ouragan sont pour la plupart réparées ou reconstruites. Le 14, nous passâmes sur le bateau qui appartient à la station d'Emmaüs, de la côte occidentale de l'île St-Jean à St-Thomas, et vers midi nous arrivâmes à la Nouvelle-Herrnhout. Là, comme sur tous les points de l'île, nous trouvâmes encore des traces du terrible ravage qu'avait occasionné l'ouragan de l'année passée. Un grand nombre de frères et de sœurs que nous avions connus plus particulièrement ont aussi succombé à la suite des souffrances que cet ouragan leur avait attirées. De la Nouvelle-Herrnhout nous allâmes deux fois à Niesky, où nous rencontrâmes encore les frère et sœur Kochte, qui attendaient le bateau à vapeur venant de la Jamaïque pour se rendre dans cette île. Frère et sœur Menzel, appelés à Friedensberg, dans l'île Ste-Croix, profitèrent de notre présence pour nous y accompagner le 28 mai. Le soir du même jour, après avoir aussi salué en passant nos frères de Friedensfeld, je revins avec ma femme heureusement à Friedensthal.

Dans notre église, nous passons par des momens de joie, mais aussi par des momens pénibles. Il y a encore toujours des personnes, surtout parmi celles qui ont reçu le baptême pendant leur enfance, qui demandent à être instruites et à être reçues dans notre église.

Le 17 courant, notre jour de prière, j'ai baptisé un nègre de la Guinée qui a plus de 70 ans. Il a été profondément ému pendant cette cerémonie, et il ne pouvait pas trouver assez de paroles pour témoigner sa reconnaissance envers le Seigneur, pour la grâce qu'il venait de lui accorder; il disait qu'il voulait maintenant aimer de tout son cœur le Sauveur qui l'avait purifié de ses péchés. Sept personnes furent reçues ce jour-là dans l'église, et trois autres y furent réadmises.

Nos assemblées du dimanche sont beaucoup plus fréquentées

Digitized by Google

qu'elles ne l'étaient autrefois, et nous espérons que le Sauveur, dans sa grâce, exaucera les ferventes prières que nous lui adressons, pour qu'il augmente dans les cœurs la faim et la soif de sa parole, et qu'il régénère de plus en plus par le Saint-Esprit tous les membres de notre église.

Extrait d'une lettre du frère Freitag.

Niesky (Saint-Thomas), le 29 *juin* 1838.

Nous regrettons beaucoup que nos assemblées ne soient pas mieux fréquentées ; mais ce n'est pourtant pas par pure négligence que les nègres n'y assistent pas tous, car ils sont encore obligés, d'après la loi, de construire eux-mêmes les maisons que l'ouragan leur avait renversées ou emportées. Malgré cela, nous ne sommes pas sans preuves que le Saint-Esprit travaille en eux, ce qui nous console et nous encourage. Dans plusieurs plantations, il se manifeste un nouveau réveil ; et non-seulement des personnes qui ont reçu le baptême dans leur enfance, mais aussi des païens, viennent chez nous se faire inscrire, afin de participer à l'instruction religieuse. Comme la plupart sont assidus à se rendre ici le soir quand ils ont achevé leur travail et qu'il leur faut passer par des chemins pénibles et montagneux, nous aimons à croire que leur désir de chercher le Sauveur est sincère. Le nombre de ceux qui ayant appartenus à d'autres communions chrétiennes, particulièrement à l'église romaine, ont demandé à être reçus dans notre église, a été assez considérable dans le dernier temps.

Extrait d'une lettre du frère Schmitz.

Emmaüs (Saint-Jean), le 3 *juillet* 1838.

L'année passée a été pour notre mission une année pénible, quant au temporel ; mais elle a été, au contraire, abondamment bénie du Seigneur pour le spirituel. Le Sauveur a ajouté à l'église plus de cent personnes. Les assemblées n'ont pas été négligées, et les blancs aussi bien que les gens de couleurs y ont assisté régulièrement. Autant que nous pouvons nous en apercevoir, la semence de l'Évangile que nous semons en faiblesse, tombe sur

Digitized by Google

une bonne terre. La direction de nos affaires extérieures a ici assez d'extension et ne manque pas de difficultés, mais cela ne fait pourtant pas souffrir l'œuvre de la mission. Le temps est cette année très-favorable à nos terres et nous pouvons nous attendre à une bonne récolte.

II. St.-Christophe.

Extrait d'une lettre du frère P. Rixecker.

Béthesda, 13 *juin* 1838.

Le Seigneur nous a assistés jusqu'ici d'une manière particulière; l'œuvre des missions a fait des progrès dans cette île, quoique sa marche ait été sans éclat. Nos réunions sont en général assez fréquentées par les Nègres, et le dimanche, la place manque souvent. Nos assemblées pendant la semaine sainte, et notamment celles du vendredi saint et du dimanche de Pâques, furent abondamment bénies: l'église ne pouvait contenir tous ceux qui s'y rendaient. Nous fûmes bien édifiés par les entretiens que nous eûmes avec les veuves, avant le jour de leur fête. L'une d'elles nous disait: « Le vendredi saint, comme j'entendais la cloche de l'église, je levai mes mains en haut, et je dis: « Oui, mon cher Sauveur, tu es mort pour moi; tu as répandu ton sang pour moi, maintenant je suis à toi, et tu es mon Père, mon Abba, mon époux, mon tout! » La pluie empêcha plusieurs veuves de se réunir; il s'en trouva pourtant 59 ensemble, qui passèrent un jour de fête bien béni. Elles nous dirent le lendemain: « Oh! nous étions si bien! c'était si beau, si céleste! »

Les Nègres nous donnent ici beaucoup plus de désagrément qu'à la Jamaïque, à cause des nombreuses contestations qu'il nous faut apaiser entr'eux; toutefois, l'Esprit de Dieu agit dans beaucoup de cœurs, et nous en trouvons les preuves dans nos visites et auprès du lit des malades. Cela nous encourage à être toujours plus actifs, sans nous laisser rebuter. Quelques Nègres de notre église, qui demeurent à environ 5 milles d'ici, nous ont prié de tenir plus souvent des réunions dans leur voisinage, ce qui nous a fait beaucoup de plaisir, au frère Münzer et

Digitized by Google

à moi. Frère Münzer s'est donc rendu, un dimanche, à la plantation de sucre appelée Estridge, à 5 milles d'ici. Là, le planteur avait disposé une infirmerie spacieuse pour la célébration du culte, et il est venu, avec plusieurs blancs et quelque centaines de nègres, assister à la prédication. La plupart des personnes qui s'y trouvaient rassemblées, n'assistent nulle part d'une manière régulière aux services divins. Plusieurs nègres ont demandé instamment à recevoir de nouvelles visites. Frère Rœmer a depuis peu ouvert à la plantation de sucre Brodersen, environ à 3 milles de Béthel, une école qui lui donne jusqu'ici beaucoup de satisfaction. En général nos écoles sont dans une voie de prospérité, et plusieurs personnes manifestent un désir ardent de s'instruire.

Extrait d'une lettre du frère Senft.

Basse-Terre, 11 *juin* 1838.

Il nous tarde beaucoup de voir achever notre maison d'école, ce qui, nous l'espérons, n'est pas bien éloigné. L'école dont nous avons pris la direction nous cause beaucoup de joie : nous y comptons maintenant 138 garçons et 109 filles ; et dans les écoles établies aux plantations, 56 enfans, dont plusieurs lisent très-bien, et la plupart ont commencé à écrire. Nous avons aussi essayé de leur apprendre à calculer, et quelques-uns paraissent avoir pour cela des talens particuliers. Parmi les filles, il y en a qui cousent assez bien, et plusieurs savent marquer le linge. Dans l'école de la ville, nous avons deux bons instituteurs, ce dont nous remercions le Seigneur bien sincèrement. — Beaucoup d'ardens souhaits appellent le 1er août. Que ce jour puisse, par la grâce du Seigneur, ne procurer que du bien. Plusieurs planteurs semblent vouloir tyranniser les pauvres nègres autant qu'ils le peuvent, avant de leur donner la liberté. Des vieillards qui, à cause de leur grand âge, ne pouvaient s'acquitter de leurs travaux des champs d'une manière diligente, ont été jetés en prison, sous le motif de leur insoumission. De jeunes filles, qui, comme Joseph, n'avaient pas voulu pé-

Digitized by Google

cher contre le Seigneur leur Dieu, ont été accusées faussement par leurs maîtres et punies judiciairement.

Le gouverneur, qui s'intéresse aux nègres, fait tout ce qu'il peut pour prendre des dispositions convenables pour le temps où ils seront affranchis, afin que les vieillards et les personnes faibles puissent aussi pourvoir à leur subsistance. Il a envers nous des sentimens très amicals.

Ma santé est bien faible. Le médecin m'a conseillé d'aller autant que possible à cheval, disant que cela seul pourrait me conserver la santé dans ce pays; et de ne pas m'exposer à l'humidité ni à l'ardeur du soleil à midi. Je fais donc souvent, de bon matin, des courses à cheval, et je visite les nègres dans les plantations pendant le moment de leur déjeûné, ce qui paraît leur causer beaucoup de joie.—Nos rapports avec chaque membre de notre chère église de nègres, qui s'élève à près de 3,000 âmes, deviennent de plus en plus intimes, ce dont nous sommes bien contens, mon cher collègue le frère Oerter, et moi.

III. Antigoa.

Extrait d'une lettre du frère Gardin.

Saint-Johns, 2 *juillet* 1838.

Dans ma position actuelle, j'ai de nombreuses occupations. L'école compte environ 200 enfans; tous les matins je l'ouvre par la prière et le chant, et donne à tous les élèves une instruction biblique pendant une heure; ensuite je donne aux elèves de la première classe une leçon d'écriture et de calcul, tandis que les autres classes, sous la direction des moniteurs, épellent, lisent ou apprennent par cœur. Comme ils ne sont pas très bien surveillés, l'ordre qui règne parmi eux laisse beaucoup à désirer. Ma maison etant voisine de l'école, cela me permet pourtant d'avoir aussi les enfans sous les yeux, pendant les autres heures d'etude. Le reste du temps me suffit à peine pour m'acquitter de mes devoirs envers toutes les âmes dont je suis particulièrement chargé, et qui dépassent 1400, d'autant plus qu'il me faut encore beaucoup de temps pour me préparer aux predications.

Digitized by Google

A Fife-Island, nous avons aussi une école composée d'environ 40 élèves, et dirigée, avec une grande fidélité, par le frère Samuel. C'est un homme très-sensé et d'un caractère très-aimable : lui et sa femme, la sœur Susanne, sont de vrais enfans de Dieu, auprès desquels on se trouve bien. Chacune de leurs paroles, chacun de leurs regards respirent l'amour, la simplicité de cœur et la fidélité. Ils sont employés tous les deux comme aides à l'Estate (plantation) Galley-Bay. Au commencement de cette année j'y allai pour faire une visite : le chemin passe près de Sir-George, notre lieu de prédication, et ensuite à travers les montagnes pittoresques de cette belle partie d'Antigoa. J'arrivai enfin dans un beau vallon qui regarde la mer, et forme un angle droit. Au bout de ce vallon, tout près de la mer, se trouvent situées, sous des arbres touffus, les maisons de Galley-Bay, où l'on arrive par une allée de cocotiers. Plus loin, on voit briller la mer, qui, près de la côte et par l'effet du soleil, prend quelquefois une couleur bleu-verdâtre d'une beauté inimitable. Supposant que les huttes des nègres ne pouvaient pas être bien éloignées de là, j'attachai mon cheval à l'ombre d'un grand cotonnier. Ce bel arbre présente un aspect bien remarquable : toutes ses branches forment des angles droits avec le tronc; de la partie inférieure de celui-ci, s'élèvent des murs qui ressemblent à des éperons; l'un d'eux n'a dans toute sa hauteur, de 6 pieds, que deux ou trois pouces d'epaisseur; et près de la terre il a une largeur qui égale presque sa hauteur.

Tandis que j'examinais cet arbre, j'entendis venir d'une des montagnes voisines un bruit de voix semblable à celui de plusieurs enfans qui liraient ensemble. Cela vient de l'école du frère Samuel, pensai-je en moi-même ; et je marchai dans la direction de ce bruit. Un sentier me conduisit sur la montagne, et, avant que j'eusse atteint le sommet, frère Samuel vint à ma rencontre. Je ne puis exprimer quelle douce émotion j'éprouvai, en entrant dans la salle et en recevant les salutations effectueuses de ces enfans qui étaient rangés en diverses divisions, suivant leur âge et leurs connaissances. Les plus grands étaient

Digitized by Google

assis contre la muraille, des deux côtés de la table du frère Samuel, sur laquelle étaient placées ses lunettes, à côté d'une grande Bible ouverte. Quelques petits enfans de 3 ou 4 ans étaient au fond de la chambre, et avaient dans les mains de petits abécédaires avec des images. Je les fis tous un peu lire ou épeler, ce dont ils s'acquittèrent très-bien : celle dont je fus le plus satisfait, était une petite fille de 12 ans, nièce du frère Samuel. Je leur dis ensuite quelques mots sur l'amour du Sauveur pour les enfans et sur leurs obligations envers lui. Avant de les quitter je promis des livres d'images à ceux qui s'appliquaient le plus, ce qui fit briller leur yeux de joie : ils se pressaient tous avec vivacité autour de moi pour me tendre la main, et je ne quittai qu'à regret ces chers enfans. Frère Samuel m'accompagna jusqu'à l'endroit où l'on doit construire une nouvelle église.

Je commence à me familiariser avec la langue, mais la prédication me donne encore beaucoup de peine; pourtant le Seigneur vient à mon aide d'une manière merveilleuse; je pus faire cette expérience le dimanche de Pentecôte de cette année. Après avoir prêché le matin à la ville, je me rendis, l'après-midi, à Martin-Byams, plantation assez éloignée, où j'avais été appelé pour baptiser un enfant malade. La mère était aussi malade et très-affligée de la perte probable de son enfant. Cette circonstance me donna l'occasion d'admirer l'éloquence de notre aide frère Josua ; il présenta à cette mère désolée des consolations si réellement chrétiennes que je dus m'avouer à moi-même que je ne l'aurais pas fait aussi bien.

Je me rendis de là à Cassedagarden, pour donner la sainte Cène à deux sœurs âgées. L'aide-missionnaire, frère Henry, me conduisit à une vaste habitation de nègres, que je trouvai, à mon grand étonnement, en place de meubles, garnie de plusieurs rangs de bancs et d'une table avec une Bible dessus, en un mot, préparée pour y tenir une assemblée. A peine étais-je entré, que des nègres vinrent en foule, et remplirent la maison ; ils se pressèrent aussi aux deux portes et devant les fenêtres ou-

Digitized by Google

vertes. Je ne pus pas réfléchir si je devais parler ou non ; et le Sauveur me fortifia tellement que je parlai pendant près d'une heure à cette assemblée attentive sur Rom. v, 8. Les étoiles se levaient lorsque je retournai chez moi en rendant grâce au Seigneur qui m'avait mis lui-même les paroles dans la bouche.

DONS GÉNÉREUX POUR LES MISSIONS.

Notre frère Moehne, ouvrier de la diaspora à Christiania, en Norwège, écrit, sous la date du 20 mai 1839, ce qui suit : « Je ne puis terminer ma lettre sans vous communiquer un exemple touchant de la part qu'on prend ici pour les missions des Frères. Un pauvre batelier des environs de Mandal, sur la côte occidentale de la Norwège, venait depuis plusieurs années me voir toutes les fois que son commerce de poisson l'amenait à Christiania, pour me remettre une petite somme de sa part et de celle de quelques amis, en faveur de nos missions ; c'était un homme simple qui croyait enfantinement au Sauveur, et j'avais souvent avec lui des entretiens bien bénis. Au mois de février de cette année, le Seigneur l'a retiré à lui ; il a laissé une veuve et 4 enfans. L'aînée de ces derniers, jeune fille de 11 ans, avait fait l'année passée une épargne de 12 schellings qu'elle avait donnés à son père pour me les remettre en faveur des missions. Il y a huit jours environ que le frère du défunt est venu me voir, et m'a remis, aussi pour les missions, deux boucles d'oreille en or, avec une médaille en argent, comme dons de la part de la veuve, qui m'a fait dire qu'elle m'envoyait ces objets parce qu'elle n'avait point d'argent. Ce même homme m'a apporté encore deux autres boucles d'oreille en or, et deux boucles en argent qu'une pauvre domestique m'a envoyées comme le seul héritage que son père lui avait laissé. De pareils dons, faits d'une telle manière, ne peuvent pas manquer d'attirer les bénédictions de Dieu !

Digitized by Google

NOUVELLES RÉCENTES.

I. INDIENS DE L'AMÉRIQUE DU NORD. — Frère Van Vleck, à Salem, nous donne vers la fin d'août, sur la mission parmi les *Chérokées*, les nouvelles suivantes :

« Comme on l'avait pu prévoir depuis quelque temps, les divers partis de la nation des Chérokées, émigrés successivement dans le territoire de l'Arkansas, pays tout-à-fait étranger pour eux, ont eu entre eux des difficultés. Cela a donné lieu à une fermentation, même à quelques rencontres sanglantes, ce qui n'a pu produire qu'un effet nuisible pour notre nouvelle mission. Nos assemblées qui, au commencement, outre les membres de l'église, étaient fréquentées par beaucoup de Chérokées païens, ne le sont plus que par un petit nombre. A cela s'est joint une fièvre épidémique qui s'est répandue dans presque toute la contrée et qui n'a pas non plus épargné nos missionnaires. Les frère et sœur Miles Vogler et frère Rüde en ont été atteints ; mais ils ont eu un sujet de reconnaissance envers le Seigneur, en ce que tous ne sont pas tombés malades à la fois, et que l'un a toujours pu soigner l'autre. Ils étaient heureusement pourvus de médecines qu'on aurait eu de la peine à se procurer dans ces momens-là. Au milieu de ces circonstances, il leur était impossible de commencer la construction d'une nouvelle maison d'habitation ; ils avaient pourtant pu élever un abri servant pendant l'été à y tenir les assemblées. Une école du dimanche avait été commencée, et pendant l'hiver nos frères espéraient pouvoir aussi ouvrir une école pour les jours de semaine. Dans la position pénible où ils se trouvent, ils se recommandent instamment avec leur église, de même que toute cette pauvre nation des Chérokées, agitée depuis si longtemps, aux prières de tous les frères et amis chrétiens.

Digitized by Google

II. INDES OCCIDENTALES. — Frère Rixecker nous écrit de *Basse-Terre* (*St-Christophe*) :

« Le 29 septembre, nous avons célébré la fête particulière pour les enfans, et le 13 octobre celle pour les mariés. Nous avions seulement à regretter que notre salle d'assemblée fût si petite (inconvénient que nous sentons beaucoup, surtout pendant les fortes chaleurs ou quand il fait un temps de pluie) ; car la foule qui se pressait pour y trouver place était grande. Eglise, cour, maison d'école, tout est rempli dans de pareilles occasions, et encore il s'en manque de beaucoup que toutes les personnes puissent y entrer. »

D'après les nouvelles que le frère Zorn nous donne de la *Jamaïque*, sous la date du 4 octobre, beaucoup de nos frères dans cette île avaient été indisposés, mais la plupart se portaient mieux lorsque la lettre partit.

III. SUD DE L'AFRIQUE. — Le voyage des frère et sœur Nauhaus et des sœurs Rudolph et Lesser, de *Gnadenthal* à *Kocksbosch*, dans la *Zitzikama*, comme nous l'avons dit dans notre dernier numéro, a été très-pénible. Il a duré un mois, depuis le 30 avril jusqu'au 29 mai. Déjà au commencement leur voiturier tomba malade ; il avait une rechute de la rougeole, dont il venait à peine d'être guéri. Le 4 mai il fit un grand orage accompagné d'une telle pluie que leurs tentes furent tout inondées et leurs matelas se trouvèrent sous l'eau. Ils eurent aussi dans la suite beaucoup à souffrir du froid et des pluies, et pendant tout le voyage ils ne parvinrent pas à sécher entièrement leurs habits et leurs lits. Les chemins étaient devenus presque impraticables et ce ne fut que très-lentement que les voyageurs purent continuer leur route. L'enfant du frère Nauhaus, âgé seulement de 3 mois, tomba malade en chemin, et mourut le 12 juin. Son corps fut enterré dans le nouveau cimetière de *Kocksbosch*, qui fut inauguré à cette occasion. Fr. et S. Nauhaus ont pris possession dans cette nouvelle station de la maison, faite de pieux, que le frère Halter avait construite pour eux ; 99 personnes s'y étaient déjà réunies et avaient dressé

Digitized by Google

leurs huttes autour des maisons des missionnaires. Frère Nauhaus, en se servant d'un interprète, a tenu aux Fingous tous les jours deux assemblées, dans l'ancienne maison que frère Halter y avait trouvée lorsqu'il allait s'y établir. Les dimanches, où il y a souvent jusqu'a 200 auditeurs (le jour de la Pentecôte il y en avait près de 300), les assemblées ont lieu en plein air. L'école est tous les jours fréquentée par 30 à 50 enfans. On a mesuré à tous les habitans des emplacemens pour des maisons et des jardins ; ceux-ci pourront être arrosés par un ruisseau qui coule à côté de la station et qui pourra aussi être utilisé plus tard pour un moulin à farine. Nos frères vivent dans l'espérance que le Seigneur glorifiera son nom parmi les Fingous. «Il y a beaucoup de vie parmi eux, écrit le frère Nauhaus, sous la date du 2 août; on remarque clairement chez eux un désir sincère de connaître la parole de Dieu. » La rougeole n'a pas épargné ces contrées éloignées ; aucune maison n'a resté sans avoir un ou plusieurs malades ; et la disette s'y fait sentir comme dans la partie occidentale de la colonie; les vivres sont excessivement chers.

Les sœurs Rudolph et Lesser ont continué leur voyage de *Kocksbosch* à *Enon*, dans la compagnie du frère Halter. La première des deux sœurs a été unie par le mariage, le 1er juillet, à Enon, au frère Bonatz, qui y était arrivé déjà au mois d'avril, et la sœur Lesser au frère Adolpho Küster. Ces derniers sont retournés ensemble à Kocksbosch, où ils sont arrivés, après un voyage assez pénible, le 12 juillet. Frère Bonatz s'est rendu de nouveau avec son épouse à *Silo*, où ils sont arrivés le 11 juillet.

Les membres de cette dernière église assistent très-régulièrement aux assembles ; les Tamboukis baptisés se distinguent par une conduite digne de l'Évangile ; mais tout autour de la station il y a encore de l'animosité et des querelles : les diverses tribus de Cafres parcourent le pays par bandes et s'attaquent mutuellement. La rougeole, qui a été aussi à Enon, a atteint à Silo beaucoup de Hottentots et de Tamboukis ainsi que les enfans des missionnaires. Le manque de secours rendait ces circonstances très-pénibles.

Digitized by Google

Dans les trois endroits aux environs de *Gnadenthal*, où nos frères prêchent maintenant d'une manière régulière, le nombre des auditeurs augmente de plus en plus. Frère Lemmerz a été appelé de Gnadenthal à Enon; le frère de Fries, de Grünekloof à Gnadenthal, et le frère Franke, de Gnadenthal à Grünekloof.

IV. ÉTATS-UNIS. — A la place d'aide de l'église et de prédicateur de *Nazareth* (Pensylvanie), a été appelé le frère Samuel Reinke, ouvrier de l'église de *Lancastre*. Il a été remplacé par le frère Bahnsen, prédicateur adjoint et professeur au séminaire de *Bethléhem*. Celui-ci a reçu pour successeurs, comme prédicateur adjoint, le frère C. F. Seidel, et comme professeur au séminaire, le frère Charles-Antoine Van Vleck, prédicateur et inspecteur des maisons d'éducation à *Nazareth*. Au séminaire, a été également appelé comme professeur, le frère Edward Rice, en remplacement du frère Dober, qui, pour cause de santé, a été obligé de donner sa démission. La charge d'inspecteur à *Nazareth* a été remise au frère Ch. F. Kluge, préposé de cette église, qui a cédé sa place au frère G. F. Troeger, ouvrier d'*Emmaüs*. Frère Levin-Théod. Reichel, ouvrier de l'église de *Schoeneck*, est entré dans les fonctions de ce dernier, et a été remplacé lui-même par le frère Sylvestre Wulle.—Frère et sœur Hamann, arrivés depuis peu des Indes occidentales, ont été appelés provisoirement à desservir l'église de campagne de *Hope* (Caroline du Nord).

Le 14 novembre, est décédé le frère Jean-Frédéric Früauf, membre de la conférence des aides, dans la Pensylvanie, en revenant de Philadelphie à Bethléhem, à l'âge de 77 ans. Le 17 son corps fut enterré au cimetière de cette dernière église..

Digitized by Google

DOCTRINES BIBLIQUES (1).

Le royaume de Dieu ne consiste pas en paroles, mais en vertu (en puissance). 1 Cor. IV, 20.

Ils ont l'apparence de la piété, mais ils en ont renié la force. 2 Tim. III, 5. Ils font profession de connaître Dieu, mais ils le renoncent par leurs œuvres. Tite I, 16.

Les faux apôtres, ouvriers trompeurs, se déguisent en apôtres de Christ, et cela n'est pas étonnant; car Satan lui-même se déguise en ange de lumière. 2 Cor. XI, 13. 14.

Bien-aimés, ne croyez pas à tout esprit, mais éprouvez les esprits, s'ils sont de Dieu. 1 Jean IV, 1.

Eprouvez toutes choses, retenez ce qui est bon. 1 Thess. V, 21.

Prenez pour modèle les saines paroles que vous avez entendues de moi, dans la foi et dans l'amour qui est en Jésus-Christ. 2 Tim. I, 13.

Si quelqu'un parle, qu'il parle selon les oracles de Dieu. 1 Pierre IV, 11.

On peut s'attacher au bien par différens motifs :
Par tempérament,... c'est être une bonne *machine;*
Par amour pour l'ordre et la convenance,... c'est être *philosophe*;
Par amour pour la réputation,... c'est être *honnête homme;*
Par la crainte de Dieu seulement,... c'est être comme un bon *juif;*
Par plusieurs de ces motifs joints ensemble.

Mais voici les caractères, le fondement et les motifs du chrétien :

FOI.

Act. XX, 21. L'apôtre Paul exhortait, tant les Juifs que les

(1) Cette collection de passages de l'Ecriture-Sainte a été faite par un frère qui est mort depuis longtemps.

Digitized by Google

Grecs, à se convertir à Dieu, et à *croire* en notre Seigneur Jésus-Christ.

Rom. X, 10. On croit *de cœur* à justice.

1 Tim. I, 15. C'est une parole certaine et digne d'être entièrement reçue, que *Jésus-Christ est venu au monde pour sauver les pécheurs*, dont je suis
16. le premier ; mais *miséricorde m'a été faite.*

Hébr. XI, 1. La *Foi* est une *ferme attente des choses que l'on espère* et une *démonstration de celles qu'on ne voit point.*

6. Il n'est pas possible de plaire à Dieu sans la foi.

Jacq. II, 26. La Foi sans les œuvres est morte.

AMOUR.

1 Tim. I, 5. Le but de notre prédication c'est l'*amour*, qui procède d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'*une foi sincère.*

1 Jean IV, 8. Celui qui n'aime pas, ne connaît pas Dieu ; car Dieu est amour.

9. L'amour de Dieu envers nous a paru en ceci,
10. que ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu
19. les premiers, mais que c'est lui qui nous a
Rom. V, 8. aimés le premier ; et que, lorsque nous étions
10. encore des pécheurs, et ses ennemis,
1 Jean IV, 10. il a envoyé son Fils pour être la propitiation
9. pour nos péchés, afin que nous vivions par lui.

Ibid. V, 12. Qui a le Fils, a la vie ; qui n'a point le Fils de Dieu, n'a point la vie.

Ibid. II, 23. Celui qui confesse le Fils a aussi le Père.

1 Cor. XVI, 22. *Si quelqu'un n'aime point le Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème.*

Ibid. XIII, 1. Quand je parlerais toutes les langues des hom-
2. mes et même des anges ; quand j'aurais le don de prophétie, et que je connaîtrais tous les

Digitized by Google

mystères et toute la science ; que j'aurais toute
la foi jusqu'à transporter les montagnes ;
3. quand je distribuerais tout mon bien aux pau-
vres, et que je livrerais mon corps pour être
brûlé, *tout cela ne me servirait de rien, si*
je n'ai pas l'amour.
8. Les prophéties finiront ; les langues cesseront ;
la connaissance sera abolie ; *mais l'amour ne*
finira jamais.

ASSURANCE DU SALUT PAR LE SENTIMENT MÊME DE CE SALUT.

I. Pierre I, 3. Béni soit Dieu qui, selon sa grande miséricorde,
nous a régénérés pour avoir *une espérance vive*,
4. par la résurrection de Jésus-Christ, *d'obtenir*
l'héritage incorruptible, conservé dans les
5. cieux pour nous, qui, par la puissance de Dieu,
sommes gardés par la foi, *pour le salut*, prêt à
6. être révélé dans le dernier temps : en quoi vous
vous réjouissez, quoique vous soyez maintenant
attristés pour un peu de temps par diverses ten-
7. tations ; afin que l'épreuve de notre foi, beau-
coup plus précieuse que l'or..., vous tourne à
louange, à honneur et à gloire, lorsque Jésus-
8. Christ paraîtra ; *lequel vous aimez*, quoique
vous ne l'ayez pas vu ; *en qui vous croyez*, quoi-
que vous ne le voyiez pas encore, *et en croyant,*
vous vous réjouissez d'une joie ineffable et
9. *glorieuse, remportant ainsi le salut de vos*
âmes pour fin de votre foi.

Hébr. II, 14. Comme les enfans participent à la chair et au sang,
Christ y a aussi de même participé, *afin que par*
sa mort il détruisît celui qui avait l'empire de
15. *la mort, savoir, le diable ; et qu'il délivrât tous*

Digitized by Google

ceux qui, par la crainte de la mort, étaient retenus toute leur vie dans la servitude.

Rom. VIII, 1. Il n'y a donc maintenant aucune condamnation *pour ceux qui sont en Jésus-Christ*, qui ne marchent point selon la chair, mais selon l'es-
2. prit; parce que *la loi de l'esprit de vie qui est en Jésus-Christ m'a affranchi de la loi du péché et de la mort.*

Ibid. V, 1. Étant donc justifiés par la foi, *nous avons la paix avec Dieu par Jésus-Christ*, notre Seigneur;
5. l'espérance ne nous confond point, *parce que l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné.*

Ibid. VIII, 15. Car vous n'avez point reçu un esprit de servitude, pour être encore dans la crainte; mais vous avez reçu *l'esprit d'adoption*, par lequel nous
16. crions : *Abba! Père!* Ce même esprit témoigne à notre esprit que *nous sommes enfans de Dieu.*
17. Or, si nous sommes enfans, nous sommes aussi héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ.

I. Jean IV, 18. Il n'y a point de crainte dans l'amour; l'amour parfait chasse la crainte; car la crainte est accompagnée de peine, et celui qui craint n'est pas consommé dans l'amour.
19. Nous l'aimons parce qu'il nous a aimés le premier.

DÉVOUEMENT A DIEU NOTRE SAUVEUR.

2 Cor. V, 14. L'amour de Christ nous unit étroitement, tenant ceci pour certain, que si *un* est mort pour tous,
15. tous aussi sont morts; et *il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort* et
16. qui est ressuscité *pour eux*; en sorte que, dès

Digitized by Google

maintenant, nous ne connaissons plus personne selon la chair.

Rom. XIV, 7. Car il n'y a aucun de nous qui vive pour soi-même,
8. ni aucun qui meure pour soi-même; mais, soit que nous vivions, nous vivons pour le Seigneur; soit que nous mourions, nous mourons pour le Seigneur.

Gal. II, 20. Je suis crucifié avec Christ, et je vis, non plus moi, mais Christ vit en moi; et ce que je vis maintenant en la chair, je le vis en la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé, et qui s'est livré lui-même pour moi.

DÉTACHEMENT DU MONDE.

Matth. VI, 21. *Là où est votre trésor, là aussi est votre cœur.*

Col. III, 3. Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Christ en Dieu.

Phil. I, 23. Mon désir tend à déloger pour être avec Christ.

2 Cor. IV, 18. Nous ne regardons pas aux choses visibles, mais aux invisibles; car les choses visibles ne sont que pour un temps, mais les invisibles sont éternelles.

Phil. III, 8. Je regarde toutes choses comme une perte, en comparaison de l'excellence de la connaissance de mon Seigneur Jésus-Christ, pour l'amour duquel j'ai renoncé à tout; et je regarde tout comme de la boue et du fumier, afin que je gagne Christ.

1 Jean II, 15. N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde; si quelqu'un aime le monde, l'amour
16. du Père n'est point en lui; car *tout ce qui est dans le monde*, savoir : *la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie, ne vient pas du Père, mais vient du monde.*

Digitized by Google

Jacq. IV, 4. L'amour du monde est une inimitié contre Dieu. Quiconque veut donc être ami du monde, se rend ennemi de Dieu.

RENONCEMENT A SOI-MÊME.

Matth. X, 37. Luc XIV, 26. Celui qui aime son père, sa mère, sa femme, ses enfans, ses frères, ses sœurs, ou sa propre vie plus que moi, n'est pas digne de moi.

Marc VIII, 34. Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive.

Act. XX, 24. Je ne fais cas de rien; ma vie même ne m'est point aussi précieuse que d'achever avec joie ma course et le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus, qui est de *rendre témoignage à l'Évangile de la grâce de Dieu.*

CONDUITE ET CONVERSATION SAINTE ET CÉLESTE.

Gen. XVII, 1. *Marche devant ma face, et sois entier;*

Jacq. II, 10. Car celui qui aura observé toute la loi, s'il vient à violer un seul commandement, il est coupable comme s'il les avait tous violés;
11. parce que celui qui a dit : Tu ne commettras point adultère, a dit aussi : Tu ne tueras point; si donc tu ne commets pas adultère, mais que tu tues, tu es transgresseur de la loi.

1 Thess. V, 22. *Abstenez-vous de tout ce qui a l'apparence du mal.*

Matth VII, 12. Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le leur aussi de même.

Rom. XII, 10, Prévenez-vous les uns les autres par honneur.

Gal. VI, 1. Si quelqu'un vient à tomber dans quelque faute, vous qui êtes spirituels, redressez-le avec un esprit de douceur; et prenez garde à vous-

Digitized by Google

mêmes, de peur que vous ne soyez aussi tentés.

Hébr. X, 24. Ayons l'œil les uns sur les autres, pour nous exciter à l'amour et aux bonnes œuvres.

Gal. VI, 2. Portez les fardeaux les uns des autres, et ainsi vous accomplirez la loi de Christ.

Jacq. II, 1. Mes frères, *que votre foi en notre glorieux Seigneur Jésus-Christ soit exempte d'acception de*
2. *personnes.* Car s'il entre dans votre assemblée un homme qui ait un anneau d'or et un habit magnifique ; et qu'il y entre aussi un pauvre
3. avec un mauvais habit ; et qu'ayant égard à celui qui porte l'habit magnifique, vous lui disiez : Asseyez-vous ici honorablement ; et vous disiez au pauvre : Tenez-vous là debout,
4. ou asseyez-vous ici sur mon marche-pied ; ne faites-vous pas de la différence en vous-mêmes entre l'un et l'autre ? et n'êtes-vous pas des
5. juges à mauvaises pensées ? Ecoutez-moi, mes chers frères ; Dieu n'a-t-il pas choisi les pauvres de ce monde, mais riches en la foi, pour être les héritiers du royaume qu'il a pro-
6. mis à ceux qui l'aiment ? Et vous, au contraire, vous avez déshonoré et méprisé le pauvre.

Matth. V, 44. Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous outragent et qui vous persécutent.

Rom. XII, 17. Ne rendez à personne le mal pour le mal.

Col. III, 13. Si quelqu'un a un sujet de plainte contre un autre, *pardonnez-vous réciproquement* ; comme Jésus-Christ vous a pardonné, vous aussi faites-en de même.

1 Pier. V, 8. *Soyez sobres et veillez.*

Digitized by Google

1 Cor. VI, 13. Le corps n'est pas pour l'impudicité, mais pour le Seigneur.

1 Thess. IV, 4. Que chacun de vous sache conserver son corps
5. dans la *sainteté* et dans *l'honnêteté*. Que vous ne l'abandonniez jamais à des passions infames.

2 Pier. I, 6. Ajoutez à la science la *tempérance*.

Rom. XII, 12. Soyez *patiens* dans l'affliction.

Hébr. XIII, 5. Que vos mœurs soient sans avarice, *étant contens* de ce que vous avez ; car le Seigneur dit lui-même : Je ne te laisserai, point et ne t'abandonnerai point.

1 Pier. V, 7. *Déchargez-vous sur Dieu de tout ce qui pourrait vous inquiéter*; car lui-même prend soin de vous.
5. Parez-vous d'*humilité*.

Rom. XII, 3. En vertu de la grâce qui m'a été donnée, j'avertis chacun de vous de ne pas penser de soi-même au-delà de ce qu'il faut penser; mais d'avoir des sentimens *modestes*.

1 Thess. V, 17. Priez sans cesse.

Eph. IV, 25. Renoncez au mensonge, et parlez en vérité.

Jacq. V, 12. Ne jurez du tout point ; mais que votre oui soit
Matth. V, 37. oui, et votre non, non ; car tout ce qui est de plus, est du malin.

Eph. V, 4. Que l'on n'entende parmi vous ni obscénité, ni parole folle, ni plaisanterie.
19. Entretenez-vous par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, chantant et psalmodiant au Seigneur dans votre cœur.

Matth. XII, 36. Je vous déclare que les hommes rendront compte, au jour du jugement, de toutes les paroles inutiles qu'ils auront dites.

Hébr. X, 25. Ne négligeons point nos mutuelles assemblées, comme quelques-uns ont coutume de faire.

Digitized by Google

Rom. III, 20. Il n'y aura personne de justifié devant Dieu par les œuvres de la loi;

Gal. II, 16. mais par la foi en Jésus-Christ;

Rom. III, 22. car tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu.

23. C'est sa grâce qui nous justifie gratuitement, par la rédemption qui est en Jésus-Christ, le-

24. quel Dieu a établi de tous temps, pour être une victime propitiatoire par la foi en son sang.

Que personne donc ne prétende se sauver par ses œuvres et par sa justice propre.

Tite I, 15. Toutes choses sont pures pour les purs, mais pour les impurs et les incrédules il n'y a rien de pur. Leur entendement et leur conscience sont souillés.

Qui sont ces purs? qui sont ces impurs? C'est ce que nous apprennent les passages suivans:

Un homme qui fait tout au nom du Seigneur Jésus, pour la gloire de Dieu, et selon sa parole, est PUR; mais un homme qui agit par un autre ressort, est IMPUR. Rien d'impur n'entrera dans la céleste Jérusalem. (Apoc. XXI, 27.) C'est là le principe universel de la morale chrétienne, la clef de tous les cas de conscience.

Mais qui est-ce qui pourra faire ainsi: tout au nom du Seigneur Jésus, pour la gloire de Dieu, et selon sa parole?

Ce n'est que celui qui *croit de cœur au Fils de Dieu* et qui *demeure dans son amour*; car hors de lui on ne peut rien faire. (Jean XV, 5-10.)

Col. III, 17. Quoi que ce soit que vous fassiez et que vous disiez, que *tout* soit *au nom du Seigneur Jésus*, rendant par lui grâce à notre Dieu et Père.

Digitized by Google

1 Cor. X, 31. Soit que vous mangiez, ou que vous buviez, ou que vous fassiez quelque autre chose, faites *tout à la gloire de Dieu.*

Ps. CXIX, 9. Comment le jeune homme rendra-t-il *pure* sa voie? C'est en y prenant garde *selon ta parole.*

Hébr. XI, 13. Tous ceux-là sont morts dans la foi... après avoir fait profession d'être *étrangers et voyageurs sur*
14. *la terre.* Ceux qui parlent ainsi, montrent qu'ils
15. cherchent *leur patrie.* S'ils eussent eu en vue celle d'où ils sont sortis, ils avaient assez de
16. temps pour y retourner; mais ils en désiraient une meilleure, savoir, la *céleste.*

Philip. III, 18. Plusieurs dont je vous ai parlé souvent et dont maintenant je parle encore en pleurant, se conduisent comme étant ennemis de la croix de
19. Christ. Ils n'ont d'affection que pour les choses
20. de la terre. Mais pour nous, *notre conduite et notre conversation sont de bourgeois des cieux.*

A QUOI DOIVENT S'ATTENDRE LES VRAIS DISCIPLES DE CHRIST.

2 Tim. III, 12. Tous ceux qui veulent vivre selon la piété en Jésus-Christ, seront persécutés.

Luc XXI, 17. Vous serez haïs de tous à cause de mon nom.

1 Pier. IV, 3. Il nous doit suffire d'avoir accompli la volonté des
4. Gentils, durant le temps passé de notre vie... Ils trouvent étrange que vous ne couriez plus avec eux dans le même débordement de dissolution,
5. et ils vous calomnient; mais ils rendront compte à celui qui est prêt à juger les vivans et les morts.

Jean XV, 19. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait à lui; mais parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai choisis du monde, c'est pour cela que le monde vous hait.

Digitized by Google

Héb. XIII, 13. Sortons donc vers Jésus, hors du camp, en *por-*
14. *tant son opprobre*; car nous n'avons point ici de cité permanente; mais nous recherchons celle qui est à venir.

BIOGRAPHIE

DE LA SŒUR VALÉRIE BERNOULLI, NÉE BRENNER, DÉCÉDÉE A BALE LE 11 NOVEMBRE 1832.

Le 13 avril 1801 fut le jour de ma naissance. Mes parens connaissaient l'importance de ces paroles du Sauveur : « Laissez venir à moi les petits enfans »; aussi m'adressèrent-ils à lui dès mes jeunes ans. J'étais fort timide, ce qui, joint à une grande susceptibilité, me donna beaucoup de peine à surmonter et me coûta bien des larmes. Du reste, je passai le temps de mon enfance d'une manière fort agréable; de bonne heure mon cœur s'ouvrit à l'amitié. Je m'attachai intimément à une amie, et quoique notre union ne fût pas toujours à l'honneur de notre Sauveur, je me souviens pourtant avec joie des momens heureux où, dans la solitude, nous nous prosternions en prières aux pieds du Sauveur et lui chantions des cantiques. En vérité, les paroles me manquent pour décrire les doux sentimens qui nous pénétraient alors. Un soir, étant fort en peine de notre conduite souvent mauvaise, nous ne nous tranquillisâmes, après avoir prié et pleuré beaucoup, que lorsque nous eûmes obtenu l'assurance de la rémission de nos péchés, et senti la paix de Dieu dans nos cœurs. Nous nous engageâmes alors mutuellement à ne vivre désormais qu'à la joie de Celui qui s'était révélé à nous avec tant de clémence. Nous avions à cette époque neuf ou dix ans environ.

En avançant en âge, j'ai souvent désiré de pouvoir éprouver avec la même force, l'impression que faisait sur moi dans mon enfance, l'histoire de la passion de Jésus, principalement de

Digitized by Google

son agonie à Gethsémané, que je ne pouvais me lasser de lire. Je me rappelle cependant aussi fort bien que je n'aimais point assister au culte divin, et que bien des fois ce n'était que par vanité que je me gardais de faire des fautes; par contre, je me plaisais à aller au catéchisme; mais la nourriture que j'en retirais pour mon amour-propre, m'appliquant à bien répondre, n'était guère avantageuse pour mon cœur.

A l'âge de douze ans, mes chers parens me conduisirent au pensionnat des jeunes filles à Koenigsfeld: j'étais loin de penser que j'embrassais pour la dernière fois ma mère chérie. L'année suivante, le Sauveur la prit à lui après une maladie très-souffrante. Ma douleur fut d'abord bien vive, mais plus j'avançais en âge, plus je me ressentais de cette perte. Dès son décès, sa sœur unique nous tint lieu de mère, ce dont le Sauveur seul est à même de la récompenser.

Je reconnais de plus en plus la grâce que le Seigneur m'a faite, de m'avoir amenée à Koenigsfeld, où les plus tendres soins me furent prodigués et pour le corps et pour l'âme. Bien des souvenirs précieux me sont restés de cette époque de ma vie. Beaucoup de paroles d'exhortation que j'y ai reçues, se sont profondément gravées dans mon cœur; ce n'est pas non plus sans confusion ni sans gratitude envers l'Ami des enfans, qui a travaillé dans nos cœurs avec tant de fidélité, que je me rappelle ces heures bénies, où, réunies dans un bocage, d'autres pensionnaires et moi, nous faisions vœu au Seigneur de vivre pour lui; comme aussi les veillées que nous passions à chanter ses louanges, et à nous entretenir de lui. Ce furent des momens de grâce particuliers.

Le récit de la sœur Bernoulli s'arrête ici.

Il est à regretter qu'elle ne se soit pas plus étendue sur les diverses circonstances de sa vie; car son journal, quelque riche qu'il soit d'ailleurs, ne permet pas de dépeindre les sentimens de sa foi avec autant de fidélité qu'elle eût pu le faire elle-même. Déjà dans sa treizième année elle commença ce journal, et dès l'origine, tout y respire la tendresse et l'amour pour le

Digitized by Google

Sauveur et un sentiment profond de tout ce qu'il nous a acquis. Il est plus particulièrement détaillé dans le temps des instructions religieuses, qu'elle reçut à Koenigsfeld, du frère Plitt, en 1816. La disposition de son cœur resta la même après son retour sous le toit paternel. Mais elle découvrit de plus en plus son état de péché, et dans son journal elle se lamente ainsi : « Des pensées s'élèvent en moi qui ne s'étaient encore jamais présentées à mon esprit; des passions m'assaillent, auxquelles je ne puis résister. » Elle déplore son orgueil, son amour-propre, sa susceptibilité, son état de tiédeur, son manque de simplicité concernant les matières de foi. Aussi cette époque se fait-elle remarquer dans son journal par des lacunes considérables. Si dès sa plus tendre enfance notre sœur n'avait, au sein de la Société des Frères, joui de la grâce d'être adressée au Sauveur, elle aurait couru risque dans la période dangereuse de l'adolescence de s'écarter du droit chemin, étant naturellement portée à l'exaltation. Déjà dans sa jeunesse il lui arrivait de s'attacher à des personnes d'une manière vraiment fanatique. Cependant, elle reconnut quelquefois le mal qu'il y a d'avoir tant d'ardeur pour des créatures, et plus tard, en 1809, elle traçait ces mots : « Le Saint-Esprit me dévoila que je m'attachais trop à des amies selon mon cœur; que dans la jouissance que je trouvais à leur amitié, mes désirs ne tendaient pas uniquement vers *Celui*, qui seul est digne que je brûle d'amour pour lui. »

En 1819, elle fit un séjour à la campagne. La description qu'elle en a laissée respire un sentiment un peu enthousiaste. Cette tendance de son esprit se fit aussi apercevoir dans les choses religieuses; si, par exemple, la semaine sainte avait fait une impression bénie sur son cœur, son imagination en était tout enflammée. Il tomba aussi entre ses mains toutes sortes de livres, dont la lecture ne laissa pas d'avoir sur elle une influence nuisible. Cependant le Sauveur veillait sur elle, et son Esprit continuait d'opérer en son cœur. Elle écrivit à cette époque dans son journal : « Quand, après ma mort, l'on

Digitized by Google

trouvera ces feuilles, on pourra, il est vrai, jeter un coup-d'œil dans ma perversité; toutefois je n'y ai point révélé avec précision, les replis les plus cachés de mon cœur, et ceci à cause de ma fierté; mais désormais je serai plus confiante envers vous, ô feuilles silencieuses! »

Dans l'année 1821 elle reçut la proposition d'entrer dans les liens du mariage avec M. Bernoulli, pasteur à Bennwyl et Hoellstein, dans le canton de Bâle. Elle fit ce pas important en regardant au Sauveur, et avec une confiance simple en lui. Notre chère sœur a été singulièrement dévouée pour son mari, et ce fut surtout au commencement de leur mariage qu'elle lui a été un vrai soutien dans sa charge. Les âmes réveillées faisaient ses plus chères délices; elle fréquentait les membres de la commune dans leurs maisons, tenait des heures de chant avec les enfans de la paroisse, assistait aux instructions religieuses des jeunes filles, et s'était chargée d'avoir des entretiens avec elles avant la confirmation. Plus tard, le Sauveur lui assigna une autre sphère d'activité dans les soins qu'elle eut à donner à ses propres enfans. Elle éprouvait une bien douce jouissance à tourner leur jeune cœur vers le Sauveur, et à les accoutumer de bonne heure à vivre en union avec celui qui les a rachetés par son précieux sang; elle tenait même un journal particulier touchant leur vie intérieure, se réjouissant infiniment lorsqu'elle apercevait les traces de l'œuvre que le Saint-Esprit opérait en eux.

Ses jours s'écoulaient heureusement et sans souci; de sorte qu'à la clôture d'une année, elle ne trouvait en général que des motifs de rendre grâces au Seigneur des bienfaits dont il l'avait comblée. Ce ne fut que dans les dernières années de son pélerinage, que le Seigneur la visita plus sérieusement.

Le premier coup qui la frappa douloureusement, fut la nouvelle inattendue du décès de son frère Guillaume, aumônier d'un régiment suisse à Bayonne, qui mourut de la petite vérole en 1828. Ses derniers soupirs furent recueillis par M. le ministre Pyt, qui avait vécu avec lui dans une union intime

Digitized by Google

pendant son séjour à Bayonne. La sœur Bernoulli écrivit à cette occasion : « Que le Sauveur nous fasse la grâce que de cette expérience pénible, il résulte des fruits bénis pour nous tous, et qu'il nous attire entièrement à lui. Je me suis vouée de nouveau à lui ; que mon ardeur de m'occuper désormais de l'éternité, soit de durée ! Ah ! que mon cher frère est heureux d'avoir été préparé ; lui qui n'a joui que rarement dans sa maladie de la présence d'esprit. »

Des expériences plus douloureuses lui étaient cependant encore réservées dans le cours de l'année 1830. Le 16 juillet, le Seigneur fit éclater sur Hoellstein, un des villages de sa paroisse, une inondation effroyable, dans laquelle seize personnes trouvèrent la mort. Quelque calme que fût en général notre chère sœur, elle ne put s'empêcher d'être très-vivement affectée par cet événement funeste.

Peu de temps après, le Sauveur la réjouit par la naissance de deux fils jumeaux, après avoir été déjà bénie de quatre filles. Mais ces dernières couches lui causèrent, surtout au septième et au neuvième jour, des attaques de nerfs et des convulsions affreuses. Elle tomba aussi plusieurs fois dans un état d'aphonie qui durait souvent plus d'une heure, pendant laquelle son âme essuyait des angoisses mortelles et puis des sentimens tout opposés.

Elle en a écrit elle-même ce qui suit : « Je pouvais dans ces momens m'approprier les mérites du Sauveur, d'une manière que je n'avais encore jamais éprouvée auparavant ; je ressentais un amour brûlant, et cet amour amenait une félicité, que je ne saurais décrire et que le pauvre corps mortel ne pourrait supporter longtemps ; j'ai goûté alors les douceurs ineffables de l'éternité. Dans une de ces attaques, lorsque les palpitations de mon cœur étaient si fortes qu'on pouvait les entendre dans tout l'appartement, mes regards étaient fixés constamment sur le même objet ; je savais tout ce qui se passait autour de moi, mais par la nature de mes souffrances je me trouvais astreinte d'une manière remarquable à garder le si-

Digitized by Google

lence. Je remarquais l'angoisse dont j'étais l'objet ; j'entendais les lamentations de mon mari, ses pleurs, ses prières. Le dernier accès fut le plus fort, mais mon âme en souffrit le moins. Etant en délire, il me semblait être deux fois à l'agonie ; mon âme éprouvait cependant alors une douce jouissance ; lorsque mon état devenait plus souffrant, le désir ardent, l'heureux espoir et l'attente, qui augmentaient à chaque instant, de voir bientôt les cieux ouverts, de contempler mon Sauveur, d'être réunie à ma mère et à mon frère Guillaume, d'être accueillie en triomphe par tous les anges et les élus, voilà ce qui produisait alors pour moi comme l'avant-goût de la béatitude éternelle. Je dois rendre grâce au Seigneur de ce que dans de tels momens, il ne m'est jamais arrivé de prononcer des choses qui eussent pu lui être en opprobre. »

Au jour de l'an 1832, on tira, comme de coutume, des textes dans la réunion à Bennwyl. Avant de le faire, on supplia le Seigneur de vouloir accorder la grâce aux personnes présentes, de n'en point abuser en en faisant des applications pour l'avenir ; puis la première parole fut tirée à la bienheureuse, dont voici la teneur : « Quoi, nous recevrions de Dieu les biens et nous n'en recevrions pas les maux ? »

Malgré la prière précédente, cette parole l'émut vivement, et l'on ne peut point nier qu'elle ne se soit accomplie à son égard cette même année. En effet, les troubles de la révolution vinrent bientôt lui causer des inquiétudes toujours croissantes. Le 16 octobre, son mari reçut l'ordre du gouvernement provisoire de Liestal de vider la cure jusqu'à la fin du mois.

L'attachement des habitans de Bennwyl, qui se manifesta à l'occasion du départ d'une manière si touchante, les larmes qui coulèrent des yeux de tous pendant la prière du congé, tout cela fit sur son cœur une impression si profonde, qu'elle en fut même affectée corporellement et que l'on crut qu'elle serait obligée de s'aliter dès son arrivée à Bâle. Hélas ! il y avait sans doute déjà en elle le germe de cette maladie affreuse qui régnait

Digitized by Google

alors dans la paroisse. On envisagea d'abord la chose comme une indisposition passagère; mais, le samedi 3 novembre, le médecin déclara que la petite-vérole allait faire irruption, ce qui la déconcerta vivement. Etant encore à Bennwyl, elle craignait toujours que cette maladie terrible ne se communiquât à son mari en fréquentant les malades, et voilà qu'elle en fut atteinte elle-même. On espérait que la maladie passerait heureusement, comme elle avait été vaccinée dans son enfance, et elle rendit grâces au Seigneur de l'avoir amenée à Bâle avant que la maladie eût éclaté. Mais, de l'autre côté, elle parla aussi avec son mari de la possibilité d'une séparation. Ce fut surtout une fois, après avoir passé une demi heure dans l'union intime avec l'ami de son âme, que ses pensées se portèrent plus particulièrement vers l'éternité; elle dit qu'elle était sûre de son salut et qu'elle se réjouissait infiniment de la félicité inexprimable d'oser aller auprès du Sauveur. Ne faisant guère mention de sa famille, on en conclut qu'elle était presque entièrement délivrée des liens par lesquels nous, pauvres pélerins, nous sommes attachés si souvent à ce bas monde.

Le 6 novembre, elle tomba dans un état de délire qui dura jusqu'à sa mort, sauf de rares intervalles. Dans un de ces momens lucides, son mari put lui faire ses derniers adieux. Le Seigneur le soutint dans cette douloureuse séparation et lui donna la force de lui abandonner sa bien-aimée. Cette chère sœur passa par un état bien pénible; le sentiment de la paix de Dieu l'ayant quittée pour un instant, elle disait que jadis elle avait répété si souvent au Sauveur le verset suivant : « Seigneur, voici un criminel, à qui ton sang rouvrit le ciel »; mais qu'elle avait toujours manqué de zèle véritable. Son mari l'adressa au Sauveur des pécheurs, et lui demanda si ses espérances étaient fondées *uniquement* sur son mérite sanglant? Alors elle repartit: « Oh! cela s'entend: quelle autre chose pourrai-je lui présenter? » Enfin, en pleurant et en priant, elle se tourna contre la paroi et s'écria : « O mon Sauveur miséricordieux! si toute ma vie, dès mon enfance, a été dissimulation, à présent il n'en est

Digitized by Google

point ainsi : Aie pitié de moi, ô Sauveur miséricordieux ! » L'angoisse de notre sœur se prolongea encore quelque temps.

Que le Seigneur soit béni de ce que notre salut ne dépend point de nos sentimens. Si notre cœur nous condamne, Dieu est plus grand que notre cœur.

La maladie, du reste, allait sa marche ordinaire, et les médecins donnèrent quelque espoir. Mais le soir du 10 novembre amena de nouvelles inquiétudes. Le dimanche 11 novembre, la bien-aimée avait passé dans l'éternité. Son âme rachetée était allée auprès de son Rédempteur. Elle a passé ici-bas 31 ans et 7 mois.

NOUVELLES DE LA DIASPORA (1).

Allemagne.

Extraits du Rapport du frère Wintergerst, sur ses Visites dans les environs de Neudietendorf, dans la Thuringe, dans la Hesse, etc., en 1835.

Dans les entretiens que j'ai eus pendant mon voyage avec nos amis, un frère s'exprima de la manière suivante : « J'aurais bien des choses à dire, mais je ne suis pas en état de m'exprimer convenablement par des paroles : ma misère et ma corruption sont grandes; le Saint-Esprit me dévoile de plus en plus mes imperfections et mes fautes; et certes, si je n'avais pas un Sauveur, je ne saurais que devenir. Mais ce même esprit glorifie Jésus au-dedans de moi et m'apprend à le contempler attaché à la croix; alors l'incrédulité et le péché perdent de

(1) Nous répétons ici que par le mot *diaspora* nous entendons tous les amis chrétiens, dispersés dans différens pays, qui sont en relation avec les Frères, sans appartenir à l'église de l'Unité.

Digitized by Google

leur empire sur moi, et en échange la consolation et la paix se font sentir dans mon âme. La plupart d'entre nous font cette expérience. »

Dans un village, je présidai une assemblée dans laquelle se trouvaient aussi les amis de trois villages voisins. Les aveux qu'ils me firent étaient conçus en ces termes : « Dans cette pauvre vie humaine, nous n'avons d'autres consolations que celles que nous trouvons dans la Parole de Dieu et dans la communion de notre Sauveur. Ce sont ces consolations qui nous soutiennent dans le sentiment non interrompu de notre misère, et nous avons l'espoir que nous remporterons le prix de notre foi, savoir le salut de nos âmes. »

A Weimar, les assemblées particulières sont interdites par une ordonnance ecclésiastique. Cependant le clergé ne s'opposa pas à ce que nous nous réunissions pour nous édifier en commun, disant que nous étions des gens simples et nullement dangereux. Ce témoignage nous réjouit; nous désirons seulement d'être affermis de plus en plus dans la vraie simplicité qui a sa source dans les mérites du Sauveur. Dans deux autres endroits, où les assemblées sont également défendues, le consistoire aurait pourtant bien voulu céder au désir des frères de se réunir pour s'édifier ensemble.

A W..., je fis une visite au pasteur H... La conversation que j'eus avec lui me procura un grand plaisir. Les sermons évangéliques de ce fidèle disciple de Jésus, ainsi que la réunion en faveur des missions qu'il préside tous les mois, font une impression salutaire sur ses auditeurs. Le pasteur Stier, à Frankenleben, déploie de même une grande activité dans son ministère, et il fait tout ce qui est en son pouvoir pour avancer le règne de Dieu, avec la coopération de quelques savans convertis. Il est bien réjouissant de voir des hommes qui ont des connaissances si étendues s'attacher intimement à la simplicité chrétienne.

Après les fêtes de Pentecôte, nous nous dirigeâmes du côté de la Hesse et du Hanovre. Un frère nous disait avec beaucoup d'émotion : « Il y a des jours où nous nous sentons l'âme contrite

Digitized by Google

et humiliée; quand nous tournons alors par la foi nos regards sur les meurtrissures du Sauveur, nous éprouvons que Celui qui réside dans les cieux aime à se tenir près de ceux qui ont le cœur brisé et qui sont pauvres en esprit. »

A Uslar, ville du Hanovre, une sœur octogénaire décéda d'une manière fort douce. Pendant plus de vingt ans, elle avait trouvé les jouissances les plus délicieuses dans la société des enfans de Dieu, et au milieu de ses souffrances, et réduite à la pauvreté, elle restait intimement attachée au Sauveur, son unique consolation.

Une femme qui depuis dix ans souffre beaucoup de violentes douleurs arthritiques, nous dit : « Quand je réfléchis sur ma position, je suis vivement pénétrée de la vérité de ces paroles de l'Écriture : « Si notre homme extérieur se détruit, l'intérieur se renouvelle de jour en jour. (2 Cor. IV. 16.)» Mon expérience y répond parfaitement, et je ne puis que bénir le Sauveur des souffrances et des tribulations qu'il m'a envoyées; car j'éprouve au-dedans de moi qu'il s'approche de mon âme aujourd'hui de plus près qu'aux jours de bonheur et de prospérité. »

Dans un autre endroit, un jeune prédicateur est dans la main du Seigneur un instrument béni pour avancer l'œuvre de la grâce; il annonce l'Évangile avec ardeur et zèle, et ne se lasse pas de visiter les malades les plus pauvres pour les soulager par les consolations de la parole de Dieu.

Dans la ville de Cassel, un grand mouvement fut excité parmi les habitans au sujet des sermons évangéliques du pasteur Lange, ce qui confirme la sentence de Luther : « Il faut que l'Évangile fasse éclat ». Cet homme de Dieu s'est trouvé dans un danger éminent; il a été persécuté, et, sans les mesures du gouvernement, sa vie n'aurait plus été en sûreté. A présent il ose de nouveau remonter en chaire. J'allai le voir, et lorsque je lui demandai comment il s'était trouvé intérieurement, il me dit qu'il avait pu s'appliquer cette belle parole du psalmiste : « Celui qui habite dans la retraite du Souverain, est logé à l'ombre du Tout-Puissant. Je dirai à l'Eternel : Tu es ma retraite et ma for-

Digitized by Google

teresse, mon Dieu en qui je m'assure. » (Ps. XCI, 1. 2.) Puis il ajouta : « Tels ont été mes sentimens, et je n'ai point été confondu; la foi en cette parole consolante du Sauveur, que les cheveux même de votre tête sont tous comptés, nous a soutenus, moi et ma famille, en sorte que nous n'avons point perdu courage. » Ces événemens ont fait du bien en ce qu'ils ont servi à réveiller de leur sécurité fatale des personnes de tout rang. Il serait seulement à désirer que ceux qui sont parvenus à de meilleures convictions et qui ont trouvé la perle de grand prix, gardassent dans leur cœur cette expérience sans la communiquer d'abord aux autres. Mais ceux qui ont reçu avec le pardon de leurs péchés la première impression de l'amour de Jésus, ne sont que trop portés à faire part de leur bonheur à tout ce qui les environne. L'aumônier de la maison d'orphelins a aussi été saisi par la grâce qui règne dans cette ville, et il déclare maintenant dans toutes ses prédications, avec une démonstration d'esprit et de puissance, qu'il a trouvé le fondement de son salut uniquement dans les mérites parfaits de Jésus-Christ. Aussi ne se laisse-t-il point détourner par les ennemis de la vérité de s'employer avec zèle à l'œuvre du Seigneur.

A Landenhausen, un frère nous dit à l'occasion du réveil religieux qui s'est manifesté à Cassel : « Il y a soixante ans qu'un pareil mouvement s'est manifesté chez nous ; mais, hélas! depuis la mort des membres les plus âgés de notre troupeau, nous nous sommes insensiblement relâchés, en sorte que le Sauveur est obligé de dire à la plupart d'entre nous : J'ai quelque chose contre vous, c'est que vous avez abandonné votre première charité. »

Un aide, qui pendant nombre d'années avait été en bénédiction aux personnes réveillées de son endroit, s'endormit au Seigneur à l'âge de quatre-vingts ans. Il vivait dans la connaissance de son état de péché et de sa dépravation, et il s'attachait entièrement, malgré sa misère, au médecin suprême de son âme, ce qui lui procura le doux plaisir de pouvoir aider de ses conseils tous ceux qui éprouvaient le même besoin de la grâce.

Digitized by Google

A Wittgenbord, je passai un dimanche. Il y eut une telle affluence de monde dans l'assemblée, que beaucoup de personnes furent obligées de se tenir debout, et il y en eut même jusque devant la porte et les fenêtres: toutefois, l'ordre et la tranquillité se maintinrent jusqu'à la fin.

Au mois d'octobre, nous arrivâmes dans la Vogtey, baillage composé de trois villages. Le Seigneur s'y est encore réservé un petit troupeau dont les membres, pour leur édification commune, se réunissent alternativement dans l'un de ces villages. L'ennemi y a fait des tentatives pour les désunir; mais, par la grâce du Seigneur, elles ont été anéanties. Dans une ville des environs, au contraire, l'ennemi a mieux réussi à mettre la désunion entre les membres du troupeau, et ce fut une tâche pénible et difficile que de les engager à se tendre réciproquement une main de réconciliation. Trois jeunes ministres du saint Évangile nous ont donné un grand sujet de joie : ils annoncent avec liberté la doctrine de la réconciliation par la mort de Jésus-Christ, doctrine toute nouvelle pour cette ville, ce qui leur avait attiré la haine des ecclésiastiques; mais ils ont été puissamment secondés par le vénérable évêque Draeseke et par le professeur Tholuck, lors de leur séjour dans cette ville, en sorte qu'ils peuvent maintenant continuer leurs travaux en repos.

A Wasungen, un frère de 82 ans a perdu d'une manière tout-à-fait inattendue son épouse, le soutien de sa vieillesse. Dans sa vive affliction, il se console par la pensée qu'il ira bientôt la rejoindre. « C'est alors, dit-il, que nous adorerons et que nous glorifierons ensemble le Sauveur en toute éternité, comme nous l'avons fait ici-bas en faiblesse. »

Dans le courant de l'année 1835, nous avons visité près de sept cents frères et amis, dans environ soixante-dix endroits.

Digitized by Google

NOUVELLES DES MISSIONS.

MISSIONS PARMI LES NÈGRES DES ÉTATS-UNIS.

EXTRAIT DU RAPPORT DE LA SOCIÉTÉ POUR LA PROPAGATION DE L'ÉVANGILE PARMI LES PAÏENS, PRÉSENTÉ PAR SES DIRECTEURS, DANS L'ASSEMBLÉE ANNUELLE, A SALEM (CAROLINE DU NORD), LE 5 OCTOBRE 1837.

Il y a cent ans que l'Église renouvelée de l'Unité des Frères fit la première tentative pour apporter l'Évangile aux milliers de Nègres de notre pays. En 1737, le comte de Zinzendorf fit un voyage à Londres; là il fit connaissance avec le général Oglethorpe et les Trustées (commissaires) de la Géorgie. Plusieurs de ceux-ci, associés aux entreprises du docteur Bray, qui leur avait laissé dans son testament des moyens pour travailler à la conversion des Nègres esclaves de la Caroline du Sud, demandèrent au comte quelques missionnaires pour ces Nègres. Ce dernier ayant exprimé la crainte que l'Église anglicane ne reconnût pas les missionnaires des Frères, les Trustées s'adressèrent à l'archevêque de Canterbury, qui répondit « qu'on ne pouvait ni ne devait empêcher les Frères d'aller annoncer la parole aux païens, puisqu'ils étaient membres d'une église épiscopale, orthodoxe et apostolique, dont la doctrine ne contenait rien qui fût opposé aux trente-neuf articles de l'Église anglicane (1) ». Par suite de cette déclaration, non-seulement les

(1) Lorsque le comte de Zinzendorf arriva le 20 janvier à Londres, il s'aboucha aussitôt au sujet de l'épiscopat des Frères avec l'évêque d'Oxford, Jean Potter, homme très-savant dans l'histoire et dans le droit ecclésiastique, et qui venait d'être nommé archevêque de Canterbury. Celui-ci, en parlant de la doctrine, ne s'informa pas si les Frères croyaient tout ce que l'église anglicane enseigne; mais simplement s'ils enseignaient quelque chose qui fût en opposition avec les 39 articles qui composent la confession de foi de l'église d'Angleterre, confession qui au fond n'est pas différente de celle que

Digitized by Google

Trustées se lièrent plus étroitement avec l'Unité, mais on facilita aussi aux Frères l'accès auprès des païens dans les Indes-Occidentales. Telle fut l'origine de cette œuvre parmi tant de milliers de pauvres Nègres, qui, peu à peu et avec la bénédiction du Seigneur, est venue au point florissant où elle se trouve aujourd'hui.

En 1737, frère Pierre Bœhler, de l'université d'Iéna, reçut la vocation de desservir comme prédicateur la colonie des frères établie depuis 1735 à Savanna, en Géorgie. En même temps, il fut chargé de commencer une mission parmi les Nègres esclaves de la Caroline du Sud ; pour cette dernière mission, on lui adjoignit le frère Georges Schulius. Au mois de février de l'année suivante, ils arrivèrent à Londres, où ils s'embarquèrent pour l'Amérique, en mai. Arrivés en Géorgie, ils attendirent à Savanna de plus amples directions de la part de ceux qui étaient à la tête de cette entreprise, pour se rendre dans la Caroline; mais comme, par des considérations secondaires, ils ne reçurent aucun ordre, cette mission ne put réussir; et nos frères durent se contenter de s'intéresser aux colons suisses et à leurs enfans de la ville de Purisbury, où il n'y avait point de Nègres, les lois de la Géorgie ne permettant pas alors d'en introduire dans le pays. Les deux missionnaires tombèrent malades, et, en 1739, Schulius fut retiré de ce monde. Pierre Bœhler émigra avec toute la colonie des frères en Pensylvanie, en 1740, pour éviter de porter les armes dans la guerre avec les Espagnols, qui venait d'éclater, ce que l'on voulait exiger d'eux.

Dans les années 1747 et 1748, quelques frères de Bethléhem firent plusieurs fois de longs et pénibles voyages de quelques centaines de milles anglais, à travers le Maryland, la Virginie, et

---

les protestans d'Allemagne présentèrent en 1530 à la diète de l'empire assemblée à Augsbourg. Plusieurs théologiens ont démontré l'accord qui existe entre elles ; et le savant Bull, évêque de St-Davids, dit aussi « que les 39 articles de l'église anglicane devaient être entendus et expliqués dans le sens de la confession d'Augsbourg. »

Digitized by Google

jusqu'aux frontières de la Caroline du Nord, pour annoncer l'Évangile aux Nègres; et ils eurent la joie de se voir souvent reçus avec empressement. Mais comme plusieurs propriétaires d'esclaves leur donnèrent à entendre qu'ils n'avaient pas besoin que des prédicateurs étrangers vinssent instruire leurs nègres, tandis qu'ils en avaient dans leur pays, qu'ils payaient eux-mêmes pour cela, nos frères retournèrent à Bethléhem. Toutefois les travaux des frères parmi ces Nègres ne demeurèrent pas sans aucun fruit; on peut en voir la preuve dans des lettres du frère Spangenberg, qui, en 1749, fit un long séjour à Philadelphie et annonça l'Évangile aux esclaves de ce pays. Voici ce qu'il écrivait en 1751 : « Pendant que je demeurais à Philadelphie, j'étais fort affligé de voir beaucoup de Nègres errans dans les rues et abandonnés à leur nature sauvage. Peu après quelques-uns d'entre eux vinrent me prier de m'intéresser à eux, et de leur donner une instruction que leur ignorance et leur légèreté naturelle leur rendaient bien nécessaire; ils désiraient qu'on pût leur adresser chaque semaine une prédication pour eux en particulier. J'accédai à leur demande et je ne leur annonçai pas autre chose que les vérités fondamentales de l'Évangile. Plus de 70 Nègres se trouvaient à ces prédications; plusieurs furent fortement réveillés et sollicitèrent une instruction plus approfondie et la faveur d'être incorporés par le baptême à l'église du Seigneur Jésus-Christ; ce qui leur fut accordé. »

Dans les synodes provinciaux de l'église des frères qui se tinrent en Pensylvanie, en 1747, on pensa particulièrement aux Nègres de New-York, chez lesquels on pouvait voir un penchant prononcé pour entendre la prédication de l'Évangile. Frère Christian Frœhlich fut chargé de les évangéliser, et il eut la joie de voir plusieurs âmes gagnées au Sauveur. Ce même frère visita aussi, en 1751, les esclaves répandus dans le New-Jersey; il prêcha avec quelque fruit le Sauveur crucifié à environ une centaine d'entre eux; il les alla trouver dans leurs plantations et dans les champs où ils travaillaient, et fut partout reçu avec joie.

Digitized by Google

Il y a encore à Bethléhem un tableau représentant les dix-huit premiers païens amenés à Jésus-Christ par le ministère des frères et morts dans la foi, depuis 1737 jusqu'en 1747. On les voit devant le trône de Jésus, dans leur couleur naturelle et dans le costume de leur pays, tenant en main des palmes que leur présente un ange. Au bas du tableau est cette inscription : « Ce sont ceux qui ont été rachetés d'entre les hommes pour être les prémices à Dieu et à l'Agneau. » (Apoc. 14, 4.) Au nombre de ces dix-huit convertis se trouvent Jean, nègre de la Caroline du Sud, et Jupiter, nègre de New-York. Dans plusieurs cimetières des églises de l'Unité de l'Amérique du Nord, on voit des tombeaux de frères ou de sœurs nègres, qui se sont endormis au Seigneur.

D'après le désir exprimé par M. le secrétaire-d'état Knox de Londres, on fit aussi une tentative pour annoncer l'Evangile aux Nègres de la Géorgie. En 1774, les frères Louis Müller et George Wagner partirent de l'Allemagne et se rendirent dans l'Amérique du Nord. L'année suivante, ils allèrent demeurer, avec le frère André Brœsing, de la Caroline du Nord, à Knoxborough, plantation ainsi appelée du nom de son possesseur. De là Wagner se rendit à Silkhope, plantation appartenant au président Habersham. Ces trois frères furent presque continuellement malades de la fièvre qui régnait dans ce pays, et Müller acheva sa carrière au mois d'octobre de la même année. Il avait annoncé l'Évangile aux blancs et aux noirs ; on l'avait écouté avec plaisir, mais sans que les cœurs eussent été touchés. La guerre de la révolution ayant éclaté, on voulut contraindre les deux frères à porter les armes ; pour éviter ce service, Brœsing se rendit, en 1776, dans le district de Wachau (Caroline du Nord), et en 1779, Wagner retourna en Angleterre. Dans les années suivantes frère Nathanaël Braun prêcha la parole de Dieu aux Nègres à Staaten-Island (New-York), frère Frédéric Schlegel à Graccham, dans le Maryland, et ces prédications ne furent pas sans bénédiction.

En fondant une église dans le district de Wachau, nos frères regardaient comme leur but principal et souhaitaient vivement

Digitized by Google

de prêcher l'Évangile aux Indiens des frontières méridionales ainsi qu'aux Nègres de l'intérieur des États-Unis. A cet effet, on organisa à Hope, à Béthanie (près Salem) et dans leurs environs, où se trouvait la plus grande quantité de Nègres, des assemblées exprès pour eux; ils y assistèrent en grand nombre. Les ouvriers fixés successivement à Hope, savoir : les frères Fritz, Kramsch, Wohlfahrt, Abraham Steiner (1) et leurs femmes, s'acquittèrent de leur ministère, auprès des Nègres qui leur étaient confiés, avec beaucoup de charité et de fidélité, et le Seigneur daigna bénir leur travail, tellement que l'on put accorder à plusieurs la participation à la sainte cène. Les Nègres de cette contrée se souviennent encore avec reconnaissance de ces frères. On vit cependant bientôt que l'on avait à craindre beaucoup de désagrémens du rapprochement des blancs et des noirs dans une même église, ce qui fit désirer la formation d'une église à part, composée uniquement de Nègres et de gens de couleur. Ce souhait fut aussi fortement exprimé à Salem dans les réunions annuelles de la société pour la propagation de l'Évangile, surtout depuis l'année 1801. En attendant le moment où le Sauveur voudrait lui-même frayer le chemin pour cela et aplanir les sentiers, on recommanda ce vœu aux prières de l'église.

Notre mission parmi les Chérokées et la tentative que l'on fit parmi les Creeks ne firent pas oublier les Nègres de ces contrées. Nos frères de Springplace eurent la joie de baptiser, le 29 juillet 1827, un Africain de la nation des Tjambas, qui reçut le nom de Christian Jacob, et qui demeura fidèle au Sauveur jusqu'à sa fin.

Au commencement de l'année 1822, le vœu de l'église de Salem, concernant la formation d'une église de Nègres, commença à s'accomplir. Le 6 janvier, un certain nombre de sœurs mariées et non mariées, de Salem, se réunirent dans l'intention de former entre elles une société auxiliaire des missions; et en

(1) Voyez la biographie du frère Steiner, 3me année, page 165.

février ces mêmes sœurs s'adressèrent par écrit à la conférence des aides provinciaux pour lui demander qu'on ne se bornât pas d'annoncer l'Évangile aux Nègres du pays, mais qu'on prît un soin particulier de ceux qui pourraient désirer se réunir en église.

Cette demande fut prise en mûre considération par la conférence des aides, après avoir consulté les frères de la conférence des anciens de Salem; et quoiqu'il se présentât beaucoup de difficultés, on prit cependant unanimement la résolution, en se confiant à l'assistance du Sauveur, de tenter la formation d'une petite église de vrais disciples de Jésus d'entre les Nègres. On ne voulut toutefois travailler à cette entreprise que lentement et avec circonspection, et, pour commencer, le frère Abraham Steiner fut chargé par la conférence des aides de prêcher une fois par quatre dimanches, à une plantation nommée le Quarter, appartenant à Salem et située à une lieue de là. C'était là qu'habitaient les nègres que l'on avait jusqu'alors admis à la communion dans l'église de Salem. Le frère Steiner se rendit donc dans cette plantation le dimanche 24 mars 1822, et y trouva rassemblés plus de 50 nègres et gens de couleur. Après une fervente prière pour demander au Sauveur sa grâce et sa bénédiction sur cette entreprise, il prêcha sur ces paroles de Jésus: « Le Fils de l'homme est venu pour chercher et sauver ce qui était perdu » (Luc 19, 10), et sur le texte du jour: « Je donne ma vie pour mes brebis. » (Jean 10, 15.) A ces prédications mensuelles, qui furent très-assidûment fréquentées par les nègres, on ajouta une instruction cathéchistique sur les vérités de l'Évangile. Le 19 mai, on célébra la sainte cène avec les trois personnes qui y avaient déjà participé, et qui formaient le noyau de cette église naissante. Le silence et le recueillement régnaient toujours dans les prédications; mais peu de nègres se présentaient pour se lier plus intimement à cette petite église; de sorte qu'elle n'a jamais compté jusqu'à aujourd'hui plus de 20 membres. En 1823, la Société auxiliaire de femmes fit bâtir à ses frais une maison de prière destinée aux Nègres, à côté d'un cimetière qui leur avait été affecté. Le 28 décembre de la même

Digitized by Google

année, frère Benade l'inaugura d'une manière solennelle, en présence de 90 nègres, de plusieurs frères et d'un grand nombre de sœurs de Salem. Dans la seconde assemblée qui eut lieu dans ce nouveau temple, frère Abraham Steiner baptisa la négresse mariée Lucy, et cette action fut accompagnée d'un profond sentiment de la grâce de Dieu. Dans la troisième assemblée, tous ceux qui prenaient une part directe à ce jour de fête, prirent ensemble un repas de charité. A la fin de cette agape, on parla du but de notre union, et deux nègres, Lewis et Sabina Lavinia, après avoir été interrogés, furent admis aussitôt dans l'église de Nègres par une promesse solennelle. Ce fut un jour de bénédiction pour les nègres, et plusieurs parurent être particulièrement touchés. L'établissement de cette nouvelle maison de prière permit de tenir aux nègres des assemblées plus régulières. Quelques sœurs non mariées s'offrirent pour donner le dimanche des leçons de lecture et de chant, et cette école, fréquentée non-seulement par les enfans mais aussi par les adultes, produisit des fruits remarquables. Dans ces circonstances parut une loi de l'état de la Caroline du Nord, qui défendait de donner à aucun nègre aucune instruction élémentaire; cette défense, en même temps qu'elle fut douloureuse pour les frères, devint très-préjudiciable à la fréquentation de leurs assemblées. Le 22 mai 1833, les nègres eurent à déplorer la perte de leur bien-aimé missionnaire, le frère Abraham Steiner. La mémoire de ce fidèle serviteur sera toujours chère à ceux qu'il a soignés; frère Jean René Schmidt fut appélé par la conférence des aides à le remplacer.

Quant à la marche de cette église de Nègres après le décès du frère Steiner, on eut souvent à se plaindre de leur négligence à visiter leurs assemblées; cependant, dans ces dernières années, on a remarqué une plus grande faim de la parole de vie, un plus grand zèle pour les réunions, et l'on éprouve avec joie comment la doctrine des souffrances et de la mort de Jésus, présentée avec simplicité, trouve toujours plus d'accès dans les cœurs. Aussi avons-nous la douce espéran c e que le temps n'es

pas éloigné où le Sauveur recueillera un grand nombre de ces Nègres pour salaire de ses douleurs. Dans la réunion particulière de la petite église, surtout pendant la célébration de la sainte Cène, on peut remarquer un sentiment intime de la paix de Dieu. Les 20 et quelques nègres qui, après avoir été affranchis, sont partis l'année passée pour la colonie de Libéria, en Afrique, prenaient tous une part assidue aux assemblées et à l'école du dimanche; l'un d'eux avait même été admis à la communion. En partant, ils témoignèrent avec larmes, que rien ne leur faisait autant de peine que la nécessité de quitter nos assemblées. Ils promirent ensemble, de bouche et de cœur, de se donner au Seigneur Jésus et de lui rester fidèles. L'année passée, un des frères qui participaient à la sainte cène s'est endormi au Seigneur.—Dans les 14 ans, depuis la dédicace du temple, 10 adultes et 73 enfans ont été baptisés, et 8 de ces derniers ont été reçus dans notre église; huit personnes se sont endormies en paix, deux ont été changées de place, et deux autres se sont retirées de notre communauté. La petite église de Nègres se compose actuellement (octobre 1837) de 17 adultes, dont 10 communians.

SUPPLÉMENT AU RAPPORT.

Dans les derniers temps, des planteurs de divers états du Sud de l'Union ont adressé aux frères des demandes réitérées pour les prier de s'intéresser à leurs Nègres, sous le rapport religieux. Les conférences des aides de la Caroline du Nord et de la Pensylvanie, n'ont pas négligé de saisir cette circonstance. Mais quelque pressantes qu'aient été ces invitations, et malgré la promesse qui y était attachée de soutenir extérieurement les missionnaires, nos frères se sont vus hors d'état de répondre à ce souhait. Ils manquent sur toutes choses de sujets propres à occuper de pareils postes; et les regrets auraient été encore plus vifs, si l'on n'avait pas craint de rencontrer des obstacles dans l'agitation des esprits, causée par la nouvelle de l'émancipation, et d'être entravé par les lois rendues dans les dernières

Digitized by Google

années par quelques états du Sud, concernant l'instruction élémentaire et religieuse des Nègres.

EXTRAITS DU JOURNAL DE L'ÉGLISE DE HERRNHOUT DE L'ANNÉE 1834.

Au mois de mars, il arriva une lettre de M. Molnar, pasteur de l'église évangélique de Krischlitz, en Bohême, dans laquelle il réclamait nos secours pour la construction d'un temple dans une commune de sa paroisse. L'empressement et la libéralité avec lesquels les membres de notre église répondirent à cet appel, prouvèrent le vif intérêt qu'ils portent à un pays auquel se rattachent tant de souvenirs dans l'histoire des Frères.

En avril, nous eûmes le plaisir de posséder au milieu de nous pendant quelque temps le capitaine Stockenstroem, venant du cap de Bonne-Espérance. C'est un intime ami de nos frères du sud de l'Afrique, et plus d'une fois il leur a rendu des services réels.

Dans le mois de juillet arriva ici M. Wagner, professeur en philosophie au collége royal de Nanci. Le but de sa visite était d'apprendre à connaître l'église des Frères. Il prit un intérêt sensible à tout ce qui concerne notre constitution, et se procura quelques livres qui y ont rapport.

Parmi les visites que nous eûmes au mois de septembre, nous citerons celle de M. Benkert, professeur en théologie à l'université de Würtzbourg et recteur du séminaire catholique. Il vint tout exprès pour voir Herrnhout et pour se convaincre si le véritable esprit religieux régnait encore dans notre église, dans l'histoire de laquelle il est foncièrement versé. Il nous quitta entièrement satisfait de tout ce qu'il avait vu et entendu et en implorant sur l'Unité les bénédictions du Seigneur.

Digitized by Google

NOUVELLES RÉCENTES.

I. INDES-OCCIDENTALES. — Les nouvelles que nous avons reçues de cette contrée, vont jusqu'au commencement de novembre. Les prédications qui se font à *Clifftonhill* (*Barbade*), dans la nouvelle maison d'école, sont fréquentées par un grand nombre d'auditeurs. Nos missionnaires n'ont pas encore pu trouver parmi les Nègres un homme capable pour diriger l'école; en attendant, le frère Humberstone, de Bridgetown, est allé s'y fixer.

Frère Gardin écrit de *Gracehill* (*Antigoa*) ce qui suit :

« Les enfans de l'école me causent une vive joie; non-seulement par leurs progrès, mais encore par leur bonne conduite. Leur nombre augmente de plus en plus et s'élève dans ce moment à 167. Quant à la bonne conduite, je ne puis pas l'attribuer à une discipline sévère, mais plutôt à l'efficace de la parole de Dieu, que les enfans lisent avec une grande attention, et qui paraît avoir sur eux une influence salutaire.

II. SURINAM. — Frère Treu écrit de *Paramaribo*, sous la date du 24 novembre, que le 17 avait eu lieu la cérémonie du baptême de 19 personnes adultes; le gouverneur a assisté à cette action solennelle avec toute sa famille. Les Nègres libres du Haut-Surinam ont envoyé une nouvelle députation dans la ville, munie d'une lettre de Job, fils de Jean Arabi, (l'un de ceux qui ont été baptisés dans leur enfance) qui prie nos frères de leur envoyer quelqu'un pour les visiter et pour faire l'inauguration du temple qu'ils viennent de construire et qui allait être achevé. Nos frères espéraient pouvoir satisfaire à cette demande dans la belle saison.

AVIS.

La *Conférence annuelle des Pasteurs*, à *Herrnhout*, se réunira cette année le 17 juin, second mercredi après Pentecôte. Nous donnerons dans un des prochains numéros quelques extraits du protocole de la dernière conférence.

Digitized by Google

DISCOURS

ADRESSÉ A L'ÉGLISE DE HERRNHOUT, LE 20 MARS 1836,
PAR LE FRÈRE GOTTLOB-MARTIN SCHNEIDER.

TEXTE : *Jésus porta sa croix*. Jean, XIX, 17.

Les passages de l'Écriture sainte indiqués dans notre livre de textes pour les dimanches de la Passion, sont bien propres à nous engager à méditer sur les causes du sacrifice et de la mort de Jésus-Christ; le premier dimanche de la Passion, le texte de l'église contenait cette parole de notre Seigneur : « Le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie pour la rançon de plusieurs (1) ». Puis nous y avons lu qu'il était mort « pour rassembler en un seul corps les enfans de Dieu qui sont dispersés (2) », et qu'il était venu pour mettre le feu sur la terre; mais qu'ayant prévu le baptême de sang dont il devait être baptisé auparavant, il s'y était attendu avec inquiétude (3). Ensuite nous avons été portés par la lecture de ces textes, à jeter un coup d'œil sur la semaine sainte, et nous avons été transportés d'avance à Gethsémané (4) pour y contempler, en esprit, notre Seigneur dans son agonie, et pour lui témoigner la reconnaissance qui lui est due pour tout ce qu'il y a souffert en notre faveur. Nous avons entendu comment il a été condamné à mort (5) et comment tout ce qu'il disait pour sa justification était repoussé de la plupart de ses ennemis. Et il n'y a que quelques jours que le texte de l'église renfermait cette parole de Pilate : « *Voilà l'Homme* (6) ». Plus d'une fois Pilate avait cherché d'arracher Jésus des mains de ses ennemis; plus d'une fois il avait attesté l'innocence de l'accusé; mais ses paroles n'avaient point été écoutées : il croyait

(1) Matth. XX. 28. (2) Jean, XI, 52. (3) Luc, XII, 49, 50.
(4) Matth. XXVI, 37, 38. (5) Marc, XIV, 64. (6) Jean, XIX, 5.

Digitized by Google

alors que s'il faisait châtier Jésus et le présentait ensuite au peuple qui s'assemblait en foule autour du tribunal, la vue de l'homme de douleurs toucherait les cœurs. Jésus fut donc flagellé, couronné d'épines, et vêtu ignominieusement d'un manteau de pourpre; mais cet aspect ne produisit point sur la foule l'impression à laquelle Pilate s'était attendu. Voyant qu'il ne pouvait réussir, il se lava les mains devant le peuple pour prouver qu'il ne trouvait point de crime en ce Jésus de Nazareth; toutefois, cédant aux instances du peuple, des scribes et des principaux sacrificateurs, il l'abandonna pour être crucifié.

Le texte de ce jour nous rappelle les momens où notre Seigneur et Sauveur se rendit de Gabbatha à Golgotha, depuis le tribunal jusqu'au Calvaire, en portant la croix sur laquelle il devait être cloué. Comme il était entièrement exténué par les douleurs qu'il avait éprouvées dans la nuit où il était en agonie, et par les mauvais traitemens qu'il avait subis lorsqu'il avait été présenté devant le grand conseil des Juifs et devant Pilate, il aurait succombé sous son fardeau si les soldats n'avaient pas contraint un passant de lui porter la croix. C'est ainsi que nous voyons notre Seigneur, quoique épuisé de fatigue, compâtir aux larmes des filles de Jérusalem qui le suivaient. Il savait bien que l'idée seulement qu'il était condamné à mort sans être coupable, les avait émues à compassion; c'est pourquoi il détournait leurs larmes de dessus lui-même, sur elles et sur leurs enfans, en les exhortant à songer à leur salut et à faire une réforme dans toute leur conduite, afin qu'elles fussent heureuses elles et leurs enfans. Même pendant que notre Seigneur allait à la montagne du sacrifice, il avait en vue son but sublime, c'est-à-dire le salut de tout le genre humain, et en particulier celui de la nation dont il faisait partie, et il cherchait, jusqu'au dernier moment de sa vie, à la toucher et à la convaincre des choses qui regardaient sa paix.

En méditant, chers frères et sœurs, sur la passion de notre Seigneur, qui est méritoire pour nous, nous nous souvenons aussi de ce grand nombre de témoins qui furent encouragés par

Digitized by Google

la vue de ses souffrances et de son combat, à donner avec joie leur vie pour le témoignage qu'ils rendaient de la rédemption et du salut que Jésus avait acquis à l'humanité. Nous lisons que depuis la mort du Seigneur il y eut de tous les temps et dans tous les siècles un grand nombre de personnes qui furent persécutées de la part des Juifs, des Païens, et de la part des Chrétiens apparens au milieu de la chrétienté; et qui ont trouvé leurs consolations et leur force en Jésus-Christ, leur maître, qui a aussi souffert de la sorte. Voilà ce qui les rendait capables de prendre leur croix, et de marcher sur le sentier qui leur avait été prescrit jusqu'à ce qu'elles eussent vaincu par le sang de l'Agneau.

En pensant à St. Paul, ce grand apôtre des Gentils, nous voyons que ni les choses élevées, ni les choses basses, ni les choses présentes, ni les choses à venir, n'ont pu le séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ; qu'il annonça avec une force toujours renouvelée la mort de son Seigneur jusqu'à la fin de sa vie, en regardant à lui le chef et le consommateur de la foi. Nous voyons de plus qu'il encouragea ses contemporains convertis par son témoignage au Seigneur, à persévérer avec courage, leur faisant entendre que le Seigneur qui les avait appelés, les fortifierait, les maintiendrait dans la foi et leur présenterait à la fin la couronne de vie. Lorsque nous nous souvenons de nos ancêtres qui étaient obligés d'abandonner leurs biens, en Bohême et en Moravie, d'endurer l'emprisonnement et d'être exposés à l'ignominie et à la souffrance, nous voyons que c'était leur foi en Christ, qui les avait soutenus et animés à s'attendre à celui à qui ils s'étaient consacrés de corps et d'âme. Et lui qui s'était présenté à leurs âmes dans son image de martyr, répandant son sang précieux sur le Calvaire, sut les garantir dans la foi jusqu'à la fin. Un grand nombre d'entre eux qui ont habité Herrnhout, et dont les dépouilles mortelles reposent au Houtberg (1), ont été rappelés comme au milieu des tortures, et se

(1) Nom de la colline sur laquelle se trouve le cimetière de Herrnhout.

Digitized by Google

sont sentis heureux dans la pensée que le Sauveur avait persévéré à endurer les souffrances, jusqu'à s'écrier : « Tout est accompli ! » en remettant son esprit entre les mains de son Père.

Il est vrai que dans ces jours de grâce nous ne sommes plus exposés à de pareilles persécutions; toutefois, nul enfant de Dieu n'est exempt de peines et de tribulations, de sorte que c'est par plusieurs afflictions qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu; mais tout ce qui arrive aux fidèles doit pourtant concourir à leur bien et à leur salut. Quand nous nous rappelons les diverses épreuves par lesquelles nous avons dû passer dans notre carrière plus ou moins longue, tous ceux qui ont connu leur Sauveur dès leur jeunesse, se souviennent bien qu'ils ont puisé leurs consolations dans la passion et dans la mort du Seigneur. Combien de malades qui, pendant des semaines, des mois et même pendant des années entières ont dû être couchés sur un lit d'infirmités, et qui, dans ces nuits sans repos, soupiraient après l'aurore du matin, ont trouvé de l'adoucissement dans les peines et dans les tentations que Jésus a bien voulu éprouver à cause de nous, afin de venir au secours de ceux qui sont affligés et tentés. Souvent ces malades éprouvaient que le Seigneur se tenait bien près de leur couche, qu'il les consolait et leur rappelait les souffrances qu'il avait endurées à cause d'eux, lorsqu'il vivait sur cette terre dans sa forme de serviteur.

Et, lorsqu'il faut nous séparer de ceux qui étaient intimement liés avec nous, et que la pensée s'y joint qu'il n'y aura plus de rendez-vous sur cette terre, alors nous nous consolons de la tendre affection avec laquelle le Seigneur se souvenait des siens au Calvaire, en les recommandant les uns aux autres. Nous nous disons, le Sauveur connaît bien les sentimens qui nous animent quand nous devons faire nos adieux à ceux à qui nous avons beaucoup d'obligations, et sans lesquels nous croyons ne pouvoir vivre. Et si, par la direction de Dieu, la mort vient nous arracher des personnes dont nous aimerions à conserver plus longtemps la présence corporelle, parce qu'elles nous auraient adressé encore bien des paroles d'encouragement et des

Digitized by Google

exhortations; alors de même notre consolation est en ce Jésus qui veut bien compâtir à notre situation, et qui partage les sensations douloureuses de ceux qui sont séparés les uns des autres.

Au milieu de toutes les souffrances et tribulations qui nous environnent ici-bas, l'exemple de notre Seigneur qui a été tenté en toutes choses, nous console puissamment; si donc une peine, quelle qu'en soit la nature, nous oppresse, ne négligeons point de nous en tenir à Celui dont la fidélité éclate dans toutes ses œuvres, et dont les promesses sont oui en lui, et Amen en lui. (2 Cor. I, 20.) Il connaît les dispositions des âmes chargées et travaillées; il aime à soigner les malades, à être le soutien de la vieillesse; il daigne regarder comme pour ses frères et ses sœurs tous ceux qui sont dans l'affliction; il veut bien s'intéresser à eux et leur faire infiniment plus que tout ce que nous demandons et pensons. Si nous nous souvenons, mes chers frères et mes chères sœurs, de ce grand nombre d'occasions où nous vîmes se déployer en notre faveur la fidélité et le secours du Sauveur, cela doit nécessairement fortifier notre foi, et nous encourager à nous attendre avec confiance, à tout ce qui peut nous arriver à l'avenir, quelque pénible et difficile qu'il soit d'ailleurs. Il nous donnera la force de pouvoir le supporter, et il nous garantira de sa main jusqu'au terme de notre vie; pourvu que nous marchions en intégrité devant ses yeux et que nous n'abandonnions point la confiance en lui, qui nous élève au-dessus des misères de cette terre.



Digitized by Google

136

BIOGRAPHIE

DE LA SŒUR MARIANNE DE WATTEWILLE, DÉCÉDÉE A HERRNHOUT, LE 14 FÉVRIER 1810.

Je suis née le 23 novembre 1736, dans le domaine de Montmirail, en Suisse, qui appartenait à mon père Nicolas de Wattewille. Mon grand-père, Frédéric de Wattewille, demeurait avec nous dans ce lieu solitaire où je fus élevée jusqu'à l'âge de 8 ans. Ce bon vieillard prenait lui-même la peine de donner à mon frère aîné et à moi des leçons de lecture et d'écriture. Attaché de cœur au Seigneur Jésus, il nous parlait souvent de son amour pour tous les hommes, et en particulier pour les enfans. C'est lui qui m'apprit à chanter les premiers cantiques que j'aie sus; souvenir bien précieux pour moi, puisque ce fut à ces cantiques que je dus la première impression du Sauveur. Pressée d'un désir ardent d'arriver à la certitude de mon salut, je chantais souvent ce verset :

Je suis un pauvre et faible enfant,
Désireux du salut ;
Mais qui ne sait, hélas ! comment
Parvenir à ce but.

Mon cœur aussi fondait en larmes à la lecture des souffrances de Jésus, et je souhaitais de pouvoir l'aimer tendrement par reconnaissance pour sa mort et pour son sang répandu.

En 1744, nous allâmes demeurer à Berne. Depuis lors, Montmirail, qu'étaient venus occuper quelques membres de l'Unité, devint un rendez-vous commode pour les frères et sœurs de la Suisse. On y établit un institut de jeunes filles auquel je me suis toujours vivement intéressée, parce que c'est là que le Seigneur m'a accordé les premiers jours de grâce. Lorsque j'eus passé de cette solitude dans la vie bruyante d'une ville, où j'eus occasion de voir les vanités de ce monde, je perdis bientôt les heureuses impressions que j'avais eues du Sauveur : je pris

Digitized by Google

plaisir aux divertissemens que je voyais et à ceux dont j'entendais parler, et je voulus aussi être approuvée du monde. Je passais pour une aimable enfant, parce que je craignais beaucoup d'affliger mes parens par la moindre désobéissance, et que je ne pouvais me tranquilliser lorsque je croyais que quelqu'un avait sujet d'être mécontent de moi; mais je ne fus pas longtemps sans reconnaître que je ne méritais pas cette louange, et que les principaux mobiles de ma conduite étaient l'amour-propre et la complaisance pour moi-même; car je m'efforçais à cacher tous mes défauts. Plusieurs livres que je lus sans discernement pour m'exercer dans la langue française, produisirent sur mon cœur de fâcheuses impressions. Je perdis cette simplicité enfantine qui convenait si bien à mon âge, et je courus le danger de devenir tout-à-fait une enfant du monde. Le Sauveur sut pourtant m'arrêter avant que je ne fusse trop loin. En 1745, je fis une visite à Montmirail, et me sentis tellement saisie par la grâce dans les assemblées, que je pris la résolution de donner mon cœur au Sauveur, en entier et pour toujours, et d'éviter par la suite tout ce qui pourrait s'opposer à l'accomplissement de ce dessein. Ce fut aussi à cette occasion que je reçus l'assurance de ma vocation à entrer dans l'Église des frères.

De retour à la ville, et parmi mes compagnes, je m'aperçus bientôt que les attraits du monde pourraient m'entraîner de nouveau et me faire oublier mes promesses. J'étais souvent très-inquiète sur mon état, par l'incrédulité, le doute et le manque de confiance au Sauveur. Mon désir de me voir bientôt en sûreté dans l'église des frères allait en croissant, et il m'en coûta beaucoup de rester à la maison, lorsqu'en 1747, mon cher père conduisit mon frère aîné dans l'institut de la Wettéravie. Cependant, ma mère, qui était réveillée depuis quelques années, se liait de plus en plus aux frères et sœurs de l'église qui nous visitaient; de sorte qu'à son décès, qui eut lieu le 4 novembre 1748, elle manifesta vivement le désir que mon père se rendit aussi tôt que possible à l'église avec moi et mon frère cadet.

Digitized by Google

C'est ce qui arriva deux mois après sans opposition d'aucun de nos parens.

Nous arrivâmes à Herrnhaag le 8 janvier 1749, et quelques jours après je fus placée dans l'institut des jeunes filles, ce qui répondait parfaitement au vœu de mon cœur. Il me tardait beaucoup d'avoir oublié tout le mal qui s'était glissé en moi et d'acquérir l'innocence d'une brebis de Jésus au milieu de ses enfans. Je puis dire, à la gloire du Sauveur, qu'il a exaucé ma prière en me faisant éprouver pendant longtemps sans interruption le sentiment de sa grâce.

Dans une assemblée solennelle d'humiliation, lorsqu'à la prosternation l'on chanta le verset :

Il a versé, dans ses douleurs,
Son sang pour nous, pauvres pécheurs, etc.,

il me sembla être couchée sous sa croix, et mon cœur fut embrasé d'amour pour mon Rédempteur. Mon élection de grâce me devint plus précieuse encore par ma réception dans l'église, le 13 novembre 1749. Je me consacrai de nouveau avec joie et larmes de reconnaissance, pour être un salaire des douleurs de mon Seigneur. Je remportai une bénédiction particulière de la semaine sainte 1750. Il régnait un sentiment ravissant dans toutes les assemblées de l'église et dans celle des enfans, et le Sauveur nous y était dépeint comme s'il eût été crucifié parmi nous. Je traitai avec quelques-unes de mes compagnes l'alliance de lui demeurer fidèle à jamais. Au mois de septembre de la même année, nous fûmes obligés de quitter Herrnhaag, joyeux pourtant d'émigrer pour la cause du Sauveur. Nous trouvâmes d'abord un lieu de retraite dans le château de Gros-Hennersdorf, et après y avoir séjourné 6 mois très-heureusement, nous allâmes à Herrnhout en mars 1751, où nous fûmes logées dans la maison préparée pour former l'institut des jeunes filles.

Après avoir assisté, pour la première fois, comme témoin, à la Ste-Cène, le 3 janvier de cette année, j'eus à faire de douloureuses mais nécessaires expériences en me préparant à la jouissance de ce grand bien. Jusqu'alors j'avais passé assez légè-

Digitized by Google

rement sur la connaissance de moi-même, quoique le Saint-Esprit m'eût souvent conduite à faire un sérieux examen de mon état; mais enfin je me demandai : Te connais-tu comme une pécheresse coupable ? Sens-tu ta profonde misère? Cherches-tu la purification de tes souillures dans les blessures de Jésus?... Je dus m'avouer que je ne l'avais jamais fait foncièrement, et je ne pouvais me résoudre à découvrir à la sœur ouvrière les traces de ma corruption. Malgré l'inquiétude de mon âme, je fus admise, le 26 mars, à faire la ratification du vœu de mon baptême. Peu de jours avant la communion, on s'aperçut de la mauvaise situation de mon cœur, et je fus privée, cette fois, de la grâce d'y participer. Cette privation me fit beaucoup de peine, sans que j'eusse le moindre sentiment de consolation, jusqu'à ce que mon Sauveur me prévint par sa grande charité, m'amena à la connaissance de mon état de péché, et m'assura de son pardon; sur quoi je participai à sa chair et à son sang dans la Ste-Cène, le 23 mai, sous un sentiment inexprimable de la vertu de ce repas sacré. Je priai instamment le Sauveur de me donner un cœur fidèle, droit et sincère, arrosé de son sang, et de me faire parvenir à une foncière connaissance de moi-même. J'ai eu par la suite de fréquentes occasions de le bénir des précieuses expériences qu'il m'a donné de faire dans ce temps-là.

En 1752, lorsque les cantiques de Chrétien René, comte de Zinzendorf (1), sur la passion, furent publiés, ils produisirent un grand bien dans l'église; car tous ses membres s'efforçaient d'imiter l'amour tendre du jeune comte pour le Sauveur, et moi aussi, j'eus le cœur intimement épris de la beauté de mon Seigneur mourant pour nous sur la croix.

---

(1) Ce jeune comte, seul fils de son père, mourut à Londres le 28 mai 1752. La noblesse de son âme et son amour brûlant pour le Sauveur, dont la passion fut le sujet principal de ses méditations, se font connaître d'une manière remarquable dans les poésies qu'il fit dans les dernières années de sa vie, et qui furent trouvées après sa mort parmi ses papiers, et livrées bientôt après à l'impression.

Digitized by Google

En 1755, le comte de Zinzendorf s'occupa particulièrement de la jeunesse, et nous tint des homélies foncières sur la sanctification du corps et de l'âme, qui furent accompagnées de bien des bénédictions. Mon affaire principale fut donc d'être fondée et enracinée en Jésus, par la foi, et j'avais bien lieu de m'humilier en voyant combien j'étais peu avancée sous ce rapport.

L'an 1756 fut pour moi une année de bénédiction à plusieurs égards. En janvier, j'entrai dans la société des intercesseurs (1). Les entretiens journaliers que j'eus avec l'ami de mon âme, pendant lesquels il se tenait souvent tout près de moi et me donnait de goûter son tendre amour pour les pécheurs, me firent entrer dans une communion de cœur plus étroite avec lui. Le 5 juillet, je fus reçue acolyte, et toute pauvre et timide que je me sentais, je me consacrai de tout mon cœur au service du Sauveur. Le 26 du même mois, je fus reçue au nombre des sœurs filles, en bénissant le Seigneur des grâces qu'il m'avait faites pendant les années de mon adolescence, et en le suppliant instamment de m'accorder un cœur pur, brûlant de son amour.

En juin 1757 je quittai la maison des adolescentes, dans laquelle j'avais joui de beaucoup de bien pour l'âme et pour le corps, et j'entrai dans la maison des sœurs, où je fus employée en qualité d'aide-ouvrière. Ayant peu de dispositions à ce travail, j'eus beaucoup de peine à m'y accoutumer; mais, lorsque dans la suite cette occupation me fut devenue agréable, j'en fus pénétrée de reconnaissance pour le Sauveur. Je m'aperçus de mieux en mieux qu'en m'employant de bonne heure à son service, il

---

(1) Cette association existe depuis 1727. Ses membres sont convenus de prier assidûment pour tout ce qui concerne l'Eglise des Frères en particulier, et l'avancement du règne de Dieu en général. Les frères et les sœurs qui sont membres de l'église, entrent tour-à-tour dans cette association, qui a plusieurs fois par mois des réunions où l'on s'entretient de l'importance de ces prières spéciales, et où l'on appelle l'attention sur les objets dont il est particulièrement besin de se souvenir devant le trône de la grâce.

Digitized by Google

n'avait en vue que mon propre avantage; car il voulait par là me faire connaître ma pauvreté et mon insuffisance, et me faire dépendre d'autant plus de sa grâce. Les exhortations maternelles de la sœur Caritas Ebbing, qui était notre ancienne, me consolèrent dans mes inexpériences et me furent d'un grand secours.

Le 12 mai 1758 je reçus la bénédiction de diaconesse de l'Église des frères. J'éprouvai à cette occasion un profond sentiment de ma faiblesse et de mon indignité. Je me sentis dans cette même dispositio n d'esprit lorsque je fus, quelques année après, employée aux entretiens avec les sœurs avant la communion; je priai alors ardemment le Sauveur de me préserver de causer du dommage à aucune âme, car je sentais en moi-même combien il me manquait de choses pour être fondée en Jésus-Christ et dans sa grâce. Je fus néanmoins soutenue par l'amour et la confiance de mes sœurs. L'année 1763 fut particulièrement bénie pour moi. J'étais un peu valétudinaire, et dans cet état un ardent désir me portait vers le Sauveur, mon âme était jour et nuit occupée de la pensée d'aller à lui, et ce cher Sauveur avait pour moi tant de condescendance, qu'il me faisait goûter son amour de la manière la plus heureuse; de sorte que j'en ai conservé un souvenir plein de reconnaissance.

Après avoir vaqué pendant onze ans aux occupations susmentionnées, et après y avoir fait des expériences multipliées de l'assistance du Seigneur dans les affaires extérieures, surtout pendant la guerre de sept ans, ce qui me fortifia puissamment dans ma confiance en lui, j'entrai au mois d'octobre 1768 dans la maison des adolescentes, en qualité d'ancienne. C'est là que j'eus de nouvelles épreuves à soutenir : à peine étais-je faite à ce nouveau genre d'occupations, et avais-je gagné l'amitié de mes subordonnées, que le synode, qui se réunit à Marienborn, en 1769, et auquel j'assistai, résolut la grande réforme d'éducation dans l'Unité des frères. En vertu de cette résolution, la plupart des enfans de notre établissement furent remis à leurs parens. Cette nouvelle organisation fut accompagnée de bien des

Digitized by Google

travaux pénibles. Outre les enfans qui furent successivement remis à leurs parens, plus de cinquante adolescentes et sœurs filles entrèrent dans la maison du corps des sœurs filles. Je ne puis décrire la douleur que je ressentis en voyant se dissoudre un établissement si florissant. Je restai cependant avec le petit nombre de celles qui y demeurèrent, avec lesquelles je passai des jours heureux et paisibles. En 1773, je terminai ce genre de service en reconnaissant avec humilité combien j'étais restée en arrière, et je retournai dans la maison de corps où je continuai de soigner les enfans en même temps que les adolescentes.

En ma qualité d'aide de la sœur Louise de Hayn, j'eus occasion de profiter dans sa conversation instructive, tant pour mon cœur que pour mon service. Les dix années que j'y ai passées ont été une des plus heureuses périodes de ma vie, pendant la quelle le Sauveur a usé d'une grande miséricorde envers moi. Ce fut en 1774, qu'après avoir versé longtemps mes larmes aux pieds du Sauveur, j'obtins l'assurance désirée de l'entière expiation de tous mes péchés, desquels je sentais le poids plus que jamais. Un jour que dans ma détresse je pus jeter un coup-d'œil de confiance sur la croix de Jésus, il me fut donné de pouvoir m'écrier ;

Si mon âme fut chargée
De travaux
Et de maux,
Elle est soulagée.
A la croix de ton martyre,
Mon péché
Attaché
Y perd son empire.

Dès lors mon âme fut remplie de paix et de la divine certitude de la rémission de mes péchés, de sorte que je vivais d'une nouvelle vie, qui me fit longtemps verser des larmes de reconnaissance aux pieds de mon Rédempteur. J'éprouvai alors que rien n'humilie plus profondément et d'une manière plus douce pour l'âme que l'assurance que le Seigneur nous donne de sa grâce. Malgré ma misère, dont je sentais tout le poids, il ne me restait plus aucun doute, car je pouvais dire de tout mon

Digitized by Google

cœur : Mon Sauveur est à moi ! et je suis intimement attachée à ses plaies ; ce fut dans un tel sentiment que je passai des momens bien heureux.

En 1775, j'assistai au synode de Barby. J'y reconnus mieux que jamais l'adorable gouvernement du Sauveur dans l'Unité des Frères, et je lui rendis de joyeuses actions de grâces pour m'avoir unie à ce peuple et avoir bien voulu m'employer à son service dans cette église.

En 1782, j'éprouvai un temps pénible, par la maladie de la sœur Louise de Hayn, qui fut retirée au Seigneur le 27 août de la même année. Je me vis alors comme une orpheline, et le synode m'ayant désignée pour lui succéder, je sentis mon impuissance au point d'en être découragée. Mon unique ressource fut de me jeter entre les bras du fidèle ami de mon âme, qui avait si heureusement dirigé ma carrière dans toutes les circonstances, en me reposant sur sa miséricorde. L'amour que les sœurs me témoignaient contribua aussi à ma consolation.

Mon cher et vénérable père termina sa carrière l'année suivante, à l'âge de 88 ans. La grâce que j'eus de recevoir sa bénédiction paternelle dans ses derniers momens, adoucit beaucoup la douleur que me causa sa perte. Que dirai-je à présent des 46 ans de ma vie qui se sont écoulés ? La grâce de mon Sauveur et son secours journalier, sa patience et les fréquens regards de son amour, ont été ma consolation et ma vie. Il m'a soutenu dans mon impuissance : son bon esprit m'a consolé dans mes faiblesses ; j'ai eu le bonheur d'avoir toujours de fidèles aides dans mes travaux, dont la conversation m'a été aussi agréable qu'encourageante. Toutes mes sœurs m'ont comblée de leur amitié, tout indigne que j'en étais ; et comment bénir assez le Sauveur des merveilles de sa grâce et de sa fidélité qu'il a déployées sur ce corps d'église ! Il sait aussi combien j'ai eu à cœur la prospérité des sœurs filles, et combien étaient cuisantes les douleurs que j'éprouvais lorsqu'il se présentait des choses contraires à son cœur. Puisse chaque membre de ce corps d'église être fondé dans la grâce et les mérites de Jésus, et

Digitized by Google

croître dans la connaissance de soi-même! J'emporterai ce souhait dans l'éternité, de même que l'intérêt que je prends à la prospérité de toute l'Unité. C'est de la miséricorde infinie du Sauveur que j'attends le pardon de toutes les fautes et manquemens dont je suis coupable dans son service et dans ma conduite privée, aussi bien que du peu d'amour et de fidélité avec lesquels j'ai usé de sa miséricorde. Je finis par ce soupir :

Par ta charité
Couvre mon péché ;
Que ton divin sang
Lave et purifie
Ta trop faible enfant !

Dans ma maladie actuelle, j'attends avec joie le moment auquel je pourrai baiser les pieds de mon Rédempteur, en reconnaissance de ses souffrances et de sa mort, et pour la grâce qu'il m'a faite de me rendre participante de son salut ; je lui remets toutefois le soin de fixer, selon sa volonté, ce moment, auquel, revêtue de sa justice, je paraîtrai devant lui.

Ici finit la propre relation de la sœur M. de Wattewille.

Les sœurs filles de Herrnhout y ont ajouté ce qui suit : Les belles expériences et les sentimens de cette humble mais digne servante du Sauveur étant complétement exprimés dans le récit qu'elle en a fait, il ne nous reste qu'à bénir notre cher Seigneur de nous avoir fait jouir si longtemps des soins de cette âme qu'il avait remplie de ses dons, qui vivait dans sa grâce et qu'il avait revêtue d'une tendresse et d'une fidélité maternelles envers nous. Sa mémoire ne s'effacera pas de notre souvenir ; mais les fruits de ses travaux ne paraîtront vraiment glorieux que devant le trône de l'Agneau. Elle ne voulait être louée de rien ; car, disait-elle encore peu de jours avant sa fin : « Tout est pure grâce, et je vivrai de grâce jusqu'au dernier moment. » Nous dirons pourtant quelque chose, à la gloire de cette grâce, touchant son caractère : Elle prenait plaisir à penser du bien de son prochain ; la charité était son élément. Elle avait le jugement juste et l'esprit assez présent pour ne rien faire de préci-

Digitized by Google

pité. La foncière connaissance qu'elle avait acquise du cœur humain, tant dans l'école du St. Esprit que dans la conversation avec le bienheureux comte de Zinzendorf et avec les premiers ouvriers de l'Eglise renouvelée des frères qu'elle avait connus dans sa jeunesse, de même que par les expériences qu'elle avait faites pendant les nombreuses années de son service, son tendre attachement au Sauveur, la ferme foi qu'elle avait en sa rédemption, les lumières qu'elle avait touchant la sanctification du corps et de l'âme, par l'humanité et la mort de Jésus, d'où elle tirait les principes d'après lesquels elle dirigeait son corps d'église, étaient autant de dons de la grâce du Seigneur, par lesquels elle était en exemple, en édification et en encouragement aux âmes confiées à ses soins. Une patience infatigable envers les âmes, et une sereine résignation dans les plus pénibles circonstances faisaient les principaux traits de son caractère. Elle se reposait entièrement sur le Sauveur, persuadée qu'il n'abandonnerait pas son œuvre dans l'Unité. Elle avait fort à cœur le bien-être du peuple des frères, surtout celui de notre église, où depuis 1764 elle avait été membre de la conférence des anciens, auxquels elle rendait des services réels et par ses prières et par ses avis. Aussi longtemps que ses forces le lui permirent, elle entretint avec les ouvrières des sœurs filles des autres églises, par la correspondance, une communion spirituelle qui leur fut avantageuse. Veuille le Seigneur de sa maison lui donner une riche récompense pour son service béni parmi nous, et nous accorder la grâce de marcher sur ses traces.

Elle avait toujours joui, jusque dans sa vieillesse, d'une excellente santé, lorsqu'à l'époque où mourut sa belle-sœur, Elisabeth de Wattewille, parente qu'elle affectionnait particulièrement comme sa plus ancienne amie, on remarqua la diminution de ses forces et son désir de n'être pas plus longtemps absente du Seigneur. Elle se remit cependant assez pour vaquer à ses occupations jusqu'en été 1808, où elle eut une forte érysipèle à la tête. Elle releva, il est vrai, de cette maladie, mais elle en conserva beaucoup de faiblesse et fut dès lors très-valétudinaire.

Digitized by Google

Une nouvelle atteinte qu'elle essuya en décembre suivant, lui laissa une plus grande faiblesse encore, à laquelle se joignit un décharnement extraordinaire de son corps.

Dès le printemps 1809, il fut facile de prévoir, par l'inutilité de tous les remèdes, que notre sœur nous serait bientôt enlevée. Elle-même se réjouissait de son prochain délogement, et s'y préparait par des entretiens fréquens avec ses co-ouvrières. L'été étant venu elle commença à mieux aller; quand le temps était beau, elle pouvait prendre l'air, assister par fois aux conférences et participer à la Ste. Cène avec l'église. Elle se réunissait avec plaisir aux sœurs, et disait qu'étant moins occupée qu'autrefois, elle jouissait davantage de leur amitié. Elle aidait encore aux entretiens qui ont lieu avant la communion et ne cessa point de prendre une tendre part à toutes les circonstances, et de soutenir ses co-ouvrières par ses prières et ses bons avis. Elle dit plusieurs fois qu'elle visitait en esprit toutes les sœurs dans leurs chambres et leurs demeures, et qu'elle les recommandait au Sauveur.

Ses précédentes incommodités se renouvelèrent en automne, et cela avec tant de violence et d'opiniâtreté qu'elle fut obligée de garder la chambre, et elle s'affaiblit considérablement. Mais sa résignation et sa patience furent inébranlables. Le 23 novembre, anniversaire de sa naissance, elle fut très réjouie d'un chœur qu'on lui fit entendre de l'allée; étant sortie de sa chambre, elle parcourut les rangs des sœurs rassemblées à cet effet, et leur fit chanter :

Jusqu'au jour, où de langue nouvelle,
Nous chanterons ta grâce éternelle,
Nos voix ne se lasseront
De chanter ta passion.

Cette entrevue fut en quelque sorte le dernier adieu qu'elle donna à ses sœurs, car elle quitta très peu la chambre dès lors.

Elle se réjouit beaucoup en entrant dans l'année 1810, dans l'espérance certaine qu'elle y atteindrait le but désiré; son état fut très supportable jusqu'au 8 janvier, où elle éprouva un si grand abattement, qu'elle fut obligée de s'aliter pour ne plus

Digitized by Google

en relever ; elle conserva toutefois sa présence d'esprit, et prenait part à tout ce qui se passait. Son désir d'être bientôt délivrée pour être avec le Sauveur augmenta au point qu'elle était presque inconsolable quand elle apprenait que quelqu'un l'avait devancée. Le 13 février elle pria une amie de l'aider à chanter ce verset :

Je le saisis Celui que mon âme aime,
Dont la beauté m'a ravi tout le cœur.
Tout près de lui j'apaise ma douleur ;
Il est mon tout, il est mon bien suprême.
Baisons ses mains ; je savoure à longs traits
Le divin sang versé pour mes forfaits.

Elle s'occupa ensuite de quelques objets extérieurs et fut gaie comme à son ordinaire ; de sorte que, n'eût été sa grande faiblesse, nous n'aurions pu croire que ce jour-là fût le dernier de sa vie. Mais, dans la nuit, il se fit un tel changement chez elle, qu'on vit bien que son âme était prête à déloger, et dès le grand matin on lui donna la bénédiction pour le délogement, sous un sentiment douloureux, à la vérité, mais aussi sous celui de la présence du Seigneur qui ouvrait les portes de la joie éternelle à sa fidèle servante. A 10 heures avant midi elle s'endormit doucement au Seigneur, après avoir fourni une carrière de 73 ans et quelques mois.

DIEU PROTÈGE LES SIENS.

TRAITS DE L'HISTOIRE DES FRÈRES (1).

La persécution contre les Frères ayant cessé à la mort de l'archevêque Rokyczana et du roi George Padiebrad (1471), ils eurent quelque temps de repos sous le nouveau roi Wladislas

(1) Ces traits sont rapportés avec d'autres dans les *Annales de l'Eglise de Christ*, par Barth, ministre de la Parole de Dieu, à Moetlingen (Wurtemberg) ; voyez l'édition française, publiée par la *Société du Bon Dépôt*, à Genève, page 163. — Nous avons raconté un trait semblable à la page 147 de la 4e année.

Digitized by Google

de Pologne. Pendant cette période de paix, l'Église des Frères continua de s'étendre de proche en proche; et plusieurs gentils-hommes qui s'y joignirent lui fournirent des maisons de prières sur leurs terres. Il ne s'était pas écoulé cinquante ans depuis l'établissement solennel de l'Unité des Frères, et déjà ils possédaient, en 1500, près de 200 de ces lieux de culte. Mais leurs ennemis ne restèrent pas longtemps tranquilles spectateurs de leur prospérité. Dès le commencement du XVI[e] siècle, ils surent engager le roi de Bohême à publier contre eux un édit de persécution, qui fut bientôt révoqué, mais la diète ne persista pas moins dans sa résolution de les détruire. Les évêques romains, dans le but d'obtenir le consentement du roi, persuadèrent à la reine que l'enfant qu'elle portait, ne naîtrait pas vivant si elle ne contribuait de tout son pouvoir à la destruction des *picards* (nom de mépris donné aux frères). La reine usa donc de toute son influence auprès du roi, qui, ne se sentant pas le courage de lui refuser, entra dans son cabinet particulier, tomba sur ses genoux et demanda à Dieu avec larmes d'anéantir l'effet du consentement qu'il avait donné, puisqu'il ne prenait point plaisir à répandre le sang innocent. Les ennemis des frères triomphaient;... mais quelle fut l'issue de la prédiction des évêques? — La reine mourut, après avoir cruellement souffert pendant plusieurs jours des douleurs de l'enfantement.

Le chancelier Kollowrat, s'étant rendu à Krupka, au sortir de la diète (1510), envoya chercher le seigneur de Kolditsch, auquel il s'empressa de raconter d'un air satisfait, qu'enfin le roi avait joint son assentiment à celui des états, pour débarrasser le royaume de tous les picards. Le seigneur de Kolditsch, s'adressant alors à son valet, qui se tenait derrière lui, et qui était un des frères: « Eh bien! Simon, qu'en penses-tu? Puisque tout le monde est d'accord, il faudra bien que cela se fasse: ne le crois-tu pas? » — « Quand cette résolution fut prise, répondit Simon, il y avait là quelqu'un qu'on n'a pas consulté, et s'il n'a pas donné son consentement, il n'en sera rien. » Le chancelier, s'imaginant que le valet avait connais-

Digitized by Google

sance de quelque nouvelle conspiration, s'emporta en injures contre lui et lui dit avec colère : « Qui donc est celui qui ose s'opposer à tous les états du royaume? Ce ne peut être que quelque traître, quelque scélérat, qui ne mérite pas d'être mieux traité que les picards. » En disant ces mots il frappa sur la table avec violence. « Puissé-je ne me lever jamais d'ici sain et sauf, ajouta-t-il avec imprécation, si on laisse en vie un seul de ces picards! » Le serviteur répondit en élevant sa voix d'un air solennel : « Si Celui qui demeure là-haut n'y a consenti, tous vos décrets ne serviront de rien. » — « Coquin! reprit le chancelier, c'est ce que nous allons voir tout-à-l'heure. » Puis il voulut se lever de table pour se rendre à son château ; mais une douleur subite le força de se rasseoir : son pied était en proie à une inflammation, dont les progrès furent si rapides, que les chirurgiens ne purent le soulager, et qu'il en mourut au bout de quelques semaines.

L'archevêque Bisek se rendait en Moravie pour y publier l'édit du roi, lorsque, voulant sauter hors de sa voiture, il demeura pris par un pied et suspendu la tête en bas, ce qui lui occasionna une rupture intérieure dont il mourut. — Un autre ennemi signalé des frères, nommé Radozky, voyageait sur un léger traineau, ayant à ses côtés une fronde et deux javelots, lorsqu'une forte secousse le jeta sur un des javelots, qui lui fit une profonde blessure, dont il mourut au bout de trois jours. — Un quatrième, Puta de Synichov, était à son château de Raby. Un violent orage étant survenu, il courut tout effrayé dans sa chambre, s'y enferma à clef, et y demeura si longtemps que ses domestiques inquiets allèrent frapper à sa porte; mais ils ne reçurent point de réponse. La serrure ayant été forcée par un serrurier, quatre des principaux serviteurs se disposaient à entrer, lorsque les deux qui marchaient devant, revinrent aussitôt sur leurs pas et ordonnèrent qu'on fit le cercueil de leur maître. Il y fut déposé avec tant de mystère, qu'on ne sut jamais exactement de quelle manière il était mort. — Le baron de Neuhaus, autre persécuteur, dans une chute

Digitized by Google

de voiture qu'il fit étant à la chasse, se blessa si dangereusement à la hanche, avec son épieu, qu'il en mourut. Vers le même temps, un certain Augustin, docteur en droit, qui avait indignement calomnié les frères auprès du roi et dans le public, par un libelle de sa composition, mourut subitement à Olmutz, pendant qu'il était à souper. Toutes ces morts soudaines et effrayantes des principaux ennemis des frères, produisirent une sensation profonde et générale, jusque-là qu'il devint proverbial de dire : « Si quelqu'un est dégoûté de la vie, il n'a qu'à chercher querelle aux picards; il est sûr de mourir dans l'année. »

NOUVELLES DES MISSIONS.

Indiens de l'Amérique du Nord.

Extrait du Rapport de la Société pour la Propagation de l'Évangile parmi les Païens, présenté par ses Directeurs dans l'assemblée annuelle a Bethléhem (Pensylvanie), le 21 aout 1837.

Station de New-Fairfield, dans le Haut-Canada.

Le réveil religieux parmi les Indiens de l'église de New-Fairfield, dont nous avons parlé dans notre rapport de l'année dernière, n'a pas eu toutes les suites et tout l'effet que nous aurions pu souhaiter; il a toutefois laissé une impression salutaire et produit des fruits de justice. Nos frères et nos sœurs établis à ce poste se sont employés avec persévérance et fidélité à la direction des âmes confiées à leurs soins, sans négliger de travailler à la conversion des Indiens idolâtres. Le Seigneur a fait reposer sa bénédiction sur la prédication de l'Évangile et sur les autres réunions d'édification, et sa proximité s'est faite sentir d'une manière particulière les jours de fête et de communion. La cérémonie du baptême de païens adultes, et la mort édifiante de personnes qui, après s'être égarées dans le chemin du péché et de la perdition, étaient de nouveau revenues, comme des brebis errantes, dans les bras du fidèle berger, confessant leurs

Digitized by Google

fautes avec un profond repentir, ont aussi été des occasions propres à saisir et à toucher salutairement les cœurs. Il est pourtant à déplorer que l'esprit et la marche de cette église ne soient pas encore véritablement chrétiens ; on y remarque au contraire beaucoup de désordre et d'immoralité ; aussi a-t-on sujet de s'étonner de la patience et de la longanimité dont le Seigneur veut bien user à l'égard de ce peuple coupable. C'étaient là les sentimens qui remplissaient nos missionnaires de cet endroit, à la fin de l'année passée ; mais en même temps ils avaient la douce espérance que le Seigneur, qui est toujours fidèle, prendrait cette mission sous sa garde. L'école se tient régulièrement et est fréquentée par environ cinquante enfans. L'état de la santé des frères indiens aussi bien que des missionnaires était en général satisfaisant ; ces derniers avaient aussi éprouvé la bénédiction de Dieu quant à leurs ressources extérieures, ce qui les mettait en état de secourir les indigens. Mais il survint malheureusement, au commencement de l'hiver dernier, une si grande disette de vivres chez les Indiens, qu'il s'en fallait de beaucoup que nos missionnaires pussent satisfaire les désirs de tous ceux qui se trouvaient dans le besoin. Le temps défavorable qu'il avait fait pendant l'automne avait réduit à peu de chose la récolte du maïs, qui sert de pain aux Indiens, et la chasse avait été peu productive à cause de le diminution du gibier qui se fait sentir davantage tous les ans. De plus, l'excessive cherté des alimens les plus nécessaires et le manque d'argent, avaient élevé la misère à un tel point que cette pauvre église fut en proie à une grande famine. Quelques secours ont été apportés, à la vérité, par le don annuel de 400 dollars que le gouvernement des États-Unis a comptés, comme de coutume, au commencement de l'année, ainsi que par un dédommagement de 950 dollars de la part du gouvernement anglais, pour les pertes que les habitans de Fairfield avaient éprouvées dans la dernière guerre entre l'Angleterre et les Etats-Unis ; mais ces secours n'ont été en aucune manière suffisans, avec l'industrie si limitée des Indiens. Nous aimons à présumer que depuis lors

Digitized by Google

le rapport des fruits de cette année, des jardins et de la campagne, a mis fin à cette grande calamité.

L'état présent de cette mission est tel qu'il parait douteux qu'elle puisse subsister encore longtemps sur son emplacement actuel. Déjà, au mois de septembre de l'an dernier (1836), le vice-gouverneur du Haut-Canada, sir Francis Head, passant à New-Fairfield, s'entretint avec les frères indiens, et plus tard, son agent, le colonel Clinch, continua à s'aboucher avec eux. Le résultat de ces conférences fut un traité consenti en décembre, à une très petite majorité de voix, par lequel la partie de leur pays située au nord de la rivière de Thames, et par où passe la grande route, était cédée au gouvernement particulier du Haut-Canada, moyennant une redevance annuelle de 600 dollars, et une bonification pour les améliorations introduites dans les terres. Les autres Indiens, moins nombreux à la vérité, mécontens de perdre par ce concordat au moins les deux tiers de leurs plantations, leurs cannes à sucre et d'autres champs qu'ils avaient améliorés (tout ce terrain se trouvant entre la rivière et la grande route), s'adressèrent de leur côté au vice-gouverneur en le priant d'assigner pour limites au pays concédé la grande route et non la rivière, et de leur accorder en sus un mille et demi carré en dedans de l'ancien territoire. Les missionnaires que, dans toutes ces délibérations, on oubliait, il parait à dessein, écrivirent aussi au vice-gouverneur pour appuyer la demande de la minorité des Indiens. Et comme ils croyaient que le vice-gouverneur ne connaissait pas assez tous les détails concernant les possesseurs réels du pays, ils lui envoyèrent une copie des ordonnances du conseil d'état de la Grande-Bretagne, par lesquelles ce terrain a été accordé non pas aux Indiens mêmes, mais « à la Société des Frères moraves, en faveur des Indiens convertis ; » de sorte que ces derniers ne peuvent en disposer ni rien changer sans le consentement des Frères ou de leurs commissaires (Trustées). Cette pétition a vraisemblablement contribué à faire accéder le vice-gouverneur à la demande de la minorité et à lui faire fixer la grande

Digitized by Google

route pour bornes; toutefois, il n'a accordé, au lieu du mille et demi mentionné, que 200 acres.

A Pâques, le colonel Clinch donna connaissance de cette décision aux Indiens, qui reçurent en même temps la redevance annuelle de 600 dollars. Dès lors, les Indiens de la minorité, remplis de joie, ne s'opposèrent plus au contrat de vente et le signèrent; et on peut regarder maintenant cette affaire comme terminée, car ni les missionnaires de Fairfield, ni la conférence des aides provinciaux de Bethléhem ne pensent qu'on revienne encore là-dessus. Au reste, cette dernière conférence a été chargée par la conférence des Anciens de l'Unité, à qui elle avait fait savoir tout le résultat de l'affaire, d'en envoyer un rapport à son agent des missions à Londres, frère Pierre Latrobe. Le but de cette démarche est que ce dernier, en agissant auprès de l'autorité compétente, assure aux Frères plus qu'auparavant la possession du terrain qui reste encore à Fairfield, afin que les Indiens n'aient plus rien à y prétendre sans l'autorisation des Frères.

Les Indiens, qui avaient été si prompts à voter pour la cession d'une partie de leur pays, étaient pour la plupart de ceux qui avaient depuis longtemps l'intention d'émigrer de Fairfield, et ils comptaient, pour subvenir à leurs frais de voyage, sur la somme de 600 dollars et sur l'indemnité accordée pour les terres. Ils furent très-mécontens du changement de la ligne de démarcation accordée à la minorité, ce qui leur enlevait tout espoir d'obtenir la bonification qu'ils avaient en vue. Cela occasionna aussi une grande désunion, que les frères ne purent apaiser qu'en décidant que la bonification leur serait accordée successivement sur les paiemens de la redevance annuelle, et, pour hâter l'effet de cette promesse, frère Luckenbach s'adressa au vice-gouverneur pour lui demander une avance de paiement.

L'esprit d'émigration augmenta tellement que les deux tiers des habitans de New-Fairfield se préparèrent à partir et partirent en effet. Frère Jessé Vogler, qui avait été chargé déjà auparavant d'accompagner les émigrans, s'embarqua avec une

Digitized by Google

partie d'entre eux, le 17 juillet, sur environ 20 canots, et arriva le 24 à Détroit; les autres Indiens l'avaient déjà précédé, ou bien devaient le rejoindre. Là, un contrat fut passé avec le propriétaire d'une embarcation à deux mats, par lequel il s'obligeait à transporter pour une certaine somme toute cette église de pélerins sur le lac Huron, à Greenbay; et de là les Indiens devaient continuer leur route, encore par eau, jusqu'au Missouri. Frère Vogler ainsi que les frères et les sœurs qu'il accompagne se sont recommandés à nos prières, et nous supplions le Seigneur de les prendre sous sa protection et de leur faire trouver un lieu d'établissement.

L'église de New-Fairfield est donc maintenant abandonnée par la plupart de ses habitans, et ne compte que 18 à 20 familles qui s'élèvent à environ 100 personnes, en y comprenant les Indiens-Mingues, étrangers à la station. Subsistera-t-elle encore longtemps au même endroit? C'est ce qui parait très-douteux, surtout quand on considère les suites funestes que peut avoir le voisinage des blancs qui s'établiront sur la portion de terrain concédé. Nous ne pouvons rien faire et nous devons attendre comment iront les choses; mais notre entière confiance est dans le Seigneur qui dirigera tout par sa sagesse et par son amour, de telle sorte que notre mission parmi les Indiens subsistera toujours. La conférence des aides de Bethléhem veillera à ce que les émigrés, où qu'ils s'établissent, et autant qu'il sera possible, ne restent pas sans missionnaires. (1)

(1) Au printemps de 1838, frère et sœur Christian Micksch sont allés, avec la famille du frère Jessé Vogler, rejoindre les émigrés; on espérait que ces derniers s'établiraient tous sur le territoire de Missouri, à l'endroit que la première partie des émigrans avait déjà choisi pour s'y fixer. Voyez aussi, IVe année, pages 32 et 159.

EXTRAIT DU RAPPORT DE LA MÊME SOCIÉTÉ, PRÉSENTÉ DANS L'ASSEMBLÉE ANNUELLE, A SALEM (CAROLINE DU NORD), LE 5 OCTOBRE 1837.

Mission parmi les Chérokées.

Il règne encore une obscurité impénétrable sur l'avenir de cette nation. Déjà, avant la dernière assemblée générale de cette société, nos frère et sœur Clauder s'étaient vus forcés de se retirer pour le moment à Salem. Dans le courant de l'hiver, nous reçûmes une lettre du frère chérokée George Hicks, qui nous donna des nouvelles sur l'état actuel des choses dans sa nation, et sur le petit troupeau de fidèles. Le 3 février, nous eûmes un entretien avec le chef John Ross, qui passa par Salem en se rendant à Washington avec plusieurs autres députés; toutefois, nous sommes encore dans la même perplexité.

Nous avions d'abord résolu de ne rien recevoir de l'indemnité décidée par le traité de décembre 1835 pour l'amélioration de nos terres et pour nos maisons à Springplace et Oochgelogy (1); parce que, d'après ce traité, toutes les indemnités de cette nature devaient être prises sur les cinq millions de dollars accordés aux Chérokées en échange du terrain qu'ils avaient été forcés de concéder. Mais, dans la suite, les représentations pressantes de plusieurs amis de Tennessée nous portèrent à revenir sur notre premier dessein. Ayant appris, en effet, que d'autres personnes cherchaient à s'appliquer illégalement à elles-mêmes l'indemnité destinée à nos maisons-missionnaires, ce qui la faisait perdre non-seulement à nous, mais aux Chérokées; nous décidâmes, quoique avec peine, de charger un mandataire de faire valoir les justes prétentions de notre mission. Par cette mesure, nous retirâmes la somme de 6,400 dollars, les frais de la commission déduits; et nous considérons ces fonds comme nous étant confiés par le Seigneur pour servir au bien

---

(1) Voyez le Rapport de Springplace de l'année 1832 : IIIe année, pages 465-468.

Digitized by Google

de la nation des Chérokées (1). Une seule crainte nous troublait (et nous eûmes occasion d'en parler avec M. John Ross, à son retour de Washington, au mois de mai) : c'était que le plus grand nombre des Chérokées ne conçussent le soupçon que nous voulions ainsi favoriser le traité qu'ils avaient déclaré illégal et, par suite, le déplacement forcé des Indiens dans le territoire d'Arkansas. Nous fûmes pourtant consolés par l'espérance que les conditions de ce traité pourraient être encore changées en ceci, que toutes les indemnités accordées à des sociétés de missions seraient supportées par le gouvernement des Etats-Unis et non par la nation des Chérokées. Nous avons correspondu sur ces circonstances avec la conférence des Anciens de l'Unité, qui est entrée complètement dans nos vues. Au reste, M. Ross n'avait pu obtenir de la nouvelle administration de Washington l'objet de ses demandes en faveur de sa nation, et il se proposait de faire une autre tentative à la prochaine session du congrès.

Ici suivent quelques détails sur la visite du frère Clauder, qui était de nouveau parti de Salem le 1er mars 1837, pour s'intéresser selon les circonstances à la petite église parmi les Chérokées, et attendre là ce qui arriverait. Nous communiquerons une autre fois le rapport que ce frère en a fait. Après un coup-d'œil rapide sur la marche de la mission des frères en général, dans l'année précédente, le rapport des directeurs se termine par ces paroles :

Veuille le Seigneur, qui a déjà dépassé nos espérances, en faisant, sans aucun mérite de notre part, tant de choses en nous et par nous, nous accompagner encore de sa grâce, et susciter parmi nous beaucoup de fidèles serviteurs et de fidèles servantes, pénétrés de son amour et prêts à se sacrifier pour lui et pour sa cause. Qu'il veuille répandre sur nous l'esprit de prière et nous donner des cœurs disposés à contribuer avec joie à son œuvre, chacun selon les moyens

---

(1) Voyez sur l'emploi de ces fonds : IVe année, pages 349 et 350.

Digitized by Google

qu'il nous dispense; et qu'il veuille toujours accompagner cette œuvre de sa bénédiction pour le salut de beaucoup de milliers d'âmes et à la gloire de son nom!

TABLEAU STATISTIQUE

DES STATIONS MISSIONNAIRES DE L'UNITÉ DES FRÈRES, EN 1839,

Comparé avec leur état en 1836.

NOMS DES STATIONS.	ANNÉE de leur FONDATION.	NOMBRE des missionn^s frères et sœurs.	NOMBRE des membres de l'église en 1839. (1)	NOMBRE des membres de l'église en 1836.	NOMS DES NATIONS.
AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.					
I. GROENLAND (*commencée en* 1733).					
Nouvelle-Herrnhout	1733	6	388	379	Groënlandais.
Lichtenfels	1758	5	363	364	id.
Lichtenau	1774	6	668	672	id.
Friedrichsthal	1824	5	374	391	id.
4 Stations.....		22	1793	1806	
II. LABRADOR (1770).					
Naïn..............	1770	7	282	260	Esquimaux.
Okak	1776	7	358	343	id.
Hoffenthal.........	1782	7	197	172	id.
Hébron	1830	6	145	128	id.
En visite en Europe.		1			
4 Stations. ...		28	982	903	
III. INDIENS DE L'AMÉRIQUE DU NORD (1734)					
HAUT-CANADA.					
New-Fairfield......	1792	4	126	253	Delawares.
ÉTATS-UNIS.					
Westfield (Missouri).	1838	4	180(*)		id.
.... (Arkansas).	1839	3	100(*)	97	Chérokées.
3 Stations.....		11	406	350	
A Salem (Caroline du Nord) se trouvent.			18		Nègres.

(1) Dans ce nombre sont compris les communians, les adultes et enfans baptisés, et les candidats au baptême.

(*) Ce nombre n'est pas encore exactement connu.

Digitized by Google

INDES OCCIDENTALES. — IV. ANTILLES DANOISES (1732).

1.) Saint-Thomas	1732				
Nouvelle-Herrnhout.	1732	6	1032	950	Nègres.
Niesky..........	1752	4	1170	1155	id.
2 Stations.....		10	2202	2105	
2.) Sainte-Croix.	1734				
Friedensthal...... .	1751	5	2164	2052	id.
Friedensberg	1771	4	2103	2117	id.
Friedensfeld	1805	4	2365	2433	id.
3 Stations.....		13	6632	6602	
3.) Saint-Jean.	1749				
Béthanie	1754	4	660	636	id.
Emmaüs	1782	4	1105	1005	id.
En voyage.........		5			
2 Stations.....		13	1765	1641	
Ensemble 7 Stations.		36	10599	10348	

V. ANTILLES ANGLAISES (1754).

1.) Jamaïque.	1754				
Irwin-Hill.........	1815	2	723	551	Nègres.
New-Eden.........	1816	2	735	1220	id.
Fairfield	1823	5	2766	2655	id.
New-Carmel	1827	4	1883	1745	id.
New-Fulneck	1830	2	1200	856	id.
New-Bethléhem	1833	2	463	629	id.
Beaufort	1834	2	608	351	id.
Béthanie	1835	2	1002	684	id.
New-Nazareth	1838		740		id.
New-Hope.........	1838	2	647		id.
Savanna...........	1839	2	(*)		id.
Aides et en voyage.		4			
11 Stations.....		29	10767	8591	
2.) Antigoa.	1756				
Saint-Johns........	1761	9	5162	6974	id.
Gracehill..........	1773	3	2053	2311	id.
Gracebay..........	1797	2	1068	1083	id.
Newfield	1817	2	1355	1274	id.
Cédarhall	1822	4	1950	2508	id.
Libanon...........	1838	2	704		id.
Aides et en voyage..		3			
6 Stations		25	12292	14150	
3.) Saint-Christophe	1775				
Basseterre	1777	4	2300	2834	id.
Béthesda	1819	2	1845	1804	id.
Béthel	1832	3	579	201	id.
3 Stations.....		9	4724	4839	
4.) Barbade.	1765				
Saron...	1767	4	2609	2063	id.
Mount-Tabor	1825	2	513	565	id.
Bridgetown........	1836	3	223		id.
3 Stations.....		9	3345	2628	
5.) Tabago.	1790				
Montgommery	1827	3	335	379	id.
Ensemb. 24 Stations.		75	31463	30587	

Digitized by Google

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

VI. GUYANE HOLLANDAISE (Surinam ; 1735).

Paramaribo........	1776	12	3540	3395	Nègres.
Charlottembourg...	1835	5	3191	400	id.
Worsteling-Jacobs..	1838	4			
En voyage.........		2			
3 Stations......		23	6731	3795	

VII. GUYANE ANGLAISE (Demerary ; 1835).

Anna-Regina.......	1835		271		Nègres.

SUD DE L'AFRIQUE.

VIII. COLONIE DU CAP ET CAFRERIE (1736).

Gnadenthal........	1792	17	1719	1383	Hottentots.
Grünekloof.	1808	8	784	678	id.
Enon.............	1818	3	427	443	id.
Hemel-en-Aarde....	1823	2	82	78	id.
Elim..............	1824	6	365	231	id.
Silo (Cafrerie).....	1828	4	546	495	Tamboukis.
Kocksbosch	1839	4			Fingous.
En voyage.........		2			
7 Stations.....		46	3923	3308	
Total en 1839 53 Stations.		241	56186	51097	
en 1836 46 id.		214	51097		
Augmentation 7 Stations.		27	5089		

RÉCAPITULATION.

Groënlandais.............	1793	Habitans de colonies danoises.	12392
Esquimaux..............	982	— de colon. anglaises.	36219
Indiens................	406	— de colon. hollandaises	6731
Nègres	49082	Indiens indépendans........	280
Hottentots..............	3377	Nègres aux États-Unis.......	18
Cafres....	546	Africains indépendans... ...	546
	56186		56186

Nous aurions désiré de pouvoir ajouter à ce tableau quelques détails sur le nombre des enfans qui fréquentent les écoles dans les stations, mais des notions suffisantes nous manquent à cet égard. C'est surtout dans les Antilles anglaises et dans la colonie du Cap de Bonne-Espérance que cette œuvre a fait des progrès bien extraordinaires, dans l'intervalle des trois années de 1836 à 1839 ; et on ne peut y voir qu'une conséquence du grand bienfait de l'émancipation des esclaves dans ces colonies. Toutefois, l'émancipation ne serait point un bienfait réel pour les pauvres

Digitized by Google

nègres si on ne les instruisait pas en même temps dans la parole de Dieu, en commençant avec leurs enfans. Cette vérité est reconnue aujourd'hui, non plus seulement par les chrétiens qui, depuis longtemps, ont envoyé des missionnaires aux pauvres païens, mais aussi par les gouvernemens. Le gouvernement anglais a accordé déjà des sommes très-considérables pour les écoles en faveur des nègres, et une part proportionnelle en a été appliquée aux écoles dirigées par les Frères de l'Unité. Ces dons ont été reçus avec une vive reconnaissance envers Celui qui incline les cœurs des grands comme ceux des petits, pour contribuer à l'avancement de son glorieux règne ; cependant ils n'ont pas pu combler le déficit qui s'est montré dans la caisse des missions. L'activité de nos frères pour les écoles, surtout dans les Indes, a en effet tellement augmenté depuis quelques années, et le champ de leur travail a pris une si grande extension, que déjà le chiffre de leurs dépenses a dépassé de beaucoup celui des recettes, et il ne peut aller que dans une proportion toujours croissante. Cet état de choses a nécessité des emprunts qui pèsent à présent sur cette partie de notre œuvre. C'est le Seigneur qui nous a engagés à y mettre la main (nous-mêmes nous n'aurions point pu la rechercher (Luc XIV, 28), connaissant notre peu de force); c'est lui aussi qui saura nous adresser les moyens nécessaires pour continuer; lui qui a dit : « en vérité. » (Marc IX, 41.) Qu'il veuille seulement, dans sa miséricorde, nous donner et nous augmenter de plus en plus cette vive représentation des choses qu'on espère, et cette démonstration de celles qu'on ne voit point (Hébr. XI, 1.), afin que jamais des momens d'embarras et de soucis ne puissent nous ôter cette ferme assurance, que l'œuvre qu'il nous a confiée parmi ces milliers d'enfans païens est son œuvre et non la nôtre ; que nous puissions toujours, à l'égard des moyens pécuniaires, croire, comme nos pères, à cette parole : « L'Éternel en a pour t'en donner beaucoup plus. » (2 Chron. XXV, 9.)

Digitized by Google

NOUVELLES RÉCENTES.

I. SUD DE L'AFRIQUE. — Les nouvelles que nous avons de cette contrée vont jusqu'au commencement de décembre. Fr. Hallbeck était revenu à *Gnadenthal*, le 23 octobre, d'un voyage de cinq semaines qu'il avait fait à *Kocksbosch*, dans la *Zitzikamma*, pour consulter avec nos frères sur l'organisation de cette nouvelle station. Il s'opère parmi les Fingous une œuvre de la grâce qui rejouit le cœur des missionnaires. Ces progrès remarquables peuvent s'expliquer en partie de ce que plusieurs Fingous, avant de venir à *Kocksbosch*, avaient déjà entendu la prédication de l'Évangile dans d'autres stations. Aussi pour l'extérieur on peut espérer que ce nouvel établissement prospérera ; sa situation au milieu d'un pays fertile et riche en pâturages, paraît être très-avantageuse. Le 6 octobre, Fr. Hallbeck conféra au Fr. Stolz, qui était arrivé à cet effet d'*Enon*, l'ordination de diacre de l'eglise des frères.

A *Enon*, où la grande sécheresse avait rendu stériles les terres pendant plusieurs années, on voit de nouveau les champs couverts de fruits et promettant une bonne récolte ; une grande amélioration s'est faite aussi remarquer dans l'état des troupeaux.

La perspective, qui au commencement de l'année était si décourageante pour nos frères de *Gnadenthal*, n'a pas été longtemps telle : le Seigneur a entendu les prières qui lui ont été adressées et est venu au secours ; il a envoyé un temps très-favorable au moment où on labourait les champs, et les Hottentots de la station trouvaient du travail autant qu'ils pouvaient en faire. Une de leurs occupations, qui leur donne assez de profits, est de recueillir les feuilles de buku, employées dans la pharmacie et qui sont très recherchées. Fr. Hallbeck a reçu dernièrement une demande de 5 à 6,000 livres de ces feuilles.— Après le départ du frère Lemmerz pour *Enon*, les frères Schopmann et De Fries sont entrés dans la conférence des aides.

Digitized by Google

A *Kopjes-Kasteel*, l'un des trois lieux de prédication desservis par nos frères de *Gnadenthal*, à environ 25 milles (10 lieues) de cette station, 200 personnes, colons, Hottentots et nègres, outre un grand nombre d'enfans, assistèrent à la dernière prédication. Elle y aura lieu maintenant tous les 15 jours, pour satisfaire au désir qu'on a manifesté d'entendre plus souvent la parole de Dieu. Les deux autres lieux de prédication ont fourni également plus d'une preuve à nos frères, que la parole qu'ils y ont annoncée n'est pas restée sans effets, mais qu'elle est tombée çà et là dans une bonne terre. Nos frères de *Grünekloof* trouvent aussi des occasions pour annoncer l'Évangile dans les environs. Frère Teutsch écrit sous la date du 21 novembre : « Aux dunes, à 2 ou 3 lieues d'ici, habitent un grand nombre de pauvres païens qui gagnent leur vie en brûlant des charbons, et qui ne mettent jamais le pied dans un temple. Je suis allé leur faire une visite et je leur ai offert de venir plus souvent leur annoncer la bonne nouvelle du salut, s'ils voulaient se réunir pour cela. Ils l'ont accepté, et depuis quelques mois, ils ont tous les 15 jours une prédication chezeux ».

II. EUROPE. — Le frère Thaesler, de Gnadenfrey, appelé au service de la mission du Surinam, a été uni, le 2 décembre, par le mariage à la sœur Rosner. Le 19, ils sont partis de Herrnhout. Le frère H.-M. Sand, de Neudietendorf, a reçu vocation pour la même mission; et le frère Christian-Louis Hasting, de Gnadau, pour celle du Groënland.

Le 28 novembre, frère et sœur Kœhler, arrivés de Strasbourg, furent présentés comme ouvriers à la société des frères de Bâle. Cette société a célébré, le 19 janvier, une fête jubilaire en mémoire de sa fondation, il y a cent ans. Un esprit de fraternité régnait parmi tous les membres, et la présence de Jésus se fit sentir dans les assemblées d'une manière bien douce.

Le 28 décembre est décédé à Altona, près Hambourg, le frère J.-B. Hamel, à l'âge de 78 ans. Il a soigné dans cette ville, depuis un grand nombre d'années et avec beaucoup de fidélité, les affaires du département des Missions de l'Unité des Frères.

Digitized by Google

DU SAINT-ESPRIT.

L'auteur de la collection de passages de l'Écriture-Sainte que nous donnons aujourd'hui, est ce même frère dont nous avons parlé à la page 33, dans la note. Voici l'*avertissement* dont il a cru devoir la faire précéder :

« Tout homme éclairé, dit-il, reconnaîtra que dans la présente collection de passages, qui expriment d'une manière claire et formelle les effets du Saint-Esprit, il n'y en a pas un seul qui concerne ses effets *extraordinaires et miraculeux*; mais uniquement ses effets *ordinaires*, lesquels doivent durer jusqu'à la fin du monde, comme l'a déclaré le Sauveur. (Matth. XXVIII, 20.) Qu'on ne dise donc pas que ces effets ordinaires ont pris fin avec les apôtres (1) tout comme les extraordinaires, ce qui contredirait manifestement la prière sacerdotale du Sauveur, contenue au XVIIe chapitre de l'Évangile selon St. Jean. Je n'ajoute pas que cela contredirait aussi l'expérience, parce que celui qui n'a pas cette expérience ne peut pas penser comme s'il l'avait. »

Psaume LXVIII, 19; Ephésiens, IV, 8.

Il est monté en haut; il a mené captive une foule de captifs, et il a distribué des dons aux hommes.

Alors un jeune homme accourut et rapporta à Moïse disant : Eldad et Médad prophétisent au camp. Et Josué, fils de Nun, qui servait Moïse, répondit : Mon seigneur Moïse, empêche-les.

Et Moïse lui repondit : Es-tu jaloux pour moi? Plût à Dieu que tout le peuple de l'Éternel fût prophète, et que l'Éternel mit son Esprit sur eux. (Nomb. XI, 27-29.)

Que la GRACE *du Seigneur Jésus-Christ, l'*AMOUR *de Dieu, et la* COMMUNICATION *du Saint-Esprit soient avec vous tous !* Amen. (2 Cor. XIII, 13.)

(1) Ces lignes ont été écrites au milieu du siècle dernier.

Digitized by Google

On voit par cette salutation apostolique de St. Paul que l'action du St-Esprit est mise de niveau et marche d'un pas égal avec celle du Père et avec celle du Fils.

C'est là l'harmonie évangélique des *trois* qui sont *un*. (1 Jean, v, 7.) Quiconque cherche à rompre cette harmonie, sous quelque prétexte que ce soit, témoigne par cela même qu'il n'a point de communion avec le Père ni avec Jésus-Christ son Fils.

ÉTAT DE L'HOMME AVANT LA CHUTE.

GEN. I, 27. Dieu créa l'homme à son image ; il le créa à
l'image de Dieu (1).
31. Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et voilà,
il était très-bon.
ECCL. VII, 29. Dieu a fait l'homme droit.
GEN. I, 26. Dieu dit : Faisons l'homme à *notre* image, selon *notre* ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, et sur les oiseaux des cieux, et sur le bétail, et sur toute la terre, et sur tout reptile qui rampe sur la terre.
GEN. II, 8. L'Éternel Dieu avait aussi planté *un jardin*
en Éden, du côté de l'Orient, et y avait mis
9. l'homme qu'il avait formé. Et l'Éternel Dieu
avait fait germer de la terre tout arbre désira-
ble à la vue, et bon à manger, et *l'arbre de*
vie au milieu du jardin, *et l'arbre de la science*
10. *du bien et du mal. Et un fleuve sortait d'Éden*
pour arroser le jardin, et de là il se divisait
11. en quatre bras. Le nom du premier est *Pison* ;
13. 14. du second, *Guihon* ; du troisième, *Hiddekel*
(le Tigre), et du quatrième, *Euphrate*.

---

(1) Toutes choses ont été faites par la Parole qui était au commencement avec Dieu, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle ; et cette Parole a été faite chair. (Jean I, 2. 3. 14.)

Digitized by Google

15. L'Éternel Dieu prit donc l'homme et le plaça
dans le jardin d'Éden.
18. Or l'Éternel Dieu avait dit : Il n'est pas bon
que l'homme soit seul; je lui ferai une aide
22. semblable à lui. Et l'Éternel Dieu forma une
femme de la côte qu'il avait prise d'Adam, et
23. la fit venir vers Adam. Alors Adam dit: A cette
fois celle-ci est os de mes os, et chair de ma
25. chair. Et ils étaient tous deux nus, et ils n'en
avaient point de honte.

MISÉRABLE ÉTAT DE L'HOMME APRÈS LA CHUTE.

GEN. III. 8. Alors Adam et Ève ouïrent, au vent du
jour, la voix de l'Éternel Dieu qui se promenait par le jardin; et Adam et sa femme se
cachèrent de devant la face de l'Éternel Dieu,
9. parmi les arbres du jardin. Mais l'Éternel Dieu
10. appela Adam et lui dit : Où es-tu? Et il répondit: J'ai entendu ta voix dans le jardin, et
j'ai craint, parce que j'étais nu; et je me suis
caché.

GEN. II, 17. Dès le jour où tu en mangeras, tu mourras de mort.

GEN. VI, 3. Mon Esprit ne plaidera point à toujours avec les hommes; car aussi ils ne sont que chair.

1 COR. XV, 50. La chair et le sang ne peuvent hériter le royaume de Dieu.

MISÈRE DE L'HOMME APRÈS LA CHUTE.

1 ROIS VIII, 46. Il n'y a point d'homme qui ne pèche (1).

(1) Si nous disons que nous n'avons point de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et nous faisons Jésus-Christ menteur, et sa parole n'est point en nous. (1 Jean, I, 8. 10.)

Digitized by Google

ROM. III, 22. *Tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu ;*

EPH. IV, 18. Ayant leur entendement obscurci de ténèbres et étant étrangers à la vie de Dieu, à cause de l'ignorance qui est en eux *par l'endurcissement de leur cœur.*

LE SANG DE JÉSUS ET LE SAINT-ESPRIT,

DEUX MOYENS PAR LESQUELS LA MISÈRE DE L'HOMME EST CHASSÉE.

ROM. III, 23. Nous sommes justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est en Jésus-
24. Christ; lequel Dieu a établi de tout temps pour être une victime de propitiation *par la foi en son sang.*

JEAN III, 5. En vérité, en vérité, je te dis : Si un homme ne naît d'eau et d'*esprit*, il ne peut entrer dans
6. le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair, est chair ; et ce qui est né de l'*esprit*, est esprit.
7. Ne t'étonne pas de ce que je t'ai dit : Il faut que
8. vous naissiez de nouveau. Le vent souffle où il veut, et tu en entends le son ; mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va ; il en est de même de tout homme qui est né de l'Esprit.

L'HOMME SPIRITUEL EST DE DIEU ; L'HOMME ANIMAL, DU DIABLE.

1 COR. II, 14. Or, l'homme animal ne comprend point les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles lui sont une folie ; et il ne les peut entendre, parce qu'elles se discernent spirituellement.

2 COR. IV, 3. Si notre évangile est couvert, il est couvert
4. à ceux qui périssent ; auxquels *le Dieu de ce siècle* a aveuglé les entendemens, savoir, aux incrédules ; afin que la lumière de l'Évangile

Digitized by Google

de la gloire de Christ, qui est l'image de Dieu, ne leur resplendit point.

ON NE PEUT DIRE AVEC ASSURANCE : *JÉSUS EST MON SEIGNEUR*, QUE PAR LE SAINT-ESPRIT.

1 Cor. XII, 3. « Je vous déclare qu'aucune personne qui parle par l'Esprit de Dieu, ne dit que Jésus est anathème ;

» Et que personne ne peut dire que Jésus est le Seigneur, si ce n'est par le Saint-Esprit. »

On peut appeler Jésus du nom de *Seigneur* avec trois dispositions de cœur bien différentes :

1° Avec un cœur sans intelligence, sans sentiment, par habitude, par légèreté, sans penser à la grandeur ni à l'excellence de ce Seigneur; en sorte que ce nom n'excite pas plus de sentiment dans le cœur que si l'on disait *bûche*.

2° Avec un cœur attentif, mais qui se sent ingrat, ou incrédule, ou rebelle à ce Seigneur; et alors ce mot est accompagné de crainte et d'effroi; si on disait à un tel cœur : *Le Seigneur vient*, il serait épouvanté et tremblant comme *les démons qui en frissonnent*. (Jacq. II, 19.) Ces cœurs-là diront à Jésus : « Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en ton nom? » Mais le Seigneur leur dira ouvertement : « Je ne vous ai jamais connus; retirez-vous de moi. » (Matth. VII, 22. 23.)

3° Avec un cœur plein de foi, d'amour, de respect, de joie et de tressaillement : avec des sentimens tels que ceux que ressentit Thomas, lorsqu'après avoir touché les plaies de Jésus, il lui dit : «*Mon Seigneur, et mon Dieu !* » (Jean, XX, 28.)

Digitized by Google

(Que chacun s'examine là-dessus, et sache que l'on ne peut prononcer le nom de *Seigneur* de cette dernière façon que par le *Saint-Esprit.*)

PERSONNE NE PEUT CROIRE QUE JÉSUS EST LE CHRIST, LE FILS DE DIEU, SI LE PÈRE NE LE LUI A RÉVÉLÉ; LA CHAIR ET LE SANG NE PEUVENT CROIRE CELA.

MATTH. XVI, 13. Jésus étant arrivé dans le territoire de Césarée
de Philippe, demanda à ses disciples : Qui di-
sent les hommes que je suis, moi, le Fils de
14. l'homme? Ils lui répondirent : Les uns disent
que tu es Jean-Baptiste; les autres, Elie, et
15. les autres, Jérémie ou l'un des prophètes. Il
leur dit : Et vous, qui dites-vous que je suis?
16. Simon Pierre répondit et dit : *Tu es le Christ,*
le Fils du Dieu vivant.
17. Jésus lui répondit : Tu es bienheureux, Si-
mon, fils de Jona; car *la chair et le sang ne te*
l'ont pas révélé, mais mon Père qui est aux
cieux.

LE DON DU SAINT-ESPRIT PRÉDIT PAR LES PROPHÈTES.

JÉR. XXXI, 31. Voici, les jours viennent, dit l'Éternel, que
je traiterai une nouvelle alliance avec la mai-
32. son d'Israël et avec la maison de Juda; non
selon l'alliance que je traitai avec leurs pères
au jour que je les pris par la main pour
les faire sortir du pays d'Egypte, laquelle
alliance ils ont enfreinte; et toutefois, je
33. leur avais été pour mari, dit l'Éternel. Car
c'est ici l'alliance que je traiterai avec la mai-
son d'Israël après ces jours-là, dit l'Éternel :
Je mettrai ma loi au-dedans d'eux, je l'écri-
rai dans leur cœur; et je serai leur Dieu, et ils
34. *seront mon peuple.* Chacun d'eux n'enseignera

Digitized by Google

plus son prochain, ni chacun son frère, en
disant : Connaissez l'Éternel ; car ils me con-
naîtront tous, depuis le plus petit d'entre eux
jusqu'au plus grand, dit l'Éternel ; parce que
je pardonnerai leur iniquité, et que je ne me
35. souviendrai plus de leur péché. Ainsi a dit
l'Éternel qui donne le soleil pour être la lu-
mière du jour, et le règlement de la lune et
des étoiles pour être la lumière de la nuit ; qui
fend la mer, et les flots en bruyent ; duquel le
nom est l'Éternel des armées.

36. Si jamais ces règlemens disparaissent de de-
vant moi... .

Jér. XXXII, 39. Et je leur donnerai un même cœur, et un
même chemin, afin qu'ils me craignent à tou-
jours, pour leur bien et le bien de leurs en-
40. fans après eux. Et je traiterai avec eux une
41. alliance éternelle..... ; et je prendrai plaisir à
leur faire du bien.

Ezéch. XI, 19. Et je ferai qu'ils n'auront qu'un cœur..... ;
20. et ils seront mon peuple, et je serai leur Dieu.

Ez. XXXVI, 25. Je répandrai sur vous des eaux nettes, et
vous serez nettoyés : je vous nettoierai de tou-
tes vos souillures et de toutes vos idoles ;
26. *je vous donnerai un nouveau cœur* ; *je mettrai
au-dedans de vous un Esprit nouveau ;* j'ôterai
de votre chair le cœur de pierre, et je vous
27. donnerai un cœur de chair, et *je mettrai mon
Esprit au-dedans de vous ;* je ferai que vous
marcherez dans mes statuts, et que vous gar-
derez mes ordonnances, et que vous les prati-
querez.

Esaïe. XLIV, 3. Je répandrai des eaux sur celui qui est al-
téré, et des rivières sur la terre sèche ; *je ré-*

Digitized by Google

pandrai mon Esprit sur ta postérité, et ma bénédiction sur ceux qui sortiront de toi.

LE SAINT-ESPRIT PROMIS.

MAT. XXVIII, 20. Voici, je suis avec vous jusqu'à la fin du
monde.

JEAN XIV, 16. Je prierai le Père, et il vous donnera un autre
consolateur pour demeurer avec vous éternel-
17. lement ; savoir, l'*Esprit de vérité*, que le monde
ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit pas et
ne le connaît pas ; mais vous le connaissez,
18. car il demeure avec vous, et il sera en vous. Je
ne vous laisserai point orphelins : je viendrai
vers vous.

JEAN XVI, 7. Je vous dis la vérité : il vous est avantageux
que je m'en aille ; car si je ne m'en vais, le
Consolateur ne viendra point à vous ; mais si
je m'en vais, je vous l'enverrai.....
12. J'ai encore beaucoup de choses à vous dire,
mais vous ne pouvez pas les porter mainte-
13. nant. Quand l'Esprit de vérité sera venu, il
vous conduira en toute vérité ; car il ne par-
lera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il
14. aura entendu..... Il me glorifiera, parce qu'il
15. prendra du mien et vous l'annoncera. Tout ce
que mon Père a, est mien ; c'est pourquoi j'ai
dit qu'il prendra du mien et vous l'annoncera.

JEAN XIV, 25. Je vous ai dit ces choses pendant que je suis
26. avec vous ; mais le *Consolateur*, savoir, le
Saint-Esprit, que le Père enverra en mon
nom, vous enseignera toutes choses et vous
fera ressouvenir de toutes celles que je vous
ai dites.

JEAN XV, 26. Quand le consolateur sera venu, lequel je
vous enverrai de la part de mon Père, savoir,

Digitized by Google

l'*Esprit de vérité*, qui procède de mon Père,
27. celui-là rendra témoignage de moi; et vous
aussi vous rendrez témoignage.

JEAN VII, 37. Au dernier et grand jour de la fête, Jésus,
se tenant debout, disait en élevant sa voix:
Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il
38. boive. Celui qui croit en moi, selon ce que dit
l'Écriture (1), « des fleuves d'eau vive décou-
39. leront de ses entrailles. » (Or il disait cela de
l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croi-
raient en lui; car le Saint-Esprit n'avait pas
encore été donné, parce que Jésus n'était pas
encore glorifié.)

JEAN XII, 32. Quand j'aurai été élevé de la terre, j'atti-
rerai tous les hommes à moi.

JEAN XVII, 1. Jésus levant les yeux au ciel, dit: Mon Père,
6. je ne te prie pas seulement pour ceux que tu
20. m'as donné du monde, mais aussi pour ceux
qui croiront en moi par leur parole.

(La fin au prochain numéro.)

BIOGRAPHIE

DE LA SŒUR JEANNE-ELISABETH BAUMEISTER, NÉE CLAVIÈRE, DÉCÉDÉE A KLEINWELCKE, LE 9 NOVEMBRE 1801.

Je suis née à Genève, le 13 février 1744. Mon père, qui était né en France, quitta sa maison et ses possessions, pour l'amour de la religion réformée, et se rendit à Genève en 1727. Peu après ma naissance, ma mère prit la résolution de se lier avec les frères et sœurs (2), et de vivre uniquement pour Celui

---

(1) Esaïe LVIII, 11. Jérém. XXXI, 12. Zach. XIV, 8, etc.

(2) Au commencement de l'année 1741, le comte de Zinzendorf s'était

Digitized by Google

qui a donné sa vie en rançon pour nos péchés. Mon père, voyant avec chagrin le parti qu'elle avait pris, et désirant préserver ses enfans des erreurs qu'il croyait être dans la doctrine des Frères, fut cause que ma mère osait à peine nous parler du Sauveur. Cependant, les versets de cantiques que je lui entendais chanter

---

rendu à Genève avec un bon nombre de frères et de sœurs. Voulant soutenir, à l'exemple des anciens frères de Bohême, des relations avec toutes les parties de la chrétienté, il était naturel qu'il cherchât aussi à voir une ville qu'on pouvait considérer comme le centre de l'église réformée française. Ce fut à Genève qu'on imprima deux fois, en 1535 et 1538, la confession de foi et la discipline des Frères (*voyez* 4[e] *année*, *pages* 204 *et* 208), lorsqu'il s'agissait de donner à l'église réformée naissante une discipline ecclésiastique; là, aussi, Calvin reçut avec bienveillance, en 1560, Pierre Herbert, qui était envoyé par les frères de Bohême en Suisse, pour y renouveler avec les principaux réformateurs l'amitié qui les avait unis déjà auparavant et pour délibérer avec eux sur diverses questions.

Le comte arriva à Genève au commencement de mars, et s'établit à Plainpalais avec une partie de sa suite qui se composait en tout de 40 à 50 personnes. Cette petite église eut son culte régulièrement matin et soir, comme dans toute autre église des frères. Le matin, chaque corps d'église avait son culte particulier; ensuite l'église entière se rassemblait pour entendre d'ordinaire un discours du comte; le soir, à huit heures, elle se rassemblait de nouveau pour s'édifier par le chant de quelques cantiques; après cela, on lisait une portion de l'Écriture-Sainte, en y joignant quelques explications. Dans cette dernière assemblée, un petit nombre d'autres personnes étaient admises, mais le comte ne permettait qu'à quelques amis d'assister aux autres assemblées qu'il considérait comme des réunions domestiques et privées. Les particularités de cette petite église lui attirèrent beaucoup de visites qui ne restèrent pas sans bénédiction. Dans la semaine qui précéda le départ du comte, il rassembla un certain nombre de personnes réveillées, de Genève, et leur donna quelques directions sur la manière dont elles devaient se réunir entre elles pour leur édification mutuelle. Le 16 mai, il partit. Une troupe de peuple, que des personnes malveillantes avaient excité contre lui, l'assaillit de pierres au sortir de la ville; mais cette pluie de pierre, comme un frère de Genève écrivit quelques années après au comte, loin de nuire à la cause du Seigneur, a au contraire parlé à la conscience de plusieurs personnes, qui, dès cette heure-là, ont recherché la connaissance des enfans de Dieu.

Digitized by Google

fréquemment firent impression sur mon cœur. Du reste, j'étais d'un naturel violent, indocile et volage, et j'avais beaucoup de goût pour le monde, auquel je me fusse livrée de tout mon cœur s'il n'avait dépendu que de moi ; mais ma mère, dans sa vive sollicitude pour mon salut, faisait tout son possible pour donner une autre direction à mon esprit. Dans ce but, elle me menait habituellement avec elle dans les assemblées ; mais je n'y éprouvais que de l'ennui. Enfin, en 1752, mon fidèle Sauveur me donna lui-même le désir de lui appartenir et de jouir du même bonheur que ma mère et ma sœur. Je fis part de ce désir à deux de mes amies, qui m'assurèrent que tel était aussi le leur, et dans ce moment le Sauveur jeta sur nous trois, pauvres enfans, un regard de grâce qui nous fit fondre en larmes. Nous étant abattues à ses pieds, nous le suppliâmes de nous prendre à lui pour lui appartenir en entier et de nous lier avec son cher troupeau. Nous nous adressâmes à la sœur Hoefflin pour obtenir la faveur de jouir de ses soins. Elle nous reçut avec bonté, et après avoir appris l'objet de nos vœux, elle nous représenta, pour nous éprouver, qu'étant jeunes, nous pourrions encore jouir du monde ; mais voyant que notre désir était sincère, elle nous accorda notre demande, et, peu après, une sœur commença une école avec nous pour nous préserver des dangers du monde. Mon bon Sauveur me donna un tel sentiment de son tendre amour pour les enfans et pour moi en particulier, qu'il remplit mon cœur de joie et me fit souvent verser des larmes à ses pieds. C'est ainsi que je passai quelques années jusqu'à ce que je vins à sentir ma corruption, qui m'effraya beaucoup. Ne connaissant point encore le Sauveur comme mon rédempteur, mort pour mes péchés, je perdis le sentiment de son amour et je tombai dans l'indifférence envers lui ; le goût pour les plaisirs du monde se réveilla chez moi, et comme il n'était pas en mon pouvoir d'en jouir, à cause du soin que ma mère mettait à veiller sur moi, je cherchai à m'en procurer secrètement et conçus une forte passion pour la lecture des livres qui satisfaisaient ma curiosité. Malgré les reproches de ma

Digitized by Google

conscience sur ces infidélités, je m'y livrai entièrement en faisant mon possible pour en dérober la connaissance à la sœur ouvrière; ce qui ne fut pas difficile à mon cœur fourbe et rusé. Cependant mon fidèle Sauveur, qui avait jeté les yeux sur moi dans ses grandes compassions, ne me laissa point de repos jusqu'à ce qu'après bien des combats avec moi-même, je lui eusse demandé avec larmes la grâce de pouvoir ouvrir sincèrement mon cœur à mon ouvrière. Il m'accorda cette grâce et bénit l'entretien que j'eus avec elle pour mon soulagement.

En 1759, je sentis un grand désir de participer à la sainte Cène, et je ne laissai ma mère tranquille que lorsqu'elle me mit à même de recevoir l'instruction qui la précède, espérant que ce serait une époque bénie pour mon cœur. Je me livrai à l'étude de la religion de toutes les facultés de mon esprit, pour pouvoir être bientôt admise à la communion, mais je ne tardai pas à m'apercevoir que plus ma tête se remplissait de raisonnemens plus mon cœur devenait sec et froid envers le Sauveur, ce qui me jeta dans une grande angoisse. Mon instruction étant finie, les paroles de St. Paul : « Celui qui en mange et en boit indignement, mange et boit sa condamnation, ne discernant point le corps du Seigneur, » me mirent dans une extrême perplexité. J'ouvris mon cœur là-dessus à une sœur, qui me dit que ce n'était que dans le sentiment de notre indignité que nous osions et pouvions approcher dignement du saint sacrement; mais que le pardon du Sauveur, qui devait précéder, nous rassurait et emportait toute condamnation. Me jetant donc aux pieds de mon fidèle Sauveur, je lui confessai mes péchés et demandai avec instance son absolution; il consola tellement mon pauvre cœur par son regard de grâce, que je sentis la liberté de me présenter à la sainte Cène, le 3 septembre 1759, et il m'y bénit d'une manière ineffable. Dès lors, je me crus hors de tout danger, et je fus remplie de joie à cause du bien que le Sauveur avait fait à mon âme. Cette joie cependant ne fut pas de longue durée. Ma corruption m'assaillant de nouveau, je voulus la combattre par mes propres efforts, dans l'ignorance où

Digitized by Google

j'étais de l'état d'incapacité des pauvres pécheurs ; mais j'éprouvai que plus je travaillais à me défaire du mal, plus j'en étais esclave. C'est ainsi que j'ai perdu nombre d'années, en me tourmentant moi-même pour me délivrer de mes chaînes, et en affligeant le cœur de mon cher Sauveur, qui, avec une patience infinie, m'attendait pour me faire grâce, et qui daignait de temps en temps faire reluire sa face sur moi, exauçant les soupirs que mon cœur travaillé épanchait dans son sein; mais, soit dit à ma confusion et à ma grande douleur, mon raisonnement et mon propre travail m'ont toujours de nouveau obscurci sa face, et mon âme orgueilleuse ne voulait point s'accoutumer à ne vivre que de grâce.

En 1767, je fus pour la première fois en visite à Montmirail, et j'en retirai de la bénédiction pour mon cœur. En 1769, le jeudi saint fut pour moi un jour de grâce signalé, où le Sauveur me donna de jeter un tel regard sur les angoisses de son âme à Gethsémané, que mon cœur en fut pénétré ; dans le sentiment de ce que je lui avais coûté de douleurs, de détresses, pour être rachetée, et dans la douleur d'avoir fait si peu de cas de ses cruelles souffrances, j'aurais voulu me fondre en larmes à ses pieds. Ce tendre ami me consola, en m'assurant de nouveau que j'étais sienne, tout indigne que je me sentais; parce que sa grâce adorable a tout fait pour moi. Mais hélas! ce sentiment de ses souffrances s'évanouit de mon cœur; cherchant à le ranimer par mon propre travail, je ne fis qu'aggraver mon mal ; je sentis bientôt contre sa mort et ses plaies une inimitié qui m'effraya. Mon ouvrière, à qui j'ouvris mon cœur, me conseilla de demander au Sauveur un cœur humilié de ses péchés. Malgré ce précieux conseil, dont je ne comprenais pas alors toute la portée, je n'en continuai pas moins à m'efforcer de surmonter mon triste état et de me consoler moi-même; mais je ne pus y réussir. Tourmentée jour et nuit, tantôt je cherchais à me distraire, tantôt je me livrais entièrement à l'angoisse de mon âme, pleurant et gémissant dans une secrète espérance que mes larmes obligeraient le Sauveur à me faire

Digitized by Google

grâce et à me changer totalement; car le but de tous les désirs de mon cœur orgueilleux était de pouvoir compter sur quelque chose d'extraordinaire, pour en faire l'appui de mon salut. Voyant enfin que tout était sans succès, j'abandonnai tous mes propres efforts et pris la résolution d'attendre que le Sauveur prît de nouveau pitié de moi, son enfant rebelle; ce qu'il ne tarda pas à faire. Le 16 mai au soir, il me sembla entendre une voix qui me disait: Pauvre enfant, quels sont tes désirs? Ah! cher Sauveur, répondis-je, c'est que tu me pardonnes mon iniquité envers toi et envers ta mort. Son tendre cœur s'ouvrit alors à moi d'une manière inexprimable, et me donna de pouvoir lire mon pardon et mon élection dans ses plaies. Mon pauvre cœur consolé et honteux d'avoir douté de son amour, se livra de nouveau à lui, en le suppliant de ne pas permettre que je vinsse à oublier qu'il est mon rédempteur. Le lendemain matin, en repassant dans mon cœur la grâce que mon cher Sauveur m'avait accordée, je me sentis saisie de crainte qu'il en fût de cette dernière faveur comme des précédentes, et qu'elle ne fît qu'aggraver ma condamnation; mais dans ce moment ces paroles se firent encore entendre dans mon cœur: « As-tu déjà oublié que je t'ai tout pardonné et que tu es mienne, toute pauvre et misérable que tu es. Tu ne saurais périr entre mes mains.» Ces paroles me pénétrèrent, et fondant en larmes, je me prosternai à ses pieds et me relevai remplie d'une consolation que je n'avais jamais éprouvée.

En 1776, mon cher père décéda, heureusement en pauvre pécheur, consolé par les souffrances et la mort de Jésus. Cette époque valut beaucoup à mon cœur, j'appris qu'on n'a besoin que d'une simplicité enfantine pour saisir le salut que Jésus nous présente, et je regrettai avec honte de m'être tourmentée tant d'années inutilement, en voulant l'obtenir par moi-même. Maintenant le temps était venu où ma résolution de me rendre dans une église de frères (ce que je souhaitais depuis longtemps), pouvait s'exécuter; mais je sentis, à ma douleur, combien l'amour de l'indépendance et des aises de la vie avait

Digitized by Google

d'influence sur mon pauvre cœur, et je commençai à mettre la chose en délibération. Cependant l'impression que fit sur moi ce verset de cantique :

Attache-toi, pécheur, à moi,
Chargé de ta misère ;
Car j'ai souffert la mort pour toi,
Pour te tirer d'affaire ;
Tu prendras part à tous mes biens ;
Tes pertes je répare ;
Tu es à moi, tu m'appartiens
Sans que rien nous sépare ;

étouffa mon irrésolution. En octobre de la même année, ma bienheureuse mère se rendit à Montmirail avec ma sœur et moi, elle pour s'y fixer, et nous dans l'espérance de nous rendre de là dans une église de frères. Le séjour de 5 mois que je fis à Montmirail me fut en bénédiction ; dans les entretiens de cœur que j'eus avec la sœur Wieland, j'appris à croire que la vertu du corps et du sang de Jésus livré pour nous, peut opérer la guérison de tous les maux que le péché peut nous causer, ce dont j'avais douté si souvent ; et au milieu du sentiment de ma misère mon cœur fut rempli de confiance en lui.

Ayant, ainsi que ma sœur, exposé par lettre le désir d'obtenir une place dans une église, je reçus de Neuwied la réponse que je devais encore prendre patience. Cette réponse me pénétra de douleur, et je recherchai en moi ce qui pouvait en être la cause et s'opposer à l'accomplissement des pensées de paix du Sauveur à mon égard; plus je m'examinais, plus je trouvais de choses en moi que je pensais avoir motivé ce délai. Cet examen, loin de m'être avantageux, ne fit que troubler ma sérénité et ma confiance au Sauveur. On me conseilla de faire une visite à Neuwied et d'y renouveler ma prière. Arrivée dans cette église le 13 avril (1777), je m'attendais à y être inondée de grâce dès mon entrée ; mais, ne sentant en moi que pauvreté et misères, je m'en allarmai et crus devoir en conclure que mon cher Sauveur ne me trouvait point en état d'y habiter ; travaillant de nouveau pour découvrir la source de ma sécheresse et de mon peu de sentiment, je me privai de toute jouissance.

Digitized by Google

Les ouvrières m'exhortèrent à détourner mes regards de moi-même, et à m'abandonner enfantinement à la conduite de mon ami céleste; ce qui m'encouragea à demander une seconde fois la permission d'être admise, après que j'eus promis au Sauveur de me soumettre à tout ce qu'il trouverait bon de faire de moi. Mais, hélas! j'oubliais ma faiblesse et ma pauvreté, et la réponse, qui fut un *non* positif, me jeta dans une extrême tristesse; je fus presque tentée de retourner à Montmirail. Enfin, je me remis entièrement, comme un simple enfant, à la direction du Sauveur, qui m'accorda, le 29 juin, une place dans l'église de Gnadau. La joie et la confusion de cette nouvelle preuve de son tendre amour et de ses vues de grâce sur moi, m'abaissèrent dans la poussière devant lui, et là, comme le plus pauvre et le plus misérable enfant sur lequel il eût jeté les yeux, je me consacrai à lui de corps et d'âme.

J'arrivai dans cette situation de cœur à Gnadau, le 17 septembre. Mes larmes de joie et de reconnaissance coulèrent pendant quelque temps, et il me semblait que je n'en aurais plus d'autres à verser; mais je fus encore déçue dans mon espérance. Le grand éloignement de mes parens, auxquels j'étais fort attachée, le séjour dans un pays tout différent du mien, le penchant à juger sévèrement de mes compagnes et les inquiétudes que je me forgeais sur mon propre compte, me jetèrent dans une telle confusion, que je n'en serais jamais sortie si le Sauveur ne m'avait gardée, par sa fidélité à toute épreuve, et ne m'avait ramenée au bon chemin, et relevée par ses consolations.

Le 26 octobre, j'eus la joie inexprimable d'être incorporée à l'église par la réception. Étant tombée malade quelque temps après, les frères de la conférence des Anciens de l'Unité trouvèrent bon que je me rendisse à Barby pour y être mieux soignée. Ici le Sauveur me fit beaucoup de bien; son tendre amour me pénétrait souvent au point que j'aurais voulu m'envoler dans ses bras sur l'heure même. Le 18 février 1778, j'eus la grâce de participer avec l'église à la sainte Cène. En mai 1779, je fus placée dans la chambre des jeunes filles en qua-

Digitized by Google

lité de préposée, ce que je n'acceptai qu'avec une grande timidité, m'en sentant incapable.

Vers la fin de juillet de la même année, on me fit la proposition d'entrer dans l'état du mariage avec le frère Baumeister, alors prédicateur de l'église de Barby. J'eus bien de la peine à me résoudre à changer la position agréable où je me trouvais dans une maison de corps, contre un état où je devais m'attendre à beaucoup de traverses. Mais le Sauveur m'ayant assurée que tout ce qui pourrait me survenir de pénible servirait à mon bien, j'y donnai mon consentement, et je fus mariée au frère Baumeister, le 12 septembre, à Barby. D'abord après notre mariage, je tombai dans une situation d'esprit des plus tristes, qui dura trois mois. Le 12 décembre, après avoir passé tout le jour dans la plus profonde tristesse, mon mari m'encouragea à me jeter avec lui aux pieds du Sauveur, pour nous livrer tous les deux sans réserve à sa pleine direction; il lui promit, dans une fervente prière, de me soigner toute sa vie comme une malade, si telle était sa sainte volonté. De mon côté, je m'abandonnai au Sauveur pour être de bon cœur dans telle situation qu'il trouverait bon, ne désirant que de vivre pour lui. Là-dessus, m'étant endormie, je goûtai, pour la première fois depuis trois mois, un doux repos. A mon réveil, il me sembla que des écailles étaient tombées de mes yeux; la sérénité s'empara de mon esprit, et dans la communion de Jésus et la liaison avec mon mari, je me trouvai heureuse. Je ne puis me rappeler cette époque sans que mon cœur soit touché de reconnaissance envers le Sauveur dont la miséricorde infinie m'a gardée et soutenue dans ces tristes temps; ainsi qu'envers mon cher mari qui m'a supportée avec beaucoup de patience, me consolant et m'encourageant toujours de nouveau à me confier au Sauveur. Notre mariage a été béni de trois filles dont la seconde m'a précédée dans l'éternité. Mes enfans me sont un don précieux que je présente souvent au Sauveur, en le priant de les couvrir de sa miséricorde et de les garder pour la vie éternelle.

Digitized by Google

En 1782, mon mari fut appelé au synode de Berthelsdorf, où je le suivis en septembre ; le 22 octobre, je reçus la bénédiction de diaconesse de l'église des frères. En 1789, j'assistai avec lui au synode de Herrnhout. Le Sauveur m'y bénit d'une manière salutaire pour mon cœur, quoique tout autrement que je ne m'y attendais : il me fit sentir plus que jamais le grand besoin de m'attacher à lui et à lui seul, et me montra que notre élection n'ayant d'autre fondement que le prix immense de notre rédemption, il y va de sa gloire de nous garantir du péché et du siècle mauvais. Mon mari fut appelé par ce synode à Niesky, en qualité de prédicateur, et confirmé dans sa charge d'inspecteur du séminaire qui devait être transféré de Barby à Niesky. J'y vécus heureuse et contente dans la proximité de Jésus ; je versais bien quelquefois des larmes, mais le Sauveur se plaisait à les essuyer par le sentiment de sa grâce.

En juin 1792, je me rendis avec mon mari à Kleinwelcke, où il devait occuper la place de prédicateur. A peine étions-nous installés, que j'y fus attaquée d'une violente maladie de nerf, qui dura 6 mois et me rendit incapable de tout ; cette même maladie m'assiégea d'une manière plus forte encore au mois de mai 1793. Que rendrai-je au Seigneur qui n'a pas délaissé mon âme dans ses détresses et m'a toujours tendu sa main fidèle ? Qu'il veuille me consoler sur les temps d'épreuves qui pourront encore me survenir ; je m'abandonne à lui, dans la douce espérance qu'il me conduira heureusement au travers de cette vallée de larmes jusqu'à mon repos dans son sein.

Ici finit sa propre relation. Son mari y a ajouté ce qui suit :

L'année 1794 fut, à tous égards pour ma chère femme, une année de bénédiction. Elle paraissait se rétablir complètement et s'appliquait avec grand soin à l'éducation de nos enfans ; mais les secousses de sa maladie précédente n'en furent que d'autant plus violentes dans les années suivantes. Souvent la sérénité et la gaité de son esprit ne laissaient pas apercevoir l'oppression sous laquelle sa tente mortelle soupirait ; car elle était douée d'une force particulière pour se mettre au-

Digitized by Google

dessus des infirmités corporelles. En 1800, elle ne put plus résister à la violence de la maladie, qui augmenta tellement au mois d'août, que depuis lors on ne put plus espérer son rétablissement; son tempérament (d'ailleurs robuste) fut attaqué à la fois de tant de maux différens, que tous ceux qui la voyaient s'étonnaient qu'elle n'y eût pas déjà succombé. Les deux points qui faisaient le sujet constant de ses méditations, étaient : la profondeur de sa misère et l'étendue immense de l'amour miséricordieux du Sauveur; elle s'en occupait sans relâche. Le cantique 328 de la psalmodie des frères, qui commence ainsi : « Grâce, pardon et paix, » lui fournissait particulièrement matière, tant à l'examen de son cœur qu'à la louange du Seigneur, sur la grâce duquel elle se fondait uniquement; elle le parcourait souvent en s'en faisant l'application verset par verset, et répandant de douces larmes. Ses souffrances étaient aiguës et affectaient souvent son âme, d'autant plus qu'elle conservait constamment sa présence d'esprit. Malgré cela, son regard restait fermement fixé sur son élection de grâce et sur le secours de Jésus; elle lui réitérait presque tous les jours cette prière enfantine : « Donne-moi quelque chose de cette patience divine avec laquelle tu as enduré toutes tes souffrances;» et le Sauveur ne manquait pas de l'exaucer; car elle endurait ses maux avec patience et disait souvent d'un ton gracieux : « Il sait mille manières de nous tirer d'affaire, et ne nous abandonne point. »

Lorsque je lui communiquai mon appel au synode de 1801, voulant savoir ce qu'elle en pensait, elle me dit : « Ma maladie ne doit point traverser le conseil du Seigneur à ton égard; tu dois servir le Sauveur à ta manière, et moi à la mienne; tu te rendras à Herrnhout, et moi je me rendrai auprès de lui. » Voyant mon inquiétude lorsque le moment de mon départ approcha, elle me dit : « Fais seulement tous tes arrangemens, le Sauveur nous aidera; mais seulement au moment où il sera nécessaire, et pas plus tôt. »

Ses souffrances augmentant considérablement depuis six se-

Digitized by Google

maines, elle présentait une image de douleurs qu'on ne pouvait voir sans être pénétré de la plus profonde compassion. Dans cet état, elle ne laissait pas de montrer sa tendre affection à ceux qui étaient auprès d'elle, ainsi que sa reconnaissance chaque fois qu'on cherchait à lui aider, ce qui ne pouvait se faire sans de grandes incommodités. Le 30 octobre, on vit clairement que sa tente mortelle succomberait bientôt à la souffrance, néanmoins l'heureux moment de sa délivrance et de l'accomplissement de ses plus chers désirs n'arriva que le 9 novembre. Aux vives douleurs qu'elle éprouva toute la nuit, succédèrent un calme et une tranquillité qui annonçaient qu'elle touchait au comble de ses vœux. Elle reçut, dans un doux sentiment de la paix de Dieu, la bénédiction pour son heureux délogement, qui suivit quelques minutes après d'une manière aussi douce que lorsqu'un enfant s'endort de lassitude. Sa carrière a été de 57 ans et 9 mois.

HISTOIRE.

Des demandes réitérées nous ayant été adressées d'insérer dans ce journa plus souvent des anecdotes ou autres articles relatifs à l'histoire des Frères, nous en donnons aujourd'hui plusieurs que nous ferons suivre par d'autres.

Victoires des Taborites.

On s'étonne de voir quelles grandes victoires Dieu accorda aux Taborites (Hussites), commandés par Ziska, et de quelle ferreur il frappa leurs ennemis, dans les guerres qu'ils eurent à soutenir contre l'armée impériale (1419-1424). Les historiens catholiques ont eux-mêmes reconnu qu'ils ne pouvaient comprendre comment de si grandes armées, composées de l'élite de l'Allemagne, furent si souvent battues, ou plutôt comment il leur arriva si souvent de prendre la fuite avant même qu'elles eussent aperçu un seul ennemi. « Les Bohémiens se sont montrés braves, » dit l'un d'eux; « car l'empereur Sigismond n'a

Digitized by Google

pu les réduire, bien qu'il ait mené contre eux près de la moitié de l'Europe en armes.» Et cependant les Bohémiens étaient, au commencement, dépourvus d'armes de guerre, et ne marchaient à la rencontre de l'ennemi qu'avec des fléaux à battre le grain; de sorte que l'empereur les appelait, par mépris, les batteurs en grange. Mais leurs fléaux n'en faisaient pas moins de terribles blessures. Le cardinal Julien, légat du pape, vit deux fois de ses propres yeux les princes et les généraux les plus braves de l'armée impériale, fuir quand personne ne les poursuivait, sans que les prières les plus pressantes pussent les engager à tourner la tête et à s'assurer qu'il n'y avait aucun ennemi derrière eux. Une autre fois, il les vit s'arrêter dans leur fuite et reprendre assez de courage pour regarder autour d'eux; mais tout-à-coup, le bruit s'étant répandu que l'ennemi approchait, ils furent frappés d'une terreur panique, jetèrent leurs armes et recommencèrent à fuir en abandonnant tout ce qui pouvait les gêner dans leur course. Alors Julien s'écria, fondant en larmes: «Hélas! ce n'est pas l'ennemi qui nous met en fuite, mais ce sont nos péchés!» Le concile de Bâle (1431-1433) fit la même confession et déclara que si les Bohémiens n'avaient pu être vaincus par tant d'attaques répétées, ce devait être en vertu de quelque secret jugement de Dieu. D'autres attribuèrent à la magie les inconcevables victoires des Taborites. Mais Philippe Mélanchton, l'un des réformateurs du siècle suivant, exprima la pensée que les anges de Dieu accompagnaient les persécutés et jetaient l'épouvante et la confusion parmi leurs ennemis.

Martyre de Wenceslas et de quelques autres fidèles.

En 1421, l'empereur Sigismond entra en Bohême pour l'attaquer, avec une armée de 150,000 hommes, qui, tout le long de sa marche, ne cessait de vociférer contre Huss et les hérétiques. Tous les prisonniers bohémiens que faisait cette armée étaient aussitôt livrés aux flammes sans miséricorde, souvent même sans qu'ils fussent hussites; car les soldats de l'empereur

Digitized by Google

tenaient tous les Bohémiens pour hérétiques. Vers ce temps-là, 60 cavaliers envoyés en reconnaissance saisirent Wenceslas, pasteur de la paroisse d'Arndostowicz, homme pieux et généralement aimé, et le traînèrent à l'armée avec son vicaire, sous prétexte qu'ils étaient hussites. Le commandant les envoya à l'évêque, qui, à son tour, les renvoya au général. Après qu'ils eurent été rudement traités de part et d'autre, on les somma d'abjurer l'hérésie hussite, sous peine d'être brûlés vifs. Wenceslas répondit avec une franchise modeste: « L'administration de la coupe aux laïques fait partie de l'institution du Seigneur; c'est ainsi que les premiers chrétiens célébraient la Cène, vos propres missels en font foi. Effacez donc cette doctrine de vos missels, et ôtez-la de l'Evangile! » A ces mots, un des soldats lui donna, avec sa main armée d'un gantelet de fer, un si violent soufflet, que le sang jaillit de tous côtés. Le lendemain, on prit le pasteur et son vicaire, ainsi que trois paysans âgés, et quatre enfans de sept à onze ans, qui avaient confessé leur foi avec une grande fermeté, et on les mit tous ensemble sur un tas de fagots. Les assistans les exhortèrent alors encore une fois à abjurer leurs hérésies; mais Wenceslas répondit en pasteur fidèle: « Loin de nous la pensée de suivre votre conseil! Nous sommes prêts à souffrir non pas une seule mort, mais cent, s'il était possible, plutôt que de renier une vérité évangélique qui est aussi claire que le soleil. » Alors les exécuteurs s'avancèrent et mirent le feu au bûcher. Wenceslas prit les enfans dans ses bras, comme un berger porte ses tendres agneaux, les serra sur son sein, et entonna avec eux un cantique de louanges au milieu des flammes. Les enfans furent bientôt étouffés, et aussitôt après Wenceslas rendit l'esprit, s'étant ainsi montré fidèle jusqu'à la mort et prêt à recevoir la couronne de vie.

Digitized by Google

COMPTE GÉNÉRAL des Missions de l'Unité des Frères, en 1838.

RECETTES.

I. *Contributions ordinaires des églises et des sociétés des frères.*				
1. Sur le continent d'Europe..	33,420 fr.	70 c.		
2. Dans la Grande-Bretagne et en Irlande..............	18,427	10		
3. Dans les États-Unis........	3,620	80		
			55,468 fr.	60 c.
II. *Contributions extraordinaires des églises, des sociétés, et surtout des amis.*				
1. Sur le continent d'Europe...	19,895	10		
2. Dans les îles britanniques...	130,320	35		
3. Dans les États Unis........	640	00		
			150,855	45
III. *Subvention de la société de Bethléhem (en Pensylvanie), pour la propagation de l'Évangile parmi les païens...*			56,000	00
IV. *Legs.*				
1. Sur le continent d'Europe..	27,201	25		
2. Dans les îles britanniques...	30,151	20		
3. Dans les États-Unis........				
			57,352	45
			319,676	50

DÉPENSES.

I. *Constructions et réparations diverses de temples et autres maisons dans les stations missionnaires*	16,672 fr.	50 c.
II. *Frais de voyages des missionnaires partis ou de ceux qui ont visité en Europe*..........	42,485	00
III. *Entretien des missionnaires et de leurs enfans, et pensions aux missionnaires en retraite*...	225,843	10
IV. *Frais d'administration.*		
Traitement des agens, loyers, ports de lettres, livres, frais de bureau et d'expédition, voyages et dépenses extraordinaires...........	25,105	40
	310,106	00
Excédant des recettes sur les dépenses	9,570	50
	319,676	50
Solde en caisse au 31 décembre 1837.	40,688	00
Excédant de cette année............	9,570	50
Solde en caisse à nouveau.......	50,258	50

Digitized by Google

COMPTES SPÉCIAUX POUR LES ANTILLES ANGLAISES, EN 1838.

I. POUR L'ÉTABLISSEMENT DE NOUVELLES STATIONS.

Recettes

Solde du compte de l'année dernière (1837)...	23,991 f.	10 c.
Dons venus de l'Angleterre et de l'Allemagne.	1,976	70
Dons collectés dans les Antilles............	17,194	70
	43,162	50

Dépenses.

Pour de nouvelles constructions :

à Antigoa..........	72,960	00		
à la Jamaïque.......	37,445	35		
à Tabago..........	19,224	75		
à la Barbade	3,900	00		
			133,530	10
Déficit...............			90,367	60

II. POUR L'ENTRETIEN DES ÉCOLES.

Recettes.

Solde de l'année dernière.................	541	25
Supplément de secours du gouvernement anglais............................	17,600	00
Dons venus de l'Angleterre................	5,155	33
Recettes dans les Antilles................	7,562	60
	30,859	20

Dépenses.

Pour l'entretien des écoles, voyages et entretien des aides :

à Antigoa..........	6,484	00		
à la Jamaïque......	11,805	00		
à St-Christophe.....	4,541	75		
à la Barbade.......	4,808	35		
à Tabago.........	5,874	20		
à Demerary (Guyane)	26	70		
			33,540	00
Déficit............			2,680	80

III. POUR LA CONSTRUCTION DE NOUVELLES ÉCOLES.

Recettes.

Solde de l'année dernière..................	58,801	70
Supplément de secours du gouvernement anglais..................................	5,066	70
Dons de l'Angleterre et des Antilles.........	8,709	00
	72,577	40

Dépenses.

Pour construction de nouvelles écoles :

à Antigoa..........	33,122	70		
à la Jamaïque......	24,185	00		
à St-Christophe....	9,836	00		
			67,143	70
Excédant des recettes......			5,433	70

RÉCAPITULATION.

			RECETTES.		DÉPENSES.	
Compte général des missions,	319,676	50				
Solde de 1837.......	40,688	00				
			360,364 f.	50 c.	310,106 f.	00 c.
Compte pour l'établissement de nouvelles stations..........................			43,462	50	133,530	40
Compte pour l'entretien des écoles......			30,859	20	33,540	00
Compte pour construction de nouv. écoles			72,577	40	67,143	70
Sommes totales........			506,963	60	544,319	80
Excédant des dépenses sur les recettes.			37,356	20		
			544,319	80		

Le déficit, qui ne figure ici qu'avec 37,356 fr. 20 c., s'élève en réalité à un chiffre beaucoup plus considérable, puisque dans les dépenses dont nous venons de donner les détails, n'ont pas encore pu être compris tous les frais de constructions faites en 1838, qui paraîtront sur le compte de 1839. Dans ces dépenses n'est pas compris non plus ce qui a été fourni par les

Digitized by Google

diverses branches d'industrie que nos frères dirigent dans les stations des Antilles danoises, du Surinam et de l'Afrique méridionale, pour subvenir à leur propre entretien, ni les contributions dont la *Société pour la propagation de l'Évangile, établie à Londres,* a soutenu la mission du Labrador. Parmi les sociétés chrétiennes que le Seigneur a disposé à venir au secours de notre œuvre, se trouvent la *Societé biblique britannique et étrangère* et les *Sociétés des Traités de Londres et de New-York*, qui ont pourvu nos stations missionnaires de livres qui leur étaient nécessaires.—Que le Dieu de grâce veuille combler de ces bénédictions les plus précieuses tous les bienfaiteurs de l'œuvre importante qu'il a mis entre nos mains.

DONS POUR LES MISSIONS DES FRÈRES,

REÇUS EN 1839,

Par les Directeurs de l'Institut de Montmirail, en Suisse.

Janvier.		
Des amis des Verrières....................L. Ssse.	20	»
Des amis de Buttes............................	36	4
De la société évangélique de Berne...............	261	12
Des amis de Berne............................	15	8
De quelques dames de Boudry.....................	35	»
De Mme M. de Br............................	84	»
Février.		
De la société évangélique de Morges..............	51	7
De plusieurs anonymes du canton de Vaud........	37	»
Mars.		
D'amis du canton d'Argovie, par M. le pasteur H...	259	»
Avril.		
Legs de M. C. de Vevey.......................	200	»
De M. le pasteur A. du L. pour la miss. du Groënland	14	»
De la société des missions de La Chaux-de-Fonds....	21	10
A reporter................	1035	01

Digitized by Google

Report.	1033	01
D'une société d'amis à Moutier-Grand-Val.	32	»
D'une société d'amis de Berne.	200	»
Mai.		
Du frère Sch.	10	14
Par frère G. de Berne.	13	»
Produit d'une vente d'ouvrages de dames, à Montmirail	114	12
De deux pensionnaires.	28	»
Juin.		
D'amis des missions, à Boudry.	42	»
De M. F. de W.	16	»
De frère G. de Berne.	32	»
Juillet.		
De deux amis du Locle, à la naissance d'une fille. . .	35	»
De Mme B. et de quelques amis de Moudon.	15	5
Août.		
D'une amie de Berne.	14	»
D'une amie du Vuilly.	»	6
D'une dame de Lausanne.	4	10
D'un ami des Ponts-de-Martel.	2	»
De Mme P. de N.	3	10
Des enfans d'une école de Vevey, pour les Esquimaux	7	»
De quelques amis de Vevey, pour les Groënlandais. .	21	»
Septembre.		
De la société des missions de Neuchâtel.	476	9
Des amis de Couvet.	32	16
Novembre.		
De la société évangélique de Berne.	210	»
Legs de M. de L. de Berne.	100	»
D'amis de Belp (Berne).	44	»
Du Locle, pour les Esquimaux.	9	2
Des amis de Saint-Sulpice.	3	10
D'un ami du Locle.	3	10
D'un autre ami.	7	»
à reporter.	2512	05

Digitized by Google

Report	2512	05
D'un ami de Moutier-Grand-Val	3	10
D'un autre ami	3	10
Produit d'une collecte à Montmirail	19	4
Des pensionnaires de Montmirail	54	»
De Berne, par frère G	63	»
De plusieurs amis du Locle	99	15
De Mme M. de B.	50	»
Des enfans d'un asile	20	»
Décembre.		
D'une société de dames du Locle. L. N. 355 14	338	16
Des amis du lac de Joux	14	»
Des amis de Travers	21	5
L. Ssse.	3199	5
Fce. Fr.	4570	35

Dons reçus au bureau du Journal, à Nismes.

EN 1839.

De quelques dames de Ste-Foy (Gironde), par la société chrétienne protestante de Bordeaux	100	»
De quelques jeunes filles de St-Hippolyte (Gard)	3	50
D'une autre demoiselle *idem*	3	»
D'une sœur *idem*	5	»
De deux demoiselles de Beaumont (Drôme)	6	»
D'une dame *idem*	5	»
D'un ami de Mens (Isère)	1	»
De M. le pasteur P. à Puy-Laurens (Tarn)	5	»
De Mlle M. *idem*	1	»
De la famille C. de L. (Gard)	25	»
D'un anonyme	5	»
D'un ami de Nismes	3	»
De plusieurs amis de New-York (Etats-Unis), pour l'œuvre des Frères en France	1040	»
EN 1840.		
D'une amie de Nismes	6	»
à reporter	5778	85

Report.................	5778	85
De M. B. de Rochegude (Gard)..................	15	»
D'un ami de Montauban (Tarn et Garonne)........	10	»
De M. le doyen M... *idem*.....................	5	»
D'une dame et de ses deux filles de Beaumont (Drôme)	9	»
De Mme veuve Fl. née B., par la Société chrétienne protestante de Bordeaux........................	30	«
D'une dame de Nismes, pour les Groënlandais......	5	»
De deux amis *idem*	10	»
D'un ami *idem*	10	»
D'une famille *idem*	2	»
De M. P. pasteur de l'église reformée de Reims, et de son épouse, pour l'œuvre des Frères en France..	16	»
D'un anonyme.................. *idem*..........	40	»
Des amis de Vergèze............. *idem*..........	25	»
Des amis de Codognan........... *idem*..........	20	»
D'une réunion d'amis, à Nismes. *idem*..........	22	30
D'une amie..............................	100	»
Intérêts................................	10	»
Fr.	6108	15

Que le Seigneur bénisse abondamment tous ces chers amis qui ont bien voulu se souvenir de l'œuvre qu'il a confié à son pauvre peuple de frères. Quand on est en vue d'un déficit aussi considérable que celui du compte que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs (37,356 fr.), on se sent doublement animé à rendre des actions de grâces au Seigneur, qui sait procurer dans tous les pays des amis à une œuvre entreprise par amour pour Lui et à la gloire de son saint nom. Nous attendons avec confiance de tous nos amis, qu'ils ne se borneront pas à soutenir l'œuvre des frères de leurs dons, mais qu'ils adresseront aussi en sa faveur des prières et des supplications au trône de la grâce.

Les dons pourront toujours être envoyés aux mêmes adresses.

Digitized by Google

NOUVELLES RÉCENTES.

I. INDIENS DE L'AMÉRIQUE DU NORD. — Frère Luckenbach écrit de *New-Fairfield* (Haut-Canada), en date du 29 octobre, ce qui suit : « Le 17 septembre, nous avons célébré la fête de l'église. Ce fut un jour de bénédiction, dont le Seigneur s'est servi pour répandre une nouvelle vie parmi nos Indiens. Un Indien de la nation des Monseys fut baptisé ce jour-là. La conduite chrétienne des communians réjouit notre cœur. »

Frère Micksch, à *Westfield* (Missouri), par sa lettre du 13 décembre, mande que la partie de l'église des Indiens Delawares, émigrée de New-Fairfield et restée en arrière à Green-Bay, était arrivée enfin à *Westfield*; mais dans un état bien misérable. Toute cette église s'y trouve donc maintenant réunie.

II. INDES-OCCIDENTALES. — D'après les nouvelles que nous avons d'*Antigoa*, qui vont jusqu'au 21 janvier, plusieurs de nos frères de *St-Johns* avaient été atteints d'une fièvre bilieuse ardente, et pour la sœur Pauline Hartwig, née Schatz, cette maladie a été l'occasion de son rappel auprès du Seigneur. Elle est morte le 6 janvier, à l'âge de 29 ans. Les autres frères étaient rétablis au départ des lettres. Frère Thraen écrit de *St-Johns* : « Le Sauveur nous a bénis pendant les fêtes de Noël, nous-mêmes et toute l'église dont il nous a confié la direction. Les examens qui ont lieu chaque année à cette époque, dans les écoles, nous ont aussi excité à de vives actions de grâces envers le Seigneur qui a daigné répandre sa bénédiction sur nos travaux parmi la jeunesse, et nous avons pu lui recommander avec une entière confiance cette partie importante de notre œuvre. A *Popeshead* et à *Five-Islands*, deux annexes de la station de *St-Johns*, qui forment une partie considérable de cette église, on a commencé de célébrer un culte régulier dans les maisons d'école qui servent en même temps de chapelles. On devrait s'attendre que l'absence de cette partie de l'église

laisserait les dimanches un grand vide dans le temple de *St-Johns*; mais nos frères de cette station écrivent au contraire qu'à leur grande joie, ils ne s'apercevaient, pendant les prédications, d'aucune diminution dans le nombre des auditeurs. L'école de *Gracehill* a été honorée plusieurs fois de la visite du gouverneur.

Le frère Rixecker écrit de *Basseterre* (St-Christophe), sous la date du 30 janvier, que la fièvre avait régné dans cette ville, mais que les membres de son église étaient tous rétablis. Le 27 décembre a eu lieu l'examen dans l'école, qui comptait plus de 300 écoliers.

Le navire sur lequel se trouvaient frère et sœur Straubel a mouillé, le 15 décembre, dans le port de Kingston (*Jamaïque*). Le 21, ils sont arrivés à *Fairfield*. Frère Zorn écrit de cette station que le 16 janvier on avait posé les fondemens d'un nouveau temple à *Isle*, en présence de la plupart de nos frères et sœurs missionnaires et d'un grand nombre de nègres. L'action a été solennelle, et la proximité du Seigneur s'est faite sentir au milieu de cette assemblée.

III. EUROPE. — Le 19 février, frère Frédéric Matthiesen, ouvrier de la société des frères à *Copenhague*, a présenté dans une audience à sa majesté Christian VIII, roi de Danemarck, une adresse de félicitation de la part de la conférence des Anciens de l'Unité, dans laquelle ceux-ci ont recommandé à sa protection toutes les sociétés des frères qui se trouvent dans ses états ainsi que toutes les stations missionnaires dans les colonies danoises. Une autre adresse avait été adressée précédemment au nouveau roi par l'église de *Christiansfeld*. Sa majesté, en donnant l'assurance de sa protection, a exprimé des sentimens de bienveillance envers les Frères.

Nous apprenons de Zeist (Hollande), qu'il a plu au Seigneur de retirer à lui, le 16 février, à l'âge de 24 ans, la sœur Thaesler, née Rosner. Appelée au service de la mission du Surinam, elle était arrivée avec son mari à Zeist, le 7 janvier.

Digitized by Google

Là, elle fut atteinte d'une fièvre nerveuse dont elle ne releva pas.

Au service de la diaspora du Bas-Wurtemberg, a été appelé le frère Jean-Pierre Albe, ouvrier des frères non mariés de Neudietendorf, en remplacement du frère Jean Hafa, décédé. Vocation pour le même emploi, dans le canton de Bâle-Campagne, en Suisse, a été adressée au frère Jean-Fréd. Fett, instituteur dans le pensionnat des garçons de Neuwied. Ce dernier est arrivé dans la ville de Bâle le 10 mars.

INSTITUTION CHRÉTIENNE

POUR L'ÉDUCATION DE JEUNES DEMOISELLES,

ÉTABLIE A MONTAUBAN.

Nous avons déjà annoncé, à la page 288 de la 4e année, l'arrivée du frère Enequist à Nismes, ainsi que le but pour lequel il est venu en France. Après avoir passé huit mois avec sa famille à Nismes pour s'y préparer à sa nouvelle vocation, il compte quitter le Gard au mois de juin prochain pour se rendre à Montauban, où il prendra, conjointement avec son épouse, au nom de l'Unité des Frères, la direction du pensionnat de Mlle Frossard, qui le leur cédera à dater du 1er juillet 1840. Toutefois, Mlle Frossard conservera encore dans les premiers temps la direction *légale* de l'institution. L'expérience de frère et sœur Enequist qui, pendant plus de vingt ans, ont été employés à l'éducation de la jeunesse dans d'autres pays, est une garantie de plus pour la prospérité et le succès de leur entreprise. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que des principes essentiellement chrétiens continueront à être le mobile de toute la direction dans l'établissement; sans cela, les Frères ne croient pas à la possibilité de bien élever la jeunesse.

Les parens qui voudront confier l'éducation de leurs enfans à la direction de ce pensionnat, sont priés de s'adresser, pour des prospectus et autres renseignemens, *à M. Nicolas Enequist, ministre du saint Evangile, à Montauban (Tarn-et-Garonne.)*

Le prix de la pension pour l'année classique sera de 600 fr.

Digitized by Google

DU SAINT-ESPRIT.

(*Fin.*)

PREMIER EFFET DU SAINT-ESPRIT.

Convaincre l'homme de péché.

JEAN XVI, 8. Quand le St-Esprit sera venu, il convaincra le monde de péché, de justice et de jugement;
9. De péché, parce qu'ils ne croient point en moi;
10. De justice, parce que je m'en vais en mon Père et que vous ne me verrez plus;
11. De jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé.

SECOND EFFET DU SAINT-ESPRIT.

Il nous pousse à prier ; il prie lui-même pour nous.

ROM. VIII, 26. De même aussi l'Esprit vient au secours de nos infirmités; car nous ne savons pas ce que nous devons demander pour prier comme il faut; mais l'Esprit lui-même (*en nous*) prie pour nous par des soupirs qui ne se peuvent
27. exprimer; et celui qui sonde les cœurs connait quel est le désir de l'Esprit, parce qu'il prie selon Dieu pour les saints.

TROISIÈME EFFET DU SAINT-ESPRIT.

Le troisième effet du St-Esprit reçoit différens noms, selon les différens points de vue sous lesquels on le considère, et selon les divers sentimens qu'il produit. Mais tous ces noms différens reviennent à un que l'on appelle ordinairement :

Foi ou *Justification.*

Voici ces divers noms :

1° Croire de cœur que Jésus est mort pour nous. (Rom. X, 9; 1 Tim. I, 15. 16.)

2° Aspersion du sang de Jésus sur notre âme. (1 Pierre I, 2.)

3° Régénération. (Tite III, 5.)

Digitized by Google

4° Vivification, ou droit à la vie éternelle. (Eph. II, 5; Jean X, 28.)

5° Renouvellement de l'image de Dieu en nous. (Eph. IV, 23, 24; Col. III, 10.)

6° Recouvrement dans le sang de Jésus de l'esprit divin perdu en Adam. (Tit. III, 5.)

7° Délivrance de l'esclavage de Satan, du péché et de la mort. (Hébr. II, 14; Col. I, 14.)

8° Assurance du pardon de ses péchés. (Col. I, 14; 1 Tim. I, 16.)

9° Sentiment de la paix de Dieu dans le cœur. (Philip. IV, 7.)

10° Adoption, ou droit d'être enfans de Dieu. (Gal. IV, 4-6.)

11° Imputation de la justice de Jésus. (1 Cor. I, 30; Philip. III, 9.)

12° Être ou demeurer en Christ, en Dieu; avoir Christ, avoir Dieu en soi. (1 Jean IV, 15; Jean VI, 56.)

La foi ou le sentiment de notre *justification* produit nécessairement une vive reconnaissance et un tendre *amour* pour Dieu notre Père et Jésus-Christ notre Sauveur; à cause du sanglant sacrifice de Jésus qui nous a été donné par le Père, et à cause de l'excellence de cette grâce de notre justification qui nous a été acquise par la mort du Fils de Dieu. Or, comme *nul ne peut croire sans aimer*, de même aussi *nul ne peut aimer s'il ne croit auparavant.* Foi et amour sont deux choses inséparables. Aussi

13° L'*amour* est joint à la *foi* dans le troisième effet du Saint-Esprit. (Rom. V, 1. 2. 5.)

TITE III, 3. Nous étions aussi autrefois nous-mêmes insensés, incrédules, égarés, esclaves de nos passions et de diverses convoitises, vivant dans la malice et dans l'envie, dignes d'être
4. haïs et nous haïssant les uns les autres. Mais lorsque la bonté de Dieu notre Sauveur, et son amour envers les hommes sont apparus,
5. il nous a sauvés; *non à cause des œuvres de*

justice que nous eussions faites, mais selon sa
miséricorde, par le baptême de la régénération
6. *et le renouvellement du* SAINT-ESPRIT, qu'il a
répandu abondamment sur nous par Jésus-
7. Christ notre Sauveur; afin qu'ayant été *justifiés*
par sa grâce, nous soyons héritiers de la vie
éternelle selon notre espérance.

1 COR. II, 12. Or, nous n'avons pas reçu l'esprit de ce
monde; mais l'Esprit qui vient de Dieu; afin
que nous connaissions les choses qui nous ont
13. été données de Dieu; lesquelles aussi nous an-
nonçons, non avec des discours qu'enseigne
la sagesse humaine, mais avec ceux qu'en-
seigne le St-Esprit, appropriant les choses
spirituelles à ceux qui sont spirituels.

GAL. V, 5. Pour nous, si nous espérons d'être justifiés,
nous l'attendons de la foi par l'Esprit.

ROM. V, 1. Etant donc justifiés par la foi, *nous avons la*
paix avec Dieu, par notre Seigneur Jésus-
2. Christ, qui nous a fait avoir accès, par la foi,
à cette grâce, dans laquelle nous demeurons
fermes, et nous nous glorifions dans l'espé-
5. rance de la gloire de Dieu... Or, l'espérance
ne confond point, parce que *l'amour de Dieu*
est répandu dans nos cœurs, par le St-Esprit
qui nous a été donné.

ROM. VIII, 15. Vous n'avez point reçu un esprit de servi-
tude, pour être encore dans la crainte; mais
vous avez reçu *l'Esprit d'adoption*, par lequel
16. nous crions: Abba, c'est-à-dire, Père. C'est
ce même Esprit qui rend témoignage à notre
esprit que nous sommes enfans de Dieu. Et
17. si nous sommes enfans, nous sommes aussi
héritiers; héritiers, dis-je, de Dieu, et co-
héritiers de Christ.

Digitized by Google

GAL. IV, 3. Lorsque nous étions enfans, nous vivions
dans la servitude sous les rudimens du monde ;
4. mais quand le temps marqué a été accompli,
Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme, et
5. assujetti à la loi ; afin qu'il rachetât ceux qui
étaient sous la loi et que nous reçussions l'a-
6. doption des enfans. Et parce que vous êtes en-
fans, Dieu a envoyé dans vos cœurs *l'Esprit de
son Fils*, lequel crie : Abba, c'est-à-dire,
7. Père. Vous n'êtes donc maintenant plus es-
claves, mais fils.

2 COR. I, 21. C'est Dieu aussi qui nous affermit avec vous
22. en Jésus-Christ, et qui nous a oints ; il nous a
marqués de son sceau et a mis dans nos cœurs
les arrhes de l'Esprit.

ÉPH. II, 19. Vous n'êtes plus étrangers, mais conci-
toyens des Saints et domestiques de Dieu ;
20. vous êtes édifiés sur le fondement des apôtres
et des prophètes, dont Jésus-Christ lui-même
21. est la maîtresse-pierre du coin ; sur qui tout
l'édifice, posé et ajusté ensemble, s'élève pour
22. être un temple saint au Seigneur ; et vous
aussi, vous êtes entrés dans la structure de
cet édifice pour être une habitation de Dieu
en Esprit.

1 JEAN IV, 13. En ceci nous reconnaissons que nous de-
meurons en lui et qu'il demeure en nous,
c'est qu'il nous a fait part de son Esprit.

2 THESS. II, 13. Pour nous, mes frères bien-aimés du Sei-
gneur, nous devons rendre de continuelles ac-
tions de grâces à Dieu à cause de vous, de ce
qu'il vous a choisis dès le commencement, pour
vous donner le salut, par la sanctification de
l'Esprit, et par la foi de la vérité.

2 COR. III, 2. Vous êtes vous-mêmes notre lettre de re-

Digitized by Google

3. commandation, puisqu'il est évident à tout le
monde que *vous êtes la lettre de Christ, écrite*
par notre ministère, non avec de l'encre, mais
avec l'Esprit du Dieu vivant; non sur des tables
de pierre, mais sur des tables de chair, qui
sont vos cœurs.

1 JEAN III, 24. Par ceci nous connaissons qu'il demeure en
nous, savoir par l'Esprit qu'il nous a donné.

ÉPH. I, 15. C'est pourquoi, ayant entendu parler de la
foi que vous avez au Seigneur Jésus, et de votre
16. amour pour tous les saints, je ne cesse de
rendre des actions de grâces pour vous, fai-
17. sant mention de vous dans mes prières; afin
que le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ, le
Père de gloire, nous donne *l'Esprit de sagesse*
18. *et de révélation* par sa connaissance; *qu'il*
éclaire les yeux de votre entendement; *afin que*
vous sachiez quelle est l'espérance à laquelle
vous êtes appelés, *et quelle est la richesse de la*
19. *gloire de son héritage dans les saints*, *et quelle*
est l'infinie grandeur de sa puissance, *envers*
nous croyans, *par l'efficace de sa vertu toute*
puissante.

QUATRIÈME EFFET DU SAINT-ESPRIT.

Sanctification.

1 PIERRE I, 1. Pierre, apôtre de Jésus-Christ, aux fidèles...
2. qui sont élus selon la prescience de Dieu le
Père, pour être sanctifiés par l'Esprit, pour
obéir à Jésus-Christ, et pour être arrosés de
son sang.

GAL. V, 16. Marchez selon l'Esprit, et vous n'accompli-
17. rez point les désirs de la chair; car la chair
combat contre l'Esprit, et l'Esprit contre la
chair, et ils sont opposés l'un à l'autre. Si

Digitized by Google

18. vous êtes conduits par l'Esprit, vous n'êtes
point sous la loi.
19. Or, les œuvres de la chair sont manifestes,
savoir : l'adultère, la fornication, la souillure,
20. l'impudicité, l'idolâtrie, l'empoisonnement,
les inimitiés, les querelles, les jalousies, les
animosités, les disputes, les divisions, les sec-
21. tes, les envies, les meurtres, l'ivrognerie, les
gourmandises et les choses semblables, des-
quelles je vous déclare d'avance, comme je
vous l'ai déjà dit, que ceux qui commettent
de telles choses, n'hériteront point le royaume
22. de Dieu. Mais le fruit de l'Esprit, c'est l'a-
mour, la joie, la paix, la patience, la dou-
ceur, la bonté, la fidélité, la bénignité, la
24. tempérance. Or ceux qui sont de Christ, ont
crucifié la chair avec ses passions et ses con-
25. voitises. Si nous vivons par l'Esprit, marchons
aussi selon l'Esprit.

ÉPH. V, 9. Le fruit de l'Esprit consiste en toute sorte
de bonté, de justice et de vérité.

1 COR. VI, 10. Ne vous y trompez pas; ni les fornicateurs,
ni les idolâtres, ni les adultères, ni les impu-
diques, ni les abominables, ni les larrons, ni
les avares, ni les ivrognes, ni les ravisseurs,
11. n'hériteront point le royaume de Dieu. Et c'est
là ce qu'étaient quelques-uns d'entre vous;
mais vous avez été lavés, vous avez été sancti-
fiés, vous avez été justifiés au nom du Seigneur
19. Jésus, et par l'Esprit de notre Dieu.—Ne savez-
vous pas que votre corps est le temple du Saint-
Esprit, qui est en vous, lequel vous avez de
Dieu; et que vous n'êtes point à vous-mêmes?

JACQ. IV, 4. Hommes et femmes adultères, ne savez-vous
pas que l'amitié du monde est inimitié contre

Digitized by Google

Dieu? Celui donc qui voudra être ami du
5. monde, se rend ennemi de Dieu. Pensez-vous
que l'Écriture dise en vain : l'Esprit qui ha-
bite en nous, aime avec jalousie (1)?

1 PIER. I, 22. Ayant donc purifié vos âmes, en obéissant à
la vérité par l'Esprit, aimez-vous les uns les au-
tres d'un cœur pur, avec une grande affection.

ÉPH. V, 18. Ne vous enivrez point de vin, d'où naissent
les dissolutions; mais soyez remplis de l'Esprit.

IBID. III, 14. Je fléchis les genoux devant le Père de notre
15. Seigneur Jésus-Christ, duquel toute la famille,
qui est dans les cieux et sur la terre, tire son
16. nom; afin que, selon les richesses de sa gloire,
il vous accorde la grâce d'être puissamment
fortifiés par son Esprit, dans l'homme inté-
17. rieur; en sorte que Christ habite dans vos
18. cœurs par la foi; et qu'étant enracinés et fon-
dés dans l'amour, vous puissiez comprendre,
avec tous les saints, quelle en est la largeur,
19. la longueur, la profondeur et la hauteur, et
connaitre l'excellence de l'amour de Christ qui
surpasse toute connaissance.

CINQUIÈME EFFET DU SAINT-ESPRIT.

Assurance et sentiment du Salut.

2 COR. V, 1. Or, nous savons que si notre demeure terres-
tre, dans cette tente, est détruite, nous avons
dans le ciel un édifice que Dieu nous a pré-
paré, une maison éternelle qui n'est point
2. faite par la main. C'est pour cela que nous gé-
missons, désirant avec ardeur d'être revêtus
3. de notre domicile céleste; si toutefois nous

(1) Ou : *Convoite à envie*. Voy. Gal. V, 17.

Digitized by Google

4. sommes trouvés vêtus et non pas nus. Car, nous
qui sommes dans cette tente, nous gémissons
sous le poids, parce que nous souhaitons, non
d'être dépouillés, mais d'être revêtus, afin
que ce qu'il y a de mortel en nous, soit ab-
5. sorbé par la vie. Et celui qui nous a formés
pour cela, c'est Dieu, *qui nous a aussi donné*
pour arrhes son Esprit.

ÉPH. I, 13. Vous êtes aussi en Christ; ayant entendu la
parole de la vérité, l'évangile de votre salut,
et ayant cru en lui, vous avez été scellés du
14. St-Esprit qui avait été promis; *lequel est un*
gage de notre héritage, jusqu'à l'entière ré-
demption du peuple que Dieu s'est acquis, à
la louange de sa gloire.

ROM. XV, 13. Que Dieu, en qui vous espérez, vous remplisse de toute sorte de joie et de paix; afin que vous abondiez en espérance, par la puissance du St-Esprit.

2 COR. III, 17. *Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté.* Et nous tous qui, à visage découvert, contemplons, comme dans un miroir, la gloire du Seigneur, *nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par l'Esprit du Seigneur.*

2 TIM. I, 14. Garde le bon dépôt, par le Saint-Esprit, qui habite en nous.

ROM. XIV, 17. Le royaume de Dieu ne consiste ni dans le manger, ni dans le boire; mais dans la justice, dans la paix, et dans la joie par le St.-Esprit.

DE L'ONCTION.

1 JEAN II, 20. Pour vous, vous avez reçu l'onction de la
part du Saint, et vous connaissez toutes choses.
21. Je ne vous ai pas écrit comme à des gens qui

ne connaissent pas la vérité, mais comme à des personnes qui la connaissent, et qui savent que nul mensonge ne vient de la vérité.

26. Je vous ai écrit ces choses au sujet de ceux
27. qui vous séduisent. Mais l'onction que vous avez reçue de lui demeure en vous, et vous n'avez pas besoin que personne vous enseigne; mais comme cette onction vous enseigne toutes choses, et qu'elle est véritable et n'est point un mensonge, vous demeurerez en lui, selon qu'elle vous a enseignés.

PHILIP. III, 15. Nous tous donc qui sommes parfaits, ayons ce même sentiment; et si en quelque chose vous pensez autrement, Dieu vous fera con-
16. naître ce qui en est. Cependant, suivons une même règle dans les choses auxquelles nous sommes parvenus, et soyons unis ensemble.

DEVOIRS DU FIDÈLE ENVERS LE SAINT-ESPRIT.

ÉPH. IV 30. N'attristez point le St-Esprit de Dieu, par lequel vous avez été scellés pour le jour de la rédemption.

1 THESS. V, 19. N'éteignez point l'Esprit.

ÉPH. VI, 18. Faites en tout temps, en esprit, toutes sortes de prières et de supplications, veillant à cela avec persévérance.

MENACE CONTRE UNE PERSONNE CONVERTIE QUI CHASSE LE SAINT-ESPRIT.

HÉBR. X, 28. Si quelqu'un avait violé la loi de Moïse, il mourait sans miséricorde, sur la déposi-
29. tion de deux ou de trois témoins; de quel pire supplice pensez-vous que sera jugé digne celui qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, et estimé pour une chose profane le sang de l'al-

Digitized by Google

liance, par lequel il avait été sanctifié, et qui
30. aura outragé l'*Esprit de la grâce*? Car nous connaissons celui qui a dit : « La vengeance m'appartient ; je le rendrai, dit le Seigneur. » Et encore : « Le Seigneur jugera son peuple. »
31. C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant.

HÉBR. VI, 4. Il est impossible que ceux qui ont été une fois illuminés, qui ont goûté le don céleste, qui ont été faits participans du Saint-Esprit,
5. et qui ont goûté la bonne parole de Dieu, et
6. les puissances du siècle à venir, s'ils retombent, soient renouvelés par la repentance ; puisque autant qu'il est en eux, ils crucifient de nouveau le Fils de Dieu, et l'exposent à
7. l'opprobre. Car lorsqu'une terre étant arrosée souvent de la pluie qui tombe sur elle, produit des herbes propres à ceux qui la cultivent, elle
8. reçoit la bénédiction de Dieu ; mais si elle ne produit que des épines et des chardons, elle est abandonnée et près de la malédiction, et sa fin est d'être brûlée.

Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ, qui marchent, non selon la chair, mais selon l'Esprit ; parce que la loi de l'Esprit de vie qui est en Jésus-Christ, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort. Car, (ce qui était impossible à la loi, à cause qu'elle était faible dans la chair,) Dieu ayant envoyé son propre Fils revêtu d'une chair semblable à la chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché dans la chair ; afin que la justice de la loi fût accomplie en nous, qui marchons non selon la chair, mais selon l'Esprit. Car ceux qui sont selon la chair s'affectionnent aux choses de la chair ; mais ceux qui sont selon l'Esprit, s'affectionnent aux choses de l'Esprit. Car l'affection de la chair est

Digitized by Google

la mort; mais l'affection de l'Esprit est la vie et la paix; parce que l'affection de la chair est inimitié contre Dieu; car elle ne se soumet point à la loi de Dieu; et aussi elle ne le peut. C'est pourquoi ceux qui sont selon la chair ne peuvent plaire à Dieu. Or, vous n'êtes point selon la chair, mais selon l'Esprit; si toutefois l'Esprit de Dieu habite en vous; mais si quelqu'un n'a point l'Esprit de Christ, celui-là n'est point à lui. Et si Christ est en vous, le corps est bien mort à cause du péché; mais l'Esprit est vivant à cause de la justice. Or, si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts vivifiera aussi vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous. Ainsi donc, mes frères, nous ne sommes pas redevables à la chair, pour vivre selon la chair; car si vous vivez selon la chair, vous mourrez; mais si par l'Esprit vous mortifiez les œuvres du corps, vous vivrez; car tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, sont enfans de Dieu. Aussi vous n'avez point reçu un Esprit de servitude pour être encore dans la crainte; mais vous avez reçu l'Esprit d'adoption, par lequel nous crions: Abba, c'est-à-dire, Père. C'est ce même Esprit qui rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfans de Dieu. (Romains VIII, 1-16.)

Voici, je me tiens à la porte et frappe; si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui, et lui avec moi. (Apoc. III, 20.)

C'est pourquoi, comme dit le St-Esprit: « Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez point vos cœurs comme firent les Israëlites au jour de la tentation dans le désert, où ils me tentèrent, m'éprouvèrent, et virent mes œuvres pendant 40 ans. C'est pourquoi je fus indigné contre eux, et je jurai dans ma colère, qu'ils n'entreraient point dans mon repos. » (Hébr. III, 7-11.)

Digitized by Google

CONFÉRENCE PASTORALE DE HERRNHOUT.

1839.

La conférence s'est réunie à Herrnhout, pour la 86e fois, le 29 mai, sous la présidence du frère Anders, évêque de l'église des frères et membre de la conférence des Anciens de l'Unité. Elle était composée de 56 pasteurs appartenant aux différentes églises protestantes et de 15 candidats au saint ministère ou instituteurs, en tout 71 personnes, dont plusieurs étaient venues pour la première fois.

Après le chant d'un cantique et la prière, le président a ouvert la première séance, à huit heures du matin, par le discours suivant :

« Soyez les bien-venus, mes chers frères en J.-C., dans ce lieu consacré au Seigneur, et dans lequel, depuis longues années, de nombreux ouvriers de l'évangile se sont régulièrement assemblés pour le même objet qui nous y réunit dans ce moment. Les plus âgés d'entre nous se rappellent certainement les grandes bénédictions que le Seigneur a répandues sur eux et sur leurs frères toutes les fois qu'ils se sont entretenus dans ce même endroit de leurs expériences pastorales, dans le but de se fortifier réciproquement dans la foi et de resserrer les liens d'amour qui les unissaient en J.-C., union basée uniquement sur *Lui* et sur ses mérites qui seuls pouvait les faire travailler avec ensemble, quoique à travers beaucoup d'obstacles et de difficultés, à répandre la semence impérissable de la parole de vie qui, après les avoir régénérés eux-mêmes, pouvait sauver aussi les âmes immortelles confiées à leurs soins, par celui qui un jour leur en demandera compte.

» Ces souvenirs nous encouragent non seulement en ce qu'ils excitent notre reconnaissance et notre joie, mais encore en ce qu'ils nous donnent l'assurance que le Seigneur Jésus qui est le même hier, aujourd'hui et éternellement, se déclarera de la

Digitized by Google

même manière dans ce jour en notre faveur, et qu'il accordera une bénédiction particulière aux jeunes frères qui se trouvent dans nos rangs, les uns déjà en qualité de collaborateurs dans la vigne de Dieu, les autres comme candidats à cette vocation sainte, et enfin d'autres qui, employés à la direction des écoles, commencent parmi une nombreuse jeunesse une œuvre qui, dans la suite, doit être continuée au sein de l'église par les ministres de la parole.

» Nous ne serons pas trompés dans cette espérance, car le Seigneur tiendra certainement ce qu'il a promis; ne le dit-il pas lui-même dans ce texte que l'église des frères doit méditer en ce jour: *Les cieux et la terre passeront; mais mes paroles ne passeront point* (Matth. XXIV, 35). Et ailleurs, ne promet-il pas que là où deux ou trois sont assemblés en son nom, il se trouve au milieu d'eux?

» Mes chers frères, ne sommes-nous pas assemblés ici en son nom? Y a-t-il, je vous le demande, une réunion de laquelle on puisse dire avec plus de raison que de celle-ci: Voilà des disciples, voilà des serviteurs de Jésus assemblés en son nom. Nous fondant sur sa parole, réjouissons-nous donc d'avance de ce qu'il veut aussi être aujourd'hui au milieu de nous et nous bénir selon nos besoins particuliers et généraux, en nous accordant ce qui est indispensable à nos cœurs d'abord, et au bien de nos églises respectives ensuite.

» Mais rappelons-nous une autre déclaration encore: je veux parler de cette prophétie qui se trouve dans l'un des versets qui précèdent le texte de ce jour: *L'évangile du royaume de Dieu sera prêché par toute la terre, pour servir de témoignage à toutes les nations.* (Matth. XXIV, 14.)

» Dans nos réunions annuelles nous aimons à repasser dans notre mémoire les grands événemens de nos jours qui se rapportent à cette prophétie et où le doigt de Dieu se montre d'une manière visible; comme dans toutes ces différentes sociétés chrétiennes qui se sont formées dans l'ancien et le nouveau monde, et par le moyen desquelles l'évangile du salut en

Digitized by Google

Jésus-Christ est plus généralement répandu, non-seulement parmi les païens, mais encore parmi les Juifs ; et cela avec un succès qui nous fait espérer que, malgré l'opposition du prince des ténèbres, l'aurore qui s'élève sur l'horizon du monde moral ne fait que précéder un jour brillant de beauté. Mais cette méditation nous ramène à nous-mêmes et à l'importance de la vocation que nous avons reçue gratuitement du Seigneur comme des serviteurs de sa parole pour la glorification de son nom et l'accomplissement de ses promesses. Ah ! quelle grâce ! quelle haute charge ! puissions-nous tous dignement l'apprécier ; puissions-nous en avoir aujourd'hui un vif sentiment dans nos cœurs par l'influence du St-Esprit. Puissent y contribuer les communications qui nous viennent de près et de loin et que nous accompagnerons toutes de réflexions conformes au but qui nous réunit en ce moment.

» Mais je vais finir, mes frères ; je ne voudrais pas même avoir parlé aussi longtemps que je l'ai fait, car je m'étais proposé, au lieu de faire un discours, de lire seulement la circulaire par laquelle nous avons invité nos chers frères à cette réunion ; parce qu'elle expose clairement le but de nos conférences pastorales et l'esprit dans lequel les fondateurs les ont commencées il y a 85 ans, et que nous désirons leur conserver par la grâce du Seigneur. Cela est d'autant plus convenable que nous avons sujet de croire que plusieurs de nos frères ici présens n'ont pas eu peut-être l'occasion de la lire. »

CIRCULAIRE

Adressée aux membres de la Conférence pastorale de Herrnhout.

Très-honorés frères en J.-C. N. S.,

L'époque de la conférence pastorale qui s'assemble tous les ans à Herrnhout approche. Le 29 mai est le jour désigné pour cette réunion. Avant de recevoir les lettres que nos chers collègues éloignés se disposent à nous adresser comme à l'ordinaire, nous avons à cœur de considérer devant le Seigneur, si cette réu-

Digitized by Google

nion de serviteurs de la divine parole continue à répondre parfaitement au but que se proposèrent ses fondateurs il y a 85 ans, ou si dans cet espace de temps elle l'a plus ou moins perdu de vue. Si un examen sérieux parvenait à constater ce dernier cas, alors nos communs efforts devraient tendre à lui rendre sa véritable destination, afin que la bénédiction qui a reposé pendant un grand nombre d'années sur ses actes, se répandit de nouveau abondamment sur elle selon la grâce du Seigneur.

L'Église évangélique de l'Unité des Frères, depuis qu'elle a été renouvelée dans la première moitié du dernier siècle, s'est toujours regardée comme une partie de l'église évangélique avec laquelle elle vit en communauté de foi; aussi a-t-elle eu soin de maintenir l'union de l'esprit par le lien de la paix avec tous les vrais adorateurs et confesseurs du Seigneur Jésus-Christ; car elle est convaincue qu'une différence de formes dans le culte et dans l'organisation *extérieure* ne détruit point l'unité *intérieure*. « Car il suffit, pour la vraie union des églises chré- » tiennes, qu'on prêche uniformément et dans le même esprit » le saint évangile, et qu'on donne les sacremens selon la parole » divine, sans qu'il soit nécessaire d'observer partout les mê- » mes rits et les mêmes cérémonies, qui ne sont que d'ins- » titution humaine; selon que le déclare St. Paul quand il dit » (Eph. IV, 4. 5) : *qu'il n'y a qu'un seul corps, qu'un seul es-* » *prit, qu'une seule espérance, qu'un seul Seigneur, qu'une seule* » *foi, qu'un seul baptême.* (Confess. d'Augsbourg, art. 7.) »

L'Église de l'Unité des Frères se sent surtout liée par la charité et par un tendre attachement avec les témoins fidèles du Seigneur qui prêchent dans l'église évangélique et dans le même esprit que l'apôtre St. Paul, *Christ crucifié, qui est un scandale pour les Juifs, et une folie pour les Grecs*; *mais la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu pour ceux qui sont appelés, tant Juifs que Grecs* (1 Corinth. I, 23. 24); et qui même dans des temps de révolte où la foi et la piété sont reniées, n'ont pas honte de l'évangile de Christ, *qui nous a été fait de la part*

Digitized by Google

de Dieu, sagesse, justice, sanctification et rédemption (*v.* 30); mais qui le confessent librement et ouvertement devant les hommes, et qui n'ont d'autre but que de mettre leurs auditeurs en communion avec lui.

Comme notre église des frères et ses pasteurs ont tendu une main fraternelle à de tels témoins du Seigneur, ceux-ci, de leur côté, n'ont pas hésité à offrir la leur pour former une union intime basée sur ce Seigneur à qui nos corps et notre vie appartiennent, afin que nous pussions de concert étendre son royaume sur la terre autant par nos paroles que par notre exemple.

Touchés de ce rapprochement, que les convictions les plus chères et les expériences les plus intimes du cœur avaient cimenté, quelques pasteurs de l'église évangélique de notre voisinage s'assemblèrent avec quelques ministres de l'église des frères, le 5 juin 1754, dans le château de Berthelsdorf, « et passèrent, comme nous l'apprend un manuscrit de cette époque, toute l'après-midi à converser ensemble sur l'Église des Frères, l'envisageant d'abord comme une apparition remarquable dans le royaume de notre Seigneur, et ensuite par rapport à son importance pour l'église évangélique en général. Leur entretien fut béni, et tous basés sur les mérites sanglans de Jésus, comme seul vrai fondement du salut, s'engagèrent d'un commun accord d'annoncer la mort du Seigneur jusqu'à sa venue. Ils convinrent en même temps de continuer ces conférences, ce qu'ils firent en effet le 14 août et le 12 novembre de la même année. Chaque fois qu'ils se trouvèrent réunis de la sorte, ils jouirent de la grâce et de la bénédiction du Seigneur, et leur attachement pour l'Unité des Frères devint de plus en plus réel; parce qu'il devint un besoin de leur cœur, comme aussi un secours pour leur vocation particulière. »

Les réunions de ces pasteurs furent dans la suite continuées à Herrnhout, et considérablement augmentées par l'entrée dans la société d'autres pasteurs qui avaient les mêmes sentimens et qui prirent la place de ceux qui, après avoir terminé leur œuvre

Digitized by Google

et l'avoir vu bénie par le Seigneur dans son église, furent rappelés successivement auprès de lui.

Les procès-verbaux de ces conférences qui furent communiqués au dehors, excitèrent dans le cœur de ceux qui étaient éloignés le vif désir de se joindre par correspondance à cette société de serviteurs de Jésus. Ils leur firent donc connaître avec franchise et confiance les expériences de leur ministère et de leurs cœurs, et parlèrent avec d'autant moins de réserve des difficultés et des scrupules qui leur étaient survenus en s'acquittant de leur charge, que sachant qu'ils parlaient à des amis et à des frères, ils ne craignirent point qu'on interprétât en mal l'aveu de leurs fautes ou de leurs erreurs, mais s'attendirent au contraire à recevoir de leur part des directions et des conseils charitables.

Pour avoir une idée exacte de la nature de ces consultations on n'a qu'à lire le livre allemand intitulé : *Observations pratiques concernant le ministère évangélique*, imprimé en 1814 et tiré des protocoles des conférences pastorales tenues à Herrnhout.

Afin que la bénédiction de notre Seigneur continue à reposer sur cette assemblée ecclésiastique, il est de la plus grande importance que tous ceux qui veulent y prendre part se souviennent à la fois de son caractère primitif et de son véritable but, pour qu'ils n'y apportent point des espérances qui ne sauraient se réaliser. Notre conférence à Herrnhout, en effet, est loin d'être un synode provincial, et même une assemblée à laquelle des pasteurs se rendent par devoir, pour examiner des sujets proposés, concernant la doctrine, la constitution de l'église ou la prudence pastorale, et pour prendre ensuite des résolutions. Aussi les protocoles qui en émanent doivent être regardés comme des documens de ce qui s'y est passé, et non comme des ordonnances de discipline ou de foi. Ceux qui attendraient des actes semblablesde ces réunions seraient trompés dans leur espoir. Car l'Église de l'Unité des Frères méconnaîtrait complètement sa véritable position dans l'Église évangélique..si

Digitized by Google

elle voulait organiser de telles réunions ou seulement les favoriser ailleurs que dans son sein.

Nous devons donc souhaiter de tout notre cœur que tous ceux qui se proposent d'assister à notre conférence de Herrnhout, soient animés de l'esprit évangélique des premiers fondateurs, et qu'ils n'y viennent dans un autre but que celui de s'entretenir familièrement avec leurs collègues et avec les serviteurs de l'Église de l'Unité, sur les fonctions de leur ministère et l'avancement de l'œuvre de Dieu dans leurs églises; comme aussi de se consulter sur la manière de surmonter les obstacles et de s'encourager à la persévérance, pour ne point reculer devant aucune peine, aucun travail, aucun souci, mais pour les accepter plutôt comme de bons soldats de Christ, comme de zélés prédicateurs de l'Évangile, qui ont à cœur de remplir l'œuvre de leur ministère (2 Tim. IV, 5.), en se tendant la main pour prêcher purement, et en communion d'esprit avec l'Unité des Frères, l'Évangile de N. S. J.-C., et pour annoncer la parole de sa réconciliation.

Si nous nous assemblons, très-honorés frères, dans ce sentiment, l'esprit de paix et de charité règnera dans nos conférences et les animera; et, quoique dans nos temps d'agitation et de trouble, où les églises se fractionnent de nouveau par des séparations bien tristes et où un esprit de parti se fait vivement sentir, on ne puisse point empêcher qu'il ne soit fait mention oralement ou par écrit de tels ou tels événemens qui ne peuvent rester indifférens aux adorateurs de Jésus, nous montrerons pourtant de quel esprit nous sommes animés. Loin de subir les excès d'un zèle passionné qui troublerait notre tranquillité, nous parlerons même de ces tristes événemens avec un esprit de modération toute chrétienne, épargnant ceux qui sont dans l'erreur sans nous éloigner pour cela de la vérité qui est en J.-C.; et malgré la différence de vues sur les choses accessoires, nos cœurs seront pourtant unis dans la seule chose nécessaire, dans l'amour de notre Rédempteur et dans la prière que nous lui adresserons, afin que comme chef suprême de l'église

Digitized by Google

visible et invisible, il veuille bien continuer à la prendre sous sa puissante protection et faire prévaloir la vérité éternelle du salut sur toute la puissance et la ruse de l'ennemi.

Assemblons-nous donc, très-honorés frères, encore cette année dans l'esprit d'une véritable union en Christ, nous appuyant sur lui et regardant à lui. Arrivés à notre conférence pastorale de Herrnhout, éloignons de nous tout ce qui pourrait nous priver des bénédictions que Dieu réserve à cette assemblée. De nos jours, où se renouvelle ce combat entre la lumière et les ténèbres, nous avons d'autant plus besoin que notre foi reçoive une nouvelle force par la communion avec des frères d'un même esprit et qui ont reçu du Seigneur la même vocation que nous.

Herrnhout, le 5 avril 1839.

Frédéric-Louis Kœlbing,
Jacob-Levin Reichel.

Après la lecture de cette circulaire, un des plus anciens membres de la conférence témoigna, avec une émotion visible, en son nom et en celui de ses collègues, leurs sentimens de reconnaissance pour les explications données dans cette lettre sur l'origine et le but de cette réunion, ainsi que leur sympathie pour toutes les pensées et les souhaits qui s'y trouvent exprimés d'une manière franche et fraternelle. Après cela on s'entretint sur des objets divers dont voici le résumé :

Selon une expérience tant ancienne que moderne, ces réunions ont toujours servi à réveiller et à animer de temps en temps les sentimens des premiers fondateurs et de leurs successeurs, quoique parfois un certain relâchement s'y soit introduit, ou que quelques membres n'aient point été tout-à-fait pénétrés de l'esprit de la conférence, de son organisation et de sa liaison étroite avec l'église des frères. De pareils événemens ne doivent pas nous troubler ni nous faire douter de l'attachement réciproque et de l'accord quant aux choses essentielles. Pourvu que la liberté de penser et de parler soit unie avec l'esprit de charité

Digitized by Google

fraternelle, on pourra toujours compter sur la bénédiction de Dieu. —Quelques-uns des anciens membres se rappellent le temps passé et font observer que le livre cité dans la circulaire a toujours été pour eux et leurs collègues plus jeunes, une bonne instruction dans la théologie pratique.

Après ces observations, qui furent suivies encore par quelques autres, le président salua la conférence de la part du frère Frédéric-Louis Kœlbing, empêché par une maladie d'occuper la présidence. Un ancien membre, le pasteur Reitz, de la Saxe, malade aussi, fit saluer ses frères par son fils, pasteur à Kemnitz. On rappela le souvenir des membres de la conférence, qui dans l'année dernière ont été appelés devant le trône du Seigneur, ce sont : en Allemagne, trois pasteurs de Saxe et de Silésie ; en Suisse, M. Burkhard, ancien pasteur à Pratteln (Bâle-Campagne), et le candidat Brenner, à Bâle; en France, M. Gachon, pasteur à Mazères (Arriége).

Enfin on fit la lecture des lettres adressées à la conférence. Nous en communiquerons quelques extraits dans les numéros suivans.

BIOGRAPHIE

DU FRÈRE JEAN-CHRÉTIEN DE BARTH, LIEUTENANT-COLONEL, DÉCÉDÉ A CHRISTIANSFELD, LE 4 MARS 1801.

Je suis né le 21 mars 1724, à Christiania, en Norwège, où mon père était major et chef d'une compagnie. Mes parens prirent à cœur de donner à leurs enfans une bonne éducation, et veillèrent avec soin à ce qu'ils ne formassent pas de mauvaises liaisons. Ils m'obligèrent de me vouer à l'étude des mathématiques afin de m'avancer dans le monde et de pouvoir me trouver une place dans le corps des ingénieurs. Ce fut dans ce but qu'à l'âge de 15 ans je fus employé en qualité de dessinateur auprès du chef des ingénieurs qui habitait un domaine considérable.

Digitized by Google

Là, témoin de la légèreté de ses nombreux domestiques, je me trouvais en danger de perdre les fruits de l'éducation que j'avais reçue et de me laisser aller à la séduction du péché. Mais une main invisible me protégea : le Seigneur ne permit pas que je me détournasse entièrement de la simplicité, et je pus éprouver une grande bénédiction lors de ma confirmation ainsi que de ma première participation à la sainte Cène, qui eurent lieu dans ce temps-là.

Après avoir passé environ deux ans à m'employer aux fortifications, comme il ne se présenta point d'avancement pour moi, je demandai mon congé et m'engageai dans le corps d'artillerie. Mon nouveau chef était un très honnête homme qui conçut de l'amitié pour moi et promit de m'avancer autant que possible. En effet, lorsqu'il se rendit à Rendsbourg (ville forte du Holstein) pour prendre le commandement de l'artillerie, il m'engagea à y aller avec lui, et me procura la première place d'officier qui se trouva vacante. Peu familier encore avec la langue allemande, ce qui était bien pénible pour moi, je pris l'habitude, pour m'exercer, de lire assidûment la bible en cette langue, et de fréquenter les sermons allemands. Cela me fournit l'occasion d'entendre deux prédicateurs dont le zèle à recommander une conduite pieuse et chrétienne me plut beaucoup. Conformément à leurs principes, j'entrepris de devenir un modèle de vertu, et je parvins à me conduire d'une manière irréprochable, du moins aux yeux du monde. Je sentais, il est vrai, que mon cœur, loin d'être converti, était encore tout plein de mauvaises inclinations; mais j'évitais avec soin de faire un examen foncier de moi-même, et me contentai de ne pas donner essor à ma corruption.

Dans ce temps-là, j'obtins un congé d'un an pour aller le passer au milieu de ma famille à Christiania. Je m'étais flatté de briller parmi eux par la pratique du christianisme, mais je n'eus pas cette satisfaction. Ma mère et la plupart de mes frères et sœurs avaient été réveillés pendant mon absence par les sermons évangéliques du pasteur Gréen, et fréquentaient ses réu-

Digitized by Google

nions d'édification. Ayant eu envie d'y assister, je sentis bientôt chanceler le superbe édifice de mes vertus ; toutefois, je résistai pendant toute l'année aux invitations de la grâce dans mon cœur, et m'obstinai à défendre avec chaleur mes principes.

A mon retour pour Rendsbourg, j'étais à bord d'un vaisseau destiné pour Copenhague, lorsqu'arrivé au Kattegat, nous fûmes assaillis dans la nuit d'une si violente tempête, que ne pouvant plus gouverner le vaisseau, on fut obligé de l'abandonner à l'impétuosité des vagues. Le capitaine, croyant notre perte inévitable, exhorta tous ceux qui se trouvaient sur le vaisseau à prier Dieu qu'il daignât nous accorder une heureuse fin. Les angoisses de la mort étaient peintes sur tous les visages, et plusieurs faisaient monter à haute voix leurs prières à Dieu pour implorer son secours et sa délivrance. Le danger dura pendant toute une longue nuit des plus obscures : c'était au mois de novembre. Mais dès que le jour parut, nous vîmes, à notre grand étonnement, que, par la merveilleuse direction de Dieu, nous avions passé heureusement le Kattegat, et que nous nous trouvions près de Copenhague. Ce fut dans cette circonstance que j'appris à me défier de moi-même et que je reconnus que le vrai fondement de la vie éternelle me manquait encore ; car, alors pour la première fois, la détresse et l'angoisse me firent crier à Dieu.

Dès que je fus arrivé à Rendsbourg, j'écrivis à ma famille les circonstances de mon voyage en leur exprimant mon regret de n'avoir pas plus tôt accepté leurs conseils évangéliques dont je reconnaissais maintenant la réalité. Ayant depuis lors pris fort à cœur de me lier avec de vrais enfans de Dieu, l'un de mes camarades me fournit l'occasion de faire la connaissance de quelques personnes qui se trouvaient en relation avec l'église des frères. Je ne tardai pas à me procurer la plupart des écrits imprimés de cette église, que je lus avec avidité et qui me firent beaucoup de bien ; car la seule chose nécessaire me devint de plus en plus claire, et le Sauveur me conduisit toujours

Digitized by Google

plus avant, par son Esprit, sur l'heureuse trace de la simplicité. Je fréquentai, en outre, les assemblées des frères et sœurs, où je trouvais une nourriture délicieuse pour mon âme.

Le changement de mes sentimens et de ma conduite attira l'attention des autres officiers, dont la plupart tâchèrent de m'inculquer d'autres principes; mais voyant l'inutilité de leurs efforts, ils ne me témoignèrent plus que du mépris et de la haine; cependant le Sauveur me donna de ne pas m'y arrêter. Je déclarai franchement quel était le fondement de ma foi, m'acquittai en même temps exactement de mon service, et mon chef ne m'ayant heureusement pas retiré sa bienveillance, ces petits désagrémens n'eurent aucune suite fâcheuse pour moi. A cette époque, le célèbre pasteur Zurmuhlen se rendit à Rendsbourg; c'était chez lui que se rassemblaient les frères et sœurs qui étaient en relation avec l'église des frères; ses discours me furent toujours en bénédiction.

C'est ainsi que je vécus pendant assez longtemps dans le contentement et la simplicité. Mais dans la suite, je fus obligé de faire cette triste et douloureuse expérience, qu'il me manquait encore la vraie connaissance de moi-même, ainsi que la vie qui découle de la mort de Jésus. Je fus entraîné, en 1758, à la légèreté, et je donnai dans des écarts directement opposés aux sentimens de Jésus. Cependant, mon fidèle Sauveur ne me laissa aucun repos dans cette déplorable chute, et me convainquit souvent, par son Esprit, de mon infidélité. Néanmoins, ce ne fut qu'en 1763 que mon cœur, naturellement dur, s'humilia profondément, et pénétré d'une vive douleur, implora la grâce et le pardon du Seigneur. Il me tomba alors entre les mains un discours du bienheureux comte de Zinzendorf, qui traitait de la grâce qu'obtient de Jésus un pécheur pauvre et misérable qui lui ouvre son cœur. J'en fus tellement pénétré, que je me prosternai sur ma face en versant un torrent de larmes et en implorant la grâce et la miséricorde du Sauveur. C'est alors que j'eus le bonheur inexprimable de contempler en esprit mon Rédempteur, luttant en Gethsémané, et de sentir que c'était

Digitized by Google

aussi pour mes propres péchés. O momens célestes ! Je passai ainsi quelques jours très-heureux ; mais ayant ensuite aperçu de nouveau ma misère, j'en fus tout consterné et en fis mes plaintes à quelques frères qui étaient venus faire une visite à Rendsbourg. Ils me donnèrent des conseils bien précieux, ajoutant, d'après leur propre expérience, (expérience que j'ai aussi faite dans la suite à l'école du Saint-Esprit), qu'un pécheur reçu en grâce, demeure en soi-même pauvre et misérable ; mais que, dans le sentiment de son besoin, les plaies de Jésus lui sont toujours ouvertes, et qu'il peut puiser à tous momens grâce sur grâce.

En 1763, je parvins au grade de capitaine d'une compagnie d'artillerie, et deux ans après je me rendis à Copenhague. Je goûtai un vrai bien-être en participant à la grâce qui régnait parmi les frères de cette ville, et le Sauveur fit servir les assemblées de la société des frères, ainsi que les réunions particulières des frères garçons, à mon avancement dans la grâce. L'an 1780 j'entrai dans l'état du mariage avec la sœur Schumacher, que je reçus comme de la main du Seigneur. Nous avons vécu ensemble très-heureux et dans une tendre affection. Notre mariage a été béni de 3 enfans, dont il ne reste qu'une fille en vie.

Après un séjour de vingt ans à Copenhague, je retournai, en qualité de major et de commissaire de l'artillerie provinciale à Rendsbourg, où notre liaison avec le surintendant-général, M. de Calissen, et le gouverneur, comte de Molken, ainsi qu'avec son épouse, nous fut en grande bénédiction et en encouragement. Dans les dernières années de mon séjour dans cette ville, mes forces diminuèrent tellement à mesure que j'avançais en âge, que je désirai jouir d'un temps de repos et de passer le reste de mes jours dans l'église de Christiansfeld. Cependant, je fus obligé d'attendre encore deux ans. Dans cet intervalle, je ne cessai de prier le Sauveur qu'il voulut donner sa bénédiction à l'exécution de mon projet et lever tous les obstacles qui pourraient s'y rencontrer. Il m'exauça et je reçus, en 1798, une lettre de Christiansfeld, dans laquelle on m'annonçait que la

Digitized by Google

permission de demeurer dans cette église m'était accordée ainsi qu'à ma femme et à ma fille. Je demandai aussitôt mon congé après 38 années de service militaire ; néanmoins, je ne l'obtins qu'au bout de 6 mois, mais dans les termes les plus flatteurs, et avec le titre de lieutenant-colonel et une pension annuelle qui me furent accordés sans ma demande. Le 22 avril, j'arrivai à Christiansfeld, très-faible, il est vrai, mais pénétré de joie et de reconnaissance envers le Seigneur. Le 7 juillet, je fus incorporé à l'église des frères, par la réception, avec ma chère femme, et le 9 novembre de la même année, nous eûmes la grâce de participer pour la première fois à la sainte Cène avec l'église.

Ici finit la propre relation du frère De Barth.

Dès son entrée dans l'église, on vit qu'il s'y était rendu dans le but de passer le reste de ses jours dans la jouissance non interrompue des biens de la maison de Dieu. Il dit lui-même : « Le Sauveur m'a conduit encore dans mes vieux jours dans l'église, afin de m'y préparer à passer dans la félicité éternelle qu'il m'a acquise par son précieux sang. » L'état de faiblesse où il se trouvait en arrivant de Rendsbourg, nous fit présumer que le sabbat dont il se proposait de jouir parmi nous ne serait pas de longue durée, et nous craignîmes surtout qu'il ne pût fréquenter les assemblées de l'église comme il le désirait. Cependant, il se remit en peu de temps, et se fortifia tellement jusqu'à sa dernière maladie, qu'il ne fut obligé que très-rarement de se priver de cette nourriture si délicieuse pour son âme, dont le bien-être qu'il en retirait se lisait sur sa face. Il recevait de pure grâce tout ce que le Sauveur lui accordait. La componction et la joie dont son cœur était à la fois pénétré, sa conversation humble et affectueuse, et ses épanchemens intimes touchant les expériences qu'il avait faites, étaient en édification à tous ceux qui le connaissaient. Dans sa dernière maladie, environ huit semaines avant sa fin, il exprimait souvent le désir de déloger pour être avec son Seigneur ; cependant, il était entièrement résigné à sa volonté ; il disait : « Le Seigneur a certainement encore des

Digitized by Google

vues de grâces à mon égard en n'accélérant pas le moment où mon âme sera délivrée de son enveloppe mortelle. Qu'il daigne m'accorder de la patience et de l'abandon à sa sainte volonté. » On le trouvait toujours en commerce avec le Sauveur et le cœur rempli d'affection pour ses frères. Le 3 mars 1801, il demanda la bénédiction pour son délogement, qui lui fut conférée dans un sentiment profond de la présence du Seigneur. Ensuite on l'entendit plusieurs fois s'écrier : « Ah ! cher Sauveur, viens bientôt me retirer à toi. » Ce bonheur lui échut le 4, à 7 heures du matin; il passa d'une manière douce et heureuse dans les bras de son Rédempteur, à l'âge de 77 ans.

HISTOIRE DES FRÈRES.

GRÉGOIRE *appelé le patriarche des Frères.*

Un violent orage vint fondre sur les Frères (1), vers l'an 1460, sous le roi George Podiebrad. Plusieurs furent brûlés vifs, mis à la torture ou écartelés entre quatre chevaux. D'autres furent suspendus avec des poids énormes attachés à leurs pieds, et laissés dans cet état jusqu'à la mort. D'autres encore eurent les mains et les pieds coupés. Durant cette persécution, les frères habitant Lititz envoyèrent en tous lieux des messagers pour exhorter les persécutés à la foi et à la patience. L'un d'eux, nommé *Grégoire*, neveu de Rokyczana, archevêque de Prague

(1) Les chrétiens évangéliques de Bohème et de Moravie, à cause des persécutions dirigées contre eux, s'étaient retirés déjà en 1453 des autres parties de leurs pays dans certains districts où on leur permettait de s'établir et de célébrer leur culte en toute sûreté. Le district de Lititz, en Bohème, sur les frontières de la Silésie et de la Moravie, était celui où il y en avait le plus. (Ils étaient résolus à braver tous les périls pour conserver leur liberté religieuse, et en même temps aussi à souffrir toutes choses plutôt que de s'opposer à leurs ennemis les armes à la main, comme l'avaient fait précédemment les Taborites.) Mais ce ne fut qu'en 1457 qu'ils se constituèrent en église, qu'ils introduisirent parmi eux une discipline ecclésiastique, et qu'ils prirent le nom d'*Unité des Frères* ou *Frères de l'Unité.*

Digitized by Google

et promoteur des persécutions, vint dans cette ville en 1461, et y assembla les frères dans une maison, pour célébrer avec eux la sainte Cène. Un juge qui les favorisait secrètement, leur fit dire sous main qu'on était sur leurs traces et qu'ils devaient prendre la fuite. Grégoire était disposé à suivre cet avis; car il pensait que les chrétiens ne doivent pas s'exposer inutilement au danger; aussi exhorta-t-il ses frères à se séparer sur-le-champ. Mais la plupart répondirent: « Non; celui qui croit ne fuira point: restons tranquilles et attendons. » Pendant ces délais, ils furent tout-à-coup arrêtés. L'huissier leur cria de la porte: « Il est écrit: Tous ceux qui veulent vivre selon la piété souffriront persécution; suivez-moi donc en prison, par ordre de l'autorité. » Sur le point d'être mis à la torture, presque tous ceux qui avaient fait parade de leur fermeté renièrent leur foi par crainte des tourmens, tandis que Grégoire, que l'histoire appelle le patriarche des Frères, ne put être ébranlé. Au milieu des douleurs de la torture, il s'évanouit, et les assistans le crurent mort. A cette nouvelle, l'archevêque, son oncle, accourut à la prison, et fondant en larmes à la vue du pitoyable état de son neveu, il s'écria: « O mon cher Grégoire, plût-à-Dieu que mon âme fût à la place de la tienne! » Cependant Grégoire reprit ses sens et fut remis en liberté à la requête de l'archevêque. Il raconta ensuite que pendant son évanouissement il avait vu un bel arbre chargé de fruits magnifiques, sur lequel une multitude d'oiseaux s'égayaient en chantant, et semblaient obéir à un jeune homme d'une beauté ravissante, qui tenait une baguette. Près de cet arbre se tenaient trois hommes vénérables, qui en paraissaient les gardiens, et dont il reconnut les traits, six ans après (1467), dans les trois personnes qui furent élues pour être les premiers évêques des Frères. L'archevêque Rokyczana mourut en 1471, quinze jours avant le roi Podiebrad, d'après ce que disent les historiens, dans les remords et le désespoir. Mais Grégoire vécut encore jusqu'en 1774, et continua à paître fidèlement l'église qui lui était confiée.

Digitized by Google

Un oiseau pourvoit aux besoins d'un frère en prison.

Pendant une seconde persécution qui éclata contre les Frères sous le roi Podiebrad, les prisons de la Bohême, et en particulier celles de Prague, en furent bientôt remplies. Ils eurent à souffrir dans leurs cachots des cruautés de tout genre. Mathias Dolanscius, l'un des frères, était en prison à Prague, condamné d'abord pour six ans, ensuite pour quatre, à cause de sa profession de l'Évangile. Quelques personnes compatissantes lui firent passer des provisions pendant quelque temps, et entr'autres une dame d'un rang élevé. Mais bientôt arriva l'ordre de ne plus lui faire parvenir du dehors aucune nourriture; de sorte qu'il serait infailliblement mort de faim, si Dieu ne l'eût secouru d'une autre manière. Un jour il vit un choucas perché sur la fenêtre de sa prison et tenant quelque chose dans son bec. Comme il s'en approchait, l'oiseau s'envola, mais seulement après avoir déposé sur la fenêtre un petit morceau d'étoffe plié, dans lequel il trouva une pièce d'or. Cette trouvaille lui suffit tout juste pour se procurer tout ce dont il eut besoin jusqu'à la mort du roi, après laquelle il fut mis en liberté. Ainsi, de même que les corbeaux nourrirent Elie au torrent de Kérith, les choucas peuvent aussi pourvoir aux besoins des fidèles en prison lorsque telle est la volonté de Dieu.

Lettre encourageante à un député des Frères.

Les ennemis des Frères profitèrent de plusieurs fausses accusations pour persuader au roi Wladislas, pendant le cours de la diète qui se tint en 1503, que les Frères n'étaient autre chose que les anciens Taborites, qu'il s'agissait de détruire. Cependant plusieurs états du royaume protestèrent contre ces insinuations, attestèrent l'innocence des Frères et s'opposèrent, comme dit l'histoire, à ce qu'on sévit, en leurs personnes, contre les meilleurs sujets du royaume. Alors le roi voulut tenter d'opérer une réunion entre eux et les Calixtins, par une conférence publique de quelques-uns de leurs députés avec

Digitized by Google

l'académie et le consistoire calixtin de Prague. Il ordonna, à la fin de la même année, que les Frères envoyassent, dans ce but, à cette conférence, un certain nombre de leurs principaux docteurs. Quoiqu'ils eussent à y redouter bien des piéges, et même des dangers extrêmes, les Frères regardèrent comme leur devoir d'obéir à l'ordre du roi et de défendre publiquement leur bonne cause. Aussi trouvèrent-ils entre eux, dès le premier appel, plusieurs hommes, soit docteurs, soit anciens, pleins de lumières et de courage, qui se montrèrent disposés à souffrir même le martyre s'il le fallait, et qui, après avoir été recommandés aux prières de toutes les églises, partirent pour la conférence indiquée. On voit par une lettre vraiment apostolique, que le baron Postupitz adressait à l'un de ces députés, combien ils se fiaient peu à la probité de leurs ennemis, et en même temps avec quel courage ils se présentaient au combat. « Il est vrai, disait entr'autres le baron dans cette lettre, il est vrai qu'il est dans notre nature intime d'aimer la vie; mais toi, cher frère, tu as appris de Dieu que ta vie est cachée avec Christ en Dieu; et pour acquérir cette vie-là, il faut que tu meures avec Christ. Tu sais en qui tu as cru et combien ton Sauveur est puissant pour te conserver ton dépôt jusqu'à ce jour-là. Fortifie-toi donc dans le Seigneur et dans la puissance de sa force, afin que tu combattes le bon combat et que tu remportes la couronne de vie. Tu n'as pas besoin que je t'apprenne comment tu as à soutenir ce combat, mais il peut t'être utile que je te rappelle ce que tu sais déjà. Tiens-toi donc attaché fortement au Seigneur. Nous avons pris, il est vrai, pour votre sûreté, toutes les précautions que peuvent prendre des hommes, et nous le ferons encore à l'avenir; mais si la fureur des ennemis devait s'accroître, et s'il plaisait à Dieu de glorifier le nom de son Fils par votre mort, soyez-y disposés, et dites: Le Seigneur nous a donné la vie; que le Seigneur la reprenne selon son bon plaisir! Adieu!

» Donné le jour de Saint-Etienne, le premier des martyrs (le 26 décembre 1503).»

Digitized by Google

Martyre de six frères.

Quoique la persécution de l'an 1510 ne fût pas générale, quelques églises furent cependant obligées de cacher leurs pasteurs pour un temps; il y eut aussi quelques exécutions où l'on vit se renouveler toutes les merveilles de la foi qui se manifestent dans ces occasions. Un gentilhomme ayant condamné au feu six frères etablis dans ses terres, ceux-ci marchèrent avec joie vers le lieu de l'exécution, et témoignèrent qu'ils mouraient dans la foi en Jésus-Christ, l'unique offrande expiatoire du monde et la seule espérance des croyans. Le juge fit offrir à l'un d'eux, à qui il portait une affection toute particulière, de lui donner un délai pour réfléchir, dût-il demander toute une année. Mais après un instant de réflexion, cet homme répondit que comme il ne renierait pas plus sa foi dans un an qu'à cette heure, il aimait mieux mourir pour la vérité ce jour-même, avec ses bien-aimés frères, que plus tard seul; et il s'avança avec joie vers le bûcher, en leur compagnie.

JEAN AUGUSTA, *évêque des Frères.*

Les Frères, réunis en synode, en 1467, à Lhota, s'étaient occupés de pourvoir à un renouvellement régulier et non interrompu de leurs conducteurs spirituels; et, cette même année encore, leurs premiers évêques avaient reçu l'ordination d'Etienne, évêque de l'église vaudoise, assisté de son co-évêque et des autres ecclésiastiques. Le synode de 1486, convoqué par les Frères afin de délibérer sur ce qu'il y aurait à faire pour se mettre à l'abri de l'accusation de chisme, au moins devant Dieu et dans leur conscience, avait résolu que, « en quelque lieu et à quelque époque qu'il plût à Dieu de susciter à l'église des docteurs et des réformateurs pieux, ils se joindraient à eux et les appuieraient. » Trois ans après, ils avaient même envoyé pour la seconde fois plusieurs frères pour chercher s'il n'existait point quelque part une communauté de frères qui confessât en secret la vérité; mais ces messagers avaient

Digitized by Google

trouvé encore que la généralité des chrétiens reniaient Christ par leurs doctrines et par leurs œuvres. Lorsqu'enfin, au commencement du XVI[e] siècle, les Frères entendirent parler de Luther et de la manière courageuse dont il avait commencé l'œuvre de la réformation, ils s'empressèrent de se mettre en relation avec lui, et lui envoyèrent, en 1522 et en 1524, deux députations (1). Les Frères auraient désiré se joindre à Luther, si celui-ci avait pu introduire dans les églises qui venaient d'embrasser la réforme, une discipline ecclésiastique plus conforme à l'Évangile, semblable à celle qui était en usage chez eux. A cet effet, ils lui envoyèrent encore trois députations, dans les années 1536, 1540 et 1542. Luther ne croyait cependant pas devoir essayer d'introduire alors cette discipline chez les protestans d'Allemagne; c'est ce qui mit obstacle à une réunion complète. *Jean Augusta*, qui avait reçu l'ordination d'évêque en 1532, était un des frères qui furent envoyés les trois dernières fois à Luther, lequel, depuis cette époque, entretint une correspondance avec lui. Peu de temps après, Luther lui écrivit: « Je vous exhorte, pour l'amour du Seigneur, à demeurer avec nous dans cette communion d'esprit et dans cette conformité de doctrine qui nous a unis dès le commencement, et à combattre avec nous par la Parole de Dieu et par la prière contre les puissances de l'enfer. »

La correspondance des Frères avec Luther fut une des causes de la persécution qui éclata contre eux en 1547. Les principaux d'entre eux furent mis en prison. Parmi eux se trouvait Augusta. Ses persécuteurs le mirent trois fois à la torture, le fouettèrent à plusieurs reprises et ne lui accordèrent pour toute nourriture qu'une fort petite ration de pain et d'eau, espérant ainsi lui arracher l'aveu des crimes dont ils l'accusaient faussement. N'ayant pu réussir à lui faire avouer quoi que ce soit, ils le retinrent en prison pendant 16 ans, jusqu'à la mort du roi Ferdinand (1564). Mais sa patience et sa fermeté chré-

---

(1) Voyez 4[e] année, page 203 et pages suivantes,

Digitized by Google

tiennes, jointes aux ferventes prières qu'il ne cessait d'adresser au Seigneur, eurent enfin pour résultat la conversion de ses persécuteurs. Jean Augusta visita plus tard les églises des Frères de la Grande-Pologne. Il fut président pendant 25 ans des synodes de l'Église des Frères. Il a laissé un grand nombre d'écrits en langue bohémienne.

Délivrance extraordinaire d'un frère.

La persécution de 1547 éclata contre les Frères parce qu'ils refusèrent de s'enrôler dans les troupes que l'empereur Charles V et le roi Ferdinand levaient pour faire la guerre à l'électeur de Saxe (guerre de Smalkalde). Ce dernier fit arrêter et mettre en prison les principaux d'entre les frères ; quelques-uns furent battus de verges, d'autres condamnés au bannissement, ou même à la mort. Leurs ministres surtout furent l'objet d'une sévérité toute particulière. Ils se virent réduits à se cacher dans des fentes de rochers et dans des cavernes, et ne purent pas toujours échapper aux poursuites de leurs ennemis. Plusieurs obtinrent aussi des délivrances extraordinaires. Un diacre, nommé Paul Bosang, avait été arrêté et conduit en prison. Là, ayant demandé à Dieu avec instance qu'il lui rendît la liberté, il vit en songe un personnage vénérable qui lui montrait un grand clou planté dans le mur de son cachot. S'étant éveillé, il trouva en effet un clou dans l'endroit où il l'avait vu en songe et s'en servit pour agrandir l'étroite ouverture qui lui servait de fenêtre, jusqu'à ce que son corps pût y passer. Alors, accablé de fatigue, il se rendormit; mais il fut bientôt réveillé par un second songe dans lequel il fut averti que le temps pressait et qu'il devait se hâter de fuir s'il voulait échapper à ses persécuteurs. Aussitôt il se laissa glisser dans le fossé du château, trouva toutes les portes ouvertes, ainsi que le songe le lui avait annoncé, et se cacha dans une boutique vide, sur la place du marché. Là, il s'endormit encore; mais il crut entendre la même voix qui lui dit : « Pourquoi t'arrêtes-tu ici? Ne sais-tu pas qu'on poursuit ceux qui s'échappent de prison? » En consé-

Digitized by Google

quence, il sortit de la ville sur-le-champ et parvint à se réfugier en Prusse, où il mourut en 1551. C'est ainsi que, dans des circonstances particulières, Dieu se sert de moyens particuliers, délivrant, quand il veut, d'une manière extraordinaire, ceux qui croient à cette promesse que « tels que seront les jours, telle sera aussi leur force. » (Deut. XXXIII, 25.)

GEORGE ISRAEL, *premier évêque des églises des Frères de Pologne.*

Pendant cette même persécution, un autre des ministres mis en prison, fut *George Israël*, qui avait été choisi par les frères pour accompagner Jean Augusta, lors de la dernière députation qu'ils envoyèrent à Luther, en 1542. Il fut condamné, pour obtenir sa liberté, à payer une amende de mille florins (environ 2,500 francs). Comme il ne possédait pas cette somme, son troupeau et d'autres amis s'offrirent à la payer pour lui ; mais il le refusa en disant : « Il me suffit d'avoir été une fois racheté et affranchi parfaitement par le sang de mon Sauveur Jésus-Christ ; je n'ai pas besoin d'être racheté une seconde fois avec de l'or ou de l'argent. Gardez votre argent, il pourra vous être utile dans l'exil dont vous êtes menacés. » Toutefois, Dieu le délivra d'une manière fort remarquable. Il put sortir de la prison qu'il occupait au château de Prague, en plein jour, à la vue des gardiens, vêtu en secrétaire, avec une plume derrière l'oreille, et du papier et un encrier à la main. Il parvint à franchir tous les obstacles et se rendit en Pologne. En 1548, il conduisit les frères exilés de la Pologne en Prusse, et, en 1551, il fut appelé comme prédicateur à Posen, ville de Pologne, où s'était formée une petite église de frères. La rage de leurs ennemis était telle dans cet endroit, que, même en 1553, la prédication de la Parole ne pouvait avoir lieu que dans des assemblées secrètes. Les frères plaçaient à la porte des maisons où ils s'assemblaient des hommes de confiance qui n'y laissaient entrer que des personnes connues ; et de peur que la voix du prédicateur et les chants de la petite assemblée ne fussent en-

Digitized by Google

tendus de la rue, ils plaçaient des coussins et des matelas contre les fenêtres pour amortir le son. Mais Isbinsky, évêque de Posen, ayant été informé de ces assemblées, prit quarante hommes à sa solde et leur donna charge de livrer entre ses mains George Israël. Celui-ci ne s'enfuit ni ne se cacha, mais il continua d'aller et de venir par la ville, s'occupant de ses affaires et s'en remettant à la protection de Dieu. Toutefois, il ne négligeait pas les précautions que lui dictaient la raison et la prudence, et en particulier celle de changer fréquemment de costume. Tantôt il était vêtu comme un gentilhomme de cour, tantôt comme un voiturier; d'autrefois il était habillé en cuisinier ou en artisan. En allant visiter ses frères, il rencontrait souvent dans les rues les hommes payés pour le saisir; mais leurs yeux furent si providentiellement retenus, que jamais ils ne le reconnurent. La haine qui régnait à Posen contre les frères était si violente, qu'on refusait à leurs morts la sépulture commune, ce qui engagea l'un deux à ordonner, en mourant, que son cadavre fut jeté, chargé de poids, dans un étang.

George Israël rassembla, dans l'espace de 6 ans, quarante églises de frères dans la Grande-Pologne (1), auxquelles appartenaient un grand nombre de magnats (grands du royaume). Il eut deux entrevues avec Félix Cruciger surintendant des églises réformées qui s'étaient formées dans la Petite-Pologne; et, en 1555, il assista au synode général des églises évangéliques qui se tint à Kaminieck (2). Dans l'année 1557, il reçut l'ordination de premier ancien ou d'évêque des églises des frères de

(1) L'historien Regenvolscius dit que le nombre des églises des frères dans la Pologne, avait été, peu de temps après, encore beaucoup plus considérable, et que non seulement dans la Grande-Pologne, mais aussi dans la Lithuanie, dans la Pologne prussienne, dans la Silésie et dans d'autres contrées voisines, on avait vu s'en former de nouvelles. On demanda également de plusieurs côtés, des frères pour remplir les places de prédicateur les plus considérées ou des fonctions importantes dans l'enseignement public.

(2) Voyez 4e année, page 210.

Digitized by Google

Pologne, et, en 1568, il envoya un message à la faculté de théologie de Wittemberg. Il présida les synodes des Frères pendant 16 ans. Il a laissé une histoire de l'origine de l'église des frères de Pologne.

Conversion du comte d'Ostrorog.

Lorsqu'en 1548, les frères furent contraints de s'exiler de la Bohême, ils se retirèrent d'abord dans la Grande-Pologne, puis dans la Prusse. Dans le premier pays, le comte de Gorka, châtelain de Posen, et général de la couronne, ainsi que d'autres personnages considérés, les reçurent avec bienveillance; mais l'évêque papiste de Posen, Isbinsky, ne se donna point de relâche qu'il n'eût obtenu du roi Sigismond-Auguste un édit qui leur ordonnait d'évacuer incessamment la Pologne; leur séjour dans ce pays n'eut qu'une durée de dix semaines. Quelque court qu'il eût été, il n'y demeura pourtant pas sans fruit, et la semence de l'Évangile qu'ils y avaient répandue, commença bientôt à germer. Elle avait été reçue par plusieurs personnes de la noblesse et de la bourgeoisie et même par des personnes du premier rang. Au nombre des conversions remarquables qui eurent lieu, on rapporte celle du comte d'Ostrorog. Ce comte s'était rendu à l'assemblée avec un fouet dans l'intention d'en faire sortir sa femme; mais, à cette heure même, son cœur fut gagné au Seigneur, et une fois touché, ce fut un homme plein d'ardeur et de zèle. Il demanda aux frères de Prusse, qui venaient de temps à autre visiter les nouveaux convertis de la Pologne pour les affermir dans la vérité, de leur donner un prédicateur, ce qui fut la cause qu'on envoya, en 1551, ce George Israël, dont nous venons de parler (1).

---

(1) Un juif converti de Posen, nommé Luc Eliz, homme pieux et savant ministre du St-Évangile, fut chargé, plusieurs années après, de la direction de quelques jeunes frères candidats en théologie, qui devaient étudier les langues orientales aux universités de Wittemberg et de Bâle, pour fair ensuite une nouvelle traduction de la Bible d'après le texte original. Voye 4e année, pages 146, 148.

Digitized by Google

État intérieur de l'Église des Frères (1559).

Pour donner quelques détails sur l'état intérieur de l'Église des Frères à cette époque, nous allons laisser parler un ecclésiastique protestant, qui écrivait en 1559; il s'exprime ainsi à leur sujet: « On trouve en Bohême une classe de gens connus sous le nom de Frères, de Picards ou de Vaudois. Ils s'interdisent tout excès de table et toute danse, ainsi que les jeux de cartes et de dés. Ceux qui enfreignent leurs règlemens sont rejetés de leur communauté, après avoir été avertis une ou deux fois, et ne peuvent y être réadmis qu'après avoir donné des marques publiques de leur repentance. Dans les jours ouvriers, ils montrent beaucoup d'activité et d'application à leur travail; mais le dimanche ils s'assemblent pour s'édifier en commun par la Parole de Dieu. Parmi eux, il y a beaucoup de simples artisans à qui les Ecritures sont plus familières qu'à plusieurs de nos ministres. Ils ont des personnes établies pour visiter les malades, les consoler et les soigner. Où pourrions-nous trouver parmi nous quelque chose de semblable? »

Voici ce que dit un autre écrivain pieux: « A mon retour de Strasbourg en Pologne, en 1581, je me détournai un peu de mon chemin et passai par la Bohême afin d'y visiter les frères de Boleslav (Bunzlau, alors chef-lieu des Frères,) et ceux de Prague. Leur premier ancien était alors Jean Caleph, homme d'un extérieur grave, pieux et respectable, comme le sont tous les frères. Après avoir tout examiné avec soin, et m'être enquis de tous les détails de leur marche et de leurs institutions, il me sembla vraiment que je me trouvais dans l'église d'Ephèse ou dans celle de Thessalonique aux jours des apôtres. Là j'entendis de mes oreilles, et je vis de mes yeux précisément les choses que nous lisons dans les épîtres apostoliques et dans les écrits des premiers pères. »

Digitized by Google

NOUVELLES DES MISSIONS.

Sud de l'Afrique.

Rapport du frère Hallbeck, surintendant de la mission du Sud de l'Afrique, sur son voyage de *Gnadenthal* aux stations d'*Enon* et de *Silo*, du 19 septembre 1837 au 4 janvier 1838.

Un voyage dans un chariot africain à travers les contrées peu habitées de l'intérieur de la colonie du Cap, a beaucoup de ressemblance avec un voyage maritime. Dans cette manière économique de voyager, le chariot est un vaisseau en miniature, qui non-seulement donne le moyen d'avancer, mais qui sert en même temps de cuisine, de salle à manger et de chambre à coucher. Le désert qu'on a à traverser n'offre guère plus de variété que l'étendue immense de l'Océan ; car les bêtes sauvages, à l'exception de la plus petite espèce d'antilopes , fuient à l'approche de l'homme et s'enfoncent dans les montagnes; de sorte qu'on en voit beaucoup moins que de monstres sur la mer. Quelque attrayantes que puissent être pour le géologue ou le botaniste les montagnes et les collines, par leur figure et la formation de leurs couches et par les quelques plantes qui y croissent, le simple observateur en est bientôt fatigué à cause de leur uniformité.

La description d'un seul jour suffit pour donner une idée des principaux incidens d'un long voyage. Emballer et partir à la pointe du jour, marcher deux ou trois heures et faire ainsi de trois à quatre lieues, dételer, faire la cuisine et diner, marcher ensuite cinq ou six heures, enfin bivouaquer pour la nuit; voilà l'histoire de tous les jours; à moins toutefois qu'un chariot en versant ou en se brisant ne vienne interrompre cette monotonie, accidens qui, grâce à la bonne providence de notre Dieu et à la vigilance de nos conducteurs hottentots, n'arrivent que rarement.

Digitized by Google

Je donnerai donc une relation rapide de mon voyage que je fis avec ma femme et le frère Adolphe Küster pour visiter nos deux stations les plus éloignées, Enon et Silo (1).

Nous fûmes bien contens de pouvoir retenir pour conducteur le Hottentot Frédéric Maurice, qui pendant les 16 dernières années nous a rendu d'importans services dans nos voyages lointains. Non-seulement il est très-adroit dans tout ce qui a rapport à son chariot, à ses bœufs et à ses harnais, mais il sait encore faire la cuisine et tout ce qui peut être utile aux voyageurs. Sa mémoire est étonnante ; il connait si bien chaque colline, chaque vallon, chaque détour de la route dans l'énorme distance qui sépare la ville du Cap de Grahamstad, qu'il voyage presque aussi bien de nuit que de jour, et qu'il peut calculer une quinzaine d'avance où il s'arrêtera chaque jour à midi et à la nuit. Sa bonne humeur n'est jamais en défaut, et sa voix est aussi joyeuse quand la pluie tombe par torrens que par le temps le plus beau. En ajoutant à tout cela sa promptitude à obliger, une douceur qui se manifeste même dans le traitement de ses bœufs, sa présence d'esprit dans le danger, et par dessus tout sa conduite exemplaire comme membre de notre église, on comprendra pourquoi nous estimions tant ses services. Dans ce voyage, il prit avec lui, pour la première fois, son fils Luc, jeune homme de 16 ans. A eux se joignit Hoséas, hottentot d'Enon, qui y retournait et qui s'engagea volontiers de nous aider quand nous en aurions besoin, en reconnaissance de ce que nous lui permîmes de mettre ses effets avec notre bagage.

Après avoir été recommandés par nos frères à la protection du Seigneur, nous partîmes de Gnadenthal le 19 septembre à 4 heures du matin; une heure avant le coucher du soleil, nous arrivâmes à Kopjes-Kasteel (à 10 lieues de Gnadenthal). En

---

(1) La station d'*Enon* est située sur le Witterivier, à environ 300 lieues de la ville du Cap, dans le district d'Uitenhagen, entre le Zondagrivier et le Grand-Vischrivier, non loin de la frontière Est de la colonie. *Silo* est au-delà de cette dernière rivière, dans la Cafrerie.

Digitized by Google

chemin, nous fîmes une courte visite au commandant Linde, digne vieillard de 77 ans, qui nous reçut avec une grande cordialité. C'est un excellent type des vieux colons hollandais avec presque toutes ses qualités et à peine quelques-uns de ses défauts. Sa bonté et son hospitalité sont généralement connues; sa maison et sa table sont rarement sans hôtes, et ses prairies sans bœufs que des voyageurs lui laissent jusqu'à leur retour. Aussi ses domestiques et les Hottentots qui travaillent chez lui ne parlent-ils de lui qu'avec beaucoup de respect; et les missionnaires de Gnadenthal l'ont toujours trouvé prêt à les aider quand ils avaient besoin de son secours. Cependant, il participe à tel point aux sentimens et aux préventions de ses compatriotes, qu'il ne peut souffrir les Cafres et qu'il s'est signalé contre eux pendant 6 campagnes comme commandant dans la garde civique de Zwellendam; enfin il servit encore comme volontaire dans la guerre que le gouvernement soutint contre les Cafres, il y a deux ans.

Kopjes-Kasteel est une ferme d'environ 3000 acres, maintenant en possession de deux familles de Hottentots de Gnadenthal où ils ont aussi une habitation. Déjà depuis longtemps ils nous avaient demandé de les visiter et de tenir chez eux des réunions; aussi leur joie a-t-elle été grande de voir leurs vœux accomplis. A notre arrivée ils entonnèrent un verset de cantique à la louange de Dieu; ensuite ils nous préparèrent une chambre dans laquelle je prêchai après souper devant environ 26 personnes, sur ces paroles : *Voici l'agneau de Dieu.* (Jean I, 29.) On n'avait pas eu le temps d'avertir les voisins, autrement il y aurait eu beaucoup plus d'auditeurs. Comme ce lieu n'est pas beaucoup plus loin de Gnadenthal que Houtkloof l'est d'Elim, nous espérons que l'on pourra bientôt aller y prêcher régulièrement (1).

François Pétro, un des Hottentots susmentionnés, nous offrit

---

(1) Cette espérance a été réalisée depuis lors. On y prêche maintenan tous les 15 jours.

Digitized by Google

son attelage pour le lendemain, et partit lui-même à minuit avec le nôtre pour prendre les devans. Aussi marchâmes-nous rapidement pendant la matinée du 20, et vers midi nous atteignîmes le Storms'-valley (vallée d'orage), où nous trouvâmes François avec nos bœufs. Vers le soir, nous fîmes notre halte à deux petites lieues du passage du Breede-rivier (rivière large). Nous y passâmes la nuit pour la première fois dans notre chariot, et le partageant en deux chambres à coucher, nous jouîmes d'un repos non interrompu.

Le 21, nous trouvâmes les bœufs que nous avions envoyés de Gnadenthal au Breede-rivier, et nous eûmes beaucoup de peine à leur faire passer la rivière dans le bac à cause de leur vivacité. Le pays était alors extrêmement sec et brûlé, car il n'y avait pas plu depuis très-longtemps.

Zwellendam fut fondé vers l'année 1740, sous le gouverneur Zwellengrebel; quoique ce soit un chef-lieu de district, cette ville compte encore parmi les moindres de la colonie. Nous y fûmes reçus avec amitié par le commissaire civil du district, ainsi que par M. Barry, un des premiers marchands de l'endroit. Le pasteur était allé au cap avec sa famille pour assister à un important synode de l'église réformée qui devait s'y tenir.

A quatre heures, nous quittâmes Zwellendam, et nous atteignîmes de bonne heure la station missionnaire de Zuurbrak ou Caledon, qui appartient à la société de Londres. Elle fut fondée en 1811; mais, à cause de diverses circonstances, elle fit peu de progrès pendant les premiers 15 à 20 ans. Cependant, depuis 1830, elle a beaucoup gagné sous la direction de M. Helm, élève du vénérable pasteur Jænicke, de Berlin. En 1834, on y bâtit une nouvelle église qui peut contenir 400 ou 500 personnes. Vers le même temps on y fit venir de l'eau au moyen de conduits en fer, donnés par le gouvernement colonial; de sorte que l'on peut faire des jardins et planter des arbres près des maisons, ce que l'on a commencé de faire. Plusieurs riches Hottentots y ont bâti des maisons, et au milieu de la vallée l'on a creusé les fondemens d'une nouvelle école sur une colline agréablement si-

Digitized by Google

tuée. Caledon compte 800 Hottentots, dont la moitié est disséminée dans le voisinage parce qu'ils ne trouvent pas d'emploi dans la station où les métiers de charron et de forgeron sont les seuls en activité et où l'agriculture est à peu près stationnaire à cause de la sécheresse. Pour la même raison, nous ne trouvâmes que 50 enfans présens à l'école, de 100 qui y vont. On leur enseigne à la fois l'anglais et le hollandais. De plus, il y a une école de petits enfans, tenue l'après-midi par Miss Anderson, fille du missionnaire de Pacaltsdorp. Caledon possède plus d'avantage que beaucoup d'autres stations missionnaires et deviendra probablement, avec la bénédiction de Dieu, un lieu florissant.

Après avoir joui de l'accueil hospitalier de la famille de M. Helm, qui lui-même était allé à Pacaltsdorp, nous continuâmes notre voyage à deux heures, et vers le soir nous atteignîmes le Schlangen-rivier (rivière des serpens). Nous y campâmes pour la nuit après avoir mis des entraves à nos bœufs de peur qu'ils ne retournassent à Caledon où il y a de meilleurs pâturages.

Le 23, comme nous descendions une pente rapide pour atteindre le Doornen-rivier (rivière des épines), le joug des deux bœufs attachés au timon du chariot se brisa par l'effort qu'ils firent pour la retenir, et si nous n'avions pas été près de la fin de la descente, les conséquences auraient pu en être sérieuses. Heureusement qu'il y avait près de là une ferme où nous réussîmes à nous procurer un nouveau joug, quoique à un prix exorbitant. Vers le soir, nous traversâmes la hauteur de Karacha, d'où nous pouvions encore découvrir, à une distance d'environ 45 lieues, le pic élevé de Gnadenthal.

Le 24, nous traversâmes le Vet-rivier (rivière-grasse), où l'on se propose de bâtir une église et de fonder un village; la situation paraît très-propre à cela. Il y a dans le voisinage plusieurs fermiers qui ont un ardent désir d'entendre la Parole de Dieu. Le plan est d'y envoyer de Zwellendam, toutes les semaines, un ancien zélé et pieux, pour y célébrer un service; et de temps en temps un ministre pour y administrer les sacre-

Digitized by Google

mens. L'établissement de pareilles stations est bien à désirer; car il y a baucoup de colons qui vivent si loin des églises qu'ils ne peuvent que rarement vaquer au service divin.

Le 25, nous nous levâmes comme de coutume à 5 heures du matin, et nous allâmes du Zoetemelk-rivier (rivière du lait doux) au Valsch-rivier (rivière fausse). Deux de nos bœufs commencèrent à boiter, ce qui nous força de nous procurer une autre paire chez un fermier voisin, M. Sauermann, au prix courant de 35 dollars par tête; il consentit obligeamment à laisser nos bêtes malades paitre avec les siennes jusqu'à notre retour. Nous fûmes tout réjouis de trouver en lui et sa femme des amis chrétiens; le réveil qui a commencé, il y a quelques années, dans les environs de Gnadenthal, s'étant étendu jusqu'à eux. Nous remarquâmes sur la table une bible et un livre de cantiques de Gnadenthal, qui portaient des marques évidentes que l'on s'en était beaucoup servi. Le réveil a été, dit-on, presque général jusqu'au Gauritz-rivier, qui forme la frontière du district de Zwellendam; mais au-delà règnent encore l'indifférence et la mort.

Nous montâmes l'après-midi sur les hauteurs qui bordent cette rivière. Le sol en est très-fertile, mais le manque d'humidité empêche de le cultiver. La terre est couverte d'aloès et d'autres plantes grasses entremêlées d'arbrisseaux sauvages. Quand la nuit vint, nous nous arrêtâmes au milieu de cette riche végétation, et beaucoup de ces belles plantes furent écrasées par notre chariot et nos bœufs. C'est l'Aloès socotorina, la véritable espèce médicale, qui croît ici. Pour en recueillir le jus, l'on fait un creux dans la terre que l'on garnit d'une peau de mouton, le côté de la chair en haut. On coupe les feuilles et on les place autour du creux, la queue en bas. Dans les fortes chaleurs, le jus coule facilement et est ensuite converti en une masse solide par l'ébullition. Il y a quelques années, ce commerce était très-lucratif, car cette matière était recherchée et se vendait fort cher; et même encore, à des prix plus modérés, beaucoup de pauvres familles y trouvent leur

Digitized by Google

subsistance. C'est cependant un travail désagréable à faire, à cause du suc qui s'attache aux mains et qui fait que tout ce que l'on touche ensuite prend un goût d'amertume; de sorte que ces pauvres gens, qui ne connaissent guère l'usage des fourchettes, éprouvent souvent un dégoût pour prendre leur nourriture.

Le 26, nous continuâmes notre route pendant une couple d'heures sur le même terrain; nous y remarquâmes l'arbre à fèves, commun aux environs d'Enon, et qui porte un fruit bon à manger et semblable à la fève commune. Nous descendîmes ensuite dans la vallée pittoresque mais desséchée du Gauritz: cette rivière, quoique large et profonde dans certaines saisons, n'était alors large que de quelques pas, et l'eau n'allait que jusqu'aux genoux. Comme il n'y avait là point de pâturage pour nos bœufs, nous nous arrêtâmes seulement pour les faire boire, et nous arrivâmes deux heures après dans la Honigklip-kluft (creux du rocher du miel), où nous trouvâmes quelque peu d'herbe. A la nuit, nous les laissâmes en liberté de brouter, à Doortjeshoogte, et ils s'y trouvèrent si bien qu'ils n'eurent aucune envie de s'éloigner de notre campement, que nous avions établi près de la grande route.

Le 27, nous nous arrêtâmes pour dîner à Gebbeks-valley. Pendant notre repas, un jeune fermier qui allait aux forêts des environs de George, arrêta son cheval pour nous regarder. Je lui demandai s'il était de ces destructeurs qui, semblables aux sauterelles, réduisent tout en désert devant eux, jusqu'à ce que toute la terre soit nue, ou s'il voulait planter des arbres à la place de ceux qu'il abattait. Comme il ne répondit que par un regard étonné, j'ajoutai que si j'étais gouverneur je ne donnerais à personne la permission d'abattre des arbres, avant d'en avoir planté un certain nombre. Cet homme semblait pétrifié et ne pouvait comprendre à quoi pouvait servir de planter des arbres qui ne porteraient du fruit que longtemps après la mort du planteur. Nous avions devant nous les deux rivières Braak, ainsi appelées à cause de la marée qui monte aussi loin et qui

Digitized by Google

en rend les eaux salées. Nous espérions les traverser toutes les deux ce soir-là, mais en arrivant au Petit-Braak, à 3 heures, il était tellement grossi par la marée, qu'il nous fallut attendre pendant 4 heures, et quand nous eûmes passé il était tout-à-fait nuit.

Le 28, nous passâmes de bonne heure le Grand-Braak, en transportant nos bagages dans une barque, parce qu'il y avait beaucoup d'eau; les bœufs passèrent ensuite à la nage avec le chariot vide. Cela nous prit deux heures et nous coûta deux schellings (2 fr. 50 c.). Nous y rencontrâmes le Rev. Ballot, de George, qui allait au synode avec sa famille. Au coucher du soleil, nous atteignîmes Pacaltsdorp, où nous fûmes cordialement reçus par le missionnaire Anderson et sa famille, et par son aide M. Hood. Nous y trouvâmes aussi le missionnaire Helm de Caledon, que nous n'avions pas trouvé en passant chez lui. Pacaltsdorp tire son nom du digne missionnaire Pacalt qui y est mort. Il commença ses travaux en 1814, et la station compte maintenant 700 habitans dont un grand nombre sont obligés de chercher leur subsistance au dehors. Le voisinage des forêts et de la ville de George, qui n'est qu'à une bonne lieue de distance, leur procure de grands avantages temporels. Mais les missionnaires se plaignent des tentations auxquelles les membres de leur troupeau sont exposés par la proximité de la ville. Comme notre Enon, cette station souffre beaucoup du manque d'eau, ce qui rend les jardins stériles, et il y a des années où les habitans sont forcés de les laisser entièrement incultes. Les maisons n'étant bâties que de bois, qui est très-abondant, sont pour la plupart en ruines. Pacaltsdorp possède cependant une belle église en pierres, due à un legs du missionnaire Pacalt, et une jolie école de petits enfans, dirigée par une fille de M. Anderson. On va aussi bâtir une grande école pour les enfans plus âgés qui sont confiés aux soins de M. Hood. M. Anderson, qui est missionnaire depuis 37 ans, travaille ici avec bénédiction, aimé de son troupeau et respecté par les colons, dont au reste l'indifférence pour les choses spirituelles lui occasionne une sincère douleur.

Digitized by Google

Comme nous avions maintenant à franchir la formidable montagne de Craddock, au pied de laquelle se trouve George, nous louâmes 16 bœufs frais à Pacaltsdorp avec deux Hottentots et nous envoyâmes notre attelage en avant. A 9 heures du matin, nous partîmes; nous passâmes par George, et en deux heures et demie nous atteignîmes le pied de la montagne. Mais ici la route était dans un état épouvantable, et l'on ne peut attribuer qu'au secours de Dieu le bonheur que nous eûmes de nous trouver sains et saufs sur le versant septentrional, après quatre heures d'efforts continus. Deux fois le chariot fut en danger d'être précipité dans un abîme; le train de derrière était déjà en l'air, quand il fut remis en place par le sang-froid et l'adresse de Frédéric et de son fils. C'est dans de tels passages montagneux que l'on comprend la raison pour laquelle les waggons africains sont si fortement construits et traînés par tant de bœufs. Remerciant le Seigneur de tout notre cœur de ce qu'il nous avait préservé, nous nous endormîmes le soir dans notre waggon, accablés de fatigue, à l'entrée du Langekloof.

Le 30, nous continuâmes notre voyage sur une route belle et unie. Pendant notre halte de midi, nous vîmes passer un sergent qui ramenait à George un Boschiman échappé de prison et qu'il n'avait atteint qu'au Zondag-rivier. Cet homme était accusé d'avoir commis un meurtre dans le district de Graaf-Reynet; il était à cheval à côté du sergent dans une insouciance complète, du moins à ce qu'il semblait. C'est à la vérité un trait frappant du caractère des Boschimans. Du reste, son air simple et candide ne ressemblait à rien moins qu'à celui d'un meurtrier. Campant le soir entre le Diep-rivier et le Klip-rivier, nous fûmes troublés dans la nuit par un orage qui malheureusement fut trop court pour mouiller la terre altérée.

(*La suite au prochain numéro.*)

Digitized by Google

NOUVELLES RÉCENTES.

I. SUD DE L'AFRIQUE. — Frère Hallbeck écrit de *Gnadenthal*, sous la date du 14 janvier, ce qui suit :

« Malgré toutes les épreuves par où nous avons à passer, le Seigneur ne manque pas de nous soutenir et d'augmenter notre foi. Les fêtes de Noël ont été pour nos cœurs un temps de rafraîchissement. Comme l'année passée, de même aussi cette année l'affluence des personnes, colons et Hottentots, qui s'étaient rassemblés pour célébrer avec nous les fêtes, a été telle que, quoique nous ayons eu deux prédications à la fois, au temple et à la maison d'école, le local a été insuffisant pour comprendre tout le monde, et une grande partie d'entre eux ont dû rester dehors. Nous sommes bien réjouis de voir se maintenir et même s'augmenter chez les candidats au baptême et chez les nouveau venus le désir d'être instruits dans les vérités de l'Évangile et de recevoir une nourriture pour leurs âmes affamées et altérées. Dans les écoles, il y a augmentation depuis le nouvel an dans le nombre des élèves, et elles sont aussi remplies qu'elles peuvent l'être. Quatre jeunes Hottentots de l'école pour former des instituteurs et des aides-missionnaires, sont déjà employés alternativement pour aider dans les écoles d'enfans.

Dans nos environs, les portes nous sont de plus en plus ouvertes pour annoncer la bonne parole de Dieu, non-seulement aux membres dispersés de notre église, mais aussi à beaucoup d'étrangers. Ici (à *Gnadenthal*) comme à *Elim*, il vient encore continuellement des personnes qui demandent la permission de rester parmi nous. »

Bien qu'en général dans la colonie on ne pût s'attendre qu'à une récolte très-médiocre, ce qui était la cause de la grande augmentation qui a eu lieu dans les prix du blé, à *Gnadenthal* et à *Grünekloof* les champs promettaient pourtant une assez bonne récolte. On en peut dire autant d'*Enon*, où le temps

Digitized by Google

continuait à être favorable. Frère et sœur Lemmerz sont arrivés dans cette dernière station le 29 novembre. A *Silo*, deux femmes tamboukis ont été baptisées au mois d'octobre.

Le 6 novembre, la vénérable sœur Eve Dorothée Kohrhammer, née Lehmann, à *Gnadenthal*, a été retirée par le Seigneur de ce monde, à l'âge de 83 ans. Cette fidèle servante a voulu servir son maître jusqu'au dernier moment de sa vie, même dans son état de veuvage ; et cette grâce lui a été accordée.

II. SURINAM. — Des lettres de *Paramaribo* ont apporté la nouvelle douloureuse que cette mission a de nouveau fait la perte d'un de ses ouvriers, en la personne du frère Guillaume Wolter, qui est mort le 11 février, à l'âge de 31 ans.

III. EUROPE. — Si, d'un côté, le Seigneur a fait, dans le dernier temps, bien des brèches dans les rangs de nos missionnaires, il est réjouissant de voir, que de l'autre, il dispose toujours de nouveau des frères à abandonner volontiers leurs aises et les douceurs dont ils jouissent au milieu de leurs églises pour aller annoncer la bonne nouvelle du salut aux pauvres païens, en s'exposant à toutes sortes de privations et à la mort dans des climats meurtriers. — Dans le courant des mois passés, des vocations pour le service des missions ont été adressées aux frères suivans : Au frère Ernest-Henri Kschischangk, employé dans le pensionnat des garçons de Kleinwelke, pour le *Sud de l'Afrique* ; au frère J.-G.-F. Jansa, de Zeist, pour le *Surinam* ; au frère Guillaume Hæuser, ouvrier des frères non mariés à Herrnhout, pour les *Antilles Danoises*, en qualité de président de la conférence des aides dans ces îles, en remplacement du frère Sybrecht qui a demandé à être déchargé de ces fonctions ; et enfin aux frère et sœur Lichtenthæler, d'Ephrata, près Lititz (Pensylvanie), pour l'île *St-Christophe*.

Le 15 mars fut marié à Gnadenfrei le frère veuf Joseph Rœmer, missionnaire de *Sainte-Croix* (Antilles Danoises), avec la sœur Louise Richter ; et le 21 avril, à Neuwied, le frère Sand, destiné pour le Surinam, avec la sœur Louise Wilhelm.

Digitized by Google

Neuf frères et sœurs sont partis pour les contrées où ils sont appelés à travailler. Frère et sœur Gysin se sont embarqués le 4 avril à Londres pour le *Sud de l'Afrique*; frère Kræhmer a quitté Altona, le 3 avril, pour se rendre dans les *Antilles Danoises*; le 9, frère Hasting a mis à la voile à Copenhague pour le *Groënland*; et le 3 mai, les frères Joseph Rœmer et Gruhl, avec leurs épouses, et la sœur Raue sont partis pour les *Antilles Danoises*.

Le 20 avril, les frères Traugott Freitag, missionnaire au Labrador, et Chr.-Théod. Bauer, ouvrier des frères non mariés à Neudietendorf, ont été consacrés diacres de l'Eglise des frères, à Herrnhout, par l'évêque Frédéric-Louis Kœlbing.

Le frère Ernest Krœger, ouvrier des frères non mariés à Neusalz, a été nommé inspecteur-adjoint du pensionnat des garçons à *Neuwied*, sur le Rhin; et le frère Ernest-Levin Wünsche, qui jusqu'ici a été employé à l'enseignement dans l'*Ecosse*, a été nommé professeur au collége de l'Unite à *Niesky*.

Le 22 juin, frère Énéquist est arrivé avec sa famille à Montauban. Il a pris aussitôt les arrangemens nécessaires pour se charger, à dater du 1er juillet, conjointement avec son épouse, de la direction du pensionnat de Mlle Frossard, qui toutefois en conservera encore la *Direction légale*.

ANNONCE.

PAROLES ET TEXTES TIRÉS DE L'ÉCRITURE-SAINTE,

Pour chaque jour de l'année 1841.

Ce petit recueil annuel vient de sortir de presse. La préface de l'année passée y est jointe encore cette année. Nous observons pour ceux qui ne connaissent pas encore cet ouvrage, qu'il peut servir aussi d'Almanach. A côté des passages de l'Écriture-Sainte sont indiqués les jours de la semaine et les dates; on y trouve en outre, l'indication des principales fêtes de la chrétienté. En un mot, c'est un Almanach chrétien, qui a l'avantage de répandre partout où l'on s'en sert la connaissance de la Parole de Dieu. Cet ouvrage se publie tous les ans et en plusieurs langues. L'année que nous annonçons est la 111e de son existence.

Les demandes, par lettres affranchies, pourront être faites : à *Nismes*, au Bureau du Journal, et *au Locle* (Suisse), chez l'Ancien Delachaux.

Digitized by Google

DISCOURS

ADRESSÉ A L'ÉGLISE DE HERRNHOUT, LE 28 FÉVRIER 1836,

PAR LE FRÈRE F.-L. KOELBING.

TEXTE : *Je suis venu mettre le feu sur la terre ; et qu'ai-je à désirer s'il est déjà allumé ? Or, je dois être baptisé d'un baptême ; et combien ne suis-je pas pressé jusqu'à ce qu'il soit accompli ?* (Luc XII, 49. 50.)

Jean Baptiste, qui précéda notre Seigneur pour lui préparer le chemin, en conviant les hommes à la repentance, le désignait comme celui qui baptiserait d'esprit et de feu. Notre Seigneur lui-même, à la fin de sa carrière terrestre, étant sur le point de retourner dans la gloire de son Père, déclare dans les paroles de notre texte, quel était le but de sa venue sur la terre. Il nous dit qu'il était venu mettre le feu sur la terre, et qu'il désirait ardemment que ce feu embrasât peu-à-peu l'univers entier, en réchauffant et régénérant les cœurs de tous les hommes.

Le feu qui a le pouvoir de produire de tels miracles, c'est la charité divine, de laquelle l'apôtre St. Jean parle en disant : *Dieu est charité, et celui qui demeure en la charité, demeure en Dieu, et Dieu en lui.* (1 Jean IV, 16.) Ce feu est la charité qui porte nos cœurs à aimer Dieu pour lui-même par-dessus tout, et notre prochain comme nous-mêmes ; c'est la charité qui changerait en paradis toute la terre, si les hommes lui ouvraient leurs cœurs.

Mais, qu'est-elle devenue cette charité? Elle s'est enfuie de ce monde ; les flammes en sont éteintes! En jetant les regards autour de nous, nous ne trouvons sur toute la terre que haine et discorde. Les hommes destinés à goûter combien le Seigneur est bon, lui ont tourné le dos et courent après des idoles. Au lieu de l'aimer par-dessus toutes choses, ils aiment le monde et ce qui est dans le monde ; savoir : les convoitises des yeux et

Digitized by Google

de la chair. Au lieu d'être attachés à leur Dieu créateur, et de le servir uniquement, leur cœur est attaché aux choses terrestres et, par conséquent, rempli de dépit et de pensées malheureuses. Tel a été de tout temps le tableau que présente cette terre, et pouvons-nous nier que telle ne soit encore aujourd'hui sa figure? En regardant autour de nous, dans les contrées éclairées par le flambeau de l'Évangile, nous voyons avec quelle puissance irrésistible le péché règne partout, et combien les hommes, entraînés par leur sensualité et enflammés par le feu de leurs mauvaises passions, servent le péché et s'écartent du chemin étroit qui conduit à la vie éternelle.

En vérité, mes chers frères et mes chères sœurs, quand nous avons reconnu qu'il existe quelque chose de préférable, notre cœur saigne en considérant l'empire que le péché a pris dans les cœurs des hommes et les malheurs inouïs qui en résultent. Nous sommes alors sur le point de nous décourager et de demander : Qui sera donc sauvé? Mais, nous le savons, il y a une charité divine qui est plus forte que le péché, et par laquelle nous serons même victorieux de la mort. Toutefois, comme personne ne pourra avec ses richesses racheter son frère, ni donner à Dieu sa rançon (Ps. 49, 8.), de même aussi nul ne peut allumer dans le cœur de son prochain cette charité divine et incomparable. N'existant plus dans ce monde, nous en serions restés privés si l'Éternel, notre créateur, n'avait pas eu pitié de notre misère, si sa charité et sa miséricorde n'étaient pas éternelles, et qu'il n'eût pas fait descendre des cieux le Fils de son amour. Celui-ci venant du sein du Père, a rapporté sur la terre le feu de cette céleste et douce charité. Quiconque le voyait, voyait le Père (Jean XIV, 9.). Comme le Père ne cesse jamais d'opérer, de même le Fils était occupé sans relâche à faire des miracles de tous genres par sa toute-puissance et par sa charité (V, 17). Chaque pas de sa carrière terrestre était marqué par un bienfait; inviter et soulager les âmes travaillées et chargées était son occupation journalière, et chercher les brebis égarées et les ramener sous sa houlette était le but de sa

Digitized by Google

mission. En quelque lieu qu'il fût, le feu de la parfaite et céleste charité brillait, soit dans ses actions, soit dans ses discours. Et si nous l'accompagnons encore dans le cercle de ses disciples, qu'il aima jusqu'à la fin, si nous le voyons leur faire ses tendres adieux avant de les quitter, quelle charité infinie se présente à nos regards! Comme il est soigneux d'attirer à lui par son amour et sa tendresse tous les siens et de former entre eux, lui et son Père céleste, une communion douce et inaltérable! En vérité, c'est en lui que nous trouvons la source unique et pure de la charité véritable et éternelle.

Et cependant, mes chers frères et mes chères sœurs, tout cela n'aurait pas été suffisant : sa grande vocation, de mettre le feu sur la terre, n'aurait pas encore été accomplie par là. Il était essentiel qu'il se passât encore une chose plus importante, chose dont le Sauveur parle proprement dans notre texte d'aujourd'hui, quand il dit : *Je suis venu mettre le feu sur la terre; et qu'ai-je à désirer s'il est déjà allumé? Or, je dois être baptisé d'un baptême, et combien ne suis-je pas pressé jusqu'à ce qu'il soit accompli?*

Si le feu sacré de la charité divine, qui ne cesse de brûler sur la terre, devait être allumé, il était nécessaire que le Fils éternel se chargeât de ce baptême douloureux, qu'il mourût pour nous, et qu'il réconciliât les hommes avec Dieu, par sa mort sur la croix. Notre Sauveur désirait ardemment que ce baptême fût déjà passé; car il a fallu qu'il fût semblable en toutes choses à ses frères, afin qu'il fût un souverain sacrificateur miséricordieux (Hébr. II, 17). Il devait sentir ce que sentent les cœurs des hommes; il devait être tenté et éprouvé en tout comme nous. Voilà pourquoi il était pressé jusqu'à ce que ce baptême de douleurs fût passé; voilà pourquoi il commença à être effrayé et fort agité, et que son âme était saisie de tristesse jusqu'à la mort, lorsqu'il était sur le point de commencer ses rudes souffrances en Gethsémané. Et n'est-ce pas par ses souffrances et les sentimens de son cœur semblable au nôtre qu'il nous donne les preuves les plus incontestables de son

Digitized by Google

amour pour nous?... Et quel n'est pas l'éclat et la pureté des flammes de sa charité, qui se présente à nos yeux, lorsque nous accompagnons notre Sauveur souffrant pour nous, l'homme de douleur, à la montagne des Oliviers, dans le palais de Pilate, et enfin à Golgotha, où nous le voyons être notre médiateur et sauver nos âmes au prix de son sang! C'est alors que nos cœurs s'embrasent d'amour pour lui : nous comprenons et croyons qu'il y a une charité éternelle, infinie, divine, qui est plus forte que la mort. Et, aussitôt que cette charité de notre Sauveur se répand dans nos cœurs, mes chers frères et mes chères sœurs, nous nous sentons fortifiés et capables de vaincre les mauvais penchans et les mauvais désirs de nos cœurs corrompus; nous sommes prêts à ensevelir dans sa mort tout ce qui est péché, et nous formons la résolution de consacrer toute notre existence à celui qui nous a tant aimés, qui nous a aimés jusqu'à la mort. *Personne n'a un plus grand amour que celui de donner sa vie pour ses amis* (Jean XV, 13.). Or, Dieu signale son amour envers nous, en ce que, *lorsque nous n'étions que pécheurs, Christ est mort pour nous* (Rom. V, 8). C'est ainsi que fut mis sur la terre le feu du baptême de Christ, qui, depuis ce temps-là, a constamment répandu ses flammes sur l'univers entier, embrasant des milliers d'âmes et les unissant à lui par un amour sincère et indissoluble.

Qu'il serait doux, mes chers frères et mes chères sœurs, si l'impression de son amour jusqu'à la mort, était ineffaçable dans les cœurs de nous tous! Mais il est nécessaire pour cela que nous invoquions ardemment le Sauveur ; car c'est lui qui peut imprimer dans nos cœurs le sentiment de ses souffrances et de sa mort, et y rallumer le feu de sa charité divine. Unissons donc aujourd'hui nos cœurs et nos mains pour former une nouvelle alliance avec lui et entre nous. Promettons-lui de lui consacrer nos corps et nos âmes, et prions-le de verser dans nos cœurs le feu de son amour, par lequel nous vaincrons tout péché et toute séduction du monde.

Digitized by Google

CONFÉRENCE PASTORALE DE HERRNHOUT

TENUE LE 29 MAI 1839.

(*Suite.*)

Les lettres adressées cette année à la conférence ont été au nombre de 18, dont quelques-unes sont écrites au nom de plusieurs pasteurs. Parmi ces lettres, il y en a quatre de la Prusse, une du Hanôvre, une du Wurtemberg, quatre de la Suisse, une de la Hongrie, une des Pays-Bas, une d'Angleterre, deux du Danemarck, deux de la Suède et une de la Russie.

Nous nous faisons un plaisir de communiquer à nos lecteurs des extraits de plusieurs d'entre elles. Ils comprendront que leur contenu ne permet pas de les publier en entier, en ce que leurs auteurs y font connaitre des expériences particulières concernant leurs personnes ou leur ministère, qu'ils ont bien l'intention de confier aux membres de la conférence, comme à un cercle de pasteurs, amis de l'Évangile, mais non indistinctement à toutes les personnes; et ces expériences étant rendues publiques, pourraient quelquefois avoir pour effet d'entraver le règne de Dieu plutôt que de l'avancer. La seule crainte de voir publiées leurs lettres, pourrait aussi empêcher les correspondans de la conference de faire leurs communications avec cette confiance et cette franchise qui sont nécessaires en pareil cas, et pourrait même produire une diminution dans leur nombre. Nous nous bornerons donc, dans ces extraits, aux matières d'un intérêt général.

Lettre de 16 pasteurs et ministres du canton de Bâle, en Suisse, rédigée par M. J. Linder, archidiacre à Bâle.

La position d'un pasteur à Bâle est, sous plusieurs rapports, très-agréable. Là, il n'est pas seul à travailler à l'œuvre du Seigneur. Aussi peut-on de nos jours, plus que jamais, compter

sur l'assistance du gouvernement pour toutes les œuvres chrétiennes. Les pasteurs vivent entre eux d'une manière très-amicale, et quoique dans leur nombre très-peu soient membres de notre conférence, ils sont pourtant tous unis par la même foi. Les auditeurs sont pour la plupart animés d'un esprit religieux, ce qui se fait particulièrement remarquer dans les hautes classes. On s'intéresse toujours beaucoup aux diverses sociétés et entreprises chrétiennes ; et, comme les réunions particulières d'édification ne sont l'objet d'aucune gêne, ni d'aucun empêchement, il n'y a dans l'église ni séparations, ni ces luttes qui occupent tant les esprits dans d'autres endroits. Cela peut venir en partie de ce qu'il n'est pas dans le caractère de notre peuple de s'occuper beaucoup de doctrines particulières. Mais, d'un autre côté, on ne trouve pas chez lui non plus autant de zèle qu'ailleurs pour la recherche profonde de la Bible; et quoi que le christianisme soit généralement en honneur, cette ferveur et cette fermeté qui le distinguent dans les contrées où il est obligé de se frayer le chemin à travers les luttes et les contradictions, se rencontrent beaucoup moins dans notre pays.

Vous savez que notre maison des missions a perdu son inspecteur, M. Blumhardt. Le Seigneur l'avait comblé de ses dons; aussi jouissait-il de l'estime générale. Il est mort à l'âge de 59 ans. Des rapports d'amitié l'unissait avec nous et il assistait souvent à nos conférences. Veuille le Seigneur donner à son successeur, M. le pasteur Hoffmann de Winnenden, dans le Wurtemberg, de diriger la grande œuvre qui l'attend, avec la même énergie et la même onction, afin que notre institut des missions, cet arbre dont les rameaux s'étendent au loin, porte toujours des fruits en abondance.

Nous avons éprouvé une autre perte dans la personne de notre bien-aimé frère Charles Brenner. Son zèle calme et chrétien, sa douceur et son humilité, ses dons et ses lumières, la profondeur de son jugement, la fidélité avec laquelle il s'acquittait de ses fonctions, lui avaient attiré, comme homme et comme frère, l'amour de tous. Il est regretté de tout le monde ; mais

Digitized by Google

surtout de sa veuve, plongée dans une profonde affliction, quoique puissamment soutenue d'en haut.

Ce qui distinguait particulièrement notre cher frère Brenner, c'était son amour ardent et plein de compassion pour les brebis perdues de la maison d'Israël. Il écoutait avec le plus grand calme les contradictions et les scrupules qu'on oppose si souvent à l'œuvre des chrétiens qui travaillent à la conversion des Juifs; et, comme il était très-modéré dans ses attentes, toutes les déceptions qu'il éprouva, tout le temps et toutes les peines qu'il perdit, ne purent jamais abattre son courage et sa foi enfantine. Un beau témoignage des bénédictions répandues sur son activité, c'est l'estime générale dont jouit sa mémoire, même parmi les Juifs les plus zélés.

Notre conférence générale de cette année s'est tenue le 23 avril, dans la maison de notre cher frère Von-Brunn, pasteur à St-Martin, à Bâle. Nous avons vivement senti à cette occasion que les anci ens temps de gloire de notre réunion ont passé. Nous nous sommes rappelés le souvenir de nos anciens et vénérables frères, MM. les pasteurs Raillard, Stückelberger, Eglinger, Preiswerk, Ecklin, Krey, Iselin, qui sont tous morts. Notre très-cher frére Jérôme Burkhard les a aussi suivi, depuis déjà plus d'un an. Et, hélas! plusieurs de ceux qui leur ont survécu, gémissent encore parmi nous sur la perte de leur houlette brisée (1). Mais que notre ancienne gloire soit passée, n'importe, l'arche de Dieu (Apoc. XI, 19.) ne nous est pas encore prise. Le Seigneur nous conserve le flambeau de sa parole, et il nous accorde sa paix, qui surpasse toute intelligence; et, quoique nous n'ayons que notre misère à mettre en commun, nous nous réjouissons néanmoins de ce que le Seigneur regarde à notre pauvreté et reconnaît notre âme dans son indigence. Aussi

---

(1) Plusieurs des 24 ou 26 pasteurs qui ont été exilés par le gouvernement de Bâle-Campagne, dans la révolution en 1832, restent maintenant dans la ville de Bâle sans troupeau, quoiqu'ils y soient visités fréquemment par les fidèles de leurs anciennes églises.

Digitized by Google

chacune de nos conférences présente quelque chose de nouveau pour notre encouragement. Cette fois nous avions le plaisir de voir au milieu de nous les chers frères Bœnhof, ancien missionnaire dans les Antilles danoises, et Straubel, ouvrier de la Diaspora en Suisse, qui, suivant sa nouvelle vocation, est sur le point de partir pour la Jamaïque, ce qui nous donna occasion de nous réjouir de la liaison intime qui existe entre l'œuvre de Dieu parmi les chrétiens et celle parmi les païens.

Plusieurs de nos frères exilés qui, jusqu'ici, attendaient de voir s'ouvrir des portes pour prendre de nouveau la conduite d'un troupeau, ont été employés depuis peu de différentes manières. Le frère Bernoulli a été nommé agent de la *Société des amis d'Israël*, en remplacement du bienheureux frère Brenner. Frère Jean Hoch a transporté son institut d'éducation de Beuggen à Riehen, près Bâle ; il y a réuni 25 élèves. Frère Emmanuel Burkhard a été chargé de l'emploi de secrétaire de la maison des missions, et il est très-occupé. Frère Von-Brunn fils aide son père dans les fonctions de pasteur. Frère Eglinger a commencé une école de filles, dans laquelle il compte déjà 45 élèves, divisées en 3 classes.

Ce qui fait époque dans l'histoire de notre société fraternelle, c'est cette circonstance, que notre frère Christophe Stæhelin, prédicateur à la maison de correction à Bâle, a accepté sa nomination de pasteur à Zyfen (Bâle-Campagne). Le pasteur qui se trouvait dans cet endroit avait été révoqué de son emploi par le suffrage de ses paroissiens, chose qui peut arriver tous les cinq ans dans les églises de la campagne, qui se sont séparées de la ville. Nous désirerions certainement que la prédication de l'Évangile pût se faire entendre librement et sans entraves dans ce pays, d'où tant de pasteurs fidèles ont été exilés ; nous ne nous dissimulons cependant pas tout ce qu'il y a de difficile et de précaire dans une position telle que celle dans laquelle le frère dont nous venons de parler va entrer. On peut envisager sa résolution de diverses manières, mais le meilleur parti à prendre, c'est de garder le silence et de penser : Nous ne savons ce

Digitized by Google

que nous devons faire ou dire; mais nos yeux se tournent vers toi, ô Éternel!

Vous connaissez, par les feuilles publiques, le grand mouvement qu'a occasionné, dans le canton de Zurich, l'arrivée du docteur Strauss de Louisbourg. C'était un spectacle remarquable, pour l'observateur attentif, que de voir un peuple en opposition directe avec un gouvernement qu'il avait nommé lui-même peu de temps avant; et ce fait a fourni la preuve la plus évidente que le choix du peuple n'exprime pas toujours sa volonté! Ce qui a aussi frappé, c'est de voir un clergé, connu généralement comme assez indifférent, s'opposer d'une voix unanime à cette première attaque de l'incrédulité. Cela s'explique cependant par la censure sévère que tout le clergé dut, dans cette occasion, éprouver de la part du grand conseil, et par laquelle les plus indifférens même furent portés à s'opposer à l'installation du nouveau professeur. Il semble à celui qui écrit cette lettre, que le mouvement religieux bien remarquable du peuple de Zurich, n'a pas encore atteint le but désiré. Cela ne serait arrivé que dans le cas où le gouvernement qui appelait M. Strauss se serait démis de son autorité, convaincu qu'il n'agissait pas selon les vues du peuple, ou bien dans le cas où il aurait réparé sa faute par un choix plus satisfaisant. Maintenant les gouvernans et le peuple forment deux partis fortement opposés l'un à l'autre, et on fait des efforts pour rendre suspects ceux qui ont pris la parole au nom du peuple. Mais l'unanimité avec laquelle le peuple de Zurich, tant à la ville qu'à la campagne, s'est déclaré pour la foi de ses pères, n'est pas moins un beau signe de cette époque, dont on peut attendre encore beaucoup d'heureux résultats.

Du reste, le plus grand danger menace l'église de Christ, non pas de la part de ceux qui refusent de reconnaitre le fond historique de l'Évangile, mais plutôt de la part de ceux qui tiennent un langage pieux, pour flatter le parti religieux dominant, et qui regardent les choses essentielles comme accessoires, alléguant pour prétexte qu'il faut s'affranchir de la servitude

Digitized by Google

de la lettre, et ne s'en tenir qu'aux idées. Ces personnes, il est vrai, n'enlèvent pas ouvertement au peuple son Sauveur, mais elles le lui dérobent par ruse.

Que le Seigneur nous préserve tous de nous laisser séduire par la philosophie et par de vains raisonnemens conformes à la tradition des hommes et aux élémens du monde, et non point à la doctrine de Christ en qui habite corporellement toute la plénitude de la divinité. Il nous importe peu qu'on nous appelle bornés et étroits, parce que nous tenons à la vérité littérale de l'histoire des grandes merveilles de Dieu, qui ont été opérées pour notre salut dans l'accomplissement des temps. Unis de cœur à l'église des frères, nous voulons rompre comme elle, avec toute autre doctrine, ne prêchant que la parole de la croix. C'est ainsi que nous l'a enseigné aussi notre bienheureux réformateur OEcolampade : « Il est chrétien, dit-il, celui qui croit de cœur que le Fils de Dieu est devenu vrai homme, et qu'il nous a obtenu, par ses souffrances et par sa mort, le pardon de nos péchés et la vie éternelle. Celui qui ne le croit pas, n'est pas chrétien. Celui qui le croit, avec sincérité de cœur, confessera aussi tous les autres articles de la foi! »

En terminant, nous souhaitons de tout notre cœur, que le Seigneur accorde à votre conférence une mesure abondante de son Esprit, et que tous les pasteurs réunis ne forment qu'un cœur et qu'une âme. Puisse notre union avec vous demeurer encore longtemps, et être en bénédiction pour nous-mêmes et pour ceux qui nous écoutent.

Lettre de M. G. Legrand, pasteur à Fribourg, en Suisse.

Par la raison que ma position est bien différente de celle de mes chers frères et collègues de Bâle, j'ajoute à notre lettre générale celle-ci qui me concerne en particulier. Il vous est connu que je fus nommé, en 1836, pasteur de la petite église évangélique formée récemment dans cette ville. Le Seigneur, qui me donna d'accepter cette vocation avec joie, m'a conservé jusqu'à ce jour la conviction consolante qu'il m'a lui-même placé ici.

Digitized by Google

Il s'est déclaré pour notre petite église, surtout quant à l'extérieur. Les riches dons que nous avons reçu de nos frères de la Suisse nous ont procuré les moyens d'acheter une maison pour en faire un presbytère, de bâtir une chapelle assez vaste, et de fonder une école dans laquelle une cinquantaine d'enfans reçoivent l'instruction d'un maître chrétien. L'Eglise est composée d'environ 450 membres dont les trois quarts sont Allemands et un quart Français. La plupart sont des ouvriers et des agriculteurs qui demeurent en partie dans les environs de la ville. Le service se fait chaque dimanche dans les deux langues. Vous pouvez bien vous imaginer, chers frères, que dans une église, qui jusque-là était privée de toute instruction, qui est composée de tant d'élémens divers, et qui est entourée d'une population catholique très bigote, il arrive bien des choses humiliantes qui affligent le cœur et qui le poussent à la prière. Pourtant je puis dire, à la gloire de Dieu, qu'il m'accorde le secours de sa grâce. Bien que je ne puisse parler d'un réveil religieux proprement dit, on assiste cependant régulièrement au culte, on écoute la parole avec attention, et elle tombe çà et là dans un bon terrain, où elle portera des fruits dans son temps. Ce qui ne veut pas se plier sous la parole et l'Esprit de la grâce, je le recommande à la miséricorde et à la longanimité du Sauveur fidèle, qui a aussi versé son sang pour de telles âmes. De la part des autorités, on ne met aucun obstacle aux fonctions de mon ministère, mais plusieurs membres de mon église ont à craindre les tentatives du prosélytisme. Je crois, de mon côté, que je doive renoncer à toute sorte d'influence directe sur la population catholique. Puissé-je, avec toute ma maison et mon église, devenir toujours de plus en plus une lumière pour elle.

Il importe de nos jours plus que jamais d'être bien ferme dans la foi, et de ne pas se laisser troubler par l'esprit de dissidence et de séparation qui fait son œuvre dans plusieurs églises protestantes ; mais de prier avec d'autant plus d'ardeur, que tous les croyans se réunissent aussi dans une communion extérieure, comme ils ne sont intérieurement qu'un en Christ, et de mon-

Digitized by Google

trer ainsi par le fait que la simple parole de Dieu est puissante pour unir les cœurs en une même foi et en un même amour. C'est dans ces sentimens que je me recommande avec mon église à votre souvenir.

BIOGRAPHIE

DU FRÈRE JEAN-FRÉDÉRIC REICHEL, LE JEUNE, DÉCÉDÉ A GRACE-BAY, DANS L'ISLE D'ANTIGOA, LE 5 SEPTEMBRE 1800.

Je suis ne le 24 septembre 1759, à Taubenheim, dans la Haute-Lusace. Dès ma naissance, mes parens me consacrèrent à celui qui m'avait créé et racheté par son sang. Leur position extérieure ne leur permettant pas de donner à mon éducation autant de soins qu'ils le désiraient, ils me placèrent, à l'âge de 4 ans, dans l'institut des garçons, à Niesky; et c'est ainsi que je fis mon entrée dans l'église des frères, dans laquelle le Sauveur m'a maintenu jusqu'à ce jour.

Je regarde mes années d'enfance comme une époque remarquable de ma vie, par l'œuvre bénie que le St-Esprit commença alors dans mon cœur. La profonde impression que j'ai toujours conservée des grâces que le Seigneur me fit dans ce temps-là, en m'inspirant un tendre intérêt pour les enfans, m'a laissé aussi cette conviction que les soins qu'on leur donne au nom du Seigneur ne demeurent jamais infructueux. Je trouvai dans cette pensée beaucoup d'encouragemens, et elle augmenta ma confiance au Sauveur lorsque plus tard je fus employé dans son service auprès de la jeunesse. Je me souviens encore qu'à l'âge de 5 ans, je priai le Sauveur avec larmes de m'accorder la grâce d'assister à la réunion de prières pour les enfans. Ayant obtenu cette permission, je lui demandai de me rendre heureux et de prendre possession de mon cœur pour lui appartenir éternellement. Il daigna encore exaucer ma prière. Les assemblées pour les enfans, qui se tenaient tous les jours, furent bénies pour mon cœur; je m'appliquai à bien remplir mes

Digitized by Google

devoirs et à satisfaire mes maîtres. Je ne pouvais me coucher tranquille sans l'assurance qu'ils m'avaient pardonné mes fautes ; je ne m'endormais pas non plus, sans m'être recommandé au Sauveur par la prière. L'an 1770, l'institut des garçons fut transféré de Niesky à Herrnhout, où je me rendis aussi. Les dernières années de mon enfance s'y passèrent doucement et dans le commerce du Sauveur.

Lorsque je réfléchis sur la seconde période de ma vie, depuis ma 12e jusqu'à ma 20e année, mon cœur est pénétré de componction, mais aussi rempli d'actions de grâces, et je ne puis que m'écrier :

Oui, sur moi misérable,
Ta grâce est ineffable ;
Mais un point, cher Sauveur,
M'abat dans la poussière :
Je suis fort en arrière
Envers toi pour tant de faveurs.

A l'âge de 13 ans, je fus reçu dans le corps des jeunes gens. A cette occasion, je me dévouai de nouveau au Sauveur, le suppliant de me recevoir en grâce et de me conduire comme il l'avait fait jusqu'alors. L'on me proposa d'apprendre la profession de tailleur, et bien que je n'y eusse aucune inclination, je ne pus cependant me résoudre à refuser cette offre : je l'acceptai par obéissance, et j'ai vu dans la suite que c'était le chemin par où le Sauveur voulait me conduire. Je fus donc placé en apprentissage chez le frère Lund, qui était maître tailleur dans la maison des frères non mariés à Herrnhout. Je reçus de ce digne et fidèle serviteur de Dieu, les plus tendres soins pour mon bien-être temporel et spirituel ; et par l'assiduité que le Seigneur me donna, je devins assez habile pour pouvoir, dans la suite, gagner ma vie. Peu après avoir été reçu dans le corps des jeunes gens, je témoignai à l'ouvrier de ce corps le désir d'être incorporé dans l'Église des Frères par la réception ; j'en priai aussi, enfantinement, le Sauveur, et cet heureux sort m'échut le 8 juin 1772. Le discours que le frère Gottfried Clémens fit à cette occasion sur le texte du jour : « Son esprit rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfans de Dieu, »

Digitized by Google

fit une profonde impression sur moi, sous l'influence de l'Esprit Saint, qui pendant cet acte me découvrit ma corruption, et en particulier le péché de ne pas croire au Sauveur. Le discours traitait de l'état d'un vrai enfant de Dieu, de la foi vivante en Jésus, et de ce qui en découle. Trouvant que mon cœur était destitué de toutes ces qualités, je pensais que si les frères me connaissaient tel que j'étais, je ne serais pas rendu participant de la grâce qui m'était accordée. Ces réflexions me causèrent pendant quelque temps, beaucoup d'inquiétude. Ah! si j'avais alors écouté la voix du St-Esprit, je me serais épargné pour la suite bien des tourmens. Mais quoique ce fût mon désir de me dévouer au Sauveur de corps et d'âme, j'évitais, à cause de ma légèreté, de m'appesantir sur ma profonde corruption et d'en rechercher la connaissance foncière; néanmoins, le St-Esprit travaillait sans relâche sur mon cœur, et se servait à cet effet, tant des assemblées de l'église, que des instructions religieuses, et des entretiens privés, qui me portèrent souvent à faire de sérieuses réflexions sur l'état de mon âme. Je fis aussi dans ce même temps, avec quelques-uns de mes camarades, l'alliance de ne vivre que pour le Sauveur, et les entretiens d'expériences que j'eus avec eux me furent en bénédiction. Ayant conçu alors le désir de participer au corps et au sang du Seigneur dans la Ste-Cène, je priai le Sauveur de me faire cette grâce, et elle me fut accordée le 13 juillet 1773. L'instruction et les exhortations affectueuses que j'avais déjà reçues du frère Gottfried Clémens, me furent une heureuse préparation à la participation de ce saint sacrement; et le verset :

Distille sur lui
Ta sueur sanglante, etc.

(Cant. 69 de la psalmodie des frères), chanté à ma confirmation, pénétra profondément mon cœur.

Le temps qui s'écoula depuis lors jusqu'à ma vingtième année fut marqué par les témoignages nombreux de la patience et de la fidélité de mon Sauveur, qui ne se lassait pas de me supporter, de me pardonner et de m'attirer à lui par des cordages

Digitized by Google

d'amour. Quant à moi, chancelant, léger, orgueilleux, puis sérieux et inquiet, je passai par une alternative continuelle de sentimens opposés ; le mal venait de ce que je ne connaissais pas assez profondément ma misère.

Si parfois cette pensée me venait qu'il n'habitait en moi rien de bon, je l'avais bientôt oubliée : mon amour-propre aimait à se nourrir de ce qu'il y avait d'irréprochable dans ma conduite extérieure. Si l'Esprit de Dieu me faisait sentir combien tout cela était peu valable devant lui, les réflexions sérieuses que cette conviction faisait naître en moi, n'avaient pas une longue durée, parce que je finissais par me persuader que le mal n'était pas aussi dangereux qu'il l'était en effet. Voilà ce qui m'empêchait de me jeter de tout mon cœur entre les bras du médecin suprême qui m'appelait et m'attendait sans cesse avec une patience infinie.

C'est dans cette voie incertaine que je finis cette période de ma carrière ; cependant avec l'ardent désir de parvenir, par la grâce du Sauveur, à être assuré de mon salut.

La troisième période de ma vie, depuis ma vingtième jusqu'au commencement de ma trentième année, fut pour moi une époque importante ; car c'est dans ce temps-là que cette question : « Veux-tu appartenir à Christ, ton Seigneur, qui t'a racheté et sauvé, ou veux-tu être l'esclave du péché ? » fut enfin décidée dans mon cœur.

Le 29 août 1779, je fus reçu dans le corps des frères non mariés. Jusqu'ici l'œuvre de la grâce avait été suspendue dans mon cœur à plusieurs égards. Je priai le Sauveur de la recommencer en moi, en lui donnant cœur et main à cet effet, et dans le désir sincère que ce ne fût pas en vain. Il daigna exaucer ma prière : pendant les 6 mois qui suivirent mon entrée dans ce corps, je fus très-heureux, jouissant de la douce présence de mon Sauveur. Mais au lieu d'être excité par tant de clémence et de miséricorde à m'attacher plus fermement à lui, à m'abattre dans la poussière à ses pieds, je tombai dans l'indifférence et m'éloignai de lui, étouffant la voix du St-Esprit dans mon

Digitized by Google

cœur ; je m'attirai par là la triste expérience de l'état où l'on se trouve, lorsqu'on vit hors de Jésus et qu'on se laisse diriger par son propre esprit.

Il survint à cette époque diverses circonstances qui furent très-préjudiciables à mon âme, et si le Sauveur n'avait usé d'une patience infinie envers moi, pour l'amour de son sang, j'aurais fait naufrage. Le cœur plein d'inquiétude, d'angoisse et de détresse, je priai le Sauveur, avec larmes, de ne pas me rejeter de devant sa face, et je me prosternai à ses pieds, en implorant son secours. C'était précisément là qu'il voulait m'amener. Dans ce moment, mon cœur naturellement dur et fier, fondit en larmes devant lui ; je lui confessai avec abandon tous mes péchés, et il remplit mon âme de consolation par ces paroles : « Tes péchés te sont pardonnés ; va-t'en en paix. » Ce fut l'an 1782 que je parvins au grand bonheur de connaître mon cher Seigneur et d'être reconnu de lui. Dès que j'eus épanché tout mon cœur devant lui, il m'accorda aussi la grâce de m'entretenir librement avec mon ouvrier (1), sur ma situation précédente et sur mon état actuel.

O mon Sauveur adorable,
Que je trouve merveilleu..
Tes efforts infatigables
Pour me rendre bienheureux !

Dès lors, je me livrai au Sauveur de corps et d'âme. Je connaissais la source d'où j'avais tiré la force nécessaire pour vaincre l'amour du monde et du péché. Le St-Esprit m'avait conduit sur l'heureuse trace des pauvres pécheurs, et mon désir était qu'il voulût m'y maintenir en me tendant chaque jour sa main secourable. J'exalterai en toute éternité la miséricorde et l'amour que mon fidèle Sauveur a déployés sur moi, pauvre pécheur. Depuis ce temps, je pris un air serein et joyeux ; mon âme trouvait une nourriture délicieuse dans les assemblées des Frères auxquels je bénissais Dieu de m'avoir uni.

En 1783, je fus chargé de la surveillance des jeunes gens ; ce

---

(1) *Ancien*, *aide*.— Chaque corps d'église a son ouvrier ou son ouvrière.

Digitized by Google

service, que j'acceptai dans la confiance au Sauveur, tourna en bénédiction à mon âme, et fut pour moi une occasion de croître dans la grâce et dans la connaissance de moi-même. En même temps, je travaillais avec plaisir à ma profession. Le Sauveur ayant produit en moi le désir de me dévouer entièrement à lui, et d'être prêt à aller partout où il lui plairait de m'employer, je voulus attendre pour communiquer à mes préposés mes sentimens à cet égard que le chemin que je devais suivre me fût clairement indiqué par mon Sauveur, de qui je désirais tout recevoir enfantinement.

Au mois de septembre 1785, je fus appelé à diriger l'école des garçons de la commune. Quoique je n'y eusse pas beaucoup d'inclination, car je me plaisais à ma profession, je réfléchis là-dessus devant le Sauveur, et il me fit connaître que c'était là le chemin qu'il m'avait tracé lui-même. J'acceptai donc cette vocation dans le sentiment de mon insuffisance, mais en même temps dans la confiance au Sauveur, qui, en effet, me fit éprouver son secours en me donnant chaque jour un nouveau courage et de nouvelles forces pour la tâche qui m'était confiée. Il voulut aussi me mettre au cœur une tendre affection pour les enfans et me faire jouir de la confiance de leurs parens. Cet emploi servit à me faire connaitre ma misère et ma pauvreté, ce qui me donna occasion d'avoir recours au Sauveur, et d'être maintenu dans un commerce intime avec lui.

J'étais alors souvent occupé de cette pensée que le Seigneur m'emploirait un jour à annoncer l'Évangile parmi les païens; cependant je ne voulais pas encore m'offrir pour cela, regardant le temps présent comme une préparation à ma vocation future. Dans l'année 1787, on me demanda si je consentirais à me rendre au Surinam pour aider à desservir cette mission, au cas qu'une telle vocation me fût adressée. Je répondis que si telle était la volonté du Sauveur, je m'y rendrais avec beaucoup de joie. Je fus, en effet, proposé pour cet emploi; mais le Seigneur n'y ayant pas donné son approbation, je me tranquillisai à ce sujet dans la pensée que le temps n'était pas encore venu.

Digitized by Google

En décembre 1788, je reçus, par une lettre du frère Spangenberg, une vocation pour le service de la mission de St-Christophe. Après y avoir mûrement réfléchi devant le Seigneur, je répondis que j'acceptais cette proposition de tout mon cœur et avec joie, mettant toute mon attente au Sauveur. Quelques semaines après, je terminai mon service auprès de mes chers enfans; je fus d'autant plus sensible à cette séparation que je sentais vivement notre attachement réciproque. C'est ainsi que j'accomplis cette période de ma carrière, louant et bénissant Dieu de la grande miséricorde dont il avait usé envers moi dans cet espace de temps.

La quatrième période de ma vie, depuis la fin de l'année 1788 jusqu'au commencement de l'année 1791, contient les premières années de mon service parmi les païens, et en même temps les dernières que je passai dans le corps des frères garçons. Cette période fut courte mais bien précieuse pour moi par la douceur que je goûtai dans la jouissance des grâces dont il plut au Sauveur de me combler.

Le 24 décembre 1788, je fus admis au nombre des acolytes, et le 28, je reçus des mains de l'évêque Risler l'ordination de diacre de l'église des frères. Le discours prononcé à cette occasion sur la parole du jour: « Je me souviendrai de l'alliance que » j'ai traitée avec toi dans les jours de ta jeunesse, et j'établirai » avec toi une alliance éternelle », joint à la solennité de cet acte, firent une impression ineffaçable sur mon cœur. Je renouvelai avec un nouveau zèle à mon Sauveur, l'engagement de ne vivre que pour lui dans ce monde, et de m'employer à son service là où il lui plairait de m'appeler. Son regard de grâce me remplit de courage en me donnant l'assurance qu'il serait une lampe à mes pieds et une lumière à mon sentier.

Le 2 janvier 1789, je quittai Herrnhout, où j'avais demeuré pendant 18 ans et joui de tant de bien, et me rendis à Londres en compagnie du frère Ignace Latrobe. Après un séjour de quatre semaines dans cette ville, je m'embarquai le 10 mars, sur un vaisseau destiné pour l'île d'Antigoa. Notre navigation fut très-heureuse et fut particulièrement bénie pour moi par d'utiles

Digitized by Google

instructions par lesquelles le Seigneur voulut me préparer au service important dont j'allais me charger. Jusques-là j'avais été rempli de courage et de confiance ; du reste, mon esprit avait été occupé par diverses distractions. Mais alors je me trouvai comme abandonné, ne pouvant dire un mot à personne à cause de mon ignorance de la langue, pas même au frère anglais qui se trouvait avec moi à bord du vaisseau et qui était destiné pour Antigoa ; de plus, j'étais fortement attaqué du mal de mer, en sorte que de corps et d'âme, je me trouvais dans une telle angoisse que, s'il avait été possible, j'aurais voulu m'en retourner. Dans ma tristesse, je ne pouvais pas non plus prier ; tous mes efforts pour me procurer de la consolation et des encouragemens étaient sans effet, et lorsque je pensais à l'importance de ma vocation, je m'en sentais entièrement incapable. Je passai de cette manière plusieurs jours et plusieurs nuits. Dans une si triste situation, je sentis combien sans le Sauveur j'étais pauvre et dépouillé de tout bien propre, et j'éprouvai qu'au jour de la détresse et de la tentation, la propre justice et toutes les vertus ne sont d'aucun mérite devant Dieu et ne peuvent nous procurer aucune consolation. C'est ainsi que Jésus voulut m'apprendre à recourir tous les jours avec plus d'ardeur à la grâce qui découle de son précieux sang, et par là me préparer au service auquel il m'avait appelé. Que de fois j'ai béni mon fidèle Sauveur des expériences que je fis dans ce temps-là, et entr'autres de ce qu'au moment où l'état déplorable de mon âme corrompue me fut découvert, et où je me sentais entièrement incapable d'être un serviteur de Jésus, je pus me jeter à ses pieds percés comme un pécheur perdu et condamné ! — Mon cœur fut alors pénétré de son amour, il restaura mon âme et changea mes larmes en huile de joie, en m'environnant de sa paix. Pendant cette époque, je trouvai une grande consolation dans les Paroles et Textes de chaque jour, qui étaient parfaitement applicables à mon état.

Cette école a eu, à tous égards, une influence salutaire sur la suite de ma carrière, et m'a mis à l'abri de bien des peines

Digitized by Google

en m'apprenant à chercher sans cesse aux pieds de Jésus, courage, force et confiance pour ma vocation, au lieu de me fier à moi-même et à mes propres forces. Fermement assuré que mon fidèle Sauveur m'assisterait dans toutes les circonstances, je fus rempli d'un véritable contentement. C'est donc avec un cœur tout dévoué que j'arrivai, le 28 avril, à Antigoa. J'éprouvai, durant les quinze jours que je passai dans cette île, de grandes jouissances pour mon âme au milieu des frères et sœurs qui y sont employés. C'était précisément dans le temps du grand réveil qui s'y était manifesté, et je vis de mes yeux ce dont jusques-là j'avais entendu parler avec admiration. Le soir du 12 mai, je partis, accompagné du frère Braun, pour St-Christophe, où nous arrivâmes le lendemain matin.

Me trouvant au lieu de ma destination, mon premier soin fut de prier le Sauveur qu'il voulût bien me garder près de lui, me donner une vive impression de son amour, et m'accorder tous les jours ce qui m'était nécessaire. On était alors, à St-Christophe, dans l'intention de bâtir une église pour les nègres; la place en fut fixée le jour de mon arrivée, et l'on en posa la première pierre le 31 mai. Étant chargé de mettre la main à tout ce qui se présenterait, je ne manquais pas d'occupations, et ces occupations étaient pour la plupart bien différentes de celles auxquelles j'avais vaqué jusqu'alors. Il n'y avait point encore de logement pour moi, et je fus obligé de séjourner pendant 5 mois dans une petite chambre destinée pour un nègre. Mais la paix de Dieu qui remplissait mon cœur, et sa grâcieuse assistance me faisaient surmonter tout ce qui sans cela m'aurait été insupportable. Ma vocation me devenait de jour en jour plus importante, et si je regrettais quelquefois de ne pouvoir assister au culte divin dans une de nos églises d'Europe, le Sauveur m'en dédommageait abondamment en m'accordant un vif sentiment de son amour et de sa grâce. J'éprouvai aussi son secours dans l'étude de la langue anglaise, tellement, que vers la fin de l'année il me fut possible de tenir des assemblées.

Digitized by Google

Je passai, surtout à cette époque, bien des momens bénis dans le commerce avec l'ami de mon âme, lorsque j'allais le soir tenir des assemblées dans les environs. Le Sauveur me donna d'aimer tendrement les nègres, et m'accorda aussi la joie de voir s'augmenter le nombre de ceux qui venaient pour entendre l'Évangile. J'étais heureux et travaillais de tout mon cœur à l'œuvre de ma vocation ; je goûtais une félicité inexprimable dans la communion avec mon Sauveur ; et je pouvais me réjouir en lui malgré mes fautes et mes manquemens, car dès que je sentais mon insuffisance, il me tendait sa main secourable pour me soutenir. Oui, je puis bien affirmer, par expérience, que les voies par lesquelles il conduit ses enfans, ne sont que paix et bénédiction.

Au mois de mai 1791, me trouvant sur le point d'entrer dans l'état du mariage, je rendis mes humbles actions de grâces au Sauveur, de l'amour et de la miséricorde qu'il avait déployés sur moi, surtout dans les dernières années.

Ici se termine ce que le frère Reichel a écrit lui-même sur sa vie.

Au printemps de l'année 1791, il se rendit dans les Etats-Unis, où il reçut en mariage, le 15 mai, la sœur Agnès Peter, avec laquelle il retourna à son poste, à St-Christophe. Là, il continua ses travaux missionnaires jusqu'à la fin de l'année 1794. Pendant les cinq ans de son service dans cette île, il administra le baptême à 325 adultes et à 45 enfans.

Le 5 janvier 1795, il se rendit avec sa femme à Antigoa, où ils avaient été appelés à travailler. Ils y desservirent d'abord l'église de Gracehill; ensuite ils furent employés dans celle de St-Johns. En 1796, ils furent chargés de commencer dans l'île un troisième établissement missionnaire, qui, plus tard, reçut le nom de Gracebay. Ils s'y rendirent le 7 janvier 1797, et eurent la joie de voir bien des fruits de la prédication de l'évangile dans le cœur des nègres ; ce qui fortifia leur foi et leur confiance au Sauveur. Le frère Reichel avait eu bien des difficultés à surmon-

Digitized by Google

ter en formant ce nouvel établissement, mais le Sauveur lui fit éprouver constamment son secours.

Le 25 janvier 1798, sa fidèle compagne lui fut enlevée au bout d'une courte maladie. Cette perte lui causa une profonde douleur, et l'affecta tellement, qu'il en tomba malade. Cependant il se rétablit, et quoique faible, il continua à desservir l'église de Gracebay jusqu'en mars 1799.

Ce qu'il écrivit sous la date du 18 août 1798, fait bien connaître quelle était dans ce temps-là la situation de son cœur envers le Seigneur : « Je réfléchis beaucoup, écrivit-il alors, sur l'état de mon cœur dans ces 7 derniers mois, depuis qu'il a plu au Sauveur de me faire entrer dans l'état du veuvage. Les expériences que j'ai faites de son secours au service de sa maison, tant dans les jours de maladie, que dans ceux de santé, m'ont abaissé profondément à ses pieds, et je me livre à lui avec un nouveau zèle, le priant de bien m'affermir dans cette assurance que rien jusqu'à ma fin, ne sera capable de me séparer de lui. Oh! c'est par pure grâce que je jouis de la haute faveur de vivre dans une communion si étroite avec mon Dieu Sauveur! Cette consolation m'est plus précieuse et plus indispensable aujourd'hui que jamais. C'est ce tendre ami qui m'a consolé de la perte douloureuse de ma chère femme; et je dois surtout lui rendre mes vives actions de grâces de ce qu'il m'a toujours gardé près de lui, et de ce qu'il me découvre de plus en plus mon néant, en me donnant l'assurance qu'il veut être mon tout en tous. »

Au mois de mars 1799, il se rendit à Bethléhem, dans la Pensylvanie, où il fut marié, le 14 mai, à la sœur Marie Bock. Après son retour dans l'île d'Antigoa avec sa femme, au mois de septembre, il reprit avec courage et confiance le service de l'église de Gracebay, où il s'occupa aussi avec une assiduité infatigable des affaires extérieures.

Dans la dernière visite qu'il fit à Botts-Valley, le 5 août 1800, il fut surpris par une forte pluie qui lui occasionna un grand refroidissement, et, quoiqu'il se rendit encore le 12 août

Digitized by Google

à St-Johns pour y assister à la conférence de la mission, on s'aperçut bien qu'il était indisposé. Ce même jour, au soir, il administra la Ste-Cène à l'église de Gracebay, où l'on sentit d'une manière efficace la présence du Sauveur. Se trouvant mieux, par l'effet de quelques remèdes, il essaya, le 19, de faire une promenade à Gracehill, d'où il revint avant la nuit. Le lendemain, il tomba réellement malade. Frère et sœur Tourner, en ayant été informés, se rendirent de St-Johns à Gracebay, pour venir à son secours. Étant retournés au bout de quelques jours à St-Johns, et ne pouvant point donner de nouvelles satisfaisantes au sujet du malade, frère Tschirpe se rendit le 27 auprès de lui, et jugea nécessaire d'appeler incessamment le médecin. Celui-ci ne put venir que le lendemain, mais il ne le trouva pas en danger.

Le 31 août, frère et sœur Adolphe s'étant rendus à Gracebay, ils trouvèrent le malade très-faible quoique sans fièvre. Le 1er septembre, ils retournèrent à la ville, et le 2, le malade écrivit de sa propre main à frère Tschirpe, que sa faiblesse était montée au plus haut degré, et que ses yeux étaient surtout très-affectés, ce qui l'empêchait d'écrire plus au long; mais qu'il était très-reconnaissant envers le Seigneur de ce que depuis quinze jours il l'avait délivré de la fièvre; car il se sentait hors d'état d'endurer encore une fois d'aussi fortes attaques; que, du reste, il était très-content et s'abandonnait entièrement à la volonté du Sauveur. Le 3, il écrivit à Gracehill avec la même présence d'esprit. Le 4, entr'autres sujets dont il s'entretint avec sa femme, il lui déclara qu'à l'occasion de cette maladie, le Sauveur le retirerait à lui, et il lui témoigna le désir de voir encore une fois le frère Tschirpe. La nuit suivante, il perdit l'usage de la parole. Le 5 septembre, à une heure du matin, on envoya un messager à St-Johns; mais il n'arriva que le lendemain matin, et frère Tschirpe, quoiqu'il se mît en route sur-le-champ à cheval, ne trouva plus en vie son cher compagnon d'œuvre, qui, peu après les 5 heures, s'était endormi en paix pour aller contempler celui en qui il avait cru, et dont il

Digitized by Google

avait annoncé la mort pour le salut des pécheurs, avec un cœur brûlant et une simplicité onctueuse.

On voit par la relation de ce cher frère, que rien ne lui tenait tant à cœur que de vivre toujours d'intelligence et en communion avec son Sauveur, et de s''employer à son service. Comme il avait appris à se connaître foncièrement, il usait de beaucoup de patience et de compassion envers ceux qui étaient confiés à ses soins; et son travail était béni d'une manière remarquable. Rempli de zèle pour l'œuvre du Seigneur, rien ne l'affligeait autant que lorsqu'il apercevait chez quelqu'un de l'indifférence ou de la négligence à cet égard. Mettre courageusement la main à l'œuvre, sans s'arrêter d'avance aux difficultés, était un des traits de son caractère. Il est de notre devoir, disait-il, de travailler avec foi et sans relâche; c'est au Sauveur à lever tous les obstacles. Quelque héroïque que semble une telle déclaration, cependant il ne pensait et ne parlait de lui-même qu'avec humilité et petitesse d'esprit.

Sa façon d'agir envers chacun était conforme aux sentimens d'un serviteur de Jésus. Il était cordial, affectueux, sachant céder ou tenir ferme au besoin, ce qui est un don indispensable à ceux qui desservent une église d'entre les nègres. Mais ce qui le qualifiait surtout, c'était son ardent désir d'amener des âmes au Sauveur, ce à quoi il se dévoua jusqu'au moment où il entra dans la joie de son Seigneur, après une carrière de 41 ans.

HISTOIRE DES FRÈRES.

SYNODE DE SANDOMIR. (1570.)

Nous avons donné l'année passée (4e année, pages 210 à 213) l'histoire de la réunion des Frères de Pologne avec les Réformés du même pays, qui eut lieu au synode de Xians, l'an 1560. Cette réunion n'était pas vue de bon œil par les églises de la confession d'Augsbourg. Déjà en 1561, lorsque Laurentius, évêque des frères, vint à Thorn pour y faire sa visitation or-

Digitized by Google

dinaire, le prédicateur luthérien de cette ville, Morgenstern, lui demanda avec violence pourquoi les Frères de cette ville ne se joignaient pas à l'église luthérienne, puisqu'ils prétendaient professer les mêmes principes que la confession d'Augsbourg? L'évêque répondit que c'était parce que l'église luthérienne manquait d'une discipline convenable; qu'il s'entretiendrait cependant sur ce sujet avec ses frères. Ceux-ci engagèrent plus tard leurs frères de Thorn, pour le bien de la paix, à fréquenter le culte luthérien, et, en 1563, ils y renvoyèrent Laurentius avec quelques autres députés, qui remirent leurs frères de cette ville, de leur propre consentement, à la direction du clergé luthérien. Mais lorsque après la mort du duc Albert, on projeta un nouveau corps de doctrine auquel les Frères de la Prusse devaient souscrire, et qu'on voulut encore les obliger à renoncer à leurs propres prédicateurs bohémiens, à leur discipline et à tous leurs usages particuliers, et par conséquent à rompre absolument toute liaison avec leurs frères de Bohême et de Moravie, la plupart prirent le parti de quitter le pays et se retirèrent, en 1574, les uns dans la Grande-Pologne, les autres dans leur patrie, la Moravie, où les Frères jouissaient pour un temps, sous Maximilien I, d'une entière tolérance.

En Pologne, les Luthériens étaient moins intolérans que ceux de Prusse. Leur surintendant, Erasme Gliczner, invita George Israël, évêque des frères, à venir discuter les points qui les séparaient dans un synode qui s'assembla à Posen, 1567. Il commença par objecter quelques erreurs qu'on prétendait pouvoir tirer de la confession de foi des Frères, mais qui, pour la plupart, n'avaient jamais été soutenues par aucun d'eux; il passa ensuite à d'autres questions plus dignes d'une discussion sérieuse, mais où il se trouvait que la doctrine des Frères s'accordait entièrement avec celle des Luthériens. Alors changeant tout-à-coup de direction et profitant de cet accord des doctrines des deux partis dans tous les points fondamentaux, il en revint à demander aux Frères de se réunir entièrement aux Luthériens. Comme on ne put s'accorder sur cet article, on sou-

Digitized by Google

mit l'année suivante (1568) cette matière au jugement de la faculté de théologie de Wittemberg. Celle-ci désapprouva, dans sa réponse, les écrits de controverse qui avaient été publiés à Thorn, par Morgenstern, et décida, d'après l'exemple de Luther : « Que, nonobstant la différence de quelques expressions et de quelques cérémonies, l'église des frères de Bohème ne devait pas être censée différente de l'église luthérienne. »

Là-dessus, Gliczner invita les Frères à un nouveau synode, qui fut convoqué à Posen pour le mois de février 1570, et où l'on reconnut de part et d'autre l'harmonie qui existe au fond entre la confession des Frères et celle d'Augsbourg. Dans un autre synode tenu à Wilna, en Lithuanie, on parvint à terminer les contestations qui existaient entre les Luthériens et le Réformés touchant la Ste-Cène ; alors on put enfin en venir à la convocation du fameux *Synode d'union* entre tous les chrétiens évangéliques de Pologne, qui eut lieu dans la ville de *Sandomir*, en avril de la même année (1570). Cette assemblée fut imposante et nombreuse. Toutes les églises des trois confessions y envoyèrent leurs députés, et outre les ecclésiastiques il s'y trouva aussi plusieurs députés de la noblesse, dont l'un, Sborowsky, waïwode de Sandomir (1), fut nommé président du synode. Les principaux théologiens qui eurent la préséance parmi ceux de leur confession, furent, du côté des Frères, l'évêque Jean Laurentius (2) ; du côté des Luthériens, le surintendant Gliczner, et du côté des Réformés, Paul Gilovius.

On agita d'abord la question : s'il était nécessaire de dresser une confession nouvelle qui fût commune à tous? Après un mûr examen, on se convainquit unanimement que l'harmonie des trois partis pouvait très-bien avoir lieu lors même que chacun d'eux conserverait sa propre confession, d'autant plus

---

(1) La Pologne est divisée aujourd'hui en huit Waïwodies ou Palatinats, dont les gouverneurs sont appelés *Waïwodes*.

(2) Laurentius avait fait ses études à Goldberg, en Silésie, et à Wittemberg, sous Trotzendorf et Luther. En 1560, il reçut l'ordination d'évêque.

Digitized by Google

qu'aucune des trois ne différait essentiellement des autres dans les articles fondamentaux de la doctrine chrétienne; et que, quant à la diversité des rites et des cérémonies, elle ne devait mettre aucun obstacle à une réunion. On se contenta donc d'une convention, et les députés des trois confessions déclarèrent se reconnaître tous réciproquement pour orthodoxes, dans tous les points fondamentaux de la foi; ils promirent d'éviter à l'avenir toute controverse quelconque, de s'aimer au contraire comme des frères, et de se prêter assistance dans leurs églises respectives. On ajouta encore que les membres d'une confession visiteraient les autres, non-seulement à la prédication, mais aussi à la Cène; et qu'en signe d'union, chacune des trois églises enverrait toujours un certain nombre de députés aux synodes généraux que tiendraient en temps et lieu leurs frères d'une autre confession.

Les points relatifs à cette réunion, qui reçut le nom de *Consensus*, ayant été rédigés par écrit, lus le 14 avril en pleine assemblée, et généralement approuvés, tous les membres, après les avoir signés, tant en leur nom qu'en celui de leurs commettans, promirent, en se donnant la main, d'observer religieusement, pour la plus grande édification du règne de Jésus-Christ, tous les articles de ce traité d'union. On termina la séance par des prières et des actions de grâces; et la joie fut grande dans tous les cœurs. Un grand nombre d'Ariens secrets, qui avaient cherché jusqu'alors à propager leurs erreurs à la faveur des troubles, revinrent à la vérité et furent admis dans la communion des fidèles, les autres furent ouvertement exclus.

Avant de se séparer, on envoya, par des députés nommés pour cela, les articles de cette réunion aux Théologiens de Heidelberg, en leur faisant demander s'ils jugeaient nécessaire qu'outre ces articles qu'on venait de rédiger, on composât, pour la Pologne, un corps de doctrine particulier ou une confession générale, commune aux trois églises. La réponse de l'université fut, qu'on pouvait s'en tenir simplement au consensus qui venait de se faire. En 1578, les Luthériens de la no-

Digitized by Google

blesse écrivirent aussi, de concert avec les Théologiens de leur église, aux électeurs du Palatinat, de Saxe et de Brandebourg, pour leur communiquer le résultat du synode, dont ceux-ci leur témoignèrent leur satisfaction, en exprimant le désir que tous les protestans suivissent leur exemple.

Quelques semaines après ce grand synode, il s'en tint un nouveau à Posen (le 20 mai) entre les Luthériens et les Frères, où l'on acheva de traiter quelques détails d'après les bases du consensus de Sandomir. Lorsque cet accord fut ensuite lu publiquement à tout le peuple, tous versèrent des larmes de joie, au moment où, pendant le chant du Te Deum, on vit tous les membres du synode se tendre la main en signe de fraternité. A la suite de la séance, un prédicateur d'entre les Frères prêcha dans l'église luthérienne avec toutes les formes luthériennes, et inversément un prédicateur de cette dernière confession fonctionna dans l'église des frères.

Les années suivantes, il se tint encore plusieurs synodes généraux composés des membres des trois confessions, où, après avoir confirmé toutes les résolutions précédentes, on convint de quelques nouveaux arrangemens qui avaient pour but le maintien du bon ordre et de la discipline, l'éloignement de tout ce qui pourrait occasionner des contestations, l'établissement d'écoles communes et quelques autres objets semblables. Tous ces points furent rédigés et décrétés sous le nom de *Constitutions*; et dès ce moment, les chrétiens évangéliques de la Pologne furent et restèrent unis pour longtemps, et recueillirent de ce rapprochement tous les fruits qui pouvaient en résulter. Il est vrai que douze ans plus tard, cette paix fut troublée pour quelque temps. Au synode général de Posen, en 1582, deux prédicateurs luthériens, Gérike et Enoch, dont le dernier, à ce que dit Salig, avait quitté les Frères pour se soustraire à leur discipline, protestèrent contre le consensus de Sandomir, et allèrent jusqu'à menacer de l'excommunication leur surintendant Gliczner, en alléguant l'avis de quelques facultés de théologie luthériennes qui avaient effectivement blâmé cet acte.

Digitized by Google

Mais l'affaire fut portée au synode général de Thorn (1595), où l'on vit paraître, outre une quantité de députés ecclésiastiques et laïques des trois confessions, onze députations des principaux seigneurs de Pologne et de Lithuanie, et même un des princes de Reuss qui appartenaient à l'église grecque (1). Tous se prononcèrent avec force pour le maintien du consensus. Comme Gérike ne voulut pas fléchir, il fut déposé par le synode, et Gliczner (2) réussit à maintenir les églises luthériennes dans l'union générale jusqu'à sa mort (1603).

Dans la suite, les Luthériens se séparèrent de nouveau des deux autres confessions, pour ne s'en rapprocher que cent ans plus tard, en 1712, mais trop tard, et lorsqu'ils eurent vu le mal qui était résulté de leur séparation. Les Réformés, au contraire, s'unirent toujours plus étroitement avec les Frères, jusqu'à ce qu'en 1627, au synode d'Ostrog, ils se confondirent tellement avec eux, que dès lors on n'a plus fait de différence, dans la Grande-Pologne, entre les Réformés et les Frères.

---

(1) On fit également des démarches pour opérer un rapprochement ou une union avec l'église grecque. A cet effet, une lettre synodale fut adressée de Wilna, en 1599, par les présidens des trois confessions évangéliques, à Mélétius, patriarche de l'église grecque à Constantinople; et Turnovius, évêque des frères, lui en adressa encore une en particulier. Nous n'avons connaissance que d'une réponse à ce dernier; mais une réunion ne s'opéra pas, on parvint seulement à une espèce de confédération.

(2) Gliczner fut rappelé, pendant ces troubles, de Posen en Prusse. Lors qu'il quitta cette première contrée, il y avait beaucoup de prédicateurs luthériens qui voulurent se joindre à l'église des frères; mais l'évêque Turnovius le leur déconseilla en leur représentant que Gliczner resterait aussi à l'avenir leur surintendant, et que les églises luthériennes périraient si leurs pasteurs les abandonnaient.

Turnovius commença ses études à Kaminieck, en Pologne, et les termina à Wittemberg. En 1570, il assista au synode général de Sandomir, n'étant que diacre, où il contribua à conclure le Consensus. En 1587, il reçut l'ordination d'évêque, et il fut, pendant 14 ans, président des synodes des Frères. C'était un homme fort savant, surtout dans les langues; et ce fut par son secours que l'historien Lasitius écrivit ses 8 volumes sur l'*Origine et les faits des Frères de Bohême* (voyez 4e année, page 182).

Digitized by Google

RÉSOLUTIONS DU SYNODE DES FRÈRES, TENU EN 1486.

Nous pensons qu'à la suite du synode de Sandomir, nos lecteurs ne liront pas sans intérêt quelques résolutions que les Frères avaient prises un siècle auparavant pour le cas où ils rencontreraient d'autres chrétiens dont la foi serait aussi uniquement basée sur la Parole de Dieu, et où ils voudraient s'unir à eux.

Les Frères s'étaient assemblés en synode, en 1486, afin de délibérer s'il convenait de se réunir aux Calixtins (1) qui comptaient encore dans leurs rangs un bon nombre d'âmes fidèles. Plusieurs frères étaient de cet avis, soit pour éviter l'accusation qu'on leur faisait toujours de mépriser tout ce qui n'était pas d'eux, et de ne voir de salut que dans leur église, soit pour mettre enfin un terme aux persécutions. Ils alléguaient qu'on trouvait encore parmi les Calixtins des docteurs fidèles, d'une doctrine et d'une vie pures, et amis des Frères. Ils espéraient, par cette réunion, se procurer aussi plus d'accès auprès d'eux, et trouver ainsi l'occasion de conduire plus avant, dans la connaissance de l'Évangile, un grand nombre d'âmes simples et fidèles. Mais les conducteurs les plus anciens et les plus expérimentés des Frères, qui se rappelaient encore comment les Calixtins les avaient persécutés pour la cause de la vérité, craignaient qu'une pareille réunion ne refroidît les leurs, ne fît négliger la discipline, et n'amenât ainsi la ruine de leurs

(1) On appelait *Calixtins* (chrétiens du *Calice* ou de la coupe), ceux qui ne se distinguaient des catholiques-romains que par l'usage de la coupe pour tous les fidèles dans la Ste-Cène. Le nom de *Taborites* avait été précédemment donné à ceux qui insistaient sur l'abolition des erreurs de doctrine et de tous les usages inventés par les hommes et favorisant la superstition, et qui, persécutés à cause de cela par le clergé romain, s'étaient retirés (1419) sur le sommet d'une montagne, laquelle fut appelée par eux *Tabor*, c'est-à-dire *camp*, en langue bohémienne. Cette montagne ne leur avait d'abord servi que de rendez-vous pour les assemblées religieuses, mais plus tard aussi de camp, et enfin de forteresse principale pour s'y défendre contre leurs persécuteurs.

Digitized by Google

églises. Voici quelques-unes des résolutions de ce synode :

« S'il se trouve dans une autre église un prêtre d'une saine doctrine et d'une vie chrétienne, les fidèles doivent en rendre grâces à Dieu, mais sans se joindre à lui ou sans prendre de lui la Cène ou le baptême ; par ces raisons : 1° Parce qu'il est dangereux de se rapprocher d'une église dont on est sorti à cause de ses erreurs et de ses abus ; 2° parce qu'il n'est point sûr qu'après la mort de ce prêtre fidèle, il soit remplacé par un autre qui le soit aussi ; 3° parce que ce prêtre ne se trouve pas placé sous une constitution légitime, où le commandement et l'obéissance soient convenablement balancés, et où tous vivent dans l'unité d'un même esprit et d'un même corps ; 4° parce que les fidèles qui trouvent déjà chez eux en abondance, par la grâce de Dieu, les biens spirituels, ne peuvent, sans danger, les aller chercher chez ceux du dehors.

» Si plusieurs prêtres d'une autre église se trouvent unis entre eux dans un ordre légitime et nourrissent de la pure Parole de Dieu le peuple qui leur est confié, les fidèles ne doivent ni les mépriser, ni cependant s'unir à eux en abandonnant la communion de leur église ; mais ce sera aux Anciens de l'Église de voir s'ils peuvent s'approcher d'eux d'une manière quelconque pour ne former qu'un corps. Car il faut que dans l'Église de Christ tout se fasse avec ordre. (1 Corinth. XIV.)

» Si les Anciens trouvent que ces frères nous surpassent dans les articles fondamentaux du christianisme, il faut se soumettre à eux et recevoir instruction ; sinon, il faut persister à ne pas se réunir à eux, de peur qu'ils n'altèrent la pureté de la doctrine; mais il faut les servir fraternellement, afin qu'ils voient mieux la lumière.

» Enfin, nous reconnaissons qu'aucune société, quelque nombreuse qu'elle soit, ne peut être appelée l'Église catholique (c'est-à-dire universelle, comprenant tous les croyans), de manière que, hors de sa circonscription, Dieu n'aurait point d'élus. Mais, au contraire, partout où se trouve la seule foi catholique, chrétienne, selon la vérité de Dieu, telle qu'elle est

Digitized by Google

renfermée dans sa Parole, en quelque lieu de la chrétienté que ce soit, là est (une portion de) la sainte Église catholique, hors du sein de laquelle il n'y a pas d'espoir de salut. »

Conformément à ces principes, les Frères résolurent, dans le même synode, d'envoyer une seconde fois quelques députés en diverses contrées pour rechercher ce peuple semblable à eux, qu'un pressentiment secret leur annonçait. Deux frères partirent en effet dans ce but pour l'Italie et la France; mais ils ne trouvèrent, sauf un petit nombre de Vaudois opprimés, que quelques fidèles isolés, qui soupiraient en silence après la délivrance d'Israël. Ce ne fut que trente ans plus tard que Luther parut et commença à travailler à une réforme générale dans l'Église.

NOUVELLES DES MISSIONS.

SUD DE L'AFRIQUE.

RAPPORT DU FRÈRE HALLBECK, SURINTENDANT DE LA MISSION DU SUD DE L'AFRIQUE, SUR SON VOYAGE DE *Gnadenthal* AUX STATIONS D'*Enon* ET DE *Silo*, DU 19 SEPTEMBRE 1837 AU 4 JANVIER 1838. (*Suite.*)

1er Octobre. Nous passâmes le Keurboom-rivier, et nous bivouaquâmes, comme de coutume, dans notre chariot, près d'Avontuur. En chemin, nous rencontrâmes une femme cafre de Gnadenthal qui se rendait à Enon. La nuit fut très-froide, et le matin nous vîmes l'herbe couverte de gelée blanche. Les nuits sont à la vérité souvent froides dans le Langekloof, qui a une élévation considérable, et il n'est pas rare d'y voir de la neige en hiver. Le fermier d'Avontuur, M. Zondag, à qui nous achetâmes un mouton et quelques autres objets, nous dit que, d'après le bruit public, 600 familles fingous allaient s'établir dans la forêt voisine de la Zitzikamma. Cela lui déplaisait beaucoup, car il était persuadé que ces gens ne feraient que

Digitized by Google

voler pour vivre. Quant à moi, je me réjouis de ce qu'ils seraient sous l'influence de l'Évangile, au moins par leur résidence dans un pays chrétien, et je priai le Seigneur d'envoyer des ouvriers dans cette contrée afin de les instruire dans la voie du salut.

Le 3, malgré le retard que nous occasionnèrent les bœufs qui s'étaient dispersés pendant la nuit, nous fîmes beaucoup de chemin, en passant devant plusieurs fermes. La principale occupation des colons du Langekloof est de nourrir des bestiaux; car la culture du blé n'est pas encouragée, aucune ville ne se trouvant dans les environs. La civilisation paraît n'avoir fait aucun progrès dans cette vallée, durant les vingt dernières années.

Le 4 octobre, nous quittâmes le Langekloof dans l'après-midi, et disant adieu à la partie occidentale de la colonie, nous descendîmes vers le Krom-rivier, qui sépare le district de George de celui d'Uitenhagen.

Le jour suivant, nous atteignîmes de bon matin la demeure de M. Meeding, qui nous apprit qu'en qualité de feldcornet, il venait d'établir environ 800 Fingous dans la partie boisée de la Zitzikamma; mais qu'ils étaient dans un état bien misérable, et que beaucoup d'entre eux allaient dans les environs pour mendier leur nourriture. Nous en rencontrâmes en effet plusieurs familles qui en appelèrent à notre charité, aussi bien que leur connaissance imparfaite de la langue le leur permettait: mais ils furent en général respectueux et loin d'être importuns; quelques-uns même nous offrirent de l'argent dont ils avaient déjà appris l'usage, si nous voulions seulement satisfaire leurs besoins.

Les Fingous sont les restes de quelques tribus de l'intérieur de l'Afrique qui ont été chassées et presque détruites par leurs voisins, probablement par la horde du féroce conquérant Chaka. Ceux qui survécurent se réfugièrent en 1828 chez les Cafres, qui les traitèrent comme des esclaves. Quand, en 1835, les troupes de la colonie pénétrèrent dans la Cafrerie, les Fingous sollicitèrent la protection du gouvernement britannique,

Digitized by Google

qui leur assigna pour résidence la partie du pays conquis, située sur la frontière de la colonie. Cela offensa grièvement les Cafres, et comme ils prétendirent, probablement non sans raison, que les Fingous avaient emmené avec eux beaucoup de leur bétail, ils leur cherchèrent des querelles ; de sorte que les deux nations eurent entre elles encore plusieurs combats sanglans après que la paix générale fut rétablie. Notre gouvernement, pour éviter de nouvelles hostilités contre les Cafres, a maintenant offert aux Fingous de les établir dans l'intérieur de la colonie, ce qui peut devenir très-avantageux, non-seulement pour eux-mêmes, mais aussi pour les colons, si l'on agit avec sagesse. Ces derniers auront des ouvriers, et les Fingous seront en retour civilisés et amenés à embrasser l'Évangile. Leur état pitoyable, sous le rapport de l'âme et du corps, excita notre commisération partout où nous les rencontrâmes.

Après avoir pris congé de M. Meeding, nous rencontrâmes les missionnaires Gebel, Kraut et Lange avec la femme et la famille du premier. Obligés de quitter leur station de Béthanie par diverses circonstances, ils avaient trouvé un asile à Enon depuis le mois de mai, et étaient maintenant en route vers l'Ouest. Sympathisant profondément avec eux dans leurs épreuves, nous aurions bien voulu nous arrêter plus longtemps avec eux si le temps nous l'avait permis. Nous rencontrâmes également le digne pasteur Smith d'Uitenhagen, qui nous apporta des salutations de nos frères d'Enon. Il se rendait dans la ville du Cap pour y assister au synode.

Vers le soir, nous quittâmes la vallée raboteuse du Krom-rivier, et le lendemain (6 octobre), à midi, nous atteignîmes le Diep-rivier (rivière profonde). Nous dépassâmes une horde de 50 à 60 Fingous avec leurs petits troupeaux de bœufs et de chèvres qui se dirigeaient vers la Zitzikamma ; et, en campant près de la rivière, nous trouvâmes dans un bois 14 petites huttes qui appartenaient à la même tribu. Bientôt parurent deux familles d'entr'eux composées de 8 personnes ; ils s'assirent auprès de nous, et dévorèrent avec reconnaissance les restes de

Digitized by Google

notre repas, sans même en excepter les os. Ils nous donnèrent à comprendre par le moyen d'un de leurs enfans, qui parlait un peu le hollandais, qu'ils avaient été dépouillés de tout par les Cafres.

Pendant le repas, nous fûmes surpris par un messager que nos frères d'Enon nous avaient envoyé avec des lettres et un attelage frais. Arrivé le soir à Rondebosch, nous laissâmes chez le propriétaire de cette métairie notre attelage de Gnadenthal pour qu'il y reposât jusqu'à notre retour. Les soins de Frédéric avaient conservé nos bœufs encore en bon état, quoiqu'ils fussent depuis 16 jours sous le harnais, et que souvent ils eussent fait de longues courses sans pouvoir prendre une nourriture suffisante.

Dans le courant de la nuit, une douce pluie commença à tomber; elle dura, sans beaucoup d'interruption, tout le jour et encore la nuit suivante. Dans l'après-midi du 7, nous passâmes, non sans peine, le Chamtoos-rivier, qui est très-large, dans un vieux bac, dont il nous avait fallu attendre la réparation. Le soir, nous campâmes dans un bois agréable. La pluie était devenue si forte que nous n'osâmes pas déplier nos lits, et nous passâmes cette nuit orageuse assis dans le chariot.

Le temps s'éclaircissant le matin, nous continuâmes notre route dans un pays beau et fertile, à travers un bois qui nous offrit de temps en temps des coups-d'œil magnifiques sur l'Océan indien. Notre nouvel attelage n'était cependant pas aussi bon que l'autre pour monter sur les collines, et nos conducteurs eurent une peine infinie pour le faire avancer sur la pente escarpée de la hauteur que borde le Van-Stade-rivier. Malgré le retard que nous éprouvâmes par là, nous arrivâmes encore le même jour par un beau clair de lune, jusqu'à deux lieues avant la ville d'Uitenhagen, où nous fîmes halte.

Le lendemain (9 octobre), après les 9 heures, nous atteignîmes Uitenhagen.

Cette ville, chef-lieu de gouvernement, est agréablement située et a beaucoup gagné pendans les dernières années. Nous y

Digitized by Google

passâmes quelques heures à visiter divers amis, entre autres M. Messer, Allemand de naissance, qui est employé par la Société des Missions de Londres, et qui travaille avec bénédiction parmi la population païenne. M. Corner, autrefois au service de la même société, mais qui aujourd'hui pourvoit lui-même à son entretien, prêche aux Fingous en langue cafre. Il a pour interprète ce même Daniel Kaffer, qui servit dans le temps à Silo en cette qualité, et qui est payé par M. le pasteur Smith; celui-ci est un fidèle témoin de la vérité pour les Européens de cette ville. Une école pour les enfans a été fondée et est entretenue par le gouvernement.

Jusqu'ici, nous n'avions rien vu ni rien entendu dire des bêtes féroces; mais, ici, on nous rapporta que des lions infestaient la route d'Enon, et que dernièrement deux hommes avaient été dévorés par eux. Comme nous savions, par expérience, qu'en faisant claquer un fouet et en entretenant un bon feu on n'avait pas grand chose à craindre de ces animaux qui n'attaquent guère des hommes qui se tiennent sur leurs gardes, après avoir pris ces précautions, nous nous endormîmes paisiblement sous la protection de Dieu, dans un endroit que l'on disait fréquenté par six de ces formidables animaux. Il paraît cependant que deux d'entre eux avaient passé pendant la nuit tout près de notre campement, puisque plusieurs de nos Hottentots d'Enon, qui amenant du bois à Uitenhagen s'étaient arrêtés à peu de distance de nous, avaient entendu après minuit leur rugissement et en avaient vu les traces à leur retour.

Après une courte halte sur le Zondag-rivier, nous arrivâmes à Enon, sain et sauf, le 10 à midi. Nous fûmes reçus par les missionnaires et leur troupeau de la manière touchante et solennelle dont on reçoit ordinairement dans nos stations les nouveaux missionnaires arrivans. Nous fûmes charmés de voir que la pluie avait assez pénétré dans la terre, pour que l'herbe commençât à y repousser, quoique le lit du Witte-rivier ne présentât que quelques mares d'eau. Cette dernière circonstance, le mauvais état dans lequel se trouvaient une partie des cabanes,

Digitized by Google

et enfin les dévastations que le débordement des eaux avaient causées le long de la rivière il y a quelques années, présentèrent un triste aspect à nos regards. L'Église qui, à notre arrivée, avait déjà chanté des cantiques de louange, remercia Dieu dans l'assemblée du soir de nous avoir protégé pendant notre voyage; et je profitai de cette occasion pour la saluer de la part de ses frères du haut pays de la colonie et de la part de ses amis d'Europe.

Le 11 et les jours suivans, je m'assurai moi-même de l'état de la congrégation. L'activité des missionnaires, quant à leurs affaires extérieures, a été nécessairement restreinte par la longue sécheresse. Le moulin ne travaille pas, et sa charpente a beaucoup souffert; les travaux des champs et des jardins sont suspendus. Mais nous fûmes réjouis de voir que les divers métiers allaient bien. Trois Hottentots travaillent ordinairement dans les ateliers de menuisier et de charron, sous la surveillance du frère Halter, six autres dans ceux de coutelier et de forgeron, sous la direction du frère Stolz. Ces divers métiers donnent aussi de l'occupation aux autres habitans de l'endroit qui travaillent à abattre des arbres, à préparer le bois de construction, à faire du charbon, etc. La tannerie est aussi continuée, quoique le manque d'eau y soit un grand obstacle; elle fait gagner le pain aux plus pauvres d'entre les habitans d'Enon, qui s'occupent à ramasser de l'écorce. Si nous regardons aux progrès spirituels de la station, il y a plusieurs circonstances décourageantes; ceux surtout qui sont obligés d'aller chercher leur vie à une grande distance, sont exposés à beaucoup de tentations; d'autres sont conduits, par le manque d'ouvrage, à des habitudes de paresse et à un esprit de mécontentement. Il y en a cependant plusieurs, surtout chez les communians, qui ont fait une solide expérience de la grâce de Dieu, et qui lui sont fermement attachés.

On ne peut nier que l'état de nos Hottentots, et par conséquent aussi des missionnaires, ne soit bien triste et décourageant, quant au temporel. Non-seulement la culture des champs et des jar-

Digitized by Google

dins, d'ailleurs très-fertiles, est interrompue par la longue sécheresse, mais encore les bestiaux semblent tomber plus facilement malades qu'auparavant; et si ce n'est pas la maladie qui diminue les troupeaux, ce sont alors les loups et les tigres qui habitent cette contrée. Plusieurs familles ne possèdent pas une seule vache, et le nombre total de celles qui sont à Enon excède à peine celui de la population; de plus, les travaux dans les forêts sont beaucoup plus pénibles qu'autrefois : le meilleur bois de charpente et le plus accessible dans le voisinage a déjà été coupé, et les prix de l'écorce et du charbon ont tellement baissé, que ceux qui s'en occupent ont de la peine à gagner leur vie. Les plus pauvres sont forcés de vivre des fruits de l'arbre à fèves dont j'ai parlé plus haut et d'autres fruits sauvages, et comme ces mauvais temps se renouvellent continuellement, il n'est pas étonnant que le nombre des habitans d'Enon va plutôt en diminuant qu'en croissant. Ce n'est donc pas une petite tâche pour les missionnaires que de travailler constamment au milieu de telles difficultés qui les entravent dans toutes les parties de leur œuvre. Aussi fus-je vraiment réjoui de les trouver encore bien disposés à poursuivre leurs travaux dans l'espoir de meilleurs temps, quoique cet espoir, d'après les calculs humains, ne puisse être que très-faible. Que notre bon Sauveur, à qui toutes choses sont possibles, leur ouvre lui-même un chemin pour leur consolation, et qu'il accorde aussi aux Hottentots la sagesse et la grâce d'amoindrir leurs peines par la frugalité et l'application au travail.

Le 12, nous visitâmes toutes les habitations des Hottentots, qui sont au nombre de 63; dix sont en briques; plusieurs des autres, qui sont en bois, dépérissent rapidement et ne procurent que peu d'abri contre la pluie et le vent. Nous trouvâmes environ 200 des habitans chez eux, c'est-à-dire environ la moitié; les autres n'ayant plus trouvé de travail dans l'endroit, sont allés s'en procurer dans les villes d'Uitenhagen et de Grahamstad (Grahamstown) et à Port-Elisabeth, où cependant les

Digitized by Google

salaires ont considérablement baissé, depuis l'arrivée de tant de Fingous dans la colonie.

Le 13, j'eus un entretien avec les frères hottentots, sur les embarras temporels dans lesquels ils se trouvent; ils en avaient fait la demande et semblaient attendre de moi quelque secours, quoiqu'ils comprissent bien que la véritable cause de cette misère, le manque d'eau, était au-dessus de mon pouvoir. Le seul soulagement qui parut praticable, était de leur donner l'entrée dans un petit vallon boisé, réservé jusque-là à l'usage de la mission, et je promis de prendre leur requête en considération. Dans ce but, j'allai, quelques jours après, avec les missionnaires de la station, visiter ce kloof, appelé Joannisdal (vallon de Jean), situé à deux lieues sud-est d'Enon. C'est un lieu extrêmement pittoresque, à travers lequel coulait encore un petit ruisseau. Nous y rencontrâmes des traces de sangliers, de chèvres sauvages et de babouins (espèce de singe), et nous eûmes aussi le plaisir de voir un grand nombre de beaux lorris (petits perroquets rouges), sans cependant pouvoir réussir à en prendre aucun. L'éléphant et le buffle, qui habitaient autrefois cette contrée, paraissent l'avoir entièrement abandonnée; nous vîmes seulement un vieux squelette blanchi du premier. — Dans la conférence suivante des missionnaires, nous résolûmes de permettre aux Hottentots d'abattre, dans le Joannisdal, sous la direction du frère Halter, les arbres nécessaires pour la fabrication de 4 ou 5 charrettes de planches que ce frère devait acheter d'eux au cours, pour les employer dans l'atelier de menuiserie. Il fut de plus convenu que, vu leur misère présente, ils recevraient 100 écus du Cap, des fonds affectés au soulagement des Hottentots, en paiement des travaux à faire pour agrandir le cimetière et l'entourer de palissades, et pour réparer un chemin près de l'endroit que les eaux avaient rendu impraticable, quoiqu'ils eussent offert de les faire gratuitement. Lorsque nous eûmes communiqué aux Hottentots le résultat de nos délibérations, ils nous en témoignèrent leur reconnaissance; seulement, ils ne parurent pas satisfaits de la conces

Digitized by Google

sion partielle du bois dans le Joannisdal dont ils avaient espéré obtenir la possession entière. C'était cependant plus que nous ne pouvions prudemment leur accorder; car il était évident qu'en continuant ainsi, tout le pays eût été bientôt dépouillé d'arbres, et quand il n'y en aurait plus eu dans le voisinage, il y aurait eu une grande difficulté à continuer les métiers exercés à la station.

Dans une excursion que je fis avec le frère Halter, le long de la rivière, je remarquai avec peine le dégât causé par l'inondation de 1832; elle avait emporté une grande partie de la tranchée qui conduisait au moulin et semblait rendre inutiles toutes les tentatives postérieures pour conduire l'eau à Enon, qui se trouve sur la rive droite du Witte-rivier. Ce qui cependant nous consola un peu, c'est que le canal, creusé sur la rive gauche pour conduire l'eau à un endroit très-fertile appelé Gérar, à une demi-lieue de la station, était encore en bon état; mais, aussi longtemps que l'eau de la rivière ne coule pas, les grands jardins qui y sont situés ne peuvent pas en profiter. Pendant notre visite, il fit quelques pluies plus fortes que toutes celles qui étaient tombées depuis deux ans; mais tout en ranimant les prairies, elles ne laissèrent aucune trace dans le lit desseché de la rivière.

Nous décidâmes aussi, dans la conférence, de commencer sans délai les réparations dont les divers bâtimens de la mission avaient besoin; mais nous ne nous sentimes pas le courage de réparer encore le moulin après de si tristes expériences. C'est pourquoi, laissant les murailles comme une barrière contre les inondations futures, nous résolûmes de consacrer le fer et la charpente à d'autres usages.

Le 14, eut lieu l'examen dans l'école des petits enfans commencée en 1835, qui a ici, comme partout, une heureuse influence sur toute la station. Environ 60 enfans appartiennent à l'école; cependant il ne s'y rend ordinairement qu'une quarantaine. Ces petits enfans, dont 12 savaient lire, répondirent très-bien à plusieurs questions sur l'histoire sainte; ils savaient aussi

Digitized by Google

par cœur un bon nombre de versets de cantiques. Quand ils eurent fait leurs différens exercices, nous leur donnâmes à chacun une petite pièce de toile pour une chemise, en témoignage de satisfaction; ceux qui savaient lire reçurent de plus un petit livre de lecture. Une dame anglaise nous avait fourni les moyens de faire cette distribution. De cette école, qui est dirigée par le frère Stolz, aidé de sa femme et de la sœur Halter, les enfans passent à une autre, dirigée par frère Genth; mais comme on lesprend jeunes pour soigner les bestiaux, ils ne peuvent pas y assister régulièrement. L'école des filles, qui est sous la direction du frère Halter, est plus nombreuse. Sur 44 élèves, 34 savent lire; j'en entendis 27 lire couramment dans la Bible, et il y en avait une douzaine d'absens. On leur enseigne aussi, comme aux garçons, l'écriture et le calcul, et les filles plus âgées vont apprendre à coudre chez sœur Genth quatre fois par semaine. Dernièrement on a ouvert une école de dimanche pour les adultes; elle est fréquentée par environ 70 personnes dont la moitié savent lire; les autres travaillent pour y parvenir. Il était très-intéressant et édifiant de voir le zèle de quelques personnes âgées, qui avec des lunettes s'appliquaient à épeler, dans l'espérance de pouvoir encore lire elles-mêmes la Bible.—Le dimanche 15, je prêchai à un auditoire attentif; la petite église était remplie. On fait tous les dimanches quatre services, y compris l'école.

Le 19, ma femme et moi, nous nous entretînmes avec les communians au nombre de 66, c'est-à-dire un peu plus de la moitié de ceux inscrits sur la liste. Nous fûmes en général bien réjouis par leurs déclarations. « Chaque arbre, disait un frère, ne porte des fruits que d'une seule espèce; mais mon cœur, pauvre et dépravé, agit tout-à-fait différemment; car il en porte de bons et de mauvais, de doux et d'amers, de sains et de vénéneux; et les derniers, hélas! ne sont qu'en trop grand nombre. Cependant mon désir et ma prière sont que mon cœur produise des fruits qui soient agréables à mon Sauveur, et, pour cela, j'espère tirer de la force de la sainte Cène, quoique je ne sois pas digne d'y prendre part. »

Digitized by Google

Le dimanche 22, frère Halter prêcha. Le soir, j'administraî la sainte Cène; 70 Hottentots y participèrent avec nous. Le Seigneur était au milieu de nous, et il réjouit nos cœurs par le sentiment de sa paix.

Le lendemain matin, nous partîmes d'Enon, pour continuer notre voyage à Silo. Notre route nous conduisit à travers cette belle vallée dans laquelle, en 1819, les Cafres entourèrent et tuèrent 9 de nos Hottentots d'Enon; on y voit encore leurs tombeaux. Tout le pays, jusqu'au Boschimans-rivier, est un des plus beaux de la colonie, mais il manque d'eau. C'est là que l'on demande 3 écus du Cap (près de 6 francs) pour abreuver un attelage de bœufs. C'est probablement aussi par le manque d'eau qu'on ne voit aujourd'hui que très-rarement des éléphans, dans ce pays où l'on en voyait tant autrefois. Il devait y en avoir eu pourtant une petite troupe dans les environs de Kourney, car nous aperçûmes leurs traces. Au coucher du soleil, nous nous arrêtâmes pour la nuit dans une campagne agréable, non loin des marais des Couagas. Le couaga ou zèbre paraît avoir presque abandonné ces plaines. Mais le lendemain matin, nous eûmes le plaisir de voir plusieurs troupes de gazelles qui déployèrent leur agilité d'une manière étonnante dès que nos Hottentots leur eurent lancé le chien.

Près du Boschimans-rivier, nous rejoignîmes la grande route qui conduit à Grahamstad. Nous eûmes une preuve de l'activité qui règne dans cette importante ville frontière, en arrivant au premier endroit où l'on s'arrête pour dételer; car nous n'y trouvâmes pas moins de 19 waggons qui allaient à la ville ou qui en revenaient. Les bœufs broutaient sur les hauteurs voisines, tandis que les conducteurs prenaient leur repas à l'ombre des arbres et des buissons. Dans les 24 heures suivantes, nous comptâmes, entre la rivière et la ville, plus de 50 chariots. Il n'y a guère plus de 20 ans qu'on aurait cherché en vain dans cette contrée une seule habitation européenne, en dehors quelques postes militaires; on n'y rencontrait que des huttes de Cafres en forme de ruches. Le commerce avec les tribus voi-

Digitized by Google

sincs des naturels, auquel Grahamstad doit sa prospérité, n'a commencé que depuis 12 ou 15 ans. Au Boschimans-rivier, nous trouvâmes les bœufs qui avaient été envoyés d'Enon en avant; leur conducteur les avait heureusement mis, pendant la nuit, dans un kraal voisin; tandis qu'un colon, qui avait laissé les siens dans la plaine, en avait eu, la même nuit, 3 dévorés par les loups ou par les hyènes. La forêt Assagai que nous traversâmes avant la nuit, n'existe plus aujourd'hui que de nom, car il n'y a plus d'arbres et on n'y trouve même plus assez de bois pour faire bouillir un chaudron.

Le 25, nous vîmes une caravane composée de 24 chariots et de grands troupeaux de bétails, appartenant à une compagnie de fermiers hollandais, qui quittaient la colonie pour aller s'établir dans l'intérieur de l'Afrique. Ces émigrations ont lieu depuis plus d'une année, et on compte que la colonie a perdu de cette manière de 4 à 5,000 de ses habitans. On dit que la plupart d'entr'eux se sont établis pour le moment sur le Val-rivier, mais que, trouvant ce lieu malsain, ils vont se diriger à l'est vers un endroit situé entre Port-Natal et la tribu des Fakies. Il est à craindre que cette ardeur d'émigration ne soit suivie de conséquences désastreuses et pour les colons eux-mêmes et pour les tribus parmi lesquelles ils veulent se fixer; car les colons paraissent se conduire avec un mépris héréditaire des droits des indigènes, et se croire maîtres de tirer sur eux comme sur des bêtes sauvages à la moindre résistance qu'ils opposent à leurs usurpations, et leurs enfans sont vendus ou gardés comme esclaves. On peut aisément penser que les Cafres ne sont pas spectateurs indifférens de ses invasions, et qu'ils les repousseraient par la force des armes s'ils se sentaient assez forts; mais il paraît que leur seule ressource est de se mettre sous la protection du gouvernement colonial, avec lequel ils désirent pour cela vivre en bonne intelligence. Le gouvernement, de son côté, ne pouvant faire retourner les émigrans, ni empêcher d'autres de les suivre, paraît préférer de rester en rapport d'amitié avec eux, afin de les avoir pour alliés et non

Digitized by Google

pour ennemis dans le cas où les hostilités avec les Cafres viendraient à recommencer. Du moins je ne pourrais pas m'expliquer autrement l'inaction qu'il garde à cet égard. Cependant quels que soient les desseins et les plans des hommes, nous avons cette ferme espérance que ces changemens remarquables, où les uns s'en vont, les autres arrivent, contribueront finalement aussi à l'avancement du règne de Dieu.

(*La suite au prochain numéro.*)

NOUVELLES RÉCENTES.

I. INDIENS DE L'AMÉRIQUE DU NORD. — Frère Van-Vleck écrit de Salem, sous la date du 14 mars, sur la mission parmi les *Chérokées*, ce qui suit : « Les différens entre les divers partis des Chérokees émigrés dans le territoire d'Arkansas ne sont pas encore apaisés; et tandis que cette nation contribue ainsi à sa ruine, l'insalubrité du climat parait vouloir l'effacer entièrement. L'emplacement sur la Barren-Fork de l'Illinois, où nos missionnaires se sont établis avec les membres de leur troupeau, parait être aussi, contre notre attente, dans une contrée très-malsaine. D'après les lettres que nos frères nous ont écrites au commencement de janvier, leur santé s'était extrêmement affaiblie par la fièvre qui y régnait continuellement; quelquefois ils en étaient atteints tous, sans qu'aucun d'eux pût venir au secours de l'autre; ils ne pouvaient pas en attendre non plus des Chérokées, qui avaient eux-mêmes besoin d'être soignés, car, dans toutes les familles, il y avait des malades, et plusieurs même sont morts avant qu'on ait pu informer les missionnaires de leur maladie. Dans ces circonstances, les Indiens se proposent d'abandonner ce lieu pour s'établir ailleurs. Nous les recommandons de nouveau aux prières de tous nos frères. »

Voici les nouvelles que nous avons reçues sur la mission parmi les *Delawares*, dans le territoire du Missouri. La dernière partie des Indiens émigrés de New-Fairfield, arrivée à *Westfield* le 5 décembre dernier, éprouve maintenant un vif regret de n'avoir

Digitized by Google

pas suivi de suite la première partie, et d'avoir mangé à Green-Bay le peu de bien qui lui était resté. Pour plusieurs même ce retard a été très-préjudiciable, quant à leur vie intérieure; cependant tous se réjouissent d'être de nouveau réunis à une église de croyans. Ils assitent très-régulièrement aux assemblées et écoutent avec plus d'attention qu'autrefois. Les fêtes de Noël furent une époque particulièrement bénie; et nos missionnaires eurent aussi le plaisir de voir arriver un grand nombre de païens qui venaient prendre part aux solennités. Il s'en fallait de beaucoup que le temple pût recevoir tous les auditeurs; on fut obligé de dresser des bancs devant les portes sous une vaste tente, en allumant à côté un bon feu. Plusieurs auditeurs furent admis à la communion à cette occasion; d'autres Indiens furent réadmis; tous ces signes d'une nouvelle vie contribuèrent beaucoup à encourager nos chers frères qui travaillent parmi cette nation. De ceux des Delawares qui étaient arrivés en décembre, plusieurs s'étaient déjà construit des maisons d'hiver; les missionnaires n'étaient cependant pas sans soucis pour leur subsistance, d'autant plus que ces Indiens ne pouvaient pas d'abord s'occuper des travaux de la campagne. Dieu toutefois s'était souvenu d'eux en leur accordant une chasse abondante. Les missionnaires jouissaient tous, grâce à Dieu, d'une bonne santé.

II. INDES-OCCIDENTALES. — Le frère Menzel, à *Friedensberg*, dans l'île Sainte-Croix, reçut le 20 décembre dernier, dans une assemblée de missionnaires, son acte d'ordination de diacre de l'Eglise des Frères, dressé par l'évêque Jean Wied. Le Seigneur avait préservé cette île et les environnantes des ouragans qui les ravagent si souvent.

A *Tabago*, d'après une lettre du frère Morrish, l'église de *Montgommery* avait été affligée de maladies, à la fin de l'année dernière et au commencement de celle-ci; plusieurs membres de l'église en avaient succombé. La sœur Morrish venait aussi de relever d'une maladie grave. Le 11 avril, les frère et sœur Titterington, qui jusque-là avaient travaillé dans l'île d'Antigoa, sont arrivés à *Tabago*, leur nouveau champ d'activité.

Digitized by Google

A *Antigoa*, on avait ressenti, le 7 mars, plusieurs fortes secousses de tremblement de terre. La nouvelle station à la *Jamaïque* (Savanna) a reçu le nom de *Lititz*.

III. SURINAM. — Frère Treu écrit de *Paramaribo*, en date du 17 février, ce qui suit: « Pendant les 4 dernières semaines, le frère Jacobs a fait un voyage dans la Haute-Nikerie, où il a été reçu partout avec beaucoup d'amitié par les planteurs. Il a trouvé chez la population nègre toujours le même désir d'être bientôt instruite dans les vérités chrétiennes. Il a tenu des assemblées dans la plupart des plantations, et dans celles où il ne pouvait pas en tenir, les directeurs ont donné permission à leurs nègres d'aller dans les plantations où la prédication avait lieu. On a déjà construit une habitation provisoire pour un missionnaire, et on se proposait de mettre sous peu la main à l'œuvre pour bâtir le temple projété. »

Frère Treu lui-même a aussi fait un voyage de trois semaines dans les plantations; dans plusieurs d'entre elles, l'Évangile a été annoncé pour la première fois, et les nègres ont reçu la Parole avec joie. Dans la plantation *Zorg-en-hope*, sur la Commewyne inférieure, on avait achevé un temple que le frère Treu a inauguré d'une manière solennelle; le même soir, il y a baptisé 5 nègres. L'intérieur du temple avait été convenablement éclairé pour cette sainte action.

Le frère Rasmus Schmidt, à *Worsteling-Jacobs*, n'était pas encore de retour de son voyage chez les nègres libres du Haut-Surinam. A Guinguch, il devait faire l'inauguration du nouveau temple achevé déja depuis quelques temps.

IV. SUD DE L'AFRIQUE.— Frère Hallbeck nous donne, sous les dates des 24 février et 9 mars, les nouvelles suivantes: « Nous voyons encore continuellement, dans notre église du haut-pays (*Gnadenthal*), arriver d'anciens esclaves nègres demandant la permission de rester au milieu de nous; ils paraissent être véritablement en peine pour le salut de leurs âmes. A *Gnadenthal*, on a admis depuis le nouvel an 70 de ces nègres, et à *Grüne-*

Digitized by Google

kloof, 73. Les temples et les écoles y sont toujours remplis, et c'est avec empressement que les habitans profitent de toutes les occasions pour s'édifier. Dans les autres lieux de prédications, annexes des stations, l'auditoire composé de blancs et de noirs, montre une grande attention. C'est surtout à *Kopjes-Kasteel*, à 10 lieues de Gnadenthal, que nous avons une belle perspective pour l'avenir. On y a déjà marqué l'emplacement sur lequel on élèvera un temple. »

Les nouvelles *d'Enon* sont aussi très-satisfaisantes. La marche de l'église réjouit les missionnaires. Toute la contrée s'était ranimée et avait repris une nouvelle force à la suite des pluies bienfaisantes qui étaient tombées en abondance. Toutefois, on ne peut pas s'attendre que les traces d'une sécheresse inouïe, qui n'a pas duré moins de 3 ans, s'éffacent de sitôt.

Nos frères qui travaillent dans la *Zitzikamma*, bénissent Dieu du succès qu'il accorde à cette mission parmi les Fingous. Ils s'occupent de la construction d'un temple et d'une maison d'école. Cette nouvelle station, d'après les vœux exprimés par le gouverneur-général de la colonie, a reçu le nom de *Clarkson*. — A *Silo*, l'église marche aussi bien, et la station n'est point inquiétée du dehors. Les champs et les jardins sont bénis d'une manière particulière.

Dans la ville du Cap s'est manifestée la petite vérole apportée par un vaisseau négrier qu'on avait capturé et amené dans le port. Cette maladie a fait déjà de grands ravages dans la ville ; beaucoup de personnes en sont mortes. Jusqu'ici elle ne s'est pas encore montrée dans le district. Nos frères, dans les différentes stations, font tous leurs efforts pour préserver les membres de leurs troupeaux de ce fléau par la vaccination.

V. EUROPE. — Le 5 mai ont été mariés à Kleinwelke les frères Traugott Freitag, missionnaire au Labrador, et Ernest Kschischaugk, appelé au service de la mission du sud de l'Afrique ; le premier avec la sœur Sophie Sparmeyer, le second avec la sœur Louise Feurich. Le 14, ils ont reçu leurs instructions à Berthelsdorf de la conférence des Anciens de l'Unité.

Digitized by Google

Le 18 juin, la conférence des Anciens de l'Unité s'est entretenue avec frère et sœur Dœhrmann, missionnaires au Surinam, qui avaient fait le voyage en Europe pour fortifier leur santé et pour accompagner plusieurs enfans de nos missionnaires, qui devaient être élevés dans l'institut de l'Unité, à Kleinwelke.

Soixante-cinq pasteurs et ministres des différentes églises protestantes se sont rendus cette année à Herrnhout pour s'y réunir en conférence avec les pasteurs et ministres de l'église de l'Unité des Frères. Cette assemblée ecclésiastique a eu lieu le 17 juin. Tous les membres ont senti la présence du chef invisible de l'Eglise et l'efficace de son amour qu'il a daigné répandre sur eux.

A Pentecôte, le nombre des frères et sœurs employés au service de la Diaspora s'élevait à 96. C'est le lundi de Pentecôte que l'Unité des Frères se souvient d'une manière particulière, devant le Seigneur, de tous ses frères et sœurs dispersés dans les différens pays. Ce jour-là, un grand nombre de ses amis ont coutume de se rendre dans les églises des frères les plus rapprochées pour s'édifier avec elles en commun.

Nous avons reçu des nouvelles bien réjouissantes de frère et sœur Enéquist à Montauban. Le Seigneur a béni leur entrée dans le pensionnat de jeunes demoiselles que Mlle Frossard leur a cédé depuis le 1er juillet, et il leur a fait trouver parmi ses enfans de cette ville de précieux amis. L'institut compte dans ce moment 29 élèves, savoir : 14 pensionnaires et 15 externes. Outre le frère Enéquist, qui dirige l'ensemble avec son épouse, il y a dans l'établissement 3 institutrices pour donner les leçons, dont deux sont anglaises et la troisième française; sans compter trois professeurs et une maîtresse de piano de la ville qui viennent donner des leçons. La marche du pensionnat est paisible et très-encourageante pour le frère et la sœur qui en ont la direction. Ils reçoivent les demoiselles depuis l'âge de 6 ans, et le prix de la pension pour l'année classique a été réduit, pour celles qui n'ont pas atteint l'âge de 10 ans, à 500 francs. Pour les autres, il est de 600 fr.

Digitized by Google

MÉDITATION.

Il faut se convertir au Seigneur et non pas aux hommes.

Dans les choses qui regardent le salut, il ne faut pas s'attacher aux hommes ; il pourrait en résulter, sans qu'on y fît attention et sans qu'on le voulût au commencement, une espèce d'idolâtrie.

Qu'un pécheur reçu en grâce pense avec compassion à ceux qui n'ont pas encore participé à un tel bonheur, qu'il veuille employer toutes ses forces pour les conduire au Rédempteur ; non-seulement cela est très-bien, mais encore c'est ordonné par le Seigneur lui-même : si quelqu'un, par sa propre expérience, a connu la force du sang et de la mort de Jésus, s'il a lui-même trouvé la paix aux pieds du Sauveur, s'il se trouve lui-même heureux et content dans la foi en lui, et s'il est conduit par les circonstances ou par vocation à s'intéresser aux âmes des autres, certainement le désir sincère d'un tel homme sera celui-ci : « Oh, si je pouvais porter tous ceux à qui je parle dans les bras du Sauveur! si, par mes larmes, je pouvais les introduire dans son cœur, quelle joie cela serait pour moi ! Et si ce but ne pouvait s'atteindre qu'au risque de ma vie, j'en ferais volontiers le sacrifice ! » Lors donc que quelqu'un a l'occasion d'être utile aux autres, de leur être en bénédiction par ses paroles ou d'être l'instrument de leur conversion au Seigneur, s'il est alors particulièrement estimé et apprécié par eux, contre cela il n'y a rien à dire. Il serait bien extraordinaire s'il en était autrement. Celui qui, pour la première fois, annonça l'Évangile à mon cœur corrompu, de manière à y faire impression, ou qui, par la communication de ses propres expériences, me facilita le chemin vers le trône de la grâce ; celui à qui je pus confier toutes mes peines, mes plaintes, mes doutes, mon trouble, mes craintes, mon angoisse et ma timidité, qui me témoigna de la compassion, mais toujours une compassion loyale, franche et conforme à la vérité, sans épar-

Digitized by Google

gner mon amour-propre; celui qui ne fut ni fatigué, ni rebuté d'entendre mes lamentations répétées, qui pria pour moi, et qui, par ses exhortations amicales, pendant lesquelles le Saint-Esprit agissait dans mon cœur, m'amena enfin à oser me donner à mon Rédempteur avec toute ma misère, — celui-là sera toujours mon meilleur ami et mon bienfaiteur; car il me montra le chemin vers un trésor infiniment supérieur à tous les trésors de la terre. Comment serait-il possible de ne pas l'aimer d'une manière particulière et d'un cœur reconnaissant?

Mais quand on s'attache à un homme, quel qu'il soit, et quand même il serait le plus expérimenté, le plus doué, le plus béni des serviteurs du Seigneur, de telle sorte que l'on se convertit pour ainsi dire à lui et non à Christ, que l'on cherche du secours auprès de lui au lieu de s'adresser au Sauveur, ou que l'on dirige son cœur et ses yeux sur sa personne, tellement que notre Seigneur, l'amour pour lui, l'abandon entier à lui, et le regard de la foi en lui en souffrent, alors on pèche. C'est un égarement, une idolâtrie, et par conséquent une chose défendue. On se met soi-même ainsi sur une fausse voie, en même temps qu'on afflige et qu'on blesse cet ami d'une manière inexcusable; car on fait de lui ce qu'il n'est pas et ce qu'il ne veut certainement pas être, et l'on commet par là une action pour laquelle il a la plus grande horreur. Le plus grand apôtre n'est qu'un serviteur et qu'un instrument dans la main du Seigneur, et il ne peut être davantage. La moindre apparence qu'on voulût le regarder comme quelque chose de plus, ou s'arrêter à l'instrument en mettant le Seigneur en seconde ligne, le repousserait et lui serait si insupportable qu'il s'élèverait contre elle avec le zèle le plus ardent. Quant à celui qui ne pense pas ainsi, mais qui s'abandonne complaisamment à ce que les hommes s'attachent à lui, ou lui donnent une part à ce qui n'appartient qu'à Christ, à celui-là on peut dire : « Tu » es un serviteur infidèle; c'est à toi que dit le Seigneur : Je ne » te donnerai point ma gloire ni ma louange, et je ne te les lais» serai point. — Écoute ces paroles et tremble! » Pour les âmes

Digitized by Google

faibles qui s'attachent à un ou plusieurs hommes mortels, au lieu de s'attacher uniquement au Seigneur, et qui ne souffrent pas les avertissemens qu'elles reçoivent en temps utile, elles sont fortement à plaindre. Viennent-elles à être séparées de cet homme, elles perdent tout, et sont semblables à des navigateurs sur le grand Océan qui ont perdu leur boussole. Elles ne savent pas où elles sont.

« Adressez à moi mes enfans et l'ouvrage de mes mains », dit le Seigneur; et sa parole demeure certaine.

CONFÉRENCE PASTORALE DE HERRNHOUT,

TENUE LE 29 MAI 1839.

(*Suite.*)

Après une pause d'un quart d'heure, l'assemblée s'est réunie de nouveau à 10 heures. Cette seconde séance, qui a duré jusqu'à midi, a été ouverte par la lecture des noms des 71 pasteurs et ministres présens. Ceux qui étaient venus pour la première fois ont été ensuite salués fraternellement par les anciens membres de la conférence; puis toute l'assemblée a adressé ses vœux à M. Pannach, pasteur président de Kittlitz, qui venait de célébrer dans son église le 50e anniversaire de son ministère. Ce vénérable vieillard, après avoir remercié la conférence de la part qu'elle prenait à sa joie, lui a exprimé le désir qu'il avait de persévérer jusqu'à la fin dans la prédication du pur Évangile de Christ, de ne pas en avoir honte, mais de l'annoncer à son église comme la puissance de Dieu (Matth. XXII, 29). Il a rappelé le temps où il avait assisté pour la première fois à cette conférence et où plusieurs de ses fondateurs étaient encore en vie, tels que les deux frères Charles-Rodolphe et Jean-Frédéric Reichel, et plusieurs autres frères, comme l'évêque Spangenberg, qui avait présidé pour la première fois en 1785, et l'évêque Baumeister. Après cela, on a continué la lecture des lettres adressées à la conférence.

Digitized by Google

Lettre d'un pasteur du canton de Zurich, en Suisse.

« Bien que nous soyons séparés par une grande distance, je me sens pourtant intimément uni à vous, chers frères, par les liens de l'amour de Christ, et à tous ceux qui sont en communion avec vous et qui prennent part par correspondance aux bénédictions que le Seigneur répand sur votre association fraternelle.

» Vous vous attendez à ce que je vous parle cette année des événemens qui ont eu lieu dans notre canton; mais comme j'ai publié à la suite de quelques sermons prononcés pendant ce temps d'agitation, une exposition véridique de tout ce qui s'est passé sous nos yeux, je me borne à vous en envoyer un exemplaire. Il n'est pas dans l'histoire, que je sache, d'exemple de tout un peuple qui s'élève contre la nomination d'un docteur appelé à former ses futurs conducteurs spirituels, dans le but d'empêcher que par lui un antichristianisme manifeste ne soit mis à la place du vrai christianisme, et qui force, par une voie entièrement légale, ceux qui tiennent les rênes de l'état à ne pas donner suite à leur acte.

» Ce temps a mis au jour bien des choses. Si d'un côté nous avons pu voir avec reconnaissance envers le Seigneur, qu'il y a encore parmi notre peuple un tel attachement à la foi chrétienne, qu'il n'a pas été permis au docteur Strauss de commencer parmi nous son enseignement antichrétien; de l'autre, nous n'avons pu apercevoir qu'avec douleur que sa pernicieuse doctrine a déjà trouvé un beaucoup trop grand nombre de partisans (1). Et quoique le royaume de Dieu fasse des progrès réjouissans, nous ne pouvons pourtant pas méconnaitre que l'empire des ténèbres et de l'incrédulité va aussi en augmentant. Mais cela ne doit pas nous surprendre; car le jour

(1) L'auteur de cette lettre dit qu'on voyait déjà beaucoup trop de *Straussen-eier* [œufs d'autruche] répandus sur le sable brûlant. Le mot *Strauss* signifie *autruche*.

Digitized by Google

du Seigneur ne viendra point que la révolte ne soit arrivée auparavant, et qu'on n'ait vu paraître l'homme de péché, le fils de perdition (2 Thess. II, 3). Partout où je tourne les regards, je vois les sages de ce monde travailler de toute leur force et employer toute leur ruse et leur dialectique pour éloigner du christianisme les doctrines fondamentales, sous prétexte de le purifier du judaïsme, et, comme l'a fait Strauss, changer toutes les vérités historiques en fables (mythes), afin de mieux parvenir à égarer aussi le peuple et à lui ôter toute foi à une révélation.

» Vous comprendrez que je ne crains pas pour l'édifice, dont Jésus-Christ lui-même est la pierre angulaire, hors de laquelle personne ne peut poser d'autre fondement (Ephés. II, 20; 1. Cor. III, 11.); mais je pense que nous avons besoin d'être bien sur nos gardes et d'ouvrir les yeux pour voir ce qui en est de ces progrès dont on fait tant d'éloges. Il faut que la révolte arrive, il est vrai, mais le Seigneur viendra aussi, et accomplira toutes ses promesses concernant son règne.

» Chers frères, je me réjouis en pensant aux bénédictions que le Seigneur vous accordera pendant votre réunion de cette année, et je me réjouis aussi d'avance de la part qui en découlera sur nous, les membres éloignés de votre association, par le procès-verbal de votre conférence que vous nous communiquerez. Que le Seigneur soit au milieu de vous et vous donne de nouvelles forces pour travailler avec courage à l'œuvre qu'il vous a confiée. Priez aussi pour votre vieux frère qui sera bientôt au terme de sa course, et que l'amour de Dieu notre Sauveur, qu'il a scellé de son sang, soit avec nous tous. »

Après la lecture de cette lettre, on a fait les observations suivantes : Celui qui a trouvé en Jésus-Christ le fondement de sa foi et le rocher sur lequel l'Église est bâtie, ne peut éprouver qu'un sentiment douloureux à l'ouïe d'un fait tel que la nomination du docteur Strauss, comme professeur en théologie; car, sans vouloir entrer dans aucun jugement sur sa personne ni sur

Digitized by Google

ses desseins, il est évident que les principes qu'il a posés dans sa *Vie de Jésus*, ne peuvent qu'anéantir la foi en Christ ainsi que toute la doctrine chrétienne de notre salut. Mais, de l'autre côté, on éprouve une sainte joie en voyant tout un peuple s'élever d'une manière légale et presque unanime pour déclarer qu'il ne veut pas de ces doctrines anti-chrétiennes, mais qu'il veut tenir ferme, comme ses pères, à la foi en Jésus-Christ, Dieu, assis à la droite du Père. Ces signes du temps rappellent la remarque que l'évêque Spangenberg a fait, il y a 50 ans : « Il ne nous est pas donné, dit-il, de décider si, par *plusieurs*, ou mieux : *beaucoup de gens* (1 Tim. IV, 1 ; 2 Pier. II, 1.2.), il faut entendre une révolte générale et un jugement de Dieu sur toute l'église chrétienne, ou seulement la révolte de quelques-uns qui renieront le Seigneur et attaqueront la foi en lui, à quoi Dieu remédiera dans le temps ; nous devons nous abstenir, à cause de notre vue bornée, de nous prononcer sur les pensées et les desseins de Dieu. » Mais ce que nous pouvons reconnaitre déjà clairement, c'est que ces événemens ont été entre les mains du Seigneur une occasion pour réveiller et rendre attentives un grand nombre d'âmes qui par là ont été engagées à examiner elles-mêmes les Écritures et les besoins de leur cœur, et qui ont été convaincues de cette manière de l'harmonie parfaite qui existe entre les deux. Et ce Dieu Sauveur qui, au commencement de l'Église chrétienne, a fait d'un Saul persécuteur, un Paul apôtre, ne pourrait-il plus opérer, de nos jours, des conversions semblables, Lui à qui toutes choses sont possibles ?

Lettre de la Société des Missions des Pays-Bas, établie à Rotterdam.

« Nous vous écrivons aussi cette année pour vous assurer de notre amour fraternel et pour contribuer au maintien et à l'accroissement de la communion d'esprit qui nous unit ensemble. Vous connaissez le but que nous nous sommes proposés en formant notre société, et notre désir sincère de répandre l'Évangile parmi les pauvres païens, et de leur annoncer cette paix que le sang versé sur la croix leur a acquise aussi bien qu'à

Digitized by Google

nous. Mais en même temps nous désirerions aussi nous rendre utiles à tant de nos compatriotes, qui bien qu'ils portent le titre de chrétiens, vivent néanmoins dans une ignorance et une indifférence toutes païennes.

» Quant à notre œuvre parmi les païens, nous n'avons pas encore des faits bien saillans à vous communiquer. Nos missionnaires à Timor (une des îles de la Sonde), et dans les îles situées au nord de la première, faisant toutes partie des possessions hollandaises dans les Indes-Orientales, n'ont obtenu que de faibles progrès après un travail de plusieurs années. Quelques-uns d'entre eux, dont le zèle et les dons nous faisaient concevoir de belles espérances, nous ont été arrachés par la mort, et les autres, qui ont poursuivi leur œuvre avec persévérance, n'ont compté jusqu'ici que quelques âmes isolées qui aient cru de cœur au Seigneur Jésus. D'autres pénibles combats leur sont occasionnés sur ces terres malsaines et peu fréquentées, par des maladies et des privations de tout genre. Dans l'île Célèbes où nos missionnaires travaillent depuis l'année 1831 parmi les Alfourous, dans l'intérieur de la partie septentrionale du pays, le champ semble promettre de meilleurs résultats et commence à porter quelque fruit. En 1837, notre frère Riedel a pu baptiser, à Tondano, un prêtre distingué des Alfourous, qui s'était sincèrement converti au Seigneur et qui peu après est mort dans la foi. Cet événement remarquable paraît être dans les mains du Seigneur un moyen d'agiter aussi les cœurs des autres Alfourous. Nos frères ont également pu maintenir dans une voie de prospérité les écoles qui sont sous leur direction. Notre missionnaire Rottger, dans l'île de Bintang, à l'entrée du détroit de Malacca, n'a encore vu aucun fruit de son travail parmi les Chinois, et nos frères des îles d'Amboine et de Saparoua (Moluques) se trouvent presque dans le même cas. Là, comme partout où nous avons des ouvriers, il ne manque pas de fruits qui ont quelque apparence extérieure, mais qui, au-dedans, sont sans force et sans vigueur. Nous voulons parler de cette multitude de chrétiens de nom dans

Digitized by Google

nos colonies, dont les pères furent baptisés jadis avec un trop grand empressement et qui ont transmis leur titre à leurs enfans, quoique leur christianisme se bornât à l'observation de quelques cérémonies religieuses tout à fait matérielles. Ils sont un grand obstacle au travail de nos frères. S'appuyant sur leur nom de chrétiens, ils ne veulent pas entendre parler d'une vie et d'une conduite chrétiennes, ils donnent aux païens un pernicieux exemple et leur impriment sur le christianisme les idées les plus fausses, qu'il est difficile, même presque impossible de rectifier.

» Tels sont les résultats peu encourageans de notre travail parmi les païens; sans doute vous désirez maintenant savoir quels fruits produit la semence que nous répandons sur le sol de notre patrie.

» Là dessus, chers frères, nous n'osons exprimer rien de précis; toutefois, nous espérons que nos efforts pour annoncer avec simplicité les vérités du salut aux pauvres et aux ignorans dans des écoles du dimanche et dans d'autres institutions semblables que nous tâchons d'établir et d'encourager par notre propre exemple et par nos conseils, ont été bénis du Seigneur dans plus d'un endroit, de manière à exciter, surtout auprès de la jeunesse, le désir de connaître la Parole de Dieu, à la diffusion de laquelle notre société Biblique travaille avec persévérance de son côté.

» Les traités religieux que nous composons et publions, et par lesquels nous avons en vue de donner des instructions bibliques simples, claires et s'adressant au cœur, sont de plus en plus demandés et répandus toujours en plus grand nombre. L'expérience nous apprend que ces petits écrits sont aussi utiles et en bénédiction à ceux qui, dans nos temps d'agitation, se réveillent du sommeil de l'indifférence.

» Nous souhaitons ardemment que, parmi les indifférens de notre patrie, dont le nombre est si grand dans toutes les classes de la société, et dont les uns sont prévenus contre l'Évangile et les autres ne le connaissent pas, beaucoup puissent apprendre à

Digitized by Google

se demander sérieusement : « Que devons-nous faire pour être sauvés ? » et qu'après avoir trouvé la réponse à cette question dans l'Evangile éternel, en même temps que le repos de leurs âmes auprès de Jésus-Christ, ils puissent être remplis du désir d'apporter cette réponse aux païens, afin de les amener aussi à leur unique Sauveur. Nous ne manquons pas de collaborateurs qui veulent nous aider par leurs dons. Les riches nous apportent leur charitable offrande et quelques pauvres, qui aiment le Sauveur, leur modeste pite, pour l'employer à l'avancement de son règne. Cependant l'intérêt n'est pas encore général et le zèle véritable manque même chez plusieurs de ceux qui ne nous retirent pas entièrement leur coopération. Ce qui nous cause surtout de la peine, c'est que parmi nos compatriotes, il s'en trouve et il s'en présente si peu disposés à consacrer leur vie au service des missions.

» Mais si nous avons à nous plaindre, c'est surtout de nous-mêmes. Nous sentons profondément que notre foi au Seigneur, dont les mérites sont l'unique fondement de notre joie et de notre espérance, devrait être plus vivante et plus productive en bonnes œuvres; que nous devrions, par une union plus intime avec lui, qui est notre chef, être unis davantage entre nous, en un même esprit, pour poursuivre en commun l'œuvre de la foi, ne formant qu'un cœur et qu'une âme. Les fréquens échecs que nous éprouvons dans nos travaux, devraient nous attirer davantage au Seigneur et nous exciter à examiner impartialement en quoi nous pourrions avoir manqué, pour ensuite remédier à nos fautes avec humilite et avec courage. Enfin, nous devrions être plus persévérans dans la prière, pour demander au Seigneur la sagesse et la fidélité dont nous avons besoin nous-mêmes, la bénédiction pour notre œuvre des missions, et pour toute notre patrie une plus abondante effusion de son Saint-Esprit. C'est ce que nous demandons nous-mêmes au Seigneur, et c'est aussi dans ce sens que nous nous recommandons à vos prières.

» Nous ne voulons point vous oublier non plus, chers frères,

Digitized by Google

devant le Seigneur, et nous lui demanderons qu'il vous donne à tous dans votre prochaine assemblée ce sentiment d'union fraternelle que produit l'Esprit-Saint. Puisse Jésus, le crucifié, être le centre de votre réunion, et puissiez-vous, le cœur brûlant d'amour pour lui qui nous a tant aimés, prendre, ou renouveler l'engagement de travailler activement pour lui et pour son royaume à la gloire de Dieu le Père. »

Le contenu de cette lettre a vivement intéressé la conférence. Le peu de fruit que la Société des Missions de Rotterdam a retiré de ses travaux dans les Indes parmi une population qui n'est chrétienne que de nom, montre bien clairement combien ces chrétiens qui veulent évangéliser les païens en se bornant à introduire chez eux quelques pratiques extérieures, apportent en réalité d'obstacles à l'avancement du vrai christianisme. Les missionnaires de nos jours qui insistent sur l'essence et non sur la forme, doivent donc nécessairement essuyer toutes les conséquences de ces conversions de nations qui ont eu lieu autrefois. Aussi est-il évident que le succès, dans les travaux missionnaires, ne dépend pas des études scientifiques par lesquelles on fait passer les ouvriers, ni d'un enseignement systématique de leur part, mais plutôt de la simplicité et de la fermeté de leur foi et de ce que leur cœur soit réellement touché de la grâce. L'Église des Frères peut bien aussi confirmer, par ses expériences, la vérité de ces assertions.

Ce qui a été dit dans la lettre de l'œuvre biblique et de celle des traités religieux, a particulièrement intéressé les pasteurs présens comme les concernant personnellement. Dans la Lusace, les Bibles sont demandées pour les écoles en plus grand nombre que les fonds existans ne permettent d'en accorder, quoiqu'il y ait des communes qui se montrent vraiment généreuses quand on fait les collectes annuelles; et qu'en outre les sociétés bibliques viennent au secours des endroits qui en ont besoin. La société Biblique auxiliaire de Herrnhout, par exemple, pourvoit dans la partie du pays qui appartient à la Saxe, autant que

Digitized by Google

possible, aux demandes qui lui sont adressées, et dans la Lusace prussienne, la société de Berlin soutient libéralement le comité biblique de Gœrlitz. Une grande bénédiction est attachée dans ce pays à l'ancien usage du culte domestique qu'on célèbre dans beaucoup de maisons le samedi soir et dans l'après-midi du dimanche; on y fait la lecture de la Bible et d'autres écrits édifians. — En fait de traités, on a mentionné particulièrement ceux de la société de Berlin, fondée en 1814, qui se recommandent par leur bon choix; on en a cité plusieurs, tels que les suivans : « Que dois-je faire pour être sauvé, » par le docteur Knapp; « Exhortations de Luther aux pères et aux mères de famille »; « Crois-tu que tu sois pécheur »; « Le Retour du cimetière » (contre l'ivrognerie); « Conseils sur la manière de lire l'Écriture-Sainte », par Auguste-Herman Franke; « Pour les domestiques chrétiens »; « Pour les ouvriers chrétiens »; « La laitière », etc. On a fait la remarque, qu'il vaudrait mieux répandre un grand nombre de traités vraiment utiles et reconnus pour tels par l'expérience, que publier toujours de nouveaux traités d'une valeur médiocre; toutefois, la conférence n'a pas entendu blâmer par là les efforts des sociétés qui s'occupent de cette œuvre chrétienne, auxquelles, au contraire, elle a souhaité les bénédictions de Dieu.

Un pasteur de Prusse, gouvernement de Potsdam, a adressé, pour la première fois, une lettre à la conférence, en son nom et en celui de huit autres pasteurs, qui se réunissent entre eux deux fois par an. Il raconte dans sa lettre l'origine de cette réunion commencée en 1834, et l'ordre qui y a été adopté. A huit heures, ils commencent par le chant et par la prière. L'un d'eux adresse ensuite à ses collègues un petit discours auquel leurs femmes peuvent assister. Le reste de la matinée est divisé en deux parties, la première est destinée à l'exégèse d'une portion de l'Écriture-Sainte sur l'original, et l'autre à un entretien sur un mémoire fait par un membre de la réunion. Toute l'après-midi est réservée à la partie pratique du saint mi-

nistère, et les pasteurs réunis s'entretiennent sur la prédication, l'instruction des catéchumènes, le soin spécial des âmes, leurs expériences, en un mot sur tout ce qui peut les éclairer et les rendre plus capables de s'acquitter fidèlement de leur charge de pasteur.

Dans le même gouvernement, il est encore une autre réunion semblable, et d'autres existent dans le gouvernement de Magdebourg, dans la Pomméranie, et ailleurs.

Lettre de M. le pasteur Benade, près Zullichau, en Prusse.

« Il n'est parvenu encore aucune nouvelle des Luthériens émigrés en Australie. On compte qu'ils seront arrivés au milieu de décembre. — Les séparatistes de ma paroisse ne manifestent point l'intention de suivre leurs frères ; mais ils cherchent à entraîner quelques âmes hors de l'église, en leur persuadant que, s'ils y restent, ils ne sauraient être sauvés. J'ai pourtant eu la joie de voir revenir une femme qui s'était laissé égarer par eux. Il me semble que le nombre des dissidens cesse d'augmenter quand on ne s'occupe plus d'eux. — Dernièrement, un jeune séparatiste vint m'annoncer que sa femme, séparatiste comme lui et qu'il avait épousée sans faire bénir le mariage à l'église (1), étant accouchée, il avait baptisé lui-même son enfant le lendemain de sa naissance, et me donna les dates nécessaires pour que je pusse les inscrire dans le registre de la paroisse. Il voulut ensuite payer la taxe pour l'enregistrement ; mais je fus obligé de la refuser, parce qu'il n'y a encore aucune règle établie pour cela. Que le Seigneur me donne la sagesse pour ne pas faillir dans cette affaire, ni par omission ni par mes actions. Le nombre des séparés de ma paroisse s'élève à peu près à 27, en comptant les enfans. Il s'est formé une autre réunion chez un paysan, animé de sentimens chrétiens. Je l'ai

(1) En Prusse, comme par toute l'Allemagne, les mariages ne se font pas à la mairie, mais à l'église, et c'est le pasteur ou le prêtre qui en tient le registre. Un mariage non béni au temple ou à l'église est illégal.

Digitized by Google

quelquefois présidée en faisant une prière et prononçant une méditation sur la Parole et le Texte du jour de l'Église des Frères. Comme les personnes qui y assistent m'ont prié de revenir, je crois de mon devoir de le faire et de continuer autant que je le pourrai. Lorsque je suis empêché d'y aller, ils lisent ensemble un sermon de Uhle ou de Hofacker. »

M. Benade qui, après avoir écrit cette lettre, a pu s'arranger pour venir assister en personne à la conférence, a donné encore d'autres détails sur les émigrans qui ont quitté leur patrie pour cause de religion, et dont les uns se sont dirigés vers l'Australie, les autres vers l'Amérique du Nord. De plusieurs observations qui ont été faites à ce sujet, nous ne citerons que celle-ci: Sans s'arrêter à l'impression que laissent ordinairement de semblables émigrations et aux désagremens qui en résultent pour les endroits où elles ont lieu, et sans vouloir prononcer aucun jugement sur les opinions religieuses, en partie erronnées, de ces émigrans, on doit pourtant se réjouir dans cette ferme espérance que, malgré les méprises dans lesquelles les hommes tombent souvent d'un côté comme de l'autre, ces changemens serviront aussi dans la main du Seigneur à l'avancement de son règne. On peut se fonder là-dessus sur l'histoire ecclésiastique dès le temps des apôtres (Act. VIII.) et à travers les siècles suivans, ainsi que sur les expériences de l'Eglise des Frères, lorsque (1733-1736) des émigrans sortis de son sein donnèrent naissance à des missions et à des églises aujourd'hui florissantes. Quoiqu'on soit naturellement porté à ne considérer que ce que l'on a sous les yeux, le Seigneur accomplit toujours son œuvre, et son conseil est admirable.

Lettre de M. le pasteur Clasen, près Stettin, en Pomméranie.

« Il ne se passe pas une année sans que j'apprenne à mieux connaître les misères et les faiblesses qui habitent en moi, mon indignité et mon néant devant le Seigneur, mais aussi sa grâce et sa puissance, ses charitables instructions et son secours. En

Digitized by Google

automne dernier, il m'a envoyé une maladie longue et douloureuse qui a servi à me donner une connaissance plus complète de mon pauvre cœur; et il m'a fait comprendre qu'en me rétablissant il avait pour but de me laisser encore quelques années sur cette terre, afin que je puisse lui mieux prouver la sincérité de mon engagement, souvent renouvelé, de le servir fidèlement et avec un entier abandon de moi-même. Les occasions de s'exercer à la patience, à l'humilité et à la résignation ne manquent pas au pasteur dans nos contrées où il est appelé à passer à travers tant de difficultés et d'obstacles, et où de plus il est en butte à l'inimitié, à la moquerie et à toutes sortes d'humiliations. A cela se joignent les désagremens avec les dissidens. Leurs meneurs prennent vraiment à cœur de rendre méprisable au peuple l'église établie, d'exposer à la médisance et de rendre suspects ses pasteurs, sans avoir aucun égard s'ils sont orthodoxes ou hétérodoxes, si leur conduite est d'accord avec leur enseignement ou non. Aussi aucune époque plus que la nôtre n'a rendu nécessaires au serviteur de Dieu, la vigilance, l'activité, la foi et le zèle pour s'opposer aux efforts de l'ennemi contre l'œuvre du Seigneur. »

M. Clasen expose à la fin de sa lettre le besoin qu'il éprouve d'être assisté par un collaborateur disposé à se vouer de tou son cœur au service du Sauveur, sans avoir d'autre vue que celle de travailler pour sa gloire et de faire sa volonté, et il prie la conférence, dans le cas où elle connaîtrait parmi ses membres ou ailleurs, un candidat ou ministre capable, qui voulût ou qui pût accepter une telle place, de le lui adresser. La conférence ayant pris cette demande en considération, un candidat présent, de la Lusace prussienne, possédant les qualités nécessaires, s'est trouvé disposé à suivre cet appel.

Lettre d'un pasteur de la principauté de Lunebourg, royaume de Hanovre.

« Je dois confesser, à la gloire de mon Seigneur, que depuis qu'il s'est fait connaître à moi, je jouis d'un bien-être qui sur-

Digitized by Google

passe infiniment tout ce que je pourrais demander ou penser. Tous les jours il me fait sentir sa grâce, et j'éprouve combien on est heureux auprès de lui, et je suis certain que dussé-je atteindre l'âge avancé d'un Polycarpe, je ne pourrais rendre un autre témoignage à mon Sauveur que celui que ce martyr lui rendait au moment où il devait subir la mort. Je considère, comme la plus grande grâce, d'avoir un Sauveur que je n'ai pas choisi moi-même, mais qui m'a choisi, et à qui je puis m'adresser non-seulement pour tout ce qui concerne mon ministère, mais encore pour tout ce qui regarde ma personne, à qui je puis ouvrir mon cœur et exposer toutes les circonstances de ma vie intérieure et extérieure; un Sauveur qui m'écoute encore avec compassion quand même je n'ai que des fautes et des manquemens à lui confesser, en dépit de Satan qui voudrait me persuader que mes péchés sont trop grands pour que je puisse encore avoir recours à Jésus-Christ. Je puis dire que si le Sauveur avait moins d'amour pour ses pauvres créatures pécheresses et s'il les supportait avec moins de patience, avec mon amour encore si peu ardent et ma reconnaissance encore si faible, je ne pourrais pas être heureux; mais je sais par la foi que sa patience fait ma félicité, et qu'il ne veut pas que je me sauve moi-même, mais que je sois sauvé par lui, par ses mérites sanglans. Il a payé la rançon et il ne me reste qu'à avoir une entière confiance en ses souffrances et sa mort, qui ont pleinement satisfait pour mes péchés, comme pour ceux de tout le monde. Et cette confiance qu'il m'a conservée, a aussi fait toute ma force dans l'œuvre de mon ministère.

» Je ne puis pas dire que je sois devenu plus fidèle et plus zélé; mais je crois pouvoir remarquer que le Seigneur bénit la prédication de la croix, soit par le réveil opéré depuis peu chez plusieurs âmes, qui, si elles ne sont pas fortes, sont du moins dans une voie de progrès, soit par la marche plus ferme dans le christianisme de celles qui connaissent le Seigneur depuis plusieurs années, soit enfin par l'esprit dont les membres de mon église sont généralement animés, par leurs bonnes dispo-

sitions vis-à-vis la prédication de l'Evangile et par leur zèle toujours croissant pour profiter de toutes les occasions qui leur sont offertes pour l'entendre.

» C'est ainsi que l'année dernière j'ai commencé dans trois villages de ma paroisse, à tenir tous les mois et à jour fixe, une réunion dans laquelle j'explique simplement la Bible et que je commence et termine par le chant et la prière; et j'ai eu la joie de voir chaque fois autour de moi un grand nombre d'auditeurs. Comme je n'avais présidé auparavant aucune réunion en dehors du temple, et que je m'étais borné à surveiller celles qui se tenaient dans d'autres maisons, cette disposition a été, il est vrai, une nouveauté pour mon église; mais la chose s'est faite d'une manière si naturelle et conforme à ma charge que personne n'a rien eu à objecter. Dans chacun des villages dont j'ai parlé, se trouve un homme empêché par une maladie incurable, de se rendre au temple et qui désire entendre la Parole de Dieu. Pour satisfaire à leur besoin spirituel, j'ai établi chez eux un pareil culte auquel d'autres habitans du village s'empressent d'assister; et j'espère que comme on s'y est maintenant accoutumé, ces réunions continueront à avoir lieu même après le décès des malades. Cet arrangement a aussi pour résultat de faire tomber chez les personnes de mon église qui ne sont pas réveillées, les préjugés qu'elles ont contre les réunions tenues dans des maisons particulières.

» Un état de choses qui m'afflige profondément, c'est l'indiscipline ou plutôt la mondanité dans laquelle tombent les jeunes gens après avoir fait leur première communion. Plus ils avancent en âge, plus ils s'éloignent de moi, et je les considère souvent comme un troupeau de brebis égarées qui ne se souviennent plus de leur berger. Je nourris la pensée d'établir, dans ma maison, des assemblées exprès pour eux, afin que j'aie du moins l'occasion de les voir de temps en temps autour de moi et de leur adresser des exhortations qui s'appliquent à eux en particulier.

» L'année passée, je fis deux expériences dans l'exercice de

Digitized by Google

mon ministère qui me furent bien pénibles. L'une eut pour occasion un membre de mon église qui jouissait d'une mauvaise réputation; c'était un journalier qui depuis longtemps n'avait pas communié ni même pris part à aucun culte, et qui avait répandu sur mon compte d'amères calomnies. J'allai chez lui pour essayer, par mes exhortations et mes prières, de l'amener à de meilleurs sentimens; mais Satan le tenait tellement en son pouvoir, qu'il ne répondit à mes paroles pressantes et amicales que par des invectives et des injures contre les saints et contre les doctrines que je lui annonçais. Je fus forcé de le quitter dans ce triste état. Jusque-là je n'avais pas cru que l'inimitié contre Christ pût aller aussi loin. — L'autre expérience me causa encore plus de chagrin. J'avais à visiter un homme dangereusement malade. Dans mon entretien avec lui il fallait lui rappeler plusieurs de ses péchés particuliers, ce que je fis en l'adressant au Sauveur et l'exhortant à chercher en lui son pardon. Comme cet homme mourut bientôt après, un médecin malveillant répandit le bruit que le malade était mort par suite de l'émotion que je lui avais occasionnée. Ce faux bruit me fit bien de la peine; cependant il n'a pas eu des conséquences fâcheuses pour mon ministère, comme je le craignais d'abord.

» J'ai été bien dédommagé de ces troubles par la conversion d'un homme qui avait été fortement engagé dans les piéges de Satan. Il y a douze ans que cet homme avait cessé, par suite d'un vœu, de fréquenter aucun culte. S'appuyant sur une révélation particulière qu'il prétendait avoir reçue, il avait adopté pour son culte le jeu de loto, dont il faisait son occupation régulière tous les dimanches. Avec cela il menait une vie honnête; il était versé dans les saintes Écritures, et manifestait dans ses discours beaucoup d'estime pour la Parole de Dieu et un grand mépris pour la foule de ceux qui assistent au culte et prennent part à la sainte Cène, sans avoir aucune conviction religieuse. Tout le monde le regardait comme un homme singulier, et il se complaisait si bien dans cette position qu'il considérait comme un sacrifice en faveur de son culte, la

Digitized by Google

grande pauvreté, les railleries et le mépris qu'il s'attirait, et qu'il faisait l'application à lui-même et à son jeu de loto des passages de l'Écriture où la persécution et la raillerie, à cause de Christ, sont promises aux véritables chrétiens. Mes entretiens avec lui n'avaient jamais eu aucun résultat favorable ; il m'avait quitté la dernière fois en me déclarant que, quand même la potence serait devant lui, et qu'il dût y être attaché le lendemain, il ne renoncerait pas mieux à son culte. Il y a maintenant à peu près six mois qu'il a des rapports avec des chrétiens réveillés et convertis, et cela paraît avoir été l'instrument de sa propre conversion. Depuis la semaine sainte de cette année, il assiste régulièrement au service divin et il a de nouveau pris la sainte Cène. Aussi entretient-il des relations intimes avec les *saints*, comme on les appelle par dérision. A la vérité, il n'a pas encore complètement dépouillé son orgueil ; il n'est pas encore devenu un pauvre pécheur ; mais tout ce que l'on voit en lui et tout ce que l'on apprend sur lui fait espérer qu'avec la grâce de Dieu il en viendra là.

» Je rends grâces à Dieu de ce que jusqu'à présent l'Esprit dissident, avec le désordre qu'il amène toujours, n'a pas pénétré dans mon église. Dans notre voisinage, un jeune homme, qui marchait assez bien et donnait beaucoup à espérer, s'est dernièrement, pendant un voyage qu'il a fait, laissé entraîner par les anabaptistes ; mais son exemple n'a pas trouvé d'imitateurs. Du reste, je me réjouis de ce que le Seigneur tient le gouvernail de son Église, et j'ai la conviction que, malgré toutes les divisions et toutes les disputes, il saura conserver une assemblée de saints unis entre eux dans un même esprit, et tout ce que je désire et tout ce que je lui demande, c'est d'être et de demeurer un membre vivant de cette Église. »

Lettre d'un Pasteur du royaume de Wurtemberg.

« C'est avec douleur, mes bien-aimés frères, que je reconnais combien le Seigneur doit user de patience à mon égard et combien il a encore tous les jours à me pardonner. Tout mon désir

Digitized by Google

est de l'aimer au-dessus de toutes choses et de le servir avec fidélité, ne me contentant pas de prêcher purement l'Evangile du salut et de l'indiquer aux âmes qui me sont confiées comme le seul et infaillible chemin par où elles puissent parvenir à la vie éternelle, mais m'appliquant aussi moi-même, conformément à ses préceptes, à suivre le Sauveur sans plus être une occasion de chute à d'autres, et à apprendre de ce divin Maître à être débonnaire, doux et véritablement humble de cœur. Mais, hélas! mes manquemens, mes omissions sont encore en grand nombre, et si les mérites du Sauveur ne satisfaisaient pas pour moi, je ne saurais subsister devant le tribunal de Dieu. Tantôt c'est la douceur, tantôt la prudence, tantôt la fermeté nécessaire qui me manquent; souvent la crainte des hommes ou la complaisance pour eux m'ont encore empêché, non pas de prêcher la vérité, mais d'agir avec énergie contre ceux qui sont en scandale à l'Église; de sorte que si le Seigneur qui m'a confié mon ministère m'adressait maintenant ces paroles: «*Rends compte de ton administration*», je ne pourrais pas ouvrir la bouche devant lui, et s'il voulait plaider avec moi, de mille articles qu'il me proposerait, je ne lui répondrais pas sur un seul. Je ne puis que lui adresser cette prière: «Seigneur, fais de moi selon ta grâce et non selon ta justice; donne-moi ton absolution pour l'amour de ton sang, ton divin sang que tu as répandu sur la croix.»

» Si je jette un regard examinateur sur les 18 années que j'ai passé au service de mon divin Maître, comme sur toute ma carrière, je reconnais encore mieux la vérité de ces paroles: «*Hors de moi, vous ne pouvez rien faire* (Jean XV, 5).» Tous les fidèles, mais plus particulièrement encore tous les ministres du Seigneur, ont besoin de demeurer en Jésus et dans son amour; car dès que nous le perdons de vue, et ne fût-ce que pour un peu de temps, nous sommes comme abandonnés, et notre œuvre ne peut point être bénie; mais si nous regardons tous les jours vers lui, qui est le chef et le consommateur de la foi, il nous envoie de nouvelles forces, il nous soutient dans les mo-

Digitized by Google

mens pénibles, il nous rend facile ce qui nous parait difficile, et il nous donne l'espérance que notre travail ne sera point en vain.

» Ces jours-ci, j'ai particulièrement pu faire cette expérience. J'ai terminé l'instruction des catéchumènes, et ils viennent de ratifier le vœu de leur baptême. J'ai eu la joie de voir non-seulement pendant cette action, mais aussi pendant la préparation particulière pour la sainte Cène, que plusieurs d'entre eux étaient salutairement touchés, ce qu'ils ont prouvé par leur conduite et par quelques déclarations. Lorsque nous nous sommes séparés, tous m'ont donné la main, beaucoup avec les larmes aux yeux, pour confirmer leur promesse de se livrer entièrement à celui qui les a rachetés et de vivre pour sa gloire. Je sais, il est vrai, qu'au milieu des tentations du monde, le feu du premier amour peut beaucoup s'affaiblir et même se perdre; cependant, quand nous voyons de jeunes âmes s'unir sincèrement par la foi à leur Rédempteur, nous pouvons espérer que celui-là les gardera, qui a dit: « *Personne ne les ravira de ma main*. (Jean x, 28-29.) »

Plusieurs pasteurs, après la lecture de cette lettre, ont communiqué cette expérience, qu'ils ont faite pendant le cours de leur ministère, que ce n'était pas toujours ceux qui avaient donné les meilleures espérances du temps de leur première communion, qui avaient porté le plus de fruits, mais quelquefois au contraire ceux desquels on attendait le moins; d'où il était évident que ce n'est pas l'homme ou la parole de l'homme qui peut convertir les âmes, mais que c'est l'Esprit du Seigneur qui accompagne la parole et opère par elle l'œuvre du salut.—La conférence s'est ensuite occupée de quelle manière un pasteur peut conserver une influence continuelle sur ses catéchumènes et empêcher ainsi que les impressions salutaires qu'ils ont reçues pendant leur instruction religieuse ne se perdent. Elle a beaucoup approuvé le moyen indiqué dans la lettre précédente; toutefois, ce qui importe le plus, a-t-on dit, c'est que les instructions qui précèdent la ratification du vœu de baptême (la

Digitized by Google

confirmation) soient données de manière à toucher le cœur des catéchumènes et à leur inspirer de la confiance. Si le pasteur observe chez eux cette disposition, il ne lui sera pas difficile d'exercer aussi plus tard une influence sur eux, qu'il leur parle à chacun en particulier ou à tous réunis ensemble.

Lettre d'un pasteur de la Hongrie (1).

« Je dois rendre grâces au Seigneur de ce que depuis ma lettre de l'année passée plusieurs de mes collègues ont commencé aussi à travailler avec zèle à repandre la sainte Écriture parmi le peuple. Deux surintendans, un de chaque confession, et quelques Séniores emploient toute leur influence pour l'introduire dans les écoles d'où elle était presque entièrement disparue.

» Les histoires de la Bible, publiées par la société de Calw, sont admises dans beaucoup d'écoles et doivent être stéréotypées ici. Une édition en langue hongroise, tirée à 4000 exemplaires, a été introduite sans difficulté et se répand tous les jours davantage dans les écoles. Mais il se présente de nouveau ici un obstacle à surmonter. Il ne reste des fonds pour la première édition que 130 florins, et nous ne savons d'où prendre de l'argent pour une seconde édition qui doit être encore plus considérable que la première. C'est ainsi que le Seigneur fournit toujours assez d'occasions pour éprouver notre foi et pour nous exercer à la prière. J'aurais besoin pour cette nouvelle édition de 8 à 900 florins, et il est très-difficile de trouver dans ce pays des secours pour un tel but. Toutefois, le Seigneur y pourvoira !

» Je ne dois pas non plus oublier la construction de la maison d'école. Cette œuvre a d'autant plus besoin de vos prières qu'elle est importante pour toute la population protestante du pays. Notre intention est d'y recevoir aussi des enfans pauvres pour en former des instituteurs chrétiens. Le Seigneur vous bénira,

---

(1) Voyez deux autres lettres du même pasteur : IIIe année, pag. 9 et 492.

Digitized by Google

chers frères, de ce que, par vos dons, qui ont été les premiers, vous avez posé en quelque sorte la première pierre de cet édifice. J'ai déjà entre les mains 550 florins pour employer à ce but; ce n'est à la vérité que le quart de ce qu'il faudrait, mais j'ai la ferme confiance que le Seigneur qui a commencé cette bonne œuvre l'achèvera.

» Si dans mon église je suis appelé à faire de pénibles expériences, d'un autre côté le Seigneur m'en dispense aussi d'agréables. Il m'a envoyé un instituteur qui dirige maintenant l'école avec ordre et avec bénédiction. Mais dans cette affaire encore il est à déplorer que la grande pauvreté de mon église force un seul homme à se charger de 190 élèves, et cela pour un faible traitement.

» J'ai été particulièrement réjoui et fortifié par un voyage que j'ai fait à la fin de l'été dernier, à Nüremberg, dans le Wurtemberg, et jusqu'à Bâle. J'ai la douce espérance que la semence que j'ai pu répandre pendant ce temps portera, avec la bénédiction du Seigneur, des fruits pour l'éternité. »

Lettre de M. le pasteur Balslev, dans l'île de Fionie (Danemark).

« Le 3 février dernier, je suis entré dans ma 78e année, et cette circonstance m'a porté à réfléchir sérieusement sur moi-même. C'est avec un profond sentiment de mon indignité que j'ai présenté au Seigneur mes actions de grâces pour les nombreux bienfaits dont il m'a comblé pendant cette longue carrière et dont il me comble encore tous les jours. Il me donne la force de prendre encore part à la prédication et aux autres devoirs de mon ministère. Seulement, la faiblesse de mon ouïe m'a forcé à remettre l'instruction de la jeunesse à mon fils, qui est mon aide fidèle depuis près de sept ans.

» S'il plaît au Seigneur que je sois encore en vie le 13 novembre de cette année, ce jour-là sera pour moi le cinquantième anniversaire de mon ministère. Je passerai cette journée si importante pour moi sans autre solennité, seulement avec quelques amis. Mais le dimanche d'après, je le rappelle-

Digitized by Google

rai dans ma prédication, et avec tous les fidèles réunis de mon église je rendrai grâces au Seigneur pour tous les bienfaits que j'ai reçus de sa main. Oui, quand je songe aux expériences de ma vie, pénétré du sentiment de mes fautes et de mes péchés, je dois reconnaître que la fidélité de Jésus ne cesse point, et que s'il y a dans ma vie quelque chose de louable, c'est à lui seul que je le dois. — J'ai le bonheur d'avoir dans mon voisinage deux pasteurs qui partagent mes sentimens et dans le commerce desquels je trouve de la joie et de l'édification. L'un d'eux a célébré l'année passée le jubilé de sa cinquantième année de pastorat. En général, il ne manque pas dans ce pays de pasteurs évangéliques qui annoncent Jésus-Christ tel que Dieu nous l'a donné. »

Lettre de M. le doyen Wætterdahl, près Norkœping, en Suède.

« Depuis que je me suis uni à vous et que j'ai écrit ma première lettre à votre conférence, il s'est écoulé beaucoup d'années, et un grand nombre de témoins fidèles ont éte rappelés du milieu de vous qui se reposent maintenant auprès de leur Sauveur. A la place des serviteurs qui nous ont quitté, le Seigneur en a suscité d'autres qui marchent sur leurs traces et qui ont pris place dans votre conférence. Cette observation me fortifie dans l'espérance que le grand ami des hommes gardera toujours son Église, et ne la laissera jamais sans témoins qui, dans toute la simplicité d'un enfant et animés du zèle et de l'ardeur de St Paul, travailleront à étendre le règne de Jésus soit par leur prédication, soit par leur activité, soit par leur conduite. Je souhaite également que votre conférence soit toujours visitée par un grand nombre de pasteurs d'un cœur sincère et d'une charité digne de leur ministère de vérité. Puissent aussi dans l'étranger beaucoup de pasteurs et de ministres, fondés sur les souffrances et sur la mort de Jésus, s'unir à vous et trouver leur édification et de nouvelles forces en vous envoyant leurs lettres et leurs mémoires.

» Je recevrai avec bien du plaisir des nouvelles de nos chers

Digitized by Google

frères réfugiés du canton de Bâle-Campagne, auxquels mon cœur est attaché. Puissent les chrétiens de Zurich, à qui l'on a voulu imposer le docteur Strauss, comme professeur en théologie, implorer le Sauveur que ce docteur a rejeté, afin qu'il les préserve à toujours de doctrines anti-chrétiennes. Oh! que les yeux soient ouverts à tous ceux qui ne sont point encore convaincus de la vérité éternelle, et qu'ils puissent comprendre cette parole : « Que Jésus-Christ est venu au monde pour sauver les pécheurs ».

» Les pasteurs de mon district avec lesquels je suis particulièrement uni de cœur, se recommandent ainsi que moi, à votre souvenir fraternel et à vos prières. »

Lettre d'un pasteur du canton des Grisons, en Suisse.

« Je puis vous apprendre, à la louange du Seigneur, que, quoique je me trouve dans un pays où le manque presque total de tout encouragement du dehors m'expose à une mort spirituelle, le Sauveur ne m'a pas délaissé, et il n'a pas permis que je devinsse un rameau stérile et desséché. Au contraire, il s'est manifesté souvent à mon âme; sa parole écrite, que je suis chargé d'annoncer au peuple, a été bénie pour mon cœur, et mon esprit a été réjoui par les nouvelles des progrès rapides que fait de nos jours son règne parmi les chrétiens, les païens et les juifs. Le Seigneur m'a aussi attiré d'une manière particulière par plusieurs circonstances pénibles qui m'ont forcé de regarder continuellement à lui comme au seul auprès de qui je puisse trouver du secours et apprendre à vivre dans la joie et le contentement. Priez-le pour moi, chers frères, afin qu'il me garde auprès de lui jusqu'à la fin. Mais, je vous demande aussi vos prières pour les habitans de mon pays, et en particulier pour ceux de l'Engadine, du Bergell et des autres vallées voisines. De hautes montagnes et la différence du langage les séparent de l'église évangélique allemande dont ils furent les rejetons au temps de la réformation. (Dans l'Engadine, on parle la langue romane, et dans le Bergell la lan-

Digitized by Google

gue italienne). Et cette petite portion d'église (environ 10,000 âmes), n'a pas encore participé à cette effusion du Saint-Esprit et à cette nouvelle vie que Dieu a répandue depuis quelques années dans les parties protestantes de l'Allemagne, de la Suisse et même dans la France. Cet état de choses est pénible à mon cœur, et je souffre pour ainsi dire des douleurs d'enfantement en attendant que cette portion de l'église du Seigneur ait aussi éprouvé une visitation de la grâce, et que ses ossemens desséchés commencent à se ranimer. »

(*La fin au prochain numéro.*)

BIOGRAPHIE

DU FRÈRE JEAN-NICOLAS PÉTERSEN, DÉCÉDÉ A EMMAÜS, DANS L'ILE DE ST-JEAN, LE 6 JANVIER 1823.

Je suis né à Brême le 31 mars 1790. Mon père et ma mère avaient fort à cœur de m'élever dans la crainte de Dieu et selon sa volonté, et ils ne me permettaient pas de fréquenter des enfans qui fussent abandonnés à eux-mêmes et qui eussent pu m'entraîner au mal. Mais lorsqu'ensuite ils furent entrés en relation avec les Frères, ils tâchèrent de me lier avec des enfans sur lesquels leurs parens veillaient avec le plus grand soin. Vif et volage comme je l'étais, c'était pour moi une gêne véritable que de me trouver placé sous une si exacte surveillance. Aussi profitais-je volontiers de toutes les occasions pour jouir d'un peu plus de liberté. Par là, je causais bien des inquiétudes à mes parens qui voyaient le peu d'effet que produisaient sur moi leurs exhortations et leurs châtimens, ce qui leur fit prendre, en 1798, la résolution de me placer dans l'institut des garçons d'Ebersdorf. J'y fus conduit avec deux autres jeunes garçons. Je ne tardai pas à m'y plaire tellement que tous mes devoirs m'y devenaient faciles. J'aimais beaucoup nos assemblées d'enfans où on nous lisait des biographies d'enfans morts dans la paix du Seigneur. J'en faisais souvent le sujet de mes

Digitized by Google

entretiens avec mes jeunes amis. Nous écoutions également avec beaucoup d'attention la lecture de l'histoire des missions, et nous nous disions souvent les uns aux autres que lorsque nous serions plus grands, nous irions servir le Sauveur parmi les païens. Cependant, comme je reconnaissais toujours mieux que j'étais un enfant porté au mal, et que j'avais grand besoin d'être changé, je suppliai souvent le Seigneur de prendre pitié de moi. Je me rappelle encore avec plaisir ces années de mon enfance que j'ai passées dans une vraie simplicité et dans une foi enfantine.

Lorsque j'eus atteint ma treizième année, et que je dus quitter l'institut, mon père m'exhorta à penser à mon avenir et à prier le Sauveur de me faire connaître s'il me destinait ou non à être membre de l'église des frères, ajoutant que dans ce dernier cas, il me ferait revenir à la maison. Je suivis son conseil, et comme je me sentais du penchant pour l'église des frères, je demandai à en devenir membre, et j'obtins la permission d'aller demeurer à Gnadau pour apprendre la profession d'orfèvre. Là, je fus reçus membre de l'église et admis à participer à la Ste-Cène. Tout fut très-bien aussi longtemps que j'entretins un commerce filial avec mon Sauveur; mais peu à peu ces premiers sentimens de la grâce s'effacèrent en moi et je finis par prendre goût aux choses du monde, à tel point qu'au lieu d'écouter les sages conseils que l'on me donnait, d'étouffer à son origine ce mauvais penchant, je m'y complaisais, je le nourrissais dans mon cœur; je tâchai même de repousser loin de moi toute pensée qui me rappelait le Sauveur. Le mal augmenta tellement que les frères se virent obligés de me renvoyer auprès de mes parens, ce que je ne regardai pas comme un châtiment, parce que j'espérais de pouvoir désormais donner un libre cours à mes inclinations pour le monde.

En retournant à la maison paternelle au mois d'avril 1806, je rencontrai à Brunswick quelques frères qui me parlèrent avec énergie de la douleur qu'allaient éprouver mes parens en voyant s'anéantir, par ma propre faute, leurs vœux et leurs es

pérances à mon sujet ; ils me représentèrent aussi qu'en suivant mes propres voies, je ne manquerais pas de me rendre à la fin malheureux ; ils me conseillèrent de rentrer en moi-même et de demander au Sauveur le renouvellement de sa grâce et des premiers sentimens que j'avais eus. Ces paroles me pénétrèrent vivement et me firent répandre des larmes amères de repentir. J'écrivis à mes parens pour leur confesser ma légèreté et leur demander pardon. En continuant ma route pour Brême, je réfléchis sérieusement sur mon pauvre état, et je soupirai bien des fois après la grâce du Sauveur, mais je n'éprouvai point encore de repos. Ce fut dans cette situation d'esprit que j'arrivai auprès de mes parens qui me reçurent avec plus d'amitié que je ne m'y attendais, ce qui me toucha beaucoup; et dès que je fus seul avec eux, je leur demandai de nouveau pardon de tout mon cœur.

J'appris la profession de menuisier auprès de mon père, et je fréquentai assidûment avec lui les assemblées des frères de notre ville. Il m'arrivait souvent de ne m'en retourner à la maison qu'avec les larmes aux yeux, parce que j'avais remarqué l'amitié cordiale qui régnait parmi les frères et sœurs, et la joie qu'ils avaient au Seigneur, tandis que j'en étais privé moi-même. Je désirais ardemment de pouvoir participer à la même grâce; mais, avec tout cela, j'étais fortement tourmenté par l'incrédulité. Dans l'anxiété que j'éprouvais intérieurement, je cherchais une retraite solitaire et je priais avec ferveur en disant : « O mon Dieu! s'il est vrai que tu es le Sauveur des hommes et que tu reçois en grâce les pécheurs, daigne aussi avoir pitié de moi et accorder le repos à mon âme! » Ce ne fut pas en vain que je lui adressai ma prière, car le dimanche suivant je pus m'approcher de la table du Seigneur avec confiance, et j'éprouvai, à cette occasion, un avant-goût des jouissances de la félicité céleste.

Mais, hélas! ce bien-être de mon cœur ne fut pas de longue durée. Car peu de temps après, je m'aperçus de nouveau que la corruption du péché, dont je croyais être délivré, me livrait

Digitized by Google

encore des assauts; cela me jeta dans le découragement et me fit tomber dans de nouveaux doutes. Ce qui m'y affermit encore davantage, fut la circonstance suivante. Comme nous avions à loger des soldats hollandais, il arriva qu'ils eurent un entretien avec mon père concernant la doctrine de la prédestination absolue; j'écoutai attentivement leur discussion, et l'assurance avec laquelle ils soutenaient leur thèse me porta à croire enfin qu'ils avaient raison, et m'en étant aussitôt fait une application, je crus ne pouvoir me ranger que dans le nombre de ceux qui n'ont point été élus pour la vie éternelle. Je tirai de là la conclusion que puisque tous les soins que je prendrais, par rapport au salut, ne devaient m'être d'aucune utilité, il ne me restait plus qu'à profiter du temps de ma jeunesse, de me livrer aux plaisirs de mon âge, sans penser à tout ce qui m'avait inquiété jusqu'alors. Je me retirai donc des assemblées de la société, et je fréquentai les lieux de divertissemens publics; mais je ne trouvai pas le contentement que j'y cherchais; car au lieu de la paix de l'âme, ma conscience éprouva bientôt une telle angoisse que je ne pouvais demeurer tranquille nulle part. J'étais en contradiction avec moi-même, rêveur, solitaire et triste.

Ce fut dans cette sombre disposition d'esprit que je demeurai jusqu'en l'année 1811. La ville de Brême ayant passé sous la domination française et la conscription militaire y ayant été établie, je ne doutai pas que je ne fusse bientôt appelé sous les drapeaux, comme fils aîné de mes parens. Une telle perspective était loin de me déplaire; il me semblait que l'état de soldat devait être fort agréable; mais mon père l'envisageait bien autrement. Il arriva un soir que je l'entendis me recommander à la grâce du Sauveur et le prier instamment de me préserver de devenir soldat, afin que le dernier germe de piété qui pourrait se trouver peut-être encore dans mon cœur, ne fut pas entièrement étouffé. Cette prière fit sur moi la plus vive impression, et me porta aussitôt à chercher les moyens d'éviter la conscription. Toutes les peines que je me donnai pour avoir un passeport ayant été inutiles, je pris la résolution de voyager

Digitized by Google

pour exercer ma profession, n'ayant, pour cet effet, qu'un simple certificat.

Je me rendis d'abord par la poste à Celle, où les frères et sœurs auxquels j'étais recommandé me reçurent avec beaucoup d'amitié. Je trouvai là de l'ouvrage et j'assistai régulièrement le dimanche aux réunions des frères. Cependant, que serais-je devenu si le Sauveur n'avait tenu sa main étendue sur moi! car les occasions ne me manquaient pas dans cette ville pour jouir du monde et de tout ce qui plaît à notre nature corrompue; mais chaque fois que j'étais menacé d'une tentation, je me sentais aussitôt saisi de crainte et d'anxiété. Mon maître, qui était de ceux que l'on nomme esprits forts, en cherchant à me rendre la bible et la religion suspectes, m'encourageait en même temps à jouir à souhait des plaisirs de la vie, et ne négligeait aucune occasion pour m'en fournir toutes sortes de moyens. Du reste, il me traitait fort bien, et il aurait vu avec plaisir que je fusse resté chez lui plus longtemps. Mais comme la police prenait des mesures toujours plus sévères au sujet des conscrits, et que l'on avait publié une défense de n'en loger aucun, je n'étais plus en sûreté dans cet endroit, et je fus obligé de me mettre à la recherche d'un autre lieu de refuge.

Je n'osais pas écrire à mes parens, et ils devaient même ignorer le lieu de mon séjour, afin que mon père, lors des informations rigoureuses qu'on prendrait auprès de lui à mon sujet, put répondre en toute vérité, qu'il ne savait pas où j'étais. Je passai bien des heures de la nuit à supplier le Sauveur de vouloir m'être propice et de m'accorder son secours, lui promettant que s'il fléchissait encore cette seule fois le cœur des hommes en ma faveur, je me consacrerais entièrement à lui et que je chercherais à retourner dans l'église des frères à laquelle j'appartenais. Un frère, à qui je fis part en confidence de ma résolution de sortir du pays, me conseilla de remettre mon affaire sous la protection du Seigneur et de faire la demande d'un passeport. Je me rendis courageusement au bureau de la police, où on me l'accorda sans beaucoup de diffi-

Digitized by Google

culté. Pénétré de gratitude envers le Seigneur, j'allai chez ledit frère pour le remercier lui et sa famille de l'amitié qu'ils m'avaient témoignée. Ils répandirent avec moi des larmes de joie, et ils m'engagèrent à dîner avec eux ; je refusai cette invitation uniquement pour ne point perdre de temps, et je me mis incontinent en route pour Brunswick. Je ne puis ici que m'écrier avec confusion : « O mon Sauveur, de quelle patience infinie n'as-tu pas usé envers moi ! Certainement, tu t'es souvenu du moment où, dans mon état de détresse, je criais à toi, et que je te fis de nouveau la promesse de me donner à toi sans partage, et de t'appartenir à jamais ; ah ! tu n'as pas eu en moi un cœur comme tu le mérites ? Mais tel que je suis, tu m'as exaucé, parce que tu ne voulais pas me laisser courir dans le chemin de la perdition. »

J'aurais dû dès lors placer toute ma confiance en lui, m'en remettre à sa sage direction sans plus suivre ma propre volonté ; mais en raisonnant en moi-même, il me vint un projet dont le Sauveur ne permit pas l'exécution, vu que cela aurait été pour mon malheur ; je me disais qu'il n'était pas nécessaire de chercher à retourner dans une église des frères, que je pouvais mener ailleurs aussi bien que là, une vie paisible et tranquille, dans la piété et l'honnêteté, par exemple, auprès de mon oncle en Amérique où je serais sans doute très-bien quant à l'extérieur, etc. Comme j'étais absorbé par ces pensées, il vint à passer un char attelé de quatre chevaux et conduits par deux personnes de ma connaissance, qui m'engagèrent à faire route avec eux ce jour-là, proposition que j'acceptai d'autant plus volontiers que j'étais bien aise de pouvoir me reposer un peu, soit à cause de la chaleur, soit parce que le chemin sablonneux m'avait fatigué. Je pris place sur le timon où je pouvais m'asseoir. C'est ainsi que je cheminais lentement, tantôt assis, tantôt marchant, lorsque voulant sauter à terre de dessus le timon, mon habit s'accrocha et je tombai sous les roues du char qui me passèrent sur la jambe droite presque dans toute sa longueur. Les voituriers, qui dormaient, furent éveillés

Digitized by Google

par mes cris ; ils me prirent et m'emportèrent dans une auberge voisine. Les habitans de cette maison, ainsi que des dragons français qui y étaient logés, eurent le plus grand soin de moi. Je n'avais aucune fracture, mais j'étais blessé et évanoui.

Lorsque je revins à moi, la première pensée que j'eus, fut que cet accident ne m'était pas arrivé fortuitement, mais afin de me rendre sérieusement attentif à ma disposition chancelante et à ma légèreté d'esprit. Je compris en même temps ma triste et pénible situation, et la pensée que je serais obligé peut-être de demeurer longtemps dans cette auberge, me tourmentait encore davantage ; car il m'était impossible de retourner à la maison paternelle, vu le temps et les circonstances ; et je ne savais comment faire pour aller plus loin à cause des dépenses. Dans cet embarras, je m'adressai au Sauveur en lui confessant avec larmes que je m'étais rendu coupable en ce que je n'avais pas suivi ses directions, et surtout la bonne pensée qu'il m'avait donnée de retourner dans l'église des frères ; que je m'étais opposé en cela à ses vues de grâce envers moi ; que pour le présent, ma ferme intention était de me laisser diriger par sa main ; que je ne voyais point de moyen pour pouvoir me rendre dans une église, et qu'il voulut bien, par miséricorde, me conseiller lui-même et m'accorder son secours. Quand j'eus ainsi passé environ une heure dans la souffrance et dans les soupirs, l'aubergiste, à qui les voituriers avaient dit que j'allais à Brunswick, vint me dire qu'il venait d'arriver un autre voiturier qui était disposé à me prendre sur sa charrette jusque dans cette ville. Je profitai de cette occasion que je regardais comme m'étant procurée par le Seigneur, et j'arrivai à Brunswick heureusement, mais non sans avoir éprouvé de violentes douleurs. J'étais maintenant bien décidé à entrer dans l'église des frères ; et après m'être arrêté quelques jours à Brunswick, je me rendis à Neudietendorf où j'arrivai le cœur pénétré de joie et de reconnaissance envers le Sauveur, pour son grâcieux secours ; mais il me fut bien pénible d'apprendre que je n'aurais pas de l'ouvrage et que je ne pourrais pas y

Digitized by Google

demeurer. Cependant, au bout de trois semaines, lorsque je fus assez bien remis, je pus avoir du travail pour quelque temps.

Au mois de mars 1812, je partis en compagnie d'un frère pour Kœnigsfeld (1), où il y avait apparence qu'on pourrait m'occuper. Peu de temps après mon arrivée, je demandai et obtins, à ma grande joie, ma réadmission dans l'église des frères, et le 13 août, je participai avec l'église à la sainte Cène, ce qui fut pour mon cœur une grande bénédiction. J'appris à mieux connaître le Sauveur, et à l'aimer comme le Rédempteur qui a expié et effacé mes péchés, heureux de pouvoir paître journellement dans ses gras pâturages; et quoique je ne visse chez moi que misères et défectuosités, je conservai néanmoins, par la grâce du Sauveur, le désir de lui demeurer fermement attaché de peur qu'il ne m'arrivât une seconde fois de le perdre de vue: ayant assez appris ce qui arrive à ceux dont le cœur s'éloigne de lui.

Après avoir travaillé de ma profession pendant quelques années, je fus placé comme surveillant dans l'institut des garçons. Mes occupations y étaient souvent assez pénibles; j'eus cependant bien des sujets de bénir le Sauveur de la grâcieuse assistance qu'il daignait m'accorder et du bonheur qu'il me donnait dans sa communion.

Ici se termine ce que le frère Pétersen a laissé par écrit sur sa carrière terrestre. Sa veuve, la sœur Dorothée-Elisabeth Pétersen, née Furkel, y a ajouté ce qui suit:

Au mois de septembre 1816, mon mari reçut vocation pour le service de la mission dans les Indes-Occidentales; il l'accepta avec joie et avec confiance au secours du Sauveur. Avant de s'embarquer pour l'Amérique, il passa quelques semaines à Brême, auprès de son père, et jouit de la société des frères et des sœurs

---

(1) L'église (ou la commune) de Kœnigsfeld, dans la Forêt-Noire, près Villingen (grand duché de Bade), a été fondée en 1807. Il y a un institut pour l'éducation des jeunes gens et un autre pour les jeunes demoiselles.

Digitized by Google

de cette ville. Pendant la navigation, ainsi qu'il l'écrivit dans son journal, la Parole de Dieu, qui faisait sa seule nourriture, lui était d'autant plus précieuse qu'il était privé des bénédictions dont on jouit dans la communion des frères. Le 11 janvier 1817, il arriva heureusement dans l'île St-Thomas, où il entreprit, avec courage et confiance, l'œuvre de sa nouvelle vocation, qui avait bien ses difficultés, mais pendant laquelle il éprouva aussi la fidélité du Sauveur qui le soutenait puissamment. Ayant accepté la proposition qui m'avait été faite de devenir son aide et son épouse, j'arrivai à St-Thomas le 27 juin 1818, et notre mariage fut béni à la Nouvelle-Herrnhout le 2 juillet. La Parole de ce jour-là était: «Je me suis toujours préposé l'Eternel devant moi.» Cette parole fit sur mon mari une impression particulière; il me la rappelait souvent dans la suite afin de m'encourager dans des momens et des circonstances pénibles. Pendant les deux premières années de notre mariage, mon mari eut de fréquentes indispositions, ce qui l'empêchait d'être aussi actif qu'il l'aurait voulu; cependant, sa santé se rétablit peu-à-peu. Nous fûmes employés plus tard au service de l'église de Friedensberg, dans l'île Ste-Croix, et enfin à Emmaüs, dans l'île St-Jean. Au mois de juillet 1821, mon mari reçut, par écrit, l'ordination de diacre de l'église des frères. Comprenant toute l'importance de cette charge, il sentait vivement combien il en était indigne. A cette occasion, il se consacra de nouveau au Sauveur, le suppliant d'accomplir en lui ses desseins de charité et de paix. Il s'exprima lui-même à ce sujet de la sorte: «En me rendant à Béthanie, où la lettre d'ordination devait m'être remise, j'entrai dans une cabane en un lieu solitaire, et j'y renouvelai mon alliance avec le Sauveur; il se déclara alors pour moi d'une manière si tendre, et mon cœur en éprouva un bien-être si inexprimable, que ce fut avec un vif sentiment de joie que je lui vouai une obéissance et une fidélité entières.» Depuis lors, il avait particulièrement à cœur d'annoncer aux hommes l'amour du Sauveur dont il était lui-même vivement pénétré.

Digitized by Google

Au commencement de l'année 1822, il fut attaqué d'une toux opiniâtre dont il guérit, il est vrai; mais, malgré cela, sa santé se ressentit de cette secousse et devint de plus en plus chancelante. Lorsqu'au mois de mars les circonstances exigèrent qu'il se chargeât à la fois des affaires spirituelles et matérielles de la station d'Emmaüs, il le fit, quoiqu'avec une grande timidité, mais en se confiant au Sauveur et en le priant de daigner le soutenir et le fortifier dans toutes ses occupations. Il disait souvent que c'était un devoir pour lui de consacrer le reste de ses forces au Sauveur qui avait lui-même tant fait pour lui. Vers la fin de l'année, il se plaignait fréquemment de l'épuisement de ses forces, qu'il allait au-devant d'une maladie, et qu'il ne resterait plus bien longtemps ici-bas. On put dès lors voir avec évidence que le Sauveur travaillait à le préparer à la mort, car ses conversations favorites étaient la félicité dont on jouit dans la bienheureuse éternité, et ce n'était toujours qu'avec sérénité d'esprit qu'il s'entretenait du grand bonheur d'être affranchi de toutes les faiblesses et de toutes les misères de cette vie, et de demeurer à jamais auprès du Seigneur. Le dimanche, 29 décembre 1822, ne s'étant pas trouvé bien pendant la journée, ce ne fut qu'en faisant de pénibles efforts qu'il put tenir l'assemblée. En rentrant chez lui, s'étant mis au lit avec de violentes douleurs de tête, il fut pris d'une fièvre que le médecin déclara être nerveuse, et qui prit bientôt un caractère alarmant. Le malade était fréquemment assoupi et comme étourdi. Le 5 janvier 1823, il s'intéressa peu à ce qui se passait autour de lui, et le lendemain matin, on prévit que le Sauveur allait bientôt retirer à lui son serviteur. Lorsque je lui demandais de temps en temps s'il me connaissait encore, ce n'était qu'après y avoir beaucoup pensé qu'il répondait par un oui. Le moment de son trépas vint subitement; le cher malade ayant les mains jointes, et ne pouvant plus parler, me jetait des regards attendrissans; et tandis que dans un sentiment de douleur inexprimable, on lui donnait la bénédiction du Seigneur pour son délogement, son âme passa, d'une manière douce et

Digitized by Google

heureuse, entre les bras de son Rédempteur, après un pèlerinage sur cette terre de 32 ans et 9 mois.

HISTOIRE DES FRÈRES.

RENTRÉE DES FRÈRES DANS LA BOHÊME ET LA MORAVIE, ET DESTRUCTION FINALE DE LEURS ÉGLISES DANS CES CONTRÉES. (1574-1627.)

Dans l'année 1574, les Frères, qui s'étaient réfugiés en Prusse, rentrèrent, pour la plupart, dans la Bohême et la Moravie, où, sous l'empereur Maximilien II (comme roi de Bohême Maximilien I), les Frères avaient obtenu de nouveau (1566) la liberté de rouvrir leurs temples et d'exercer leur culte. Dans la même année, la faculté de théologie et le clergé de Heidelberg, ayant lu la confession de foi des Frères, dont une nouvelle édition avait paru l'année précédente à Wittenberg, avec la préface de la première édition par Luther et un témoignage très-honorable de la faculté de théologie de cette dernière ville, envoyèrent un député aux Frères pour les prier de leur communiquer leur constitution ecclésiastique, parce qu'ils désiraient s'en servir pour la confection de la leur propre. Au retour de ce député, ils renvoyèrent aux Frères des témoignages de satisfaction très-flatteurs, dans lesquels ils faisaient entr'autres cette déclaration : « Qu'ils n'avaient pu encore introduire chez eux un ordre semblable, *parce qu'ils avaient trop impliqué le gouvernement temporel dans les affaires spirituelles* ; tandis que les Frères, tout en ayant soin d'être soumis au gouvernement et à tous les hommes dans les choses temporelles, avaient pourvu à ne pas se laisser dépouiller de la liberté qui leur avait été acquise par le sang de Christ. »

Cependant, quoique les Frères ne fussent plus persécutés dans leur patrie, la liberté et l'existence de leur culte n'avait pas encore été reconnue et garantie par le gouvernement, et ils ne

Digitized by Google

pouvaient obtenir cet avantage qu'en présentant, de concert avec les Calixtins et les Luthériens, une confession de foi commune. Les Frères crurent devoir chercher cette autorisation, et les autres protestans pensèrent que la cause générale gagnerait à une pareille réunion. On s'en occupa donc immédiatement en convoquant une assemblée à laquelle chaque communion envoya des députés. Les membres de cette assemblée, animés d'un esprit évangélique, convinrent de laisser de côté toute subtilité et toute controverse, et se réunirent dans un même sentiment sur les articles de foi des trois confessions. Une confession commune fut signée par tous les députés et présentée à l'empereur Maximilien (1575), qui la reçut favorablement et promit sa protection royale à tous ceux qui y adhéreraient. La faculté de théologie de Wittenberg, à qui l'on communiqua une traduction allemande de cette nouvelle confession, porta sur elle le jugement suivant : « Il est vrai que cette confession est assez courte, et qu'on voit aisément qu'en la rédigeant on a eu principalement en vue d'éviter toutes les contestations sur les questions problématiques et de s'attacher uniquement à y exprimer avec brièveté et avec précision les principaux articles de la foi chrétienne, ce qui lui attirerait peut-être la critique de quelques esprits contentieux .. Malgré tout cela, nous approuvons votre prudence chrétienne..... car il est certain qu'on ne peut mieux servir ni édifier l'Eglise qu'en proposant au peuple la pure doctrine de l'Evangile, avec simplicité et sans ces vaines subtilités que l'ambition a inventées et qui n'engendrent que des disputes. »

Les églises des Frères étaient donc à cette époque dans un état de prospérité extérieure : on comptait dans un de leurs synodes, outre les ecclésiastiques, dix-sept barons des plus distingués de la Bohême et cent quarante-six autres membres de la noblesse. Les Frères profitèrent de ce temps de calme pour édifier leurs églises et pour les instruire de plus en plus dans la vérité. A cet effet, ils travaillèrent à leur procurer une nouvelle traduction de la Bible, d'après le texte original. (*Voy.* 4e année, page 148.) Au synode

Digitized by Google

de Bunzlau, en 1584, ils résolurent d'établir trois séminaires, dans les villes de Bunzlau, de Przerow et d'Evanziz en Moravie, dans le but d'y former leurs ministres; car les jeunes gens qui faisaient leurs études dans les universités étrangères, à côté de plusieurs connaissances utiles qu'ils y acquéraient, en rapportaient aussi beaucoup de vanité et de choses nuisibles à la simplicité des églises.

Sous le règne de Rodolphe II, qui succéda à Maximilien son père, en 1576, les églises évangéliques continuèrent de jouir de leur liberté religieuse. En 1602, il est vrai, les Jésuites parvinrent à obtenir de Rodolphe qu'il renouvelât contre les églises des Frères l'ancien édit que Wladislas avait publié en 1506 contre les Picards (*voy.* p. 82), et dans le premier moment tous leurs temples furent effectivement fermés; mais cet interdit ne dura pas longtemps; les nombreux amis des Frères protestèrent contre ces mesures iniques et montrèrent à l'empereur que les Frères n'étaient point les gens qu'on lui avait dépeints. On dit que sa conscience avait déjà prévenu ces remontrances, et que lorsqu'il apprit que les Turcs lui avaient pris Albe-Royale, il s'écria : « Je m'attendais à quelque chose de pareil, puisque je m'étais arrogé sur les consciences un droit qui n'appartient qu'à Dieu. » Il ne se borna donc pas à retirer son édit de persécution, mais encore il accorda, en 1609, non-seulement aux Frères, mais à tous ses sujets protestans de Bohême et de Moravie, des patentes royales (1), en vertu desquelles ils avaient le libre exercice de leur culte, le droit de bâtir de nouveaux temples et de tenir même auprès du gouvernement des *défenseurs* ou *avocats de l'Église* pour le maintien de leurs droits. Les Jésuites, distinguant toujours les Frères entre les autres protestans, se donnèrent beaucoup de mouvement pour qu'ils fussent exclus de cette concession générale; mais les États s'opposèrent à leurs sollicitations et déclarèrent que leur intention n'était point de troubler ces églises dans l'exercice de leur religion. Les Frères

---

(1) *Majestæts Brief* (lettre de sa majesté).

Digitized by Google

se virent aussi repoussés par des protestans, renfermés avec eux dans la même mesure de justice. Car, outre les stipulations rapportées ci-dessus, les patentes royales portaient encore, comme on l'avait désiré depuis longtemps, qu'outre l'université protestante de Prague, dont on sanctionnait l'existence, les trois communions non catholiques, Calixtins, Frères et Luthériens, formeraient entre eux un consistoire commun, où chacune de ces communions fournirait trois personnes, auxquelles on adjoindrait encore trois professeurs de l'université. C'est de ce privilége qu'un certain parti d'entre les Protestans voulut exclure les Frères, à cause de leur discipline particulière. Mais les États eux-mêmes représentèrent que, les Frères ayant travaillé jusqu'à ce jour à la vigne du Seigneur avec autant de peine et de fidélité que d'autres Chrétiens évangéliques, ce serait une injustice devant Dieu et devant les hommes que de vouloir les en exclure, maintenant qu'ils devraient moissonner les fruits de leur labeur.

Loin donc de rejeter ainsi les Frères du consistoire commun, on résolut qu'aussi longtemps qu'ils auraient leurs rites et leur discipline propre, non-seulement ils fourniraient à ce consistoire trois membres choisi parmi eux, mais encore que l'un de leurs évêques serait adjoint comme collègue à l'administrateur du consistoire, qui était un calixtin. Enfin on leur rendit cette église de Bethléhem à Prague, dans laquelle Jean Huss avait commencé à prêcher l'Evangile; et comme elle ne leur suffisait pas, on leur permit encore de bâtir, dans la même ville, un temple pour les Allemands et les Bohémiens.

Là-dessus les lettres-patentes de l'empereur furent lues publiquement, aux acclamations du peuple et au son de toutes les cloches. L'archi-doyen des Calixtins, administrateur du consistoire commun, célébra l'office, et prononça un discours si touchant qu'aucun des assistans ne put retenir ses larmes; puis on termina par le chant du *Te Deum*, au milieu des cris de joie de la multitude.

Les Frères jouissaient alors des mêmes libertés et du même

Digitized by Google

repos que les autre Protestans. Mais cette liberté, loin de leur être avantageuse, tourna à leur préjudice. L'évêque Amos Comménius, dans son *Histoire des persécutions de Bohême*, après avoir achevé le récit que nous venons de donner de la publications des lettres de l'empereur, continue en ces termes : « Mais hélas! la liberté religieuse dégénéra bientôt en liberté charnelle.. Aussi cette liberté, qui produisit la sécurité de la chair, ne plut-elle point aux âmes pieuses qui en redoutaient les mauvaises suites. » Et, en effet, on remarque clairement que dès lors les Frères se relâchèrent dans l'observation de leur discipline particulière. Comme on avait voulu exiger, lors de la réunion des trois confessions, qu'ils l'abandonnassent absolument, et qu'ils n'avaient pu se résoudre à ce sacrifice, ils se crurent au moins obligés, par une espèce de fausse générosité, de céder sur quelques points; et ainsi ils tombèrent d'abord dans le relâchement, puis dans des fautes qui leur attirèrent plus tard bien des souffrances, qu'on ne put toutes considérer comme endurées pour le nom de Christ.

Ces maux ne tardèrent pas à arriver. Aussitôt après la mort de l'empereur Rodolphe (1612), la cour de Rome s'occupa vivement de mettre à exécution les décrets du Concile de Trente contre les Protestans en général, en commençant par ceux de Bohême et de Moravie. On débuta par toutes sortes de vexations et d'oppressions, contre lesquelles l'édit de tolérance et toutes les réclamations des Protestans furent inutiles, et on continua de traiter ainsi ces derniers jusqu'à ce que, dans un malheureux sentiment de leurs propres forces, et confondant les droits temporels dont le chrétien doit toujours souffrir le dépouillement avec ceux de la conscience que l'on peut conserver sans user de la force matérielle, ils prirent les armes pour se défendre. Ils allèrent même plus loin, et refusant l'obéissance à l'empereur Ferdinand II, ils se choisirent pour roi un prince protestant, l'électeur palatin Frédéric (1619). Cette nomination donna le signal de la guerre de 30 ans.

Jusqu'à quel point les Frères prirent-ils part à cette résistance

Digitized by Google

armée, l'Histoire ne le dit pas ; mais il est probable que plusieurs suivirent la multitude : de sorte qu'on ne fit plus de distinction entre eux et les autres protestans; aussi leurs églises furent-elles entraînées dans le déluge de maux qui engloutit tous les Protestans de Bohême en général. Après qu'ils eurent été défaits par les impériaux dans la malheureuse bataille de la Montagne-Blanche, près de Prague, le 6 novembre 1620, un grand nombre d'entre eux furent faits prisonniers, d'autres s'enfuirent dans des pays voisins. Les principaux furent de nouveau attirés dans le pays par la promesse d'un pardon absolu du passé ; mais, dès qu'ils y furent rentrés, ils furent mis en prison et plusieurs d'entr'eux condamnés à la mort.

Nous croyons contribuer à l'édification de nos lecteurs, en nous arrêtant avec détail sur l'exécution qui eut lieu à Prague le 21 juin 1621.

Exécution de vingt-sept Confesseurs de la Vérité.

Le 19 juin fut le jour où la justice royale exceptionnelle à Prague prononça la sentence de mort de vingt-sept des *défenseurs* (1) les plus considérés des Protestans, et le 21 fut désigné pour l'exécution de ce jugement. Aussitôt les prêtres catholiques se mirent en mouvement pour exhorter les prisonniers à entrer dans l'Eglise romaine, en les assurant que dans ce cas l'empereur leur ferait grâce. Mais ceux-ci répliquèrent à ces prêtres de manière qu'ils se retirèrent étonnés à la fois de la connaissance des Écritures et de la fermeté qu'ils trouvaient dans ces martyrs. Malgré la cruauté de leurs ennemis, il leur fut permis, pour se préparer à la mort, de faire venir quelques ministres luthériens dont Prague renfermait un assez grand nombre. Mais telle était la haine des Papistes contre les Frères en particulier, qu'on n'accorda pas aux membres de cette Eglise la douceur de faire venir un de leurs ministres, quoiqu'ils formassent presque la

(1) *Voyez* sur le sens de cette dénomination, page 261.

Digitized by Google

moitié du nombre des prisonniers. La plupart d'entre eux prirent alors la cène d'un ministre luthérien.

Jusqu'au jour qui précéda l'exécution, les nobles avaient été renfermés au château de Prague, mais ce jour-là ils furent conduits à la maison de ville devant laquelle était dressé l'échafaud. Lorsque ceux des condamnés qui n'étaient pas de la noblesse et qui étaient gardés dans quelques pièces de ce même édifice, apprirent l'arrivée de leurs frères, ils se mirent aux fenêtres et les reçurent en chantant des cantiques; ce qui attira un grand concours de peuple qui témoignait, par des larmes, la compassion pour ces brebis destinées à la boucherie.

On dormit peu cette nuit-là; elle se passa presque toute dans le chant des louanges de Dieu, en prières et en saintes conversations. Aussitôt que le jour commença à paraître, ils se couvrirent tous de leurs plus beaux vêtemens, comme pour une grande fête; et lorsqu'à cinq heures du matin un coup de canon, parti du château de Prague, donna le signal des exécutions, ils s'embrassèrent, se souhaitèrent réciproquement la force d'en haut pour être fidèles jusqu'à la mort, et s'exhortèrent à une fermeté chrétienne. Puis le moment de marcher au supplice étant arrivé, comme on ne les emmenait qu'un à un, ils se firent, à chaque départ, de touchans adieux. « Le Seigneur vous bénisse et vous garde, bien aimés! disait aux restans celui qui partait avant eux; qu'il vous donne la consolation de son Saint-Esprit, la patience et le courage, afin que vous confirmiez maintenant par une mort glorieuse ce qu'auparavant vous avez confirmé du cœur et de la voix. Je marche devant vous pour être jugé digne de voir la gloire de notre Seigneur Jésus-Christ; vous me suivrez bientôt, etc. »

« Que Dieu bénisse, lui répondaient les autres, le chemin que tu prends pour l'amour de son Fils Jésus-Christ. Va devant nous, cher frère, dans la maison de notre Père; nous sommes assurés par Jésus, en qui nous croyons, que nous nous reverrons aujourd'hui dans la joie céleste, etc. »

Le premier qui fut conduit à l'échafaud fut le comte de

Digitized by Google

Schlick, qui avait été précédemment gouverneur du roi Frédéric, en Bohème, et premier défenseur de l'Église des Frères; homme de grands talens et d'une piété sincère, aimé et respecté de tous les gens de bien. Après avoir entendu sa sentence, qui portait, qu'après sa décapitation, son corps serait écartelé et exposé dans un carrefour, il s'écria, en citant un auteur latin : « *Levis est jactura sepulchri* (c'est peu de chose que de perdre un sépulcre). » — Et comme le prédicateur l'exhortait au courage : « Ah ! lui dit-il, je puis vous assurer que je n'ai aucune crainte : j'ai cru devoir me déclarer pour la religion dans sa pureté, et je suis prêt à prouver par ma mort la fidélité que je veux lui garder. »

Déjà le matin, lorsque le signal du canon s'était fait entendre, ce même martyr s'était écrié : « Voilà l'avant-coureur de la mort; je serai le premier à la voir : Seigneur Jésus, aie pitié de nous ! » Arrivé sur l'échafaud, il se tourna vers le soleil levant, et dit : « Jésus, soleil de justice! aide-moi à pénétrer au travers des ténèbres de la mort, dans la lumière éternelle. » La dignité et la sérénité avec lesquelles il fit sur l'échafaud quelques allées et venues, puis s'agenouilla en priant, pour recevoir le coup du glaive, toucha les spectateurs jusqu'aux larmes.

Après lui vint Wenceslas de Budowa, qui appartenait, comme le premier, à l'Église des Frères. C'était un vieillard de soixante-seize ans, homme savant, connu par plusieurs écrits, et qui sous l'empereur Rodolphe avait déjà rempli dans le gouvernement plusieurs places importantes et siégé dans le consistoire de Prague en qualité de défenseur des Frères. Lorsqu'il vit approcher le danger, il alla mettre sa famille en lieu de sûreté et revint seul à Prague, disant que sa conscience ne lui permettait pas d'abandonner la bonne cause. « Peut-être, ajouta-t-il, que le Seigneur veut que je la scelle de mon sang. » Et comme un secrétaire lui disait qu'on avait fait courir le bruit qu'il était mort de chagrin : « Moi, dit-il, mourir de chagrin ! Vois-tu, (en montrant la Bible), ce paradis de mon âme ne m'a jamais

Digitized by Google

encore fourni des fruits aussi doux qu'aujourd'hui, et personne ne verra le jour où l'on puisse dire que Budowa soit mort de chagrin. »

Pendant qu'il était en prison, deux capucins étaient allés vers lui pour lui montrer, disaient-ils, le chemin du ciel : « Oh ! je le connais, par la grâce de Dieu. » — Peut-être, repliquèrent-ils, que Monseigneur se trompe. — « Non, non, dit-il, mon espérance se fonde sur la Parole de Dieu qui ne peut tromper. Je n'ai pas d'autre chemin, pour aller au ciel, que Celui qui a dit : *Je suis le chemin, la vérité et la vie.* » Après avoir réfuté leurs idées sur l'autorité de l'Eglise romaine, il s'offrit, à son tour, de leur montrer le chemin du ciel ; mais ces pauvres gens s'en allèrent en faisant le signe de la croix. — Le jour du jugement, il vint encore deux jésuites, lui disant qu'ils désiraient sauver son âme. « Mes pères, leur dit-il, je voudrais que vous fussiez aussi assurés de votre salut que je le suis du mien. Je sais en qui j'ai cru, je sais qu'il me réserve la couronne de justice. » Oh! s'écrièrent-ils, ce n'est pas vous que cela regarde : Paul ne disait cela que de lui-même ! — « Pas du tout, reprit-il, car l'apôtre ajoute aussitôt : « Et non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui auront aimé son apparition (2 Tim. IV. 8). » C'est ainsi et par beaucoup d'autres déclarations des Écritures qu'il leur prouva tellement leur ignorance, qu'ils l'abandonnèrent pleins de confusion et de colère, l'appelant un hérétique endurci.

Peu après il monta, d'un air serein, sur l'échafaud déjà sanglant ; il découvrit sa tête, passa doucement sa main sur ses cheveux, en disant : « Voyez, mes cheveux gris, quel honneur on vous fait de vous orner de la couronne du martyre ! » Là-dessus il se mit en prière, en élevant sa tête, qui tomba sous le glaive et fut placée en spectacle sur une tour.

Après quelques autres, on amena le seigneur de Kapplisch ; vieillard de quatre-vingt-six ans, qui avait servi avec gloire dans l'administration sous l'empereur Rodolphe et sous ses successeurs. Il dit au ministre luthérien qui venait les visiter :

Digitized by Google

« Ma mort est ignominieuse aux yeux du monde, mais devant Dieu elle est pleine de gloire. A l'ouïe de ma sentence, ma chair affaiblie a commencé à trembler; mais, par la grâce de Dieu, je n'éprouve pas actuellement la moindre crainte de la mort. »

Le jour de son exécution, il disait, en s'habillant, au prédicateur qui était auprès de lui : « Voyez, je mets mon vêtement de noces. » Et comme celui-ci lui répondait que le vêtement de la justice de Christ nous ornait intérieurement d'une manière bien plus véritable : « Oui, dit le bon vieillard, mais je veux me parer même au dehors à l'honneur de mon époux. » — On l'appela. — « A la garde de Dieu, dit-il, il y a assez long-temps que j'attends. » Comme il était très-faible sur ses jambes et qu'il avait quelques degrés à descendre, il pria Dieu de le fortifier, afin qu'il ne fournît pas, en tombant, un sujet de moquerie aux ennemis.

Il avait aussi fait prier le bourreau de vouloir bien frapper de son épée dans le moment précis où il le verrait se mettre à genoux et lever sa tête, de peur qu'il ne tombât par faiblesse s'il tardait trop. Mais, au moment de l'exécution, ce pauvre vieillard se tenait si courbé et si incliné sur ses genoux que le bourreau n'osait porter le coup. Le prédicateur, en voyant cela, cria au martyr : « Monseigneur, vous avez recommandé votre âme à Christ, présentez-lui maintenant, avec courage, votre tête blanchie, et l'élevez vers les cieux. » Il l'éleva effectivement aussi haut qu'il put, en s'écriant : « Seigneur Jésus, je remets mon esprit entre tes mains. » Et, pendant cette prière, sa tête tomba; le bourreau la plaça ensuite sur un portail.

Plus tard vint Henri-Otton de Loss, encore un défenseur de l'Église des Frères, qui avait été l'un des directeurs du royaume. Ainsi que plusieurs autres, il s'était fait scrupule, la veille de l'exécution, de recevoir la cène d'un ministre luthérien; et comme il ne pouvait en avoir un de son Église, il éprouva d'abord beaucoup de peine à l'idée de se voir privé de ce repas; mais il ne tarda pas à être richement consolé; car lorsque le mi-

Digitized by Google

nistre luthérien vint à lui pour aller l'accompagner à la place de l'exécution, il s'élança de dessus sa chaise, comme dans le ravissement, et lui dit : « Oh! que je me réjouis de vous voir, homme de Dieu, pour vous raconter ce qui m'est arrivé. J'étais assis sur ce siége dans une profonde affliction de ne pouvoir prendre la cène, puisque vous savez que j'aurais voulu un ecclésiastique de notre Église. Je m'endormis dans ma tristesse, et voici que, dans un songe, le Seigneur m'apparut, me disant : « Ma grâce te suffit ; je te nettoie avec mon sang. » A l'instant, je sentis, en quelque sorte, son sang couler sur mon cœur ; et, depuis mon réveil, je suis singulièrement fortifié et restauré. » Là-dessus il éclata en ces paroles de triomphe : « Oui, crois! et tu as mangé la chair du Fils de l'homme! Je n'ai plus peur de la mort! Mon Jésus vient au-devant de moi avec ses anges pour me mener à ses noces, où je boirai éternellement avec lui la coupe de la joie et des délices. » Il monta plein de joie sur l'échafaud, s'y prosterna d'abord en prières, et, après s'être relevé, il ôta ses vêtemens, puis se remit à genoux en disant : « Seigneur Jésus, reçois-moi dans ta gloire. » Et pendant qu'il prononçait cette dernière parole, il reçut le coup...

C'est avec la même paix et la même joie que moururent tous les autres. Pas un seul ne pensa à renier sa foi.

Après ces exécutions, on procéda, du côté du gouvernement, à l'extirpation totale et systématique du protestantisme dans toute la Bohême et la Moravie. On commença par chasser de ce dernier pays les Anabaptistes qui y étaient très-nombreux. Puis on essaya de gagner les autres Protestans, d'abord par des flatteries, puis par des menaces, enfin par toutes sortes d'extorsions et de tourmens pour les porter à changer de religion, obligeant ceux qui s'y refuseraient à quitter leur patrie en y laissant tous leurs biens. Mais, voyant qu'ainsi on n'atteindrait pas le but proposé et qu'on vidait inutilement le pays de ses habitans, on chassa de Prague et des autres villes principales du royaume les prédicateurs des Frères et tous les autres ministres

Digitized by Google

évangéliques qu'elles renfermaient. Peu après (en 1624) on étendit cette mesure à tous les lieux de la Bohême et de la Moravie, et on retira aux Protestans tous les priviléges quelconques qui avaient pu encore leur rester jusqu'alors. Les temples, où ils avaient célébré leur culte, furent purifiés par des aspersions d'eau bénite; les chaires et les tables de la communion reçurent le fouet; les coupes de la cène furent souillées; plusieurs milliers de Bibles furent brûlées sous le gibet avec des charretées de livres religieux; les cadavres des Protestans furent arrachés de leurs tombeaux et jetés à la voirie. Un grand nombre de personnes furent condamnées à la mort ou à une prison perpétuelle; d'autres s'exilèrent volontairement dans d'autres pays. Plusieurs des ministres expulsés se cachèrent dans des cavernes d'où ils visitaient secrètement leurs frères; mais on les découvrit successivement et on les mit à mort ou on le fit sortir du pays.

On usa de ces moyens violens non-seulement à l'égard de ceux des états et des villes de Bohême qui avaient pris part à la guerre, mais envers tout ce qui était Protestant, et on ne se proposait pas moins que de les exterminer entièrement. On était alors dans les fureurs de la guerre de 30 ans, et l'heureux succès qui accompagnait momentanément les armées catholiques (1621-1624), permit aux ennemis de l'Evangile de se livrer ouvertement à ce projet. Nous ne citerons ici qu'un seul exemple pour appuyer ce que nous venons d'avancer. Le baron Charles Zérotin, vice-margrave de Moravie, avait pris un grand nombre de Frères sous sa protection, et avait donné asile sur ses terres à vingt-quatre de leurs pasteurs. Il fit en leur faveur des remontrances à la cour impériale, et soutint que la sentence de bannissement ne regardait ni lui, ni ses sujets, puisqu'ils étaient demeurés fidèles à l'empereur. Mais il ne put rien effectuer, et il se vit obligé de vider le pays lui-même, avec les évêques et les ministres des Frères qu'il avait tenu cachés dans ses domaines.

Pour remplacer les ministres exilés, on donna aux églises les plus dégradés d'entre les prêtres; et comme ces hommes de néant ne réussissaient pas à gagner le peuple, on éta-

Digitized by Google

blit une *commission de réforme* qui devait obliger, par ruse ou par force, les Protestans qui restaient encore dans le pays, à abjurer leur religion. Il n'y eut pas de moyens de dépravation qu'on ne mît en usage pour les gagner, et on ne craignait pas de leur déclarer qu'on leur permettait de croire secrètement dans leur cœur tout ce qu'ils voudraient, pourvu qu'ils adhérassent extérieurement à l'Eglise romaine et qu'ils se soumissent au pape.

Mais comme ni la ruse, ni la force, ni les tourmens ne pouvaient ébranler le plus grrnd nombre d'entre eux, parce que les nobles retenaient le peuple dans l'espérance d'une délivrance prochaine, toute cette noblesse protestante fut bannie du pays en 1627, après qu'on l'eut auparavant dépouillée de tous ses biens. Plusieurs centaines de familles, tant nobles que riches bourgeois, se refugièrent alors dans la Saxe, la Lusace, la Silésie, le Brandebourg, la Prusse, la Pologne, la Hongrie, la Transylvanie, les Pays-Bas et dans d'autres pays de l'Allemagne. Quant au peuple, on le surveillait avec sévérité pour empêcher son émigration, afin de le forcer à l'apostasie; mais, malgré cette surveillance, près de 30,000 familles trouvèrent successivement occasion de suivre leurs pasteurs dans la misère; le reste continua de gémir sous le joug de la gêne et de l'oppression (1). Telle

(1) Tandis que près de 80,000 hommes, presque toute la noblesse, tout le clergé non catholique, des savans, des artistes, et en général la partie la plus cultivée de la nation, abandonnèrent ainsi la Bohême, ce pays fut envahi par un grand nombre de moines venus principalement d'Italie, d'Espagne, et du sud de l'Allemagne, qui condamnèrent au feu, comme entachés d'hérésie, non-seulement les Bibles et les livres religieux, mais aussi tous les ouvrages bohêmiens; ils s'en emparaient dans des visites domiciliaires, et quelques uns se sont vantés d'en avoir brûlé près de 60,000. Ce qui échappa au feu fut conservé dans les couvens et relégué dans des appartemens inaccessibles, fermés avec des barreaux de fer, des portes garnies de verroux, de serrurres et de chaînes de fer, et même, pour comble de précaution, le dessus de la porte était souvent décoré, en forme d'avertissement, de l'inscription suivante : l'*Enfer*. Et à la place de tous ces chefs-d'œuvre de la

Digitized by Google

fut, pour les Protestans de Bohême en général, et pour les Frères en particulier, la fin de leur existence dans ces contrées.

Depuis ce temps-là (1621-1627), où la tyrannie exercée sur les consciences dépeupla des contrées entières et sacrifia à la hiérarchie papale la vie et les biens de quelques cent mille individus, il ne se trouva plus dans la Bohême et dans la Moravie aucune église ni école pour les Protestans jusqu'au temps de Joseph II (1765-1790), où des députés bohêmiens, qui suivaient en secret la religion protestante, se déterminèrent, par suite de la confiance que leur inspirait la générosité de cet empereur, à lui faire connaître combien était grand le nombre de ceux qui partageaient encore leur croyance. Et lorsque l'empereur eut reconnu la nécessité d'introduire dans ces contrées la tolérance religieuse et la liberté de conscience, on vit tout-à-coup se montrer en Bohême et en Moravie des milliers de Protestans qui ne tardèrent pas à se procurer de nouveau des maisons de prières où ils purent ensemble adorer leur Dieu en esprit et en vérité (1).

Parmi les Protestans qui restèrent dans le pays, un très-petit nombre changèrent volontairement de religion et devinrent alors les plus terribles ennemis de leurs frères précédens; mais la plupart se laissèrent contraindre à professer de bouche les doctrines du papisme, ou au moins à en suivre le culte extérieur, quoiqu'ils ne pussent le faire d'abord que contre leur conscience, comme ils l'ont presque tous témoigné dans la suite dès qu'ils ont eu occasion d'en exprimer leur douleur et leur repentir devant quelque église protestante. Mais, avec le temps, le plus grand nombre s'accoutumèrent à la dissimulation, et leurs

---

littérature bohêmienne, on donna aux Bohêmes, non pas des ouvrages d'une saine théologie, mais des recueils d'absurdités et de fables sur l'enfer et le purgatoire.

(1) La Bohême compte aujourd'hui de 60 à 70,000 protestans; la Moravie plus de 70,000. Depuis plusieurs années on introduit dans ces contrées des Bibles en langue du pays.

Digitized by Google

enfans, nés dans le papisme, furent élevés dans l'ignorance. Il y en eut cependant qui conservèrent la doctrine évangélique et la propagèrent même, quoique fort secrètement, dans leurs alentours. On a appris, depuis le renouvellement de l'Eglise des Frères, bien des choses édifiantes sur leurs assemblées secrètes, sur l'indulgence que leur témoignèrent même, à cet égard, quelques-uns de leurs prêtres, sur les différens moyens que ces frères mirent en usage pour satisfaire leurs besoins spirituels, et sur les persécutions qu'on fit endurer à ceux qui furent découverts (1).

Quant aux Protestans réfugiés dans d'autres pays, aussi longtemps que dura la guerre de trente ans, ils conservèrent toujours quelque espoir de recouvrir leur liberté religieuse et de pouvoir rentrer dans leur patrie; mais comme leurs compatriotes furent sacrifiés à la paix de Westphalie (1648), et qu'un grand nombre de ceux qui étaient restés dans le pays prirent le parti d'émigrer aussi, à cause de la persécution qui reprit dans la Bohême avec une nouvelle fureur, ils s'établirent définitivement dans l'étranger. Beaucoup d'entr'eux furent accueillis dans la Silésie; cependant le plus grand nombre se fixèrent dans la Haute-Lusace et dans la Saxe. Les Frères se rendirent, pour la plupart, dans la Pologne et dans la Prusse, où ils trouvèrent encore leurs églises constituées. La majeure partie de ces réfugiés se confon-

(1) On voit, par quelques détails qui nous sont parvenus à ce sujet, que plusieurs de ces amis de l'Evangile, dans la crainte où les tenait la main de fer qui pesait sur eux, allaient jusqu'à cacher, pendant toute leur vie, à leurs femmes, à leurs enfans et à leurs domestiques, les lieux rétirés, les caves et recoins où ils gardaient leurs Bibles et autres livres de dévotion, quoiqu'ils ne laissassent pas de les lire en secret et de les faire servir dans l'occasion à l'édification des autres. On a vu ainsi des maris et des pères ne découvrir à leurs familles le trésor caché de leurs livres protestans que sur le lit de mort, ne voulant pas quitter la terre sans avoir au moins une fois exprimé librement la foi de leur âme pour la recommander aux leurs. D'autres, plus heureux ou moins effrayés, se réunissaient de nuit dans des caves ou dans d'autres endroits rétirés pour s'édifier en commun dans la doctrine évangélique, toujours exposés à être découverts et soumis alors aux chances les plus terribles, souvent même à la peine de mort.

Digitized by Google

dirent par la suite avec les autres habitans ; en Saxe et en Lusace cependant quelques-uns formèrent des églises ou bâtirent même des villages entiers à eux. Schulz, pasteur luthérien de Bohême et plus tard pasteur de l'Eglise bohémienne à Berlin, parlant de ces émigrations successives, dit dans l'introduction à un ouvrage ce qui suit : « Ces bonnes gens sont tombés, pour la plupart, quant au spirituel, dans les mains de mauvais conducteurs, qui ne savaient eux-mêmes à quoi en était leur âme. On a vanté leur bonheur d'avoir tout abandonné pour embrasser la confession évangélique ; mais la plupart se sont bientôt bornés à mener une vie extérieurement honnête et tranquille, sans avoir éprouvé ce changement du cœur qui forme seul le vrai croyant. Leurs descendans n'en sont pas même restés là, et ont embrassé les mœurs de ceux au milieu desquels ils vivaient. Depuis le temps où l'Église des Frères fut détruite en Bohême, jusqu'à l'année 1720 (1), on n'a plus entendu parler parmi les Bohémiens, émigrés ou non, d'aucun réveil qui eut quelque étendue, encore bien moins d'aucune institution ou d'aucune discipline favorable à l'avancement du règne de Dieu. »

L'évêque Amos Comménius, dans l'abrégé de l'Histoire de l'Église des Frères qu'il publia en 1660, dit des exilés appartenant à cette Eglise à peu près les mêmes choses que Schulz disait des Protestans en général, savoir : « que ceux qui, pour rester fidèles à leur croyance, s'etaient d'abord dispersés par milliers dans les pays voisins, avaient molli au milieu des incommodités de leur exil, ou se trouvaient tellement diminués par la longue durée de leurs souffrances, qu'il n'en restait qu'un très-petit nombre. » Dès lors ils se confondirent toujours plus avec les au-

(1) En 1720, un nouveau réveil commença dans la Bohême et dans la Moravie parmi les descendans des anciens Frères. Il occasionna, deux années après, cette émigration importante qui amena la fondation de Herrnhout, sur les terres du comte de Zinzendorf, dans la Lusace, et par-là le renouvellement de l'Eglise de l'Unité des Frères, qui, depuis lors, s'est étendue en Europe, en Amérique, et surtout parmi les païens. Les Frères possèdent aujourd'hui des établissemens dans presque tous les pays protestans.


Digitized by Google

tres communions protestantes, de manière qu'enfin l'on ne savait presque plus ce qu'étaient devenus les Frères. Cependant, dans la suite, il s'en trouva encore un certain nombre, non-seulement en Bohême et en Moravie, mais dans la plupart des pays évangéliques qui se joignirent à l'Église renouvelée.

Nous ne terminerons pas sans rapporter encore quelques paroles d'Amos Comménius, cet évêque distingué des Frères dispersés de Bohême et de Moravie (1). La désolation de son église lui navra le cœur. Voici les termes que lui inspiraient les calamités et l'angoisse de son peuple, et les lamentations dans lesquelles il se répandait au sujet de ses frères en particulier :

Lamentations d'Amos Comménius.

En parlant des Frères, il dit : « Le Seigneur les a visités comme par une tempête, et a emporté, comme par une inondation nocturne, leur ancien jardin si fertile et si florissant. Il a livré leurs nobles pour être captifs, et le sang de leurs anciens a été répandu comme de l'eau. De plusieurs centaines d'églises, qui faisaient leur bonheur et leur joie, il ne leur en est pas resté une seule. Les pasteurs ont été arrachés de leurs postes, et leurs troupeaux, dépouillés et tremblans, ont été livrés entre les mains des mercenaires. Ceux qui ont survécu à la persécution ont péri dans l'exil. Presque tous les ministres des Eglises, les anciens, les évêques, les diacres et sous-diacres ont disparu, et je

(1) *Voyez* la notice sur cet évêque, 4e année, pages 180 à 185. A peine Comménius avait-il été nommé en 1618 pasteur à Fulneck, en Moravie, que la guerre de trente ans éclata. Peu de temps après, cette ville fut prise par les Espagnols qui la pillèrent. Comménius perdit à cette occasion toute sa belle bibliothèque. En 1624, lorsque tous les pasteurs furent exilés, il se retira dans les montagnes de la Bohême chez un baron qui le cacha dans son château. De là il visita de temps en temps son église et fit même en sa faveur, en 1626, un voyage en Pologne. Mais lorsqu'en 1627 toute la noblesse fut aussi obligée de quitter le pays et qu'il n'y eut plus possibilité pour lui de rester en sûreté à aucune part, il se retira, avec une partie de son Eglise, à Lissa, dans la Pologne, où il fut consacré, en 1632, évêque des Frères dispersés de Bohême et de Moravie.

Digitized by Google

suis resté seul à l'exception d'un collègue que j'ai encore en Pologne. »

Ailleurs il dit : « Le poids des péchés des enfans de Dieu a emporté la balance sur la justice de leur cause, et Dieu a permis que leurs ennemis comblassent la mesure de leur cruauté.... Sans doute, c'est pour l'avoir mérité que nous gémissons sous le poids de la colère que le Tout-Puissant a fait tomber sur nous ; mais comment justifieront leur procédé devant Dieu ceux qui, au mépris des anciennes alliances, ont abandonné les intérêts communs des Évangéliques, et qui, non-seulement ont réfusé leur secours aux opprimés pour la cause commune, mais qui, comme autrefois les Iduméens, ont incité eux-mêmes les Babyloniens contre leurs frères et contre leurs voisins (1). Après avoir obtenu la paix pour eux-mêmes, ils n'ont pas considéré que ceux de Bohême et de Moravie méritaient bien qu'on s'intéressât également pour eux, puisqu'ils avaient été les premiers à soutenir la cause commune contre l'Antéchrist, et qu'ils l'avaient défendue avec constance pendant plusieurs siècles. Tout au moins auraient-ils dû y prendre intérêt pour empêcher que le flambeau de l'Evangile, qui avait été premièrement allumé et mis sur le chandelier au milieu d'eux, ne fût entièrement éteint dans ces contrées.

» Que reste-t-il à ce pauvre peuple qui, pour avoir suivi fidèlement la doctrine des Apôtres, l'exemple de l'Eglise primitive et les instructions des saints pères, se voit, plus qu'aucun autre, haï, persécuté, abandonné des siens, et ne trouve nulle part de la commisération parmi les hommes ? Il ne lui reste que le recours à l'assistance du Dieu des compassions éternelles. Il est réduit à tenir le langage que tenait autrefois le peuple de Dieu désolé : — « A cause de ces choses, je pleure, et mes yeux se fondent en eau ; car le consolateur qui me fait revenir le cœur, est loin de moi ! Mes enfans sont désolés, parce que

(1) On voit par ces plaintes de Comménius, que dans les transactions qui obtinrent aux Protestans la liberté religieuse, des sentimens coupables de la part des autres Protestans se sont manifestés envers ceux de Bohême.

Digitized by Google

l'ennemi a été le plus fort ! Sion se déchire de ses mains, et personne ne la console ! J'ai appelé mes amis, mais ils m'ont trompé ! Regarde, ô Éternel, car je suis dans la détresse ! On m'a ouï sangloter, et je n'ai personne qui me console ! Tous mes ennemis ont appris mon mal, et ils s'en sont réjouis. O Eternel ! pense à ce qui nous arrive ; regarde et considère notre opprobre ! Notre héritage est tombé sous la puissance de nos ennemis, et nos maisons sont le partage des étrangers. Nous sommes devenus comme des orphelins qui sont sans père. Nous avons souffert persécution ; nous avons travaillé, et nous n'avons point eu de repos. Les esclaves nous dominent, et personne ne nous délivre de leurs mains. La joie de notre cœur a cessé, et nos réjouissances sont tournées en deuil. Mais toi, ô Éternel, tu demeures éternellement, et ton trône est d'âge en âge. Pourquoi nous oublierais-tu à jamais ; pourquoi nous délaisserais-tu si longtemps ? Convertis-nous à toi, ô Éternel, et nous serons convertis ; renouvelle nos jours comme ils étaient autrefois (1) ! (Lament. I et V.) »

NOUVELLES DES MISSIONS.

Sud de l'Afrique.

Rapport du frère Hallbeck, surintendant de la mission du Sud de l'Afrique, sur son voyage de *Gnadenthal* aux stations d'*Enon* et de *Silo*, du 19 septembre 1837 au 4 janvier 1838. (*Suite.*)

Nous atteignimes Grahamstad dans l'après-midi (25 octobre), et nous fûmes reçus cordialement par les fils du missionnaire Monro qui était allé avec sa femme faire un voyage à la mer. L'un d'eux est employé dans une pharmacie, l'autre dans une mai-

---

(1) Cette prière fut exaucée en 1722, et plus particulièrement encore en 1727, environ 60 ans après l'époque où Comménius la prononça. *Voyez* la note à la page 274.

Digitized by Google

son de commerce. La ville, nommée du nom du colonel Graham, homme de mérite, à qui cette partie de la colonie doit beaucoup, n'a été fondée qu'en 1813, et elle est déjà l'une des plus populeuses du pays. La plupart des habitans sont des Anglais qui y ont émigré en 1820, et qui sont presque tous adonnés au commerce. Il y a une grande église épiscopale; deux chapelles méthodistes dont l'une pour les blancs, et l'autre pour les hommes de couleur; la chapelle de la *Société des Missions de Londres*, desservie par M. Monro, et où le service est célébré alternativement en hollandais et en anglais, et enfin une chapelle Baptiste; mais il n'y a aucune église réformée hollandaise. Les maisons, bâties de la manière la plus variée, ont la plupart des jardins. Hors de la ville sont les kraals des Fingous qui sont ici très-nombreux, et que l'on estime plus que les Cafres et les Hottentots, pour leur tempérance, leur frugalité et leur industrie. Les méthodistes se chargent de leur instruction religieuse et de l'éducation de leurs enfans.

Le 26, je visitai le lieutenant-gouverneur Stockenstrœm chez qui je trouvai Botma, chef cafre, avec sa suite. Le gouverneur a déjà visité deux fois Silo depuis sa nomination; il m'exprima sa satisfaction de tout ce qu'il avait vu dans cette station. Je fus réjoui d'apprendre de lui que les principaux chefs cafres sont très-désireux de prévenir toutes les infractions à la paix; et que les missionnaires et les marchands ont partout repris leurs travaux et leurs opérations comme avant la guerre. Après avoir visité plusieurs autres amis dans cette ville, entre autres le missionnaire méthodiste M. William Shaw, nous la quittâmes dans l'après-midi pour aller plus loin. Nous traversâmes la colline de Botha, et plus tard un pays boisé qui fournissait une retraite aux Cafres dans la dernière guerre. Le soir, nous fûmes incommodés par le hurlement des hyènes qui continuèrent jusqu'à ce qu'un coup de feu les eut enfin effrayés. Ces animaux se rencontrent partout dans la colonie, et même dans le voisinage du Cap; car leurs retraites inaccessibles et leurs longues marches nocturnes en rendent l'extirpation extrêmement difficile.

Digitized by Google

En approchant de la Cafrerie, elles deviennent plus nombreuses et plus hardies. Là elles dévorent les corps morts des Cafres qui sont portés, d'après la coutume du pays, dans les champs, et elles déterrent même ceux qui sont ensevelis.

Le 27, après avoir passé par le poste militaire de Hermanns-Kraal, où sont stationnés 70 à 80 Hottentots, et qui est sur le Grand-Visch-rivier (grand fleuve des poissons), nous traversâmes ce fleuve. A midi, nous fîmes halte dans un endroit boisé non loin du confluent du Visch-rivier et du Kunap, où un Anglais a bâti une auberge. Près de là on établit un nouveau poste militaire qui ne sera occupé que par une trentaine de soldats, servant à faciliter la communication entre Herrmanns-Kraal et Fort-Beaufort.

Le 28, nous atteignîmes la vallée pittoresque du Katrivier, dans le voisinage de Fort-Beaufort, un des postes militaires les plus importans sur les frontières, dont la garnison est composée de soldats anglais et hottentots, et nous passâmes près de l'endroit où le Blinkwater se jette dans le Kat-rivier. C'est là que depuis peu plusieurs familles hottentotes se sont établies pour cultiver le sol fertile. La pluie n'avait pas manqué ici dans les derniers mois, ce qui fit que cette contrée, où la succession des collines, des vallons, des bois et des prairies présente une variation très-agréable, offrait à nos yeux un aspect qu'on ne rencontre que très-rarement dans le sud de l'Afrique, et qui aurait ses charmes même dans les plus belles parties de l'Europe.

Le 29, nous passâmes par les établissemens des Hottentots commencés en 1829 et 1830, et nous fûmes vraiment réjouis d'y trouver plus d'industrie agricole que dans aucune autre partie orientale de la colonie que nous avions vue. Les vêtemens des Hottentots, à la vérité, témoignaient de leur pauvreté, comme on devait s'y attendre d'après tout ce qu'ils ont souffert pendant la dernière guerre; mais leurs habitations, quoique très-petites, étaient environnées de beaux jardins et de champs de blé arrosés par le Katrivier. On me dit pourtant que

l'eau de cette rivière ne suffisait pas toujours aux irrigations.

Notre projet était d'arriver à Philippstown à temps pour assister au service du matin; mais à peine étions-nous arrivés, que M. Read, le jeune, qui avait été informé de notre approche, vint me demander de prêcher pour lui, parce qu'il était sur le point de partir pour Maasdorp pour y inaugurer un nouveau temple. Comme le service n'aurait pas eu lieu sans notre arrivée, je consentis avec plaisir. Quoique l'église ne fût pas pleine, l'auditoire fut pourtant plus nombreux que ce que l'on pouvait s'y attendre à cause des circonstances, et tous écoutèrent avec une grande attention. Je reçus seulement une impression pénible des soupirs faits à haute voix par lesquels plusieurs des assistans s'efforçaient d'exprimer leurs sentimens et qui nuisaient beaucoup au recueillement.

Outre Philippstown, les principaux établissemens hottentots sur le Katrivier, sont Buxton, Balfour, Stockenstroem et Maasdorp. Balfour a aussi un temple et un pasteur salarié par le gouvernement, M. Tompson, qui était autrefois missionnaire à Chumie. MM. Read à Philippstown sont au service de la Société des Missions de Londres : l'aîné se trouvait dans ce moment-là en Europe. La population de ces établissemens est évaluée à 4,000 âmes, et il y a en tout 12 écoles, qui cependant ne sont pas dans l'état le plus florissant.

Le soir, nous allâmes encore une lieue plus loin, jusqu'au pied de la montagne que nous avions à gravir le lendemain matin. Nous passâmes la nuit dans la métairie d'un Hottentot pieux, nommé Geismann.

Ayant loué un train de bœufs frais, nous partîmes le 30 octobre de bon matin, désirant atteindre Silo ce jour-là. Mais après avoir monté pendant une demi-heure, nous arrivâmes à une partie si escarpée de la route, que tous les efforts de notre attelage ne purent mouvoir le chariot, et nous fûmes obligés d'envoyer chercher des harnais au lieu où nous avions loué les bœufs, afin de pouvoir leur joindre quelques-uns des nôtres. Par ce moyen, nous réussîmes, après un retard de 2 heures, à

Digitized by Google

gagner le sommet, non sans casser les traits, et par conséquent sans courir le danger de verser. Une autre montée escarpée nous causa dans l'après-midi un retard encore plus long, et nous fûmes bien contens quand, vers le soir, nous eûmes atteint le sommet de la montagne, et que nous commençâmes à descendre sur la pente septentrionale.

Après avoir passé la nuit près d'un ruisseau qui se jette dans le Klipplaat, nous entrâmes dans une plaine herbeuse, où l'on trouvait autrefois en abondance toute sorte de gibiers, mais qui aujourd'hui paraissait en être dépourvue. Enfin, à midi (31 octobre), nous arrivâmes à Silo. Nous y fûmes de suite environnés par ses habitans, blancs, bruns et noirs, qui tous se pressaient en avant pour nous serrer la main et nous souhaiter la bien-venue. Le soir, des actions de grâce furent adressées au Seigneur par l'église assemblée, pour sa grâcieuse protection pendant notre long voyage; après quoi, je saluai tous ses membres dans une courte allocution de la part des églises d'Afrique et d'Europe, et je recommandai à leur affection et à leur confiance le frère Ad. Küster, comme un nouveau missionnaire qui devait travailler parmi eux.

Nous restâmes à Silo jusqu'au 20 novembre. Pendant ces trois semaines, je tâchai, avec ma femme, de prendre une connaissance exacte de l'état intérieur et extérieur de cette station, des circonstances temporelles et spirituelles de tous ses habitans. Nous eûmes à cet effet tous les jours des entretiens avec les missionnaires. Nous parlâmes aussi individuellement à tous les Hottentots de l'endroit, et, à l'aide d'un interprète, à beaucoup de Tamboukis et à des Cafres d'autres tribus telles que les Mamboukis, et nous les visitâmes chez eux, dans leurs cabanes et dans leurs jardins. Nous eûmes de plus l'occasion de parler à des Cafres qui venaient du dehors et qui nous donnèrent des renseignemens sur les tribus sauvagss qui entourent Silo au nord, à l'est et au sud.

Lorsque je visitai Silo il y a sept ans, les cabanes et les kraals provisoires des missionnaires, comme des Hottentots et des Tem-

Digitized by Google

boukis, étaient situés dans un bas-fond où ils étaient exposés à de fréquentes inondations. On décida alors de changer l'emplacement de la station et de l'établir dans une plaine plus élevée, à un quart de lieue du premier endroit en descendant la rivière. L'expérience a suffisamment prouvé depuis que ce changement avait été nécessaire; car plusieurs fois l'ancien emplacement a été tellement couvert par les eaux, à la suite de violens orages qui ne sont pas rares dans ce pays, que les flots auraient immanquablement emporté les maisons, les kraals et tout ce qui s'y serait trouvé. Par ce changement, qui s'effectua en 1831, on a obtenu encore un autre avantage, celui de rapprocher les habitations des jardins et des champs, qui, depuis lors, ont pu être plus facilement cultivés, arrosés et surveillés.

La plaine, dont je viens de parler, est environ 36 pieds au-dessus du Klipplaat (1). Les bâtimens de la mission sont situés au midi de la station, à côté de deux canaux qui la pourvoient d'eau. Cette position a l'avantage que les missionnaires peuvent employer l'eau pour leurs usages domestiques et pour arroser leur jardin, avant que les autres habitans l'aient salie ou détournée pour leurs arrosemens. Un peu plus vers le nord sont environ 30 maisons, presque toutes en forme de toit, qui sont habitées par les Hottentots et par quelques familles de Tamboukis baptisés. Ces maisons, de bois et de roseaux, sont régulièrement construites d'après un plan. Au centre est une place, au milieu de laquelle se trouve l'église qui, pour le présent, sert aussi d'école. Il a été convenu que ceux qui ont ici leurs emplacemens construiront avec le temps des maisons de pierre.

---

(1) Le Klipplaat tire son nom des rochers qui forment son lit et qui s'élèvent des deux côtés comme des murailles pour l'encaisser. Il a sa source dans les montagnes du Katrivier, coule du sud au nord, et se jette, après avoir reçu quelques autres ruisseaux, dans le Kei, qui va lui-même décharger ses eaux dans l'Océan Indien. Le Klipplaat, quoique beaucoup moins considérable que des fleuves tels que le Zondag-rivier, qui sont souvent desséchés, n'a jamais cessé de fournir ces eaux limpides et douces au milieu de la plus grande stérilité.

Digitized by Google

Je fus réjoui de voir qu'une de ces maisons était déjà achevée et qu'on travaillait à deux autres. Tous les kraals, ou enclos pour les bestiaux, tant ceux des missionnaires que ceux des indigènes bruns et noirs, ont été établis à l'ouest, et tout près des habitations pour mettre les bestiaux en sûreté contre les brigandages des tribus voisines. Autour des kraals habitent les Tamboukis, les Mamboukis, etc., dans environ cent huttes, construites d'après l'usage de leurs pères, en forme de ruches. Une chose qui frappe au premier coup-d'œil, c'est de voir combien les huttes des Mamboukis ou Fingous surpassent en élégance celles des autres tribus cafres. Au nord et au nord-est de la station, sur le bord de la rivière, sont les jardins et les champs (1).

---

(1) Silo est situé à 25° de longitude est, et à 31° 1/2 de latitude sud, dans une plaine entourée de tous côtés de collines qui en font une vaste vallée, à travers laquelle coule le Klipplaat. Le territoire de Silo s'étend à environ 2 lieues carrées. Les habitans appartiennent à diverses tribus, ce qui donne à la population un caractère tout particulier : « Tout ce qui est chassé de la colonie, dont les frontières ne sont pas loin, écrivait, il y a quelques années, le frère Bonatz, et tout ce qui est repoussé par les Cafres, se jette sur Silo. Il n'est donc pas surprenant que nous ayons parmi nous des personnes des plus corrompues qui sont le rebut du peuple. Notre population se compose actuellement :

1° De *Hottentots*, émigrés de la colonie, principalement d'Enon, qu'on peut considérer sous plusieurs rapports comme notre garnison, et de *Bâtards* (descendans d'Européens et de Hottentotes). Les Hottentots ont les cheveux frisés et laineux, le nez plat et les lèvres épaisses des nègres, les pommettes des joues très-proéminentes, ce qui rend leur visage presque triangulaire; leur couleur est jaune-brun. Ils sont d'une taille médiocre, robustes, actifs, et parlent une langue caractérisée par des claquemens qui leur sont propres; leurs mœurs sont en général fort douces;

2° De *Boschimans* : leur taille est petite et leur couleur jaune-sale Ils ont le front saillant, les yeux petits, enfoncés et malins, le nez et les lèvres des Hottentots. La vie dissolue qu'ils mènent affaiblit tellement leur constitution que tous, même les jeunes gens, ont l'air vieux et ridés; néanmoins leur vanité est remarquable; ils ornent leurs oreilles, leurs jambes et leurs bras d'anneaux et de verroterie;

3° De *Tamboukis*. Eux-mêmes se donnent le nom de Amatembous. Ceux

Digitized by Google

Le premier aspect de l'endroit, en arrivant par les montagnes du Katrivier, c'est-à-dire du sud-ouest, n'est pas très-attrayant : on a devant soi les kraals et les huttes rondes de Tamboukis, et l'on ne voit rien des beaux jardins situés plus bas de l'autre côté des habitations. Mais la surprise n'est que d'autant plus grande, lorsqu'on aperçoit ensuite les champs fertiles, tant de jardins bien cultivés, ainsi que quelques beaux vergers plantés par des Hottentots.

A part l'église, bâtie en 1835, qui peut contenir environ 200 personnes et à laquelle on a ajouté une petite chambre, voici quels sont les bâtimens de la mission :

1° Une maison, bâtie en 1831, contenant la salle à manger, un magasin pour les provisions, et quatre petites chambres pour deux familles missionnaires ;

2° Une maison plus petite, éloignée de la première de quel-

---

qui vivent avec nous sont subdivisés en trois classes : les *Amacinas*, tribu demeurant au nord et au nord-est de Silo ; les *Amahalas*, demeurant à l'est, et les *Amadungwanas*, petite tribu contiguë aux Amacinas. — La couleur des Tamboukis est très-foncée ; les uns sont tout à fait noirs, les autres bruns ; leurs cheveux sont courts et laineux, leur front élevé ; ils sont grands, bien faits et vigoureux ; ils regardent comme un déshonneur d'être petits ou difformes. Ces caractères leur sont communs avec toutes les familles cafres ;

4° De *Mamboukis* ou *Bamboukis*, dont le nom réel est *Abambos* ;

5° De *Soutous* ou *Amassoutous* ou *Abassoutous* (Bassoutos).

Ces deux dernières tribus, quoiqu'elles se ressemblent par leurs coutumes, ont un langage tout à fait différent. Elles habitaient l'intérieur du pays ; mais ayant été chassées par les Fetkannas et autres hordes de pillards, elles se sont répandues de tous les côtés et sont employées maintenant, comme domestiques, par les Cafres et les Tamboukis, dont elles ont adopté la langue et les coutumes. Elles sont aussi connues par le nom général de *Fingous*, ou pauvres gens ;

6° De *Cafres* ou *Amaxosas*, comme ils s'appellent eux-mêmes. Les Cafres demeurent au sud-est de Silo. Au sud et au sud-ouest sont les montagnes du Katrivier, qui séparent la colonie de la Cafrerie ; à l'ouest est le territoire de la colonie. Enfin, le pays situé au nord et au nord-ouest, du côté du fleuve Orange, est habité par les *Korannas* (tribu de Hottentots sauvages). »

Digitized by Google

ques pas, qui contient la cuisine et une petite chambre pour un missionnaire;

3° Une petite maison, située à l'est et à une petite distance des deux premières, dont la moitié seulement est achevée et qui sert depuis longtemps pour recevoir les étrangers. C'est là que je logai avec ma femme; frère Adolphe Küster, notre compagnon de voyage, prit possession de la petite chambre à côté de l'église;

4° Un moulin à eau.

Outre ces quatre édifices, construits en partie en excellentes pierres de taille que le Klipplaat fournit en abondance, et en partie en briques, les missionnaires ont encore une petite forge, située sur l'ancien emplacement, et dans le voisinage des autres constructions plusieurs cabanes en forme de toit, qui leur servent à conserver toutes sortes de provisions. C'est dans l'une d'elles que frère Bonatz a son atelier de menuisier. Mais comme ces cabanes sont déjà en très-mauvais état, on devra bientôt s'occuper de les remplacer par des maisons plus solides. La forge d'ailleurs a aussi besoin d'être ôtée au plus tôt de sa place actuelle pour la rapprocher des autres maisons. Il serait également convenable d'avoir une maison d'école; car aussi longtemps qu'on sera obligé de tenir les deux écoles alternativement dans le même local, le temps qu'on peut accorder à chacune d'elle sera nécessairement trop restreint, sans parler d'autres difficultés qu'occasionne l'emploi de l'église pour classe. Comme la maison d'habitation et celle qui renferme la cuisine sont en dehors de l'alignement, par suite d'un changement fait au plan de Silo, il conviendrait peut-être de convertir ces édifices en ateliers et en école ou en logis pour les étrangers, et d'élever une maison neuve avec une cuisine sur la même ligne que la maison où les étrangers ont été logés jusqu'à présent, au midi de la place; cet arrangement aurait en même temps l'avantage de rapprocher les missionnaires de l'église.

A peu de distance de la maison d'habitation actuelle, en remontant la rivière, est le jardin des missionnaires, enfermé d'un

Digitized by Google

côté par une belle haie de cognassiers, et de l'autre par des fossés profonds et des remparts, précautions qui sont nécessaires à cause du nombreux bétail. Ce jardin produit des pommes de terre et toutes sortes d'excellens légumes, et en telle quantité que, non-seulement il en fournit sufisamment pour le ménage des missionnaires, mais que, dans le besoin, on peut encore en disposer pour d'autres personnes. Outre les légumes, les raisins et les fraises, on y cultive aussi du tabac qui se débite facilement, et il y a plusieurs arbres à fruits. Mais le jardin fruitier proprement dit des missionnaires est sur l'ancien emplacement; il renferme une grande quantité d'arbres, tels que des pêchers, des pommiers, des abricotiers, des amandiers, des noyers; les orangers et les poiriers n'ont pas encore pu réussir. Tous les ans on fait une bonne provision de fruits secs provenant de ce jardin, principalement de pêches, et cette ressource est très-utile pendant toute l'année pour l'entretien de la maison.

Une seconde ressource pour le soutien de la mission de Silo est l'agriculture; elle a mis les missionnaires en état de récolter sur les lieux, sans trop de frais, du blé et du maïs. Les champs sont malheureusement dans ce pays exposés à plusieurs dangers; la grêle les ravage souvent; de temps en temps passent des troupes de sauterelles qui detruisent tout (pendant notre séjour à Silo, ces insectes se montrèrent non loin de là, du côté de l'est et du nord-ouest). D'autres fois les fortes gelées nocturnes, dans la saison avancée, tuent des champs de blé entiers, ce qui est arrivé cette année au-delà de la frontière, dans la colonie, le long de la Tarka. Toutefois, depuis que l'agriculture a été introduite à Silo, on n'a encore éprouvé aucun dommage réel; au contraire, toutes les années la récolte a été abondante, et quelquefois un grain en a rapporté 60, même jusqu'à 100. Et quand même les missionnaires ne voudraient maintenant plus eux-mêmes semer du blé, ils trouveraient toujours à en acheter des Hottentots et des Tamboukis à des prix peu élevés.

Une troisième ressource pour diminuer les dépenses à Silo c'est l'éducation des troupeaux. Le gros bétail augmente et prospère

Digitized by Google

si bien que l'on n'a plus besoin d'acheter des bêtes de trait. Le lait, le beurre et le savon sont en abondance, et quant aux brebis, qui sont au nombre de 700, non-seulement les missionnaires en retirent la viande qui leur est nécessaire, mais encore ils peuvent vendre de la viande, de la graisse et des peaux, ce qui leur donne tous les ans un petit bénéfice.

En revanche, il est d'autres objets que l'on ne peut trouver sur les lieux et qui sont très-coûteux à cause de la difficulté du transport, tels que les vêtemens, le café, le sucre, le vin, les ustensiles de cuisine et de table, etc.; aussi les missionnaires n'en usent-ils qu'avec beaucoup de ménagement. Néanmoins, on peut espérer avec raison que la mission parmi les Tamboukis ne sera pas très-dispendieuse, surtout quand le moulin sera entièrement achevé. Les pratiques ne manqueront pas, parce que dans tous les environs il n'y a pas d'endroit bien propice pour établir un autre moulin à eau.

Bientôt après notre arrivée à Silo, nous fûmes frappés du changement subit de température et en général de la différence du climat de Silo avec celui de la partie du pays qui regarde la mer. Sur la pente méridionale de la montagne, nous avions eu une chaleur tempérée comme au printemps, mais la première nuit que nous passâmes sur la pente septentrionale fut très-froide; le lendemain, il fit de nouveau une chaleur si étouffante que probablement le thermomètre serait monté au-dessus de 100 degrés Farenheit. Ce temps fut suivi par un violent orage, mais sans pluie; après cela, il fit pendant plusieurs jours si froid qu'on fut obligé de mettre des habits de drap. Dans la nuit du 4 au 5 novembre, il gela même si fort que plusieurs plantes dans les jardins en souffrirent, telles que les courges, les haricots, le maïs, les vignes, et à quelque distance de Silo, sur les frontières de la colonie, les blés furent presque détruits. Il est évident que ces changemens de température, pendant lesquels le thermomètre monte ou descend dans quelques heures de 50 à 60 degrés, doivent facilement amener des refroidissemens et des rhûmatismes. Néanmoins le climat est très-sain, et les missionnaires, en

Digitized by Google

usant de quelques précautions, se sont toujours très-bien portés.

Tandis que près du Katrivier et dans les environs de Grahamstad il avait plu depuis quelques mois toutes les semaines, nous trouvâmes les alentours de Silo tout-à-fait secs; aucune pluie n'y était tombée depuis le commencement de septembre. La pluie dans ces contrées est très-rare pendant les mois froids de l'année; mais dans les mois d'été, surtout en janvier et en février, de forts orages, accompagnés de grêle, viennent de temps en temps ravager le pays. Au reste, pendant toute l'année, il règne des vents impétueux qui atteignent souvent un tel degré de force, que dans un endroit comme Silo, qui est exposé à tous les vents, l'on ne peut presque pas sortir de sa maison.

Le pays est également tout différent de celui qui est près de la côte, et dès que l'on a dépassé la montagne, on entre, pour ainsi dire, dans un nouveau monde. Sur la pente méridionale de la montagne, on rencontre une grande variété de plantes, et il ne manque pas de broussailles et d'arbres; mais sur la pente septentrionale, aussi loin que l'œil peut atteindre, on ne voit ni buisson, ni arbrisseau, seulement une perspective sans borne de vallées couvertes d'herbes alternant avec des montagnes beaucoup moins escarpées que celles qui bordent le Katrivier.

(*La suite au prochain numéro.*)

ANNONCES.

PSALMODIE DE L'ÉGLISE DES FRÈRES,

5e Édition, in-8e. — *Lausanne*, 1839.

Nous annonçons avec plaisir la nouvelle édition de ce recueil de cantiques, connu non par l'élégance de sa poésie, mais par son langage simple et s'adressant au cœur, dont la dernière édition avait été épuisée depuis longtemps. Les âmes affamées et altérées de la grâce de Dieu y trouveront une nourriture propre à leurs besoins.

RECUEIL D'AIRS POUR LA PSALMODIE DES FRÈRES,

Lithographié à Neuchâtel, *en* 1840.

Ces deux ouvrages se vendent : *Au Locle*, chez M. l'Ancien Delachaux; à *Lausanne*, chez M. Menzel, rue St-Etienne, 5; et ils sont attendus très-prochainement : à *Nismes*, au bureau du Journal, quai de la Fontaine, 2; à *Montauban*, chez M. Enéquist, directeur de l'Institut des Frères pour l'éducation de jeunes demoiselles.

Digitized by Google

DISCOURS

SUR ÉPHÉSIENS, V, 23.

Christ est le chef de l'Église, et il est aussi le Sauveur de son corps.

Chef divin,
Tends-nous la main;
N'abandonne peint ton troupeau,
Qui n'a rien,
Pour son soutien,
Que tes mérites, saint Agneau.

Mes chers Frères et mes chères Sœurs,

Ce que le Sauveur est pour chaque âme reçue en grâce, il l'est aussi pour l'ensemble de son Église. Personne ne parvient à la jouissance d'une paix constante, à moins qu'il ne lui ait été donné de saisir avec foi les mérites du sang, de la mort et des plaies de Jésus, à moins qu'il n'ait recours à lui avec toutes ses misères, et qu'il ne mette toute sa confiance en la grâce de ce divin Sauveur. C'est là le fondement sur lequel le pécheur se repose lorsqu'il est reçu en grâce; car se réfugier avec toutes ses misères vers l'ami des pécheurs, chercher toute sa consolation et son salut dans la mort méritoire de Jésus, c'est là l'unique chemin de la paix. Et dès lors ce pécheur, absous et justifié, reconnaît Jésus-Christ pour son Seigneur, parce que le Sauveur se montre tel à son égard; il le gouverne, le dirige et s'intéresse à lui avec une bonté, une attention et une fidélité qui passent celle du meilleur de tous les maîtres. Avons-nous besoin de consolations? Il y a en lui abondance de consolations, et c'est sa joie de nous les dispenser. Avons-nous besoin de force? Un cœur ouvert aux influences de la vertu qui procède de lui, reçoit toujours de sa plénitude toute la force dont il a besoin pour le moment. Sommes-nous dans l'embarras et manquons-nous de conseils? Il nous conseille selon son cœur, comme notre plus fidèle ami. Sommes-nous chancelans? avons-nous besoin d'être relevés et soutenus? Il nous tend toujours la main, cette main puissante qui nous relève de toute chute; il nous

Digitized by Google

donne aussi une oreille attentive à sa voix, et un cœur docile et obéissant pour suivre ses instructions. C'est ainsi que Jésus est le chef, le maître, le conducteur de chacun de ses enfans. Celui qui le connaît comme tel, se tient collé à lui ; il fixe les yeux sur lui dans toutes les circonstances ; il le prend pour modèle et marche sur ses traces. Mais, je le répète, personne ne peut dire que Jésus-Christ soit son Seigneur, à moins qu'il n'ait éprouvé l'efficace de son sang et de sa mort, et qu'il ne fonde sur lui seul tout son salut ; personne ne peut dire que Jésus-Christ soit son Seigneur, tant qu'il y a encore une affection, une faculté de son âme ou un membre de son corps qu'il ne veut pas mettre entièrement à sa disposition.

Ce qui est vrai à l'égard de chaque enfant de Dieu en particulier, est vrai aussi à l'égard de la totalité des membres de l'église.

Le peuple, que le Saint-Esprit rassemble d'entre toutes les nations de la terre, se fonde uniquement sur le sang et la mort de Jésus ; il rompt avec tout autre système. Comme chaque enfant de Dieu en particulier, se consacre au Sauveur sans réserve, et se remet pleinement à sa tendre conduite, ainsi tout son peuple s'abandonne entre ses mains, afin qu'il le forme entièrement à sa joie et qu'il le purifie et le délivre de plus en plus de tout ce qui peut lui déplaire. La gloire et la félicité de ses enfans consiste à vivre sous son doux gouvernement, à pouvoir dire avec assurance : « Il est notre Seigneur ; ses paroles sont notre nourriture et nos délices ; sa volonté, qu'il nous a manifestée avec tant de clarté, doit être la règle de nos sentimens et de notre conduite. Voilà comment nous pouvons être formés de mieux en mieux à sa gloire et à la joie de son âme. Si après tout ce qu'il a fait en notre faveur, si avec toute la grâce qu'il déploie sur nous, nous demeurons tièdes à son égard, c'est un sujet de confusion pour nous, et nous ne pouvons qu'en être humiliés en sa présence.

Mais nous avons dans notre texte une parole bien consolante ; il y est dit qu'il est aussi le Sauveur de son corps. Il n'est pas seulement le chef de l'Église en tant qu'il accomplit en elle

Digitized by Google

et par elle ce qu'il a arrêté dans son cœur ; mais il est aussi le Sauveur de son corps. Il nourrit, soigne et entretient son Église comme sa chair et ses os ; il connait nos besoins et notre pauvreté jusqu'au fond. Il sait que hors de lui il n'y a personne au monde qui puisse y subvenir ; il entre dans notre situation, il nous supporte avec une patience infatigable ; il nous pardonne nos fautes avec une bonté qui n'a point de bornes ; enfin on est ravi d'étonnement quand on pense qu'il est le Sauveur de son corps. Il ne pourrait point porter le nom de Sauveur ni en exercer les fonctions, s'il n'y avait des âmes misérables dont il ne pût avoir compassion. Il ne peut montrer sa qualité de Sauveur qu'en tant qu'il voit à ses pieds des pécheurs qui réclament sa grâce et son assistance. Si nous l'adorons comme notre Sauveur, c'est parce qu'il nous sauve et nous délivre de tous nos maux. Il est le Sauveur de son corps, parce qu'il prête son assistance aux pauvres et misérables qui se confient en lui. Un cœur pauvre mais avide de grâce ne s'en retourne jamais d'auprès de lui à vide et sans consolation. Plus nous sentons nos misères, plus nous avons la liberté de les lui exposer et de verser toutes nos plaintes dans son cœur, et plus aussi nous le trouvons empressé à nous consoler et à nous rassurer par son regard charitable.

Si son peuple, si son Église ne jouit pas de toute la plénitude de grâce qui nous est offerte en Jésus-Christ, c'est toujours pour nous un sujet d'humiliation, et nous ne pouvons qu'en verser des larmes à ses pieds. Mais, comme il veut être volontiers le Sauveur de son corps, son Église doit aussi par là même être volontiers sa pauvre pécheresse, qui consente à ne vivre que de grâce, et dont la place la plus chérie soit aux pieds de son Sauveur. Si le Saint-Esprit peut mettre et entretenir chacun de nous dans le sentiment de notre misère et du besoin continuel que nous avons de la grâce du Sauveur, et si le Sauveur se fait toujours sentir au milieu de nous comme notre Médecin suprême qui nous guérit par ses meurtrissures, qui nous console comme une mère console son enfant, alors nous coulerons

Digitized by Google

des jours heureux, alors nous serons dans la situation où il aime à nous voir, alors nous croîtrons à tous égards et nous prospérerons en lui, qui est le chef et le sauveur de son corps. C'est pourquoi nous lui faisons cette prière dans la collecte qui accompagne notre texte : « Chef divin ! tends nous la main, n'abandonne point ton troupeau. » Ce qui ne dit autre chose, si non : « Cher Sauveur, tu es à nous, tu es le chef unique auquel nous sommes attachés, auprès duquel nous avons toujours trouvé de la consolation et du secours ; tu t'es déclaré pour nous ; oh ! ne permets pas que cette alliance et cette communion que nous avons avec toi soient troublées ou interrompues par quoi que ce soit au monde, jusqu'à la fin de nos jours. N'abandonne point ton Église, ne te lasse point de la soigner et de lui montrer tes compassions dans toutes les épreuves et dans tous ses besoins que tu connais mieux que nous ne les connaissons nous-mêmes. Nous ne vivons que de ta grâce ; si cette grâce nous abandonnait, ce serait fait de nous ; si nous venions à te perdre de vue, à nous détourner de la simplicité évangélique, de la doctrine de la réconciliation par ton sang, nous nous détournerions de l'unique chemin du salut. Demeure donc toujours avec nous ! »

Voilà ce que nous pouvons lui demander avec confiance, puisqu'il nous a promis d'être toujours avec nous jusqu'à la fin du monde ; et partout où Jésus est, le salut, la vie et la paix y sont avec lui ; dans sa communion, toutes les richesses de ses bénédictions nous suivent sans cesse. C'est là ce qui maintient chaque âme dans la liaison intime avec son Sauveur ; c'est aussi ce qui fait la force, le contentement et la félicité de toute son Église. Il est avec nous et nous sommes avec lui sans que rien nous sépare. Voilà notre consolation dans toutes les circonstances de notre vie ainsi qu'à l'heure de la mort.

Digitized by Google

CONFÉRENCE PASTORALE DE HERRNHOUT,

TENUE LE 29 MAI 1839.

(*Fin.*)

La conférence s'est réunie pour la troisième fois à deux heures de l'après-midi; cette dernière séance a duré jusqu'à quatre heures; comme de coutume, on l'a commencée par une agape. Le contenu des versets de cantiques qui ont été chantés a engagé le président d'adresser quelques paroles à l'assemblée : « Une qualité essentielle, a-t-il dit entr'autres, que doit posséder le serviteur de Jésus, qui veut s'acquitter fidèlement de son ministère, c'est l'*humilité*. Un pasteur qui, comme berger du troupeau, est placé en quelque sorte au-dessus des autres membres de l'Église, ne doit pourtant jamais oublier qu'il est lui-même et demeure jusqu'à sa fin écolier de Christ, qui *seul* est maître et directeur de tous. De même quand il annonce la parole du haut de la chaire, il se transporte dans son esprit au milieu de ses auditeurs comme leur égal, pauvre pécheur comme eux et comme eux ayant besoin de grâce. Cette disposition de son cœur, qui se fait connaître aussi par son extérieur et par le ton avec lequel il prononce son discours, unie à un cœur plein de charité pour tous, et plein de compassion pour ceux qui vivent encore dans l'égarement, lui ouvre le mieux les cœurs de ses auditeurs, d'après une expérience générale, et les dispose, avec l'assistance du Saint-Esprit, à recevoir des exhortations et même des corrections. Si un pasteur est animé d'un autre esprit, ses paroles sont rarement efficaces, et au lieu d'attirer il irrite et repousse. »

Tous les pasteurs réunis ont donné leur assentiment à ces observations et se sont encouragés à faire tous leurs efforts pour parvenir de plus en plus, moyennant la grâce du Seigneur, aux sentimens qui venaient d'être exprimés.

Digitized by Google

Lettre de M. le pasteur Alexandre de Sengbusch, de Puhalep, dans l'île Dago (dans la Baltique, sur la côte d'Esthonie).

« Je viens de nouveau m'associer à vous par ces lignes, mes bien-aimés frères, à vous qui serez réunis à la prochaine conférence, et à vous à qui elles seront communiquées plus tard. Tous les soirs, dans mon culte domestique, entouré de ma famille, de voisins et d'amis, je vous recommande, ainsi que toutes les brebis de Christ répandues sur la terre, à la grâce puissante de notre fidèle Sauveur. Oh! oui, la communion des saints est quelque chose de grand; c'est le seul bien réel et véritable dans cette vie.

» Depuis quelques années je vous ai entretenu de la nouvelle vie qui s'est manifestée dans mon église. Le Seigneur seul a la vie en lui-même (Jean v, 26), ce n'est donc que lui seul qui peut la communiquer; et c'est pour cela qu'elle est plus forte que la mort qu'elle a englouti pour toujours dans la victoire. Le grain de senevé prend bien de l'accroissement, et le levain continue à fermenter; mais je ne puis pas plus préciser pour mon église que pour moi-même jusqu'à quel point elle s'est avancée cette année dans la grâce.

» Je ne puis passer sous silence une expérience que j'ai faite à l'occasion de mon fils cadet, enfant de 7 ans. L'été passé, il était dangereusement malade de la rougeole. Un soir, me trouvant dans une maison de campagne voisine, au milieu d'amis chrétiens, je reçus la nouvelle que des symptômes très alarmans s'étaient manifestés chez mon fils. Dans notre île, nous n'avons ni médecin, ni apothicaire; en me rendant de suite chez moi, je n'aurais pu faire autre chose que m'adresser au céleste médecin; c'est ce que je fis immédiatement, le cœur profondément angoissé. Après m'être consulté avec les autres amis, je restai, pour me rendre au désir de la maîtresse de la maison, jusqu'à ce que j'eus tenu le culte de famille, et je me hâtai ensuite de me rendre chez moi. A peine avais-je fait quelques pas sur la route solitaire, que, tout-à-coup, ces paroles

Digitized by Google

s'échappèrent de ma bouche : Oui, Jésus est vivant ! Jésus est vivant ! Mais, quoique je n'eusse à faire qu'une demi-lieue de chemin, ce peu de temps suffit pour m'abattre de nouveau ; de sorte que lorsque j'arrivai chez moi, cette confiance avait disparu et je ne pouvais plus m'attacher à Jésus qu'avec une foi chancelante, étant dans la ferme conviction que je trouverais ma femme en larmes et toute la maison avec elle au chevet de mon fils mourant. Mais lorsque j'eus passé le seuil de la porte, je n'aperçus aucune lumière et je n'entendis aucun bruit; et, après avoir visité toutes les chambres, je trouvai ma femme et mes enfans, même celui qui était malade, plongés dans un sommeil paisible. J'appris le lendemain que la crise qui avait causé mes craintes, avait été très-courte et heureuse, et que toutes les appréhensions fâcheuses avaient été aussitôt dissipées. Je sus bien alors d'où m'était venue cette vive joie qui m'avait pénétré le cœur pendant ma route. Pendant cette même maladie de mon fils, j'eus encore dans beaucoup d'autres occasions des preuves que mes prières avaient été exaucées. Aussi ne doutai-je plus de mon Jésus, et ma foi n'aurait pas failli quand même il m'aurait enlevé mon enfant ; toutes les fois qu'il semblait vouloir le retirer à lui, je pus lui dire du fond de mon cœur : Fais seulement ce qui te semblera bon ; je ne douterai jamais que tu ne veuilles exaucer mes prières ; car tu m'as montré que tu es vivant, c'est ce qui m'importe, et non pas que mon enfant meure un an, 10 ans ou 50 ans plus tard...

» Pendant cette année le Seigneur a voulu m'envoyer une épreuve encore bien pénible. Un jeune homme réveillé de mon église, à qui les dons heureux qui lui ont été départis ont concilié l'affection générale, même au-delà des limites de la paroisse, avait échoué contre l'écueil dangereux de l'orgueil spirituel, et était devenu tiède pour le Seigneur et pour les siens. En vain avais-je essayé à diverses reprises de le convaincre, dans des conversations particulières, du dangereux état où il se trouvait : cela n'avait produit pour lui que des résultats tout opposés et même très-fâcheux. Il arriva que, par suite de cer-

Digitized by Google

taines affaires où il se trouvait impliqué, j'aurais pu le remettre entre les mains de l'autorité séculière; j'aurais peut-être dû le faire, soit à cause de mes devoirs envers l'autorité, soit à cause du danger pour les âmes que mon silence aurait pu occasionner. Mais, d'un autre côté, c'eût été un rude coup pour lui et pour beaucoup d'autres, et un motif pour les ennemis de l'Évangile de pousser un cri de triomphe. — Dans ce même temps, j'écrivais à un ami d'Allemagne, et, entr'autres sujets, je l'entretenais de cette pénible affaire. On vint me chercher pour aller présider une réunion d'édification, précisément au moment où je venais d'écrire cette phrase : « Non, je ne veux rien que croire; mon Jésus sait que je ne demande du secours qu'à lui seul; il est vivant, et il a plus d'un moyen pour me tirer de cet embarras; il doit le faire, et il le fera. » Je me rendis dans la maison où l'on m'attendait, et à peine avais je entonné un verset de cantique, qu'à la surprise de tout le monde, ce jeune homme entra. Chacun savait que depuis longtemps il ne s'était plus montré dans mes réunions. Alors, je me dis de nouveau en moi-même : « Oui, mon Jésus est vivant; » et rentré chez moi, à ces mots : « Il doit le faire et il le fera », je pus ajouter : « Il l'a fait » ; car, dès que j'eus dit amen, le pauvre égaré vint vers moi et me manifesta tellement son humilité et son affection, que je dus reconnaître que le Seigneur lui avait de nouveau accordé sa grâce, et qu'il avait commencé en lui une nouvelle œuvre. »

Lettre de M. le pasteur Steinkopf, à Londres, en date du 2 mai 1839.

« Un des signes les plus tristes de notre époque, c'est qu'en face des violentes attaques du catholicisme romain, les protestans, au lieu d'opposer à l'ennemi une phalange serrée, sont divisés entre eux en tant de partis divers. Et ce qui afflige et décourage encore davantage, c'est de voir même des enfans de Dieu sincères et des serviteurs de Christ, attacher une grande importance à des choses accessoires et à des formes et des usages

tout-a-fait indifférens, se regarder réciproquement de mauvais œil et s'opposer même les uns aux autres dans leurs travaux. Il importe surtout de nos jours de nous rappeler sans cesse cette parole du Sauveur : « *C'est ici mon commandement, que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés*; » (Jean xv, 12.) et sa prière sacerdotale, dans laquelle il demande que, non-seulement ses premiers disciples, mais aussi tous ceux qui croient en lui par leur parole, *soient un, comme lui est un avec le Père*, afin que le monde croie que le Père l'a envoyé. (Jean xvii, 20. 21.) Sous ce rapport, la *Société biblique britannique et étrangère* continue toujours à travailler avec bénédiction; car, non-seulement elle répand des milliers d'exemplaires de l'Ecriture-Sainte dans plus de cent langues, mais elle favorise l'esprit d'union et de charité parmi les membres des églises chrétiennes les plus différentes quant à l'extérieur; elle établit des relations entre des chrétiens appartenant aux langues, aux tribus et aux nations les plus lointaines; elle unit souvent ce qui était séparé, et rapproche ce qui était éloigné. Sa 35e assemblée anniversaire, qui a eu lieu hier, en a fourni une preuve vivante. On y voyait réunis des hommes de tous les rangs, de beaucoup de nations différentes et de toutes les confessions; des petits et des grands, dont plusieurs avaient rempli ou remplissent encore les fonctions les plus importantes dans le gouvernement et dans l'église; des Anglais, des Ecossais, des Irlandais, des Allemands, des Suisses, des Français, des Hollandais, des Prussiens, des Danois, des Suèdois, des Américains, tous dans un même but, celui d'aider à répandre la Parole de Dieu parmi toutes les nations, et tous dans un même esprit de charité et de concorde, s'exhortant mutuellement à garder l'unité de l'esprit, par le lien de la paix.

» Les recettes de la *Société biblique britannique et étrangère* ont dépassé celles de l'année dernière d'environ 8,000 livres sterling (une livre sterling vaut environ 25 fr.); elles se sont élevées à la somme considérable de 105,000 livres sterling

Digitized by Google

(2,625,000 fr.). Ce qui a contribué à cette augmentation a été un legs de 10,000 livres, laissé par un de ses membres. Ce même bienfaiteur anonyme lui avait donné pendant sa vie 1,000 livres, et après sa mort il n'a pas pensé seulement à cette société, mais il a aussi pensé d'une manière généreuse à plusieurs autres institutions chrétiennes et philantropiques; et cela est d'autant plus digne de remarque, qu'il n'avait acquis sa grande fortune que par ses talens et son activité; car, lorsqu'il était venu à Londres, il n'était qu'un pauvre enfant de campagne, content de pouvoir se placer en qualité de domestique.

» Parmi ceux qui ont pris la parole on a remarqué l'évêque de Winchester, l'ancien ministre des colonies, lord Glenly, M. de Bunsen, ex-ministre de la Prusse auprès de la cour de Rome, un évêque américain, un autre pasteur de cette contrée, un pasteur de Bordeaux et 4 pasteurs anglais appartenant aux églises épiscopale, indépendante, baptiste et méthodiste.

» Pendant l'année dernière la société a répandu 658,068 exemplaires de l'Ecriture-Sainte dans les différentes contrées de l'ancien et du nouveau monde. (Depuis sa création, il est sorti de ses magasins 11,546,111 exemplaires de la Bible et du Nouveau-Testament traduits dans environ 150 langues ou dialectes.) Ses dépenses ont dépassé ses recettes; elles se sont élevées à 106,000 livres.

» Mardi dernier, la Société épiscopale des Missions a tenu son assemblée générale. Ses recettes se sont élevées à 72,000 livres. La Société wesleyenne des Missions, réunie le lundi, a pu présenter également dans son compte une recette de plus de 70,000 livres. Il y a cette année précisément cent ans, que le respectable John Wesley, fondateur de la Société méthodiste, commença son œuvre remarquable qui a été en bénédiction pour des milliers d'âmes. Pour célébrer dignement ce jubilé, les Wesleyens de l'Angleterre et de l'Irlande ont réuni plus de 200,000 livres sterling (5,000,000 fr.), en dons volontaires et extraordinaires; avec cette somme ils ont acheté une maison de missions ainsi qu'un vaisseau missionnaire, et le restant a été employé à des œuvres de bienfaisance.

Digitized by Google

» Dans le courant de cette semaine et de la semaine prochaine, plusieurs sociétés très-importantes célébreront encore leurs fêtes annuelles, telles que la Société des Amis d'Israël, celle des Traités religieux, celle des Missions de Londres, la Société hibernienne (société anglaise pour la fondation d'écoles protestantes et pour la distribution des Saintes-Ecritures en Irlande), la Société britannique et étrangère pour les Écoles, ainsi que beaucoup d'autres. Dieu veuille bénir ces Sociétés et toutes les associations semblables, qui ont pour but la gloire et l'avancement de son règne, dans la Grande-Bretagne, l'Allemagne, la Suisse, la France, comme partout ailleurs.

» Mon cœur se sent souvent pressé de supplier Dieu, comme le roi David dans le 67e psaume, de répandre sur tous les hommes sa grâce, son salut et sa bénédiction. Il est vrai que maintenant il se fait beaucoup de bien; mais le malin déploie aussi toutes ses forces pour en arrêter les progrès. Des apôtres de l'incrédulité parcourent le pays; ils nient ou mettent en doute l'existence de Dieu; ils prêchent l'anarchie; ils parlent de communauté de biens, mais non dans l'esprit des premiers chrétiens; ils ne veulent plus entendre parler de la sainte union du mariage et de la fidélité conjugale, et, s'ils le pouvaient, ils emploieraient la force des armes, pour briser tous les liens de la religion et de la société. Que Dieu lui-même s'oppose aux progrès de cette désolation; qu'il s'oppose aussi à la superstition; qu'il tourne en folie tous les conseils d'Achitophel; qu'il guérisse les nombreuses plaies de son église; qu'il sanctifie ses jugemens, et qu'il ait compassion de tout le genre humain. »

Nous intercallons ici un extrait d'une lettre que le même pasteur a adressée au frère Anders, à Berthelsdorf, sous la date du 28 mai 1839 :

« Connaissant l'intérêt que vous prenez à tout ce qui concerne la marche du règne de Dieu dans la Grande-Bretagne, je vous transmets encore quelques détails sur plusieurs des so-

Digitized by Google

ciétés qui ont tenu leurs assemblées annuelles dans ce mois. De ce nombre étaient la *Société des Missions dans la ville de Londres*, la *Société pour l'Instruction chrétienne*, et la *Société Irlandaise* (hibernienne) *des Écoles*. Le but principal de la première est de fournir des moyens d'instruction chrétienne dans la ville de Londres et dans ses environs. D'après les informations et les recherches les plus exactes, on avait trouvé que parmi les habitans de Londres et de ses environs, dont le nombre s'élève à un million et demi, il y en avait beaucoup qui vivaient dans une ignorance extrême et dans la corruption la plus déplorable. Les temples et les écoles, tant de l'église nationale que des églises dissidentes, étaient totalement insuffisans pour la population, et non-seulement des milliers d'hommes, mais des dixaines de mille, n'y mettaient jamais les pieds et passaient leur vie dans une ignorance et dans une licence aussi dangereuses pour eux-mêmes que pour l'état et l'église. Lorsque l'évêque de Londres fut rendu attentif à ce triste état de choses, il s'occupa avec un zèle infatigable à recueillir une forte somme d'argent pour construire 50 nouveaux temples dans Londres et dans les environs. Maintenant on voit s'élever tous les ans dans chaque quartier de la ville, de nouveaux temples avec des milliers de siéges gratuits destinés pour la classe pauvre. Il se forma en même temps une société, composée de pasteurs et de membres de l'église nationale aussi bien que des diverses églises dissidentes, dans le but de fonder de petites chapelles et des écoles, d'annoncer l'Evangile dans des sermons et de simples discours même sur les places publiques et dans les rues, de faire des visites dans les maisons aux malades comme à ceux qui sont en santé, de leur distribuer des écrits chrétiens, de les préserver par tous les moyens de l'erreur et du péché, de les exhorter, de les reprendre, de les instruire et de leur adresser des consolations; enfin, de travailler avec zèle pour arrêter les progrès de l'incrédulité, de la superstition et de la corruption, en face du prosélytisme de l'église romaine, et des efforts que les incrédules et les moqueurs font

Digitized by Google

pour répandre parmi le peuple leurs pernicieuses doctrines. La *Société pour l'Instruction chrétienne* a le même but que la Société des Missions pour la ville de Londres, avec cette seule différence qu'elle étend son action dans la ville et dans la campagne. Le but de la *Société hibernienne* est de fonder des écoles parmi les protestans et les catholiques de l'Irlande, et de travailler ainsi à répandre la semence des vérités chrétiennes, la foi et l'amour dans ce pays déchiré par l'esprit de parti et plongé dans les ténèbres. Beaucoup de bien a été déjà opéré par ces moyens et par d'autres semblables; beaucoup d'âmes ont été sauvées, beaucoup de pécheurs arrachés au péché, beaucoup de jeunes enfans amenés de bonne heure à Christ; mais il y a encore beaucoup d'impiété et d'irréligion; le combat est continuel entre le bien et le mal. —Les recettes de toutes les sociétés religieuses de Londres, pendant l'année 1838--1839, se sont élevées à environ 480,000 livres sterling (12,000,000 fr.).

» Vendredi dernier, j'assistai à la réunion semestrielle des missions, qui est tenue chaque année à Fetterlane (chapelle des Frères) avant le départ du vaisseau missionnaire pour le Labrador. Il s'y trouvait trois missionnaires; et il régna dans cette assemblée un esprit admirable d'amour et de paix. — Aujourd'hui j'ai vu avec intérêt deux des six chrétiens persécutés de l'île de Madagascar, qui se sont réfugiés à Londres.

Lettre du frère Énéquist, ministre du Saint-Evangile, écrite pendant son voyage de Carlscrona, en Suède, dans le midi de la France.

« J'aurais désiré me trouver au milieu de vous, mes bien-aimés frères; mais, en voyant l'impossibilité, je me contente de vous envoyer ces lignes. Je suis chargé de vous saluer bien affectueusement de la part d'un cher et fidèle serviteur de Christ, qui ne vous a jamais adressé de lettre, mais qui m'a prié de vous dire que depuis 30 ans, il a toujours lu avec bénédiction pour son cœur les procès-verbaux de vos conférences, et qu'il se sent intimément uni à vous. C'est M. le doyen (probst) Ca-

Digitized by Google

vallin, à B., près Lund; il suit son Sauveur avec humilité, et travaille pour sa cause selon son pouvoir; il aime aussi sincèrement l'Eglise des Frères.

» Vous aurez peut-être appris que depuis plusieurs années on a commencé aussi en Suède à s'intéresser vivement à l'œuvre des missions. La feuille publiée par la Société des Missions de Stockholm a beaucoup de lecteurs, et les amis de cette œuvre en profitent pour augmenter l'intérêt en sa faveur, et pour lui gagner de nouveaux amis. M. le pasteur Elg, à F., par exemple, lit chaque dimanche, après le service du matin, un morceau de cette feuille du haut de la chaire, et fait ensuite une collecte en faveur de la société, qui reçoit de cette manière une somme assez importante. — Une femme aveugle ayant appris par cœur le sermon que M. le pasteur Gossner a prêché il y a quelques années à Berlin, en faveur des missions, va de lieu en lieu le réciter, partout où elle peut trouver entrée, et elle a déjà gagné beaucoup de cœurs à cette bonne cause.

» Quant à l'état religieux de la Suède en général, on ne peut pas méconnaître que le souverain pasteur de l'église y ait son œuvre. Dans le grand réveil qui a eu lieu dans les provinces du nord, il s'était glissé des choses qui n'étaient pas selon l'Évangile, et les actes hostiles de la part de quelques pasteurs contre les âmes réveillées de leurs églises, qu'ils repoussaient par là au lieu de les attirer, avaient fait beaucoup de mal et entraîné plusieurs dans des égaremens, ce qui a occasionné beaucoup de désordre et de trouble. Cependant, depuis que l'évêque Franzen dirige les affaires ecclésiastiques dans le Norrland, on n'entend plus parler de ces choses. C'est ce digne évêque et l'évêque Wingard, qui s'intéressent le plus en Suède à l'œuvre des missions, comme à l'avancement du règne de Dieu en général. Ce dernier préside souvent les réunions des missions de la société de Gothembourg.

» Dans Schonen, province méridionale de la Suède, particulièrement dans les environs de Christianstad, le réveil, qui a commencé il y a déjà assez longtemps, se soutient, et un grand

Digitized by Google

nombre d'âmes se convertissent au Seigneur. Ceux qui ont été appelés depuis peu à la connaissance de la vérité, ont dans cette contrée le grand avantage de trouver des chrétiens expérimentés qui leur servent de pères dans la foi, et qui leur montrent le chemin qui mène droit à Jésus. Et comme il s'y trouve répandu un bon nombre d'ouvrages écrits dans un esprit évangélique, les personnes réveillées qui les lisent pour leur édification sont nourries dans la doctrine de la grâce gratuite en Jésus-Christ et dans la foi au Sauveur; ce qui les préserve des écarts, dans lesquels tombent tant de personnes en Suède, qui veulent se sauver par leurs propres efforts et par leurs œuvres. Les pasteurs dont le cœur n'est pas touché par le Saint-Esprit, ne voient naturellement pas avec plaisir ces réunions d'édification, et font quelquefois des menaces; cependant ils n'en viennent pas à des actes. J'ai visité depuis plusieurs années ces chrétiens évangéliques, et je leur ai tenu des assemblées. Souvent j'ai vu autour de moi jusqu'à cinq cents personnes, qui recevaient mes paroles avec avidité; elles étaient si animées et si touchées, que mon cœur en était ému; si humbles et si pénétrées du sentiment de leurs péchés, que j'en étais moi-même humilié; si affectueuses et si ingénues, que je me sentais tout honteux.

» Dans la partie méridionale de la même province, le réveil se présente sous un tout autre aspect. Là il est difficile de s'approcher des âmes réveillées. Elles se croient obligées de n'entrer en liaison avec personne, pas même avec d'autres enfans de Dieu; elles se tourmentent dans leur propre travail, et se complaisent dans cet état; elles craignent et repoussent même la manière avec laquelle l'Eglise des Frères annonce l'Evangile, et leurs préjugés contre les écrits des Frères sont entretenus et nourris par leurs pasteurs. Ceux-ci ne reconnaissent pas pour orthodoxe l'*Exposition de la doctrine chrétienne*, par l'évêque Spangenberg, et de sérieux avertissemens sont adressés, verbalement et par écrit, contre cet ouvrage et d'autres dans le même esprit. Cet état de choses m'a souvent affligé, mais il n'y a là

Digitized by Google

rien à faire. Il va sans dire que de tels pasteurs s'opposent aux réunions particulières d'édification. Mais, ce qui doit réjouir hautement tous les amis de l'Evangile, c'est que le Seigneur a mis au cœur de l'autorité supérieure de remplacer l'ancienne ordonnance contre les assemblées privées, par une disposition très-sage, suivant laquelle aucune plainte contre des assemblées religieuses ne peut être portée ailleurs que devant la cour suprême, et encore faut-il qu'elle soit présentée par le pasteur du lieu, qui doit prouver, au moins par deux témoins, qu'il s'est passé dans l'assemblée des choses malséantes ou indignes de chrétiens.»

Lettre de M. le pasteur Windekilde, de Wilstrup, dans le duché de Schleswig (*Danemarck*).

« Mon fils, qui est employé en Livonie au service de l'Eglise des Frères, a publié une notice sur le 50e anniversaire de mon ministère que j'ai célébré l'année passée. Pour satisfaire à l'invitation de votre vénérable conférence, je vous communique ce qui suit sur les expériences que j'ai faites pendant le cours de mon ministère.

» En 1786, après de pénibles études à Copenhague, où je fus obligé de pourvoir à mon entretien, en donnant des leçons en ville, je passai mes examens. La même année, j'entrai chez un pasteur de campagne, tout près de la ville d'Apenrade, pour instruire ses filles, et pour le remplacer quelquefois dans ses prédications. C'était un homme dont le cœur était pénétré de l'esprit de l'Evangile, et qui avait reçu beaucoup de dons; aussi les deux années que je demeurai dans sa maison me furent-elles très-profitables. Je m'y trouvais si bien, que je refusai pendant ce temps plusieurs places de pasteur qui me furent offertes. Mais le Seigneur ne jugea pas que je dusse y séjourner plus longtemps. Quelques personnes réveillées de Satrup (près Sonderbourg, dans l'ile voisine d'Alsen), et en particulier la famille Wied, qui est liée avec les Frères, m'ayant engagé fortement à me présenter dans leur endroit pour la place de

Digitized by Google

diacre (pasteur-adjoint), qui se trouvait vacante, cette place me fut accordée. Le 10 février 1788, je fus installé dans mes fonctions. La Parole de ce jour, dans le livre de textes de l'Église des Frères, fit une profonde impression sur moi. Elle était tirée du chapitre 1er de Jérémie, verset 7 : « *Ne dis point je suis un enfant; car tu iras partout où je t'enverrai, et tu diras tout ce que je te commanderai.* » Ces paroles me fortifièrent beaucoup, et le Sauveur me fit la grâce de pouvoir annoncer son Evangile avec liberté devant une nombreuse assemblée. La population de cet endroit se distinguait par son assiduité au culte, et j'eus la joie de prêcher toujours à un auditoire considérable. J'organisai aussi une réunion d'édification pour les personnes réveillées. Bientôt après mon entrée au saint ministère, le Seigneur me donna une fidèle compagne, avec laquelle j'ai passé quarante-une années dans une heureuse union.

» Pendant les 12 années que j'ai passées à Satrup, le Seigneur a fait de grandes choses en ma faveur, et il m'a secouru fidèlement, tant pour le spirituel que pour le temporel. Comme mes revenus étaient très-modiques, et que ma famille allait en augmentant, je fus forcé de prendre en pension chez moi des élèves, dont plusieurs se destinaient aux études théologiques. Le travail opiniâtre auquel je me livrai alors, m'occasionna des infirmités corporelles et affecta même mon esprit; la prière fut dans cette occasion mon unique ressource. Dans la suite, le nombre de mes élèves ayant diminué, ma situation extérieure devint bien pénible. Cependant je fis l'expérience que le Seigneur n'abandonne jamais celui qui se confie en lui. Oh! oui, ce sont les temps d'épreuve qui fournissent le plus de sujets de louanges!

» En 1800, je fus appelé à Fielstrup, près Christiansfeld (1). J'ai passé 17 ans et demi dans cette église, et j'ai toujours reçu d'elle des témoignages d'attachement et de confiance. Veuille le Seigneur la bénir abondamment! — Après la mort

(1) Colonie des Frères, fondée en 1772, à 4 lieues nord de Hadersleben.

Digitized by Google

de mon frère j'allai prendre sa place, que j'occupe actuellement, bientôt depuis 22 ans. Comme l'instruction est ici (à Wilstrup) plus avancée que dans mon église précédente, on lit beaucoup d'écrits religieux, et je me réjouis de voir que la Parole de Dieu sert de guide dans le choix des ouvrages. J'ai à mes prédications beaucoup d'auditeurs très-recueillis. Le nombre des âmes réveillées a toutefois diminué; plusieurs des anciens sont entrés dans la joie de leur Seigneur, et il ne s'en est joint que peu de nouveaux. Plusieurs personnes qui marchent d'une manière digne de l'Evangile, s'abstiennent, par crainte de l'opprobre des hommes, d'assister aux réunions d'édification; mais, quand je suis auprès des malades et des mourans j'ai pourtant assez souvent occasion de remarquer qu'ils sont en peine pour le pardon de leurs péchés.

» Jusqu'ici le Seigneur m'a fortifié, tellement que j'ai pu remplir les devoirs de mon ministère sans trop de peine, et je dois dire à sa gloire que c'est dans l'accomplissement de mes fonctions pastorales, que je ressens le moins la faiblesse de l'âge. J'entrerai bientôt dans ma 79e année. »

*Lettre de M. le pasteur W***, près Neustadt-Eberswalde, en Prusse.*

« Au mois de septembre dernier, je me suis uni par le mariage avec la fille cadette du frère Stobwasser, de Berlin. Le Seigneur m'a donné en elle une compagne, qui loin d'être un obstacle à l'avancement du règne de Dieu dans mon église, y travaille au contraire de tout son pouvoir. Et je puis dire, en toute humilité, que le règne de Dieu y a réellement fait des progrès dans les derniers temps. J'ai établi, depuis le commencement de l'hiver, des réunions bibliques que je préside. Dans l'endroit où je réside je les tiens dans ma maison, et dans les annexes de ma paroisse, dans la maison d'école, et toujours le soir. Leur but est l'explication de la Sainte Ecriture; le chant et la prière les commencent et les terminent. Elles ne se prolongent jamais au-delà d'une heure; car je crois qu'une plus

Digitized by Google

longue durée finirait par fatiguer les auditeurs. Quoique ce fut une chose toute nouvelle et inaccoutumée, elles ont été fréquentées par un grand nombre de personnes, et il y en a qui y assistent très-régulièrement. De cette manière, j'ai fait la connaissance de plusieurs personnes, chez lesquelles se manifeste incontestablement un travail de l'Esprit de Dieu. On peut dire, il est vrai, à la plupart d'entr'elles : « Il te manque encore une chose; tant que tu n'auras pas reconnu comme péché tel ou tel penchant favori, telle ou telle habitude à laquelle tu te livres avec complaisance, et qui caractérise ton incrédulité, et que tu n'en auras pas fait le sacrifice, tu ne pourras espérer d'être converti foncièrement. » On ne pouvait pas s'attendre que ces réunions bibliques se passassent sans attirer les moqueries du monde. Ainsi que tout ce qui regarde l'avancement du règne de Dieu, elles ont été en butte aux railleries, même à la persécution de la part de ceux qui ne veulent pas un christianisme vivant, et qui souffrent tout au plus la fréquentation machinale du culte. Cependant le Seigneur n'a pas laissé de protéger cette entreprise et a eu égard à la faiblesse des âmes qui y cherchaient de l'édification et de l'instruction, et qui auraient peut-être succombé si l'opposition avait été plus violente. Mes réunions, telles que je les tiens, sont aujourd'hui reconnues et approuvées par le consistoire. Pendant cet été, je serai obligé de les discontinuer dans la semaine, à cause des travaux des gens de la campagne; mais je les continuerai le dimanche après-midi, dans les temples. Les instituteurs de ma paroisse me sont d'un grand secours; trois d'entr'eux, sortis de l'école normale de Cœslin, remplissent leurs fonctions avec un cœur plein d'amour pour Dieu, et deux de ces derniers ont commencé des écoles du dimanche pour les jeunes gens qui ne vont plus à l'école de la semaine.

» Mes visites aux malades et dans les maisons me procurent beaucoup plus de joie que dans le temps passé; autrefois j'éprouvai trop de timidité pour m'entretenir avec les personnes sur la seule chose nécessaire; mais maintenant le Seigneur me donne

plus de liberté pour les rendre attentifs à l'état de leur âme, et pour les inviter de la part du Sauveur à entrer et à prendre part au grand souper (Luc XIV.). Dans ces occasions, la Parole de Dieu se montre une parole de vie, même chez les indifférens. Oh! l'on peut beaucoup, l'on peut tout oser au nom du Seigneur Jésus; il importe seulement de ne pas consulter la chair et le sang; mais de se laisser conduire par l'Esprit, et de suivre l'impulsion de l'amour de Dieu et de nos frères. Se reposer et abandonner notre poste avant que le Seigneur lui-même nous en ait rappelés, c'est chose impossible, tant que l'ennemi pense si peu au repos. Je pourrais vous dire beaucoup de choses sur cette activité de l'ennemi; mais tout cela n'est pas nouveau pour vous; vous en avez fait depuis bien plus longtemps l'expérience, surtout ceux d'entre vous qui sont avancés en âge. Nous, jeunes ministres, qui voudrions voir tout plier et se rompre devant nous, quoique dans de bonnes intentions, nous avons fréquemment besoin de demander la patience. L'ennemi travaille avec force et se glisse partout pour gagner, par toutes sortes d'appas, même des âmes qui commençaient déjà à faire des progrès dans la piété. Certainement il détruirait tout, s'il en avait le pouvoir; mais il est écrit : « *Le Seigneur connaît ceux qui sont à lui*; et : *Personne ne les ravira de ma main.* » Les serviteurs du Seigneur, tout en combattant pour l'Eglise, ont aussi pour leur propre compte des tentations à vaincre; c'est ce que j'éprouve pour ma part. Souvent je me trouve si peu disposé à quoique ce soit, qu'il faut que je m'arrache avec force de mon indolence; d'autrefois je me dis : « Tu pourrais bien laisser de côté ceci et cela; tu veux trop entreprendre; tu succomberas sous le fardeau. » Mais à peine ai-je ces pensées, que la paix du cœur me quitte, et je n'ai plus de repos que je n'aie mis mon corps et mon âme, avec un nouveau courage, à la disposition du Sauveur.

» Votre réponse à ma dernière lettre a frappé mon âme d'une manière salutaire, dans ce que vous m'avez dit sur la prière. Je dois avouer qu'en cela je ne suis pas aussi fidèle que je de-

Digitized by Google

vrais l'être. Quoique j'aie à cœur mon propre salut comme celui des autres, et que mille fois d'ardens soupirs s'élèvent à cet égard de mon cœur à Dieu, cependant il m'arrive trop rarement de m'entretenir là-dessus avec le Sauveur. Mais il est si bon qu'il écoute mes prières tout imparfaites qu'elles sont, et que souvent, à ma profonde confusion, il me remplit du sentiment inexprimable de sa douce présence sans que je lui en ai adressé la demande. Oh! certainement, il agirait plus sévèrement avec moi, s'il ne me connaissait pas si faible, et s'il ne voulait pas m'attirer à lui, en me couvrant de honte par son long support et sa grande patience.

» Je reçois beaucoup de bien de mes rapports avec mes collègues des environs. L'un d'eux a maintenant la joie, après avoir travaillé bien des années, de sentir dans son église une grande faim de la grâce du Seigneur. Nous nous réunissons assez souvent en synode. Dans notre prochaine assemblée, nous nous proposons de former une société synodale biblique et des missions, ce qui contribuera à exciter plus d'intérêt pour ces deux œuvres dans nos églises respectives. »

Après la lecture des lettres, le président s'est adressé à l'assemblée, et a dit :

« Lequel d'entre nous, mes bien-aimés frères, en jetant un regard en arrière sur les fonctions qu'il a remplies dans son église comme ministre du Seigneur, ne serait pas obligé de faire la même confession, qu'a consigné dans sa lettre notre cher frère de Wurtemberg? (Voyez page 243.) Lequel d'entre nous a pu se dire en en entendant la lecture : cela ne me regarde pas; je ne puis pas déclarer de telles choses à mon sujet? Car, qui n'a pas manqué, comme lui, en plusieurs circonstances, et n'a pas éprouvé un vif désir de pardon? Qui n'a pas été pénétré de cette vérité, que tous les ministres de la Parole de Dieu ont particulièrement besoin de demeurer en Jésus et en son amour; de ne jamais le perdre de vue, pas même pour un instant, s'ils veulent que leur travail dans sa vigne soit béni?

Digitized by Google

Certainement les témoignages de notre frère absent, en harmonie avec beaucoup d'autres dont nous avons entendu aujourd'hui la lecture, renferment l'expression de nos propres sentimens. Approchons-nous donc du trône de la grâce avec humilité et dans la conviction de notre insuffisance, et prosternons-nous en esprit et avec un cœur reconnaissant aux pieds de notre divin Maître, qui s'est trouvé en ce jour au milieu de nous, qui nous a donné de nouvelles forces, et a uni nos cœurs plus intimement par sa charité. »

L'assemblée a ensuite entonné un cantique; après quoi le président a terminé la séance par la prière suivante :

« Seigneur Jésus! chef suprême de l'église, modèle de tes serviteurs, nous regardons tous à toi, dans ce moment, le cœur profondément humilié à cause de nos fautes nombreuses, et de nos négligences réitérées, qui nous forcent à nous écrier : Seigneur! n'entre point en jugement avec tes serviteurs. Mais nous nous sentons réjouis en même temps, par la pensée que tu es pitoyable, miséricordieux, tardif à la colère et abondant en miséricorde et en vérité; que tu ôtes l'iniquité, le crime et le péché, et que tu uses d'une grande patience envers tes pauvres serviteurs, à cause de leurs faiblesses et de leurs infirmités. Oh! donne à tes ministres prosternés à tes pieds, le vif sentiment de leur pardon, et l'assurance que ton sang a payé toutes leurs dettes, afin qu'ils acquièrent un nouveau courage pour continuer leurs travaux dans ta vigne, chacun dans le lieu où tu l'as placé. — Nous te remercions, Seigneur, pour toutes les bénédictions que tu as daigné répandre sur notre œuvre, quoi qu'elle soit imparfaite; à toi en revient toute la gloire; éloigne donc de nous cette mauvaise pensée que par nous-mêmes nous pouvons faire quelque chose de bien. Nous prenons de nouveau la résolution de t'honorer par notre fidélité. Mais, Seigneur, viens à notre secours; car sans ton secours, nous ne pouvons pas te tenir parole, à cause de notre pauvreté et de notre misère. Tu ne demandes de nous que la fidélité : la fidélité dans les petites comme dans les grandes choses; la fidélité

Digitized by Google

dans notre vie intérieure comme dans notre ministère. Oh! rappelle-nous toujours la promesse que nous te faisons maintenant, et donne-nous ton Saint-Esprit, afin que par lui nous puissions la tenir. — Nous te rendons grâces, Seigneur, pour cette journée de bénédictions, pendant laquelle nous avons été réunis comme des frères, d'un commun accord, dans le sentiment de ta présence. Tu as éloigné de nous tout ce qui aurait pu troubler l'amour et la paix. Nous voulons demeurer attachés les uns aux autres, comme tes disciples, et, quoique séparés de corps, ne pas nous oublier, mais prier les uns pour les autres; et quelque grande que soit la distance qui nous sépare, ton trône de grâce sera le lieu de notre rendez-vous, où nous nous rencontrerons souvent en esprit.

» Nous te recommandons encore, Seigneur, ceux des membres de notre association fraternelle qui n'ont pu se rendre au milieu de nous, et dont plusieurs nous ont envoyé des lettres dans lesquelles ils nous demandent de prier pour eux. Fais que nous demeurions toujours unis avec eux, fondés sur toi, et en un même esprit. — Bénis-les ainsi que leurs églises, et assiste-les dans tout ce qui pourrait leur être difficile. Oui, bénis-nous tous avec les troupeaux que tu nous a confiés. Accorde-nous ce qui nous est nécessaire, pour nous acquitter fidèlement de notre ministère. Nous te prions non-seulement pour nous-mêmes, mais pour tous les témoins et les messagers répandus sur toute la terre, afin que ton doux Évangile soit annoncé de toutes parts, et que ton règne s'étende de plus en plus.

» Oh! exauce nos supplications, Seigneur! qu'en nous séparant maintenant, notre sortie soit bénie de toi, comme l'a été notre entrée. Sois avec nous et avec nos églises dès maintenant et à jamais. Amen. »

Toute l'assemblée a chanté :

La grâce de notre Sauveur,
L'amour de Dieu et sa faveur,
Et l'onction du Saint-Esprit
Soient avec nous tous jour et nuit! (1)

(1) La prochaine conférence sera tenue le 9 juin 1841.

NOUVELLES DES MISSIONS.

SUD DE L'AFRIQUE.

RAPPORT DU FRÈRE HALLBECK, SURINTENDANT DE LA MISSION DU SUD DE L'AFRIQUE, SUR SON VOYAGE DE *Gnadenthal* AUX STATIONS D'*Enon* ET DE *Silo*, DU 19 SEPTEMBRE 1837 AU 4 JANVIER 1838. (*Suite.*)

A mesure que l'on approche de Silo, la végétation commence un peu à changer, et l'on aperçoit, çà et là, sur le penchant des collines, de petits buissons épineux. Mais en général les environs de Silo sont proportionnellement pauvres en bois, et cette production devient toujours plus rare, à mesure que l'on avance vers le nord; il y a même des endroits où l'on est obligé d'employer le fumier du gros bétail séché à la place des autres combustibles, ce qui est d'autant plus pénible que l'hiver y est très-rigoureux. — Toutefois, il n'est pas à craindre que le bois vienne proprement à manquer à Silo : on trouve dans tous les vallons environnans des buissons qui croissent très-vite et que chacun peut librement aller couper. Et quand même l'accroissement de la population occasionnerait avec le temps une diminution successive du bois, la classe la plus pauvre pourrait s'en procurer de plus loin pour une juste retribution, comme cela arrive déjà à de certaines époques de l'année, où les Hottentots échangent avec les Tamboukis et les Mamboukis du blé et des fruits contre du bois à brûler. Un tel arrangement, bien loin d'être nuisible, ne ferait que développer l'industrie et diminuer les funestes conséquences de l'oisiveté. Mais il se passera sans doute des générations avant qu'on en vienne-là.

Quant au bois pour les arts mécaniques et au bois de construction, on le trouve à Silo plus facilement et à meilleur prix que dans presque aucune partie de la colonie. Déjà en-deçà des montagnes, à environ quatre lieues de distance, sur le Windvo-

Digitized by Google

gelberg (mont Courlis), on en rencontre quelque peu ; c'est là que le frère Fritsch a fait couper tout le bois qu'il a fallu pour la construction du moulin. Mais il est probable que l'on pourrait se procurer bien meilleur marché toutes sortes de poutres et de planches si on faisait couper les arbres dans les forêts au bord du Katrivier et transporter ensuite à Silo le bois préparé, ou par les habitans eux-mêmes, ou par les Hottentots qui restent près de ces forêts. Silo est, sous plusieurs rapports, beaucoup plus favorisé que les stations du nord ; nous en eûmes une preuve pendant notre séjour en voyant le missionnaire Edwards, d'Umpakani, au-delà de la rivière Calédon, à 12 journées de Silo, venir avec trois chariots exprès pour prendre, au bord du Katrivier, le bois nécessaire à la construction d'une église et d'une maison d'habitation.

Le temps apprendra s'il y a possibilité de planter des arbres, tels que des chênes, des sapins et des peupliers, le long du Klipplaat ; jusqu'à présent on n'a pu y réussir. Les jeunes plantations paraissent ne pas pouvoir supporter les froids violens de l'hiver, ni les grands vents qui soufflent presque sans discontinuer dans le pays, et qui sont probablement la cause principale de ce que toute la contrée est si nue et qu'on n'y trouve que quelques buissons et que quelques saules aux bords des rivières. Ce qui empêche aussi les arbres de prospérer, c'est le bétail, ainsi que l'usage d'embraser les terres que l'on croit nécessaire à l'amélioration des pâturages. Il en est de cela comme de tout ce qui regarde la culture des champs et des jardins, où la prédilection que l'on a pour l'entretien des bestiaux vient sans cesse à apporter des obstacles. On ne doit pourtant pas perdre courage ; car il reste encore un nouvel essai à faire avec chance de succès, celui d'enclore un morceau de terre convenable, dans une position abritée contre le vent, de telle sorte qu'il ne risque rien ni du bétail, ni du feu.

Quoique Silo ait un climat plus rude et soit moins riche en bois que d'autres parties de la Cafrerie, il possède un avantage important sur la plupart des contrées de ce pays et de la colo-

Digitized by Google

nie du Cap, par une rivière jusqu'ici intarissable d'une eau vive et de bon goût, ce qui, dans l'aride Afrique, est d'une valeur inestimable. Ce fut cette raison qui fixa notre choix lors de l'établissement d'un poste missionnaire parmi les Tamboukis, en 1828; et c'est cette même raison qui, pendant les révolutions qui sont survenues depuis, a excité l'envie de ceux qui auraient voulu nous voir expulsés de ce lieu, ainsi que les Tamboukis.

Mais cette rivière n'a reçu toute sa valeur que par les deux canaux qui ont été construits avec beaucoup de peine et à grand frais, sous la direction des missionnaires, et qui excitent la juste admiration de tous ceux qui les visitent. Le premier canal, qui arrose cent arpens de terrain, fut commencé dans la première année de l'établissement de la mission et terminé en 1831; il fournit d'eau la plus grande partie des jardins et des terres des Hottentots et des Tamboukis. Le second, ou canal supérieur, long en tout de 6,000 pas et dont l'eau doit servir pour faire mouvoir le moulin, a été construit en 1834, par les soins du frère Fritsch; il conduit l'eau à travers une vaste plaine, dans laquelle, malgré sa fertilité, il n'y a que les missionnaires et quatre Hottentots qui aient semé leur froment cette année. On ne peut pas apprécier exactement tout le pays qui peut être arrosé au moyen de ces deux canaux, parce que la rivière est plus ou moins abondante en eau selon les saisons et les années, et parce que, après l'entier achèvement du moulin, il faudra prendre garde qu'il ait toujours une quantité d'eau suffisante. Il est toujours certain que les bords du Klipplaat offrent une position si favorable pour soutenir une église nombreuse, qu'on en trouvera difficilement une autre dans tout le pays.

C'est un spectacle des plus réjouissans que de voir ces sauvages grossiers, qui, avant notre arrivée, ne connaissaient pas du tout l'usage de la charrue, de la hache et de la bêche, et qui considéraient comme une honte le travail des mains et comme la plus grande cruauté de mettre les bœufs au joug pour labourer, maintenant, encouragés par tous les avantages qui se

Digitized by Google

présentent à eux, rivaliser dans la culture des champs et des jardins et faire des progrès frappans dans l'agriculture. Je ne puis décrire ce que j'éprouvai lorsque, pour la première fois, je traversai des champs et des jardins fertiles, là où il n'y avait auparavant qu'un maigre gazon à cause du manque d'humidité, et que je considérai, au même endroit où je n'avais découvert il y avait dix ans que les traces des lions et du gibier qu'ils poursuivaient, des troupes d'Africains, noirs et bruns, occupés de la manière la plus active à leurs travaux d'agriculture.

Jusqu'ici, frère Fritsch a été chargé de la surveillance du canal ainsi que du partage des terres; mais, comme ce frère est appelé à quitter Silo dans peu de temps, frère Bonatz, qui est le seul pour le moment qui puisse parler avec facilité et sans interprète à tous les indigènes, le remplacera dans ces fonctions. Il sera cependant nécessaire, surtout dans la saison actuelle, de lui adjoindre un Hottentot intelligent, pour le service du canal, qui, sans cela, réclamerait presque tout son temps. Il serait d'ailleurs de la plus haute importance que, partout où cela sera possible, les indigènes prissent part à la direction des affaires extérieures; de cette manière ils se formeraient peu à peu, et deviendraient capables d'être employés plus tard au service de la mission; de sorte qu'on n'aurait plus besoin d'autant de frères d'Europe.

Outre les occupations que les habitans de Silo, Hottentots et Tamboukis, trouvent dans leurs jardins et dans leurs champs, où ils cultivent principalement du blé de Turquie, du blé cafre (espèce de maïs), des citrouilles et du froment, plusieurs Hottentots se rendent de temps en temps dans les forêts, sur la pente méridionale des montagnes voisines, pour y abattre du bois, qu'ils vendent avec avantage aux missionnaires et aux autres habitans de Silo, et aux habitans des frontières de la colonie. D'autres Hottentots ont appris des métiers qu'ils exercent, soit sous la direction des missionnaires, soit pour leur propre compte. Il y a des forgerons, des charpentiers, des menuisiers, des maçons et des couvreurs, qui tous retirent des bénéfices

Digitized by Google

assez beaux; mais leur travail n'est que périodique, parce que la population est encore trop peu considérable. Ces ouvriers procurent à la mission un grand avantage, en ce qu'il n'est pas besoin de secours étranger pour construire les habitations et pour confectionner les ustensiles de ménage.

L'entretien des troupeaux est le premier moyen d'existence des habitans; c'est surtout l'occupation favorite des Tamboukis. Sous plusieurs rapports, en effet, ce pays y est particulièrement propre; on n'y trouve pas, comme dans tant d'autres endroits du sud de l'Afrique, des montagnes stériles, des bas-fonds malsains et des sources presque taries; on aperçoit au contraire dans toutes les directions, et aussi loin que l'œil peut atteindre, des pâturages salubres, et la rivière qui serpente à travers, offre en abondance, pendant toute l'année, une eau fraîche et limpide. On n'a à craindre pour le bétail d'autre maladie, que celle qui attaque les bêtes trop grasses, et encore ne sont-ce que les veaux qui en sont accidentellement saisis. Pendant l'hiver cependant, on se plaint du trop grand froid qui fait maigrir le bétail. C'est pour cela que, pendant cette saison, plusieurs Tamboukis s'en vont avec leurs troupeaux dans des quartiers plus chauds; et les Hottentots désireraient aussi avoir un endroit voisin pour y transporter les leurs; mais, comme cela contrarierait notre but principal, en fournissant aux adultes trop de distractions, et en éloignant les enfans de l'école, un tel projet ne me sourit pas, et je suis convaincu que par un soin continuel porté à l'agriculture sur les lieux mêmes, on obtiendrait des avantages infiniment plus grands que par une telle dispersion, qui est toujours funeste pour les âmes. Nos efforts devraient donc plutôt tendre à désaccoutumer les naturels de leur vie nomade, et à les amener à donner la préférence à une vie tranquille dans un établissement fixe, comme des cultivateurs.

La vue du nombreux bétail est une preuve journalière que, malgré l'inconvénient que je viens de mentionner, Silo est un excellent lieu de pâturage. Les Hottentots et les Tamboukis

Digitized by Google

possèdent, sans compter les brebis et les chèvres, environ 2,000 têtes de gros bétail, le plus grand nombre des vaches, réparties dans 15 troupeaux différens, qui paissent dans les environs, et rentrent tous les soirs de tous les côtés, pour passer la nuit dans les kraals et pour se faire traire. Et, quoique depuis quelques mois il n'ait pas plu, et que les pâturages soient assez secs, les bêtes sont pourtant grasses et font plaisir à voir, ce qui fait que l'on pardonne volontiers aux Cafres la prédilection qu'ils ont pour l'éducation du bétail.

Le lait des troupeaux sert aux Tamboukis de nourriture principale pendant toute l'année, et à certaines époques il est leur seul aliment. Ils le conservent dans des outres, et ils versent tous les jours le lait doux par-dessus celui de la veille, qui s'est déjà aigri, de sorte que le nouveau lait s'aigrit bientôt à son tour. Ce lait, ainsi épaissi, est, d'après l'expérience des colons, très-nourrissant, et, pour s'en convaincre, on n'a qu'à considérer les Cafres qui en vivent presque exclusivement depuis leur enfance jusqu'à leur vieillesse, et qui surpassent la plupart des peuples en force corporelle et en grandeur.

On conçoit que les Tamboukis, qui retirent un si grand avantage de leur gros bétail, n'en tuent pour leur nourriture que dans la plus grande nécessité. Par cette même raison, ils tiennent beaucoup à rester à Silo, parce que là ils ont plus de faculté que dans tout le reste du pays pour épargner leur bétail. En effet, leurs superbes jardins leur fournissent toutes sortes de fruits et de légumes, qui leur sont précieux lorsqu'ils ont besoin de ménager leur lait, et, en outre, ils se procurent de temps en temps de la viande excellente, par le produit de leur chasse. A la vérité, les grands troupeaux de gibier qui paissaient autrefois paisiblement dans les environs de Silo, se sont retirés peu à peu, et ont fait place aux nombreux troupeaux de bétail ; mais, à quelques lieues à l'est, près du mont Windvogel, il y a encore des troupes innombrables d'antilopes de diverses espèces. Pendant notre séjour à Silo, quelques Hottentots et quelques Tamboukis allèrent à la chasse et revinrent après

deux jours avec autant de gibier qu'ils en avaient pu charger sur un chariot à bœuf. A cette occasion ils avaient poursuivi deux lions et quelques hyènes.

Lorsque nous commençâmes, il y a dix ans, la mission parmi les Tamboukis, ce fut sur la prière de Bauana, prédécesseur et père de Mapasa, chef actuel, et en même temps d'après le souhait et avec l'autorisation du gouvernement de la colonie. Depuis lors, on a vu clairement que Bauana nous avait appelés, non pas dans le désir d'entendre l'Evangile et de se convertir à Dieu, mais parce que, se sentant affaibli par les défaites qu'il avait éprouvées de la part des Fetkannas, il cherchait un appui. Le gouvernement, de son côté, en soutenant cette demande, considérait l'établissement d'une mission comme le moyen le plus convenable de secourir Bauana, sans s'immiscer dans les affaires de ses voisins; de placer une défense sur les frontières de la colonie qui se trouvaient découvertes, et d'avoir à Silo un point d'appui, au cas qu'il s'élevât des troubles. L'expérience a prouvé que ni les Tamboukis, ni le gouvernement colonial, ne s'étaient trompés dans leur attente.

La dernière guerre contre les Cafres avait mis le pays en possession du gouvernement jusqu'au Wittkay; mais cet état de chose a peu duré, et, par suite de la restitution des conquêtes, Silo est rentré dans les limites de la Cafrerie; le gouvernement fait cependant tout ce qu'il peut pour protéger la station. Mapasa est le chef qui doit répondre au gouvernement anglais de la bonne conduite des Cafres de la partie du pays où se trouve Silo, quoique au fond, comme tous les autres chefs, il n'a que très-peu d'autorité. Il est le possesseur nominal du pays; mais bien loin de se regarder comme notre protecteur, lui et les siens attendent plutôt de nous la protection et le secours, et nous considèrent comme leurs supérieurs. C'est là l'opinion du gouverneur Stockenstrœm, et Mapasa, lorsqu'il vint à Silo pour me faire une visite, m'appelait son père adoptif. Il ne me vint pas dans l'idée de le troubler dans ses considérations par toutes sortes de raisonnemens qu'il n'aurait pas com-

Digitized by Google

pris; je me contentai de lui présenter, comme un témoignage de notre amitié, une belle peau de tigre, dont il parut faire beaucoup de cas, quoiqu'il fût habillé tout-à-fait à l'européenne, costume qu'il porte habituellement lorsqu'il vient à Silo. Ce dernier progrès, celui du costume, n'est pas le seul qui se soit opéré en lui depuis la dernière fois que je le vis; il a appris aussi à manier les armes, et, ce qui vaut beaucoup mieux, il est devenu un habile jardinier, et il cultive ses terres de ses propres mains.

Les divers changemens survenus aux frontières de la colonie ont beaucoup influé sur la marche de la mission. Lorsque Silo était considéré comme appartenant à la colonie, les Hottentots qui y demeuraient commencèrent à se regarder comme ayant les premiers droits sur le pays, parce qu'ils avaient été auparavant soumis aux Anglais, et qu'ils avaient fidèlement servi le gouvernement dans la guerre. Leurs efforts tendaient à chasser peu à peu leurs noirs compagnons de séjour, ou du moins à les traiter comme leur étant inférieurs. Vraisemblablement ils avaient envie de faire aller les choses comme sur les bords du Katrivier, où les Hottentots sont proprement les possesseurs du pays, et les Cafres et les Fingous seulement leurs serviteurs. — Mais comme maintenant cet espoir a été anéanti, plusieurs familles hottentotes ont depuis peu quitté Silo, et sont allées s'établir sous la protection du gouverneur Stockenstrœm, à un endroit appartenant à ce dernier. D'autres, qui ne paraissent pas non plus entièrement satisfaits de leur position à Silo, suivront peut-être avec le temps l'exemple des premiers; car les missionnaires ne peuvent pas répondre à leur prétentions. En effet, quoique nous voyions avec plaisir les Hottentots parmi nous, parce qu'ils sont les meilleurs défenseurs de la station, où ils trouvent d'ailleurs les moyens de pourvoir aisément au soutien de leurs familles, nous ne voulons et nous ne pouvons pas leur octroyer des priviléges qui leur permettraient de vexer et de chasser les Tamboukis et autres tribus cafres, pour lesquelles la mission a été commencée.

Digitized by Google

On peut facilement penser que, dans cette circonstance, une grande prudence est nécessaire pour prévenir les discussions et les querelles. Aussi fus-je très-réjoui de voir que, malgré toutes ces imperfections, il régnait à Silo un bon esprit entre les diverses classes d'habitans. Les Tamboukis et les autres noirs estiment les Hottentots, qu'ils regardent comme leurs protecteurs dans le danger; et ils furent très-affligés lorsque dernièrement plusieurs familles hottentotes émigrèrent. Les Hottentots de leur côté se trouvent souvent, à la vérité, fatigués par les demandes importunes des noirs, surtout après la moisson; malgré cela, ils leur témoignent de l'affection, parce qu'ils reçoivent d'eux toutes sortes de services. Beaucoup de Hottentots ont aussi devant les yeux le but important pour lequel ils sont proprement venus à Silo, savoir : d'aider ces pauvres païens par leurs paroles et par leur exemple à venir à la connaissance de la vérité, et à obtenir le salut qui est en Jésus-Christ. Et là où les choses vont ainsi, tous les cœurs se confondent facilement dans l'amour, quels que soient l'origine, la langue et les mœurs des hommes.

Le nombre des habitans de Silo varie beaucoup. La vie errante est devenue une seconde nature pour la plupart des Tamboukis, et comme ils ne sont retenus, ni par leurs biens, ni par leurs habitations, qui sont de trop peu de valeur, une circonstance insignifiante les fait souvent changer de place. Le climat de Silo est aussi cause que, selon les diverses époques de l'année, le nombre des habitans croît ou diminue. Dans l'hiver, plusieurs s'éloignent parce que le froid est un obstacle à la prospérité de leurs troupeaux; au temps des semailles, ils reviennent pour cultiver leurs jardins et leurs champs, dont l'expérience leur a appris à connaître les avantages. De nouvelles familles viennent aussi, et, pendant et après la moisson, tous les environs de la station débordent de gens qui veulent se procurer du blé ou des légumes de ceux qui en ont cultivé, soit en leur rendant toutes sortes de services, soit en les importunant de leurs demandes; alors la population se dou-

Digitized by Google

ble. Par ces changemens, les missionnaires ont quelquefois la douleur de voir s'éloigner ceux dont ils avaient les meilleures espérances; la patience du frère qui dirige l'école est surtout mise à l'épreuve : il lui arrive souvent qu'on lui enlève les enfans, précisément lorsqu'ils commencent à récompenser, par leurs progrès, toute la peine qu'il a prise pour eux. Par ces mêmes motifs, il ne reste à Silo que bien peu de ceux qui y vinrent dans le commencement. Mais, si d'un côté cet état de choses est désagréable pour ceux qui travaillent, d'un autre côté il a l'avantage de disperser au loin dans tout le pays la bonne semence qui est répandue à Silo; et nous osons espérer que le Seigneur, selon qu'il l'a promis (Esaïe LV, 11.), ne permettra point que sa parole retourne à lui sans effet. La station devient toujours plus connue, et partout on trouve des hommes qui, ayant reçu à Silo le bienfait de l'instruction et la connaissance de l'Evangile, en ont conservé un grand attachement pour les missionnaires. Ces hommes pourront être à ces derniers d'une grande utilité s'il survient de nouveaux troubles, auxquels, du reste, on peut toujours s'attendre.

Le nombre actuel des habitans de Silo (novembre 1837) s'élève à plus de cinq cents, dont les deux cinquièmes à peu près sont Hottentots ou Boschimans, et les autres Tamboukis, Mamboukis, etc.

Les Hottentots sont venus soit d'Enon, soit des frontières de la colonie; et le plus grand nombre d'entr'eux ont déjà été incorporés à l'Église par le baptême. Les uns sont arrivés à Silo comme baptisés et même comme communians, d'autres ont été admis à ces deux sacremens depuis leur arrivée, et l'on voit dans les registres de l'église que, depuis le commencement de la mission, 29 Hottentots adultes ont reçu le baptême, outre les enfans. Dans nos entretiens avec les adultes, et surtout parmi les communians, nous avons appris à connaître beaucoup d'âmes fidèles, qui s'occupent sérieusement de leur salut, et qui désirent de tout leur cœur d'être utiles à leurs compatriotes païens. Il est toutefois à déplorer qu'il y en ait d'autres dont

Digitized by Google

la conduite soit plutôt nuisible qu'utile à leurs voisins grossiers et ignorans.

Les Boschimans sont comptés parmi les Hottentots parce qu'ils parlent en partie la même langue, ou qu'ils comprennent du moins le hollandais. On a reçu à Silo plusieurs familles de ces pauvres gens, qui restaient dans les environs, et le travail de nos frères n'a pas été infructueux parmi eux; une femme a même déjà pu être admise parmi les candidats à la Sainte-Cène. Cependant, il leur est bien difficile de renoncer aux coutumes de leurs pères, et d'en venir à pourvoir à leur subsistance ou par l'éducation des bestiaux, ou par l'agriculture. Peu de temps avant notre arrivée, presque tous ceux qui demeurent à Silo, au lieu de cultiver leurs jardins, étaient partis pour se nourrir, comme leurs pères, de fruits sauvages, de gibier ou de sauterelles. J'ai eu occasion de faire la connaissance de quelques-uns d'entr'eux. Les missionnaires s'attendaient à les revoir du temps de la moisson, où ils viennent ordinairement, comme tant d'autres, pour avoir une part à la belle récolte, soit en rendant quelques légers services, soit en mendiant, soit même par des moyens moins honorables. Il y a dans le voisinage de Silo des cavernes qui ont été habitées par les Boschimans et qu'ils ont abandonnées depuis peu de temps seulement. Nous les avons trouvées ornées de dessins rouges et noirs, qui, malgré leur imperfection, sont remarquables par la posture naturelle des animaux et des hommes qu'ils représentent. Les frères Bonatz et Fritsch trouvèrent, il y a quelques années, dans une de ces grottes une famille de Boschimans. Ceux qui la composaient étaient entièrement dépourvus de nourriture et de tout ce qui est nécessaire à la vie ordinaire de l'homme; couchés pêle-mêle, ils donnaient à ce refuge l'aspect d'un repaire de bêtes sauvages: jeunes et vieux étaient accroupis ensemble. A cause de cet attachement des Boschimans à la vie sauvage et malheureuse de leurs pères, je fus doublement réjoui de voir une jeune fille de cette nation, employée dans le jardin des missionnaires. Elle était occupée depuis le matin jus-

Digitized by Google

qu'au soir, et faisait son service avec beaucoup de fidélité, ce qui me montra qu'il ne fallait pas perdre tout espoir pour ce pauvre peuple.

La population noire de Silo est composée de diverses tribus, telles que les Tamboukis, les Cafres, les Mantatous, les Soutous, les Mamboukis ou Fingous et autres. Les Fingous, dont la plupart sont de la tribu des Mamboukis (1), étaient déjà à Silo avant la guerre contre les Cafres. Ils se distinguent des autres tribus, en ce qu'ils ont le bout de l'oreille percé d'un grand trou, ce qui fait que plusieurs semblent avoir les oreilles doubles; cette coutume se rencontre dans les diverses tribus de l'intérieur de l'Afrique. Ce qui m'étonnait, c'est que, dans les pays des Tamboukis et des Cafres, les Fingous fussent les seuls ainsi marqués; au point que si un voyageur ne sait pas s'il a devant lui un Cafre ou un Fingou, le Fingou lui montre ordinairement son oreille percée. Si l'on considère que le mot Fingou signifie serf, et que ce peuple était considéré et traité par les Cafres comme des esclaves, on ne peut s'empêcher de se rappeler ce qui est dit dans Exode XXI, 6., et de trouver encore dans cette circonstance un rapport avec les mœurs des Israëlites, quoique cette marque désigne maintenant plutôt une tribu qu'un état particulier.

Au reste, toutes ces diverses tribus se ressemblent tellement entr'elles, qu'il faut un œil exercé pour y apercevoir quelques différences: elles parlent aussi au fond une même langue, et ont les mêmes coutumes et le même caractère national. Sans prétendre faire ici une description du caractère des Cafres, je ne veux mentionner qu'un seul trait par lequel ils se distinguent de leurs voisins les Hottentots, comme de la plupart des peuples sauvages. Ceux-ci n'ont absolument aucun souci pour l'avenir; ils vivent au jour le jour, même quand de dures expériences leur ont appris à connaître les suites fâcheuses de leur insouciance. Ils ne mettent de côté quelque chose pour

(1) Voyez la note, pag. 283 et 284.

Digitized by Google

l'avenir, qu'autant qu'ils peuvent le faire sans peine ; mais, dès que cela exige quelque effort de leur part, ils l'abandonnent bientôt ; et leur arrive-t-il d'avoir quelques petites provisions, ils manquent absolument du don de l'économie, et ne savent point ménager ce qu'ils ont. Ce trait du caractère de la plupart des peuples sauvages est bien fait pour nous faire gémir, et est certes un grand obstacle à leur avancement dans la civilisation.

Les Cafres, au contraire, ont le défaut directement opposé ; ce qui, joint à beaucoup d'autres circontances, semblerait prouver qu'ils ont joui autrefois d'un degré de civilisation plus élevé, et qu'ils l'ont perdu par des événemens inconnus. L'avidité paraît être le trait principal de leur caractère, et ils sont aussi infatigables dans la recherche des biens terrestres qu'économes dans leur usage. Cette avarice n'est pas un moindre obstacle à l'avancement du règne de Dieu parmi eux, que l'indifférence et l'insouciance chez les autres sauvages ; ce qui nous montre clairement que les caractères opposés sont également impropres pour le royaume des cieux, et que la grâce de Dieu peut seule disposer les cœurs. L'excès de cette tendance à ramasser des biens, dont nous pourrions souhaiter un certain degré aux Hottentots, comme une bénédiction, est chez les Cafres la source de tous leurs défauts prédominans; mieux on les connait et mieux on comprend l'importance et la nécessité de ce commandement : *Tu ne convoiteras point!* et cette vérité que la convoitise est la mère de tous les vices. Cette avidité est la cause de la plupart des larcins, des brigandages et des meurtres qui se commettent parmi eux ; car tous ceux qui se sentent assez forts saisissent toutes les occasions de s'enrichir, sans songer à l'injustice et aux suites de leurs actions. A cause de cette avidité la magie conserve aussi sur eux sa pernicieuse influence; car elle leur fournit un moyen commode de dépouiller leur prochain ; et cette même avidité contribue encore à maintenir chez eux la polygamie. L'homme qui le peut achète plusieurs femmes, non pas seulement pour satis-

Digitized by Google

faire ses passions, mais surtout pour devenir par là riche en bétail; de cette manière il espère avoir plus d'enfans : les filles sont en quelque sorte son argent, et les fils ses serviteurs.

Quelles que puissent être les suites de cette tendance dans la situation actuelle des choses, on peut espérer, avec raison, qu'en lui donnant une bonne direction elle conduira à d'heureux résultats. On conçoit facilement, et l'expérience l'a déjà démontré, que dès que les Cafres égoïstes reconnaissent l'avantage de l'agriculture sur l'éducation des bestiaux, ils s'y attachent sérieusement, abandonnent leur vie vagabonde, et prêtent une oreille attentive à la prédication de l'Evangile. L'expérience a appris aussi que l'Esprit de Dieu peut sanctifier l'énergie de leur caractère, et les faire suivre Jésus avec autant d'ardeur qu'ils mettaient auparavant d'obstination à rester attachés aux coutumes de leurs pères.

La plupart des habitans de Silo sont encore païens, il est vrai; mais en venant y demeurer ils se sont engagés à abandonner toutes leurs habitudes païennes, à vivre d'après la parole de Dieu et les règlemens de l'Église, fondés sur cette même parole, et à profiter, eux et leurs enfans, de l'occasion qui leur est donnée de s'instruire et de s'édifier. Autant que j'ai pu le remarquer, les Tambookis et leurs enfans ne négligent point les assemblées et les écoles; le recueillement des adultes et le zèle des enfans pour s'instruire sont même très-réjouissans, et, à l'exception de quelques transports de colère, je n'ai rien trouvé en eux qui rappelât leurs anciennes habitudes païennes; ce qui peut venir de ce que, en cas de contravention aux règlemens, ils doivent s'attendre à perdre leurs beaux jardins. Cependant, les missionnaires ont tous fait la remarque que depuis quelque temps ils se comportent avec beaucoup plus de tranquillité et d'honnêteté, et leur causent moins de chagrin qu'auparavant; mais nous ne devons jamais oublier qu'aucun changement ne peut être regardé comme durable, tant que le cœur tout entier n'est pas converti.

Digitized by Google

Sous ce rapport nous ne pouvons pas citer autant d'exemples que nous l'aurions désiré, puisque, depuis le commencement de la mission, il n'y a eu, outre quelques enfans, que 19 Tamboukis adultes de baptisés; à peu près autant sont dans la classe des candidats au baptême. Parmi ceux qui ont été baptisés, il y en a quatre qui ont de nouveau abandonné l'église; mais ce qui est réjouissant, c'est que, quant aux autres, les missionnaires ne se sont jamais vus dans la pénible nécessité d'en exclure aucun: ils mènent tous une vie tranquille et édifiante, et s'estiment heureux d'appartenir à une église de Jésus. Ma femme et moi nous en avons eu plusieurs preuves réjouissantes, dans des entretiens particuliers avec eux; aussi n'ai-je pas trouvé sans fondement une remarque qu'on me fit il y a 10 ans, dans le pays des Cafres, savoir: que les Cafres qui, dans leur état naturel, sont attachés avec tenacité aux coutumes de leurs pères, montraient aussi, aprés leur conversion, de la fermeté dans leur conduite comme chrétiens, et surpassaient de beaucoup en cela leurs dociles voisins, les Hottentots. Si cette observation se confirmait, nous pourrions espérer beaucoup de bien pour l'avenir.

Nous ne devons pas oublier pour notre encouragement, que, pendant les premières années, les missionnaires étaient hors d'état de travailler avec activité, à cause de leur ignorance de la langue du pays; et quoique le frère Bonatz parle maintenant la langue des Cafres, il reste encore un grand obstacle à vaincre, en ce que cette langue a besoin d'être formée pour être parfaitement intelligible. A cela il faut ajouter qu'en fait de livres d'édification, il n'y a jusqu'à présent que quelques fragmens de l'Ecriture-Sainte qui soient traduits en langue cafre, et un petit recueil de cantiques très-défectueux, et que les personnes qui viennent à Silo restent à peine assez longtemps pour se familiariser avec des expressions et des idées spirituelles qui leur sont étrangères. Ainsi, nous avons infiniment plus de motifs de nous étonner en voyant tout ce qui a été fait dans de pareilles circonstances, que de nous plaindre de ne

Digitized by Google

pas voir d'avantage. Nos cœurs doivent être pénétrés de reconnaissance de ce que déjà plusieurs âmes ont été amenées des ténèbres à la lumière, et notre courage doit s'augmenter dans l'espérance qu'un grand nombre d'autres suivront les premières.

Ce qui augmente beaucoup le travail des missionnaires, c'est la nécessité de faire usage de deux langues en parlant avec les habitans de Silo; c'est ce qui les dérange aussi pour les assemblées et les écoles. Chaque dimanche, par exemple, il faut lire deux fois les litanies (prières avant le sermon), d'abord en langue cafre et ensuite en hollandais; la prédication se fait aussi dans les deux langues, et, excepté le jeudi où on ne se réunit qu'une seule fois avec les Cafres, on tient tous les soirs deux assemblées, l'une d'abord pour les Hottentots, en langue hollandaise, semblable à celles qui se tiennent ordinairement dans nos autres stations missionnaires du sud de l'Afrique, puis un court exercice pour les Tamboukis, qui ne consiste le plus souvent que dans le chant de quelques versets de cantiques. Les Tamboukis assistent au premier service comme les Hottentots, ensuite ceux-ci se retirent, et frère Bonatz préside le second service en langue cafre. Mais on sera obligé de faire un changement dans cet ordre; car les Tamboukis, déjà fatigués du premier service, où ils ne comprennent rien, ne peuvent plus prêter une attention soutenue quand on leur parle dans la seconde assemblée en leur langue, et ils s'endorment alors facilement. Il serait donc convenable, tout en continuant de prêcher tous les dimanches dans les deux langues, de faire alterner les autres services, de sorte que les litanies se liraient un dimanche en hollandais et le dimanche suivant en langue cafre, et dans la semaine trois assemblées seraient tenues pour les Hottentots et les trois suivantes pour les Tamboukis. Cela pourrait contribuer même à ce que chaque nation s'appliquât à apprendre la langue de l'autre, résultat qui serait fortement à désirer.

Les écoles sont dans le même cas que les assemblées : on a été

Digitized by Google

obligé d'en tenir deux séparément. Le frère Bonatz dirige celle pour les Tamboukis ; elle est dans un état très-réjouissant, quoique, à cause de la vie errante des parens, il y ait parmi les élèves de fréquens changemens. Sur 100 enfans qui fréquentent cette école, j'en trouvai 68 présens ; les autres étaient occupés auprès des bestiaux ou dans les jardins ; un assez grand nombre savaient déjà bien lire. Je fus frappé de voir l'ingénuité, le sérieux et la fermeté de ces enfans cafres. Ils ne craignaient pas, en présence de leur maitre, de se plaindre de ce qui ne leur semblait pas bien, et ils savaient appuyer avec modestie leur opinion sur de bonnes raisons. Je vis clairement que l'intelligence ne leur manque pas ; mais il importe que le développement n'en soit pas entravé par leur position extérieure.

L'école pour les enfans hottentots, en langue hollandaise, est dirigée par le frère Hoffmann ; elle compte environ 50 enfans, dont plusieurs lisent avec assez de facilité ; ils connaissent aussi les principales vérités de la religion chrétienne.

Dès que nous aurons plusieurs missionnaires versés dans les deux langues, il me paraîtrait avantageux de réunir les deux écoles en une seule, et de s'arranger de telle sorte que les enfans tamboukis apprissent le hollandais, et les enfans hottentots et boschimans, la langue cafre ; non-seulement cela serait d'une grande utilité pour la jeunesse, mais encore cela servirait à détruire tout préjugé national, et à établir une confiance mutuelle entre les membres de l'église.

Malgré toutes les imperfections qui se trouvent à Silo, je n'ai pas pu méconnaître que le Seigneur a fait dans cette station plus qu'on n'aurait pu s'y attendre, au milieu de tant de contrariétés. Qu'il en soit béni, car c'est à lui seul qu'appartient la gloire. Quant à nous, encouragés par ces bienfaits, nous voulons continuer nos travaux avec joie et avec confiance, dans le ferme espoir que Celui qui a béni le commencement de cette œuvre la fera aussi prospérer à l'avenir.

Après avoir terminé toutes nos affaires à Silo, nous prîmes la sainte Cène, le dimanche 19 novembre, avec l'église, et, for-

Digitized by Google

tifiés par cette communion, et le cœur plein de reconnaissance pour toutes les grâces que le Sauveur nous avait faites, et pour son assistance pendant notre séjour de trois semaines, nous quittâmes cette station le 20 au matin. Le frère Hoffmann nous accompagna dans notre chariot pendant une heure, mais les frères Bonatz et Küster, qui étaient à cheval, vinrent encore avec nous jusqu'au premier relai; ensuite nous montâmes lentement la montagne. Nous étions déjà près du sommet, quand nous fûmes atteints par trois Hottentots de Silo, à cheval. Ils voulaient aller à Grahamstad pour leurs affaires, et ils avaient résolu, à notre insu, de nous accompagner pour nous aider dans les endroits dangereux qui se trouvent à la descente de la montagne, sur la pente méridionale. Nous fûmes vivement réjouis de cette marque inattendue de leur attachement, et en voyant avec quel soin et quelle adresse ils nous faisaient éviter tous les accidens; notre cœur était ému de reconnaissance, et nous ne pouvions les considérer que comme des anges envoyés par le Seigneur lui-même pour notre sûreté. Nous ne pouvions comprendre comment un chariot, sans un pareil secours, pouvait descendre une pente aussi rapide sans éprouver aucun dommage; mais nous apprimes que les conducteurs avaient coutume d'attacher derrière leurs wagons, avec de fortes courroies, de grosses branches ou des couronnes entières d'arbres, afin de les empêcher ainsi de se précipiter en avant ou de verser. Cependant, malgré toutes les précautions que l'on emploie, les accidens ne sont pas rares dans ces passages dangereux. Aussi fûmes-nous bien contents lorsque, vers le soir, nous nous trouvâmes de nouveau sains et saufs sur les bords du Katrivier. Nous nous arrêtâmes dans le voisinage de Philippstown, et les Hottentots, qui nous avaient si bien aidés, après avoir pris part à notre souper, établirent leur couche sous un épais buisson.

Le 21, je fis une visite à M. Read le jeune, à Philippstown. Je trouvai chez lui le hottentot Hendrik-Joseph, qui avait autrefois demeuré à Enon, et qui était venu du voisinage pour

Digitized by Google

me voir. Lui et d'autres hottentots, anciens habitans d'Enon et de Silo, qui sont maintenant fixés près du Katrivier, auraient désiré que je m'arrêtasse quelques jours auprès d'eux pour leur tenir des assemblées; cette demande fut aussi appuyée par M. Read. Mais, comme j'avais auparavant promis de me trouver le 3 décembre à Uitenhagen, pour y présider un service pour les missions, je craignis qu'un plus long séjour à Philippstown ne m'empêchât de m'acquitter de ma promesse, et je décidai de poursuivre ma route. Il me fut toutefois très-agréable de recevoir de M. Read un bon témoignage de ces anciens membres de notre église. J'appris qu'ils ne se contentent pas de manifester un grand attachement pour ceux qui les ont instruits, mais qu'ils se distinguent aussi par une conduite conforme à l'Evangile, et qu'ils se rendent utiles aux autres, en se réunissant avec leurs familles et leurs voisins pour s'édifier en commun.

Non loin de Philippstown est le fort Armstrong, appelé aussi le Poste des Rochers (Kranz-Posten), à cause des murs de rochers qui garnissent la presqu'île sur laquelle il est bâti, et qui ne la rendent accessible que d'un côté. La situation de ce fort est extrêmement pittoresque; et il est devenu célèbre dans l'histoire de la dernière guerre contre les Cafres, en ce qu'il a donné asile à toute la population du Katrivier (environ 4,000 personnes), qui eut beaucoup à souffrir, non-seulement des attaques des Cafres, qui furent toujours repoussés avec succès, mais aussi des ravages de cruelles maladies. Ce fort, ainsi que tous les autres, est en temps de paix d'une grande utilité aux établissemens du Katrivier, qui peuvent vendre avec avantage au militaire leurs diverses récoltes, telles que l'orge et l'avoine.

Vers le soir nous quittâmes les bords si intéressans du Katrivier, et nous étant tournés à droite, vers l'ouest, près de Blinkwater, nous passâmes la nuit dans un vallon agréable et couvert d'une herbe épaisse.

Heureusement que nos bœufs avaient pu se rassasier dans ce dernier endroit; car le lendemain 22 novembre, l'herbe devint de

Digitized by Google

plus en plus rare, et le 23 nous n'en trouvâmes plus du tout, de sorte que nos bœufs durent se contenter de broussailles pour leur nourriture, et souffrirent beaucoup de la soif. Ce fut un motif pour accélérer notre marche, et le 24 au soir, après avoir trouvé dans la journée quelque pâturage, nous atteignîmes la métairie appelée Strœbel, appartenant au territoire d'Enon. Nous nous aperçûmes avec plaisir, que pendant notre absence il y était tombé un peu de pluie, ce qui avait encouragé deux Hottentots à labourer une terre et à y semer du maïs. Le 25 novembre, à deux heures de l'après-midi, nous arrivâmes à Enon, après avoir fait par conséquent dans 6 jours, le chemin pour lequel nous en avions employé 9 en allant, et qu'on ne faisait jamais autrefois en moins de 15 jours. Nous trouvâmes les missionnaires en bonne santé, mais dans une certaine anxiété; parce que le peu de pluie qu'il avait tombé n'avait laissé aucun espoir de pouvoir cultiver le pays.

Le lendemain, dimanche, je prêchai le matin, et tins aussi la réunion du soir, à l'issue de laquelle il fut annoncé à l'église que les frère et sœur Genth devaient se rendre à Silo pour quelque temps. (*La fin au prochain numéro.*)

ANECDOTES.

LA PÊCHE EXTRAORDINAIRE.

L'évêque Spangenberg, dans son second séjour en Amérique, revenait d'un long et périlleux voyage qu'il avait fait à Onondago, siége principal des Iroquois (1745). Il était accompagné des deux frères Zeisberger et Schebosch. Ils traversaient d'immenses solitudes, et les vivres leur manquèrent entièrement. Ils étaient arrivés près d'une petite rivière, dont les bords étaient tapissés d'un beau gazon; ils s'assirent et se reposèrent; mais ils avaient faim, et ils n'avaient rien à manger. Ils étaient là tristes et silencieux, quand Spangenberg, qui sans doute avait dans le fond de son âme exposé leurs besoins à

Digitized by Google

Dieu, se leva et dit d'une voix douce et calme à Zeisberger : « David, prépare ton filet et va à la pêche. »

« Je le ferais volontiers, s'il y avait quelque espoir de prendre du poisson dans une eau aussi basse et aussi claire que » celle-là, et surtout à une saison où les poissons sont tous » dans les eaux profondes. » Schebosch confirma ce que Zeisberger venait de dire.

L'évêque répliqua : « Mais, si moi je te dis; va pêcher; fais-le donc, fais-le par obéissance. »

Zeisberger obéit, et Schebosch et lui, en allant vers la rivière, se disaient : Ce cher frère n'entend rien à la pêche, mais aussi ce n'est pas son métier.

Mais bientôt après, Schebosch pouvait à peine suffire à déposer sur le bord les grands poissons que prenait Zeisberger.

A leur retour, Spangenberg qui, du lieu où il était couché, avait vu ce qui s'était passé, leur dit en souriant : N'est-ce pas, frères, que nous avons un bon Père dans le ciel ?

Après s'être rassasiés de leurs poissons, il leur en resta encore, qu'ils firent rôtir selon l'usage des Indiens, et qu'ils em portèrent avec eux.

Zeisberger fut tellement frappé de cet événement, que dès lors, dans tout ce qu'il entreprit, il se confia pleinement en Dieu, et chercha près de lui seul tout son secours (1).

LE TISON ARRACHÉ DU FEU.

Le comte de Zinzendorf, arrêté par un voleur qui lui demanda sa bourse, lui dit : « Tiens, la voilà; mais puisque ton odieuse profession doit tôt ou tard te conduire à l'échafaud, écoute le conseil que je vais te donner : Lorsque tu entendras prononcer la sentence de mort, ne te trouble pas, mais souviens-toi du brigand sur la croix. »

---

(1) On peut se procurer la Vie de l'évêque A. G. Spangenberg, traduite de l'Allemand, 1 vol. in-8°, au Bureau du Journal, à Nismes; chez M. l'Ancien Delachaux, au Locle; et par l'entremise des autres personnes qui reçoivent les abonnemens au Journal.

Digitized by Google

Tel fut l'effet de ces paroles sur cet homme endurci, que, peu de jours après, il fit de sérieuses réflexions sur lui-même, et qu'il se retira dans une église des Frères, où le comte eut l'inexprimable joie de le retrouver quelques années après.

LA MURAILLE DE NEIGE.

Lorsqu'au mois de janvier 1814, les armées alliées envahirent les duchés de Schleswig et de Holstein, une pauvre veuve qui habitait, avec son petit-fils, une chétive maison retirée dans un carrefour, à l'entrée de la ville de Schleswig, étonna à la fois et édifia, par son calme et sa sérénité, tous ses voisins que l'approche de l'ennemi avait consternés. Cette femme pieuse avait le bonheur de vivre dans une communion habituelle avec son Sauveur et son Dieu; souvent, pour élever à lui son âme, elle chantait au milieu de son travail un de ces cantiques qu'elle savait en grand nombre. Le soir où l'on apprit que de nombreux détachemens de cosaques s'approchaient de la ville, elle répéta plusieurs versets de la psalmodie des Frères, dont voici le sens : « Que d'autres se confient en leur force, en leur bonheur; tes fidèles regardent à toi, mon Dieu! et se confient en toi seul. Ne confonds pas leur espoir : tu es leur aide et leur bouclier; ils sont à toi; tu les as rachetés. Toi qu'ils appellent Sauveur, Jésus! montre-toi leur Sauveur; soutiens-les de tes mains puissantes; le secours de l'homme est de courte durée. Elève autour d'eux une haute muraille; que l'ennemi la voie et qu'il tremble. »

Son petit-fils ne put l'entendre ainsi chanter, sans lui représenter qu'elle ne devait pas demander à Dieu des choses impossibles, et qu'il était absurde de s'imaginer que le Sauveur allait construire une muraille autour d'elle. « Le Seigneur, répondit-elle, fait encore des miracles de bonté pour les siens, lorsqu'ils l'invoquent avec foi; » et là-dessus elle s'endormit tranquillement. Mais qu'elle ne fut pas sa surprise et celle de son petit-fils, lorsque le matin, en s'éveillant, ils virent leur maisonnette entourée de toutes parts d'une muraille d'un genre nouveau : la neige, qui était tombée pendant la nuit sans in-

Digitized by Google

terruption, avait été poussée, par le vent du nord, vers leur demeure, et s'y était si bien amoncelée qu'elle l'avait rendue absolument inaccessible. Bientôt un bruit étrange frappe leurs oreilles; le jeune homme sort, escalade cette espèce de rempart, et il voit que la rue et toutes les maisons voisines fourmillent de cosaques qui forment l'avant-garde de l'armée ennemie, et qui lèvent sur les particuliers de grandes contributions. On sait que, n'éprouvant aucune résistance de la part de l'armée danoise, très-inférieure en nombre, les troupes alliées ne firent que traverser la ville. Ainsi, notre bonne veuve fut préservée des charges et des vexations de tout genre qui pesèrent sur les habitans de Schleswig, dont une grande partie peut attester la vérité du fait que nous rapportons.

LE CONGÉ.

Un soldat prussien, d'origine étrangère, homme ignorant et brutal, étant dégoûté de l'état militaire, avait déjà plusieurs fois sollicité son congé sans pouvoir jamais l'obtenir. Chaque fois qu'il revenait de l'exercice, sa fureur s'exhalait en injures contre le bourgeois chez lequel il logeait. On le mit en pension chez une pieuse veuve. Un jour qu'il rentrait de service, jurant comme de coutume, il aperçut la Bible ouverte sur la table de son hôtesse. Il y jette les regards et s'arrête aux paroles de Jésus : *Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous le recevrez, et il vous sera accordé.*

Ces paroles le frappèrent. Qu'est-ce que ce livre, ma bourgeoise?

La veuve. C'est la Bible.

Le soldat. Qu'est-ce que la Bible?

La veuve. C'est la parole de Dieu.

Le soldat. La parole de Dieu? Il faut donc que ce qu'il renferme soit vrai?

La V. Bien certainement.

Le S. Il faut aussi que tout ce qui y est promis s'accomplisse, sans en excepter les paroles que je viens de lire?

Digitized by Google

La V. Assurément. Tout ce que nous demandons à Dieu, au nom de Jésus, nous l'obtenons, pourvu que nous croyions.

Le S. Il y a long-temps que je voudrais être libéré du service militaire; si la Bible dit vrai, je n'aurai donc qu'à prier Dieu pour être sûr d'obtenir mon congé?

La V. La Bible nous apprend à ne demander les biens de ce monde qu'avec certaines restrictions. Il n'y a que les biens spirituels que nous osions demander sans réserve.

Le S. Pardon, ma bourgeoise, ce que vous me dites-là n'est pas dans le passage que j'ai lu. Il déclare que *tout* ce que nous demanderons nous sera accordé?

La V. Eh bien, soit! Tout ce que la Bible dit est vérité. La parole de Dieu ne saurait mentir.

Le soldat retint les paroles qu'il avait lues, les agitant nuit et jour dans son cœur. « Essaie toujours, dit-il enfin. En tout cas, » tu n'y peux rien perdre; et qui sait? Peut-être obtiendras-tu » ce que tu désires. »—Il se rendit dans sa chambre à coucher, et se mit à genoux dans l'intention de prier Dieu de le délivrer du service militaire dont il était depuis si long-temps dégoûté. Mais à peine a-t-il commencé que le souvenir des nombreux péchés dont il s'est rendu coupable, le frappe et l'effraie. « Comment, pense-t-il, le Dieu saint pourrait-il exaucer les prières » d'un pécheur tel que moi?» Cette réflexion lui fait complètement oublier l'objet de ces vœux. Il pleure, il gémit, il implore à grands cris la grâce et le pardon de Dieu.

Le Seigneur eut égard à ses larmes. Il lui donna la repentance et le pardon de ses péchés. Il le transforma en une nouvelle créature. Rien ne ressemblait moins à sa vie d'autrefois, que la conduite qu'il tint à dater de ce jour. Naguère ivrogne, débauché, brutal, blasphémateur, il devint tout-à-coup un modèle de douceur, de bonnes mœurs et de piété.

Sa conversion subite attira sur lui l'attention générale. Ses chefs et ses camarades lui demandèrent ce qui l'avait jeté dans la dévotion. Il le confessa, et ne désavoua pas la vérité. Il rendit témoignage de la grande miséricorde que Dieu avait faite

Digitized by Google

à son âme. Les paroles, partant du cœur, allèrent aux cœurs. Un grand nombre de soldats, devenus inquiets au sujet de leur salut, se mirent à chercher Dieu avec ardeur. L'exemple des uns exerçait sur les autres une influence contagieuse, et l'Évangile gagnait de jour en jour du terrain dans le régiment.

La plupart des officiers voyaient avec déplaisir l'œuvre du Saint-Esprit dans le cœur de leurs soldats. Ils regardaient la dévotion comme une faiblesse antipathique à l'esprit militaire, et s'indignaient de ne plus compter dans leurs rangs que de misérables *cagots*. Ils en firent leur rapport au colonel, et lui nommèrent le coupable auteur de toutes ces menées. On fit subir à celui-ci un sévère interrogatoire. Mais lui, loin de se laisser intimider, profita de cette occasion pour confesser hautement sa foi et pour rendre témoignage de la grâce de Dieu en Jésus-Christ. Il ajouta qu'il n'avait pas séduit ses camarades, mais que, par le simple récit de ce que le Seigneur avait fait pour lui, il avait cherché de les amener du chemin du péché sur le seul chemin qui conduit à la vie.

On lui demanda pourquoi il ne semblait plus empressé d'obtenir son congé, tandis qu'autrefois il l'avait sollicité avec tant d'empressement. Voici ce qu'il répondit : « Tant que je n'étais » pas converti, je voulais faire obstinément à ma tête ; mais de» puisque je suis devenu la propriété de mon Seigneur Jésus» Christ, je n'ai plus d'autre volonté que la sienne, et je m'a» bandonne au bon Dieu, comme un enfant qui marche où » son père le conduit. »

Comme sa piété était le seul crime qu'on eût à lui reprocher, on se hâta, pour toute punition, de lui expédier son congé. — Il apprit ainsi que les paroles du Seigneur sont véritables, que toutes ses promesses sont Oui et Amen, mais qu'il fait toutes choses *en leur temps* (1).

---

(1) Nos lecteurs pourront trouver beaucoup d'autres traits semblables, dans l'ouvrage intitulé : *Histoires et Anecdotes édifiantes*, publiées par la Société pour la traduction d'ouvrages chrétiens allemands, à Neuchâtel.

Digitized by Google

DISCOURS

PRONONCÉ PAR LE FRÈRE SPANGENBERG.

TEXTE : *O que bienheureux est l'homme dans l'esprit duquel il n'y a point de fraude !* (Ps. XXXII, 2.)

L'Ecriture-Sainte et l'expérience nous apprennent que le Sauveur a un cœur miséricordieux, un cœur compatissant et tendre ; car il connaît de quoi sont faits les hommes : il sait que nous ne sommes que poudre, cendre, et misérablement corrompus et infectés par le péché. Le Saint-Esprit nous découvre aussi cette misère qui est en nous. Mais le Sauveur voit plus loin que nous ; il connaît beaucoup mieux que nous, notre corruption. Le cœur de l'homme est rusé et désespérément malin, dit le prophète ; qui le connaîtra ? C'est moi, dit l'Eternel, qui le sonde. Cette connaissance qu'il a de notre misère, n'est pas une pure spéculation, ou seulement une science ; mais elle est accompagnée de la plus tendre compassion. Il n'est point simple spectateur de notre malheur ; mais il s'empresse d'y porter remède, de panser nos plaies, de guérir nos maux. Ses miséricordes sont sans limites, et ses compassions sans fin. Il pardonne abondamment ; il nous fait grâce chaque jour et toutes les fois que nous nous présentons devant lui, tels que nous sommes ; pourvu que notre cœur ne veuille plus avoir communication avec les choses qui attristent le sien. L'âme la plus corrompue et la plus misérable trouvera toujours en lui un cœur miséricordieux et un souverain sacrificateur fidèle, prêt à la guérir de tous ses maux ; pourvu qu'elle se jette à ses pieds, telle qu'elle est, en lui exposant sa misère et en réclamant l'efficace de sa mort.

Mais quant à ceux qui prennent le parti de la corruption, qui la protègent, la dissimulent, et qui, lorsque le Saint-Esprit la leur montre comme au doigt, ne veulent point en être délivrés, le Sauveur se déclare contre eux. Bienheureux est l'homme *dans l'esprit duquel il n'y a point de fraude*. Quand

Digitized by Google

quelqu'un aurait beaucoup de belles qualités, quand il pourrait en appeler à toute sorte de bien qu'il aurait fait durant sa vie ; en un mot, quand il aurait mille bonnes choses à produire, tant que son cœur conserve quelque fraude, tant qu'il garde quelque péché favori pour le protéger, il ne trouvera jamais la vraie paix. Eût-il aujourd'hui le cœur embrasé comme une fournaise, selon l'expression du prophète, ce ne serait là qu'un feu de paille : dès demain toute sa joie serait anéantie par la duplicité de son cœur ; car on ne jouit d'aucune paix solide tant que le cœur n'est pas purifié. Mes chers enfans, dit St-Jean, si notre cœur ne nous condamne point, nous avons assurance envers Dieu, et tout ce que nous demandons nous le recevons. Mais, si notre cœur nous condamne, si notre propre conscience nous dit qu'il y a de la fraude en nous ; que nous ne voulons point nous défaire de certaines choses, au sujet desquelles pourtant le St-Esprit nous fait des reproches, et qu'il ne peut souffrir en nous, parce qu'elles sont nuisibles et qu'elles affligent le Sauveur ; alors souvenons-nous que Dieu est plus grand que notre cœur ; car il sait toutes choses, et il voit jusqu'au fond.

Il peut arriver qu'un homme soit séduit par la tromperie du péché, et qu'il se laisse entraîner au mal, parce que le mal se présente à lui sous les apparences du bien, ou, tout au moins, parce qu'il ne le voit pas sous son véritable point de vue, comme une chose nuisible et dangereuse. C'est là, sans contredit, un grand malheur ; car cet homme est exposé à recevoir du dommage pour son âme ; il risque même d'en causer à d'autres ; voilà pourquoi nous prions dans nos litanies : « De la séduction du péché préserve-nous, ô Seigneur Dieu! » Cependant, quand ce n'est, en effet, qu'une tromperie ; on peut avoir compassion de cet homme ; on peut tâcher de lui ouvrir les yeux, parce qu'il aurait renoncé au mal s'il l'eût connu ; il en aurait été alarmé, dès qu'il l'aurait vu sous son vrai jour. Mais, si un homme sait qu'il protège en son cœur une chose mauvaise, ses pensées s'accusent et s'excusent entr'elles : il voudrait tromper le Sau-

Digitized by Google

veur lui-même, en lui présentant la chose dans un faux jour; il voudrait faire avec lui une sorte de convention, en vertu de laquelle il pût conserver certaines inclinations favorites. C'est là une triste situation; un tel homme ne peut jamais jouir du Sauveur et des fruits de sa mort; il est sujet à de continuelles vicissitudes : un jour il est saisi par la grâce; un autre jour il retombe dans l'inquiétude, la crainte, la défiance, le trouble et les ténèbres. Quand David dit : « O Dieu! sonde-moi et considère mon cœur; éprouve-moi et considère mes pensées; » je crois qu'il se défie de son propre cœur, et qu'il veut dire : « Il est vrai que je n'ai rien à me reprocher; mais tu vois peut-être en moi quelque chose qui déplaît à tes yeux; veuille me la découvrir, afin que j'en sois délivré : pardonne-moi, Seigneur, mes fautes cachées. »

Que notre situation est heureuse à cet égard, chers frères et chères sœurs! Nous sommes sous la direction du St-Esprit, qui nous soigne comme une mère tendre et fidèle, et qui nous avertit toujours à temps de tout ce qui pourrait nous être nuisible et que nous devons éviter; de sorte que nous n'avons qu'à être attentifs à sa voix. Vous savez qu'autrefois on a beaucoup parlé d'un certain état de tentations et d'épreuves; mais en examinant cet état, on voyait ordinairement que les personnes qui s'y trouvaient auraient bien voulu se flatter d'être enfans de Dieu, pendant que leur propre cœur les condamnait; elles étaient accusées intérieurement de n'être pas d'accord avec le Sauveur sur certains points; de n'être pas intègres devant lui. De là, ces combats, ces tentations, ces luttes intérieures. On a beau consoler ces personnes là, rien ne les tranquillise. Il faut que le St-Esprit lui-même rende témoignage avec notre esprit, que nous sommes enfans de Dieu. Ce que le Sauveur dit autrefois à Nathanaël : « Voici vraiment un Israëlite, en qui il n'y a point de fraude, » il faut qu'il puisse nous le dire aussi maintenant. Et, si nous obéissons fidèlement au St-Esprit, il viendra sûrement à bout de nous mettre dans une situation où nous pourrons regarder le Sauveur sans rougir, et lui dire franchement

Digitized by Google

avec Pierre : « Tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime. » Ainsi s'évanouissent bientôt les combats et les tentations.

Dans nos églises, nous nous disons la vérité les uns aux autres, avec franchise. Quand quelqu'un ne peut pas parvenir à la pleine jouissance de l'adoption, on en cherche la cause ; on examine s'il ne nourrit pas, peut-être, un orgueil secret au fond de son âme, ou s'il ne se fonde pas sur sa propre justice, ou s'il n'est point adonné aux convoitises de la chair, ne fût-ce que de la manière la plus subtile, ou si son cœur n'est pas possédé par l'avarice, ou s'il n'y a pas en lui quelque autre chose que son cœur condamne, et qu'il ne veut point reconnaître. Nous déclarons franchement à un tel homme que, s'il ne se fait point affranchir de ce penchant, s'il ne se convertit pas de tout son cœur, il n'aura jamais de part à l'adoption du St-Esprit. Et même, lorsque notre cœur ne nous reproche rien, nous sommes pourtant de bien pauvres créatures ; c'est pourquoi il est bon que nous fassions souvent au St-Esprit cette prière : « Si tu vois en moi quelque chose qui déplaise à mon cher Seigneur, veuille me la découvrir, quoi que ce puisse être, et fais ensuite couler le fleuve du sang de l'Agneau sur mon cœur, mon âme et mon corps, afin que je sois purifié de toute souillure. » — Un cœur droit et intègre envers le Seigneur sait bon gré à ses frères et sœurs de ce qu'ils lui aident à se connaître mieux soi-même. Il est vrai que, si nous étions attentifs à la voix du St-Esprit, il nous montrerait fidèlement tout ce qui déplaît aux yeux du Sauveur, et ce qui pourrait nous être nuisible. Mais, dans le cas où notre attention se trouve en défaut, l'amitié de nos frères et sœurs vient à notre secours, et ils ont la charité de nous dire ce qu'ils croient qui nous manque encore. Trouve-t-on que leurs observations sont justes, on ne dissimule rien : on le reconnaît, et l'on prie le Sauveur d'emporter par son sang tout ce qui n'est pas selon son cœur.

Notre cher Seigneur n'a-t-il pas mérité mille et mille fois que nous l'aimions de tout notre cœur, de toute notre âme, de toute notre pensée et de toutes nos forces, et que nous

Digitized by Google

lui consacrions jusqu'à la dernière goutte de notre sang ? N'est-il pas juste « que tout le sang qui coule dans nos veines, soit pour Celui qui prit sur lui nos peines?» On ne peut que se vouloir du mal à soi-même et se regarder avec dégoût, quand on découvre en soi, je ne veux pas dire des choses qui affligent son cœur, mais seulement des choses qui ne lui font pas plaisir. Et il n'y a en cela rien que de très-juste et de très-raisonnable. Si quelqu'un entend raconter ce que son Sauveur a fait et souffert pour lui, s'il apprend qu'il nous pardonne nos péchés, qu'il guérit nos infirmités, qu'il nous adopte pour ses enfans, qu'il nous rend héritiers de la vie éternelle, qu'il nous scelle par son Esprit, qu'il nous supporte avec tant de douceur, et qu'il nous permet d'être heureux autant que nous le voulons, comment serait-il possible qu'il ne se sentît pas le cœur embrasé d'amour pour lui? Quant à celui qui cache par devers soi des passions qui font la guerre à l'âme; qui ne demande pas d'en être affranchi, mais qui voudrait les garder, et qui, malgré cela, ne laisse pas que d'aller à la communion avec l'Eglise, nous ne pouvons que le traiter d'hypocrite, et nous prions le Sauveur de nous délivrer de cet ordre de gens, et de les découvrir, afin qu'ils soient guéris radicalement, ou mis dehors. Si nous ne séparions pas ces personnes-là de notre communion, nous nous attirerions le mécontentement du Sauveur. La dissimulation est tout ce qu'il y a de plus contraire à l'esprit de notre économie actuelle et de plus répugnant pour le Sauveur. Nous sommes appelés à être un peuple droit et intègre devant Dieu et devant les hommes. Il faut que, selon le plan et la marche de nos églises, l'hypocrite ne puisse absolument pas se maintenir au milieu de nous; mais qu'il soit découvert, dût-il se découvrir lui-même; ce qui serait pour lui le meilleur parti, car cela lui tournerait en bénédiction.

Digitized by Google

BIOGRAPHIE

du frère Thomas Moore, évêque de l'église des frères, décédé a Fairfield, dans le Comté de Lancastre, en Angleterre, le 7 septembre 1823.

Le frère Thomas Moore ayant souvent recommandé à ses amis d'écrire, à la louange de la grâce du Sauveur, la relation des principales circonstances de leur vie, crut devoir leur en donner l'exemple en écrivant lui-même l'histoire de son pélérinage ici-bas. Nous en extrayons ce qui suit pour l'édification de nos lecteurs.

Je sais, dit-il dans l'introduction, que je ne suis nullement digne de la miséricorde et de la fidélité dont le Sauveur a usé envers moi, son pauvre et inutile serviteur; je ne saurais mieux exprimer mes sentimens, tant à mon égard qu'à l'égard de mon Rédempteur, que par ce verset de cantique :

O moi, misérable,
O moi, grand pécheur !
Si mon charitable,
Si mon bon Sauveur
Pouvait se dédire,
Se lasser de moi,
Il m'eût sans redire,
Rejeté cent fois.

Je naquis, écrit le frère Moore, dans la ville de Worcester, le 15 janvier 1750, et je fus baptisé dans l'église anglicane, à laquelle appartenaient mes parens. J'avais à peine 3 ans lorsque mon père mourut, emportant l'estime et l'affection de tous ceux qui le connaissaient. Ma mère suppléa à cette perte du mieux qu'elle put, par les soins qu'elle donna à mon éducation. Elle s'appliqua surtout à m'inspirer la crainte du Seigneur; dans ce but, elle me confia successivement à plusieurs ecclésiastiques de l'église anglicane. Pendant cette époque, je commençais à sentir la corruption naturelle de mon cœur, et

Digitized by Google

je reçus plusieurs exemples pernicieux de la part de mes camarades d'école. Ce fut chez M. Mansell, prédicateur à Barton, dans le Staffordshire, chez qui j'entrai en 1760, que j'éprouvai les premières impressions salutaires. Ce pasteur prêchait l'Evangile avec beaucoup de zèle, et prenait un soin particulier des âmes réveillées. Les réunions qu'il tenait dans sa maison et auxquelles assistaient aussi ses pensionnaires, furent pour moi une source de bénédictions. Cette parole que j'y entendais souvent : *Une seule chose est nécessaire* (Luc x, 42), se grava dans mon cœur d'une manière ineffaçable.

Mon éducation finie, je revins chez moi en 1762, et restai quelque temps auprès de ma mère. La divine Providence me conduisit ensuite (1764) à Frome, chez M. Benjamin Bayly, fabricant de drap. Le zèle et l'assiduité que j'apportais au travail, me gagnèrent l'affection de mon chef, à tel point, qu'au bout de quatre ans il me remit la suite de son commerce. Ma nouvelle position exigeant la présence de ma mère, elle quitta Worcester et se rendit auprès de moi à Frome, où nous demeurâmes ensemble jusqu'au printemps de l'année 1772, époque à laquelle la main de Dieu me conduisit à Londres. Mais avant de quitter Frome, je ne dois pas oublier de mentionner plusieurs circonstances de mon séjour dans cette ville.

J'allais quelquefois aux assemblées des Méthodistes-wesleyens, et ce ne fut pas sans bénédiction pour mon âme; mais, je dois le dire à ma confusion, comme mon cœur ne s'était pas encore entièrement donné au Seigneur, il m'arrivait bien souvent d'agir d'une manière opposée à ce que je connaissais de meilleur.

J'avais 19 ans (le jour de Noël 1768) lorsque je fis ma première communion. Ce que j'éprouvai à cette occasion solennelle se trouve rapporté en ces termes dans mon journal de cette année : « Ce n'est pas sans bien des soupirs, des larmes, et sans contrition de cœur, que je me suis approché pour la première fois de la Table-Sainte ; car je puis dire, que la conviction de mon état de péché, et de mon insuffisance pour faire le bien,

Digitized by Google

me remplissait d'un vrai mécontentement de moi-même, et m'humiliait dans la poussière devant Dieu. Lorsque je pensais à la majesté, à la sainteté et aux autres perfections de cet Être glorieux devant lequel j'allais me présenter, je me sentais tout à la fois pénétré d'admiration pour ce grand Dieu, et d'humiliation pour moi, pauvre et indigne créature qui ne méritais que la damnation éternelle, et qu'il daignait cependant traiter avec tant de condescendance et d'amour, en voulant bien m'admettre à sa table, avec les enfans de son royaume céleste. Je m'appliquais bien vivement alors ces paroles de la liturgie anglicane : « Mes iniquités me causent une profonde affliction; ma conscience en est navrée et elles m'accablent comme un pesant fardeau. » Ce fut en soupirant de cette manière, dans le fond de mon cœur, que j'osai m'approcher de ta table, ô miséricordieux Sauveur! non certes en me confiant en ma propre justice, mais uniquement en tes compassions infinies, et en te suppliant de faire mourir en moi le péché, et faire vivre mon cœur de la vie de Dieu....... » Je sais pour certain que je reçus alors une part aux biens de la rédemption par son sang, et je pus m'écrier avec confiance : Mon Seigneur et mon Dieu! comme aussi je pus dire à mon Père céleste : Abba, c'est-à-dire, mon Père! Mes larmes de contrition et de tristesse selon Dieu, furent alors changées en larmes de joie et de reconnaissance, pour cette nouvelle preuve de l'immense charité que me témoignait mon bon Sauveur.

Pendant le courant de l'année 1769, j'assistais une fois toutes les semaines, avec bénédiction pour mon âme, aux réunions d'édification que tenait M. Kingdon, prédicateur anabaptiste; je continuais également à fréquenter le service divin de l'église anglicane, où je participais, avec un profond sentiment de mon indignité, presque chaque mois à la Sainte-Cène.

Ce fut par le moyen de mon domestique, que j'appris à connaitre les Frères de l'Unité, qui avaient à Frome une petite reunion, dont il était membre. Ce serviteur me procura en 1771 l'histoire du Groënland, par David Cranz. Plus j'avançais

Digitized by Google

dans la lecture de ce livre, et plus mon cœur était rempli d'étonnement et de joie, à la vue de l'œuvre toute puissante du Saint-Esprit dans l'âme de ces pauvres païens. J'admirais aussi la constance chrétienne des missionnaires au milieu de tant d'épreuves, d'obstacles de tout genre. Je reconnus dans cette œuvre une marque évidente de la main de Dieu, et une réelle effusion de son Esprit; en sorte que je conçus une grande estime pour les Frères. Désirant les mieux connaître, je me rendis quelquefois à leur réunion du dimanche soir, et j'eus bientôt la conviction que ce peuple était mon peuple, et leur Dieu, mon Dieu. Quant au monde et à ses vanités, j'en éprouvais de plus en plus un profond dégoût, de sorte que le 1er octobre 1771, après m'être vivement recommandé à la puissante protection de mon Sauveur, je fis l'importante démarche de me consacrer à lui en toute simplicité de cœur, et lui promis d'être désormais à lui sans réserve. Cette alliance solennelle que je traitai avec mon Sauveur, je la mis par écrit; en voici la conclusion : « En me donnant à toi, ô mon Sauveur, je veux aussi de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces, dépendre de ta gracieuse assistance. »

A la fin de l'année, j'exprimai dans mon journal les sentimens que j'éprouvai, de la manière suivante : « O mon Dieu bon et miséricordieux! c'est à toi que je fus consacré dès ma naissance; ce fut toi qui daignas, dès le sein de ma mère, me garder et me protéger; c'est toi qui eus un soin fidèle d'éloigner de moi tout mal et tout accident. J'ai aussi bien des sujets de te rendre grâce de ce que tu m'as encore accompagné dans les années de ma jeunesse, tellement que, pendant près de 18 ans, tu ne cessas d'user de patience et de support envers la résistance de mon cœur plein de souillure et de péché. Tu voulus bien alors, par pure grâce et par les lumières de ton Saint-Esprit, me donner une connaissance plus profonde de ma dégradation naturelle, me purifier de mes péchés par le sang précieux de ton Fils, et me donner un nouveau cœur. Comment pourrai-je maintenant, ô mon bon Seigneur, te bénir

Digitized by Google

dignement pour tous ces bienfaits, qui sont autant de preuves de ton amour et de ta tendre compassion envers moi, ta chétive et indigne créature. Oh! je ne pourrai, ni dans le temps, ni dans l'éternité, t'aimer et t'exalter comme tu le mérites pour toutes tes gratuités. C'est avec componction de cœur que je déplore les nombreux écarts par lesquels je t'ai causé bien des douleurs, même après que tu as bien voulu te faire connaître à moi, comme un Père réconcilié pour l'amour de ton Fils Jésus, mon Sauveur. Dans la conviction pénible de mes nombreuses rechutes, je m'abaisse maintenant à tes pieds, couvert de honte et de confusion. En jetant un nouveau regard sur les vingt-deux années de ma vie, je trouve toujours de nouvelles preuves de ta protection, de ta miséricorde et de ta charité envers moi. O mon bien-aimé Seigneur et Sauveur! daigne par ta grâce me mettre en état de te consacrer, par reconnaissance, tout le temps que j'aurai encore à vivre ici-bas. Puisse désormais mon cœur être fermé à toute impression étrangère, afin que je t'aime par dessus toute chose. Oui, puissent toutes mes inclinations et tous mes désirs ne tendre constamment que vers toi; en sorte que mon âme ne trouve qu'en toi seul le souverain bien, et qu'elle te demeure fermement attachée. Amen! »

J'ai déjà dit que ce fut par une direction de la providence, que je me rendis de Frome à Londres. Depuis mon arrivée dans cette capitale jusqu'en 1778, j'eus à passer, dans mon commerce, par diverses épreuves qui ne contribuèrent pas peu à me détacher des affaires de ce monde. Peu de temps après mon arrivée à Londres, je fis la connaissance des frères Benjamin Latrobe, George Trancker et Henri Sulger. J'assistai quelquefois au culte divin que les Frères célébraient dans leur chapelle. L'on m'avait inspiré quelques préjugés contre les Frères; mais, peu-à-peu, la lecture des livres de piété, où était exposée leur doctrine, ainsi que mes liaisons avec eux, en m'apprenant à les mieux connaître, non-seulement dissipèrent complètement mes préventions, mais même me firent désirer de m'unir plus étroitement avec eux. On me permettait quelquefois d'assister

Digitized by Google

aux réunions particulières du corps des frères garçons. J'éprouvai tant de bien à me trouver au milieu d'eux, que je demandai à entrer dans leur société, ce qui me fut accordé en septembre 1774. De plus en plus convaincu de ma vocation pour l'église des Frères, je demandai par écrit, vers la fin de l'année 1775, à en être reçu membre; cependant ma demande ne me fut pas alors accordée.

Le 20 juillet 1776 ma mère mourut, après une courte maladie. Elle s'endormit heureuse dans les bras de son Rédempteur, qu'elle avait appris à connaître, comme celui qui avait fait la propitiation pour ses péchés.

Au mois d'août 1777, je fis une visite aux frères d'Ockbrook, et j'en retirai non-seulement beaucoup de bénédictions pour mon âme, mais j'en revins avec un tel désir d'entrer dans l'église de l'Unité, que je réitérai ma demande au mois de janvier 1778; mais je ne reçus aucune réponse positive, ce qui me rendit craintif et me mit mal à mon aise. — Comme je vivais retiré du monde, M. Romaine, pasteur de l'église Sainte-Anne, dont j'entendais les sermons presque tous les dimanches, me fit faire la connaissance d'un jeune homme qui, n'ayant pu, comme moi, être reçu membre de l'église des Frères, avait formé le dessein d'étudiér à Oxford et de se consacrer au service de l'église anglicane. Le digne pasteur m'encouragea dans l'intention que j'avais de prendre le même parti; et, à ce sujet, il adressa au Seigneur une fervente prière, le suppliant de me préparer, par son Esprit, à devenir un serviteur vraiment utile dans l'église anglicane. Me croyant entièrement libre vis-à-vis des Frères de l'Unité, et décidé à me vouer au service de l'église dont j'étais membre et dans laquelle j'avais toujours communié jusqu'alors, je me disposai à partir pour Oxford. Dans ce moment décisif, je reçus la visite du frère Benj. Latrobe qui me dit qu'il venait de recevoir de la part de la conférence des Anciens de l'Unité la réponse concernant le désir que j'avais manifesté de devenir membre de l'église des Frères, et que j'avais obtenu maintenant la permission d'aller demeurer dans la maison des frères garçons

Digitized by Google

à Herrnhout. Si j'avais reçu cette nouvelle avant de m'être concerté avec M. Romaine, elle m'aurait été très-agréable; mais alors, comme elle contrariait le dessein que j'avais formé de partir pour Oxford, je répondis que je ne voulais plus aller à Herrnhout. Cette déclaration étonna le frère Latrobe, et il me conseilla de réflechir mûrement sur cette affaire, parce qu'il croyait que le Seigneur m'avait destiné à suivre l'appel que me faisait son église, et que je pourrais me repentir d'avoir fait un autre choix. Ces paroles me firent une si vive impression, que je ne savais plus quel parti prendre : j'avais de la prédilection pour Oxford, mais il me paraissait que le Seigneur m'appelait à Herrnhout. Dans cette alternative, je priai avec larmes le Seigneur de me faire connaitre sa volonté, et mon cœur reçut cette douce conviction que Herrnhout était le lieu que je devais choisir. Je m'arrangeai donc pour quitter ma patrie, et après avoir été recommandé à la grâce de Dieu, dans une agape avec les frères garçons, je m'embarquai, le 17 août 1778, à Gravesand, avec le frère George-Charles Schneller, qui devint dans la suite missionnaire à St-Christophe. Nous eûmes une navigation périlleuse qui dura 29 jours; le 5 octobre nous arrivâmes à Herrnhout. Le 25 du même mois, je fus reçu, à ma grande satisfaction, membre de l'église, et le 19 juin 1779, je participai, pour la première fois comme membre de l'église des frères, à la Sainte-Cène. La parole du jour était : « Que le Dieu d'espérance vous veuille remplir de toute joie et de toute paix, en croyant; afin que vous abondiez en espérance, par la puissance du Saint-Esprit. » (Rom. xv, 13.) Oh! fête heureuse, quand l'Epoux répond à nos souhaits, nous dit siens, s'approche de nous et nous donne sa paix!

C'est à la gloire de notre Sauveur et des soins fidèles du Saint-Esprit, que je puis dire que Herrnhout a été pour moi une école salutaire et bénie, et que j'y ai fait de grands progrès dans la connaissance de moi-même.

Lorsque j'eus acquis assez de facilité pour m'exprimer en allemand, on me chargea, ainsi que plusieurs autres, de visiter

Digitized by Google

de temps en temps les villages des environs de Herrnhout, pour avoir des entretiens avec les jeunes frères, sur la situation de leur cœur.

Au mois de mai 1780, je reçus de la conférence des Anciens de l'Unité, une vocation pour Barby. Lorsque je fus arrivé dans ce lieu, je fus reçu acolyte, et le soir du même jour (7 juin) le frère Spangenberg m'installa comme ouvrier en second du corps des frères garçons de l'église de Barby. Trois mois après, mon collègue, le comte de Wittgenstein, ayant reçu une autre vocation, je lui succédai dans sa charge de premier ouvrier.

En l'année 1782, j'assistai au synode de Berthelsdorf, comme député de l'église à laquelle j'étais attaché, et à la fin de ce synode je reçus des mains de l'évêque Jean de Wattewille, l'ordination de diacre de l'église des frères. A mon retour je fus chargé de l'emploi d'économe, dont je m'acquittai pendant quelques années, tout en conservant les fonctions d'ouvrier des frères garçons.

Au commencement de l'année 1787, la conférence m'adressa la vocation d'adjoint de l'aide provincial des églises d'Angleterre, fonction que j'acceptai dans un profond sentiment de mon insuffisance, mais aussi avec une confiance filiale en l'assistance de mon fidèle Sauveur. Comme cette charge exigeait que j'entrasse dans l'état du mariage, je suppliai ardemment le Seigneur de me procurer une aide qui fût propre à m'assister et à m'encourager dans mes nouvelles fonctions : il daigna exaucer ma prière en me donnant pour épouse la sœur Anne-Elisabeth Erxleben, qui était alors ouvrière des sœurs filles à Gnadenberg. Nous fûmes fiancés dans ce lieu, le 11 avril 1787, et le 24 du même mois notre mariage fut béni à Herrnhout. Le 3 mai je reçus de l'évêque Spangenberg, en présence de toute l'église de Herrnhout, l'ordination de presbiter (pasteur) de l'église des frères.

Après avoir pris solennellement congé des anciens de l'Unité, nous partîmes pour Londres, où nous fûmes reçus bien cordialement par l'église de cette ville, et en particulier par le frère Wollin ; qui était alors aide provincial en Angleterre. C'est au

Digitized by Google

milieu de cette chère église que nous avons eu jusqu'en 1804, notre demeure ordinaire, ne nous étant éloignés que pour faire des visites plus ou moins longues dans nos églises d'Angleterre et du pays de Galles. Pendant notre séjour à Londres, le Seigneur nous donna deux fils et une fille, que nous lui consacrâmes.

Ce fut en qualité d'aide provincial (j'avais succédé, en 1791, au frère Wollin, que l'état de sa santé avait forcé de demander sa démission), et comme député de la plupart des églises d'Angleterre, que j'assistai en 1801 au synode qui fut tenu à Herrnhout, où j'arrivai heureusement avec ma femme. A la fin du synode, le 27 août, je fus consacré évêque, par l'évêque Jean-Frédéric Reichel, assisté de ses collègues Liebisch et Duvernoy. Je fus confirmé encore dans la charge d'aide provincial.

En 1804, je me rendis avec mon épouse à Fairfield, où nous demeurons actuellement. Le frère Frédéric-William Forster, ayant été nommé cette même année à la charge d'adjoint d'aide provincial, nous avons toujours, par la grâce du Seigneur, vaqué ensemble, dans la plus parfaite harmonie, à l'œuvre qui nous était confiée.

En 1811, il plut à Dieu de nous visiter par une épreuve bien sensible pour le cœur d'un père et d'une mère : notre fils aîné Thomas, que nous chérissions et qui nous donnait la belle et consolante espérance qu'il serait un jour un ouvrier utile et béni du Sauveur parmi nos églises d'Angleterre, ce cher fils revenant du séminaire de Niesky, où il avait achevé ses études, tomba malade à son passage à Neuwied, et fut appelé d'une manière fort inattendue à passer du temps dans l'éternité bienheureuse, à l'âge de vingt-un ans. Une seule pensée pouvait nous consoler dans cette affliction, c'était que cette perte si douloureuse pour nous, était pour lui-même un gain inexprimable.

En 1818, j'assistai, pour la troisième fois, à un synode de l'église des frères, qui se tint encore à Herrnhout. Ma femme et ma fille m'accompagnèrent dans ce voyage.

Aujourd'hui, 16 septembre 1821, je termine le récit assez in-

Digitized by Google

signifiant de ma vie terrestre, après avoir joui, sans aucun mérite de ma part, de la grâce de mon fidèle Sauveur, pendant les quarante années que j'ai passées à son service, dont sept en Allemagne et trente-trois en Angleterre. C'est en m'humiliant profondément aux pieds de mon gracieux Seigneur et Maître, dont le joug m'a été constamment doux et le fardeau léger, que je le supplie de vouloir bien me pardonner les fautes que j'ai faites dans les différentes charges que m'avait confiées l'église des frères. Je lui rends aussi mes justes actions de grâce, pour toutes les preuves qu'il a données journellement de sa divine assistance à son faible et inutile serviteur. Maintenant dans ma 72me année, je lui renouvelle ma résolution de consacrer encore à son service le peu de jours qui me restent à vivre ici-bas, persuadé que son secours me rendra toujours ma charge douce et facile. Je ne puis aussi qu'exprimer ma vive reconnaissance au dispensateur de tous biens, de ce qu'il m'a donné dans la personne de ma femme, une aide tendre et fidèle. Veuille le Seigneur lui accorder les riches dons de sa grâce, et la récompenser abondamment des soins et des attentions que son amitié l'a portée à avoir, tant pour moi que pour nos chers enfans. Ce qui est pour tous deux une bien douce consolation, c'est de savoir que notre fils et notre fille sont aussi des membres dévoués de l'église des frères, et qu'ils s'y sont consacrés au service de notre Sauveur. Notre fils se trouve à Londres, en qualité d'agent de la diaconie des Missions de l'Unité, et j'ai survécu à deux de ses enfans que notre Seigneur a retirés auprès de lui.

La biographie écrite de la main du frère Thomas Moore n'allant pas plus loin, l'église de Fairfield y a ajouté ce qui suit :

A l'époque où notre frère termina le récit des principales circonstances de sa vie, il éprouvait de temps en temps des crampes de poitrine. Au commencement de l'année 1823, il en eut une attaque plus longue et plus douloureuse; cependant, il se

Digitized by Google

rétablit. Quoique ses forces physiques diminuassent insensiblement, il conservait les facultés de son esprit et son activité ordinaire; vaquant non-seulement aux occupations pénibles de sa charge d'aide provincial, qui augmentèrent par l'absence de son collègue, mais prenant encore une part active au service de l'église de Fairfield. On le vit même remplacer pendant quelques mois le prédicateur, frère Pohlmann, qui était en Allemagne. Un des sermons qu'il prononça alors sur la nécessité de se préparer à la mort, fit sur les auditeurs une si forte impression, que, lorsque son délogement inattendu eut lieu, chacun de nous se le rappela et comprit encore mieux la nécessité d'être toujours prêt à comparaitre devant le Seigneur. Dans les derniers temps de sa vie sa voix s'affaiblit au point, qu'il fallait être très-attentif pour comprendre ce qu'il disait; mais aussi on était bien récompensé de cette attention, car tout ce qu'il disait était accompagné d'esprit et de force, et plein d'une divine onction. L'église de Fairfield, où il passa les 19 dernières années de sa vie, lui était attachée par les liens d'une filiale reconnaissance; et elle n'oubliera jamais la fidélité de son ministère que Dieu a couronné de ses bénédictions.

Pendant les derniers mois de sa vie sa santé paraissait se raffermir; nous avions l'espérance de jouir encore longtemps de ses soins paternels; mais les voies du Seigneur ne sont pas nos voies, ni ses pensées nos pensées. Il accorda à ce vieux serviteur la grâce de travailler, comme il l'avait désiré lui-même, jusqu'au dernier jour de sa vie. Le samedi 6 septembre, il tint encore l'assemblée du soir. Comme on s'édifiait ce jour-là par le chant de cantiques, il choisit des versets analogues au texte du jour, et dont le contenu était : que nous sommes ici-bas des malades qui avons sans cesse besoin du médecin céleste, et que c'est en Jésus que l'on trouve la parfaite réconciliation avec le Père; c'est là aussi le contenu principal des cantiques de louange de l'église d'en haut. De retour chez lui, comme il devait aller le lendemain à Dukenfield, il alla se coucher de bonne heure; mais avant il se recommanda encore, ainsi que

Digitized by Google

toute sa famille, à la grâce du Seigneur, et lut avec une énergie remarquable quelques versets d'un cantique de la Psalmodie, entr'autres celui-ci :

Qu'éprouverai-je un jour,
En entrant, à mon tour,
Dans l'autre vie ?
Déjà le doux rayon
Du soleil de Sion,
Me vivifie.

Vers minuit, il fut réveillé par une nouvelle attaque de crampes de poitrine. Comme cette attaque ne le faisait pas souffrir autant que les autres, ce fut avec peine qu'il permit à sa femme de faire appeler le médecin, et pour la tranquilliser à se sujet, il lui dit : « Je suis dans la main du Seigneur qui se tient près de moi ; il est à moi, et je suis à lui. » Ce furent ses dernières paroles ; car, vers une heure du matin, comme il avait sa tête appuyée sur le bras de sa femme, il rendit l'esprit d'une manière si douce, qu'il paraissait s'être seulement endormi. La paix et le bonheur étaient tellement empreints sur ses traits, que les personnes présentes à ses derniers instants en furent fortifiées et réjouies, malgré le sentiment de douleur qu'elles éprouvaient dans ce moment même ; et, s'étant mises à genoux, elles rendirent au Seigneur leurs actions de grâce, pour toute la fidélité et la miséricorde dont il avait favorisé son serviteur pendant sa vie et à l'heure de sa mort, lui demandant aussi pour elles-mêmes la grâce nécessaire pour marcher comme lui dans le chemin de la foi.

Le frère Forster, collègue du défunt, a ajouté à sa biographie ce qui suit :

Toute l'Unité des Frères a fait une perte en la personne de notre bienheureux frère Moore ; mais surtout la portion de l'Unité dont le défunt avait l'inspection, c'est-à-dire les églises d'Angleterre. C'était un serviteur fidèle, intègre, non-intéressé, assidu au travail et éprouvé, et qui, dès sa jeunesse, s'était consacré au service de son Maître. Il se vouait entièrement à l'œuvre qui lui était confiée, et s'acquittait de ses fonctions avec la plus grande ponctualité, et sans craindre aucune

Digitized by Google

fatigue. Toutes ses occupations étaient réglées de la manière la plus exacte, ce qui lui facilitait beaucoup son travail. Ses visites officielles aux églises confiées à ses soins, leur étaient toujours utiles et salutaires; aussi les ouvriers, de même que les autres membres de l'église, éprouvèrent-ils toujours un vrai contentement de le voir au milieu d'eux. De son côté, il prenait une part sincère à leur situation et à toutes leurs affaires, les aidant des bons conseils que sa longue expérience l'avait rendu capable de donner. C'est ce qu'il faisait encore par la correspondance qu'il entretenait soit avec les ouviers des églises, soit avec d'autres de leurs membres qui lui faisaient part de leur situation. En général, c'était la joie de son cœur que de faire du bien, partout où les occasions s'en présentaient, et l'on pourrait rapporter bien des exemples de sa générosité, selon les moyens bornés qu'il avait. Étant fermement attaché à l'observation des principes et de la constitution de l'Unité des Frères, il insistait aussi fortement sur l'observation de la discipline établie dans nos églises, et rien ne l'affectait autant que lorsqu'il remarquait que l'on s'éloignait de ces règles évangéliques. Comme il était sévère envers lui-même, il en attendait autant de la part de ses collègues, et dès qu'il remarquait chez eux quelque négligence dans les principes ou une inclination à se ménager, il ne manquait jamais de leur en témoigner son mécontentement. Du reste, il était très-amical dans le commerce avec eux, et l'on sentait l'amour qu'il portait pour eux dans son cœur, quoiqu'il fût d'un caractère sérieux. Ses discours publics étaient clairs, simples et évangéliques; il exposait les vérités de l'Ecriture-Sainte toujours d'une manière pratique, et toutes ses paroles témoignaient d'un zèle ardent pour le salut et le vrai bien de ceux à qui il les adressait. Les discours qu'il prononçait dans des assemblées particulières, abondaient en expériences de cœur, et étaient accompagnés de l'onction de l'Esprit-Saint. Au sein de sa famille, il se montrait envers sa femme comme un bon et tendre époux; il avait sincèrement à cœur le vrai bien-être et le salut éternel de ses en-

Digitized by Google

fans, et saisissait, à cet effet, toutes les occasions qui se présentaient pour leur donner de bons conseils et des encouragemens. On peut dire avec vérité, que sa maison était un tabernacle de Dieu, dans lequel on offrait journellement au Seigneur des prières et des intercessions. Quant à lui en particulier, on pouvait voir avec évidence qu'il marchait avec humilité devant son Dieu, et qu'il vivait dans une intime union avec son Sauveur : son occupation la plus agréable était d'épancher son cœur en sa présence, et de lui adresser des prières et des supplications pour sa personne et pour l'avancement de son règne sur la terre. Les mérites de son Rédempteur étaient l'élément dans lequel il vivait ; son amour jusqu'à la mort était le grand motif qui l'avait déterminé à se consacrer d'âme et de corps à son service. Les imperfections humaines, dont aucun serviteur de Jésus n'est exempt ici-bas, n'étaient pas chez lui de nature à empêcher aucunement l'estime et le respect qui lui étaient dûs. Maintenant il est auprès de son Seigneur.

Frère Moore a vécu sur cette terre 73 ans et 7 mois.

ANECDOTES.

LA PIÉTÉ EST UTILE A TOUTES CHOSES.

Frédéric II, roi de Prusse, avait entretenu pendant trop longtemps des liaisons déplorables avec les Encyclopédistes. Cependant, dans les dernières années de son règne, il se détacha entièrement des ignobles amis qu'il avait appelés à sa cour. Plusieurs anecdotes, qui se rapportent à cette période de sa vie, prouvent que de tristes expériences lui avaient fait comprendre qu'en méprisant la religion il avait sapé les véritables fondemens de la prospérité de ses peuples et la solidité de son trône.

— Dans un rapport qui lui fut présenté, on exprimait l'espoir que le temps viendrait bientôt où, grace aux progrès des lumières, on apprendrait à se passer du baptême et de la Sainte-Cène. — « Veuillez modérer votre zèle, écrivit le roi au bas

de cette pièce; car, quand mes peuples n'auront plus de religion, je ne serai plus solidement assis sur mon trône, ni vous sur votre siége. »

— Un jour, on parlait de religion à sa table. Un prince encore très-jeune, connu pour ses sentimens chrétiens, était assis à la gauche du monarque. « Votre Majesté sait-elle, s'écria un des favoris du roi en regardant le prince, que nous avons au milieu de nous un des piliers de la religion de Luther? » — « Cela est-il vrai? demanda Frédéric en se tournant vers le prince. — « Sire, répartit celui-ci avec la franchise qui le caractérisait, je professe la religion qui nous apprend à craindre Dieu, à honorer le roi et à aimer nos prochains. » — « Vous avez la vraie religion, s'écria le roi; conservez-là. — M. Pinto il vaut mieux être quelque chose que rien. »

—S'entretenant un jour avec le chancelier de Carmer, sur les progrès croissans de l'immoralité parmi toutes les classes de ses sujets, et sur les moyens de la combattre : « Croyez-moi, dit le roi entr'autres, je donnerais volontiers la plus belle de mes batailles pour pouvoir, sous le rapport de la religion et des mœurs, ramener mon peuple au point où je l'avais trouvé lorsque je montai sur le trône. Je sens bien que j'aurais dû donner à cet objet beaucoup plus d'attention que je n'ai fait. »

[illegible] D PIERRE.

Un jour, le docteur Hermès, dans l'impétuosité de son zèle, laissa échapper des paroles très-vives contre un homme absent qu'il croyait être un ennemi de Christ. Woltersdorf, ami de Hermès, écouta en silence et les yeux baissés; puis, se relevant, d'un ton doux et tranquille, il lui dit : « Pierre, remets ton épée dans le fourreau! »—Hermès remit son épée dans le fourreau, serra la main de son ami, et le remercia chaudement de la leçon qu'il lui avait donnée.

LE SEIGNEUR RÉPONDANT PAR LE SORT.

I.

Un pieux officier, privé depuis longtemps du bonheur d'assister à la Cène du Seigneur, parce qu'il demeurait dans une

Digitized by Google

contrée toute catholique, soupirait d'autant plus ardemment après les consolations qu'offre au fidèle cette sainte cérémonie, qu'il sentait de jour en jour sa santé défaillir. — Que faire ? Devait-il renoncer aux grâces spirituelles attachées au sacrement du Seigneur, par la seule raison qu'il se trouvait éloigné de toute communauté évangélique ? Et, d'un autre côté, ne se rendait-il pas coupable, sinon de sacrilège, au moins de présomption, s'il administrait à lui-même ces symboles sacrés du corps et du sang du Sauveur, que, dans une église bien organisée, les fidèles ne doivent recevoir que des mains de leurs conducteurs spirituels? — Humble et soumis à tout ordre humain, le pieux militaire balança longtemps. Un jour enfin, plus altéré que jamais des gages de l'amour de son Sauveur, il réunit autour de lui sa femme et quelques-uns de ses amis qui partageaient sa foi, dans le dessein de célébrer avec eux la Cène de son Maître. Les amis accèdent à sa proposition, et conviennent de s'adresser directement au Seigneur pour lui demander la permission d'accomplir leur dessein. Après une fervente prière, le malade, en présence de la petite assemblée, tire de l'urne biblique de Jauer (1) un passage de la Bible. Le Seigneur, présent en personne, n'eût pu répondre d'une manière plus directe, ni plus positive, à la question qu'on lui avait adressée. Le billet sortant portait ces paroles : *Mes amis, mangez et buvez !* (Cant. des Cant. v, 1.) — Qu'on se figure la joie avec laquelle fut accueillie cette manifestation éclatante de l'affabilité de notre divin Rédempteur! Les assistans, transportés de reconnaissance, reçurent, comme de sa main, les dons de son amour, et ils éprouvèrent plus vivement que jamais les effets de sa douce et sanctifiante présence.

II.

Un chrétien fidèle voyait son jeune et unique enfant en proie aux douleurs les plus vives. Les médecins ne savaient quelle cause

---

(1) C'est une cassette contenant un choix de 1200 passages de la Bible, marqués sur de petits carreaux de papier.

Digitized by Google

assigner à son mal, ni quels remèdes lui ordonner, et le père, angoissé, luttait dans la prière, pour obtenir de Dieu le courage de la foi et les secours dont il avait besoin. Ce n'était pas un signe qu'il demandait : « Si tu veux prendre à toi cet enfant, ô mon Sauveur! disait-il, il est à toi, je te le donne; non pas, je l'avoue, avec l'impression de la joie, mais au moins avec celui de l'obéissance. Mais si l'enfant doit me rester, oh! alors, je t'en supplie : *Guéris*-le toi même! *Guide*-nous dans nos démarches! Fais éprouver à des parens désolés la douceur de tes *consolations! Fortifie-nous par ton Esprit de joie.* » — En priant ainsi, il s'endort. Le lendemain matin, il ouvre, selon son habitude, le livre des paroles et textes de l'Ecriture-Sainte, pour chaque jour de l'année. Il cherche le passage du jour, et, qui peindra son étonnement et sa joie? Ses regards tombent sur les paroles suivantes : *J'ai vu ses voies, et toutefois je l'ai* GUÉRI; *je l'ai ramené* (version allemande : *Je l'ai* GUIDÉ), *et je lui ai rendu mes* CONSOLATIONS (Esaïe LVII, 18). FORTIFIE-NOUS PAR TON ESPRIT DE JOIE.

Ces anecdotes sont encore puisées dans le livre dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, intitulé : *Histoires et Anecdotes édifiantes* (1). L'auteur de cet ouvrage les a fait suivre de quelques réflexions sur l'emploi du *sort*, que nous croyons devoir reproduire ici, parce qu'elles pourront servir à éclairer plusieurs de nos lecteurs sur cette question.

Les Chrétiens peuvent-ils consulter le Seigneur par le sort?

En communiquant à nos lecteurs les anecdotes qui précèdent, dit l'auteur, notre dessein n'est point de leur proposer des exemples à imiter. Nous ne rapportons ces faits que pour leur

(1) Ce choix d'histoires et d'anecdotes est dû à M. Louis Rauscher, pasteur à Colmar, petit-fils d'Oberlin, que le Seigneur vient de recueillir au ciel (17 décembre), à l'âge de 34 ans. Il les avait tirées d'un Journal allemand qui a paru de 1806 à 1832, sous le titre de *Journal chrétien pour des chrétiens*, et dont l'auteur est le digne conseiller aulique Hillmer.

Digitized by Google

montrer combien l'Eternel est près de ceux qui l'invoquent, et pour les engager à admirer avec nous la paternelle condescendance dont il use envers ses faibles créatures, chaque fois que celles-ci sont animées d'une foi pure et d'une confiance filiale.

Quant à la question de savoir s'il est permis ou non de recourir au sort pour obtenir, dans certains cas particuliers, une réponse directe de Dieu, elle a été souvent controversée, et la plupart des auteurs chrétiens qui l'ont traitée, se sont prononcés pour la négative.

On ne peut, en effet, se dissimuler que cet usage prête à de nombreux, à d'effrayans abus. Consulter Dieu par le sort, lorsqu'il s'agit d'un devoir positif à remplir; le consulter de cette manière dans des vues temporelles et charnelles, dans le secret espoir d'en obtenir une décision favorable à ses penchans, par paresse d'esprit, par un motif de cupidité, de haine, de curiosité : c'est blasphémer son saint Nom; c'est exposer sa propre âme aux plus redoutables périls.

Mais, d'un autre côté, l'abus dont une chose est susceptible ne prouve rien contre la bonté de la chose en elle-même. Dieu défend d'avoir recours aux enchanteurs, aux devins, aux diseurs de bonne aventure, à des pratiques superstitieuses en général; mais nulle part il ne défend de le consulter lui-même d'une manière directe et particulière. Bien plus, dans l'Ancien Testament, il permet qu'on lui demande des signes; il les accorde, il les répète, il va lui-même au-devant des désirs qu'on pourrait former à cet égard. Or, le Dieu de l'Ancienne Alliance n'est-il pas le même que celui de la Nouvelle Alliance? Sa main est-elle resserrée? Son cœur nous est-il devenu inaccessible?

Quoi! une âme angoissée, timide, craintive, s'assurant sur la Parole du Seigneur, qui lui promet que tout ce qu'elle demandera à Dieu, en son nom, lui sera accordé, s'approche de son Père céleste, l'interroge, le consulte, lui demande un appui pour sa faiblesse, une réponse à ses doutes, un mot qui la console dans son affliction : — et Dieu lui donnerait une pierre au lieu du pain! du venin au lieu du baume qu'il réclame!

Digitized by Google

Ou bien, un chrétien affermi, qui, dans tout ce qu'il entreprend, ne cherche que la gloire de son Dieu, désireux de le servir dans toutes les circonstances possibles et de la manière la plus avantageuse aux intérêts de son royaume, implore de sa bonté une manifestation plus particulière de sa volonté, dans un de ces nombreux cas où la sagesse humaine est en défaut : — et sa requête, faite dans l'esprit et au nom de Christ, serait repoussée par Dieu comme une atteinte criminelle à sa majesté! sa confiance sans réserve ne serait qu'un piége à ses pieds, une pierre de scandale et une occasion de chute! — Nous ne pouvons l'admettre. Autant nous paraît condamnable la folle et criminelle audace de ceux qui veulent faire de Dieu un instrument flexible à leurs désirs, autant nous semble touchante et digne d'estime cette foi implicite et sans bornes en la puissance et en l'affabilité du Seigneur, qui porte certaines âmes à en appeler directement à Lui dans toutes les circonstances douteuses, difficiles et embarrassantes.

Que si après cela un de nos lecteurs nous demandait si nous lui conseillons d'imiter l'exemple de ces personnes-là, nous lui demanderions, à notre tour, s'il a une foi semblable à la leur, s'il est assuré de la pureté de ses intentions, s'il se sent disposé à une implicite résignation à la volonté du Seigneur, *s'il ne doute point de la légitimité du moyen qu'il va employer;* et dans ce cas, pourquoi ne ferait-il pas ce à quoi son amour le pousse? pourquoi ne consulterait-il pas Dieu avec tout l'abandon d'un enfant qui demande conseil à son père? — Mais que s'il y a la plus légère ombre de méfiance, s'il y a dans ses intentions autre chose que le désir de tout rapporter à la gloire de Dieu, s'il ne s'agit pour lui que de faire un essai, s'il est question d'une affaire d'intérêt, de curiosité : — oh! alors, qu'il se garde de tenter Dieu, qu'il se garde de se tenter lui-même; car, à côte du sentier de la foi, sont des abîmes, dont Satan seul sonde les redoutables profondeurs.

Digitized by Google

NOUVELLES DES MISSIONS.

SUD DE L'AFRIQUE.

RAPPORT DU FRÈRE HALLBECK, SURINTENDANT DE LA MISSION DU SUD DE L'AFRIQUE, SUR SON VOYAGE DE *Gnadenthal* AUX STATIONS D'*Enon* ET DE *Silo*, DU 19 SEPTEMBRE 1837 AU 4 JANVIER 1838. (*Fin.*)

Le 2 décembre, à 6 heures du matin, nous quittâmes Enon accompagnés des vœux des missionnaires et de l'église. Nous avions dans notre compagnie un jeune hottentot de dix ans, Wilhelm Klein, que nous prîmes avec nous pour le faire entrer à Gnadenthal dans la nouvelle école pour la formation d'aides-missionnaires. Comme nous avions deux attelages de bœufs, nous pûmes arriver le même jour à Uitenhagen, où nous trouvâmes chez M. Messer une réception amicale. Ce missionnaire y travaille depuis environ six ans, avec une grande activité. Il a réuni autour de lui une église assez nombreuse, et baptisé en tout 153 adultes et 117 enfans, dont la plupart ont une conduite chrétienne. Il y a aussi à Uitenhagen une société auxiliaire de la Société des Missions de Londres. Elle célébra son anniversaire le 3 et le 4. Sur la demande du comité, je prêchai deux fois, le premier de ces deux jours, et j'eus un nombreux auditoire, surtout le soir où beaucoup de personnes furent obligées de rester dehors. Le Seigneur bénit mes paroles, et avant de partir j'eus plusieurs témoignages réjouissans de l'impression qu'elles avaient produite sur les cœurs.

Le 4, j'assistai à l'assemblée générale annuelle, dont on me confia la présidence, et dans laquelle le comité présenta son rapport. Cette réunion amena aussi un grand concours de blancs et de noirs. Le missionnaire Robson communiqua à l'assemblée les dernières nouvelles de Madagascar; je présentai

Digitized by Google

plusieurs détails sur l'état des missions des Frères dans les colonies hollandaises et danoises, et deux membres de l'église de M. Messer, qui venaient d'être affranchis, prononcèrent des discours convenables et pleins de chaleur. La collecte qui se fit à l'issue de l'assemblée rapporta un peu plus de 60 écus du Cap (environ 120 fr.).

Le lendemain nous continuâmes notre voyage, et le 6 nous allâmes visiter Béthelsdorf, non loin de la route de Port-Elisabeth. Le missionnaire Kitschingman n'était pas chez lui; nous ne trouvâmes que sa famille et son aide, M. Merrington. Nous fîmes là, la connaissance de plusieurs missionnaires et aides-missionnaires français, qui avaient quitté l'Europe depuis peu, et qui allaient se rendre à leur destination. Il y avait parmi eux Mme Daumas, née Colany, qui est très-connue à Montmirail et qui me remit une lettre de nos frères de cet établissement.

L'aspect de Béthelsdorf a beaucoup gagné depuis 14 ans, par la construction de plusieurs maisons solides; il est seulement à regretter que la moitié en reste inhabitée, par suite du décroissement de la population. Avec la cherté actuelle des vivres, la misère est très-grande, et ici, comme à Enon, la sécheresse a fait suspendre la culture des champs et des jardins. Les Fingous qui sont venus s'établir dans la contrée, ont aussi diminué considérablement le grain que les habitans trouvaient auparavant à Port-Elisabeth. L'école dirigée par M. Merrington, par une fille de M. Kitschingman et par quelques aides hottentots, est très-bien organisée. J'y trouvai 50 enfans dans la première classe et 70 dans la seconde.

Dans l'après midi nous allâmes à Port-Elisabeth, petite ville fondée en 1820, sur la baie d'Algoa, qui fait un commerce très-actif. Elle est d'une grande importance pour la partie orientale de la colonie, à cause de son port, d'où toutes les productions du pays peuvent être exportées. Nous comptâmes 5 vaisseaux à l'ancre, destinés pour la ville du Cap, l'Angleterre et l'ile Maurice. Port-Elisabeth se distingue de toutes les villes du sud de l'Afrique par ses toits couverts de tuiles creuses, fabri-

Digitized by Google

quées dans le voisinage, qui lui donnent un aspect très-gai. Le nombre des habitans doit s'élever déjà à près de 1,600 ; la plupart sont Anglais. Dans la classe laborieuse on trouve beaucoup de Fingous qui, là comme partout, se distinguent par leur activité et leur sobriété ; aussi aime-t-on à les employer. Quoiqu'à peine sortis de leur état sauvage, où ils n'avaient aucune connaissance d'un travail régulier, ils ont déjà fait de tels progrès qu'ils chargent et déchargent les navires, occupation qui les oblige de rester presque toujours dans l'eau. Les Anglais ont une belle église et un pasteur. La société des missions de Londres possède en outre une chapelle et une maison babitée par le missionnaire Robson, qui, depuis 6 ans, a travaillé avec bénédiction parmi les blancs comme parmi les noirs. Ses prédications sont très-suivies la semaine aussi bien que le dimanche. La chapelle sert également d'école pour les enfans de toutes les classes et de toutes les couleurs.

Malgré la violence du vent, qui nous permettait à peine de faire route, nous continuâmes notre voyage vers le soir; et le 7 nous passâmes le gouffre par où la rivière Van-Staeles va se jeter dans la mer. Le 8, nous traversâmes dans un bac le Chamtoos-rivier, et le soir, nous pûmes saluer M. Wagenaar, à Rondebosch, chez qui nous avions laissé, le 6 octobre, nos bœufs de Gnadenthal. Le lendemain, nous renvoyâmes avec son attelage le hottentot d'Enon, qui nous avait accomgnés jusque-là, en le chargeant d'une lettre pour nos frères de cette station, et nous nous dirigeâmes vers l'ouest. Nos douze bœufs qui avaient bien réparé leurs forces pendant leurs deux mois de repos (ce qui ne nous avait coûté que 6 écus du Cap), nous traînèrent courageusement à travers les montagnes et les vallées.

Vers le soir nous atteignîmes Essenbosch. Nous y achetâmes un mouton et, après l'avoir abattu, nous le laissâmes refroidir pendant toute la nuit, afin de le saler le lendemain. Cette précaution est nécessaire dans le temps des grandes chaleurs, et la chair de l'animal, ainsi salée et enveloppée dans sa peau, se conserve très-bien.

Digitized by Google

Le 10, dans l'après midi, il commença à pleuvoir, et il continua, sauf quelques interruptions, jusqu'au soir du lendemain. Tant que la pluie ne fut pas forte, nous poursuivimes notre marche, car il nous importait de passer les différens gués du Krom-rivier avant que le grossissement des eaux vint nous en empêcher. Nous réussîmes, en effet, encore le même jour, à passer le dernier gué, et nous nous établîmes tout près de là pour passer la nuit. Le 11 au matin, la pluie devint si violente, que nous ne pûmes continuer notre route. Un tel séjour forcé dans un wagon africain, loin de toute habitation humaine, avec le vent et la pluie, est une véritable école de patience. Resserré dans un petit espace où l'on n'est qu'imparfaitement abrité, on ne peut trouver aucune occupation convenable; et si la pluie a quelque durée, cette position est rendue encore plus pénible par la crainte que l'on a d'être arrêté par les torrens et retardé par les chemins glissants des montagnes, quand même le temps vienne ensuite à s'éclaicir. Mais, loin de murmurer sur notre position, nous nous sentimes, au contraire, pressés de remercier Dieu de tout notre cœur pour cette pluie depuis si longtemps désirée. Comme elle diminua dans l'après midi, nous nous hasardâmes à atteler, et, contre notre attente, nous parvinmes à gravir les hauteurs que nous avions devant nous, et à atteindre, au coucher du soleil, la première métairie du Langekloof, tout près de laquelle nous dételâmes.

Le 12, nous profitâmes du temps favorable pour faire sécher, pendant notre halte de midi, nos effets percés par la pluie.

Après avoir heureusement traversé le Langekloof jusqu'au Keurboom-rivier, que nous atteignîmes le 14 à midi, selon notre projet nous nous tournâmes à gauche pour prendre la route qui mène, le long de cette rivière et à travers les montagnes, à Plettenbergbai et à la rivière Keysna. Nous aperçûmes trois métairies au-delà de la rivière, et nous passâmes la nuit à environ une lieu de la dernière. Nous avions appris que nous pourrions prendre du renfort pour notre attelage à une métairie, où les montagnes commencent à devenir plus hautes et plus escarpées.

Digitized by Google

Nous y arrivâmes, en effet, le 15, dans ce dessein; mais nous apprimes du propriétaire que son bétail était à paître à une demi journée de distance, de sorte que nous fûmes contrains d'attendre au moins jusqu'au lendemain samedi. Comme M. Van-Royen, homme craignant Dieu, ne voulait pas voyager le dimanche, et qu'il désirait profiter de cette occasion pour avoir chez lui un culte dont il est ordinairement privé, à cause de son éloignement des temples; il nous engagea fortement à rester chez lui jusqu'au lundi 18, et à célébrer le dimanche un service religieux, dans sa maison ainsi que dans celle de son beau-père. Quoique ce retard de quelques jours nous causât un peu de peine, je ne crus pas devoir refuser cette invitation, qui fut aussi appuyée par la belle-sœur de M. Van-Royen, jeune personne de 20 ans, qui aime le Seigneur. Elle vint à notre wagon, et nous déclara qu'elle donnerait volontiers la moitié de son sang pour que son vieux père, que ses infirmités empêchaient de se rendre au temple, pût entendre encore une fois dans sa maison la prédication de la parole de Dieu.

Le samedi après midi, un fils de M. Van-Royen amena les bœufs qui nous étaient destinés, et alla chercher avec eux notre chariot, que nous avions été obligés de laisser à quelque distance, à cause d'une montagne escarpée qui se trouvait sur la route et qui ne pouvait être gravie que par des bœufs accoutumés à ce chemin. Nous fûmes reçus par la famille de M. Van-Royen avec toute la cordialité possible, bien que nous leur fussions entièrement inconnus.

Le dimanche 17, j'allai à cheval, avec M. Van-Royen, à la maison de son beau-père, chez qui s'étaient réunis tous les membres de sa nombreuse famille; pendant ma prédication, plusieurs des assistans fondirent en larmes, surtout la jeune personne dont j'ai parlé et ses parents. Pour moi j'éprouvai un vrai bien-être au milieu d'eux, et je ne pus les quitter sans émotion. Ce moment me consola aussi tout à fait sur notre retard. Lorsque je leur demandai de me vendre un mouton (car notre provision de viande avait diminué pendant ces quelques jours, et nous ne

Digitized by Google

pouvions nous engager dans les montagnes, sans en être suffisamment pourvus), non-seulement ils consentirent volontiers à nous le céder, quoiqu'ils n'en possédassent qu'un petit nombre, mais encore ils ne voulurent pas entendre parler de paiement ; ils se chargèrent même de faire transporter le mouton dans la nuit suivante à notre chariot, qui se trouvait à 3 lieues de leur demeure. Le soir, je tins une réunion d'édification à la famille de M. Van-Royen, et le 18 au matin, nous commençâmes, sous la direction de ce dernier, notre pénible et dangereux voyage dans les montagnes.

Il y a vingt ans que je suis accoutumé aux mauvais chemins dans les montagnes de la colonie ; et j'avais beaucoup lu et entendu parler de la route qui conduit par la montagne du Langekloof à la rivière Keysna ; mais je dois avouer que je la trouvai incomparablement plus mauvaise que je ne me l'étais imaginé. On ne saurait, en effet, décrire comment il est possible de passer des pentes si rapides avec un chariot chargé. M. Van-Royen me raconta que cette route, si toutefois elle peut prétendre à ce nom, doit son existence à un Allemand singulier, qui ordonna à son fils de conduire à travers la montagne une charge de bois avec un certain nombre de bœufs, quand même il devrait les perdre tous, et cela sous peine, dans le cas de non réussite, de ne plus se présenter devant ses yeux. Après des peines inouïes, le jeune homme vint à bout de son audacieuse entreprise ; il fut obligé quelquefois, pour empêcher son chariot de verser le long des pentes, de mettre les deux grande roues de derrière d'un côté, et de l'autre les deux petites roues de devant. Il resta trois mois pour faire ce chemin, que l'on fait aujourd'hui dans un jour. Excités par son exemple, d'autres suivirent bientôt ses traces, et peu à peu la route devint praticable pour les chariots. Il est néanmoins facile de s'apercevoir que les endroits les plus pénibles pourraient recevoir de grandes améliorations ; et il ne faudrait qu'un homme entreprenant pour diminuer, si ce n'est pour ôter, tous ces obstacles. Et cela serait de la plus haute importance pour la partie centrale de la colonie

Digitized by Google

du Cap; car, on pourrait alors profiter des avantages qu'offrent la baie de Plettenberg et surtout la rivière Keysna.

Avec les bœufs vigoureux et exercés de notre prévoyant conducteur, nous réussimes à franchir une sommité après l'autre. Celles qui présentent le plus de difficultés, sont : le mont Noir, le mont St-Michel, le mont Assagai et les hauteurs du Deep-rivier. Je fis la plus grande partie du chemin à pied, soit pour aider à diriger le chariot, soit pour conduire le cheval que montait ma femme. Le soir, nous n'avions plus devant nous que les rochers du Paardekop, au pied duquel nous dételâmes, par un temps pluvieux.

Le 19, nous gravîmes heureusement ces rochers escarpés, et, arrivés au sommet, nous fûmes richement récompensés de nos fatigues, par l'aspect magnifique de l'Océan et des vastes forêts qui s'étendent depuis la Zitzikamma jusqu'aux environs de la ville de George. Après avoir descendu la pente méridionale de cette dernière pointe, nous congédiâmes notre conducteur avec ses bœufs fatigués, et nous poursuivimes notre route avec notre propre attelage sur des hauteurs moins élevées, mais non moins pénibles que les premières.

Le 20 décembre, nous arrivâmes auprès de la Keysna, chez M. Rex, qui nous fit, ainsi que son intéressante et nombreuse famille, l'accueil le plus amical. Quoique notre séjour chez M. Van-Royen nous eût fait perdre tout espoir d'arriver à Gnadenthal avant la fin de l'année, nous avions pourtant résolu de ne passer que deux jours sur les bords de la Keysna ; mais nous nous convainquimes bientôt que ce temps était insuffisant pour le but qui nous y avait amenés, c'est-à-dire, de prendre une connaissance des environs, qui permît de décider si l'on pouvait répondre ou non à la demande de M. Rex et de ses voisins, de commencer dans ce pays un établissement missionnaire. Nous acceptâmes donc avec plaisir l'invitation pressente de la famille Rex de passer chez elle la Noël, et je promis de leur tenir des réunions pendant ces jours de fête. Notre visite se prolongea ainsi jusqu'à cinq jours, que nous passâmes

Digitized by Google

très-agréablement sous tous les rapports, et pendant lesquels nous reçûmes tant de témoignages de vrais amitié, que la Keysna et ses habitans nous laisseront toujours des souvenirs pleins de douceur.

Le 21, on arrangea en notre honneur une petite excursion à cheval et en voiture, pour aller pêcher dans la Keysna. Quatre hommes furent chargés de tirer le filet, vers lequel des enfans s'efforçaient, par leurs cris, de diriger les poissons. Dans deux coups de filet nous en prîmes une grande quantité et de cinq espèces différentes.

La rivière Keysna vient des montagnes voisines et son embouchure forme un port très-commode pour de petites embarcations de 200 à 500 tonneaux. Ordinairement, ce port, dont la largeur moyenne peut être d'un mille allemand (environ une lieue et demie), prend le nom de Keysna; c'est le hâvre le plus sûr de la côte sud-est de la colonie; mais on ne le met pas encore à profit comme il mériterait. Cela vient en partie de ce que l'entrée est un peu étroite, et qu'il faut un vent favorable pour que les vaisseaux puissent entrer et sortir, à moins qu'on ne veuille établir un bateau à vapeur pour pouvoir les remorquer; mais la cause principale, c'est que les routes de communication avec les autres parties de la colonie, à travers des montagnes excessivement escarpées, rendent les rapports très-difficiles, et que presque tout le pays qui entoure le hâvre appartient à M. Rex, de sorte que le gouvernement ne peut pas y faire grand chose, et qu'il n'y a là aucune concurrence. Cependant, comme les chemins peuvent être améliorés, et que, après le décès de M. Rex, qui a déjà 70 ans, il surviendra probablement des changemens à ses propriétés, entre les mains de ses treize enfans, qui sont déjà tous d'un âge mûr; il est facile de prévoir que la Keysna peut devenir dans la suite un point important de la colonie.

Après la pêche, j'allai avec un des fils de M. Rex sur une colline voisine pour considérer l'entrée de la mer dans la Keysna, qui, quoique peu large, est pourtant profonde. Le gouverne-

Digitized by Google

ment a fait bâtir sur une éminence une tour pour des signaux, et non loin de là les habitations nécessaires pour des pilotes-lamaneurs et pour le directeur des signaux. Malheureusement depuis quelques années tout ce personnel a été congédié, soit pour des raisons d'économie, soit parce que M. Rex avait refusé dans une certaine occasion de se défaire, moyennant une bonification, d'une partie de ses terres; et les bâtimens commencent déjà à tomber en ruines. Les fils de M. Rex exécutent maintenant les signaux d'une manière très-simple. Un drapeau blanc signifie que le vaisseau peut entrer, un drapeau rouge, qu'il doit s'éloigner à cause du vent ou de la marée, et les deux drapeaux ensemble, qu'il doit attendre.

Le 22, je fis une autre promenade à cheval avec le gendre de notre hôte, pour prendre une plus exacte connaissance des environs. Nous nous dirigeâmes d'abord vers l'endroit où abordent les bâtimens, qui n'est qu'à un quart de lieue de la maison. Il y avait deux navires à l'ancre, occupés à prendre leur chargement, sous la direction des fils de M. Rex, auquel appartenait le plus grand, du port d'environ 300 tonneaux. Il l'a fait construire sur les lieux, il y a dix ans, avec du bois pris dans les forêts voisines, et lui a donné, à cause de cela, le nom de Keysna. Les principaux articles d'exportation sont maintenant, le bois de charpente, le bois de construction navale et le bois pour les charrons; mais quand les chemins seront rendus plus praticables, ce qui arrivera certainement avec le temps, d'autres produits de la colonie pourront être exportés, et le commerce prendra un accroissement considérable. Nous allâmes ensuite au petit établissement appelé Melville, qui est tout près du premier endroit et pour la fondation duquel M. Rex a cédé au gouvernement le terrain nécessaire. Il y demeure actuellement deux marchands qui exportent du bois et qui font avec les voisins un commerce d'échange; de plus, deux ou trois familles qui vivent de la pêche ou du travail de leurs mains. De là, nous montâmes sur les collines et les montagnes environnantes, d'où nous eûmes une vue très-étendue sur ces forêts que

Digitized by Google

l'on appelle bien inépuisables, mais qui ne le sont pas du tout, surtout si l'on continue, selon la coutume du pays, à abattre toujours des arbres et à n'en planter jamais. Elles fournissent cependant une plus grande quantité de bois qu'aucun autre endroit de toute la contrée, et on pourrait bien les rendre inépuisables, en prenant de meilleures mesures pour leur conservation et pour leur entretien. Ces forêts, qui renferment les espèces de bois qu'on trouve généralement dans la colonie, telles que le bois jaune, le bois puant, le bois assagai, le frêne rouge et blanc, couvrent le côté méridional de la montagne, depuis la ville de George jusqu'à la pointe orientale de la Zitzikamma; elles sont en partie tellement épaisses et impénétrables, que les éléphans et les buffles y trouvent encore des repaires assurés. Les collines et les vallons qui ne sont pas couverts de bois, produisent de l'herbe en abondance; et je fus tout surpris de trouver partout de la fraicheur et de la verdure, choses rares dans le midi de l'Afrique, que j'attribuai au voisinage de la mer. Le gros bétail réussit très-bien dans la Keysna, et nulle part on ne trouve des bœufs plus gras que là. Il n'en est pas de même des brebis qui y prospèrent moins que dans les autres parties de la colonie, à cause de la surabondance d'herbages.

Après avoir suffisamment examiné l'état des alentours, j'allai, le 23 décembre, avec deux des fils de M. Rex, à l'endroit où l'on désire que nous fondions un établissement missionnaire. Cet endroit s'appelle Wittelsbak, et est situé à l'est des propriétés de M. Rex. Il paraît très-propre à un tel établissement, en supposant que les habitans soient disposés à quitter la vie pastorale (pour laquelle la contrée ne serait pas assez étendue), et à vivre de la culture des champs et du travail de leurs mains. Le pays est fertile, et la rivière Wittelsbak fournit constamment une eau claire et pure, que l'on pourrait conduire dans les terres sans beaucoup de peine. Le climat est si frais et si humide que les jardins n'auraient pas même besoin des arrosages, et les forêts voisines, ainsi que le port, qui est à environ deux lieues de l'endroit en question, procureraient

de rares avantages à une classe ouvrière. Il y a néanmoins bien des circonstances qu'il faut encore prendre en considération, avant de pouvoir décider quelque chose dans cette affaire, d'autant plus que nous ne savons pas si le gouvernement voudra y donner son approbation. C'est pourquoi je ne pus rien dire de positif pour le moment à nos amis, sinon que je ferais tout ce qui dépendrait de moi pour que leurs désirs pussent se réaliser.

Le dimanche 24 décembre, je prêchai en langue hollandaise, dans la grande salle de nos amis, devant M. Rex, son épouse, dix de leurs enfans, tous leurs domestiques et plusieurs voisins; tous m'écoutèrent très-attentivement. Le soir je lus en anglais l'histoire de la naissance de notre Sauveur, après quoi je terminai par la prière.

Le 25, jour de Noël, je prêchai sur ces paroles : « Dieu n'a point envoyé son Fils dans le monde pour condamner le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui. » (Jean III, 17.) Vers le soir, nous prîmes congé de nos chers amis, et nous nous rendîmes chez le gendre de M. Rex, M. Dutty, qui demeure sur la rive droite de la Keysna. Un des fils nous accompagna pour nous faire passer un endroit du chemin qui est dangereux. M. Dutty et son épouse nous comblèrent, de même que leurs parens, de témoignages d'amitié; entr'autres ils nous donnèrent leurs bœufs pour nous aider à traverser pendant toute une journée des hauteurs sablonneuses très-pénibles.

Le 26, nous quittâmes enfin la Keysna, reconnaissans de tout le bien que nous avions reçu, et suppliant le Seigneur de bénir abondamment nos amis. M. Dutty eut la bonté de nous accompagner jusqu'à la rivière voisine, la Gukanna, qui coule à travers un superbe vallon couvert de bois; elle est si profonde, que nous fûmes obligés de hausser le fond de notre chariot pour empêcher nos effets de se mouiller. Nous passâmes encore deux autres courans d'eau très-considérables, Reugte-Valley et Zwarte-rivier, sans aucun accident. Ils auraient été dangereux sans notre conducteur, qui connaissait parfaitement les gués :

Digitized by Google

plusieurs personnes y ont déjà perdu la vie, et notre bienheureux frère, le docteur Lees, risqua y périr il y a quelques années. Le soir, nous atteignîmes les bords du Deep-rivier, où nous passâmes la nuit. De la Keysna j'avais écrit au colon qui habite ce dernier endroit, pour avoir des bœufs de relais, afin de passer les défilés que nous avions devant nous. Quatorze bêtes vigoureuses et bien reposées furent attelées à notre chariot; elles étaient d'abord fougueuses et indomptables; mais la fatigue du chemin les rendit peu à peu douces et paisibles. Nous passâmes heureusement le premier défilé, qui, à cause de la quantité de rochers, était excessivement pénible et dangereux. De là, nous entrâmes dans une route nouvellement pratiquée au travers d'une épaisse forêt; elle est plus directe et offre moins de dangers que l'ancienne, qui passait par Kaymanns-Gat; mais elle conduit par deux hauteurs tellement raides, que nos bœufs eurent beaucoup de peine à les franchir avec le chariot vide. Au milieu de la forêt, qui a plus d'une lieue de longueur, nous rencontrâmes le commissaire civil du district, qui allait pour affaires à la baie de Plettenberg. Nous employâmes beaucoup de temps et de travail pour faire passer les deux wagons sur un chemin tout juste assez large pour un seul, et nous fûmes obligés, à cet effet, de choisir un endroit convenable pour l'agrandir, en abattant des arbres.

Dès que nous eûmes derrière nous ces gorges dangereuses, nous renvoyâmes les bœufs que nous avions loués, et nous attelâmes de nouveau les nôtres. Le 30, nous atteignîmes la demeure de M. Sauermann (au Valsch-rivier), chez qui nous avions laissé, le 25 septembre, deux bœufs malades; nous apprîmes que leur mal avait tellement augmenté qu'on avait dû les abattre. Nous emportâmes leurs peaux, que notre ami avait eu la précaution de faire saler.

Nous aurions accepté avec plaisir l'invitation de M. Sauermann de passer le lendemain chez lui, et d'y célébrer un culte; mais le manque de fourrage et d'eau était si grand dans cette contrée, que nous n'osions pas y séjourner, à cause de nos

Digitized by Google

bœufs; d'ailleurs, comme les circonstances nous avaient forcés de passer les fêtes de Noël en route, nous désirions au moins d'être de retour chez nous avant la fête des Missions (6 janvier); c'est pourquoi nous hâtâmes notre voyage. Nous terminâmes l'année 1837, si remarquable pour nous sous tant de rapports, dans le silence et dans le recueillement, sur les bords de la rivière Krombek, rendant grâce au Seigneur pour tout le bien qu'il nous avait fait pendant sa durée, et nous entrâmes dans l'année 1838, en implorant de lui de nouvelles bénédictions pour nous ainsi que pour tous nos frères.

Le 1er janvier nous traversâmes une contrée sèche et dépourvue d'eau; nous n'y rencontrâmes de marquant qu'un colon pieux, qui regrettait que nous n'eussions été chez lui la veille, où il aurait voulu réunir toute sa maison et ses voisins pour célébrer un service religieux. Le lendemain nous passâmes par Zwellendam, où je fis une courte visite au digne pasteur Roberson. Le soir, comme nous sortions du village, un de nos hottentots de Gnadenthal vint à notre rencontre avec des bœufs frais, qu'il avait été chargé de nous amener. Le long de la rivière Zonder-End, je visitai plusieurs de nos amis, qui me racontèrent avec une vive joie combien la célébration des jours de fêtes qu'ils venaient de passer à Gnadenthal avait été riche en bénédiction pour eux, et combien ils avaient été profondément touchés par le chant magnifique des enfans, qui avaient exécuté pour la première fois le *Hosanna* (1).

A mesure que nous approchions de Gnadenthal, je remarquai avec plaisir que la campagne était loin d'être aussi aride et desséchée que plus loin vers l'est, et j'appris que la récolte avait été en général abondante et bénie.

Le quatre janvier, enfin, vers le soir, nous rentrâmes dans

(1) La jeunesse chante ordinairement à Noël, dans les églises des Frères, le passage suivant mis en musique : *Hosanna au fils de David! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur*; *Hosanna dans les lieux très-hauts!*

Digitized by Google

notre cher Gnadenthal, où nous reçûmes l'accueil le plus cordial tant des missionnaires que des Hottentots.

En jettant un regard en arrière sur le long voyage que nous venions d'accomplir, nos cœurs se sentirent excités à la plus vive reconnaissance envers le Seigneur, qui nous avait si bien aidés et secourus dans toutes les circonstances; et nous nous souviendrons toujours de la réception amicale qu'il nous a fait trouver auprès des colons, parmi lesquels nous avons appris à connaître bien des âmes qui ont à cœur la seule chose nécessaire, et qui se sentent étroitement unies à nous.

NOUVELLES RÉCENTES.

I. GROENLAND. — Les lettres de cette contrée, écrites pendant l'été de 1839, ne sont arrivées qu'au commencement d'août, avec d'autres du mois d'avril de cette année, le navire qui les avait à bord ayant été retenu par les glaces. Les missionnaires de *Friedrichsthal* et de *Lichtenau* avaient toujours été bien portans ; mais parmi les Groënlandais, une fièvre catarrhale avait fait des ravages. Dans la derniè re des deux stations, quinze personnes, dont quatre pères et trois mères de famille, en sont mortes dans l'espace de cinq semaines. A la même époque un père de 6 enfans a péri sur la mer. Le temps orageux a empêché les Groënlandais de Friedrichsthal, surtout dans le mois d'avril 1839, de pourvoir à leur subsistance; les missionnaires ont été alors réjouis de pouvoir les assister, moyennant les dons que plusieurs amis des missions leur avaient envoyés d'Europe dans ce but; en sorte qu'aucun d'entr'eux n'a été laissé dans la souffrance. L'hiver dernier a été très-doux et favorable pour la pêche. Les assemblées et les écoles ont été toujours très-suivies, particulièrement à Friedrichsthal. L'examen qui y a été fait le 7 avril dernier, a prouvé d'une manière bien réjouissante, que les peines que

Digitized by Google

prennent nos frères pour les enfans groënlandais ne sont pas inutiles ; soixante-dix garçons et filles, c'est-à-dire un peu plus de la moitié des élèves, savaient lire couramment. Ceux-là apprennent aussi à écrire, ce qui les met en état de se copier bien des choses qui leur sont très-utiles. — A Lichtenau, où l'examen a eu lieu le 10 avril, on a remarqué aussi beaucoup de progrès dans la lecture, l'écriture et le calcul. La Diaspora groënlandaise, c'est-à-dire ceux qui ne demeurent pas dans les stations mêmes, mais qui sont dispersés dans les environs, sont arrivés en grand nombre pour célébrer les jours de fête avec l'église; les missionnaires de Lichtenau ont été aussi, en automne dernier, les trouver chez eux pour s'entretenir avec eux, et pour les fortifier dans la foi. Pendant l'été de 1838, les païens de la côte orientale ne se sont montrés qu'en très-petit nombre dans les environs de Friedrichsthal; leurs oreilles étaient fermées à l'Evangile.

Nos frères de la *Nouvelle-Herrnhout*, dans la partie septentrionale du Groënland, écrivent, sous la date du 8 juin, par un vaisseau qui est arrivé à Copenhague le 1er août, ce qui suit : « Nous avons tous été préservés de maladies pendant l'hiver dernier, de même que nos Groënlandais. La pêche des veaux-marins a été abondante en automne, et la douceur de l'hiver, jusqu'au mois de février, a été aussi favorable à la pêche et à la chasse. Cependant, comme les Groënlandais n'avaient pas pu faire l'année passée des provisions de harengs, qui leur servent de pain, et qui avaient manqué, ils étaient bien en peine pour leur nourriture pendant les derniers mois d'hiver, où le temps était rude et orageux. Nous avons été alors doublement reconnaissans des dons qu'on nous avait envoyés d'Europe, et qui nous ont permis de venir à leur secours. Ils ont reçu aussi quelque secours de la compagnie danoise. Les assemblées ainsi que les écoles sont assidûment fréquentées. Nous avons été très-occupés à réparer notre maison d'habitation; mais nous n'avons pas encore pu achever. Les voyages pour nous procurer du bois nous ont coûté beaucoup de temps ;

Digitized by Google

le bois flottant étant devenu rare depuis quelques années, nous sommes obligés d'aller bien loin pour nous procurer des arbrisseaux. — Le 20 mai, nous avons eu la joie de voir arriver dans notre port le vaisseau sur lequel se trouvait notre nouveau collaborateur, le frère Hasting. »

A *Lichtenfels* (à 30 lieues sud de la *Nouvelle-Herrnhout*), la disette s'est fait sentir surtout en mars et en avril. Les missionnaires ont fait ce qu'ils ont pu pour soulager les Groënlandais, concurremment avec la compagnie danoise. Vers Pâques la mer a été tellement couverte de glaces, que beaucoup de Groënlandais des environs n'ont pas pu se rendre dans la station. Les enfans de l'école font des progrès réjouissans; plus de la moitié lisent dans le Nouveau Testament. Comme pendant le grand froid, les enfans ne peuvent presque pas travailler dans le local où l'on a tenu la classe jusqu'à présent sans feu, les missionnaires s'occupent d'élever une maison groënlandaise destinée spécialement aux écoles, et dans laquelle ils se proposent de placer le poile dont un ami de Lubeck leur a fait cadeau.

Les missionnaires sont en général satisfaits quant à la marche spirituelle des églises, et reconnaissent chez la plupart des membres, d'une manière évidente, l'œuvre de l'Esprit-Saint, ce qui est un puissant encouragement pour eux.

II. LABRADOR. — Le vaisseau missionnaire, l'*Harmony*, est rentré dans le port de Londres le 24 octobre, après un voyage très-heureux, ayant à bord frère et sœur Henn, frère Kruth et quatre enfans. Les premiers sont forcés, à cause de leur santé, de rester en Europe, après avoir travaillé vingt-un ans parmi les Esquimaux. L'Harmony était arrivé le 6 août à *Hoffenthal*, et avait quitté *Hébron* le 14 septembre, pour revenir en Angleterre. L'état de la santé des missionnaires était bon au départ du vaisseau; mais, le 7 juin, le Seigneur avait rappelé à lui la sœur Beck, après qu'elle avait eu mis au monde un enfant mort.

Dans notre prochain numéro, nous donnerons les nouvelles qui nous sont parvenues des diverses stations.

Digitized by Google

III. INDIENS DE L'AMÉRIQUE DU NORD. — Nos frères parmi les *Chérokées* dans l'Arkansas, avaient recommencé au mois de décembre dernier à tenir des assemblées pour ceux qui étaient rétablis de la fièvre, et une jeune indienne avait été reçue depuis parmi les candidats au baptême. Mais au printemps de cette année, ils ont été forcés, pour la conservation de leur santé, d'abandonner l'établissement malsain sur la *Barren-Fork de l'Illinois*, qu'ils ont affermé en attendant à un homme de confiance, et de se fixer dans les environs de *Beatties-Prairie* où le comité national pour les écoles leur a indiqué un champ d'activité. Ils y ont acheté une plantation et ont commencé à bâtir une maison d'école et d'assemblée. « Nous aurions sans doute vu avec plaisir, écrit le frère Van-Vleck, de Salem, sous la date du 1er juillet, que nos chers frères eussent pu rester sur la Barren-Fork, parce que la plupart de nos Chérokées s'y étaient établis; mais il est probable, à cause de l'insalubrité du climat, que ceux-ci aussi quitteront bientôt cet établissement. Notre frère George Hicks (un des chefs de la nation des Chérokées) a également conseillé de transférer la station à *Beatties-Prairie*. Là on pourra commencer de suite une école, et la contrée est assez peuplée. Nos frères visiteront de ce nouveau poste les membres de leur troupeau, à la Barren-Fork et ailleurs, et leur tiendront des assemblées, pourvu que le Seigneur leur conserve la santé. Leur œuvre est difficile au milieu des dissensions dont la nation est agitée, et nous ne sommes pas sans inquiétudes à cause d'eux pour l'avenir. Cependant, notre confiance est au Seigneur, et il ne laissera pas leur foi chanceler. »

Les nouvelles que nous avons reçues de *Westfield* (Missouri), vont jusqu'au 10 juin. La température inconstante pendant le printemps avait occasionné des fièvres, surtout parmi les enfans. Les missionnaires rendent grâce au Seigneur pour toutes les bénédictions qu'il a daigné répandre sur l'église pendant la semaine sainte. Trois femmes Delawares ont reçu le baptême, une personne a été reçue à la Sainte-Cène et plusieurs ont été

Digitized by Google

réadmises. On a commencé la construction d'une maison d'habitation pour frère et sœur Micksch. Tous les missionnaires jouissaient d'une bonne santé.

Les lettres de *New-Fairfield*, dans le Haut-Canada, témoignent aussi de la marche paisible et bénie des membres de l'église, et de la bonne santé des missionnaires. La moisson a été abondante, et l'exécution sévère des lois contre la vente des liqueurs fortes a beaucoup contribué à réprimer les abus qu'on en avait faits. Les Delawares éprouvent une grande joie des *Histoires de l'Ancien Testament*, traduites et publiées en leur langue, et s'appliquent à les lire. Nos frères en ont remis plusieurs exemplaires aux Indiens de Monseytown, qui en avaient fait la demande.

IV. INDES OCCIDENTALES. — A *Lititz*, dans la Savanna, à la *Jamaïque*, frère et sœur Prince ont trouvé un champ de travail bien vaste parmi la foule ignorante des Noirs. Jusqu'en 1829, époque où les Frères ont commencé à y aller évangéliser, les Nègres avaient vécu sans culte et sans aucune instruction. Depuis Pâques de l'année dernière jusqu'en mai de cette année, 96 personnes y ont été reçues membres de l'église. Le 7 mai dernier a été un jour de joie et de bénédiction pour la population noire de *Béthanie*; on y a inauguré le nouveau temple; beaucoup de blancs ecclésiastiques et laïques ont aussi assisté à cette solennité. Frère et sœur Heath ont pris possession à *Nazareth* de la maison nouvellement achetée, et desserviront maintenant cette église. La station d'Isle a reçu le nom de *Béthabara*. A *New-Eden* est décédé, le 4 juillet, d'une manière subite, le frère Kochte, à l'âge de 45 ans; il avait déjà travaillé dans plusieurs îles des Indes.

A St-Johns (Antigoa), frère et sœur Harvey sont revenus, le 14 juillet, d'Angleterre, où ils avaient été pour rétablir leur santé; — et le 24 du même mois, frère et sœur Lichtenthæler, de Lititz, en Pensylvanie, sont arrivés à *Basseterre* (St-Christophe). — A *Saron* (île de la Barbade), le frère Kjergaard a été consacré diacre, le 21 juillet, par l'évêque John Ellis.

Digitized by Google

Dans l'île *St-Thomas* (colonie danoise), est arrivé, le 18 mai, le frère Kræmer, et trois semaines après, les frères et sœurs Joseph Rœmer et Gruhl et la sœur Raue y ont abordé. Cette dernière société s'est rendue de là, dans l'ile *Ste-Croix*, où la sœur Raue a été unie, par le mariage, le 24 juin, au frère Kleiner. Le 4 juillet, frère Rœmer est entré dans la conférence des aides, comme membre; il aura sa résidence, pour le moment, à *Friedensthal;* frère Gruhl résidera à *Friedensfeld* et Kleiner à *Friedensberg.* Le 2 juillet, frère Rœmer s'est rendu dans l'île *Saint-Jean*, sur l'invitation du gouverneur général M. de Scholten, qui était revenu d'Europe quinze jours avant; pour s'entretenir avec lui sur l'établissement de nouvelles écoles, en particulier en faveur des enfans esclaves, celles qui existaient déjà n'ayant été que pour les enfans des Nègres libres.

V. SURINAM. — Le frère Rasmus Schmidt, à *Worsteling-Jacobs*, qui avait commencé son voyage dans le Haut-Surinam le 14 février, est resté au milieu des Nègres libres jusqu'au 5 mars, et a visité 30 de leurs villages. Des ténèbres profondes y règnent encore. Le 1er mars a eu lieu l'inauguration du temple de *Guinqueh* : cette action solennelle avait attiré un grand concours de Nègres, et la présence du Seigneur s'est fait sentir à cette occasion d'une manière bien vive. C'est à *Guinqueh* que résident la plupart des nègres qui avaient appris à connaître l'Évangile, et dont plusieurs même avaient reçu le baptême, du temps de la première mission fondée par les Frères dans cette contrée, et abandonnée en 1813 (*voyez* 1re année, N° 2, page 101); et cette semence salutaire qu'ils avaient reçue n'a pas manqué de fructifier en eux sous l'influence du Saint-Esprit; de sorte qu'à leur tour ils ont annoncé la bonne nouvelle du salut à leurs compatriotes païens, qui désirent maintenant de nouveau, avec ardeur, d'avoir un missionnaire au milieu d'eux. Comme le climat de ce pays est très-malsain, il est rare que nos frères en reviennent en bonne santé; aussi le frère Schmidt y a-t-il été atteint de la fièvre qui ne l'a quitté qu'à la fin du mois d'avril.

Frère et sœur Jacobs, à *Paramaribo*, ayant été chargés d'al-

Digitized by Google

ler se fixer dans le haut-district de Nikerie pour y commencer une nouvelle station, ont quitté la ville le 7 mai avec leurs deux enfans et sont arrivés le lendemain au lieu de leur destination, où ils se sont établis dans la demeure provisoire construite d'avance. L'emplacement de la nouvelle station est situé sur la route de l'ancienne plantation *Clyde*, entre les plantations *Leasowes* et *Navar*, à une demi-lieue de la mer. Quelques jours après le frère Jacobs, l'aide-missionnaire Gabriel Bier a quitté Paramaribo avec dix charpentiers, en se rendant dans le bas-district de Nikerie pour y démolir une grande remise pour le coton qu'on avait achetée, et pour la reconstruire dans le haut-district, où elle servira de temple, au-dessus duquel on arrangera des appartemens pour la famille missionnaire. Jusqu'à ce que le temple soit achevé, frère Jacobs tient tous les jours une école pour les enfans créoles de la plantation Leasowes, le dimanche une école pour les adultes, et tous les soirs une assemblée dans sa maison. Il a visité déjà la plupart des 17 plantations du district, qui sont toutes très-rapprochées les unes des autres; les planteurs, presque tous Ecossais, sont bien disposés pour l'évangélisation des Nègres, et le climat du pays est sain. 191 personnes s'étaient fait inscrire jusqu'au commencement du mois de juillet pour recevoir l'instruction chrétienne.

L'école de Charlottenbourg comptait au mois de mai neuf élèves, sept garçons et deux filles; les garçons restent dans une maison à part, et ont pour surveillante une mulâtre dont l'influence chrétienne se fait salutairement sentir chez eux. Ces enfans sont élevés dans l'espérance qu'on pourra un jour les employer comme instituteurs et institutrices parmi leurs compatriotes noirs dans les plantations, qui sont encore totalement privées d'écoles.

Les assemblées pendant la semaine sainte et à Pâques, ont été à *Paramaribo* très-nombreuses, comme de coutume. Le dimanche des Rameaux, dix jeunes personnes ont participé pour la première fois à la Sainte-Cène, et le lundi de Pâques un nombre égal d'adultes ont reçu le saint baptême. Le vendredi-saint, dans l'as-

Digitized by Google

semblée du soir, M. le gouverneur, avec sa famille et sa suite, ainsi que plusieurs fonctionnaires français de la Martinique, se sont trouvés parmi les auditeurs ; ces derniers ont été très-surpris à l'aspect d'une aussi nombreuse assemblée de Nègres devenus chrétiens. — Le 11 juillet, sont arrivés heureusement à *Paramaribo*, après un voyage sur mer de 40 jours, les frère et sœur Sand et les frères Thaesler et Jansa, à la grande joie des missionnaires, qui avaient fortement besoin de ce renfort.

VI. SUD DE L'AFRIQUE. — Parmi les Fingous dans la Zitzikamma, à *Clarkson*, nos frères ont remarqué pendant la semaine sainte un mouvement tout particulier dans les cœurs ; ils ont vu verser beaucoup de larmes, dans les assemblées et dans les entretiens qu'ils ont eu avec tous les habitans, surtout le vendredi-saint, où plusieurs ont déclaré qu'ils se seraient convertis depuis longtemps, si on leur avait annoncé l'Évangile dans tous les lieux de la manière qu'ils venaient de l'entendre. Nos frères ont eu la joie de recevoir 33 Fingous et 6 Nègres émancipés parmi les candidats au baptême, et à un Fingou, Maziza, ils ont pu administrer ce sacrement en lui donnant le nom de Jean : c'est le premier baptisé de cette station. Nos frères vont aussi prêcher régulièrement dans deux kraals fingous des environs. Le 12 mai, on a posé la première pierre d'un édifice qui servira, dans le commencement, de temple et d'école. Peu de jours après, 27 personnes ont reçu la permission de s'établir dans l'endroit. Parmi elles se trouvent quelques artisans, de manière qu'Européens et Hottentots, Nègres et Fingous travailleront ensemble d'un commun accord à la maison de Dieu.

Gnadenthal a été préservé jusqu'ici de la petite-vérole, maladie qui au mois de mai avait déjà enlevé, dans la ville du Cap, environ 1,500 personnes, et qui allait encore croissant. Le jour de Pâques, à *Gnadenthal*, 31 adultes (18 hommes et 13 femmes) ont été incorporés à l'Église chrétienne par le baptême; jamais ce nombre n'avait été atteint auparavant dans

Digitized by Google

cette station. Les jeunes gens de l'École pour la formation d'aides-missionnaires, donnent de bonnes espérances pour l'avenir, et leurs progrès dans les études sont réjouissans. Frère Théodore Küster, qui jusqu'ici avait été professeur dans cette école, se rendant à Silo, sera remplacé par le frère Gysin, qui est arrivé d'Europe avec son épouse le 28 juin dans la ville du Cap, et le 25 juillet à *Gnadenthal*. La marche de cette église est en général très-satisfaisante. Frère Hallbeck écrit, en date du 18 juin : « La tranquillité et le bon ordre règnent si bien chez nous, que nous n'avons presque rien à faire pour le maintien de la discipline. Les nouveaux-venus paraissent avoir véritablement à cœur de ne point se contenter de l'extérieur de la piété et de la simple connaissance des choses du salut, mais de les posséder réellement et d'en jouir. Tant que tous seront animés d'un tel esprit, quand même il surviendrait quelques mésintelligences, l'union serait facile à rétablir. »

Grünekloof, à 13 lieues de la ville du Cap, a été aussi preservé de la petite-vérole. Le nombre de ceux qui demandent à être admis dans cette station, est très-considérable; dans les trois premiers mois de cette année, cette permission a été accordée à 137 personnes, la plupart Nègres affranchis. La place manque souvent dans les assemblées. Dix personnes sont devenues candidats au baptême, six ont été baptisées, et dix ont participé pour la première fois à la Sainte Cène. Les assemblées pendant la semaine sainte ont laissé une impression profonde et bénie sur tous les assistans, qui ont été en grand nombre. Pour contribuer à l'edification, le frère Franke avait formé un chœur parmi les jeunes sœurs et les enfans, qui ont chanté dans toutes les réunions; l'église a été particulièrement édifiée par le chant de l'*Hosanna*, le jour des Rameaux. Les missionnaires continuent à aller prêcher tous les 15 jours à Wittezand, où 20 à 30 personnes se réunissent régulièrement. Le 19 juillet, le frère Franke a été consacré diacre de l'église des frères, par l'évêque Hallbeck qui s'était rendu pour cela à *Grünekloof*.

A *Elim*, on a baptisé le dimanche de Pâques, deux adultes.

Digitized by Google

Là, comme à *Hemel-en-Aarde*, *Enon* et *Silo*, les missionnaires sont en bonne santé, et le Seigneur les encourage de plusieurs manières.

VII. EUROPE. — Le 5 juillet ont été consacrés presbiters de l'église des frères, par l'évêque Curie, à Herrnhout, les frères Chr.-Fr. Breutel, membre de la conférence des Anciens de l'Unité, et Haeuser, nommé président de la conférence des aides dans les Antilles danoises. Frère Haeuser est parti le lendemain pour le Danemarck.

Le 11 juillet sont arrivés à Londres : Frère et sœur Scholefield, la sœur veuve Collis et le frère William Vines, venant de la *Jamaïque*; et le 19 du même mois, frère et sœur Stein, venant du *Cap de Bonne-Espérance*. Ils ont amené plusieurs enfans de missionnaires, destinés à être élevés dans les instituts de l'Unité, en Europe. Frère et sœur Stein passeront le reste de leurs jours en Allemagne. — Le 13 septembre, est encore arrivé à Copenhague le frère Lund, du *Groënland*.

Le 24 juillet, frère et sœur Kschischangk se sont embarqués à Altona, pour le sud de l'Afrique; mais des vents contraires les ont retenus à Cuxhaven jusqu'au commencement d'août.

Les frères suivans ont reçu vocation pour le service des missions : le frère Raethling, d'Ebersdorf, pour le *Surinam*; frère Linke, de Herrnhout, pour les *Antilles danoises*, et frère Lars Kieldsen, de Christiansfeld, pour l'île de *la Barbade*. Le 21 août, frère Haeuser a été uni par le mariage, à Christianefeld, à la sœur Emilie Rœntgen.

Frère Breutel, délégué par la conférence des Anciens de l'Unité, pour visiter les stations missionnaires des Antilles danoises, a pris congé de ses collègues et a quitté Berthelsdorf le 22 septembre. Le 22 octobre, il s'est embarqué à Altona, avec les frère et sœur Haeuser et frère Linke. D'après une lettre du frère Breutel, en date du 19 novembre, le vaisseau, à bord duquel ces frères se trouvaient, a été forcé par les vents contraires et par des tempêtes d'aborder dans l'île de Wight, sur la côte d'Angleterre; mais ce jour-là il était sur le point de mettre

à la voile. Pendant les quatre semàines qu'ils avaient déjà passées sur mer, ils n'avaient eu que deux jours où le vent eut été favorable, et le 13 novembre, ils avaient échappé, moyennant le secours du Seigneur, à une violente tempête.

L'Église de Christiansfeld, en Danemarck, a été réjouie par une visite de LL. MM. le roi Christian VIII et la reine, qui y sont arrivés le 3 août, à 10 heures du soir, avec une nombreuse suite. Le même soir, l'Église s'est encore réunie pour célébrer un service religieux, selon le vœu de LL. MM. qui y ont assisté. A la fin, le roi a pris la parole et s'adressant à tous les membres de l'église, il leur a témoigné sa bienveillance et l'intérêt qu'il prenait à leur établissement, les assurant qu'ils pourraient toujours compter sur sa protection. Il a aussi mentionné les missions des Frères dans les colonies danoises, nommément dans le Groënland et dans les Indes-Occidentales, et a fait connaitre tout le plaisir qu'il éprouvait de voir prospérer cette œuvre chrétienne. Le lendemain matin, LL. MM. ont visité les maisons de corps, les instituts, etc.; et dans une audience accordée au frère Haeuser, le roi, en renouvelant l'assurance de la part qu'il prenait au succès de l'œuvre des missions, lui a réitéré la promesse que les missionnaires pourraient compter sur sa protection en toutes circonstances. En passant plus tard à Altona, S. M. le roi a visité aussi le temple des Frères de cette ville, et a donné à cette occasion aux frères Léopold Garve et Hamel de nouvelles preuves de l'intérêt qu'il prenait à l'Église de l'Unité.

Frère Kalk, ouvrier de l'église de Rixdorf, près Berlin, fondée en 1737 par des émigrés bohémiens, ayant demandé à être déchargé de ses fonctions, a reçu pour successeur le frère Gustave-Martin Schneider, ouvrier des frères non mariés à Ebersdorf et descendant des anciens Frères de Moravie. Celui-ci, après avoir été uni à la sœur Ernestine Rœchling, est arrivé à Rixdorf le 30 septembre.

Le 1er juillet, est décédé, à Neusulzfeld, en Pologne, le frère Domke, ouvrier de la diaspora de cette contrée, à l'âge

Digitized by Google

de 38 ans. Frère Jean-Traugott Schulze, qui jusqu'ici avait été son aide, a été appelé à le remplacer.

Frère Pierre Lorenzen, ouvrier de la diaspora à Stavanger, en Norwège, retournant de Christiansfeld à son poste, a été saisi subitement de crampes dans la poitrine, et en est mort le 22 août, sur le bateau à vapeur, non loin de Gothenbourg. Sa dépouille mortelle a été transportée dans cette dernière ville, et inhumée par les soins du frère Stare. Le frère Lorenzen était dans sa 39me année.

Le frère Fr.-L. Kœlbing, chargé cette année, par la conférence des Anciens de l'Unité, de l'inspection des instituts à Niesky, en Lusace, a passé dans cette église depuis le 20 août jusqu'au 2 septembre. Après le départ de 7 jeunes frères qui devaient entrer au séminaire de l'Unité, à *Gnadenfeld*, en Silésie, le nombre des pensionnaires du collége (pédagogie) s'élevait à 53, celui des enfans de l'institut de garçons, à 47. — Plusieurs jeunes frères ont quitté le séminaire après y avoir terminé leurs études théologiques. — Les frères Maurice-Ad. de Schweinitz, Gust.-Traugott Rœchling et Théophile Raillard, ont été appelés comme professeurs dans les instituts des garçons à Gnadau, à Neuwied et à Kœnigsfeld.

La conférence des Anciens de l'Unité s'est entretenue, le 15 septembre, avec le frère Louis Schiep, ouvrier à Bordeaux; le 8, ce frère avait épousé, à Herrnhout, la sœur Marie-Elisabeth Wild, de Berne.

Le frère Elias-Emmanuel Schaffner, instituteur à Niesky, a été appelé à Berlin, comme ouvrier des frères non-mariés. Il dirigera en même temps l'école de garçons attachée à cette église. — Frère Gottlob Schumann, de Neusalz, a reçu la vocation d'ouvrier de la diaspora, dans le canton de Zurich.

La sœur veuve Mentha, née Porret, qui, après un court séjour à Nismes avec son mari, était retournée à Boudry au sein de sa famille, y est décédée d'une manière subite le 3 décembre, à l'âge de 39 ans.

FIN DE L'ANNÉE 1840.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

MORCEAUX RELATIFS A L'HISTOIRE DE L'UNITÉ.

DISCOURS ET EXPOSITIONS DE DOCTRINES.

Digitized by Google

CONFÉRENCE PASTORALE DE HERRNHOUT, 1839.

Digitized by Google

BIOGRAPHIES,

NOUVELLES DE L'ŒUVRE DES FRÈRES PARMI LES CHRÉTIENS.

NOUVELLES DES MISSIONS DES FRÈRES PARMI LES PAÏENS.

MISSIONS PARMI LES NÈGRES DES ÉTATS-UNIS

MISSIONS PARMI LES INDIENS DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

INDES-OCCIDENTALES.

Digitized by Google

SUD DE L'AFRIQUE.

MISSIONS EN GÉNÉRAL.

VARIÉTÉS.

NOUVELLES RÉCENTES.

ANNONCES.

Digitized by Google

OUVRAGES PUBLIÉS.

NOTES HISTORIQUES.

NOTES BIOGRAPHIQUES.

NOTES EXPLICATIVES.

AVIS.

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

JOURNAL

DE

L'UNITÉ DES FRÈRES.

> Pour nous, nous ne voulons savoir autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. Nous n'annonçons point l'Évangile avec des discours de la sagesse humaine, afin que la Croix de Christ ne soit pas rendue inutile.
>
> ST-PAUL AUX CORINTHIENS.

SIXIÈME ANNÉE.



LOCLE.

AU BUREAU DU JOURNAL DE L'UNITÉ DES FRÈRES,

CHEZ M. DELACHAUX, ANCIEN D'ÉGLISE.

1841.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE PHIL. COURVOISIER, AU LOCLE.

Digitized by Google

JOURNAL

DE

L'UNITÉ DES FRÈRES.

SIXIÈME ANNÉE.

1841.



DISCOURS

ADRESSÉ A L'EGLISE DE HERRNHOUT, LE PREMIER JOUR DE L'AN 1785.

PAROLE DU JOUR : *Fais-moi connaître le chemin par lequel j'ai à marcher ; car j'ai élevé mon cœur vers toi.* Ps. 143, 8.

Fais que selon l'Evangile
Nous cheminions ici bas,
Ainsi qu'un peuple docile
Qui suit son Chef pas à pas.

TEXTE : *Que la grâce et la paix soient multipliées aux élus selon la prescience de Dieu le Père, pour être sanctifiés par l'Esprit, pour obéir à Jésus-Christ et pour avoir part à l'aspersion de son sang.* 1 Pierre 1, v. 1 et 2.

Le Père garde ses enfants,
Le Fils oint leurs cœurs de son sang,
L'Esprit qui les soigne et conduit
Demeure avec eux jour et nuit.

Mes chers frères et mes chères sœurs, c'est avec raison et à juste titre que nous prenons pour nous cette salutation et ce vœu apostolique, parce que nous savons que tout ce qui y est

contenu s'adresse à ceux qui croient en Jésus-Christ de tout leur cœur. St-Pierre souhaite que la grâce et la paix de Dieu reposent avec abondance sur ceux qui ont été élus selon la prescience de Dieu le Père, pour être sanctifiés par l'Esprit, pour obéir à Jésus-Christ et pour être arrosés de son sang. Ici l'apôtre nomme notre cher Père céleste ; il nomme le St-Esprit qui est notre guide et notre consolateur ; il nomme notre cher Sauveur qui par son sang et sa mort nous a acquis le salut et la vie. Il est dit des élus, qu'ils ont été élus selon la prescience du Père ; c'est ce que St-Paul exprime ailleurs en ces termes : Dien nous a élus en Jésus-Christ pour la vie éternelle avant la création du monde, avant que cet univers fut tiré du néant. Ce Dieu qui prévoit tout, qui est tout bonté, tout amour, nous a choisis nous pauvres créatures humaines, dans le but de nous rendre heureux. Il a prévu notre ruine par le péché, et toutes les funestes suites de notre chûte ; c'est pourquoi il est dit que nous avons été élus en Jésus-Christ pour l'amour de Lui ; dans le conseil éternel, il a pris sur lui de nous racheter en faisant l'expiation de nos péchés et en nous en obtenant la rémission par son propre sang. O qu'on est heureux dès qu'on peut penser et dire avec assurance : Avant ma naissance, avant même que ce monde fut créé, j'étais un objet de la prescience de Dieu le Père, qui en me destinant à la vie éternelle en Jésus-Christ arrêta le jour et l'heure où je deviendrais un bienheureux enfant de Dieu par la foi au nom de son fils unique. L'apôtre ajoute, que nous sommes élus pour être sanctifiés par l'Esprit. Une pauvre ame humaine ne parvient à la connaissance et à la jouissance de la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ et de l'amour de Dieu notre Père que par la communication du St-Esprit ; c'est cet Esprit qui nous éclaire et qui dissipe nos ténèbres par sa vive lumière ; c'est Lui qui nous donne le sentiment de la dilection de Dieu et de la charité de notre Seigneur Jésus-Christ. Si nous sommes passés de la mort à la vie, si nous avons été séparés des enfants de l'incrédulité et de la rebellion, c'est que le St-Esprit nous a conduits à notre Sauveur, qu'il l'a glorifié dans nos cœurs, qu'il nous a

Digitized by Google

donné de croire en lui, et qu'il nous a fait trouver la Rédemption par son sang. Voici maintenant en quoi consiste notre sanctification, c'est qu'après avoir été élus du milieu du monde, après être devenus le bien acquis du Sauveur, nous soyons purifiés par l'efficace de son sang et affranchis du péché qui auparavant dominait sur nous, et que nous recevions de la plénitude des mérites du Sauveur, tout ce qui peut nous transformer de plus en plus à sa ressemblance. C'est là l'objet du travail du St-Esprit; entrant dans une nouvelle année, nous ne pouvons que nous réjouir des soins tendres et assidus qu'il prend de nous, et nous lui disons avec confiance : Dieu St-Esprit, tu voudras bien continuer cette année encore à glorifier Jésus en nous; tu voudras bien imprimer sa mort sanglante toujours plus avant dans nos cœurs, tu nous feras toujours mieux jouir de l'amour de notre cher Père céleste; tu nous purifieras de plus en plus de tout ce qui blesse le cœur de Jésus, de tout ce qui est contraire à son Evangile, et tu ne cesseras pas de nous accorder tes soins tendres et charitables.

Car l'Esprit Saint qui nous conduit
Demeure avec nous jour et nuit!

L'apôtre dit ensuite : Vous avez été élus pour obéir à Jésus-Christ et pour être arrosés de son sang. L'une de ces grâces ne va pas sans l'autre. Dès que nous avons reçu le Seigneur Jésus et que nous croyons qu'il est le Sauveur qui pour l'amour de nous s'est fait homme et s'est livré à la mort, nous nous soumettons à lui de tout notre cœur, et nous lui jurons obéissance et fidélité; nous ajoutons foi à toutes ses paroles et nous les observons sans contrainte :

Ne chercher qu'à Lui plaire
Dans tout ce que l'on fait,
C'est le Ciel sur la terre,
C'est le bonheur parfait.

C'est le St-Esprit qui nous conduit à cette obéissance, tellement que nous ne connaissons rien de plus doux, de plus heu-

Digitized by Google

reux, de plus aimable que de faire ce qu'il nous commande. Mon Sauveur l'a dit; cela me suffit, je suis sûr qu'il me conduit à la félicité; car dans tout ce qu'il me commande, il n'a en vue que mon salut et mon plus grand bien; c'est ce que je puis croire avec toute la simplicité et l'assurance avec lesquelles un enfant bien né croit tout ce que son père lui commande.

Enfin, nous sommes élus pour être arrosés du sang de Jésus-Christ. Mais, dira-t-on, cette aspersion n'est-elle pas le commencement de toute grâce? Ne faut-il pas être arrosé du sang du Sauveur, ne faut-il pas être lavé de ses péchés dans son sang avant que d'obéir à Jésus-Christ et d'être conduit par son Esprit? Oui, sans doute; mais il faut prendre cette aspersion du sang de Jésus dans le même sens que S[t]-Jean, lorsqu'il dit: *Si nous marchons dans la lumière, nous avons communion avec notre cher Père céleste et avec notre Seigneur Jésus-Christ, et le sang de Jésus-Christ, le Fils de Dieu, nous purifie de tout péché.* Cette purification dans le sang de Jésus continue. Lorsqu'apprenant que Dieu nous a élus par grâce avant la création du monde, pour être sanctifiés par l'Esprit et pour obéir à Jésus-Christ, nous ne laissons pas de sentir quelles pauvres et faibles créatures nous sommes, nous devons nécessairement nous attendre à commettre bien des fautes, et à découvrir bien des défectuosités en nous; mais appelés que nous sommes à l'aspersion du sang de la nouvelle alliance, nous pouvons être assurés que son sang nous purifiera de jour en jour. Celui qui nous a lavés de nos péchés par son sang, lorsque nous sommes venus à Lui en criminels pauvres et nus, ne nous purifierait-il pas aussi de tout ce qui nous reste de misères et de défectuosités? Pourvu que nous ayons sincèrement à cœur de conserver nos habits nets et blancs par le sang de l'Agneau, pourvu que nous souhaitions toujours d'être absous et nettoyés le plus tôt possible de tout ce que nous regardons comme impur et souillé, ce Sauveur charitable nous accordera cette année encore la grâce de pouvoir nous appliquer ce qui est dit de ceux qui se tiennent devant son trône vêtus de robes blanches: *Ils ont lavé leurs robes et les*

Digitized by Google

ont blanchies dans le sang de l'Agneau. Oui, il exaucera cette prière que nous Lui adressons si souvent :

»Conserve nos habits nets et blancs
Par ton sang, ton précieux sang!«

Dans l'heureuse attente de l'accomplissement du vœu apostolique contenu dans notre texte, nous voyons approcher la fin de notre carrière avec une grande confiance, et nous espérons que le Sauveur nous disposera de plus en plus à mener une vie telle qu'il puisse prendre plaisir en nous. Nous Lui adressons pour cet effet la prière contenue dans la parole de ce jour : *Fais-moi connaître le chemin par lequel j'ai à marcher, car j'ai élevé mon ame vers toi.* Un pauvre pécheur reçu en grâce, se jette aux pieds de son cher Sauveur et lui dit : Je crois, ô Jésus, et j'en suis assuré dans mon cœur, que j'ai été élu dès les temps éternels pour être heureux, je sais que le Père céleste m'a adopté pour l'amour de toi ; je jouis des soins du St-Esprit, je suis appelé à t'obéir et je sens tous les jours les effets de l'aspersion de ton sang ; maintenant, je ne désire de vivre que pour te donner de la joie et du contentement ; fais-moi donc connaître le chemin par lequel je dois marcher, car j'ai élevé mon ame vers toi. Tu connais ma pauvreté et ma faiblesse ; si j'étais abandonné à moi-même, je pourrais aisément me détourner de tes sentiers ; enseigne-moi donc par ton Esprit ce que je dois faire pour t'obéir et pour te plaire, afin que je marche toujours d'un pas assuré avec joie et actions de grâces dans la ligne de tes commandements, car j'ai élevé mon ame vers toi, c'est toi seul que j'aime, toi qui m'as aimé le premier et qui t'es livré toi-même pour moi. Ah! puissé-je maintenant te glorifier en mon corps et en mon esprit qui t'appartiennent!.

Si nous commençons l'année avec ces dispositions, nous pouvons être assurés que le Sauveur nous conduira par la main, et que dans cette nouvelle période de la vie où nous entrons aujourd'hui, il nous dirigera par son Esprit et par sa Parole, de telle manière que nous mènerons une vie digne de l'Evangile. Ranimons donc mes chers frères et mes chères sœurs, ranimons

Digitized by Google

notre foi et notre espérance; que chacun dise: Amen! Il le fera, mon Sauveur se montrera si bon, si propice envers moi son pauvre enfant, pendant le cours de cette année, que je le célébrerai à la fin, soit ici bas, soit dans l'église d'en haut.

BIOGRAPHIE

DU FRÈRE MARIÉ HERMANN RICHTER, ÉVÊQUE DE L'EGLISE DES FRÈRES, DÉCÉDÉ HEUREUX A BERTHELSDORF LE 19 MARS 1821.

Il a écrit lui-même en 1816 les circonstances suivantes de sa vie:

Tout mon salut se fonde
Sur Jésus et son sang;
C'est le seul bien au monde
Qui rend le cœur content.
Rien n'est en ma personne
Digne d'être estimé:
Ce que Jésus me donne
Mérite d'être aimé.

Je naquis le 19 d'avril 1746 à Seiersleff, dans le comté de Schackenburg, non loin de Tondern, duché de Schleswig. Mon père Balthasar Richter avait un commerce de dentelles, et ma mère était Cathérine-Elisabeth née Schmidt. Ils avaient l'un et l'autre de la crainte de Dieu, et ils cherchaient à me préserver de toute séduction, ayant soin de me garder à la maison, afin que je ne fusse pas entraîné au mal par d'autres jeunes gens. Ce fut aussi pour cette même raison qu'ils ne me laissèrent fréquenter aucune école publique, mais qu'ils se chargèrent de m'instruire eux-mêmes dans la lecture, l'écriture et l'arithmétique, ce qu'ils firent aussi pour mes cinq autres frères et sœurs. Ils me faisaient lire dans la Bible et dans des livres de piété; et ils étaient tous les deux très-portés à s'intéresser au bonheur

Digitized by Google

éternel de leurs enfants, adressant à Dieu beaucoup d'ardentes prières en leur faveur. C'est ce que faisait particulièrement ma mère, qui nous rassemblait souvent auprès d'elle, et qui se mettant souvent à genoux, priait le Sauveur avec larmes qu'il voulût en grâce tenir sur nous sa main, et qu'il ne permit pas qu'aucun de nous eût le malheur de périr, après nous avoir rachetés par son sang et sa mort, pour être son bien propre à jamais. Ce qu'elle faisait à cet égard lorsque nous étions auprès d'elle, elle le faisait aussi de même dans la solitude en épanchant les vœux de son cœur devant le Sauveur, même à haute voix, tant pour sa propre personne que pour toute sa famille. Il m'arrivait quelquefois, n'étant pas éloigné d'elle, d'entendre et de comprendre les paroles qu'elle exprimait d'une manière fervente dans ses prières; ce qui fit aussi une profonde impression sur mon cœur, et me porta en même temps à me retirer comme elle dans la solitude, pour me prosterner à genoux devant le Sauveur et pour lui consacrer mon pauvre cœur, tout en le suppliant d'une manière enfantine d'avoir pitié de moi; j'éprouvais dans ces occasions un véritable bien-être intérieur. Mon père était un homme droit et sincère, qui cherchait et qui aimait le bien, mais qui était d'un tempérament vif et porté à la colère; en sorte qu'il me traitait souvent avec sévérité et d'une manière bien dure; ce qui était aussi cause que je le craignais plus que je ne l'affectionnais. Cependant, mon père et ma mère entrèrent peu à peu en liaison avec l'Eglise des Frères dont quelques membres, en faisant des visites à leurs amis, venaient aussi chez nous. Nous, les enfants, en avions toujours bien de la joie, parce que, non seulement pendant le temps qu'ils étaient chez nous, mais aussi après leur départ, on pouvait remarquer clairement que leurs visites produisaient un bon effet chez mon père, et que sa méthode d'éducation s'adoucissait de plus en plus. C'est ainsi que s'écoulèrent près de quinze années, pendant lesquelles j'appris, à la vérité, à aimer davantage le Sauveur, à cause de toutes les douleurs qu'il a souffertes pour moi, parce que je reconnaissais que c'était là ce qu'il y avait de plus essentiel pour

Digitized by Google

le salut ; mais le penchant secret pour le monde se fit sentir aussi chez moi et se fortifia peu à peu. Cependant, le Sauveur m'accorda la grâce de tenir en bride la corruption qui se développait en moi, parce qu'il daigna accompagner de sa bénédiction la vie tranquille et retirée que je menais auprès de mes parents, aussi bien que les fidèles exhortations que je recevais de leur part. Il est vrai que j'étais un jeune garçon volage et léger ; mais comme les occasions me manquaient pour me livrer au mal, je continuai de demeurer, en quelque manière, dans l'innocence. Au commencement de l'année 1761, je fus mis en pension à Stepping, où le pasteur Kastrup avait un chapelain nommé Pierre Rhode, qui commença de tenir avec moi et d'autres jeunes fils de parents réveillés, une école latine dans laquelle je fus préparé durant trois ans pour les études. Pendant ce temps-là je fus aussi très-bien instruit par ces deux prédicateurs dans les vérités du salut, et je fus confirmé pour la S[te]-Cène. Le Sauveur commença alors un heureux travail de grâce dans mon cœur ; et à cette occasion je me consacrai à Lui, dans un sentiment intime de sa paix. J'ai conservé surtout une profonde impression de la grâce que j'éprouvai à ma confirmation, en renouvelant solennellement l'alliance de mon baptême ; je répandis alors beaucoup de larmes devant le Sauveur, dont la proximité me pénétra le cœur d'une manière inexprimable. Il est vrai que cet heureux sentiment ne fut pas d'une longue durée, parce que ma légèreté reprenait toujours le dessus ; cependant, le Sauveur s'était attaché mon cœur, et sa fidélité sut m'attirer à Lui toujours de nouveau, tellement que je conservai aussi par là une confiance filiale envers Lui. Ce fut aussi par la fidélité de mes parents, et particulièrement de ma mère, que l'on prit des mesures pour que dans ma vingtième année je pusse faire un voyage et une visite à Herrnhout, afin de demander la permission d'y demeurer. Je ne connaissais pas encore assez le monde et ses attraits pour que cela eût pu beaucoup m'empêcher de suivre le bon chemin ; et lors même qu'il me venait quelque désir d'avoir plutôt une place ailleurs, la crainte d'affliger par là mes

Digitized by Google

chers parents était plus forte que toute autre considération ; et c'est ce qui me portait à faire volontiers ce qu'ils souhaitaient. En conséquence, je me rendis premièrement, au mois de juin 1765, à Copenhague, et de là j'allai en compagnie d'un frère à Lubeck, à Barby et enfin à Herrnhout, où nous arrivâmes le 11 d'août. Au jour de la fête du 13, comme je me trouvais au Hutberg, je vis de là l'église qui se rendait à Berthelsdorf pour y participer à la Ste-Cène, ce qui fit sur moi une vive impression. Après que j'eus attendu près d'une quinzaine de jours, et que je me fus entretenu avec quelques-uns des Frères Ouvriers, concernant le but de ma visite, on m'appela, sans que je m'y attendisse, pour me dire que j'avais la permission de demeurer dans l'église de Niesky, où je pourrais continuer mes études au collége. Cette nouvelle me fit répandre bien des larmes de confusion et de reconnaissance, à cause de la fidélité du Sauveur envers moi ; car tandis que j'avais à peine un sérieux désir de demeurer dans une église des Frères, Il daignait cependant m'accorder une si grande faveur. Je reconnus en cela qu'il avait exaucé dans sa grâce les prières ardentes de ma mère et les fréquentes supplications qu'elle lui avait adressées, pour qu'il daignât me conduire, de même que tous mes frères et sœurs, dans le sein de l'Eglise des Frères. Quant à moi en particulier, je me trouvais entièrement indigne d'un tel bonheur, mais j'en bénissais en même temps le Sauveur, aussi bien que je le pouvais faire, tout en me consacrant à Lui de corps et d'ame. Le 24 d'août j'arrivai à Niesky, où je fus reçu avec beaucoup d'amitié et conduit dans le collége. Tout était sans doute bien nouveau pour moi, et j'étais fort arriéré dans mes études ; mais l'on agit envers moi avec beaucoup de patience. De mon côté, je m'appliquai sérieusement et autant qu'il me fut possible pour regagner ce qui avait été négligé et pour pouvoir aller de pair avec mes condisciples. Je jouissais en même temps de l'amitié des précepteurs et de celle des étudiants ; ce qui fit aussi que je n'allai pas long-temps sans être accoutumé à ma nouvelle position et à tous les arrangements qui avaient lieu. Je conçus aussi

Digitized by Google

bientôt de la confiance pour le frère Frédérich - Rodolphe de Watteville qui était notre Frère Ouvrier ; je pouvais m'entretenir avec lui sans gêne, avec simplicité et en lui découvrant tout ce qui se passait dans mon cœur. Le 27 octobre de la même année, et sans que je m'y attendisse, j'eus la grâce d'être reçu dans l'Eglise ; mais ce qui m'humilia encore davantage, c'est que le 8 février 1766 je fus admis à participer à la Ste-Cène avec l'Eglise. C'étaient là des jours et des semaines dans lesquels j'avais dans la solitude de bien fréquents entretiens de cœur avec le Sauveur, ainsi qu'une jouissance heureuse de sa paix. Mais dans la suite, il m'arriva malheureusement de perdre bien du temps dans la sécheresse et l'indifférence envers le Sauveur. Cependant, son grand amour m'attira toujours de nouveau à Lui, en me couvrant de confusion très - fréquemment et en me ramenant par sa main fidèle dans le chemin dont je m'étais détourné. Il se servait aussi particulièrement pour cet effet d'une visite du frère Jean de Watteville. Après qu'en 1767, j'eus été reçu dans le corps des Frères Garçons, je partis au mois de septembre pour me rendre au séminaire, à Barby. Je m'y trouvais, en général, très - content ; mais je n'y employai cependant pas mon temps de telle manière que je pusse, dans la suite, m'en souvenir avec joie ; j'ai plutôt sujet de soupirer à cet égard et de m'écrier : O Seigneur, daigne, pour l'amour de ton sang, pardonner le grand nombre de mes offenses de ce temps-là ! — Il est vrai qu'il y avait des intervalles pendant lesquels j'étais de nouveau efficacement encouragé ; mais les variations étaient, hélas, trop fréquentes. Lorsque mes trois années d'étude au séminaire furent terminées, je passai encore une année dans le collège des Ecrivains. Mon séjour au milieu de l'Eglise n'était plus alors, pour moi, une affaire aussi précieuse que par le passé. Mon cœur n'était point encore affermi par la grâce ; et dans cette situation, je croyais que le mieux serait de me déterminer à prendre une place de prédicateur dans une église luthérienne, quoique je ne visse point de moyen d'y parvenir. J'écrivis alors à ce sujet à la Direction de l'Unité, tout en exposant clairement

Digitized by Google

quelle était mon intention ; mais pendant un entretien circonstancié, que j'eus avec le frère Jean-Frédéric Reichel, sur ma situation et sur tout ce qui me concernait, tant pour l'intérieur que pour l'extérieur, il arriva que le vertige, qui m'avait comme environné d'un brouillard, se dissipa, et que je me désistai de mon dessein. Alors suppliant le Sauveur d'avoir pitié de moi, je m'abandonnai de nouveau à sa gracieuse direction. Au mois d'août 1771, le frère Spangenberg me fit une proposition, pour la place de gouverneur des enfants de M. Sassadius, prédicateur de la cour, à Wartenberg, en Silésie. Comme il était nécessaire que je parusse là en qualité de candidat luthérien, il fallait premièrement que je fisse quelque séjour à Halle et que je m'y fisse recevoir à l'académie. Après que j'eus entendu quelques leçons de divers professeurs, je partis pour l'endroit de ma destination, et j'y arrivai le 5 novembre 1771. Le Texte de ce jour-là était : Simon, Simon, Satan a demandé à vous cribler comme on crible le blé ; mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point ; — cela me frappa beaucoup déjà alors ; mais bien davantage encore dans la suite, lorsque je quittai Wartenberg, le 5 novembre 1775, et que le Texte du jour se trouva contenir de nouveau ces paroles, dont je voyais chez moi l'accomplissement, d'une manière sensible. Du reste, je jouis à Wartenberg de beaucoup de confiance, surtout de la part de la famille du prédicateur de la cour. On me confia encore des enfants d'autres familles, pour que je leur donnasse des leçons ; en sorte que j'avais huit enfants sous mes soins. La plupart me réjouissaient, parce qu'ils apprenaient volontiers et qu'ils avaient aussi de l'affection pour moi. A la suite de mon examen, et à la réquisition du prédicateur de la cour, j'eus la permission de prêcher dans la Silésie ; et dès lors j'eus souvent occasion de rendre témoignage de la réconciliation par le sang de Jésus, non-seulement à Wartenberg, mais quelquefois aussi dans un village voisin. J'avais, dans le commencement, très-peu de goût pour apprendre la langue polonaise, parce qu'elle est difficile ; mais à la sollicitation du prédicateur de la cour, qui aurait souhaité de

Digitized by Google

me procurer une cure en Pologne, je m'appliquai plus sérieusement à l'étude de cette langue, et j'en vins au point de pouvoir composer un sermon en polonais. Mais je ne pouvais pas me résoudre à faire une démarche qui m'aurait séparé de l'Eglise des Frères, à laquelle je me sentais lié plus fortement que jamais. Du reste, le prédicateur de la cour était un homme intègre et aimable, et il régnait une véritable crainte de Dieu dans sa maison. Comme j'observais aussi volontiers et d'une manière ponctuelle les arrangements que l'on y avait établis dans ce but, cela me concilia son amitié et son estime, ainsi que celle de sa famille. Mais il arriva que peu à peu ma position me devint à charge, parce que je n'avais personne, ni dans la ville, ni dans les environs, avec qui je pusse m'entretenir sur les matières du cœur, et en toute liberté et confiance; de sorte que je languissais de retourner dans l'Eglise. Lorsqu'à ce sujet je m'adressai par écrit à la conférence des anciens de l'Unité, à Barby, je reçus d'elle, au mois d'août 1775, la commission de remplir la place de précepteur des deux jeunes fils du frère de Heuthausen, seigneur de Gross-Krauschen et de Gnadenberg; ce qui me causa bien de la joie. Mais cette nouvelle ne fut pas agréable à M. Sassadius, et il en témoigna de l'affliction ainsi que sa famille. J'avais appris par plusieurs expériences que le Sauveur prend toujours un soin fidèle de ses pauvres et faibles créatures, qui mettent en Lui toute leur confiance. Lorsque je partis, je dirigeai ma route par Gnadenfrey, où j'avais fait jusqu'alors, chaque année, une visite d'une huitaine de jours. Vers la fin de novembre j'arrivai à Gross-Krauschen, en priant le Sauveur de vouloir en sa grâce être aussi mon conducteur dans cet endroit et de me diriger désormais à tous égards par sa main fidèle. Je fus souvent employé à tenir à Gnadenberg les assemblées pour les enfants, de même qu'à faire la prédication publique de l'Evangile, ce qui était une grâce pour moi; c'est ainsi que je jouissais dans ce lieu de beaucoup de contentement. A la fin de la même année 1775, on me fit savoir que ma bonne mère était entrée dans son repos éternel, ce qui me fut d'autant plus sen-

Digitized by Google

sible que j'avais l'intime conviction que c'était à cause de ses ferventes et constantes prières que le Sauveur m'avait accordé tant de bienfaits. Au mois de juillet 1777, je fus appelé à Zeist, en qualité d'Aide du Prédicateur et de l'Ouvrier du corps des Frères Garçons, de même que pour tenir l'école peu nombreuse des garçons de l'endroit. En passant à Barby, pour m'y rendre, je fus reçu acolyte dans la conférence des Anciens de l'Unité, et l'on me donna aussi l'ordination de Diacre de l'Eglise des Frères. Lorsque, le 24 août, j'arrivai à Zeist, j'y trouvai l'Ouvrier des Frères Garçons très-malade d'une étisie, et il me fallut d'abord fonctionner pour lui, comme je le fis aussi après son décès jusqu'à l'arrivée de son successeur, en août 1778. Quoique j'eusse à passer par diverses circonstances pénibles, mon cher Sauveur daigna m'accorder sa gracieuse assistance et se déclarer pour l'œuvre de mon service. A la fin de l'année je fus appelé à la charge d'Ouvrier des Frères Garçons à Neusalz, où j'arrivai en février 1779. Les différentes expériences que j'y fis, tant pour l'intérieur que pour l'extérieur, me furent en bénédiction. Lorsque, dans l'automne, on inocula à plusieurs enfants la petite vérole naturelle; comme je n'avais pas encore eu moi-même cette maladie, je me la fis aussi inoculer par le docteur Tralles, que l'on avait fait venir pour ces opérations. Tout se passa très-heureusement, et je fus guéri en peu de temps; mais un grand refroidissement que j'eus au mois de décembre, me porta presque à croire que par là je m'étais attiré une étisie, et il se passa toute une année avant que je pusse me rétablir de cet état valétudinaire.

Au commencement de l'année 1781, je fus appelé comme Ouvrier des Frères Garçons à Ebersdorf, et je fus en même temps chargé des fonctions de Prédicateur. Le Sauveur me fit retirer pour mon propre cœur de la bénédiction du témoignage que je rendais à l'Evangile, tant par la prédication qu'en tenant d'autres assemblées de l'Eglise. J'avais souvent l'occasion de prêcher, soit à Ebersdorf, soit à Friesau, qui est un village voisin.

Digitized by Google

Au mois de janvier 1783, je fus appelé à la charge de Prédicateur et d'Inspecteur des instituts à Kleinwelke. Je me rendis premièrement à Gnadau, où j'entrai dans l'état de mariage avec la sœur fille Bénigne-Jeanne Schiffert, de Neusalz. Lorsque j'eus reçu à Barby la bénédiction pour ma charge de Prédicateur, nous partîmes pour Kleinwelke où nous arrivâmes le 27 juillet. Mon charitable Sauveur daigna être avec moi, là aussi, dans tout le travail de ma vocation. Comme il y avait dans la contrée nombre de personnes réveillées qui se rendaient à Kleinwelke pour entendre la prédication de l'Evangile, nous nous faisions un plaisir de les aller voir et d'assister à leurs petites assemblées, aussi souvent que cela se pouvait faire, et je passais mon temps bien agréablement parmi ces bonnes ames. Je faisais aussi avec ma femme des visites fort agréables dans la Basse-Lusace. Le 24 août 1784, le Sauveur nous réjouit par la naissance de notre premier enfant, Louise-Jacobine.

En 1786, je fus appelé en qualité de Prédicateur de l'Eglise de Herrnhout, où j'arrivai, avec ma famille, le 24 janvier. J'y eus à desservir non-seulement l'Eglise, mais encore les nombreuses sociétés de personnes réveillées, qui y venaient en visite, de divers endroits plus ou moins éloignés, et que l'on visitait volontiers, pour leur encouragement; autant du moins que les circonstances le permettaient. Les supplications que j'adressai souvent au Sauveur avec une confiance filiale, en réclamant son assistance, ne sont pas restées sans effet. Le 24 janvier 1787, nous fûmes réjouis par la naissance de notre second enfant, Sophie-Madelaine.

La même année encore, je fus appelé à Gnadenberg, en qualité de Prédicateur, et j'y arrivai avec ma famille le 21 juin. J'y entrai au nom de Jésus dans les fonctions de mon service; et il daigna me faire éprouver richement sa gracieuse assistance et sa bénédiction.

Mais il arriva que déjà en 1788 je fus appelé à Gnadenfeld, en qualité d'Aide et de Prédicateur, ainsi que d'Ouvrier du Corps des Mariés, conjointement avec ma femme. Nous y pas-

Digitized by Google

sâmes par des circonstances pénibles, mais le Sauveur nous y fit aussi éprouver qu'il se tient près de ceux qui l'invoquent dans leurs besoins. En 1790, on commença l'établissement d'un institut de jeunes garçons; ce qui fut accompagné de bien des difficultés, durant les premières années. On commença avec quatre enfants; mais leur nombre s'accrut peu à peu, tellement qu'il y en avait onze à la St-Michel de 1792. — Le 8 septembre, il me naquit de nouveau une fille, Bénigne-Justine; et notre plus grand désir était que le Seigneur daignât nous accorder la grâce de l'élever aussi à son honneur.

Au mois d'août 1792, je fus appelé de nouveau à Gnadenberg, pour y remplir les mêmes charges; mais il me fallut voir encore, avant mon départ de Gnadenfeld, l'incendie de la maison des Frères Garçons. Ce fut avec peine que je quittai cette chère Eglise, avec laquelle j'avais partagé bien de la joie, et aussi de la douleur. Nous arrivâmes à Gnadenberg le 9 octobre. Pendant notre séjour dans cette Eglise, nous dûmes faire une douloureuse expérience; nous perdîmes successivement nos deux premières filles, l'une à sept ans et l'autre dans sa dixième année. Je dois me taire sur la profonde douleur qu'éprouvent des parents quand ils se voient, pendant l'espace de dix-sept semaines, séparés de deux chers enfants, dont on a les meilleures espérances; mais celui qui en était le Créateur et le Rédempteur, trouvant à propos de les reprendre, notre affaire était de nous résigner à sa volonté.

Au mois de novembre 1794, je reçus une vocation pour Zeist; on m'établit Aide et Prédicateur de cette Eglise, et Aide Provincial des Eglises des Frères à Amsterdam, Haarlem, Ackrum, et Norden en Ostfrise. Mais la guerre nous obligea à renvoyer notre départ pour la Hollande jusque vers les fêtes de Noël; et lorsque nous fûmes à la veille de partir, la seule fille qui nous restait encore, tomba dangereusement malade. Nous étions déjà préparés à son délogement, et résignés à la volonté du Seigneur, s'il exigeait encore ce sacrifice de notre part. Mais il trouva à propos de nous la conserver; et au bout de quelques jours, elle

Digitized by Google

fut assez bien rétablie, en sorte que nous prîmes tendrement congé de la chère Eglise de Gnadenberg le 2 janvier 1795. Nous partîmes par un froid de 20 degrés Réaumur pour nous rendre premièrement à Berthelsdorf, où nous nous restaurâmes pendant plusieurs jours, chez nos frère et sœur Andresen. Ensuite nous continuâmes notre voyage, par une neige profonde et un froid de 22 degrés, jusqu'à Gnadau, où nous arrivâmes heureusement le 29 janvier. Nous y dûmes rester pendant un certain temps; parce que les Français s'étant emparés de la Hollande, nous ne pouvions entrer dans ce pays sans un passe-port du commandant des troupes françaises. Ce ne fut qu'au mois de mai que nous pûmes nous remettre en chemin; et après avoir essuyé bien des peines, des incommodités et des retards, tantôt ici tantôt là, nous arrivâmes pourtant heureusement à Zeist, le 24 mai, et nous y fûmes reçus avec beaucoup de joie et d'amitié. Content et reconnaissant de ce que nous nous trouvions enfin au lieu de notre destination, je ne pus que bénir le Sauveur, tout en me recommandant avec les miens à sa gracieuse conduite, à sa protection et à son puissant secours, afin que je pusse vaquer à l'œuvre importante et pénible qui m'était confiée. Plusieurs circonstances politiques étaient alors bien pénibles, tant pour Zeist que pour les autres Eglises des Frères en Hollande; mais malgré bien des anxiétés et des dangers, nous ne cessâmes pas cependant d'éprouver toujours de nouveau la bonté de notre Dieu et son gracieux secours. Le 6 avril 1796, ma femme accoucha heureusement et à notre grande joie, d'un fils. Après avoir essuyé durant une couple d'années, dans ce temps de révolutions, bien des peines et des incommodités, nous fûmes rappelés de notre poste en 1798, et destinés pour Ebersdorf, moi en qualité d'Aide de l'Eglise, et conjointement avec ma femme, en qualité d'Ouvrier du Corps des Mariés. En prenant congé de l'Eglise de Zeist, nos cœurs étaient pénétrés de confusion et de reconnaissance envers le Sauveur, pour toutes les preuves qu'il nous avait données de son assistance et de ses soins fidèles, pendant le temps que j'y avais exercé les fonctions de ma charge.

Digitized by Google

A Ebersdorf, le Sauveur se déclara aussi en sa grâce pour nous et pour notre service ; il daigna aussi nous faire éprouver d'une façon toute particulière l'amitié et la confiance de l'Eglise.

A la suite du synode de l'Unité en 1801, je fus appelé à Herrnhout pour y remplir les fonctions d'Aide de l'Eglise ; et quoique ce ne fût qu'avec timidité et tremblement que j'acceptasse cette vocation, je l'acceptai cependant avec une confiance filiale au secours gracieux et puissant de mon cher Seigneur. J'arrivai donc au mois de novembre avec ma famille à Herrnhout. Malgré le sentiment que j'éprouvais souvent de mon impuissance, pour vaquer à mon office, je ne puis néanmoins que confesser en toute humilité que le Seigneur était constamment avec moi, pour m'assister et pour soutenir ma confiance dans chaque difficulté qui se présentait. Sa grâce était mon soutien et mon appui journalier ; et la confiance que j'éprouvais de la part de l'Eglise était pour moi une bénédiction de Dieu, qui me conservait d'un jour à l'autre un sentiment de consolation et d'encouragement. En 1808, j'eus la grâce de recevoir du frère Jean-Frédéric Reichel la consécration d'Evêque de l'Eglise des Frères.

En 1810, le 15 mai, j'eus la douleur très-sensible de me voir séparé de ma chère femme, qui délogea après avoir souffert dix mois d'une fièvre d'étisie. Notre mariage avait duré plus de vingt-sept ans, accompagné d'une tendre amitié réciproque qui nous faisait toujours partager et la joie et la peine.

Le 7 avril de la même année, je fus appelé à entrer dans la conférence des Anciens de l'Unité, pour en être membre. Abaissé et pénétré de reconnaissance devant le Sauveur, pour toute l'assistance que j'avais éprouvée de sa part, pendant le temps de mon service à Herrnhout, je quittai cette Eglise au mois d'août pour me rendre avec les miens à Berthelsdorf.

Le 25 février 1811, j'entrai de nouveau dans l'état du mariage avec la sœur Jeanne-Madelaine-Christianne Oldecopp, qui avait été jusque là Ouvrière du Corps des Sœurs-Filles à Kleinwelke. Ce fut du fond de nos cœurs que nous adressâmes au Sauveur

Digitized by Google

nos supplications, et que nous lui demandâmes de vouloir nous bénir par le sentiment consolant de sa douce présence.

Selon le désir que manifesta notre fille, nous la laissâmes partir à la St-Michel 1814, pour aller servir comme institutrice dans la pension de Gnadenfeld.

Quant à notre fils Frédéric-David, qui se trouvait au séminaire à Niesky, et qui était attaqué d'une fièvre de poitrine avec crachement de sang, nous le prîmes auprès de nous, en avril 1815, afin de lui donner nos soins. Mais ni les soins attentifs et fidèles du médecin, ni ceux des parents ne furent capables de rétablir le jeune malade; et quoiqu'il eût toute la disposition que l'on désire pour être employé bientôt avec utilité au service de l'Eglise des Frères, le Sauveur lui avait destiné un sort encore plus heureux, car il décéda plus tôt que lui et nous ne l'avions pensé; il s'endormit doucement le 20 juin 1815 pour aller jouir dans l'Eglise d'enhaut d'une félicité que l'on ne peut exprimer, après être parvenu à l'âge de 19 ans et 11 semaines. Malgré la douleur que me causa cette perte, il était pourtant aussi consolant pour moi de savoir que j'avais maintenant trois de mes enfants en sûreté, dans les tabernacles éternels de la paix et de la félicité célestes.

Déjà dans cette même année, ma femme commença d'être maladive, et cela alla toujours en augmentant; mais le moment de son décès arriva plus tôt qu'elle et nous ne l'avions attendu, car le 29 février 1816, une attaque nerveuse amena sa délivrance. C'est ainsi qu'après cinq ans je perdis derechef une aide très-fidèle que j'avais beaucoup aimée, surtout à cause de ses excellentes qualités.

C'est par là que je finis le récit des circonstances de ma vie; et c'est en même temps avec un cœur pénétré de tristesse et de confusion que je réfléchis à toute ma carrière. Mais je ne puis pourtant que me réjouir avec actions de grâces, en jetant un regard sur mon miséricordieux Sauveur, et en me rappelant la grâce et la charité indicibles dont il a usé envers moi, et la manière dont il m'a conduit dès ma jeunesse et jusqu'à ce jour.

Digitized by Google

Il demeure donc bien décidément vrai que tout en moi n'est que faiblesse et que misère ; mais aussi il n'en est pas moins certain que Dieu mon Sauveur a, par pure grâce, embrassé tendrement mon âme, afin qu'elle n'ait pas le malheur de tomber dans la perdition. Ce qui fait maintenant le sujet de mes instantes supplications, c'est que je sois toujours plus chétif à mes propres yeux et que je devienne toujours plus humble de cœur et toujours plus fermement attaché par la foi à ce Sauveur fidèle, afin qu'il puisse Lui-même me préparer de mieux en mieux pour ma dernière heure, et qu'étant revêtu de ses mérites, je puisse m'endormir heureusement entre ses mains. Enfin, ma dernière confession est et demeure : Voici, Seigneur, un criminel à qui ton sang rouvrit le ciel. —

Telle est sa propre relation, à laquelle sa veuve, Marie-Elisabeth Richter, née Gruner, a ajouté ce qui suit :

Le 15 janvier 1817, j'épousai à Gnadenfrey mon cher défunt mari. Comme il était maladif et qu'il avançait vers la vieillesse, je prévoyais que son état exigerait beaucoup de soins de ma part, et j'en étais un peu peinée ; toutefois je consentis à m'unir à lui au nom du Seigneur, disposée à soulager son fidèle serviteur autant qu'il dépendrait de moi, dans toutes les peines et incommodités de son âge avancé. Je me rappelais en même temps avec reconnaissance la bénédiction que j'avais retirée pour mon propre cœur des discours qu'il avait ci-devant prononcés à Kleinwelke ; la confiance qu'il avait eue constamment au Sauveur, au milieu même de plusieurs dures épreuves, jointe à la petitesse de cœur qui se montrait en toute occasion, m'avait souvent édifiée.

Dans les trois premières années de notre mariage, il avait encore une santé assez supportable, et nous passâmes ce temps-là dans un doux contentement et une tendre amitié réciproque.

Au mois d'août 1819, il eut la joie de bénir à Herrnhout le mariage de sa fille Bénigne-Justine avec le frère Corneille van der Jagt, qui avait reçu la vocation d'Econome de l'Eglise de Neusalz.

Digitized by Google

En 1820, au mois de février, il eut une espèce d'attaque d'apoplexie, accompagnée de violents vomissements de sang; mais par les soins fidèles que lui donna le médecin, il se remit, au point que l'on espérait son entier rétablissement. Cependant il lui resta de la faiblesse qui troubla bien des fois sa sérénité. Néanmoins il ne perdit point sa confiance au Sauveur ni l'espérance de recouvrer encore pleinement la santé. Ce fut en conséquence de cela que nous fimes un voyage à Neusalz, en même temps que pour visiter nos enfants van der Jagt; en sorte qu'il eut une joie véritable de voir que sa chère et unique fille jouissait du bien-être et du contentement. Mais du reste, ce voyage n'eut pas pour lui les suites que l'on en avait espérées, et sa faiblesse alla de plus en plus en augmentant.

Le 6 janvier 1821, il eut une nouvelle attaque, et dès lors il ne quitta plus le lit que rarement; d'ailleurs il n'éprouvait aucune souffrance, et il était souvent assoupi. Ce qu'il y avait surtout de pénible pour lui, et aussi pour moi, c'est que sa langue était embarrassée, et qu'il ne pouvait que très-peu se faire entendre d'une manière distincte. Il y avait bien des moments où le poids de sa situation était pour lui très-accablant; mais ce qui le tranquillisait alors de nouveau, c'était la pensée que sa dernière heure n'était peut-être plus éloignée, et que ce serait le moment où le Sauveur le consolerait sur toutes choses abondamment.

Le 11 mars, il eut une forte défaillance, et dès lors sa faiblesse alla visiblement en augmentant, ce qui ne laissait plus de doute sur l'approche de sa fin. Elle arriva en effet le 19 mars, vers les 7 heures du matin, pendant qu'on lui donnait la bénédiction du Seigneur pour son délogement; c'est ainsi que son ame passa dans les bras de son Rédempteur, au bout d'une carrière de 74 ans et 11 mois. —

La conférence des Anciens de l'Unité a ajouté encore ce qui suit:

Notre bien-aimé frère Hermann Richter, après un service fidèle de trente-quatre ans, dans neuf Eglises des Frères, et

Digitized by Google

après avoir rempli diverses charges de l'Eglise, a passé les dix dernières années de sa vie active comme membre de la conférence des Anciens de l'Unité, dans le département des Aides. Durant cette longue suite d'années qu'il servit dans l'Unité des Frères, il s'est montré constamment un serviteur fidèle et disposé de cœur à employer toutes ses facultés d'ame et de corps pour le Sauveur et pour le peuple des Frères, et cela avec joie et confiance de cœur. Son application et son activité étaient rarement arrêtées, même par sa faiblesse corporelle. Sa simplicité aimable et sa bonne volonté le portaient à accepter avec joie tout ce qui lui était proposé, en recevant le tout comme de la main du Seigneur; son humilité réelle qui cherchait à prévenir ses semblables avec affection et avec respect, et sa cordialité fraternelle le portaient à agir dans un esprit de charité envers tous ceux avec qui il était en relation; il cherchait toujours à se rendre utile, et à contribuer au bien de chacun. C'est de cette manière qu'il fut toujours pour nous un cher et digne collègue; et nous avons d'autant plus à regretter que dans les derniers temps la diminution de ses facultés de corps et d'esprit l'ait mis hors d'état de travailler plus long-temps pour le service de la maison du Seigneur, malgré la bonne volonté qu'il avait encore à cet égard. Mais celui aux yeux duquel la fidélité dans les petites choses et la pureté du cœur sont d'un si grand prix, aura certainement dit aussi à notre bienheureux frère, avec une tendre charité qui l'aura pénétré de confusion, en arrivant auprès des justes parvenus à la perfection : « Bon et fidèle serviteur! puisque tu as été fidèle dans les petites choses, je t'établirai sur beaucoup; entre dans la joie de ton Seigneur! » Quant à nous, nous languissons encore dans l'attente de cette même félicité céleste, dont il jouit maintenant en pleine abondance, jusqu'à ce que le Seigneur daigne enfin nous introduire aussi, par grâce, dans le nombre bienheureux de ses rachetés.



Digitized by Google

ORIGINE DES MISSIONS

DE L'EGLISE DES FRÈRES AU SUD DE L'AFRIQUE.

L'Eglise des Frères avait déjà fondé des missions dans plusieurs contrées du globe, lorsque, en 1736, elle reçut d'Amsterdam l'invitation de tourner aussi ses regards du côté des Hottentots, soumis alors à la Hollande. Dieu qui avait sur ce peuple africain des vues de grâce, mit au cœur des Frères-Unis de répondre à cet appel. En conséquence, ils confièrent au Seigneur le choix d'un ouvrier pour cette contrée lointaine, et le sort désigna Georges Schmidt, qui venait de payer sa fidélité à Christ, par six ans de prison en Bohème. Schmidt, homme de foi, simple comme un enfant, ne tarda pas à se mettre en route. Ses projets ayant trouvé grâce auprès des directeurs de la colonie hollandaise des Indes orientales, ceux-ci lui fournirent, avec des recommandations, tous les moyens d'arriver à sa destination sans frais.

Ce fut en juillet 1737 que Schmidt atteignit le Cap. Son arrivée y fit événement. Grande fut la surprise des Hollandais d'apprendre qu'un homme venait d'arriver dans la colonie qui prétendait convertir les Hottentots. De là toutes sortes de discours et de propos, les uns haussant les épaules, d'autres criant à la folie; tous néanmoins reçurent le missionnaire avec bienveillance; pour lui, il laissa dire, il laissa objecter: Que ma bouche se taise, pensa-t-il sagement, et que le Seigneur lui-même plaide ma cause. Et le Seigneur la plaida et la gagna, nous allons voir comment.

Bientôt s'offrit à Schmidt une occasion favorable de se rapprocher des Hottentots établis à trente lieues du Cap, sur les bords du Sonderend. Il en profita. Le bruit de son arrivée répandit parmi eux une telle joie qu'ils accoururent à sa rencontre avec de la musique. Au moyen de la langue hollandaise,

Digitized by Google

Schmidt put se faire comprendre d'eux, et en peu de temps dix-huit de ces chers indigènes, ayant appris à l'aimer, se fixèrent auprès de lui dans le lieu qu'il avait choisi pour sa résidence et où il avait construit une maison et créé un jardin. Ce lieu fut nommé *Bavian'skloof*, ravin ou vallon des renards. Là le serviteur de Christ donnait dans le jour à ses chers Hottentots de précieuses leçons d'agriculture, les recevait le soir, priait fréquemment avec eux, ayant constamment soin de rapporter tous ses discours à la seule chose nécessaire. Aussi, par la grâce de Dieu, les Hottentots ne tardèrent point à sentir la puissance de ses paroles. Afin de trouver plus sûrement accès à leurs cœurs, Schmidt résolut de se conformer à leur genre de vie, et de se nourrir comme eux de racines crues d'arbres et de plantes. Dans l'école qu'il institua, il eut bientôt la douceur de réunir trente à quarante enfants; parmi les adultes, trois se distinguaient, Africo, Kybodo, Wilhelm. Ce dernier lui dit un jour : « Dussent tous mes gens s'éloigner du Sauveur, je ne l'abandonnerai jamais, car lui seul a les paroles de la vie éternelle. Je ne suis pas encore ce que je devrais être; non, mais je prierai le Sauveur et resterai à ses pieds jusqu'à ce que j'éprouve en mon cœur l'efficace de son sang. » Schmidt reçut aussi de nombreux témoignages de considération et de bienveillance de la part des Hollandais, toujours plus convaincus eux-mêmes qu'il y avait réellement une œuvre à faire parmi les Hottentots.

Après cinq années de travail, l'Eglise des Frères conféra à Schmidt l'ordination. Aussitôt il résolut de poser le fondement d'une communauté régulière et d'une Eglise. Ce fut à son retour d'un voyage entrepris avec Wilhelm, qu'il eut la joie d'introduire dans l'Eglise de Christ, par le saint baptême, cet intéressant Hottentot, les prémices de l'Evangile dans la colonie du Cap. La cérémonie s'accomplit d'une manière si simple, si convenable, si vraiment apostolique que nous ne résistons point au plaisir de la rapporter ici, dans les paroles mêmes du missionnaire.

Digitized by Google

« Chemin faisant », raconte Schmidt, « j'expliquai à Wilhelm la signification du baptême ; puis, arrivé près d'une eau courante, je descendis de cheval, je me mis à genoux avec lui, et nous priâmes ensemble. Après quoi je lui dis : « Crois-tu que le Fils de Dieu est mort sur la croix pour expier les péchés des hommes? — Réponse : Oui. — Crois-tu ne mériter par toi-même autre chose que la condamnation? — Oui. — Veux-tu renoncer à Satan et aux choses mauvaises? — Oui. — Es-tu prêt à souffrir pour l'amour du Sauveur la honte et les persécutions, à le confesser devant tous les hommes et à lui demeurer fidèle jusqu'à la mort? — Oui. — Veux-tu être baptisé? — Oui. » Après cela, continue Schmidt, je le fis entrer dans l'eau et le baptisai au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Je l'appelai Josué. »

Ce touchant récit, chers lecteurs, ne nous rappelle-t-il pas le baptême du premier Africain converti, de ce seigneur de la cour d'Ethiopie que Philippe rencontra et baptisa sur la route de Jérusalem à Gaza la déserte? (Actes VIII.)

A son arrivée chez lui, Schmidt baptisa de la même manière Africo, à qui il donna le nom de Christian, et Kybodo, qu'il appela Jonas ; il baptisa de même deux Hottentotes qui reçurent les noms de Madelaine et de Christine. Ainsi se forma ce premier petit troupeau de fidèles, composé de cinq pauvres Hottentots. Dès lors, ces nouveaux croyants se serrèrent toujours davantage autour de la Parole sainte et du missionnaire bien-aimé qui leur en expliquait les leçons. Certes, c'était là pour Schmidt un début fort réjouissant ; néanmoins il eut à supporter bien des peines, bien des combats intérieurs. Voici ce qu'il écrivait alors (mai 1742) à un ami d'Europe, confident de ses pensées : « Tu peux aisément », lui disait-il, « te faire une idée de ma position et des sentiments qui m'agitent. Parvenu à la cinquième année de mon séjour ici, je me trouve toujours en sentinelle perdue dans le poste avancé où m'a placé le Seigneur, comme un soldat qui a juré fidélité à son chef, qui sacrifiera à ses serments jusqu'à la dernière goutte de son

Digitized by Google

sang, et qui est décidé à ne jamais reculer devant l'ennemi. Le Seigneur m'a confié une grande tâche; souvent il me laisse combattre seul contre mes ennemis et se contente de regarder. Mais il est fidèle : ce qu'il a promis, il le tiendra. Aussi resterai-je fidèle à ce drapeau sanglant de mon Dieu Sauveur et garderai-je le poste où il m'a placé, car il sait que je ne veux que lui, lui seul. Ma vie ne m'est point chère. Aussi long-temps que mes jambes pourront me porter, je ne veux point de repos pour mon corps. Je remettrai à un autre temps les jours de repos, et pour le moment je m'élancerai joyeux au milieu de la bataille; si je succombe, eh bien, Christ est ma vie et la mort m'est un gain! Lui seul connaît les temps qui me sont réservés. »

Mais ce n'était pas seulement de peines intérieures que Schmidt avait à souffrir. Il avait aussi à se plaindre de l'insensibilité des Hottentots. « Vous ne pouvez vous faire une idée », écrivait-il encore en Europe, « de ce qu'est ce peuple. Si je croyais qu'il y eût des hommes que le Seigneur ne voulut pas amener à la connaissance de la vérité, je dirais : Sûrement ce sont ceux-ci; mais non, j'ai la conviction du contraire; la plupart des adultes disent : « Nous avons le sentiment que ce que vous nous dites du Sauveur est la vérité, mais nous ne pouvons pas *croire*. » Ils écoutent tout, mais ils sont comme le roseau que le vent agite dans tous les sens. »

» Que le Seigneur », continue le témoin de Jésus, « que le Seigneur se souvienne de moi pour l'amour de son nom. Oui, qu'il se souvienne de mes larmes et de mes angoisses. Qu'il s'en souvienne pour l'amour de son nom, et non point à cause de moi, car je ne suis digne de rien. Qu'il vienne à mon secours par pure grâce, cela me suffit. Mille fois mieux mourir que de faire honte à son nom! Mais il est des circonstances, des moments où ma pauvre tête ne sait où elle en est; si je ne pouvais m'appuyer sur la foi au sang de Jésus, il me serait impossible d'aller plus loin. Oh! souviens-toi de moi dans tes supplications, peuple élu. » Il s'adressait à l'Eglise de Herrn-

Digitized by Google

hout, en lui demandant la communion de ses prières. « Tu m'es comme une armée quand je dois aller à la bataille. Ah ! qu'il est beau le son de vos trompettes. »

Toutefois Schmidt savait aussi bénir le Seigneur pour les encouragements donnés à ses travaux ; car la main de Dieu reposait visiblement sur lui et sur le petit troupeau d'ames qui l'entourait. Mais hélas, pourquoi faut-il l'ajouter sitôt ?.... En peu de temps s'évanouirent les espérances qu'un si beau commencement avait fait naitre.

La nouvelle se répandit au Cap que Schmidt avait baptisé des Hottentots et y causa une grande sensation. Le clergé tristement jaloux de ces premiers baptêmes dont il enviait l'honneur, voulut soumettre à un examen quelques-uns des nouveaux convertis. Cet examen eut lieu en effet ; on ne trouva à objecter ni à l'état des ames, ni à l'instruction qu'elles avaient reçue ; et néanmoins défense expresse fut faite au missionnaire de baptiser à l'avenir, avant d'en avoir reçu d'Amsterdam l'autorisation spéciale. C'était l'arrêter tout court au milieu de son œuvre. Comprenant tout aussitôt la portée de cette défense, Schmidt prend la résolution de partir sans délai pour la Hollande, afin de lever lui-même, s'il est possible, l'obstacle mis à ses travaux et pour demander en même temps à ses frères un renfort d'ouvriers. En conséquence, il fait ses préparatifs, donne ses instructions jusqu'à l'époque présumée de son retour, et après avoir recommandé au gouverneur son petit troupeau accru jusqu'à quarante personnes, et l'avoir conjuré de ne pas le chasser de Bavian'skloof, il prend congé de ses fidèles Hottentots. Leurs larmes témoignèrent assez de l'attachement qu'ils lui portaient. Schmidt cherche à les consoler par l'espérance d'un prompt retour au milieu d'eux ; il les salue, les bénit au nom de Christ, puis il s'embarque, en mars 1744, pour l'Europe, où il arrive heureusement sous la garde du fidèle et souverain Pasteur.

Mais à peine débarqué, Schmidt voit s'évanouir toutes les espérances qu'il avait conçues. Toutes ses tentatives auprès de la Compagnie des Indes orientales pour retourner au Cap accom-

Digitized by Google

pagné de nouveaux compagnons de service, échouent. Le vent avait changé, l'évangélisation de la colonie n'entrait plus dans les plans de la politique hollandaise. Toutes les sollicitations de l'Eglise des Frères demeurèrent infructueuses. Le pauvre Schmidt était comme écrasé sous le poids de l'accablante pensée que le cher petit troupeau de Bavian'skloof, orphelin de son berger, tomberait rapidement dans la langueur. Cependant une grande consolation le soutenait encore au milieu de ses peines, c'est que Jésus doit régner sur la terre africaine comme sur le monde universel; c'est que toutes les familles des peuples doivent un jour rendre à l'Eternel la gloire due à son Nom.

De temps en temps arrivait en Europe la nouvelle que les brebis de Bavian'skloof attendaient impatiemment leur pasteur, comptant les jours de son absence, soupirant après l'heure bénie qui leur ramènerait leur fidèle conducteur, accompagné de nouveaux messagers de paix. Mais peu à peu le troupeau se dispersa; en 1758 moururent Josué et Christian; les autres membres se disséminèrent, et bientôt l'endroit qu'avait occupé l'intéressant bercail ne fut plus, hélas! qu'une solitude....

Tant que Schmidt vécut, il ne put oublier un instant ses chers enfants de la colonie. Chaque jour, prosterné devant le trône des miséricordes, il faisait monter au ciel en leur faveur de ferventes prières, suppliant le Seigneur de rouvrir au milieu d'eux une porte à sa Parole.

S'il ne fut pas donné au bienheureux Schmidt de voir l'accomplissement de ses vœux, cela fut accordé à d'autres. Il entra le 2 août 1785 dans la joie de son Seigneur; mais à peine eut-il fermé les yeux que déjà l'aurore d'un meilleur avenir luisait sur la colonie du Cap. De nouvelles lettres arrivèrent d'Afrique; elles apprirent que la mémoire du serviteur de Christ était toujours en grand honneur chez les Hottentots, et que les chrétiens du Cap désiraient le rétablissement de la mission de Bavian'skloof. D'une autre part, les préjugés diminuaient en Hollande; l'hostilité contre l'Evangile y cessa même tout à fait. Une nouvelle demande de l'Eglise des Frères, présentée en 1791, trouva

Digitized by Google

de l'accueil, et l'autorisation fut donnée de rétablir la mission, de former parmi les Hottentots des communautés chrétiennes et d'administrer les sacrements. Grande fut alors la joie de tous les amis de l'Evangile, ardente fut leur reconnaissance envers Dieu. Trois frères, Marsfeld, Schwinn et Kühnel, accompagnés des vœux et des supplications de l'Eglise, partirent sans délai pour leur lointaine destination. Arrivés au Cap, en 1792, ils trouvèrent partout des cœurs disposés à les recevoir. Leur premier soin fut d'aller à la recherche de la station dont Schmidt, quarante-huit ans auparavant, avait dû s'éloigner avec larmes. Qui saurait se faire une idée juste de leur émotion lorsqu'après beaucoup de courses, beaucoup de peines, ils découvrirent enfin les traces de son habitation de Bavian'skloof; ces arbres fruitiers que sa main avait plantés; ce magnifique poirier, durant un siècle entier, si riche de fruits et de feuillage, et couvrant de son épais ombrage le jardin de l'établissement. Bien plus vive, bien plus douce encore fut leur joie en retrouvant une femme chrétienne parvenue au dernier période de la vie. C'était Madelaine!.... cette même Madelaine que cinquante ans auparavant Schmidt avait baptisée! Les anciens souvenirs parurent d'abord éteints dans cette pauvre créature; mais bientôt ils se réveillérent et reprirent même quelque vie. L'arrivée des Frères causa beaucoup de joie à Madelaine; les années l'avaient rendue presque aveugle; elle pouvait à peine lire dans le Nouveau Testament que Schmidt lui avait donné; mais elle le conservait du moins comme un précieux trésor.

A peine arrivés dans ces lieux arides, les missionnaires élevèrent pour eux des huttes d'argile; puis ils fondèrent une école qui reçut d'abord vingt-cinq adultes. De tous côtés accouraient les Hottentots, la nouvelle s'étant répandue au loin que Dieu venait de leur envoyer des hommes chargés de leur enseigner la voie du salut, et que de grandes punitions de sa part frapperaient quiconque mépriserait leurs paroles.

L'œuvre des missions fit de rapides progrès; d'année en année le krall (le village) s'étendait; la station prospérait; en peu

Digitized by Google

de temps s'y élevèrent une chapelle, une maison d'école et quelques autres bâtiments publics.

La bénédiction de Dieu reposait évidemment sur les travaux de ses chers serviteurs. Après avoir donné des preuves certaines d'une conversion sincère, plusieurs Hottentots, amenés par eux à la connaissance du Sauveur, furent incorporés à l'Eglise par le baptême. Aussi Bavian'skloof, le ravin des renards, devenu semblable à un jardin de Dieu, quitta son premier nom pour en prendre un qui lui convenait mieux ; il reçut celui de Gnadenthal, qui signifie *val de grâce !*

C'est depuis le premier janvier 1806 que l'établissement porte ce nom et jusqu'à ce jour il a continué à fleurir.

En 1815 et 1816, c'est-à-dire vingt-quatre ans après sa restauration, l'évêque Latrobe, délégué de la Conférence des Anciens, le trouva dans l'état le plus prospère. Informés de son arrivée, les Hottentots accoururent au devant de lui. Leur nombre allait croissant à mesure qu'il s'approchait du village ; on y entre par un chemin bordé de haies vives ; la demeure des missionnaires s'aperçoit sous un bosquet planté par les trois frères restaurateurs de la mission. Quand on a vu Gnadenthal, on ne s'étonne plus de la riante peinture que tous les voyageurs tracent de cet heureux endroit et de son aspect ravissant ; après avoir traversé une solitude inculte où l'on chercherait vainement une seule goutte d'eau pour se désaltérer, un seul arbre pour se mettre à l'abri des rayons d'un soleil brûlant, on se croit tout à coup transporté dans Eden. Au printemps, toutes les habitations sont si bien ombragées qu'à peine voit-on çà et là quelque toit grisâtre percer le feuillage épais qui les domine.

« Les missionnaires et leurs femmes », dit Latrobe, « nous accueillirent avec une cordialité parfaite, tandis qu'assis au pied des chênes vénérables qui ombragent la cour, un nouveau groupe de Hottentots nous souhaitaient la bienvenue par le chant d'un hymne et par tous les témoignages d'un attachement respectueux. » A Gnadenthal, le frère Latrobe fut particulièrement frappé de l'esprit d'ordre, de piété et de recueillement

Digitized by Google

qui régnait dans la maison du Seigneur; la dévotion et la ferveur religieuse des Hottentots pendant le service divin et la participation à la Ste-Cène firent sur son cœur une impression profonde : « Je ne me disais plus : Suis-je à Gnadenthal? mais, suis-je encore sur la terre?... Dans la soirée on chanta l'hymne liturgique qui retrace les souffrances du Sauveur; car », poursuit Latrobe, « ce sujet important de méditation qui pour les fidèles de toute tribu, peuple et langue est le grand moyen de conversion et de civilisation, l'unique source de bonheur, dans le temps et dans l'éternité; oui, ce sujet est et demeurera la base constante de nos instructions, en dépit de tous les moqueurs de ce monde. »

M. Latrobe célébra les fêtes de Pâques au milieu des solitudes de l'Afrique, faisant un voyage d'exploration qui avait pour but de chercher une place convenable pour une nouvelle station. Voici en particulier comment il décrit le vendredi saint. « Ce jour nous appelait », dit-il, « à repasser dans notre esprit le mémorable événement que l'Eglise chrétienne célèbre à ce moment-là. Unis de cœur à nos troupeaux dispersés dans toutes les parties du monde, prosternés avec tous nos frères au pied de la croix de notre Sauveur, nous savourâmes les douces consolations qui naissent du souvenir de ses souffrances et de sa mort. Seuls avec nos Hottentots dans une vallée solitaire, nous ne fûmes pas oubliés de Celui qui a promis d'être avec les siens jusqu'à la consommation des siècles. Nous nous rangeâmes en demi-cercle au bord d'un ruisseau pour entendre la lecture de l'Evangile du jour, et pendant que nous suivions le Seigneur au milieu des scènes de douleur qui accompagnèrent sa mort, nous suppliions l'Esprit-Saint de nous accorder une part à ses mérites, de bénir la Parole de la croix et de l'accompagner de sa souveraine efficace afin qu'elle servît à la conversion d'un grand nombre de païens. »

Enfin, le départ du frère Latrobe eut quelque chose de fort touchant. « Deux cents Hottentots », dit-il, « se pressaient autour de moi; c'était à qui me toucherait la main. Pendant que

Digitized by Google

nous montions dans nos chariots, ils chantaient l'hymne d'adieu. Cent-cinquante nous accompagnèrent jusqu'à la ferme de Badenhorst, où nous fûmes salués par un nouveau cantique. Au moment de nous séparer, je ne pus cacher mon émotion. Jamais je ne m'éloignai avec tant de peine des personnes qui me sont les plus chères, des endroits auxquels je suis le plus attaché. Je me trouvai si bien chez moi à Gnadenthal, tout ce que j'y voyais contribuait si puissamment à entretenir dans mon ame les plus doux sentiments d'amour et de reconnaissance qu'il fallut comme m'arracher de ce lieu. Mes souvenirs me ramèneront souvent sous ces ombrages délicieux consacrés au Seigneur; souvent j'accompagnerai en esprit ces bien-aimés frères dans la maison de Dieu; souvent je serai le témoin de ces solennités si édifiantes; je contemplerai les travaux bénis de ces missionnaires que je chéris; je partagerai leurs joies comme leurs sollicitudes. »

Tel est le récit de l'évêque Latrobe; il rappelle la parole de l'Ecriture : *Le désert a fleuri comme la rose.* Deux ans après sa visite, en 1818, Marsfeld écrivait : « Il y a vingt-cinq ans que nous commençâmes à annoncer l'Evangile en ce lieu, dans une grande faiblesse et une grande infirmité; mais Dieu légitima notre ministère et ouvrit lui-même le cœur de nos Hottentots. Plusieurs d'entre eux ont quitté cette vie, pleins de joie et de confiance dans les mérites de leur Sauveur; quatre-cent-soixante-dix-sept sont enterrés dans notre cimetière. Oh, quelle sera ma joie quand je les verrai tous réunis autour du trône de l'Agneau ! »

NOUVELLES RÉCENTES.

LABRADOR. — L'Harmony nous a apporté l'automne dernier des nouvelles réjouissantes de nos Eglises de Labrador.

Malgré plusieurs événements affligeants on ne peut méconnaître l'œuvre de Dieu en bien des cœurs et nos frères peuvent

Digitized by Google

suivre avec courage leur vocation. Les assemblées sont très-fréquentées et les Esquimaux savent apprécier le don du Nouveau Testament qui vient d'être traduit en entier dans leur langue, et dont nous devons l'impression à la *Société biblique britannique et étrangère*. Les enfants ont fréquenté l'école avec plaisir, et l'examen qu'ils ont subi à la fin de l'hiver nous a fourni de beaux témoignages de leur application. L'hiver dernier n'a pas été des plus rigoureux, et la pêche a été en général si productive qu'il n'y a eu disette nulle part. A Naïn on en fut menacé, mais dans le moment de la détresse, les Esquimaux firent une pêche abondante de veaux-marins. Dans cette communauté les naturels souffrirent d'une dyssenterie épidémique; la santé de nos frères Fritsche et Sellenschlo a été souvent chancelante durant cet hiver. Dans toutes les autres stations la santé a été bonne.

A Naïn, nos frères ont pu, au mois de mai, commencer la nouvelle aile de l'église, dont l'extérieur fut entièrement terminé dans le courant de l'été. Le commerce avec les habitants du sud, qui se sont fixés dans le voisinage de cette Eglise, continue à être funeste à son état intérieur; cependant plusieurs de ceux qui ont été précédemment séduits sont rentrés dans la bonne voie. Les habitants de Hoffenthal ont montré plus de prudence dans leurs rapports avec ces gens-là, et nos missionnaires ont eu la joie non-seulement de pouvoir réadmettre tous ceux qui avaient été exclus, deux personnes excepté, mais aussi de voir revenir, dans l'intention de se joindre à l'Eglise, dix-huit personnes qu'ils considéraient comme des brebis égarées. Quelques-uns d'entre eux s'étaient appliqués pendant leur séjour dans le midi à enseigner la lecture à leurs compatriotes; ceux-ci vinrent à Hoffenthal, écoutèrent attentivement les discours tenus dans les assemblées et demandèrent des Nouveaux Testaments; nos frères les leur donnèrent volontiers, après quoi ils se rendirent aussi vers les Esquimaux qui demeurent le plus près d'eux pour les presser de venir au Sauveur. Les commerçants européens fixés parmi eux semblent désirer eux-mêmes que ces Esquimaux soient instruits dans le christianisme.

(La fin à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

DISCOURS

ADRESSÉ A L'EGLISE DE HERRNHOUT, LE 5 AOUT 1774.

TEXTE : *Attends-toi à l'Eternel, demeure ferme et il fortifiera ton cœur. Oui, attends-toi à l'Eternel.* Ps. 27, 14.

Seigneur Jésus, ce n'est qu'en Toi
Que j'espère en ce monde;
Oui, c'est sur Toi seul que ma foi,
Mon Dieu Sauveur, se fonde.

141, 1.

Voilà le point sur lequel roule tout notre train de grâce. Mettre toute notre confiance en Jésus seul, regarder continuellement à Lui, s'attendre à son secours et à son regard qui est la délivrance même, voilà tout.

En apprenant à connaître de mieux en mieux notre extrême corruption, et à désespérer de tout autre secours, nous ne devons jamais perdre confiance, mais nous reposer avec assurance sur le Sauveur qui peut et qui veut nous assister et nous soutenir. Mais c'est ici une leçon que l'on n'apprend pas de la chair et du sang, et dont la pratique n'est point au pouvoir de la nature, qui est tellement gâtée que l'homme essaie tout au monde pour se sauver par ses propres efforts, avant de se résoudre à recourir à Jésus, à se jeter à ses pieds, et à lui demander grâce. Ce funeste penchant à se sauver par ses propres efforts, est commun et naturel à tous les hommes ; on le rencontre non-seulement chez les païens, mais aussi dans le monde chrétien ; et dans le sein même de notre Eglise on en trouve des traces. Quand on y fait bien attention, on ne peut qu'être frappé de l'extrême dépravation de la nature humaine, également superbe et misérable. Ne trouve-t-on pas dans toutes les religions nombre de gens qui cherchent leur salut dans leurs bonnes œuvres,

Digitized by Google

qui pensent se sauver par leurs propres travaux, ou par le secours de quelque autre créature, et non par le Sauveur seul.

De nos jours on tâche surtout de persuader aux hommes que la corruption de leur nature n'est pas tellement grande qu'il ne leur reste assez de lumières et de forces pour se corriger et pour devenir vertueux par la voie du raisonnement, par les motifs et les préceptes d'une morale philosophique. Mais quand le Saint-Esprit nous découvre notre corruption jusqu'au fond, alors cette fausse confiance en nos propres forces et en nos bonnes résolutions tombe ; on se voit sans appui, et il ne nous reste de ressource que le Sauveur, ses mérites et sa grâce. Heureux et bienheureux tous ceux qui se sont vus et sentis assez misérables pour être poussés à avoir recours à Jésus dans leur détresse ! Il n'y a point de salut en aucun autre, et il n'y a point de nom qui soit donné aux hommes par lequel il nous faille être sauvés que le nom de Jésus. Un homme qui croirait avoir fait toutes les bonnes œuvres possibles et avoir tenu une conduite irréprochable, ne serait toujours qu'une pauvre créature condamnable et perdue tant qu'il est hors de Jésus et qu'il n'a pas cherché et obtenu la rémission de ses péchés par le sang du Sauveur.

D'un autre côté, il n'est pas moins vrai que tout pécheur quelque misérable et corrompu qu'il soit, trouvera l'entière délivrance du joug de la corruption et de la malédiction dès qu'il aura recours tel qu'il est au Sauveur. C'est donc ici le point sur lequel repose tout le salut d'une ame pécheresse, le point sur lequel nous insistons particulièrement dans notre Eglise ; c'est que chacun pour sa propre personne soit venu au Sauveur en pauvre pécheur, et qu'il ait éprouvé l'efficace de son sang pour la rémission des péchés ; que l'on ne se contente point d'avoir entendu et compris quelque chose de la vérité de l'Evangile, mais que le cœur puisse attester et dire : « Le Sauveur m'a reçu » en grâce, moi pécheur pauvre et misérable ; il m'a lavé de mes » péchés par son sang, il les a tous noyés dans l'océan de sa mi- » séricorde ; il n'en existe plus aucun pour lequel je puisse être » accusé devant Dieu, tout est pardonné, tout remis. Lorsque

Digitized by Google

» je me voyais à bout de toutes mes ressources et gisant dans » mon sang, le Saint-Esprit m'a fait lever les yeux sur l'Agneau » de Dieu immolé pour les péchés de tout le monde et pour les » miens. Le Sauveur s'est approché de mon ame, il a embrassé » tendrement ma personne. Je me suis attendu à Lui, et je n'ai » point été confondu. » Depuis lors, depuis notre réception en grâce, le Sauveur est et demeure toujours celui à qui nous nous attendons, notre unique appui, celui vers qui « notre cœur regarde, brûlant d'un saint amour ». Nous sentons de mieux en mieux que nous ne pouvons pas nous soutenir nous-mêmes, et ce sentiment de notre faiblesse fait que nous regardons sans cesse à Jésus l'Auteur et le Consommateur de la foi. S'il ne se tenait pas toujours près de nous, s'il nous cachait sa face, s'il nous abandonnait à nous-mêmes, ce serait aussitôt fait de nous. L'amour qu'il avait répandu dans notre cœur se refroidirait incontinent et ne tarderait pas à s'éteindre entièrement. Quand donc notre corruption vient à reparaître, quand nous nous apercevons de quelque chose qui pourrait troubler la paix de notre ame, ne cherchons pas à y apporter nous-mêmes remède, mais ayons aussitôt recours à Jésus et à ses Plaies. Mais ce n'est pas seulement dans le cas d'un accès semblable que nous devons recourir au Sauveur; nous devons le faire aussi dès que nous remarquons que le cœur n'est pas bien sensible à son amour, qu'il ne vit pas dans la pleine jouissance de ses mérites; alors loin de nous tranquilliser nous-mêmes, de nous distraire pour dissiper nos inquiétudes, nous devons plutôt nous livrer à la douleur et pleurer aux pieds de Jésus jusqu'à ce qu'il nous console par son regard de grâce, et qu'il renouvelle à notre cœur le sentiment de sa paix. Si le Sauveur peut nous mettre dans cette disposition de cœur, s'il peut nous faire entrer dans cette liaison intime avec Lui, nous ne serons plus exposés à nous plaindre de sécheresse et de manque de force et de vigueur. Au lieu que si nous cherchons à nous aider nous-mêmes, nous verrons bientôt que le cœur tombe dans la langueur, et que nous ne sommes pas dans le chemin de la paix; et si le péché ne fait

Digitized by Google

pas aussitôt de nouveaux efforts, du moins le commerce intime avec le Sauveur est troublé et interrompu. Attendons-nous donc à Lui sans cesse; « que notre cœur le désire, que notre ame soupire après Lui nuit et jour. » Comme c'est là la force et le soutien de chaque ame en particulier, il en est de même à l'égard de l'ensemble de l'Eglise. « Seigneur Jésus, ce n'est qu'en Toi que j'espère en ce monde. » En jetant les yeux sur notre pauvreté et nos misères, nous pourrions aisément nous alarmer en pensant : « Serons-nous aussi fidèles au Sauveur, lui demeu-
» rerons-nous attachés jusqu'à la fin? ne pourrait-il pas survenir
» des circonstances qui nous fissent perdre de vue le grand
» point de notre vocation pour lequel le Saint-Esprit nous a ras-
» semblés? » Mais attendons-nous au Sauveur, mettons en Lui seul notre confiance, et nous ne perdrons point courage. Quand nous ne verrions en nous et autour de nous que défectuosités et faiblesses, notre foi s'en tiendra à sa fidélité. Si nous sommes en détresse,

« Sans aide et secours humain,
Jésus nous tendra la main. »

Il est le Chef et l'Ancien de notre Eglise, nous la poserons sur son cœur, il se montrera à son égard le Sauveur de son Corps, et

« Tant que Jésus régnera,
Son peuple élu prospérera. »

BIOGRAPHIE

DU FRÈRE JEAN-CHRISTOPHE SCHREIBER, DÉCÉDÉ A BRUNSWICK, LE 13 MARS 1836.

Eternel, Eternel! Dieu fort, pitoyable, miséricordieux, tardif à la colère, abondant en gratuité et en vérité, ôtant l'iniquité, le

Digitized by Google

crime et le péché et qui ne tient point le coupable pour innocent! Ce ne sera que lorsque je verrai ta face que je t'exalterai dignement pour tous les bienfaits dont tu m'as comblé durant mon séjour ici bas, moi le plus grand des pécheurs. C'est alors que, pénétré de reconnaissance, je pourrai, ô mon très-cher Sauveur, baiser tes pieds percés pour mon élection de grâce, et te bénir de toute la patience dont tu as usé envers moi depuis que mon cœur te connait.

Je naquis le 3 mars 1768 à Lubeck, où mon père exerçait la profession de chaudronnier. Ma mère était une femme fort pieuse qui chantait souvent des cantiques spirituels et fréquentait assidûment les sermons auxquels elle avait aussi l'habitude de conduire ses enfants. En ménagère fort active, elle s'entendait très-bien à occuper constamment ses enfants d'une manière utile, ce qui nous préserva de mauvaises compagnies. A l'âge de huit ans je devais raccommoder moi-même mon linge et mes habillements, de même que ceux de mes frères et sœurs, et cette occupation m'a encore été fort utile par la suite. Combien de larmes de gratitude n'ai-je pas versées plus tard sur le tombeau de ma chère mère en me souvenant de ses exhortations pieuses et du soin qu'elle avait pris à me rendre laborieux et actif. C'est à elle que je dois l'habitude que j'ai contractée d'employer mon temps d'une manière utile, de sorte que l'oisiveté m'a toujours été à charge.

Je perdis cette excellente mère à l'âge de dix ans. Par amour pour nous, mon père résolut de ne pas se remarier; mais il se répentit dans la suite de cette résolution. Quoiqu'il lût beaucoup dans la Bible et qu'il remplit sa vocation avec la plus grande fidélité, il ne possédait cependant pas les dons nécessaires pour soigner convenablement l'éducation de ses enfants. Nous étions souvent sans surveillance, et moi surtout, entraîné par les garçons de mon âge, je m'adonnai bientôt au péché de diverses manières. Cette époque a été pour moi par la suite la source de beaucoup de chagrins.

Mon père désirant que j'apprisse son état, me fit commencer

Digitized by Google

mon apprentissage chez lui à l'âge de treize ans. Je fus traité par lui-même et par ses ouvriers avec la plus grande sévérité ; mais comme personne ne prenait soin de mon ame, j'étais entièrement abandonné à moi-même sous ce rapport. Les mauvais penchants et le goût du monde s'accrurent en moi d'année en année. A l'insçu de mon père je prenais part à tous les amusements frivoles, et comme mon esprit n'était plein que de mauvaises choses, je restai insensible pour les choses célestes, vivant dans le péché et la sensualité. Je me rappelle cependant l'émotion que j'éprouvai un jour en lisant l'histoire de la passion de Jésus. Je versai beaucoup de larmes, mais on m'enleva le livre en me disant qu'on ne devait lire cette histoire qu'au temps de la passion.

Lorsque j'eus dix-sept ans, mon père prit un instituteur pour nous préparer à la Sainte-Cène, moi et ma sœur cadette. Mais comme mon cœur était rempli de vanité, je ne reçus aucune impression salutaire de ces instructions. Lorsqu'elles furent terminées, notre instituteur nous conduisit au pasteur qui après nous avoir adressé quelques questions, nous admit à la préparation pour la Sainte-Cène, à laquelle cependant nous ne pûmes prendre part d'abord, nos habits n'étant pas encore prêts. J'approchai de la table sainte avec crainte et tremblement ; il me semblait que j'étais appelé à comparaitre devant le tribunal de l'Eternel pour y être jugé. Quoique par la suite j'eusse toujours ce même sentiment en prenant la Sainte-Cène, je ne pus pourtant pas me résoudre à abandonner mes plaisirs mondains et me contentai de ne pas prendre part à la danse les jours de communion.

Comme la main invisible de Dieu me préservait cependant de fautes grossières, je ne m'imaginai pas qu'il fût nécessaire que je me convertisse ; je croyais, au contraire, mener une vie fort réglée parce que j'assistais au service divin et qu'outre cela je faisais à nos domestiques chaque dimanche la lecture d'un sermon. Un jour que je voulais participer à la Sainte-Cène, mon père saisit cette occasion pour me faire de sérieuses représen-

Digitized by Google

tations qui m'engagèrent à m'examiner en face des dix commandements. Tu n'adores pourtant aucune image taillée, pensai-je en lisant le premier commandement. Je ne pouvais pas trouver non plus que dans ma conduite si rangée je pusse me faire le reproche de prendre le nom de l'Eternel en vain. Venant au troisième, mon cœur me fit de vifs reproches de ce qu'en me livrant à des plaisirs criminels j'avais souvent manqué à la sanctification du dimanche. J'en fus honteux et je cessai mon examen.

A l'âge de dix-neuf ans j'éprouvai un grand désir de voir le monde. Je me liai avec un jeune homme de ma profession nommé Weilander, et nous résolûmes de faire notre tournée ensemble. Mon pére y ayant donné son consentement, avait mis à mon insçu dans mon portefeuille un billet qui contenait ces mots : « Crains Dieu et garde-toi de faire le mal, car tu pécherais contre les commandements de l'Eternel » : paroles qui pendant quelque temps me firent une impression salutaire.

J'avais une grande envie de me rendre dans les environs de Nuremberg, mais comme nous apprîmes qu'il y avait à Dresde une partie de plaisir qui faisait grand bruit, nous résolûmes de nous y rendre et d'y prendre part. Après avoir assisté à ces fêtes, nous trouvâmes tous les deux de l'ouvrage chez un maître nommé Neuschutz, à Hochstædt près d'Eisleben. Nous aimions les gens du monde et en étions aimés en retour. En revenant un jour de l'église, mon ami me demanda de quoi le pasteur avait parlé. Comme je n'en savais plus rien, il me dit : « Est-ce que Satan a déjà enlevé la Parole de ton cœur ? » Cet avertissement m'émut profondément.

J'avais passé une année à Hochstædt, lorsque le bon Berger commença à rechercher sa pauvre brebis égarée. Je voulais quitter cet endroit, et mon maître voyant qu'il ne pouvait me retenir me conseilla de me rendre chez son père, établi près de Nuremberg. Mon envie de voir cette contrée se réveilla et j'acceptai sa proposition. Il me donna aussi une lettre de recommandation pour son beau-frère, établi à Ebersdorf, sans me dire

Digitized by Google

cependant que ce lieu était une Eglise des Frères, dont au reste je n'avais encore jamais entendu parler. J'arrivai donc dans cette Eglise sans savoir que je me trouvais au milieu des Frères. Le bon accueil et les bienfaits du frère Neuschutz à Ebersdorf me furent très-agréables ; il fit venir un frère pour emballer mes effets et pendant ce temps nous allâmes promener ; je lui fis remarquer que j'étais surpris qu'il eût laissé cet homme-là seul dans sa chambre sans fermer son bureau ; il me répondit : « Nous ne nous prenons rien l'un à l'autre. » Tout ce que je vis et tout ce que j'entendis me frappa tellement que je ne pouvais comprendre qui étaient les gens parmi lesquels je me trouvais.

Je me rendis ensuite chez le père de mon précédent maitre qui me donna de l'ouvrage. Sa vie chrétienne et celle de sa femme me fit une telle impression que je me disais : Ces gens sont certainement guidés par l'Esprit de Dieu, et toi tu l'es par l'esprit du monde. Cette pensée me causa une angoisse qui m'avait été entièrement inconnue jusqu'alors. Pour en être quitte, je résolus au bout de deux mois, de retourner auprès de mon ami Weilander à Hochstædt. La sœur Neuschutz dit à cette occasion à son mari : « Cet homme est réveillé, ne le laisse pas partir. » Mais il lui répondit : « Le Sauveur ne le laissera pas sortir de ses filets. » Il me donna une lettre de recommandation pour un frère à Neuwied. Chemin faisant je fus arrêté par l'idée que je pourrais bien être retenu chez les Moraves si j'allais à Neuwied, et je préférai de me rendre directement auprès de mon ami Weilander, où j'espérais trouver le repos de mon ame angoissée. De Francfort je me rendis à Neudientendorf pour y voir le fils du frère Neuschutz, et je lui demandai si l'on y donnait aussi de l'ouvrage aux garçons de métier ; il me répondit : « Oui, s'ils veulent se convertir. » Cela me fit penser que ces gens se croyaient meilleurs que les autres et me donna de l'aversion pour les Frères.

Mon ancien maitre me reprit à son service ; mais loin de trouver dans la société de mon ami le repos que je cherchais,

Digitized by Google

nous eûmes au contraire plusieurs discussions désagréables qui nous désunirent et qui me décidèrent à le quitter secrètement. Dans ce but je transportai dans un coin du jardin mes effets, que je n'y retrouvai plus, lorsque pendant la nuit je voulus aller les reprendre. Le lendemain matin, je répandis bien des larmes en pensant à la perte de mes habillements; mon ami en voyant mon chagrin, m'avoua en m'embrassant qu'il était lui-même l'auteur du vol, et nous nous réconciliâmes.

Le Seigneur voulant me préparer à ma conversion, permit que je tombasse par ma propre faute dans des égarements dont la découverte n'aurait pas manqué de me déshonorer. Dans cette perplexité, mon ami me donna un jour une lettre de M. Neuschutz le père, qui m'engageait à revenir auprès de lui parce qu'il devait couvrir en cuivre un clocher dans les environs de Nuremberg. Je reconnus aussitôt cette offre comme venant de Dieu, et je dis ouvertement à mon ami : « J'accepte cette proposition et je ne reviendrai plus auprès de toi; si tu veux être avec moi, il faut que tu me suives; je me rends auprès des Moraves. » Il s'effraya et crut que j'avais perdu l'esprit; mais j'ajoutai encore : « Ces gens vivent autrement que nous, et pour nous, il faut aussi que nous changions de conduite. »

Je revins donc au lieu duquel je m'étais éloigné quelque temps auparavant, et où le vieux frère Neuschutz m'accueillit avec beaucoup d'amitié. A la veille de commencer mon ouvrage, il m'engagea à bien considérer le danger auquel je serais exposé, et il m'exhorta à rechercher le Sauveur et à lui demander la rémission de mes péchés, parce qu'il serait très-possible qu'en tombant du clocher je perdisse la vie. Ses exhortations pénétrèrent mon cœur. En effet, j'ai éprouvé pendant cet ouvrage, à plusieurs reprises, l'assistance et la protection toute particulière du Seigneur.

Un jour je tombai d'une certaine hauteur dans l'intérieur de la tour, et grâces aux remèdes efficaces qu'on m'administra pour les maux de poitrine que je ressentais de cette chute, je fus

Digitized by Google

bientôt rétabli. Une autre fois, le vent emporta plusieurs plaques de cuivre que j'avais devant moi et que je retrouvai au pied de l'édifice, ce qui me fit faire de sérieuses réflexions. Un jour que je me trouvais dans l'intérieur de la coupole de la tour, le vent me fit tomber à la renverse et je pus me retenir au mouchoir de cou d'un homme qui se trouvait en dehors sur l'échafaudage; celui-ci en me retenant avec présence d'esprit, m'empêcha de perdre l'équilibre et me déposa à ses pieds sans connaissance. Un samedi soir, voulant encore aller à Nuremberg après avoir fini mon ouvrage, et ne me souciant pas de me charger de mes outils pour descendre, il me vint la folle idée de les mettre tous dans un sac et de le jeter en bas; le sac tomba sur une pierre mortuaire d'un pied et demi d'épaisseur et la cassa entièrement; une partie des outils fut endommagée et le sac déchiré en plusieurs morceaux. Cet événement me fit vivement penser quel serait mon sort si j'avais le malheur de tomber moi-même. Tous ces avertissements étaient pour mon esprit orgueilleux de sensibles humiliations de la part du Seigneur qui avait en vue de me préparer de plus en plus à comprendre l'œuvre que le Saint-Esprit voulait faire en moi.

Après avoir terminé le clocher, je passai un temps de recueillement qui me devint extrêmement salutaire. Je commençai à réfléchir à ma carrière passée, et j'eus la conviction que Dieu me voyait d'un œil tout différent que le monde ne me voyait. Je me sentais hors de la communion de Dieu, je me comparais à une brebis égarée, et je commençai à me repentir amèrement de mes fautes passées. J'ignorais absolument qu'il existât du secours pour moi, et comme je n'avais qu'une connaissance très-superficielle de la Parole de Dieu, je croyais que mon cœur resterait toujours travaillé et chargé, ce que je considérais comme un juste châtiment, dû à mes offenses. Dans cet état déplorable, je perdis l'appétit et mes forces diminuèrent visiblement. La vieille sœur Neuschutz qui s'en aperçut me demanda un jour quel était le sujet de ma tristesse. Je lui répondis que je ne pouvais le lui dire; mais elle reprit: « Je le sais déjà,

Digitized by Google

mon ami, mais je voudrais l'entendre de votre bouche. » Après lui avoir confié mes peines, elle me dit : « Vous êtes un de ces pécheurs que le Sauveur voudrait rendre heureux et qu'il invite dans sa Parole à venir auprès de Lui. Allez dans votre chambre et exposez-lui en simplicité tout ce qui vous tourmente, comme vous venez de me le confier. Il vous soulagera, soyez-en sûr. »

Etonné que ce fût là tout ce que j'avais à faire, je me rendis aussitôt dans ma chambre, et ployant pour la première fois de ma vie les genoux devant le Sauveur, je lui confessai toutes mes iniquités. Une lueur de son amour me pénétra et j'éprouvai les délices de sa proximité. Cela m'engagea à m'approcher journellement de lui par la prière, et je savourai de plus en plus le bonheur de ses consolations. Son amour me rendit joyeux, simple et humble, et je perdis entièrement le goût du monde parce qu'un bonheur bien plus précieux était devenu mon partage.

A l'approche de Pâques, je fus invité par quelques frères à les accompagner à Ebersdorf. J'appris en même temps qu'on y célébrerait la Sainte-Cène le Jeudi-Saint, et j'espérai qu'il me serait permis d'y participer avec l'Eglise. Cet espoir me porta à méditer sur l'amour avec lequel le Sauveur se plait à regarder son peuple quand il célébre la Sainte-Cène à ses pieds. Je me trouvais si bien dans ces heureuses méditations qu'il me semblait être au milieu des communiants ; je passai dans ces sentiments trois jours, en répandant bien des larmes d'amour et sans me douter que c'était une préparation à la Sainte-Cène que mon Jésus voulait faire avec moi. Le troisième soir, m'entretenant en prière avec le Sauveur, il s'approcha de mon ame d'une manière si inexprimable que je fondis en larmes et que, comme en extase, je ne conservai plus que cette pensée : « Rien que toi, ô Agneau de Dieu ! » Lorsque je fus revenu à moi et que je m'aperçus que j'étais encore ici-bas, je me mis à prier en disant : « C'est moi, misérable, qui t'ai attiré, ô mon

Digitized by Google

Jésus, les douleurs et la mort que tu as souffertes, et c'est ton amour qui enflamme mon cœur! »

Bientôt après la sœur Neuschutz vint auprès de moi et me dit: « Nous avons ce soir une réunion à laquelle vous feriez bien de vous rendre. » C'était un jour de communion de l'Eglise des Frères, et les frères de la diaspora de cet endroit se rassemblaient à l'heure à laquelle l'Eglise du Seigneur s'approchait de la table sainte, pour demander au Sauveur qu'il leur fît part des miettes qui tombent de la table de ses enfants. Pendant le chant d'un verset de cantique, le Saint-Esprit me fit la grâce de reconnaître que j'avais passé de la mort à la vie, et je considérai avec un sentiment délicieux ce moment comme le jour de ma nouvelle naissance. C'était le 15 janvier 1789. Par la suite j'en ai toujours célébré l'anniversaire, en offrant au Sauveur l'expression de ma reconnaissance toute particulière pour le bien qu'il avait fait à mon ame.

Mon ancien ami Weilander me rejoignit après quelque temps. A sa légèreté je reconnus de quels égarements le Seigneur avait daigné me préserver. La société de cet ami me devint à charge, et comme je voulais prendre la Sainte-Cène le dimanche suivant, je le priai de me laisser tranquille au moins cette semaine-là. Il en fut frappé et déclara qu'il voulait y participer avec moi. Il fréquenta ensuite les assemblées dans lesquelles l'Esprit de Dieu le réveilla. Plus tard il devint membre de l'Eglise de Neuwied, mais son caractère léger le porta à quitter l'Eglise peu de temps après.

Bientôt après l'époque de ma réception en grâce, j'eus le sentiment que j'étais destiné à faire partie de l'Eglise des Frères. Mais comme mon vieux père avait l'intention de me céder sa maison et son commerce, ni moi ni d'autres ne pouvions prévoir de quelle manière ce vœu de mon cœur pourrait se réaliser. Je l'exposai cependant à mon père par écrit, en lui parlant de ce que le Sauveur avait fait à mon ame. Il en fut tellement effrayé qu'il s'en entretint avec le pasteur du lieu. Celui-ci lui conseilla de me faire revenir sur le champ, ajoutant

Digitized by Google

qu'il serait possible que les Moraves me fissent mourir si je voulais un jour les quitter. Mon père alarmé exigea mon retour à Lubeck. Je consultai les frères qui me conseillèrent d'obéir à mon père et de retourner chez lui.

La joie que mon père témoigna en me revoyant fut extrême, et il voulut me préparer un festin semblable à celui de l'enfant prodigue. Je le remerciai de ce qu'il voulait faire pour moi, en le priant d'attendre pour donner ce festin l'arrivée de quelques frères en voyage pour Sarepta, ce qui eut effectivement lieu.

Une lettre de mon frère cadet à ma sœur, dans laquelle il lui disait qu'il avait appris que j'avais embrassé une autre religion, et la priait de lui dire ce que je croyais maintenant, m'étant tombée par hazard entre les mains, me donna l'occasion de lui faire part de la grâce que j'avais éprouvée, et cette circonstance devint l'occasion de son réveil. Il me demanda une lettre de recommandation pour l'Eglise de Gnadau, où il se rendit à l'insçu de mon père.

Lorsque cette affaire devint publique, je fus regardé comme le séducteur de mon frère. Ma sœur se prononça contre moi en disant : « Pour vous, Christ vous est devenu inutile et vous êtes déchu de la grâce, mais celui qui vous a séduit quel qu'il soit, en portera la juste punition. » On me cita devant le pasteur que mon père avait consulté à mon égard ; celui-ci tâcha de me ramener à la vraie foi et me dépeignit le chemin du ciel comme étant fort large ; mais moi, je lui déclarai franchement que le chemin était fort étroit pour un véritable chrétien, et je lui parlai avec chaleur, m'en rapportant à la Bible, de la grâce qu'avait éprouvée mon cœur. Le résultat de cet entretien fut qu'il déclara à mon père qu'il pouvait se tranquilliser à mon égard et que j'étais sur le bon chemin.

Comme mon père s'affaiblissait de plus en plus, et qu'il était parfaitement content de la manière dont je dirigeais les affaires de son état et dont je le soignais dans sa vieillesse, il désirait que je me chargeasse entièrement de ses affaires et de son

Digitized by Google

ménage. Il fit un jour appeler à cet effet ma sœur cadette auprès de son lit, lui prit toutes les clefs et me les remit en disant : « Tu es un chrétien auquel on peut confier quelque chose. » Cette action m'attira l'inimitié de ma sœur à un tel point qu'elle en vint à mon égard à des voies de fait. Lorsque je m'en plaignis à mon père, il me dit : « Si tu veux être chrétien, tu dois lorsque tu es frappé sur une joue, présenter aussi l'autre. » Il me proposa ensuite de me marier avec une fille fort honnête ; mais comme je ne pouvais rien imaginer de plus triste qu'une union avec une personne qui ne partageait pas mes sentiments religieux, je refusai cette proposition.

J'étais encore tourmenté d'un autre côté, par mes anciens camarades avec lesquels j'avais vécu dans le péché et qui employaient maintenant toutes sortes de moyens pour m'enlacer de nouveau dans leurs filets. Mon angoisse me porta à me rendre à Altona pour y demander le conseil des Frères. Ma confiance que le Sauveur me protégerait contre le monde et ses séductions, et qu'il me garantirait comme la prunelle de son œil fut affermie par cette visite ; j'en revins même avec la conviction qu'il me conduirait un jour dans l'Eglise des Frères.

Pendant cet intervalle, la maladie de mon père avait fait de rapides progrès et l'empêcha de me presser davantage d'accepter ses propositions. Ce qu'il y avait de plus triste pour moi dans ma ville natale, c'était la grande indifférence qui y régnait quant à la seule chose nécessaire. Le peu de personnes pieuses qui s'y trouvaient, se tenaient dans la retraite et m'étaient demeurées inconnues ; car le souvenir des persécutions précédentes qui avaient été dirigées contre les Frères, et entr'autres contre le frère Kersten dont la maison avait été assaillie pendant une réunion, ne s'était pas encore effacé ; je n'avais personne à qui je pusse ouvrir mon cœur, et je me sentais très-isolé. Autrefois, quand je voulais parler à mon père du salut de son ame, il me répondait : « Veux-tu me convertir, moi qui suis plus âgé que toi ? » Maintenant que sa fin approchait, il devint désireux de la grâce de Dieu en Jésus-Christ. J'eus la

Digitized by Google

joie d'entendre qu'il s'adressait à Jésus dans ses prières, et il me dit un jour : « Je vois bien maintenant que tu ne peux pas te trouver bien ici, retourne donc auprès de tes gens après ma mort. » Comme j'avais précédemment causé beaucoup de chagrin à mon père, il me fut bien doux de le soigner jusqu'à sa fin, et j'obtins la bénédiction attachée à l'observation du cinquième commandement.

Le lendemain de sa mort j'écrivis au frère Winkler à Ebersdorf que j'étais libre, et le priai de me trouver une place quelconque dans une Eglise.

Après l'enterrement de mon père, j'eus beaucoup à souffrir lorsqu'on apprit que j'avais l'intention d'abandonner sa maison. Mes parents me firent les propositions les plus avantageuses pour m'engager à y rester; mais je leur déclarai avec franchise et avec joie que je ne connaissais d'autre trésor que le sang de Jésus-Christ.

Un riche négociant, membre du sénat, qui fournissait à mon père du cuivre et qui lui était très-attaché, me fit appeler auprès de lui et me fit les plus belles promesses si je voulais être le successeur de mon père dans son métier; je le remerciai de sa bonté et de ses offres disant que je ne pouvais pas les accepter. Son oncle m'accosta un jour dans la rue avec tant de violence qu'il se forma autour de nous un attroupement : « Voulez-vous vous rendre à Herrnhout, capitale des Moraves? » me demanda-t-il brusquement. Je lui dis qu'il y avait plusieurs Eglises des Frères où je pourrais me rendre. Il se tranquillisa enfin et me tendit la main en me disant : « Je désire que Dieu vous dirige par son Saint-Esprit. » — « C'est ce que je demande chaque jour », lui répondis-je en le quittant.

Même des pauvres qui recevaient des secours de la maison de mon père, m'arrêtaient dans la rue pour me prier avec larmes de rester, tellement que je ne pouvais plus sortir de jour.

Mon oncle qui était en même temps mon tuteur, me présenta enfin, pour le signer, un écrit dont le contenu faisait retomber sur moi-même la responsabilité des effets fâcheux qui pourraient

Digitized by Google

résulter pour moi de la vente de la maison de mon père. J'y apposai avec joie ma signature, et la maison fut mise à l'enchère.

Dans ces circonstances, il me parut impossible de rester dans ma ville natale jusqu'à ce que toutes mes affaires fussent terminées. Je me rendis donc à Ebersdorf pour dire aux frères de cet endroit que le Sauveur m'avait frayé le chemin pour entrer dans l'Eglise. Mais je reçus la nouvelle affligeante que le Sauveur n'avait pas encore trouvé bon de m'y assigner une place, et on me dit de prendre patience.

En revenant à Lubeck, les personnes de ma parenté me demandèrent où je séjournerais à l'avenir, et comme je ne pouvais pas leur indiquer le lieu de ma destination, elles crurent que j'avais perdu l'esprit, parce que je vendais mes propriétés sans savoir où je me retirerais. Enfin j'obtins la permission de me rendre à Herrnhout. La joie que j'éprouvai de cette nouvelle fut extrême, et les miens s'aperçurent du changement qu'elle produisait en moi. Je priai alors mon tuteur de me donner l'argent nécessaire pour mon voyage ; lui-même ainsi que le bourgmestre me firent beaucoup de difficultés parce qu'ils croyaient que j'étais un fou auquel on n'osait pas confier de l'argent. Je leur déclarai enfin qu'ils ne devaient plus se donner de peine pour moi, que le bon Dieu saurait certainement me conduire au lieu de ma destination quand même je serais dépourvu d'argent. Je partis donc avec le peu que j'avais sur moi, sans qu'aucun de mes parents m'accompagnât. Sorti des portes de la ville qui m'avait vu naître, je me jetai à genoux en versant bien des larmes et en priant pour ceux que je venais de quitter. Je reçus alors dans mon cœur l'assurance que je les reverrais dans six ans.

J'arrivai à Herrnhout le 29 août 1792, jour de la fête des frères non-mariés, et je retirai beaucoup de bénédictions de cette journée.

Lorsque mes effets arrivèrent de Lubeck, je dus emprunter l'argent nécessaire pour en payer les frais de port, et dès-lors

Digitized by Google

je ne me nourris le soir que de pommes de terre jusqu'à ce que ma dette fut acquittée.

Ne trouvant pas d'ouvrage comme chaudronnier, je dus seconder le frère qui était chargé de la vernissure des meubles dans la menuiserie de la maison des Frères non-mariés. J'étais à peine occupé chez lui depuis quelques mois qu'il se maria, et on me fit la proposition de le remplacer dans sa vocation. Je me trouvai donc appelé à diriger cinq ouvriers, qui tous s'entendaient beaucoup mieux que moi à cet ouvrage. Mais ayant précédemment éprouvé combien il m'avait été bon de suivre les conseils de mes supérieurs et d'écouter la voix du Sauveur, à qui j'avais fait la promesse de ne jamais refuser ce dont on me chargerait, ni de me choisir moi-même une vocation, j'acceptai avec confiance l'occupation qu'on m'avait proposée, et le Seigneur fut avec moi et bénit mes travaux.

Quelque temps après, je dus encore me charger de la vitrerie de la maison des Frères, quoique je n'eusse même jamais coupé de verre ; mais en suppliant le Sauveur de m'assister, j'appris sans enseignement cette profession en fort peu de temps. Lorsque dans la suite je voulais entreprendre quelque chose sans regarder au Sauveur, Il ne m'accordait aucune réussite.

J'entrai bientôt dans des relations bénies avec quelques frères établis dans d'autres Eglises, et qui, pour la plupart, sont devenus des serviteurs utiles de Jésus-Christ. En considérant ma carrière spirituelle devant le Seigneur depuis mon entrée au sein de l'Eglise, je ne puis que glorifier sa patience infinie et m'humilier profondément devant Lui, en me souvenant de mes innombrables infidélités. J'ai déjà dit au commencement de cette biographie que ce ne sera que lorsque je serai auprès de Lui que je l'exalterai dignement de ce qu'il a daigné me retirer de la fange du péché et me donner l'assurance que je suis sa propriété qu'il s'est acquise au prix de son sang, versé aussi pour moi, le plus coupable des criminels.

Quoique je n'aie, après avoir reçu la rémission de mes péchés, jamais éprouvé le goût des vanités de ce monde, je sens

Digitized by Google

cependant que j'ai eu au dedans de moi-même un monde contre lequel je n'ai pas combattu aussi fidèlement que les avertissements de l'Esprit de Dieu m'engageaient à le faire, ce qui a souvent rendu ma marche pénible et chancelante. Du reste, comme je cherchais à me conduire d'une manière irrépréhensible devant les hommes, mon orgueil y trouva encore une nourriture pernicieuse.

Le Sauveur ne pouvant obtenir mon cœur par des voies d'amour, permit que les puissances des ténèbres, auxquelles j'avais ouvert la porte par mes infidélités, exerçassent une forte influence sur moi. J'appris par expérience ce que S[t]-Paul entend par l'ange de Satan qui le souffletait. Dans cette perplexité je reconnus mon entière impuissance : le Sauveur devint mon unique refuge et le Saint-Esprit trouva moyen de me révéler de plus en plus le mystère de la mort expiatoire de Jésus. La satisfaction que mon propre esprit avait trouvée dans mes prétendues bonnes œuvres, se perdit entièrement et la joie au Seigneur devint par grâce mon partage ; Il devint ma justice et ma force, et j'estimai hautement le bonheur inappréciable d'avoir en Lui la rédemption par son sang, savoir la rémission de mes péchés.

J'avais à Herrnhout beaucoup de relations avec des missionnaires, ce qui excita en moi le désir de servir aussi le Sauveur parmi les païens et m'engagea à faire connaître ce désir à la Conférence des Anciens. Le frère Grégor, en me parlant un jour de mes vues sur ma vocation future, me dit : « Ne te préoccupe pas trop de la manière dont le Sauveur voudra t'employer dans son œuvre ; ta volonté pourrait se trouver en opposition avec la sienne et tu ne pourrais plus dire comme David : « Me voici, Seigneur, fais de moi ce qu'il te semblera bon. » — L'esprit de Dieu me fit si bien sentir la vérité de ces paroles que je pus faire au Sauveur le sacrifice de ma volonté et dès-lors m'abandonner avec joie à sa direction.

Je fus après cela soumis à une épreuve bien pénible. L'acidité du vernis à l'ambre nuisit tellement à mes yeux que j'y

Digitized by Google

éprouvais des douleurs continuelles. Le médecin me conseilla de changer d'occupation ; mais il ne se trouva pas de remplaçant, et on me chargea de surveiller seulement les ouvriers et de tenir les livres. C'était une tâche difficile pour mon esprit actif ; mais ayant promis au Seigneur de ne pas me choisir moi-même une vocation conforme à mes goûts, je soumis ma volonté à la sienne, en attendant avec résignation sa délivrance ; et cette fois encore ma confiance ne fut pas confondue.

Au commencement de l'année 1797, je fus placé comme surveillant dans le pensionnat des petits garçons à Niesky. Cet emploi me fut des plus agréables, et je jouissais de grandes bénédictions parmi ces enfants ; mais déjà au bout de sept semaines je fus appelé à desservir le poste de la diaspora de Brunswick et des environs. Le sentiment de mon incapacité me mit dans un grand embarras ; j'acceptai néanmoins cette proposition en me confiant à l'assistance de mon cher Sauveur.

J'arrivai le 23 mai 1797 à Brunswick, et j'y fus accueilli avec une grande affection par le frère et la sœur Stobwasser, de même que par les autres frères qui, voyant ma grande timidité, s'empressèrent de m'encourager et de me soutenir par leurs prières.

Je commençai de suite mes visites dans mon district, et revis à cette occasion mes parents à Lubeck, où je trouvai beaucoup de personnes réveillées, entr'autres ma sœur et ses enfants. Il y avait six ans que j'avais quitté ma ville natale, et maintenant je voyais l'accomplissement des promesses que le Sauveur m'avait faites alors.

J'étais jeune et robuste, de sorte que je pouvais non-seulement voyager dans la contrée qui m'était assignée, mais je trouvais encore le temps d'aller voir les amis dans les comtés d'Osnabruck, de Tecklembourg, de la Lippe et dans la principauté de Minden, ce qui me fit faire la connaissance d'un grand nombre d'enfants de Dieu. Comme il y avait dans ces contrées beaucoup de mystiques, de séparatistes, et que même les pasteurs étaient prévenus contre l'Eglise des Frères, ma vocation exigeait une grande mesure de patience et de circonspection

Digitized by Google

dont le Sauveur me doua par grâce, en sorte que j'eus le plaisir de voir par la suite que la plupart de mes adversaires perdirent leurs préjugés contre moi et contre l'Eglise des Frères.

En 1799, la Conférence des Anciens de l'Unité me fit remarquer qu'en me mariant je pourrais être plus utile dans le service du Seigneur, parce qu'alors les sœurs pourraient aussi être mieux soignées. Cette proposition, loin de me paraître chose facile, m'alarma au contraire extrêmement. Je me trouvais si heureux comme voyageur non-marié, parcourant à pied annuellement près de 600 lieues !

J'éprouvai aussi à cette époque un désir inexprimable de déloger et d'être placé dans l'Eglise d'en haut; mais comme cette disposition d'ame nuisait à mes travaux, je suppliai mon Sauveur de m'en délivrer, et il m'exauça.

A la fin de la même année, je me rendis à Herrnhout où j'épousai la sœur-fille Marie Schirach. Nous commençâmes notre union en nous jetant aux pieds de notre cher Sauveur, le suppliant d'être avec nous et de nous diriger selon sa volonté. Et nous avons souvent fait l'expérience de sa présence et de sa douce paix, surtout quand nous lui exposions en commun dans la prière nos besoins et ceux de nos frères.

Le Seigneur bénit notre mariage par la naissance d'un fils; mais il le rappela à Lui après quinze mois. Cette perte nous affligea d'abord beaucoup; mais le Sauveur nous donna la résignation nécessaire et nous en consola richement en nous faisant voir dans la suite que nous pouvions d'autant mieux donner tous nos soins aux ames qui nous étaient confiées.

Dans un de nos voyages nous éprouvâmes d'une façon toute particulière la protection du Sauveur. Mes affaires m'avaient appelé à Altona où je m'étais proposé de ne rester que deux jours; les sollicitations de nos amis de prolonger d'un jour notre visite, me causèrent une angoisse que je ne pouvais pas m'expliquer mais qui m'engagea à m'en tenir à ma première résolution. Plus tard nous apprîmes que le bâtiment sur lequel nous aurions dû nous embarquer si nous avions cédé au désir

Digitized by Google

de nos amis d'Altona, avait péri avec soixante-dix passagers; nous nous trouvâmes en diligence avec quelques-uns de ceux qui avaient échappé au naufrage; leur récit nous fit voir de quel danger le Sauveur nous avait préservés et nous remplit de reconnaissance envers Lui.

Pendant les quatorze années que nous desservîmes ce poste, nos cœurs eurent surtout beaucoup de jouissances avec les frères et les sœurs de Brême. La petite société de cette ville était alors dans la première charité, et nous tenions particulièrement à ne pas y admettre des personnes dont les cœurs étaient encore partagés entre le Seigneur et le monde. Par la lecture des écrits édifiants du pasteur Steinhofer, surtout de ses méditations sur l'épître aux Hébreux, j'obtins une connaissance encore plus grande de la charité infinie de Dieu manifestée en Jésus-Christ. En considérant dès-lors Jésus comme souverain sacrificateur, j'eus plus de liberté et de joie à m'adresser à Lui avec toutes mes misères, et je pus encourager avec plus de confiance les autres à s'approcher de Lui dans le sentiment de leur corruption. La douce communion que nous eûmes à Brême avec tant d'ames véritablement fidèles, nous fut très-utile pour notre accroissement dans la grâce et nous adoucit toutes les peines de notre vocation; elle nous fit expérimenter la vérité de ces paroles de St-Jean : « *Si nous marchons dans la lumière comme Dieu est dans la lumière, nous avons communion l'un avec l'autre.* »

Nous fûmes donc très-douloureusement affectés lorsque l'appel de desservir le poste de frère-ouvrier dans l'île d'Oesel nous obligea de nous séparer de nos amis à Brême.

La guerre de 1811 nous engagea à entreprendre par terre notre voyage pour la Livonie. A Memel je retrouvai mon ancien ami Weilander qui se réjouit infiniment de me revoir après une si longue absence. Malheureusement je le trouvai dans un triste état de tiédeur.

Après un voyage long et pénible, nous arrivâmes heureusement au lieu de notre destination. Comme j'avais alors qua-

Digitized by Google

rante-trois ans et que ma femme en avait cinquante, nous eûmes beaucoup de peine à apprendre la langue Estonne, et nous versâmes bien des larmes en l'étudiant.

Pendant les temps de guerre que j'avais passés en Allemagne, des dons parvenus d'Angleterre m'avaient procuré la douceur de pouvoir soulager mes frères dans le besoin; ici, la libéralité de nos frères de Bâle et de quelques amis d'Allemagne nous mit à même de faire imprimer plus de 5000 écrits plus ou moins volumineux, qui par la grâce du Sauveur furent en bénédiction à la nation Estonienne.

Après avoir desservi ce poste l'espace de sept ans, pendant lesquels nous fîmes bien des expériences, nous fûmes rappelés à Brunswick, où nous arrivâmes à la fin d'août 1818. Nous partageâmes sincèrement la joie de nos amis en les revoyant, et quoique notre santé eut souffert par la rigueur du climat que nous venions de quitter, nous recommençâmes courageusement nos travaux. Comme la société de Brême s'était considérablement accrue pendant notre absence, on convint avec les frères de Brunswick que nous fixerions notre domicile dans cette première ville.

Cependant après quelques années nous retournâmes à Brunswick et un autre frère fut appelé à nous remplacer à Brême.

Le 11 août 1824, ma chère femme entra dans la joie de son Seigneur. Il me serait impossible de décrire la douleur que me causa la séparation de cette amie fidèle, avec laquelle j'avais vécu pendant vingt-quatre ans dans l'union la plus douce. Nos sœurs perdirent en elle une mère, et moi une compagne légitimée dans le service du Seigneur.

J'épousai l'année suivante en secondes noces la sœur-fille Marie Bourquin. Nous nous consacrâmes au Sauveur, lui promettant de le servir de toutes nos forces, Lui qui nous avait fait la grâce de nous appeler à travailler dans sa vigne.

Des occupations multipliées me causèrent en 1826 une maladie nerveuse qui paraissait devoir amener ma fin. Dans cette circonstance j'adressai au Sauveur cette prière : « Seigneur

Digitized by Google

Jésus ! c'est aussi pour moi que tu as souffert tes rudes combats et ton agonie en Gethsemanée ; donne-moi, je t'en supplie, dans ma faiblesse actuelle, les bénédictions que tu m'as acquises alors ! » Le Sauveur exauça ce vœu et se révéla à mon ame d'une manière inexprimable. Je le vis dans sa forme sanglante et luttant avec la mort éternelle. Par cette vivante image de sa charité infinie, mon cœur s'embrasa d'amour pour Lui, et j'engageai avec chaleur tous ceux qui me visitaient à se consacrer de corps et d'ame à ce Sauveur qui a tant souffert pour nous. Il m'aurait été bien agréable de déloger dans cette douce disposition d'esprit ; mais les frères s'étaient réunis pour demander au Sauveur de me laisser encore parmi eux. Il me rendit la santé et bénit pour mon rétablissement un voyage de récréation que je fis à Ebersdorf, de même que les eaux de Pyrmont dont je fis usage, de sorte qu'en 1827 nous pûmes reprendre les travaux de notre vocation.

En 1831, nous fîmes un voyage à Herrnhout, et après avoir passé la semaine sainte à Neusalz, nous revînmes à Brunswick fortifiés de corps et d'ame.

C'est ici que se termine la narration fidèle, écrite par notre cher frère défunt lui-même. Sa veuve y ajoute encore ce qui suit :

Plus j'apprenais à connaître mon cher mari, plus je le chérissais et l'estimais véritablement. Tous ceux qui l'ont connu de près, se souviendront de sa fidélité, de son infatigable activité, et surtout de sa foi inébranlable. Il disait souvent : « Tout mon espoir en vivant et en mourant se fonde uniquement sur les souffrances et la mort méritoires de Jésus-Christ. Voilà l'ancre de ma foi et le fondement inébranlable sur lequel je me repose. »

Après la dernière visite que nous fîmes dans notre diaspora, en 1835, je fus atteinte d'une grave maladie de poitrine qui faisait présumer ma fin ; mais exauçant les prières des frères, le Sauveur me rendit la santé, afin que je pusse soigner mon mari qui s'affaiblissait visiblement. Sa maladie ayant dégénéré

Digitized by Google

en hydropisie de poitrine, ses souffrances atteignirent souvent un bien haut degré. Cependant son calme et sa foi restèrent les mêmes, et si quelquefois le découragement et l'incrédulité voulaient s'emparer de son ame, il se réfugiait aussitôt auprès de son divin Sauveur, le priant avec confiance de le secourir et de ne pas l'abandonner. Lorsqu'il eut la conviction que cette maladie serait sa dernière, il me fit ses tendres adieux et me recommanda instamment de ne jamais m'éloigner du Sauveur. Deux jours avant sa fin, il dit : « Toute misère a cessé, aidez-moi à exalter mon Jésus! » A l'approche de son décès, nous chantâmes auprès de son lit quelques versets sur le délogement, et son ame rachetée à grand prix, passa dans le sein de Jésus, le 13 mars 1836.

Il était âgé de 68 ans et 10 jours.

EXTRAIT

DU RAPPORT DE ST-JOHNS DANS L'ILE D'ANTIGOA,
DE JANVIER 1837 A JUILLET 1838.

Le 7 janvier décéda le vénérable Aide national John Taylor, qui avait été pendant trente-quatre ans membre de notre Eglise. Il souffrait de la goutte depuis plusieurs années, au point que tous ses membres en étaient perclus. Mais la grâce du Seigneur se manifestait en lui avec une telle puissance et le fortifiait à un tel point qu'il oubliait, pour ainsi dire, ses souffrances en s'abandonnant à la volonté du Sauveur en qui il mettait toute sa confiance. Son cœur s'élevait vers Lui, et il ne cessait de Lui adresser des actions de grâces. Avant son décès, il reçut la Sainte-Cène dans sa maison, avec sa femme et quelques frères d'entre les Aides nationaux. Après cet acte, tous les assistants restèrent immobiles dans un silence solennel

Digitized by Google

qui pénétra tellement les cœurs qu'aucun d'eux n'osa le rompre, dans la crainte de faire cesser l'heureux sentiment de paix de Dieu et de joie céleste qui régnait dans l'assemblée.

Depuis nombre d'années, le défunt était entretenu par la société de bienfaisance, et il ne cessait d'en témoigner sa gratitude. Cette société fondée et entretenue par les Nègres eux-mêmes, distribue annuellement depuis bien des années une somme d'environ cent livres sterling.

Le 29 janvier, six adultes furent baptisés et trente-trois furent reçus membres de l'Eglise. Dans l'examen de ceux qui se présentent pour recevoir le baptême, nous remarquons souvent une telle ignorance, surtout chez les Nègres d'origine africaine, que nous sommes obligés de les renvoyer jusqu'à ce qu'ils aient une connaissance plus approfondie des vérités du salut. Mais d'un autre côté, il nous arrive d'être encouragés par d'autres qui nous rappellent ces paroles de l'Apôtre : « *Dieu a » choisi les choses viles du monde et les plus méprisées, même » celles qui ne sont point, pour anéantir celles qui sont.* » (1 Cor. 1, v. 28.)

Nos occupations multipliées ne nous permettent pas de prendre note de toutes les déclarations des Nègres dans ces occasions-là, nous voulons pourtant communiquer la suivante; ils nous disent ordinairement : « Le Sauveur est né le jour de Noël, il est mort le vendredi saint; ils le clouèrent à la croix, ils l'en descendirent pour le mettre dans la terre, mais il n'y resta pas et monta auprès de son Père, ame et corps, les deux ensemble, et Dieu l'a élevé et lui a subordonné toutes choses. C'est ainsi que nous parlons ici, mais lorsque nous sommes hors de votre présence, nous oublions le Sauveur et faisons de mauvaises choses. »

En mars, frère Harvey baptisa un malade à la plantation Hodge. Cet homme se distinguait par une connaissance toute particulière de la doctrine de la croix; ses déclarations furent très-édifiantes et son exemple nous prouva jusqu'à quel degré le cœur et l'entendement d'un Nègre peuvent être saisis et

Digitized by Google

éclairés par la grâce. Huit jours après, ce malade termina sa carrière ici bas.

Un autre Nègre décéda d'une manière très-douce d'abord après avoir reçu le baptême. Pendant cet acte, pour lequel il s'était revêtu de ses habits de fête, il avait encore pu se tenir assis à côté de son lit, mais aussitôt que frère Harvey eut quitté sa chaumière, il se remit au lit et rendit doucement le dernier soupir, comme s'il n'avait attendu que le baptême pour s'en aller en paix. Les effusions simples et cordiales par lesquelles il avait un moment avant sa mort témoigné la confiance qu'il mettait dans le Seigneur, firent une impression d'autant plus profonde sur tous les assistants.

Le jour de Pâques, avant le lever du soleil, nos Nègres vinrent en foule se rendre à l'église; on en estima le nombre à deux mille. Le culte liturgique se tint en même temps par frère Hartwig au cimetière, et par frère Harvey dans le temple même, après quoi l'histoire de la résurrection du Seigneur fut lue à la même heure dans deux endroits différents, savoir au temple et à la maison d'école.

L'île d'Antigoa souffre de temps en temps de grandes sécheresses, et comme en outre il n'y a dans toute son étendue aucune rivière et seulement peu de sources, on est réduit à l'eau de pluie recueillie dans des citernes. Les Nègres sont même obligés de se contenter de l'eau stagnante des étangs où l'on abreuve le bétail. Une grande sécheresse se fit sentir d'une manière extraordinaire dans la première moitié de cette année, occasionnée par un manque de pluie depuis treize mois, en sorte que les pauvres gens de la ville étaient obligés d'aller à un mille et demi pour chercher de l'eau. Nous les entendions aller et venir durant toute la nuit, et souvent ils revenaient à vide, les étangs étant gardés par des guets, afin de conserver pour les plantations avoisinantes le peu d'eau qui y était encore. Cette sécheresse, la plus forte que l'on eût eue depuis trente ans, nous rappela ces paroles du prophète Jérémie : « *Les personnes distinguées ont envoyé à l'eau les moindres d'entre eux*;

Digitized by Google

» *ils sont venus aux lieux creux, ils n'y ont point trouvé d'eau,*
» *et ils s'en sont retournés leurs vaisseaux vides; ils ont été rendus*
» *honteux et confus, et ils ont couvert leur tête, parce que la terre*
» *s'est crevassée à cause qu'il n'y a point eu de pluie au pays.* »
(Jér. 14, v. 3 et 4.)

A l'occasion de cette calamité, un jour de prière fut ordonné pour le 20 avril par le gouvernement. Frère Harvey prêcha ce jour-là dans le temple sur ces paroles du prophète : « *Sanctifiez* » *le jeûne, publiez l'assemblée solennelle, assemblez les anciens et* » *tous les habitants du pays en la maison de l'Eternel votre Dieu,* » *et criez à l'Eternel.* » (Joël 1, v. 14.) — Frère Thræn à son tour, prêcha à la maison d'école sur ces paroles d'Esaïe, chap. 26, v. 16 : « *Eternel! étant en détresse, ils se sont rendus auprès* » *de Toi, ils ont répandu leur humble requête quand ton châti-* » *ment a été sur eux.* »

Nos prières furent exaucées; enfin, le 29 et le 30 mai, l'île fut bénie par des pluies si abondantes que nous n'en avions pas vu de semblables depuis quatre ans. Pour rendre grâces à Dieu de ce grand bienfait, le 16 juin fut fixé pour un jour solennel d'actions de grâces, et nous prêchâmes dans notre temple sur ces paroles du psalmiste : « *Tu entends les requêtes, toute créature* » *viendra jusqu'à Toi.* » (Ps. 65, v. 3.)

Le 29 mai, le frère Gardin, appelé au service de notre Eglise, arriva chez nous avec son épouse, mais déjà le 15 juillet suivant, il plut au Seigneur de retirer à Lui cette sœur. Elle avait été préparée par le Seigneur Lui-même à son décès; elle disait à son mari qu'elle sentait qu'elle délogerait bientôt. A cette épreuve douloureuse, nous ne pûmes que nous écrier : « *C'est* » *l'Eternel, qu'il fasse ce qui Lui semblera bon!* »

Au mois de novembre, frère et sœur Haugk arrivèrent de St-Thomas, comme nos Aides futurs dans l'œuvre du Seigneur.

1838.

Au mois de mars décéda Matthieu Patterson, qui avait été pendant quinze ans un fidèle Aide-national. Il était du nombre

Digitized by Google

des pauvres selon le monde, mais riche en Dieu, et avait marché humblement devant Lui.

Dans une assemblée particuliere, le jour de la fête des Sœurs-Veuves, nous leur communiquâmes une lettre du frère P. Braun qui depuis 1769 à 1791 avait été un missionnaire béni de l'île d'Antigoa, et dans laquelle il rappelait à un ami l'état de la mission tel qu'il était il y a environ cinquante ans.

Désirant de savoir combien il y avait encore parmi nos Sœurs-Veuves de personnes qui avaient connu ce frère défunt, nous en trouvâmes environ soixante qui se ressouvenaient encore de lui. Son nom continue d'être en bénédiction chez nos Nègres, et cette parole du Sauveur a été vérifiée en lui : « *Je t'ai établi* » *afin que tu ailles et que tu portes du fruit et que ton fruit soit* » *permanent.* » (Jean 15, v. 16.) Beaucoup de nos Nègres sont encore réjouis quand ils peuvent s'entretenir du frère Braun, quelques-uns mêmes sont comme fâchés quand, dans les questions qu'on leur fait à ce sujet, on semble supposer qu'ils pourraient l'avoir oublié : « Comment », répondent-ils, en mettant la main sur le cœur, « nous aurions oublié massa Braun? Ah! c'était un maître fidèle qui nous a fait connaître le bon Sauveur. »

Au mois de mai, nous eûmes la visite de Monsieur Miller de Londres, chargé par les directeurs de la *Mico-Charity* d'établir ici une école normale. Cela excita vivement l'intérêt de tous ceux qui ont à cœur l'instruction de la jeunesse dans toutes les connaissances utiles, et surtout dans celle du salut.

Peu de temps après, frère Harvey, conformément à l'ordre qu'il en avait reçu de la part de la Conférence de l'Unité des Frères, visita l'île de Bermude. Il rapporte entr'autres de sa visite ce qui suit : « Cette île paraît être abondamment pourvue de tout ce qui est nécessaire à la vie, et ses habitants paraissent être dans une situation qui ne laisse rien à désirer, et effectivement, rien ne manquerait à leur bonheur si l'on pouvait leur appliquer ces paroles du psalmiste : « *O que bienheureux est le* » *peuple duquel l'Eternel est le Dieu!* » (Ps. 144, v. 15.) Mais

Digitized by Google

c'est précisément ce qui manque à ce peuple. Les habitants eux-mêmes semblent le sentir et soupirer après la connaissance du Seigneur. J'eus la joie d'annoncer deux fois la parole de la vérité dans un emplacement rempli d'auditeurs adultes. Le maître d'école fit chanter deux psaumes (le 42me et le 67me), et je ne puis exprimer le sentiment dont je fus saisi en les entendant entonner avec tant de dévotion le 42me psaume, qui commence par ce verset :

Comme un cerf altéré brame
Après le courant des eaux,
Ainsi soupire mon ame,
Seigneur, après tes ruisseaux, Etc.,

lequel exprime si vivement l'état malheureux de leurs ames. Je choisis pour sujet de mon discours ces paroles de l'Apôtre : « *La grâce de Dieu, salutaire à tous les hommes, a été manifestée* » (Tite 2, v. 11.), et je crois qu'ils comprirent mes paroles. »

Sir George Thomas nous ayant accordé du terrain dans sa plantation *Five Islands* pour y bâtir une maison d'école avec les dépendances, nous mîmes aussitôt la main à l'œuvre, et le 28 juillet nous pûmes en poser les fondements. Nous déposâmes sous la pierre de l'angle une inscription contenant le résumé des travaux missionnaires des Frères à l'île d'Antigoa, depuis l'arrivée du frère Samuel Isles le 1er avril 1756 jusqu'à nos jours, rappelant que le Seigneur a tellement béni la prédication de l'Evangile à St-Johns qu'on a dû successivement y fonder cinq nouveaux établissements de mission : savoir à Gracehill en 1775, à Gracebay en 1797, à Newfield en 1817, à Cederhall en 1822 et à Libanon en 1837.

Le nombre actuel des Nègres confiés aux soins spirituels des Frères, s'élève à *douze mille* ames.

Bennett Harvey.
Eugène Hartwig.
Jaques-Traugott Gardin.
Fréd.-Guillaume Haugk.



Digitized by Google

LETTRE

D'UN GARÇON GROENLANDAIS, ADRESSÉE AUX PENSIONNAIRES DE MONTMIRAIL.

Friedrichsthal, en Grœnland.

Bien-aimées qui demeurez au-delà de la Grande Mer.

Nous avons été rendus confus lorsqu'un de ces jours on nous a communiqué votre aimable lettre, car elle nous a donné la conviction que vous nous aimez beaucoup quoique vous demeuriez bien loin de nous, que vous ne nous ayez jamais vus et que par conséquent vous ne nous connaissiez pas.

Nous nous sentons tout-à-fait indignes de votre amour car nous ne sommes que de pauvres hommes (c'est-à-dire *Grœnlandais.* Ils se nomment toujours *hommes* pour se distinguer des Européens.)

Je suis trop timide pour vous écrire, mais il faut que je le fasse puisque vous devez apprendre que nous vous faisons beaucoup de remerciments pour votre lettre, ainsi que pour les pains que vous nous avez fait parvenir. Lorsqu'on nous a donné ces pains et que nous les avons mangés ensemble dans un repas d'amitié, nous nous sommes particulièrement souvenus de vous, et demandant au Sauveur d'être le rémunérateur des dons de votre amour fraternel, nous vous avons chanté un verset de bénédiction. On nous a dit que vous êtes des écolières bien assidues et que vous réjouissez vos maîtres par votre obéissance; cela nous a été très-agréable à entendre, aussi désirons-nous de vous devenir semblables à cet égard et d'aimer le Sauveur. Cependant nous sommes des créatures bien faibles, des enfants encore presque tout-à-fait ignorants, mais nous souhaitons d'apprendre ce que nous ignorons encore.

Digitized by Google

Lorsque nous avons des leçons à la salle des réunions, les plus grands d'entre nous sont occupés à lire, les petits épellent et apprennent les lettres. Nous lisons aussi des versets de cantiques et des passages de la Bible sans regarder dans les livres (il veut dire qu'ils récitent ce qu'ils ont appris par cœur), et nous écrivons un peu. Lorsque les plus grands ont fait leurs tâches, ils aident aux maîtres à instruire les moins avancés. C'est ici que se termine la lettre que je vous adresse. Nous vous saluons toutes beaucoup ainsi que vos précepteurs. Priez le Sauveur pour nous.

Je suis, André.

NOUVELLES RÉCENTES.

I. LABRADOR. — Le 6 janvier de l'année dernière, le baptême de deux adultes a eu lieu à Ockak. Les frère et sœur Henn ont quitté cette Eglise pour retourner en Europe après vingt-un ans de fidèle service au Labrador. — A Hebron, où les frère et sœur Freitag sont arrivés, les païens qui sont venus du Nord se sont montrés moins endurcis qu'ils ne l'étaient les dernières années. La disette les a engagés à visiter cette Eglise, et deux familles, composées de dix personnes, y sont restées dans l'intention de se convertir. Cinq adultes ont été baptisés. — Les frères Kruth et Vollprecht avec l'Esquimau Réné ont fait au mois de février une visite à Sægleck, pour engager les païens de ce lieu à recevoir le Sauveur. Par un froid de seize à dix-sept degrés, ils ont tenu en plein air une assemblée où ils eurent un grand nombre d'auditeurs attentifs.

II. INDES OCCIDENTALES. — A Basseterre, île de Saint-Christophe, la pierre fondamentale d'une nouvelle église fut posée le 16 septembre. Son Excellence Monsieur le Gouverneur

Digitized by Google

assista à cette solennité. — Des lettres datées de la fin de septembre nous donnent de bonnes nouvelles de la santé des missionnaires de l'île de St-Christophe, de la Barbade et de la Jamaïque. — Une lettre du frère Wunsche à Paramaribo, datée du 18 septembre, nous apprend au contraire que les frères Thæsler et Jansa sont sérieusement malades. — Le 29 août, à l'âge de 78 ans, le frère-veuf Newby s'endormit au Seigneur à St-Johns dans l'île d'Antigoa, après avoir été pendant trente-deux ans un fidèle serviteur dans l'œuvre des missions. — Une lettre du frère Rixecker à Basseterre, datée du 12 octobre, nous apprend que lui et sa famille, ainsi que le frère Lichtenthæler, ont eu la fièvre bilieuse, que tous étaient convalescents, mais qu'il a plu au Seigneur de rappeler à Lui, le 7 octobre, en suite de cette même maladie, la sœur Elisa Rœmer, née Broadbeat, épouse du frère Théodore Rœmer; elle était âgée de 31 ans.

III. ALLEMAGNE. — L'adresse de félicitations que la Conférence des Anciens de l'Unité a présentée au nom de nos Eglises dans les états prussiens, au Roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, a obtenu une réponse datée de Sans-souci le 5 novembre, dans laquelle Sa Majesté exprime à l'Eglise des Frères toute sa bienveillance et lui confirme les privilèges accordés par ses prédécesseurs.

Le 13 décembre, il a plu au Seigneur de faire dans le sein de la Conférence des Anciens de l'Unité un vide douloureux, en rappelant à Lui notre frère Frédéric-Louis Kœlbing, évêque de l'Eglise des Frères et membre du département de l'éducation. Il a succombé à une courte maladie, à l'âge de 66 ans, dont il avait consacré 45 au service de l'Unité des Frères. La présidence de la Conférence des Anciens, dont il avait été chargé depuis neuf ans, fut remise au frère P.-F. Curie.



Digitized by Google

DISCOURS
SUR LA PAROLE DU 19 AOUT 1774.

Texte : *Si ta Loi n'eût été tout mon plaisir, je fusse déjà péri dans mon affliction.* Ps. cxix, 92.

Jésus, sois béni mille et mille fois!
O nous pécheurs, où serions-nous sans Toi?

Quelle grâce inestimable, quel bonheur ineffable pour nous, pauvres pécheurs, que Dieu lui-même se soit fait notre Sauveur en nous rachetant par son propre sang, et qu'il nous ait fait connaître ce miracle de son amour par sa parole! C'est à cela que nous rapportons maintenant la parole de ce jour. Il est certain que notre misère et notre malheur passeraient tout ce qu'on en pourrait dire si nous n'avions point de Sauveur et point de Parole de Dieu. Ce n'est pas une minutie, une bagatelle que d'être un homme pécheur, criminel, perdu et condamné; ce n'est pas une affaire sur laquelle on puisse passer légèrement l'éponge, dont on se puisse consoler par des frivolités lorsque le Saint-Esprit en porte une vive conviction jusque dans le fond du cœur. Si quelqu'un a été réveillé de son sommeil spirituel par la voix du fils de Dieu, et qu'il ne retombe pas dans sa première léthargie, mais qu'il ouvre les yeux sur son état de péché et de malédiction, il lui arrive ce que David dit de lui-même: il trouve la détresse et la douleur, ses péchés s'appesantissent sur lui comme un fardeau insupportable, il n'y a point de repos dans ses os à cause de son péché. C'est ce que peuvent attester par expérience tous ceux qui ont eu la grâce de reconnaître l'état où ils étaient avant que Jésus se fût manifesté à leur cœur. Rappelons-nous un moment ce temps et cette situation-là; comment nous y trouvions-nous? Très-mal à notre aise cer-

Digitized by Google

tainement : le cœur était navré de douleur, la conscience alarmée, l'ame dans la crainte et dans l'angoisse ; le monde n'avait plus rien qui pût nous donner quelque récréation, nous gémissions, nous pleurions pour obtenir grâce ; et qu'est ce qui nous a consolés et empêchés de périr dans cette affliction? Qu'est ce qui mit fin à nos maux? Est-ce quelque Ange envoyé de Dieu? Est-ce quelque personnage distingué d'entre les hommes? Non, il n'y avait point de créature au ciel ni sur la terre qui eût pu nous délivrer de nos inquiétudes. Il n'y a eu que le doux Evangile de notre Rédemption, il n'y a eu que cette grande nouvelle, que Dieu, l'Eternel, le Créateur est venu sur cette terre, s'est fait homme, a vécu pour l'amour de nous trente et quelques années dans la pauvreté et le mépris ; il n'y a eu que ce consolant témoignage que cet Homme-Dieu, cet Agneau-Victime s'est chargé des péchés de tout le monde et des nôtres, qu'il en a senti tout l'énorme poids, qu'il a tremblé et frissonné sous ce fardeau accablant, que dans l'extrême détresse de son ame sa sueur devint comme des grumeaux de sang découlants en terre ; il n'y a eu que la représentation de ses liens, de ses douleurs, de sa flagellation, de sa couronne d'épines, de ses opprobres, de sa croix, de ses plaies, de l'effusion de tout son sang et de sa mort (par laquelle il nous a acquis une Rédemption éternelle) ; il n'y a eu, dis-je, que cette représentation et l'assurance de la part que nous avons à ce salut qui ait été capable de calmer nos alarmes, de dissiper nos frayeurs, de bander nos plaies et de guérir nos cœurs froissés et brisés. O quel changement heureux ne produisit pas chez nous la manifestation de ce Sauveur, dans sa forme sanglante, lorsqu'il se montra à notre esprit aussi près de nous que si nous eussions été transportés sur la montagne des oliviers et au Calvaire ! Là, ses yeux baignés de larmes, ses prières à mains jointes, son corps couvert de blessures, ses mains et ses pieds percés, son côté ouvert, son sang répandu nous a donné non-seulement quelque soulagement, mais une consolation parfaite, abondante et éternelle, en sorte que les os qui étaient brisés après un long ennui ont rap-

Digitized by Google

pelé leur vigueur ruinée. Un seul regard de sa grâce a changé à fond notre triste sort; le cœur a commencé à vivre et s'est vu mis au large pour toujours. Cette manifestation du Sauveur, dans sa forme sanglante, est sans contredit de tous les événements de la vie le plus grand et le plus intéressant. Une ame humaine ne devrait cesser de pleurer, de soupirer et de répéter au Sauveur cette prière :

Montre-toi,
Face sanglante
Et mourante
De mon Rédempteur en croix!

jusqu'à ce qu'il lui accordât cette faveur. Tant qu'une ame n'a point fait cette heureuse expérience, tant qu'elle ne connait le Sauveur que par ouï-dire, elle n'a point de paix, point de consolation complète et permanente. Au lieu qu'on n'a pas plutôt aperçu le Sauveur dans ses souffrances, que tout change de face. Avant cette époque, on ne peut pas, au milieu du sentiment de sa misère, croire en Jésus. Tant que l'on n'a pas des transgressions manifestes à se reprocher, tant que la corruption n'éclate pas, on croit ou l'on s'imagine de croire; mais quand le Saint-Esprit commence à convaincre l'homme de son état de perdition, quand il fait naître des reproches dans sa conscience, quand le venin du péché commence à opérer dans l'ame et le corps, ou quand il survient des circonstances calamiteuses où l'on se voit destitué de tout secours humain, alors on est saisi de tristesse et d'angoisse, on perd confiance, on succombe. Au lieu que celui qui connait son Dieu et Sauveur, et qui est assuré d'avoir part à la Rédemption par son sang, ne manque jamais de consolation, quoi qu'il puisse lui survenir. Voit-on sa misère toujours plus à découvert, s'aperçoit-on de sa corruption jusqu'à ne pouvoir s'empêcher de rougir de honte, le cœur pour tout cela ne perd point confiance, et la paix qu'on a trouvée une fois dans le sang et les plaies de Jésus, ne s'éloigne point de notre ame. On pense : « Mon cher Sauveur, tout pauvre

Digitized by Google

et misérable que je suis, je ne laisse pas d'être à Toi par pure grâce :

Mon opprobre est tien,
Ton mérite est mien,

tu m'as lavé de mes péchés par ton sang. Mes défectuosités et mes faiblesses ne me priveront point de ta grâce et de ton amour. Pourrais-je périr avec cette confiance que je fonde uniquement sur Toi et sur tes mérites? » C'est ainsi qu'on apprend à être pécheur, et à l'être de bon cœur. Les larmes de componction ne tarissent point pour cela; on pleure bien souvent aux pieds du Sauveur, dans le sentiment de sa misère; mais on ne craint plus le jugement, comme une ame rebelle. Les consolations qui découlent de la mort et des plaies de Jésus, sont toujours prépondérantes. Nous survient-il des calamités, des afflictions corporelles, on ne s'en laisse point abattre. La nature n'y est point insensible, mais on n'en est point accablé jusqu'à succomber. S'il faut qu'on entre dans le royaume de Dieu par toute sorte de tribulations, on pense : « Cher Sauveur, je suis à Toi par grâce; je sais que tu prends la part la plus tendre à tout ce qui m'arrive; tu sens ce qui me presse, tu as été tenté toi-même en toutes choses comme nous, tu sais par expérience comment on est affecté dans l'état où je suis. Je ne le regarde point comme une marque de disgrâce, comme une punition de mes péchés; ce m'est plutôt une preuve de ton amour et de ton tendre souvenir; tu n'as certainement en vue que ma correction et mon plus grand bien, et c'est à quoi la chose aboutira aussi par ta grâce; donne-moi seulement de reconnaître ton intention et de m'y prêter; alors je suis assuré que tout cela produira un doux fruit de justice; et après ce bout de chemin raboteux, combien mon pélérinage terrestre durera-t-il encore? Dans peu je l'aurai achevé et je me verrai avec Toi, mon Sauveur, dans les demeures éternelles, où je serai exempt de misère et d'infirmité, où je me réjouirai d'une joie ineffable et glorieuse. » Telle est l'influence réelle et bienheureuse de la manifestation de Jésus dans le cœur pécheur, tel est l'effet de

Digitized by Google

la foi vivante en Lui. Quand le Saint-Esprit a pu la produire, et qu'il peut la conserver dans le cœur, quand la Parole de Dieu fait la joie et la consolation de notre ame, on en éprouve l'influence salutaire dans toutes les circonstances de la vie. Je souhaite donc de tout mon cœur qu'il n'y ait personne parmi nous qui ne puisse confirmer par sa propre expérience cette déclaration de David, contenue dans notre texte, c'est-à-dire qui n'ait éprouvé en pauvre pécheur l'efficace du sang de Jésus par la rémission de ses péchés, et qui n'y ait trouvé sa consolation dans toutes les circonstances. Si tel est ou devient, le caractère de chaque membre de notre troupeau, la joie du Sauveur à notre sujet sera accomplie, et nous nous féliciterons plus que jamais du bonheur que nous avons de vivre dans la communion de ses enfants, et mieux aussi sonnera ce cantique :

Que d'un pécheur le sort est magnifique!
Jésus, sois béni mille et mille fois!
O nous, pécheurs, où serions-nous sans Toi?

BIOGRAPHIE

DU FRÈRE MARIÉ CHRISTIAN-FRÉDÉRIC CUNOW, DÉCÉDÉ A NIESKY LE 5 MARS 1829.

Je suis né le 15 février 1751 à Halenbeck, dans la province de Priegnitz. Mon père, Joachim-Guebhard Cunow, qui y était pasteur, et ma mère, Anne-Louise-Eléonore de Wartenberg, de la maison de Luggendorf, avaient tous deux des liaisons intimes avec l'Eglise des Frères, et comme ils pensaient que nulle part je ne serais mieux préservé des séductions du monde que dans cette Eglise, ils me placèrent dès l'âge de quatre ans dans l'institut de garçons à Gnadenberg. Je quittai

donc mes parents de bien bonne heure, et comme je n'eus le plaisir de les revoir que dix ans après, pendant une visite de quelques jours qu'ils firent à Gnadenberg, je savais à peine ce que c'est que d'avoir des parents fidèles, de jouir de leurs soins bienfaisants et de leur société pleine d'affection. Le mode d'éducation en usage à cette époque dans l'institut était assez sévère; je pus en faire l'expérience. Cependant il m'a été avantageux d'avoir été accoutumé à beaucoup d'application, à l'obéissance envers mes supérieurs, et en général à une conduite réglée. J'entrai de bonne heure dans une communion bénie avec le Sauveur. Bien souvent je me plaignais à Lui dans mes peines; je Lui demandais en soupirant du secours, mais je Le priais par dessus tout de faire de moi un enfant chrétien. Souvent aussi Il était bien près de moi, surtout dans les assemblées qu'on tenait pour les enfants, ainsi que dans d'autres réunions où je sentais son amour avec force.

Lors de la fondation d'une école supérieure dans la maison des Frères à Gnadenberg, j'y fus placé, et ce fut alors que commença pour moi une des périodes les plus douces de ma vie, car dès-lors j'éprouvais habituellement un grand contentement. Pendant la guerre de sept ans, nous autres enfants ainsi que tant de frères, nous éprouvâmes mainte fois le secours de Dieu dont la grâce nous préserva de bien des malheurs. Une fois, en particulier, pendant que nous étions réunis dans notre chambre, plusieurs Cosaques y entrèrent en agitant leurs *knouts* autour de nos têtes et en nous demandant avec menaces de leur remettre notre argent. Nous le leur donnâmes aussitôt car nous étions fort effrayés. Le danger devenant toujours plus grand à cause des Russes nos ennemis, nous nous sauvâmes, la plupart à pied et accompagnés de nos supérieurs. Nous allâmes d'abord à Niesky, et de là plus loin à Grosshennersdorf. Nous fûmes reçus affectueusement dans ces deux instituts, et après y avoir passé deux mois, nous revînmes à Gnadenberg. Là, en janvier 1763, je fus admis dans le Corps des Garçons, et le 4 décembre suivant, je fus reçu membre de

l'Eglise. Après le synode de 1764, l'école supérieure de Gnadenberg ayant été supprimée, j'entrai en janvier 1765 dans celle de Niesky, et là, en août de la même année, je participai pour la première fois à la Sainte-Cène. Souvent j'avais prié le Sauveur de m'accorder cette grâce. Je Lui faisais cette prière en partie parce que je n'aimais pas à rester en arrière de mes camarades qui avaient déjà reçu la communion. Mais le Seigneur trouva bon de me faire attendre jusqu'à ce que mon désir d'obtenir ce grand bienfait fût plus pur et plus sincère, ce qui ne pouvait être opéré que par Lui-même. Je reçus la Sainte-Cène avec reconnaissance, honteux et confus, mais cependant joyeux en renouvelant mon vœu de me consacrer au Sauveur. Je sentis souvent aussi dès-lors, et d'une manière bénie, la puissance divine de son corps, celle de son sang pour la guérison et la sanctification de mon cœur naturellement dépravé. Chaque communion était pour mon ame un jour de fête et de bénédiction. Par la grâce de Jésus, j'apprenais chaque jour à Le mieux connaître comme mon Sauveur, et à me connaître aussi moi-même comme un pauvre pécheur.

Mon désir était qu'à l'avenir on pût m'employer au service du Sauveur dans l'Eglise, et pour cela il m'importait d'utiliser le temps que j'avais à passer dans le collége. Aussi les années de mon séjour dans cette maison s'écoulèrent pour moi d'une manière rapide et agréable, et aujourd'hui encore je m'en souviens avec joie et reconnaissance.

Le 20 mars 1771, après avoir été reçu avec plusieurs personnes de mon âge dans le Corps des Frères non-mariés, nous nous rendîmes à pied au séminaire de Barby, où je devais continuer mes études. Ce fut au commencement de ma carrière académique que j'implorai avec le plus d'ardeur le secours du Sauveur, Lui demandant de bien vouloir se manifester à moi, me guider, me faire avancer de plus en plus dans sa grâce, et Le priant aussi de ne pas permettre que je perdisse de vue ma destination et son but. Avec quelle fidélité n'a-t-il pas exaucé cette prière !

Digitized by Google

Je trouvai mes chers parents à Barby, et ce fut pour moi un bien grand plaisir. Ils avaient quitté Halenbeck en 1770, mon père ayant été appelé à Barby comme prédicateur et aide au séminaire. J'avais été privé si long-temps de leur société qu'en jouir de nouveau fut pour moi un avantage que je sentis vivement; il m'était d'ailleurs important d'étudier la théologie sous la direction de mon père, si fidèle au Sauveur, et de pouvoir entendre ses discours, tant à la salle que dans les cours. L'agrément de mon séjour à Barby fut encore augmenté en ce qu'à cette époque la Conférence des Anciens de l'Unité y avait son siège et prenait soigneusement note de la marche des étudiants.

Après un séjour de trois ans au séminaire, je fus appelé, en avril 1774, à Niesky, où je fus d'abord employé comme maître dans l'institut des petits garçons. Peu de temps après, on me chargea de l'instruction et de l'éducation des jeunes gens dans le collège. Je m'acquittai de cette tâche avec plaisir; l'instruction de la jeunesse avait du charme pour moi; je jouissais de l'amour de ces jeunes cœurs et du secours miséricordieux de mon Sauveur.

Peu de temps après, il me fut donné de pouvoir annoncer en chaire la mort du Seigneur, tant dans l'Eglise que dans plusieurs villages environnants, ce qui fut aussi pour mon cœur une source de bénédictions.

En 1776, je fus appelé à Barby pour y écrire les relations de l'Eglise et copier les discours de la Conférence des Anciens de l'Unité. Je m'intéressai à cette nouvelle occupation, et elle me procura de bien douces jouissances. J'eus aussi souvent occasion de rendre témoignage du Sauveur, tant dans les assemblées pour les enfants que dans mes sermons. En outre, je me retrouvai avec bonheur auprès de mes parents, et pendant trois ans je jouis chaque jour de leur amour. A cette époque j'eus la rougeole, mais j'en guéris entièrement en quelques semaines.

Digitized by Google

En 1780, je fus appelé comme ouvrier et pasteur dans la petite Eglise de Norden, principauté d'Ostfrise. J'acceptai cette proposition avec la timidité que me donnait le sentiment de ma pauvreté et de ma faiblesse, mais en même temps je la reçus avec joie, comme venant du Seigneur dont la force s'accomplit dans ceux qui sont faibles. Par la grâce du Sauveur, j'ai été dans les mêmes dispositions, lorsqu'avant et après cette époque on m'a fait d'autres propositions pour entrer au service de Jésus parmi son peuple des Frères.

Le 15 juin de la même année (1780), j'épousai la sœur-fille Sophie Plazmann, à Herrnhout. Notre mariage fut béni par mon oncle, le bienheureux pasteur Muller, et le 18 juillet suivant, je fus consacré diacre de l'Eglise par le frère Spangenberg. Il ne manquait pas à Norden de circonstances pénibles, pour nous causer du chagrin et des soucis, mais notre fidèle Sauveur nous fit passer au travers de toutes ces choses et les allégea par sa présence et son amour. L'exemple de la vie pénible et misérable qu'Il a eue ici bas, et qui fut pour Lui aussi une vie de souffrances et de larmes, nous encouragea et nous consola, tant dans les devoirs que nous avions à remplir à Norden que par la suite dans les autres endroits où ce bon Sauveur nous a appelés à son service.

Après un séjour d'à peu près trois ans dans la principauté d'Ostfrise, nous fûmes appelés à Amsterdam, où m'étant mis à étudier le hollandais, je pus quelques semaines après prêcher dans cette langue. Outre mes fonctions à Amsterdam, nous eûmes aussi pendant long-temps à prendre soin de la petite Eglise de Harlem, où nous nous rendions depuis Amsterdam.

En 1786, je fus appelé comme pasteur de l'Eglise de Gnadau. Nous n'y avions pas encore passé une année agréable qu'il nous fallut reprendre le bâton de pélerin pour aller à Ebersdorf, où j'étais appelé comme prédicateur. Avant notre départ, nous allâmes visiter ma belle-mère et sa famille, à Iglo, dans la haute Hongrie. Pendant le séjour de quelques mois que nous y fîmes, je rassemblai souvent le petit troupeau de cet endroit,

Digitized by Google

et, sur l'invitation qui m'en fut faite, je prêchai deux fois dans l'église évangélique. Le Sauveur bénit le témoignage que je rendis de Lui, et me fit trouver accès dans le cœur des milliers d'auditeurs rassemblés autour de moi et dont plusieurs témoignèrent sérieusement le désir de m'avoir pour pasteur. Mais l'appel que j'avais reçu du Seigneur, et le choix que dans sa grâce Il avait fait de moi en m'appelant à Le servir parmi les Frères, resta pour mon ame aussi ferme et aussi certain qu'il était grand et important.

A mon arrivée à Herrnhout, je fus consacré Pasteur par le frère Jean-Frédéric Reichel.

Nous restâmes à Ebersdorf, séjour de paix et de bonheur, depuis août 1787 à septembre 1789, époque à laquelle je partis avec ma femme pour Gnadenfrey, d'après la vocation que le synode m'avait adressée.

Je trouvai là un vaste champ d'activité et beaucoup plus de fonctions à remplir que dans plusieurs de mes précédentes places, mais le Sauveur me fortifia, et, j'aime à le dire à sa louange et à sa gloire, Il m'accorda la force d'en haut, la santé et le courage dont j'avais un si pressant besoin dans la position qu'il Lui avait plu de m'assigner. En 1792, je fis avec tous les habitants de Gnadenfrey une expérience qui d'un côté fut bien pénible, mais qui de l'autre nous donna nombre de sujets de louer et de bénir Dieu. Le 4 août de cette année-là eut lieu le grand incendie qui réduisit en cendres une partie considérable de l'endroit, et qui atteignit aussi la maison d'Eglise, où je demeurais avec ma famille. Je n'oublierai jamais ce que j'éprouvai pendant cette visitation du Seigneur, ni le vif sentiment de componction qu'elle répandit dans l'Eglise humiliée par ce châtiment, et qui se fit surtout remarquer dans l'esprit qui régnait dans les assemblées qu'on tenait en plein air, sur le cimetière ou sur l'emplacement où avait existé la grande salle devenue la proie des flammes.

Après avoir passé à Gnadenfrey près de neuf années, pendant lesquelles le Sauveur nous fit inexprimablement de bien, et

Digitized by Google

pour le corps et pour l'ame, il Lui plut de nous envoyer à Berlin, pour desservir l'Eglise et la société de cette ville. Nous y rencontrâmes bien des difficultés qui mirent notre patience à l'épreuve, et nous pouvions dire alors avec S[t]-Paul : « Accommodez-vous au temps » *).

Oh ! combien de fois ai-je soupiré en disant au Sauveur : « Seigneur, aie pitié de moi et aide-moi ! Oui, sois l'ami qui me console lorsqu'un mal réel ou frivole veut troubler la paix de mon cœur ! » Béni soit Dieu qui n'a point rejeté ma prière ni détourné de moi sa bonté, Lui qui a secouru fidèlement son pauvre enfant qui se tenait fermement attaché à Lui dans toutes les pénibles circonstances qui se présentaient à cause de son nom.

Le jour anniversaire de ma naissance, le 15 février 1803, nous fûmes appelés à Kœnigsberg en Prusse, où je devais remplir les mêmes fonctions qu'à Berlin ; plus tard on me confia encore le soin des ames réveillées en Lithuanie.

Notre départ de Berlin ayant été retardé jusqu'en août, nous arrangeâmes les choses de manière à ce que nos trois fils qui étudiaient à Niesky et à Barby, vinssent dans l'intervalle nous visiter une fois encore avant que nous fussions séparés d'eux par une si grande distance.

Le 17 août de la même année, nous quittâmes Berlin avec notre fille. Les derniers temps de notre séjour de cinq ans dans cette ville avaient été bien pénibles.

Nous apprîmes à Kœnigsberg à reconnaître toujours davantage combien le Seigneur avait été fidèle envers nous, et quel soin sa bonté avait pris de notre bonheur en nous appelant à son service dans cette ville. Sa grâce fut avec nous, et Il fit reposer sa bénédiction sur nos faibles efforts. La salle d'assemblée dans laquelle j'annonçais l'Evangile se trouva bientôt remplie de tant d'auditeurs qui venaient entendre la bonne nouvelle du salut, que dans la suite on fut obligé d'y ajouter des galeries.

*) Version allemande. Eph. 5, v. 16.

Digitized by Google

Comme on nous chargea plus tard aussi du soin des sociétés de Gumbinnen, d'Intersbourg et ensuite de celles de Dantzig et d'Elbing, non-seulement j'entretenais une correspondance suivie avec les Aides qui y étaient employés, mais encore, aussi long-temps que les circonstances me le permirent, je visitai une fois par an les frères et les sœurs de ces endroits-là, pour leur encouragement et pour le nôtre.

Le 17 janvier 1806, ayant eu le malheur de tomber dans une promenade, je me cassai l'avant-bras droit. Avec l'aide de Dieu je guéris en peu de temps, et pendant toute ma vie j'en rendrai grâces au Seigneur.

La guerre avec la France ayant éclaté pendant les derniers mois de cette année, les ennemis entrèrent en Prusse dès le mois de décembre et s'approchèrent peu à peu de Kœnigsberg. La ville fut remplie de tumulte et de bruits de guerre angoissants. Les habitants eurent beaucoup de troupes à loger, surtout des Russes, et nos frères et nos sœurs n'en furent pas exempts. Après la bataille d'Eilau, le 8 février 1807, on organisa dans la ville quantité d'hôpitaux pour les malades et les blessés des trois armées. On prit pour cela dix églises, de sorte que le service divin ne fut plus célébré que dans quatre. Les maladies malignes et épidémiques augmentèrent partout; il mourait ordinairement six-cents personnes par semaine dans les hôpitaux, et cent-cinquante parmi les bourgeois. La cherté des vivres était excessive dans la ville et dans les campagnes. Au milieu de ces tristes circonstances, notre miséricordieux Sauveur fit reposer sa main sur nous de la manière la plus gracieuse. La maison de prières dans laquelle nous demeurions, fut exempte de tous logements et de toutes les charges de la guerre; les sermons et les autres assemblées purent continuer aussi paisiblement que si nous eussions vécu en pleine paix. Ces grands bienfaits excitaient vivement notre reconnaissance envers le Sauveur.

Plusieurs personnes de distinction qui s'étaient réfugiées dans notre ville en quittant Berlin ou d'autres endroits, et dont

Digitized by Google

quelques-unes avaient connu les frères ailleurs, ou apprirent à les connaître seulement à Kœnigsberg, entretenaient des relations amicales avec nous, et fréquentaient assidûment nos assemblées dont elles retiraient de la bénédiction pour leur ame.

Au mois de juin de la même année, Kœnigsberg fut de nouveau dans un grand danger. Les Français s'étaient avancés jusque sous ses murs et se préparaient à la bombarder, lorsque la ville se rendit enfin. Le 16 juin, l'armée française y entra et en resta maîtresse pendant près de six semaines. Ce fut un temps d'angoisses et de peines. Les habitants, et conséquemment aussi nos frères et nos sœurs, eurent de forts logements. A la fin, ce malheur atteignit aussi notre maison, mais pour peu de temps, car le Seigneur permit que notre demeure fut, comme maison de prières, bientôt dispensée de ces logements importuns, ce qui fit naître en nous une sincère reconnaissance envers l'auteur de tout bien. Nos assemblées continuèrent comme à l'ordinaire, et elles furent pour nous tous aussi précieuses que consolantes.

Enfin arriva l'heureux et tant désiré jour de la paix. Le Sauveur l'accorda à notre pays le 11 juillet, et en rendant grâces à Dieu pour ce bienfait, nos cœurs pénétrés de reconnaissance, Le louaient et Le bénissaient aussi pour le puissant secours qu'Il n'avait cessé de nous accorder pendant le temps de l'affliction et de la détresse.

Dans la suite, la cour ayant été transférée de nouveau de Memel à Kœnigsberg, le Seigneur dirigea les choses de manière à ce que nous fîmes connaissance de quelques personnes de cette cour, et en particulier de quelques jeunes princesses et de leurs gouvernantes. Elles assistèrent plusieurs fois à nos réunions, et, d'après le désir du roi et de la reine, je me chargeai, en juillet 1809, de l'instruction religieuse de leur fille aînée la princesse Charlotte, qui avait alors onze ans et que j'instruisis deux fois par semaine, jusqu'à son départ pour Berlin, six mois après. La jeune princesse témoignait beaucoup d'intérêt pour ces instructions, et je demandai ardemment au Sauveur qu'elles tour-

Digitized by Google

nassent en bénédiction pour son ame. Il exauça mes prières, et à ma grande joie j'en pus voir les fruits, car pendant tout le cours de mes leçons, je vis que la princesse non-seulement y prenait le plus vif intérêt, mais encore qu'elle mettait une grande importance à conformer sa conduite à ce qu'elle entendait. Dès-lors elle m'a témoigné plus d'une fois, tant de bouche que par écrit, que ces instructions avaient fait sur son ame une impression bénie. Dans la suite, cette princesse épousa le grand-duc Nicolas et devint impératrice de Russie.

En 1811, j'eus le bonheur de voir qu'un nombre considérable de personnes qui venaient à mes sermons, furent réveillées et converties au Seigneur, et sur leur demande reçues dans la société des frères de Kœnigsberg. Les petits troupeaux des autres endroits commis à nos soins, augmentaient aussi presque toutes les années.

Lors du grand incendie qui, le 14 et le 15 juin 1811, réduisit en cendres à Kœnigsberg 278 maisons et des greniers remplis de grains, nous fûmes, nous et nos frères préservés de ce malheur. Quelques-uns cependant en souffrirent, en particulier une sœur qui à elle seule fit une perte considérable.

Un mois plus tard, un feu violent éclata de nouveau près de notre maison qui elle-même en fut atteinte, mais avec le secours de Dieu, la flamme fut bientôt étouffée, et après quelques heures d'inquiétude et d'angoisse, nous pûmes, comme dans le précédent incendie, rendre d'humbles actions de grâces au Sauveur qui nous avait miséricordieusement préservés.

Pendant les guerres qui éclatèrent en 1812, les troupes françaises et alliées traversèrent Kœnigsberg. Beaucoup y restèrent jusqu'à la fin de l'année. Lorsque la grande armée française eût été battue et presqu'entièrement détruite en Russie, et que dans les premiers jours de 1813 les Russes entrèrent en vainqueurs mais non en ennemis dans la ville, nous eûmes souvent à nous réjouir de l'heureuse tranquillité qui, au milieu de ces troubles, régnait parmi nous. La maison de prières des frères fut par la miséricordieuse direction de notre cher Sauveur

Digitized by Google

exemptée de tout logement et de tous les désagréments qui en sont la suite ; nos assemblées ne furent ni interrompues ni dérangées, et nous eûmes à nous réjouir encore de la même tranquillité extérieure dans les guerres qui suivirent.

Outre les travaux de ma vocation parmi les frères de Kœnigsberg et la direction des frères, sœurs et amis du dehors, dans cinq autres sociétés des environs, j'étais encore très-occupé comme membre de la société biblique qui s'était formée à Kœnigsberg depuis que j'étais dans cette ville, et dont le but principal était de faire paraître une nouvelle édition de la Bible en langue lithuanienne. Cette importante publication m'occupa beaucoup, et par là j'entrai dans une correspondance aussi étendue qu'agréable et édifiante pour moi, avec beaucoup d'ecclésiastiques de la Lithuanie. Plusieurs d'entr'eux ayant demandé dans la suite qu'on leur fît passer le protocole de la conférence annuelle des pasteurs à Herrnhout, on le leur envoya et ils en retirèrent beaucoup de bénédiction.

En juillet 1818, la société biblique, qui prenait chaque jour plus d'extension, célébra le premier anniversaire de sa fondation par un service solennel dans l'église du château royal. Plusieurs milliers de personnes y prirent part avec joie, et ce fut pour moi en particulier un jour de réjouissance et d'actions de grâces.

Un violent vertige, qui m'était survenu tout-à-coup en juin de la même année, la chute dangereuse que dans cette occasion j'avais faite sur le pavé de la ville, ainsi que les indispositions fréquentes de ma femme, à laquelle le climat du pays paraissait ne plus convenir, me portèrent à demander à la Conférence des Anciens de l'Unité d'être remplacés dans notre poste, afin d'aller jouir du repos à Niesky. Cette demande nous ayant été accordée, nous terminâmes, avec d'humbles actions de grâces, notre service de quinze ans à Kœnigsberg, et nous arrivâmes sains et saufs à Niesky, le 3 octobre, après un voyage des plus heureux.

D'abord j'eus assez de peine à m'accoutumer à l'inactivité et

Digitized by Google

au repos qui succédèrent à la vie continuellement occupée que j'avais eue au service du Seigneur; mais peu à peu mon séjour à Niesky me devint très-agréable et fortifia ma santé, en sorte que je pus enfin en remercier le Sauveur de tout mon cœur. Pendant ces jours de repos qui m'étaient accordés, je m'occupai de plusieurs choses utiles pour l'esprit et le cœur. Je les employai surtout à m'approcher toujours plus du Sauveur, en entrant dans une communion plus intime avec Lui. Je cherchais, comme les serviteurs qui attendent leur maître, à me tenir prêt pour le jour de son apparition, en Le suppliant de m'accorder une nouvelle mesure de grâce, une entière rémission de tous mes péchés, la purification de mon cœur profondément corrompu et la guérison complète des maladies et des langueurs de mon ame, dont je sentais souvent les douloureuses atteintes, afin que ce Sauveur charitable pût me revêtir de sa justice, par la foi en Lui et en ses mérites, auxquels je Lui demandais de me tenir attaché pour qu'il me fût donné de Lui rester fidèle jusqu'à la mort. Je demandais en un mot tout ce dont j'avais besoin pour quitter un jour ce monde comme un pauvre pécheur réconcilié et sauvé, et pour être trouvé sans tache et irrépréhensible devant Lui lorsqu'Il m'appellerait dans son repos éternel.

En jetant un coup d'œil en arrière sur la carrière que j'ai déjà parcourue, je demeure dans l'étonnement en considérant les innombrables bienfaits temporels et spirituels dont notre fidèle Dieu-Sauveur m'a fait jouir par sa grâce et sa miséricorde, moi, pauvre pécheur, et je L'adore dans la poussière.

Je trouve en même temps mille sujets d'être honteux devant le Seigneur de la misère et de la corruption que j'aperçois toujours en moi malgré mon âge avancé, des mauvais mouvements de cette corruption, des infidélités réitérées de mon cœur, de mon peu d'avancement dans la sanctification et dans tout ce qui est bien, et je dois prier humblement et continuellement ce cher Sauveur de m'accorder le pardon de mes péchés, et d'arroser tout le cours de ma vie de son précieux sang de récon-

Digitized by Google

ciliation. Seigneur! n'entre point en jugement avec ton serviteur, car nul homme vivant ne sera justifié devant Toi, et moi moins que tout autre; mais sois ma justice, afin qu'en étant revêtu devant mon Dieu, je paraisse dans son saint lieu. Oui, sois apaisé jusqu'à ma fin envers moi qui suis pécheur; sois miséricordieux lorsque je paraîtrai devant Toi dans la vie à venir, miséricordieux encore au jour du jugement et pendant toute l'éternité, pour l'amour du sang que tu as répandu pour moi. Amen!

Le 21 avril 1824, j'eus la joie de fiancer ma fille unique Augusta-Sophie (que j'avais baptisée moi-même à Gnadenfrey, et ensuite confirmée pour la Sainte-Cène à Kœnigsberg), et le 6 mai, je bénis son mariage avec le frère Blumenau de Neuwied, où il était employé comme médecin de l'Eglise. Le 18 mai, ils partirent pour Neuwied, accompagnés de nos sincères et meilleures bénédictions.

En 1825, j'eus contre mon ordinaire de la faiblesse dans les jambes. Cette faiblesse augmenta tellement l'automne suivant que dès-lors je ne pus plus sortir, quoique je ne ressentisse aucune douleur. Cet état continua pendant toute l'année 1826. Je me vis donc forcé, bien malgré moi, de cesser d'aller aux assemblées de l'Eglise, et je me vis privé aussi des visites que je faisais à plusieurs de mes bons amis. Plusieurs d'entr'eux me firent alors le plaisir de venir me voir de temps en temps dans ma paisible demeure, et je leur suis bien reconnaissant de leur bonté. Je fus dédommagé de la privation des assemblées par la lecture des nouvelles de l'Eglise et d'autres rapports concernant la propagation du règne de Dieu, tant parmi les chrétiens que parmi les païens. Mais ce qui également était pour moi un grand dédommagement, ce fut la lecture de l'Ecriture Sainte, celle de la Psalmodie des frères, celle d'autres ouvrages édifiants, et par dessus tout, la communion intime avec mon Dieu-Sauveur, qui, dans le sentiment de ma faiblesse, me fit souvent éprouver, à ma grande consolation, que, dans les prières qu'on Lui adresse, Il regarde non aux nombreuses pa-

Digitized by Google

roles, mais au cœur et à un ardent désir de Le posséder et d'obtenir son miséricordieux secours. Combien de fois n'ai-je pas fait l'expérience qu'il a appuyé, de la manière la plus puissante, mes faibles soupirs par son intercession comme souverain sacrificateur auprès de son Père céleste, et que par sa grâce Il les a fait exaucer d'une manière qui m'étonnait et me pénétrait d'une vive reconnaissance. Souvent aussi j'ai fait l'expérience qu'alors même que nous ne pouvons nous exprimer, Jésus connait les désirs de notre cœur; Il sent ce que veut Lui dire l'ame qui soupire, et le Saint-Esprit nous soulage dans nos faiblesses, Il nous aide à prier et fait dire à nos vœux : Amen, je le veux.

Par la grâce de Dieu, moi, pauvre et misérable pécheur, j'ai des preuves nombreuses de cette vérité. Avec quelle patience, avec quelle longanimité, Dieu ne m'a-t-il pas conduit, depuis ma plus tendre jeunesse jusqu'à mon âge avancé! Il s'est efforcé avec fidélité, de me former pour son royaume et pour la jouissance de la félicité éternelle qu'Il m'a acquise à si grand prix. C'est vers ce but que tendaient tous les événements de ma vie. Je L'adore humblement, dans le sentiment de mon indignité, pour tous ses bienfaits et pour toutes les preuves de sa miséricorde envers moi. Les grâces du Seigneur ont été si nombreuses que j'en suis étonné et confus! Sa bonté envers moi a été tous les jours nouvelle! Ses soins continuels ont gardé mon esprit jusqu'à présent; ce Dieu de miséricorde m'a constamment soutenu dans ma faiblesse; mon Sauveur Jésus-Christ m'a rendu facile et supportable la faiblesse de mon corps. Il m'a épargné des souffrances trop pénibles, et en me faisant jouir de sa paix, Il a conservé mon esprit serein et content. Il m'a pour ainsi dire, porté sur ses mains, comme une mère porte son pauvre et faible enfant. Je rends au Sauveur, à son cher Père et au Saint-Esprit d'humbles actions de grâces, et je Les louerai éternellement pour tout ce qu'ils ont fait en moi et pour moi pendant ce temps de grâce. Mes nombreux péchés et mes nombreux manquements m'humilient profondément, mais je suis encore bien plus humilié par le sentiment de son amour qui L'a porté à

Digitized by Google

mourir sur la croix. Qu'Il veuille par sa grâce, ce Sauveur charitable, continuer à prendre soin de moi, jusqu'à ce qu'Il ait accompli entièrement la bonne œuvre qu'Il a commencée dans mon cœur, pour mon salut et pour sa gloire.

Ici cesse la relation de sa vie écrite par lui-même. Il n'y a que peu de choses à ajouter au récit qui précède sur l'état du cœur et l'emploi du temps de notre bienheureux frère. Il passa les deux dernières années de sa vie dans une communion paisible avec son Sauveur, et quoique ses forces diminuassent peu à peu, la patience, la sérénité et la paix intérieure qui brillaient dans ses yeux, édifiaient véritablement tous ceux qui allaient le voir.

Le 15 février 1829, jour anniversaire de sa naissance, il fut particulièrement joyeux, plein de reconnaissance envers le Sauveur et de résignation à sa volonté.

Le 1er mars, il lui survint une indisposition qui lui laissa une oppression et une faiblesse telles qu'on pouvait s'attendre à sa fin prochaine. Quoiqu'il eut de la peine à parler, on s'apercevait cependant de son bien-être intérieur, qui s'épanchait dans l'affection si cordiale qu'il témoignait à tous ceux qui l'entouraient.

Le 5 mars, après un court sommeil, il fut appelé, vers trois heures de l'après-midi, à passer très-subitement, et presque sans qu'on s'en aperçut, dans la Patrie Céleste.

La durée de son pélérinage ici bas a été de 78 ans et 19 jours.

Toute l'Eglise, dont il était aimé et honoré, comme un serviteur d'une fidélité à toute épreuve, a pris la part la plus sincère à son bienheureux délogement, et remercie le Seigneur de ce qu'il a fait pour lui et par lui. Son amour sincère pour le Sauveur, sa fidélité, la simplicité exemplaire de son cœur et ses manières affectueuses resteront en bénédiction parmi nous.

Imitons sa foi, en considérant quelle a été l'issue de sa vie! Demandons les mêmes grâces qu'il avait lui-même demandées

Digitized by Google

et obtenues, et comme lui veillons et prions, afin que lorsque le Maître viendra, nous puissions par les mérites de ce glorieux et tendre Sauveur être prêts à passer de ce monde misérable dans la vie bienheureuse !

DESCRIPTION

DE LA FÊTE CÉLÉBRÉE A GNADENTHAL, LE 14 FÉVRIER 1856, A L'OCCASION DU JUBILÉ SÉCULAIRE DE LA FONDATION DES MISSIONS AU SUD DE L'AFRIQUE.

Ce fut avec le vif désir d'une grâce particulière du Sauveur que nous vîmes approcher l'anniversaire du jour où, il y a cent ans, le frère Georges Schmidt partit de Herrnhout pour aller porter le premier le message de paix aux Hottentots au sud de l'Afrique *). Nous suppliâmes le Seigneur de faire de ces jours solennels des jours de bénédiction pour nous et pour tous ceux qui sont confiés à nos soins. Nous cherchâmes dans les réunions générales et dans des entretiens particuliers à rendre nos Hottentots attentifs à la bénédiction qu'ils pourraient retirer de ces fêtes, et nous les exhortâmes à ne pas manquer sans nécessité les solennités de ce jour. On représenta énergiquement, dans une réunion particulière, aux trente personnes qui avaient été exclues de la communauté, tout ce qu'il y avait de coupable dans leurs fautes, et on les pressa de ne pas perdre le temps de grâce qui leur était accordé, mais d'employer salutairement les jours de bénédiction qui se préparaient. Cette exhortation ne manqua pas de produire l'effet que nous désirions : beaucoup furent très-affectés et versèrent des larmes de repentir.

*) Voyez la biographie du frère G. Schmidt, 4[me] année, page 260, ainsi que l'origine des missions des Frères au Cap, n° 1 de cette année.

Digitized by Google

Le 10, le 11 et le 12 février, le frère Hallbeck lut à la réunion du soir une histoire de l'origine et des progrès de la mission, qui fut écoutée attentivement. L'église fut dans ces réunions toute pleine d'auditeurs, et les communications qu'on leur fit servirent à leur représenter clairement l'occasion et le but de ce jubilé.

Le 11, on s'occupa de soixante-une personnes qui avaient demandé leur réadmission; quatorze d'entr'elles furent de nouveau admises.

Dans la matinée du 13, la communauté se réunit solennellement pour clore le premier siècle de la mission. Le frère Nauhaus fit un discours plein de sentiment, après lequel nous adressâmes à genoux une prière au Seigneur, pour le remercier des preuves innombrables de fidélité qu'il nous a données dans sa grâce. Ensuite la sœur Sondermann orna le temple avec l'aide de plusieurs Hottentots. On décora le chœur et les deux portes d'entrée d'une guirlande de roses, et, sur la muraille, derrière l'officiant, on attacha une couronne de fleurs avec l'inscription: *Jésus-Christ est le même hier et aujourd'hui et éternellement.* Tout l'ornement était simple et sans éclat, mais correspondait parfaitement à notre but en éveillant le sentiment d'une fête.

Le 14, à peine étions-nous réveillés par le son des cloches, qu'une société de jeunes gens se trouvait déjà devant notre demeure, entonnant avec accompagnement d'instruments des chants de fête. A huit heures et demie, le frère Teutsch tint la réunion solennelle du matin. Voici le résumé de son allocution :

« Il y a aujourd'hui cent ans que le fidèle serviteur de Dieu,
» Georges Schmidt, partit de Herrnhout pour porter aux Hotten-
» tots le message de paix. Lorsqu'il arriva ici, il trouva votre
» nation plongée dans les plus profondes ténèbres du paga-
» nisme et sous l'esclavage du péché. Il commença à vous an-
» noncer au nom du Seigneur la rémission des péchés par le
» sang de Jésus, et son témoignage ne fut pas sans effet; mais
» à peine la lumière de l'Evangile avait-elle commencé à per-
» cer les ténèbres que le prince de ce monde s'efforça d'en

Digitized by Google

» obscurcir les brillants rayons, et il y réussit pour un certain » temps. Enfin sonna l'heure à laquelle le Seigneur devait res» saisir de son bras puissant l'œuvre abandonnée; l'esprit du » Tout-Puissant souffla de nouveau sur cette vallée, la lumière » de la foi transperça les ténèbres des ames, la vie d'amour sai» sit les cœurs dès long-temps morts, et l'espérance de la vie » éternelle éleva les regards de ceux qui reçurent l'Evangile. » L'horrible désert fut changé en un jardin de Dieu, et là où » les bêtes féroces avaient eu leurs repaires, des hommes cons» truisirent leurs cabanes dans la paix et le bonheur. Le Sei» gneur nous a beaucoup fait; mais il nous aurait encore fait » bien davantage si nous ne l'en avions pas si souvent empêché » par notre nonchalance. Si maintenant, pleins de louanges et » d'actions de grâces pour notre fidèle Sauveur, nous nous abat» tons aujourd'hui devant lui, n'oublions pas non plus de lui » confesser notre faute et d'en implorer le pardon. »

Ensuite le frère Teutsch communiqua à la communauté un écrit d'encouragement que le frère Hallbeck lui avait envoyé de Grunekloof au sujet de cette fête; puis nous fléchîmes le genou devant le Seigneur, et nous lui présentâmes humblement le sacrifice de nos louanges et de nos actions de grâces. Les yeux de la plupart étaient remplis de larmes. A dix heures, le frère Sondermann prêcha comme les dimanches ordinaires sur l'évangile du jour.

Après le sermon, le frère Schopmann baptisa trois petits enfants, ce qui donna occasion de remarquer que dans le dernier siècle 1319 enfants avaient reçu le saint baptême à Gnadenthal.

On termina les services du matin par les funérailles d'un enfant.

L'après-midi, trois adultes furent incorporés par le saint baptême à la communauté des croyants. A la réunion du soir, nous nous souvînmes encore, le cœur plein de reconnaissance, des inappréciables priviléges dont notre communauté a joui sans interruption pendant les quarante-quatre dernières années, tandis que tant d'autres ames dans le même pays ont été privées

Digitized by Google

de la prédication de la parole de Dieu, de l'administration des sacrements et d'une bonne instruction pour la jeunesse; nous nous souvînmes en particulier de toutes les bénédictions temporelles et spirituelles que le Seigneur nous a dispensées en si grande abondance, et nous nous encourageâmes à profiter aussi consciencieusement que possible des moyens de grâce qui nous sont offerts. Là-dessus treize jeunes gens furent admis dans l'Eglise: c'est par là que nous terminâmes le premier jour du jubilé.

Le 15, à neuf heures du matin, la communauté se rassembla de nouveau pour la réunion. Le frère Teutsch y développa la question suivante: De quelle source découlent les moyens dont le Seigneur s'est servi pour commencer et pour continuer notre mission?

Il fit remarquer que des amis et des frères s'étaient sentis et se sentent encore poussés par amour pour Jésus et pour les Hottentots à faire des contributions volontaires. « Ne pensez » pas, continua-t-il, que les gens riches soient seuls à pourvoir » à ce que vous ayez une église, des écoles et des maîtres; » maint ouvrier peu aisé, mainte pauvre veuve apporte aussi de » bon cœur sa pite. C'est donc pour vous le devoir le plus sacré » de prier pour vos bienfaiteurs et d'implorer sur eux les riches » bénédictions de Dieu. Comportez-vous de manière à ce que » nous puissions toujours leur donner de bonnes nouvelles de » vous; c'est le seul moyen par lequel vous puissiez leur rendre » en quelque sorte ce qu'ils ont fait et font encore pour vous. » Là-dessus, le même frère rappela que tous ces amis chrétiens prennent la plus vive part à notre fête, et que dans ces jours d'innombrables prières s'élèvent de différentes parties de la terre pour notre mission; qu'en particulier les révérends frères de la Conférence des Anciens de l'Unité pensent avec prières à nos communautés hottentotes, et se sont sentis pressés de leur envoyer par écrit quelques exhortations apostoliques, et puissiez-vous les accepter de cœur et les suivre fidèlement.

Alors on lut à l'assemblée une lettre, rédigée par le frère

Digitized by Google

Gottlob-Martin Schneider au nom de la Conférence des Anciens de l'Unité. Puis nous fléchîmes le genou et implorâmes la bénédiction du Seigneur sur nos amis et sur nos bienfaiteurs, et nous le suppliâmes de bénir la continuation de notre mission pendant le siècle à venir. Seigneur! Seigneur! disions-nous en nous-mêmes, fais que le second siècle surpasse encore le premier en gloire!

Voici le contenu de cette lettre :

A NOS CHÈRES ÉGLISES DE HOTTENTOTS,

AU SUD DE L'AFRIQUE.

Bien-aimés frères et bien-aimées sœurs!

L'année 1836 est importante pour toute l'Unité en ce qu'il y aura alors un synode de l'Eglise des Frères; mais elle est importante pour vous d'une façon toute particulière parce que c'est l'époque du jubilé séculaire de la fondation de la mission des Frères au sud de l'Afrique.

C'est le 14 février 1736 que le serviteur de Dieu Georges Schmidt, approuvé dans son pays comme témoin de la vérité, partit de Herrnhout pour annoncer aux Hottentots du Cap de Bonne-Espérance l'Evangile de Jésus-Christ. Bientôt se rassemblèrent autour de lui des ames désireuses du salut, et il put consacrer au Seigneur par le saint baptême sept Hottentots. Ces nouveaux frères croissaient dans la grâce et dans la connaissance du Sauveur; un nombre toujours plus grand de personnes se joignait à la petite communauté, lorsque le frère Schmidt reçut la défense de baptiser et se vit en 1744 forcé de retourner en Europe. La séparation lui fut pénible; bien des larmes l'accompagnèrent à son départ; et dans son isolement à Niesky (dans la Haute-Lusace), il se souvint tous les jours dans ses prières de ses délaissés, jusqu'à ce que, parvenu à un âge avancé, il entra le 2 août 1785 dans la joie de son Seigneur.

Les Hottentots qui avaient cru firent monter au trône de grâce beaucoup de pleurs et de prières pour qu'il revint ou pour

Digitized by Google

qu'on leur envoyât un nouveau maître; mais ce ne fut que l'an 1792 qu'on put envoyer de nouveau des Frères au Cap pour y renouveler l'ancienne mission. C'étaient les frères Marsfeld, Schwinn et Kuhnel. Il ne restait de la première mission que la vieille Lena qui était devenue aveugle: son cœur fut rempli d'une profonde joie lorsqu'elle sut qu'elle pouvait entendre encore avant sa fin la parole de Dieu. Bientôt les frères trouvèrent accès dans votre nation; ils s'établirent à Bavian'skloof (nommé plus tard Gnadenthal), et autour d'eux plusieurs familles de Hottentots inquiets du salut de leurs ames. Il ne tarda pas à se trouver parmi les colons européens des gens opposés à notre œuvre, qui cherchèrent à la détruire au moment où elle commençait à fleurir; mais le Seigneur mit la main sur son petit troupeau, et il continua à croître en nombre et en grâce.

Vous savez assez comment dans la suite des temps, d'abord à Grunekloof, ensuite à Enon vers la frontière occidentale de la colonie, puis à Elim, on vit se réunir une petite communauté de vos compatriotes, et comment aussi l'hôpital de Hemel en Aarde entendit annoncer la parole de la réconciliation. Le nombre des membres de la communauté s'élève maintenant au-delà de deux mille. L'an 1827, nous avons vu aussi naître à Silo parmi les Tamboukis, au bord du Klipplaat, une petite Eglise qui s'unit en esprit à celle des Hottentots.

A la prise de la colonie par les Anglais, le Seigneur garda comme un joyau la communauté de Gnadenthal. Enon eut sans doute à supporter de rudes épreuves dans les deux invasions des Caffres, mais dans la dernière, les maisons restèrent intactes et aucun des habitants ne perdit la vie, bien que la plus grande partie de la colonie de Uitenhagen eût dû fuir. Malgré toutes les hordes sauvages qui nous entourent à Silo, nous avons pu voir que la main du Seigneur n'est pas raccourcie, et nous avons cette confiance en lui qu'il se souviendra encore dans sa grâce de ce troupeau.

Bien-aimés frères! encouragez-vous à paraître le 14 février de cette année avec louange et reconnaissance devant le Dieu

Digitized by Google

de toute grâce, le père de miséricorde, qui pour nous a livré à la mort son fils Jésus et l'a fait connaître à vos cœurs comme Rédempteur et Sauveur. Que tout ce qu'il a fait pour vous par la prédication de sa parole, par le saint-baptême et par la Sainte-Cène vous excite à marcher dignement dans sa grâce, et à devenir ainsi un modèle pour ceux qui n'ont pas encore appris à connaître son amour. Que n'a-t-il pas fait depuis un petit nombre d'années envers les jeunes Hottentots? n'a-t-il pas attiré à lui leurs tendres cœurs pour en faire en présence des adultes des témoins de sa puissance sur les ames! n'a-t-il pas tiré sa louange de leurs bouches! Appliquez-vous à ce qu'aucun ne reste en arrière et à ce que personne ne regarde comme peu de chose la grâce qu'il a reçue ou ne se laisse séduire de nouveau par le péché. Aimez vos conducteurs, car ils ont quitté pour vous patrie et amis et tenté sur la grande mer un voyage long, pénible et dangereux, se confiant en celui qui commande aux vents et à la mer; ils ont fait tout cela pour pouvoir vous annoncer les choses qui regardent votre paix. Suivez leurs bienveillants avertissements et leurs sérieuses exhortations, car ils veillent sur vos ames comme devant en rendre compte au Seigneur, qui les a envoyés vers vous en qualité de messagers de paix.

Enfants, mettez à profit le temps de l'école, afin que vous appreniez à lire et que vous puissiez ensuite apprendre vous-mêmes dans le Nouveau-Testament comme le Seigneur aime les enfants, eux à qui il a destiné le royaume des cieux.

Surveillants, craignez que tandis que vous en conduisez d'autres, vous ne soyez vous-mêmes rejetés. Pères et mères, élevez vos enfants dans la discipline en les corrigeant selon le Seigneur, et donnez-leur un bon exemple. Ouvriers, mettez du zèle et de l'ordre dans votre ouvrage. Planteurs et moissonneurs, considérez comment Dieu peut faire prospérer les semences et les plantes, et ne vous laissez pas induire à pécher. Soldats, obéissez à ce qui vous est commandé, et n'oubliez jamais que vous avez prêté serment à celui qui vous a amenés des ténèbres

Digitized by Google

à sa merveilleuse lumière. Malades, ne refusez pas votre confiance à celui qui peut avoir compassion de notre misère, car il a été tenté comme nous en toutes choses excepté le péché. Frères et sœurs baptisés, mettez un haut prix à la grâce que vous avez reçue par le baptême ; car, par là, vous avez renoncé à Satan et à ses œuvres, et vous avez revêtu Christ pour être sanctifiés parfaitement dans votre corps et dans votre esprit.

Frères et sœurs, admis dans l'Eglise, montrez-vous vrais membres de l'Eglise dont Christ est le Chef. Vous qui participez à la Sainte-Cène, que votre ame ait toujours plus faim des biens célestes et soif des eaux de la vie, comme du bien suprême dans cette vallée de larmes. Que l'un excite l'autre, et que toutes nos forces tendent chaque jour et selon nos moyens à lui être agréables ! Recevez l'assurance que non-seulement toutes les communautés des Frères mais encore de nombreux amis du Seigneur en dehors de leur sein se souviennent souvent de vous devant le Seigneur dans leurs prières, et qu'en particulier dans ce jour de réjouissance, nos communautés de l'ancien monde et du nouveau vous recommandent instamment à l'ami des ames, pour qu'il vous garde fidèlement dans sa main, vous préserve de tout mal, et tire de vous sa louange sur la terre.

Qu'il veuille, lui qui sonde les profondeurs du cœur, vous donner la fidélité nécessaire pour que vous puissiez vous conformer ponctuellement à la voix de son esprit ! Il vous avertira quand vous serez en danger de vous détourner du chemin du bonheur, soit à droite soit à gauche. Puissions-nous voir ceux qui s'étaient fait exclure de la société rentrer en eux-mêmes et chercher de nouveau la grâce qu'ils avaient perdue ; il y aura de la joie dans le ciel pour tout pécheur qui reconnait sa faute, s'en repent et en recherche le pardon auprès de celui qui ne rejette aucune ame travaillée et chargée. Pensez aux centaines d'entre vous qui vous ont devancés dans le sentier de la grâce, qui ont atteint le but de leur foi, le bonheur des ames, et qui sont maintenant justifiés et sanctifiés devant le trône de l'Agneau dont le sang les a rachetés et lavés de leurs péchés. Aucun

Digitized by Google

d'entre vous ne sait quand viendra sa dernière heure ; veillez donc et priez, afin que vous ne succombiez pas dans le combat, mais que vous puissiez être en état de subsister devant le fils de l'homme.

Recevez encore de toute la Conférence des Anciens de l'Unité et du département des Missions en particulier, nos plus cordiales salutations, avec l'assurance de notre ardent amour fraternel pour vous et de la vive part que nous prendrons toujours à vos joies et à vos peines. Votre frère qui vous est sincèrement attaché,

GOTTLIEB-MARTIN SCHNEIDER.

Nous aurions volontiers communiqué le premier jour de fête cette lettre à l'assemblée, mais comme il s'y trouvait beaucoup d'étrangers, il nous a paru plus convenable de la réserver pour le second où nous serions seuls avec notre paroisse.

A dix heures, nous primes avec les enfants de l'école un repas d'amitié qui nous causa beaucoup de plaisir. Les enfants répondirent librement aux questions que le frère Schopmann leur adressa au sujet de la fête, et ils accompagnèrent parfois leurs réponses de passages de la Bible assez bien choisis. Les cœurs des enfants étaient visiblement émus. L'après-midi, nous eûmes un repas d'amour pour les baptisés et les communiants ; ils y vinrent en grand nombre et nous eûmes avec eux des entretiens très-édifiants sur la fête qui nous réunissait. Nous nous souvinmes dans cette réunion de notre frère Hallbeck qui certainement fut en esprit au milieu de nous. Le même soir, nous primes la Cène dans le sentiment de la paix de Dieu ; et le 16 au soir, nous terminâmes cette fête bénie par une réunion d'actions de grâces.

Certainement beaucoup de ceux qui étaient tombés dans le sommeil spirituel ont été réveillés et, nous l'espérons, fortifiés pour marcher de nouveau dans le chemin de la grâce. Louange et gloire à notre miséricordieux Sauveur de ce qu'il nous a visités avec puissance dans ces jours ! Puissions-nous dès mainte-

Digitized by Google

nant être, ainsi que ceux qui sont confiés à nos soins, fermement unis à lui, et porter des fruits toujours plus excellents à l'honneur de son saint nom !

Depuis le commencement de la mission au sud de l'Afrique, on a baptisé 1450 adultes, 1456 ont été reçus dans l'Eglise, et 1219 admis à la Sainte-Cène. Actuellement notre communauté s'élève à 1406 personnes dont 627 participent à la Sainte-Cène.

Le 20 mars, le frère Schopmann se rendit sur la demande d'un colon du voisinage à l'ensevelissement du fils de ce dernier pour y faire un discours, et il eut la joie de rendre témoignage à Jésus devant un grand nombre de colons. A cette occasion, l'un d'entr'eux s'ouvrit à lui et lui dit : « Dites-moi donc pourquoi les missionnaires de l'Eglise des Frères ne tiennent pas plus souvent des réunions parmi les colons? Ils y seraient sans doute en grande bénédiction. Je connais beaucoup de colons qui, quelque désir qu'ils en aient, ne peuvent venir que rarement à l'église de Calédon ou de Gnadenthal parce qu'ils sont trop éloignés de ces deux endroits; et quand parfois ils y vont en char, ils peuvent à peine prendre avec eux leur famille ; leurs domestiques doivent rester à la maison, et n'ont ainsi point d'occasion d'entendre la Parole de Dieu. Mais si dans leur voisinage on tenait de temps en temps un service divin, combien d'ames ne passeraient pas des ténèbres à la lumière, combien ne se réveilleraient pas de leur sommeil afin de vivre pour Dieu ! »

Dans nos entretiens avec les communiants, beaucoup se sont ouverts à nous d'une manière réjouissante. Un jeune homme, d'ailleurs assez silencieux, disait entr'autres : « Je rends grâces à Dieu de ce que j'ai appris à lire. Quand on lit dans l'église l'histoire de la passion de Jésus, si je n'ai pas bien compris quelque chose, je le lis de nouveau pour moi à la maison, jusqu'à ce que je n'y trouve plus d'obscurité. »

Un petit garçon hottentot nous donna une belle preuve de

Digitized by Google

probité. Il apporta à un missionnaire un schelling anglais qu'il avait trouvé sur la route, et pria qu'on le fît savoir à l'école des adultes afin que cette pièce pût revenir à son possesseur légitime.

Au mois de mai, dans nos entretiens avec les communiants, un jeune homme se plaignait de ce qu'il lui semblait que, plus il avançait en âge, pire il était; car il sentait souvent des désirs coupables qui lui avaient été auparavant inconnus. On lui fit remarquer que cet avertissement devait le pousser à se tenir de plus en plus fermement au Sauveur, et à avoir toujours présente l'exhortation qu'il donna autrefois : Veillez et priez.

Quelques personnes âgées exaltèrent en particulier l'assistance que le Seigneur nous prête pour l'ame et pour le corps. Un vieillard disait entr'autres à un missionnaire : « Vous êtes encore jeune et vous avez sans doute déjà souvent éprouvé les sages directions et la puissante assistance du Sauveur; que dois-je donc dire moi qui suis dans cette vie depuis au moins deux fois aussi long-temps que vous? Je ne suis pas en état d'exprimer comme je le sens de combien de bonté le Seigneur a usé envers moi. »

Au mois d'août, dans nos entretiens avec les communiants, un frère non-marié s'exprima ainsi : « Quand nous sommes seuls entre nous, nous avons souvent des entretiens de cœur très-agréables qui nous sont en bénédiction; mais dans une occasion comme celle-ci, il nous manque la liberté nécessaire pour exprimer nos sentiments à cœur ouvert. » Cependant eux et les membres des autres sociétés prirent en commun la résolution de ne vivre que pour le Sauveur; « car, ajoutèrent-ils, nous serions très-malheureux si nous l'abandonnions. » — Une sœur-veuve dit : « Autrefois j'étais très-légère et mes pensées n'étaient dirigées que vers la vanité; mais maintenant j'ai des pensées plus sérieuses sur le salut de mon ame. Quand je vois combien de personnes nous quittent, soit pour entrer dans l'éternité ou pour retourner au monde, je sens le danger qu'il y a à vivre dans la légèreté et je prie le Sauveur de me rendre sérieuse. »

Digitized by Google

Au mois d'octobre, nos entretiens avec les communiants furent réjouissants. Un homme dit : « Quand j'ai été long-temps éloigné de la maison et que je reviens, je remarque chaque fois que je suis devenu très-indifférent à l'égard du Sauveur. O de quel avantage inappréciable ne jouissons-nous pas, nous, habitants de Gnadenthal, de ce que l'église nous est ouverte tous les jours pour le service divin ! » Un autre qui a fait la guerre aux Caffres disait : « La prière va chez moi faiblement, très-faiblement, car je ne vois devant moi ni Caffres ni sagaïes. » — « Je sais, disait un autre, que je suis trop faible pour résister à la tentation de faire abus des liqueurs fortes ; aussi ne vais-je pas travailler dans le haut-pays bien que la paie y soit beaucoup plus élevée qu'ici, car je pourrais facilement m'y enivrer ce qui me rendrait malheureux pour le temps et pour l'éternité.

Le 30 eut lieu l'ensevelissement d'une de nos communiantes qui était morte dans une campagne du voisinage. Elle s'était levée en bonne santé et s'était rendue à son travail. Dans la matinée, elle ressentit des douleurs dans le cou, qui augmentèrent jusqu'à midi au point qu'elle ne put plus supporter le travail de la moisson, et déjà avant minuit elle était morte, probablement du croup. Son mari qui est encore sous les armes, a eu le malheur de perdre pendant son absence deux enfants et sa femme ; quand il reviendra, il ne retrouvera de toute sa famille qu'un enfant qui est venu au monde depuis son départ. La défunte s'est en tout temps bien comportée à notre égard. Il était touchant de voir comment, tandis qu'elle était déjà près de suffoquer, elle serrait son enfant contre elle et ne pouvait s'en dessaisir. Nous désirons de cœur que ce délogement subit, pendant la moisson où la légèreté, l'indiscipline et le penchant pour les liqueurs fortes et les désordres sensuels trouvent malheureusement tant d'aliments, puisse donner à beaucoup de nos Hottentots un avertissement sérieux et les engager à marcher comme ils désireraient avoir vécu quand le temps de quitter cette vie sera venu.

Digitized by Google

L'an 1836, 77 personnes ont reçu la permission de se joindre à la communauté de Gnadenthal; 38 enfants et 23 adultes ont été baptisés; 29 ont été admis dans l'Eglise et un nombre égal ont participé pour la première fois à la Sainte-Cène.

L'Eglise des Hottentots consistait à la fin de l'année en 866 baptisés adultes dont 629 communiants, et 391 enfants baptisés. Outre cela 200 nouveaux-venus ou enfants non-baptisés. En tout 1457 personnes.

Chrétien-Louis Teutsch.
Charles-Frédéric Nauhaus.
Jean-Gabriel Sondermann.
Jean-Frédéric Stein.
Henri-Bernard Schopmann.
Paul-Henri Brauer.

SALUTATION

ADRESSÉE LE PREMIER JOUR DE L'AN 1841 AUX EGLISES DES FRÈRES PAR LA CONFÉRENCE DES ANCIENS DE L'UNITÉ A BERTHELSDORF.

En entrant dans cette nouvelle année, nous saluons nos chers frères et amis, en souhaitant que notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, qui, comme le dit notre texte du jour de l'an, est le même hier et aujourd'hui et le sera éternellement, soit avec nous pendant la nouvelle période qui s'ouvre devant nous. Unissons-nous en Lui qui est le fondement inébranlable de notre foi et de nos espérances, alors notre Eglise demeurera ferme au milieu des tempêtes, car Il ne cessera, dans nos besoins, de nous ouvrir son bon trésor, comme le dit la parole si consolante du 28 janvier, que nous avons ouverte dans la dernière nuit de l'an, pour notre Unité des Frères. Aucun de nos besoins, aucun de nos désirs n'est trop grand pour qu'il ne puisse y satisfaire, mais aucun n'est trop petit pour qu'il n'y prenne garde.

Digitized by Google

DISCOURS

DU FRÈRE LAYRITZ SUR LE TEXTE DU 5 AVRIL 1774.

TEXTE : *Christ, notre Pâque, a été immolé pour nous ; c'est pourquoi célébrons la fête, non avec le vieux levain, ni avec le levain de la malice et de la méchanceté, mais avec les pains sans levain de la sincérité et de la vérité.* 1 Cor. 5, v. 7 et 8.

Il est à présumer d'après notre texte que St-Paul écrivit sa première Epître aux Corinthiens vers le temps de la fête de Pâque. Cette Eglise avait été troublée par un affreux scandale ; elle avait vu l'un de ses membres commettre un des plus grands crimes, et au lieu d'exercer à son égard une juste sévérité, elle n'avait montré qu'une coupable indulgence envers un homme qu'elle aurait dû retrancher du milieu d'elle. Prenant occasion de la fête de Pâque, pour reprocher aux Corinthiens cette conduite, St-Paul leur dit : Comment pouvez-vous célébrer cette fête? Ne savez-vous pas que comme le peuple d'Israël nous avons un Agneau pascal? et un Agneau d'un tout autre prix, d'un tout autre mérite que celui que mangeaient nos pères, le véritable Agneau de Dieu, dont tous les agneaux immolés avant lui n'étaient que la figure, savoir Jésus-Christ qui a été immolé pour nous? Si donc nous voulons célébrer la fête, si nous voulons avoir part à l'Agneau mis à mort pour nous, il faut, comme les Israélites, que nous mettions de côté le vieux levain, c'est-à-dire que nous ne tolérions plus dans l'Eglise un pécheur scandaleux, puisqu'en le conservant au milieu de nous, nous participons en quelque sorte à sa souillure et nous sommes dès-lors dans un état opposé à la sainteté qui doit distinguer une Eglise chrétienne.

Le levain désigne donc ici particulièrement le pécheur qui

Digitized by Google

avait donné du scandale à l'Eglise. Mais il désigne aussi en général tout ce qui souille le cœur, toute méchanceté, toute malice, toute disposition du cœur fausse, oblique et contraire à l'esprit de Jésus-Christ. C'est dans ce sens que le Sauveur lui-même s'est servi de ce terme, en comparant l'hypocrisie et les faux dogmes des Scribes et des Pharisiens à un levain dont il avertissait ses disciples de se garder, et en leur ordonnant d'éviter cette hypocrisie, cette propre justice pompeuse par laquelle ces gens-là pensaient en imposer à Dieu et aux hommes. C'est dans ce sens encore que cette comparaison du levain se présente dans l'Epitre aux Galates où l'Apôtre, après avoir averti ses lecteurs de ne pas se laisser détourner de la simplicité en Jésus-Christ, et de ne pas rentrer sous le joug de la loi en pensant être sauvés par les œuvres, ajoute : Je vous déclare et proteste que si quelqu'un se fait circoncire ou observe quelqu'autre ordonnance de la loi, dans l'idée d'obtenir par là grâce et rémission des péchés, Jésus-Christ lui devient inutile et qu'il est déchu de la grâce. Ne traitez pas la chose à la légère ; soyez exacts et rigides sur ce point, car un peu de levain fait lever toute la pâte. A ces mauvaises dispositions, à cette malice, à cette méchanceté, à cette obliquité de cœur dont nous avons besoin d'être affranchis, l'Apôtre oppose les pains sans levain de la sincérité et de la vérité. La sincérité est une disposition qui ne vient point de nous, que personne ne peut nous donner, mais que le Sauveur seul peut faire naître et conserver dans nos ames. Un cœur sincère et intègre n'a que le Sauveur seul pour objet ; il ne souhaite autre chose que de vivre ainsi que doit le faire un pauvre pécheur, dans une communion constante et dans un commerce non interrompu avec son Rédempteur ; il ne connait, il ne veut d'autre bien que l'amour, la tendresse, les précieux mérites de Jésus. Tant que l'œil et le cœur d'un homme regardent encore de travers, tant qu'on voudrait encore se réserver quelque chose à côté du Sauveur, plaisirs, honneurs, commodités, richesses, quelque peu que ce soit, quelque secrètement qu'on le fasse, c'est obliquité, c'est fausseté, et une

Digitized by Google

fausseté d'autant plus dangereuse qu'elle détourne l'homme de ce qui devrait être son seul bien, du Sauveur et du salut.

A la sincérité, l'Apôtre joint la vérité, c'est-à-dire qu'il l'oppose à toute profession qui n'est que pour la forme, à toute manifestation de piété qui n'est que de parade. Comme dans les spectacles on voit les acteurs représenter toute sorte de personnages, sans avoir rien de leur caractère ou de leur dignité, de même on voit souvent ceux qui veulent passer pour enfants de Dieu faire profession d'être frères, sans avoir un cœur de frère. Telle ne doit pas être la disposition d'un vrai chrétien; mais posant au contraire le seul fondement sur lequel il puisse s'appuyer, il doit s'y tenir fermement attaché et ne montrer dès-lors dans ses actions, dans ses paroles, dans son air et dans tout son extérieur que ce qui est réellement au fond de son ame. C'est là la vérité, et c'est encore le Sauveur seul qui nous la donne et nous la conserve. La grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ, et le Sauveur ne les refuse jamais à un pauvre cœur qui les lui demande, quelque indigne qu'il en soit. Cette réflexion me rappelle la parole de ce jour dans laquelle le Sauveur dit : *Je ferai mention de Rahab et de Babylone entre ceux qui me connaissent : Voici le Philistin, le Tyrien et le Maure seront nés là.* C'était là en effet tout autant de nations païennes, et cependant le Sauveur ne les dédaigne point, il veut leur faire annoncer son Evangile, il veut leur communiquer aussi ce grand salut qu'il a mérité aux hommes par ses souffrances et sa mort sanglante; il veut qu'ils soient aussi du nombre de ceux qui le connaissent. Ils seront nés là, c'est-à-dire ils seront régénérés pour être membres de son corps et de son Eglise, pour pouvoir dire comme les autres fidèles : Nous sommes son ouvrage étant créés en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres; il a changé notre cœur par sa grâce, il nous a réconciliés par son sang, nous avons trouvé la vie et la guérison dans ses meurtrissures. De là vient que nous voudrions pouvoir annoncer aux nations les plus sauvages l'effet merveilleux du sang de Christ, car nous savons très-certainement qu'il n'y a pas d'homme trop barbare, pas de

Digitized by Google

cœur trop méchant et trop corrompu pour qu'en s'approchant des plaies sanglantes du Sauveur, il ne puisse être purifié de sa malice, se changer en un cœur plein de sincérité et de vérité, devenir ainsi un vrai membre de l'Eglise et participer dès-lors à l'Agneau de Pâque, qui est Jésus-Christ immolé pour nous. Un pécheur qui ne cherche son salut que dans le précieux sang de l'Agneau et qui l'y cherche avec sincérité, regarde en effet comme un bonheur inestimable que le Sauveur veuille créér en lui un cœur pur, un cœur intègre et sincère, et qu'il veuille le lui conserver par l'action journalière de sa grâce, l'avertissant par son Esprit avec une tendre affection dès qu'il s'égare, le lavant dans son sang dès que quelque méchanceté vient souiller son ame, retranchant, arrachant la plus petite racine de mal qui vient à reparaître en lui, transformant en un mot de plus en plus tout son être à la glorieuse ressemblance de Dieu. Si nous comprenons, chers frères et chères sœurs, que tel est le but du Sauveur et que c'est pour notre bien qu'il travaille à nous rendre purs de cœur et irrépréhensibles dans toute notre conduite, nous ne trouverons pas étrange que l'Apôtre ait usé d'une telle sévérité envers les Eglises; loin de nous en plaindre, nous bénirons le Seigneur qui nous avertit et nous garde avec tant de vigilance et d'amour. Nous livrant alors au Sauveur avec joie, nous le prierons de nous rendre toujours plus dociles, attentifs et fidèles, afin que tous ses desseins de grâce s'accomplissent en nous, qu'il parvienne à son but et que jamais nous ne nous privions par notre faute d'aucune des grâces qu'il nous destine.

Digitized by Google

BIOGRAPHIE

DU FRÈRE MARIÉ JEAN-CHRISTOPHE SCHULZ, DÉCÉDÉ A BERLIN LE 23 OCTOBRE 1823.

Je suis né à Magdebourg le 29 juillet 1743. Dans ma quatrième année, mon père et ma mère m'envoyèrent déjà à l'école que tenait un régent nommé Luther. Ils choisirent cette école parce que le nom du maître les prévint en sa faveur. Mais les résultats ne répondirent nullement à leur attente. Cet homme étant adonné à la boisson, quittait fréquemment la classe, et si pendant son absence les enfants faisaient du bruit et qu'il vînt à les surprendre, il les châtiait sévèrement. J'avais environ six ans, lorsque j'eus le malheur d'en être si fort maltraité que j'en souffris pendant long-temps à une oreille. Lorsqu'on lui ôta son emploi, je fus placé à une autre école que Mr Steinmetz avait établie et qui était dirigée par un honnête homme nommé Franke. Ce fut alors que j'eus occasion d'entendre beaucoup de choses bonnes et instructives qui firent sur mon jeune cœur une impression d'autant plus profonde que je n'avais rien entendu de pareil de mon précédent régent.

Ma mère étant devenue veuve, fréquenta dès-lors assidûment les assemblées d'édification de Mr Steinmetz à Klosterberg. Je l'accompagnais assez souvent, ce qui me procura d'utiles et salutaires encouragements. Mes parents engagèrent ma mère à me placer dans la grande école du dôme, pour y commencer des études; mais ce projet qui me souriait, échoua lors du second mariage de ma mère. Mon beau-père qui était tisserand, se chargea de me diriger dans mon éducation, et, au lieu de me laisser étudier, il commença par me faire dévider du fil. Je ne tardai pas à oublier ce que j'avais appris, car dans mes heures de loisir, j'étais entièrement abandonné à moi-même. Il est vrai

que je me rappelais souvent les exhortations de Mr Steinmetz et celles de mon régent Franke, mais il me manquait un conducteur expérimenté pour me ramener dans le bon chemin.

Dans ma quatorzième année, lorsque je dus être préparé pour la Sainte-Cène, il me fallut d'abord retourner à l'école de notre paroisse. Je mis beaucoup de zèle à apprendre par cœur le catéchisme et à bien répondre à toutes les demandes qui m'étaient adressées. Toutefois j'éprouvais toujours un grand vide. La facilité avec laquelle je répondais aux questions du pasteur, me concilia son affection et m'attira au contraire la jalousie de mes camarades d'école; leur haine alla si loin que dans les rues je n'étais pas à l'abri de leurs mauvais traitements. Le dernier jour de notre instruction, le prédicateur dans une prière faite à genoux, et accompagnée de beaucoup de larmes, nous recommanda au Sauveur, comme étant son bien propre, à quoi il ajouta que son désir était qu'il pût un jour nous retrouver tous devant le trône de Dieu. Tout cela fit une profonde impression sur mon cœur, et maintenant je m'en souviens encore si vivement que j'en répands des larmes de reconnaissance.

Incontinent après ma première communion commença pour moi un nouveau temps d'épreuve. Je dus malgré moi faire pendant trois ans un apprentissage de tisserand, en vivant parmi des gens entièrement indifférents au sujet de leur salut. Cette vie me fut bien pénible dans les commencements; cependant je m'y accoutumai peu à peu. Au reste, je vivais retiré et n'ayant de liaison particulière qu'avec le fils d'un de nos voisins, qui vivait comme moi dans la retraite. Il n'avait pas de plus grand plaisir que d'élever des pigeons, et me communiqua bientôt ce même penchant qui devint si fort que j'y consacrais toutes mes petites épargnes. Je ne pensais plus ni à Dieu ni à sa parole; mais mon bon Sauveur qui cherchait constamment à sauver mon ame, me donna des avertissements salutaires par trois chutes que je fis d'une échelle, qui se rompit trois fois de suite sous mes pieds. Je fus alité quelques semaines à la suite d'une de ces chutes. Etant d'ailleurs assidu à mon travail, fréquentant

Digitized by Google

souvent le culte divin, mon beau-père me permettait volontiers ma récréation favorite.

La fin de mon apprentissage me fit entrer dans une période toute nouvelle. J'étais plus que jamais abandonné à moi-même, et je commençais à aimer le monde et ses divertissements ; il n'était guère possible qu'il en fùt autrement, car celui qui a été élevé à la croix pour mes péchés, n'avait pas encore pu s'attacher mon cœur. Malgré mon manque d'expérience et l'inclination de mon cœur à la légèreté, Il ne cessa cependant pas de tenir sa main étendue sur moi, en me préservant, même à mon insçu, de tomber dans de grossiers écarts. Je fréquentais souvent les assemblées de danse, et une fois, après m'être fort échauffé dans une pareille réunion, je tombai dangereusement malade. Chacun croyait, et moi de même, qu'une phthisie me conduirait au tombeau ; mais par un effet de la bonté de Dieu, Il prolongea encore mes jours, en exauçant ainsi ma prière. Je Lui fis la promesse que s'Il me rendait la santé, je renoncerais entièrement à la danse, et qu'en général je chercherais à me corriger et à devenir meilleur. Il ne me fut pas difficile de tenir la première de ces promesses, mais pour devenir un homme meilleur, je savais d'autant moins comment m'y prendre que la grande corruption de mon cœur ne m'avait pas encore été montrée à découvert.

En 1761, je quittai la maison paternelle, car la guerre de sept ans durant encore, je craignis que l'on ne me forçât de prendre du service militaire. Je me décidai d'aller à Berlin dans l'espérance d'en être exempt. Mais je dus y vivre fort retiré parce qu'on employait toute sorte de ruses pour enrôler les hommes. La grande cherté des vivres fut cause que j'y vécus bien chétivement ; pendant les trois premiers jours que je passai dans cette ville, je ne pus avoir un seul morceau de pain. Ce ne fut que le quatrième jour qu'après beaucoup de peine, j'eus enfin le bonheur de pouvoir acheter un pain pour quatorze groschen.

Lorsqu'en 1763 la paix eut été conclue, je retournai à Magde-

Digitized by Google

bourg parce que mon père et ma mère avaient besoin de moi. Cependant ne pouvant m'empêcher de faire à mon beau-père de fréquents reproches de ce qu'il maltraitait injustement ma mère, il arriva qu'un soir où j'étais hors de la maison, il ôta l'un des outils de mon métier, ce qui, selon l'usage établi, voulait dire qu'il n'avait plus d'ouvrage pour moi. Il se peut qu'il ne croyait pas que je prisse cette affaire au sérieux, mais je la regardai comme une marque que je devais quitter la maison. La suite me prouva qu'effectivement c'était une direction du Seigneur. Dans le chagrin que me causait ma situation, j'en parlai à un ami, qui s'intéressa aussitôt pour moi et me procura de l'ouvrage chez son frère. C'était un homme réveillé; il était membre de la société des Frères à Magdebourg. Je travaillais avec mon ami dans la chambre où se réunissaient fréquemment quelques Frères de la société. Leurs entretiens et toute leur façon d'agir me plurent beaucoup. Un de ces amis nommé Brey me dit un jour: « Mon cher Schulz, maintenant que tu te trouves rassasié des joies du monde, il y a toute apparence que tu vas devenir un disciple du Sauveur. » Ces paroles pénétrèrent jusqu'au fond de mon cœur. Je commençai d'être inquiet, mais je ne savais que faire pour être délivré de mon anxiété. Il arrivait souvent qu'en été on tenait les assemblées du soir dans le pavillon du jardin de mon maître, et quand j'entendais de ma fenêtre le chant agréable et harmonieux de ces réunions, il me semblait que j'étais déjà dans l'anti-chambre du Paradis. J'aurais bien désiré d'aller aussi à ces assemblées, mais j'avais honte de moi-même en pensant que chacun savait combien j'étais méchant. Comme mon ami ressentait aussi dans le fond du cœur les attraits de la grâce, nous nous promîmes mutuellement de ne chercher désormais le salut de notre ame qu'auprès du Sauveur, sans nous embarrasser aucunement de tout ce qu'on en pourrait penser et dire. Dans ce moment solennel, nous éprouvâmes une joie inexprimable, et toute crainte des hommes fut dissipée comme un brouillard. — Nous demandâmes et obtînmes la permission d'assister aux réunions de la société. Le

Digitized by Google

lendemain au soir je m'y rendis tout craintif; on y fit la lecture d'un discours de Mr Steinmetz, et il me parut que tout son contenu avait été écrit pour moi seul, ce qui fortifia tellement ma confiance au Sauveur que je pus verser toutes mes peines et tous mes besoins dans son cœur plein d'amour. A l'issue des assemblées, il y avait ordinairement quelques personnes qui se réunissaient pour s'entretenir avec amitié et confiance de leurs expériences dans la voie du salut. Il arrivait souvent que l'on y parlait des bénédictions dont quelques Eglises des Frères avaient été l'objet, entr'autres celles de Herrnhout et de Barby. Ces récits fortifièrent en moi le désir de visiter une de ces Eglises, et le frère Brey m'encourageant à le faire, je partis avec mon ami pour visiter Barby.

Les frères nous y accueillirent avec beaucoup d'amitié, et les assemblées m'y furent en si grande bénédiction que je ressentis dans mon cœur que j'appartenais au peuple des Frères, en sorte que, si les circonstances l'eussent permis, j'y serais volontiers resté. Avant d'en partir, je me procurai un livre de Cantiques des Frères, qui fut pour moi un trésor précieux. De retour chez mes parents, je me rendais chaque jour dans un endroit à l'écart pour y lire dans mon livre de Cantiques, que j'appréciais toujours davantage. Dans ce temps-là, le sentiment de mes péchés me fit répandre bien des larmes.

Je retournai de temps en temps à Barby; mais j'aurais plutôt désiré d'aller à Herrnhout, parce que je croyais que là je retirerais plus de bénédictions pour mon cœur, qui en était toujours avide. A cette époque, je découvris à mes parents qui ignoraient tout ce qui s'était passé en moi, mon dessein de me fixer dans une Eglise des Frères. Ma mère fut fâchée de ma résolution et me refusa son consentement en me disant: « Crois-tu que l'on ne puisse pas être sauvé ici aussi bien qu'ailleurs? » Je ferai observer que ma mère, à mon insçu, m'avait procuré le droit de bourgeoisie et celui de maîtrise, afin que dans sa position qui n'était pas des plus brillantes, elle pût avoir en moi un soutien. Elle avait encore formé pour moi le projet d'un mariage

Digitized by Google

avantageux, selon le monde. Tout cela était sans doute attrayant, mais l'Eglise des Frères avait pour moi plus de charmes que toute autre chose. Cependant j'étais sensible au chagrin de ma mère, et je commençai d'être chancelant dans mes projets. Ayant pris ma Bible, j'allai dans mon cabinet, et m'étant mis à genoux, je priai le Sauveur avec bien des larmes de vouloir me faire connaître quel parti je devais prendre dans ce moment d'incertitude. Puis ayant ouvert la Bible, je tombai, pour ma consolation, sur ce passage : « Celui qui met la main à la charrue et regarde derrière lui, n'est point propre pour le royaume de Dieu. » Ces paroles remarquables enlevèrent promptement tous mes scrupules et m'affermirent dans la résolution de suivre le chemin que le Sauveur m'avait fait connaître. Par une circonstance particulière, ma mère, quelque temps après, consentit d'elle-même à mon départ, craignant qu'une contrainte prolongée n'eût une fâcheuse influence sur mon esprit. Je profitai avec joie de ce consentement et partis incontinent pour Barby, où je demandai instamment la permission d'y demeurer, bien que j'eusse préféré le séjour de Herrnhout. Comme l'on me dit qu'il n'y avait point d'ouvrage pour m'occuper de ma profession, j'acceptai la proposition, que l'on me fit, d'aller à Berlin, et je partis dans l'été de 1765.

Il y avait environ un an que j'y étais, lorsque le pasteur de ma paroisse à Magdebourg s'aperçut de mon absence. Ayant appris que j'étais dans l'Eglise des Frères à Berlin, il fit entendre à mes parents que je m'étais privé par cette démarche de mon bonheur éternel. Il m'écrivit lui-même pour m'engager à abandonner cette société. M'étant adressé au Sauveur par la prière, je lui demandai avec une confiance filiale l'assistance de son Esprit pour répondre à sa lettre. J'exposai en simplicité de cœur quel était le fondement de la doctrine de l'Eglise des Frères, et comment je vivais maintenant dans la joyeuse espérance qu'en demeurant attaché à cette doctrine jusqu'à la fin de ma vie, je serais sauvé et que je pourrais me rencontrer un jour avec lui devant le trône de l'Agneau ; j'ajoutai que je ne

Digitized by Google

doutais nullement qu'il n'eût été prévenu contre l'Eglise des Frères, qu'en conséquence je le priais de se rendre à Barby où il aurait occasion de se convaincre du contraire de ce qui lui avait été insinué. Ma réponse eut tout l'effet désiré; il fit une visite à Barby, qui le fit revenir de ses préjugés. Dès-lors il fut un ami des Frères et tranquillisa même mes parents à mon égard, de sorte que dans la suite et par une direction du Sauveur, ils se joignirent à la société des Frères à Magdebourg et que même ma sœur, après un séjour à Barby, fut reçue membre de l'Eglise des Frères à Gross-Hennersdorf.

Le 3 août 1766, j'eus la joie d'être reçu dans l'Eglise des Frères de Berlin; à cette occasion, le Sauveur daigna s'approcher de mon cœur pécheur avec tant d'amour que jamais jusque là je n'en avais éprouvé un tel sentiment.

Le 4 janvier 1767, je participai pour la première fois à la Sainte-Cène avec l'Eglise, et je retirai de cette faveur une grande bénédiction pour mon ame, et la jouissance de ce divin repas me devint dans la suite toujours plus précieuse. Malgré la peine que j'avais à subvenir à mon entretien, je pouvais cependant me réjouir journellement au Seigneur.

Un an après mon arrivée à Berlin, on me chargea de la direction des tisserands et de la surveillance de quelques jeunes garçons qui étaient en apprentissage. J'avais reçu cet emploi comme de la main du Seigneur, et j'en éprouvai une vive gratitude. Toutefois je perdais beaucoup de temps et je ne retirais qu'un assez petit gain. Je continuai d'aimer la retraite et je ressentais peu le besoin de m'entretenir de mon état spirituel avec les frères. La communion journalière avec mon Ami par excellence a été jusqu'à cette heure la meilleure nourriture de mon ame. Je rends grâce à ce cher Sauveur de ce qu'Il m'a maintenu dans la jouissance non interrompue de son amour, et cela sans que j'en parlasse beaucoup. Je demande sans cesse à ce bon Maître qu'Il m'affranchisse de toute vaine complaisance pour moi-même, car l'ennemi des ames profite de toutes nos faiblesses pour cribler les enfants de la lumière.

Digitized by Google

En 1769, on me fit la proposition de seconder le frère Seipenberg, qui était chargé par l'Eglise de la direction de la fabrique, et lorsque ce frère reçut une vocation comme missionnaire à la Jamaïque, je fus quelque temps chargé seul de ce pénible emploi. Il se présentait fréquemment des difficultés de divers genres, et par conséquent des expériences à faire. Souvent il fallait faire de fatigants voyages pour aller aux foires, et plus d'une fois j'ai été exposé à de grands dangers dont le Sauveur m'a préservé. Une fois, par exemple, en allant à Francfort sur l'Oder, le char pesamment chargé, sur lequel je me trouvais de même que mon conducteur, renversa. Mon compagnon eut deux côtes cassées, tandis que je n'eus, pour ainsi dire, point de mal. Pendant une autre course dans la saison déjà avancée de l'automne, j'allais, par eau, de Schwedt jusqu'à Stettin. Le soir je cherchai une place entre les ballots de marchandises, parce que la cabine se trouvait remplie de gens très-frivoles. Dans la nuit, ne pouvant plus rester au grand air à cause du froid, je voulus, pour être à l'abri, me rapprocher de la cabine, mais je glissai et tombai dans l'eau. A l'instant même de la chute, je saisis le bord de la barque et j'y restai suspendu, le corps en partie dans l'eau. Je criai au secours, mais ce fut en vain, tout le monde dormait profondément. Dans ce danger éminent, mon fidèle Sauveur daigna m'accorder sa gracieuse assistance en me donnant la force de m'élancer sur le bateau; ainsi ce ne fut qu'à Lui seul que je dus ma délivrance. La frayeur que j'avais eue, jointe à un refroidissement, me causa une maladie dangereuse, dont je fus cependant bientôt rétabli. Peu de temps après cet accident, en 1780, je fus déchargé des affaires de la fabrique. J'appris alors à imprimer des toiles de coton, et je continuai cet ouvrage pendant seize ans.

En 1786, j'entrai dans l'état du mariage avec la sœur-fille Marie-Agnès Dalerne. Le Seigneur a béni cette union en nous donnant deux fils et trois filles, mais quatre de ces enfants m'ont précédé dans le séjour heureux de l'éternité. La seule de mes filles encore vivante, se trouve ici à Berlin comme membre de l'Eglise des Frères.

Digitized by Google

Ici se termine sa propre relation.

L'Eglise de Berlin, dont le défunt frère était le plus ancien membre, peut lui rendre le témoignage qu'il savait en qui il avait cru, et que jusqu'à sa fin il a été fermement attaché à Celui qu'il aimait sans le voir. Il était du nombre de ceux qui ont été élus par grâce. Dès sa jeunesse, il avait été réveillé par l'esprit de Dieu, et conduit à la jouissance du salut par le sacrifice de Jésus. C'est cette communion avec son Sauveur qui le soutint constamment, soit dans le sentiment de son état de pécheur, soit dans l'inconstance des choses passagères de ce monde. Il demeura constamment dans cet heureux état jusqu'à ce qu'enfin, après beaucoup d'épreuves de divers genres, il entra doucement et heureusement dans la pleine jouissance de la félicité éternelle. Il avait toujours beaucoup apprécié le bonheur d'appartenir à l'Eglise des Frères, et aussi long-temps que ses forces le lui permirent, il profita des assemblées de l'Eglise, mais surtout de la participation à la Sainte-Cène, qui restaurait son ame. Lorsqu'il s'exprimait à ce sujet, c'était en peu de mots, mais avec un sentiment plein de vie, qui faisait voir qu'il se connaissait foncièrement et qu'il ne parlait de la grâce en Jésus-Christ que d'après sa propre expérience. Quand sa famille éprouvait quelque besoin temporel, il l'exhortait alors à s'attacher d'autant plus fermement au Sauveur, persuadé que ce bon Père ne les délaisserait, ni les abandonnerait jamais. Dans sa dernière et longue maladie, il souffrit beaucoup et s'écria bien des fois : « O mon Sauveur ! viens bientôt me retirer de cette vallée de misères et me prendre auprès de Toi. » Il priait aussi souvent ceux de sa famille d'avoir patience avec lui et de ne pas perdre courage, car le Seigneur ne manquerait pas de les récompenser richement de l'affection qu'ils lui témoignaient. Le 25 octobre 1825 vint enfin le moment qu'il avait tant désiré, celui de sa délivrance. Son pélérinage ici bas avait été de quatre-vingts ans et quelques mois.

Digitized by Google

RAPPORT

DE CE QUI S'EST PASSÉ EN 1836 DANS LA STATION DES MISSIONS ÉTABLIE PARMI LES NÈGRES DE PARAMARIBO (SURINAM).

Le dimanche 10 janvier, le frère Passavant baptisa Kweekhoven, Nègre malade, dans la maison de ses maîtres. Ce Nègre était natif de la plantation de Kweekhoven, dont il porte le nom ; il fut envoyé il y a quelques mois à la ville dans un état digne de pitié, car la lèpre après avoir pénétré intérieurement dans son gosier, s'était bientôt étendue sur toute sa figure. Il n'avait jamais eu dans la plantation l'occasion d'entendre la parole de Dieu, aussi arriva-t-il ici dans une complète ignorance à cet égard. Mais bientôt l'Esprit de Dieu lui mit au cœur de chercher des consolations qui pussent lui faire supporter sa déplorable situation, et il nous fit prier d'aller le visiter. Il saisit avec empressement tout ce qui lui fut dit et, chose très-rare chez les Nègres, il montra dès le commencement une vraie sincérité. Le Saint-Esprit lui donna la connaissance de ses péchés ; il sentit que la maladie de son ame était bien plus grande encore que celle de son corps, et que pour lui comme pour tout autre, il n'y avait point de salut hors du Sauveur. Il savait très-bien s'appliquer les histoires de l'Evangile qu'on lui lisait ou qu'on lui racontait, et à son tour il les racontait à d'autres. Au milieu de ses grandes souffrances, il montrait de la patience et de la résignation et désirait ardemment le Saint-Baptême, comme le sceau du pardon de ses péchés, lavés et effacés par le sang de Jésus. En effet, après son baptême, il se trouva ranimé et fortifié.

Le 16, nous reçûmes de Mr Dankmeyer, directeur du poste chez les Buschnègers *(Nègres des forêts)* de la province de Saramakan (Surinam supérieur), une lettre écrite par l'ordre de

Digitized by Google

Jean Arabi, chef de cette tribu, et dans laquelle ce chef témoignait la joie que lui avait causée la visite que le frère Voigt avait faite parmi eux l'an passé, et le désir sincère qu'éprouvaient les nouveaux baptisés de cette peuplade, d'être conduits plus avant dans la connaissance des vérités chrétiennes et d'avancer dans la grâce. Nous apprîmes aussi de la bouche même de la femme du maître de poste dont nous venons de parler, que les divertissements bruyants du nouvel-an ont été supprimés entièrement cette année dans le village nègre de Ginget, et que les nouveaux baptisés du frère Voigt se réunissent souvent encore pour s'édifier ensemble.

Le même jour, nous reçûmes la visite d'un jeune Nègre de la tribu libre d'Anka, dont les villages sont peu éloignés de la Cottica. Ce jeune homme a eu déjà l'occasion d'entendre plusieurs fois l'Evangile dans la plantation que nous visitons habituellement, et il a l'intention de séjourner pendant quelque temps à Paramaribo, afin de pouvoir fréquenter notre école, et le désir qu'il a de connaître toujours mieux son Sauveur, ne peut que lui avoir été donné par le Seigneur Lui-même.

Le 1er février, le frère Passavant baptisa un Nègre malade, dont la conversion est une preuve de plus de la fidélité du bon Berger, qui cherche les pauvres pécheurs égarés jusqu'à ce qu'Il les ait trouvés et ramenés. Ce malade, fils d'un Aide national décédé il y a long-temps, avait été instruit par son père dans toutes les choses qui tiennent à la religion et habitué à fréquenter l'Eglise. Mais toutes les bonnes exhortations de son père furent sans influence sur son cœur. Il continua à marcher dans la voie du péché, resta attaché au paganisme et son état moral empira de plus en plus. Il passa de la sorte plusieurs années dans une plantation éloignée, puis il vint habiter la ville il n'y pas long-temps. Tout-à-coup sa conscience se réveilla; l'angoisse de son ame devint telle qu'il réclama bientôt nos consolations et demanda le baptême. Lors de la première visite que nous lui fîmes, nous le trouvâmes encore dans les

Digitized by Google

liens de Satan. Il ne voulait reconnaître aucun des péchés qu'on lui reprochait, et ne cherchait qu'à se justifier. On l'exhorta à demander au Seigneur un cœur contrit, en lui représentant avec force qu'il n'y a un Sauveur que pour ceux qui se reconnaissent pécheurs. Il promit de prier pour obtenir cette grâce. Une autre fois on lui lut la parabole de la brebis perdue, et on lui demanda s'il savait qui était cette brebis que le bon Berger cherchait avec tant de soin. « C'est peut-être moi », répondit-il après quelques instants de réflexion, et il avoua en même temps qu'il était un grand pécheur. Dès ce moment son obstination fut brisée, et il regretta amèrement d'avoir négligé pendant si long-temps la recherche des voies du salut. Dès que nous le vîmes dans cette disposition d'ame, et qu'il put se reconnaître pécheur, nous ne pûmes lui refuser le baptême, eu égard surtout aux accès journaliers qui menaçaient sa vie. Quelques jours après, il s'endormit au Seigneur.

Le dimanche 7, nous eûmes une conférence avec les Aides nationaux au sujet de la Cène que nous nous proposions de célébrer, mais comme nous apprîmes que plusieurs membres de notre communauté avaient pris part aux fêtes du nouvel-an de cette année, ou du moins avaient eu du plaisir à les voir, nous crûmes plus convenable de différer cette sainte action qui avait déjà été annoncée. Nous fîmes connaître notre détermination dans l'assemblée du soir, et nous saisîmes cette occasion pour peindre vivement à nos auditeurs tout le déplaisir que de tels divertissements mondains causent au Seigneur.

Le 8, un Nègre, le frère marié Ferdinand Primo, passa dans l'Eternité. Il avait été baptisé ici en 1788, mais ensuite il s'était détourné de la droite voie et nous avait obligés deux fois à l'exclure de l'Eglise. En 1811, il y fut réadmis et depuis cette époque, sa vie tout entière fut de nature à inspirer de la confiance et à prouver la sincérité de sa conversion. Aussi fut-il admis six ans plus tard au nombre des Aides nationaux, vocation dans laquelle il montra une fidélité constante. Il fut un de nos Aides les plus utiles et il gagna l'estime et l'affection

Digitized by Google

de tous. Sous le rapport intellectuel, il n'avait rien de plus distingué que le dernier de ses compatriotes, mais on pouvait remarquer en lui tout ce que peut la grâce pour éclairer l'intelligence humaine la plus bornée et lui donner une lumière qui ne peut venir que d'en haut. Pendant les dernières années de sa vie, il s'appliqua avec une persévérance et un zèle admirables à apprendre à lire; il se réjouissait de ce que cet exercice l'avait mis en état d'éloigner de mauvaises pensées en fixant son esprit sur celles de l'Eternité. Une fois il nous dit : « Le matin, quand je me lève, je prends mon Nouveau-Testament; j'y trouve la nourriture de mon ame, et cette douce occupation dissipe tout ce qui pourrait inquiéter mon cœur. »

Plusieurs sœurs nègres nous ayant témoigné le désir de participer à la Sainte-Cène, nous crûmes ne pas devoir attendre plus long-temps pour leur donner accès à cette grâce. Toutefois, dans l'entretien particulier que nous eûmes auparavant avec chacune d'elles, nous jugeâmes prudent de les engager, surtout les plus jeunes, à s'examiner devant Celui qui sonde les cœurs, afin de reconnaître si elles n'avaient point pris part aux divertissements dont nous avons parlé plus haut, ce qui devait les priver, au moins pour cette fois encore, de s'unir à nous dans cette sainte action. Notre exhortation produisit quelque effet, car nous obtînmes de plusieurs l'aveu de leurs égarements.

Le 19, notre sœur nègre Pétronelle Rosette s'endormit au Seigneur. Nous pûmes bénir Dieu de sa délivrance, car elle était pour nous un objet de profonde pitié, et son triste état offrait un exemple des ravages que la lèpre, qui se répand de plus en plus dans le pays, peut exercer sur les habitants. Notre sœur avait reçu le Saint-Baptême il y a trois ans, dans son lit et déjà privée des doigts aux mains et aux pieds. Elle fut long-temps couchée sur son lit de douleurs avant que d'être rendue attentive à sa misère spirituelle, et cependant la voie du salut ne lui était pas inconnue, mais elle ne désira y entrer que lors du baptême de sa sœur, qui eut lieu il y a quelques années. Alors elle

Digitized by Google

éprouva un désir irrésistible d'avoir part à la même grâce, et elle nous pria de l'en faire jouir.

Le 24, un malfaiteur condamné à mort fut baptisé dans sa prison par le frère Jacobs. Ce malheureux avait été amené d'Afrique, puis, il y a douze ans, il s'était évadé de la plantation de son maître pour se joindre à une bande de Nègres fugitifs comme lui, et avec lesquels il commit toute espèce d'actes de pillage et de meurtres. Il fut saisi l'année dernière et amené dans les prisons de Paramaribo. Dès-lors il assista régulièrement au culte qui a lieu pour les détenus, et il parait qu'il en retira de la bénédiction pour son ame. Cependant, comme il arrive d'ordinaire, il ne fit un sincère retour sur lui-même que lorsqu'on lui annonça l'arrêt qui le condamnait à perdre la vie. Bien loin de nier son crime, il le confessa sincèrement et reconnut qu'il était digne de mort. Il y avait un point toutefois sur lequel on eut de la peine à le calmer; il regrettait que plusieurs de ses compagnons de brigandage n'eussent pas été arrêtés; il croyait qu'il endurait à leur place la peine qui leur était dûe, et ce qui l'exaspérait surtout c'est qu'un Nègre qui avait été arrêté avec lui, et qui dans son opinion avait commis plus de crimes que lui, n'eût pas été condamné à perdre la tête par les mains du bourreau (il mourut pendant qu'on instruisait son procès). On représenta au prisonnier que tant que son cœur nourrirait des sentiments de haine, il ne pourrait espérer aucun pardon de la part de Dieu, qu'un jour le Seigneur mettrait toutes choses en évidence et jugerait tous les hommes selon la justice, mais que, quant à lui, il ne pouvait que rendre grâces à Dieu de ce qu'en manifestant ses crimes, Il lui avait donné le moyen de sauver son ame. Ces instructions bénies du Seigneur et l'influence de l'Esprit-Saint dans son cœur en bannirent tout sentiment haineux et y apportèrent la paix. Il se montra joyeux et reconnaissant de ce qu'un Sauveur lui était annoncé. L'amour de Dieu, manifesté aux pauvres pécheurs par Jésus-Christ, était une douce consolation pour son ame, et ce fut dans ces heureuses dispositions qu'il reçut le baptême comme le sceau du

Digitized by Google

pardon de ses péchés. Quelques-uns de nos Aides nationaux passèrent la dernière nuit auprès de lui. Leurs discours lui firent grand bien, et il s'avança tranquillement vers le lieu où l'on avait dressé l'instrument de son supplice.

Il règne depuis long-temps parmi les blancs, dans l'hôpital militaire, une maladie épidémique qu'on croit être la fièvre jaune. Le fidèle médecin de notre maison, le docteur Philippe, a été l'une des victimes de cette maladie. Sa perte sera d'autant plus sensible à toute notre famille missionnaire que nous avions sujet d'être très-satisfaits de la manière dont il nous traitait.

Le 3 mars, les frères et les sœurs Voigt et Schmidt nous quittèrent pour se rendre à Charlottenbourg, lieu de leur destination. Le frère Voigt n'est pas encore rétabli de la maladie qui l'afflige depuis quatre ans; elle dégénère maintenant en jaunisse. On espère cependant que l'air de la plantation lui sera salutaire.

Le lendemain de Pâques, le frère Treu baptisa un jeune Mulâtre, chez les personnes auxquelles il appartenait. Ce jeune homme avait autrefois fréquenté nos écoles avec beaucoup de zèle, il avait appris un peu à lire et à connaître les principales vérités du christianisme, mais, dans la suite, la dame à laquelle il appartenait l'ayant cédé comme domestique à son fils revenu d'Angleterre, il cessa de fréquenter l'école. Il y a quelques années qu'en côtoyant le rivage pendant une tempête, il eut le malheur de se casser une jambe, et comme il n'eut pas de chirurgien pour le soigner, d'autres maux se joignirent bientôt au premier. Il désira notre visite, et nous eûmes la joie de retrouver chez lui des traces de l'efficacité des premières instructions qu'il avait reçues. Il savait encore par cœur bien des passages de l'Ecriture, et ses épreuves extérieures lui avaient appris à prier. L'Esprit de Dieu agit activement dans son ame; il reconnut sa misère et rechercha les consolations de Christ. Le baptême qu'il reçut dans ces dispositions, contribua à affermir sa foi.

Au mois d'avril, le frère et la sœur Treu visitèrent différentes plantations, et en particulier celle qui porte le nom de Bleienthal. Le propriétaire de cette plantation demeure en Europe.

Digitized by Google

Il nous a ouvert dernièrement une porte pour annoncer l'Evangile à Bleienthal. Profitant de cet appel, nous y avons fait dans ce voyage notre premier essai. Voici ce qu'écrit le frère Treu :

« Après l'assemblée de l'après-midi, à laquelle assistèrent, » comme à celle du matin, soixante-dix auditeurs, vingt-quatre » personnes vinrent auprès de moi en m'exprimant le désir » d'être instruites comme catéchumènes. Cette demande était » inattendue pour moi, et je les engageai à ne pas se presser » mais plutôt à laisser mûrir davantage cette résolution. Elles » nous répondirent toutes d'un commun accord qu'elles étaient » entièrement décidées à renoncer désormais à la voie du péché » pour suivre l'appel du Seigneur qui s'était fait entendre à » leur cœur. L'administrateur de la plantation leur dit ensuite » que la meilleure preuve à donner de la sincérité de leur dé- » claration serait d'abattre dans leur village, avant notre pro- » chaine visite, le grand arbre à coton, de détruire leur temple » d'idoles et de jeter à l'eau toutes les choses qui servaient à » leur culte idolâtre. Elles le promirent. »

La maladie contagieuse dont nous avons parlé ayant enfin disparu, le frère Passavant recommença à célébrer le culte à l'hôpital de la ville, à la grande joie de plusieurs Nègres malades.

Il s'est formé ici des sociétés de chant, composées presqu'uniquement de jeunes gens, et dans lesquelles, après la lecture d'un chapitre de la Bible et le chant de quelques versets, on distribue des gâteaux, du chocolat, du café, et même des liqueurs fortes. L'une de ces sociétés compte jusqu'à quarante membres. Nous avons plus d'une fois blamé et défendu de pareils rassemblements, mais nos Aides nationaux nous ont appris que loin de discontinuer, ils augmentaient plutôt. Aussi avons-nous cru nécessaire de renouveler sérieusement la déclaration que tous ceux qui ne cesseraient pas immédiatement de fréquenter de pareilles sociétés, seraient exclus de notre congrégation. Nous devons combattre ce désordre avec d'autant plus de force que nous nous apercevons que ces réunions n'ont point

Digitized by Google

été formées dans le but de s'édifier en commun, puisque la plupart des membres qui les composent ne fréquentent que peu ou même point notre église, et que d'ailleurs ces repas où les Nègres ne lisent la Parole de Dieu et ne chantent nos Cantiques que pour l'apparence, leur donnent l'occasion de faire des dettes et même des vols, tous les assistants étant obligés d'apporter chaque fois une certaine contribution et les statuts infligeant même à ceux qui s'absentent une amende d'un demi-florin de Hollande. Un autre inconvénient, c'est qu'ils sont souvent divisés entr'eux pour parvenir au rang de chanteurs que tous désirent, et qu'il en est déjà résulté des querelles dans lesquelles leurs supérieurs ont été obligés d'intervenir. Ils ressemblent vraiment à des enfants dépourvus de sens. Nous avons pu le voir à l'occasion du renouvellement de la société des femmes, car plusieurs s'irritèrent violemment de ce que nous ne voulions plus leur permettre un pareil plaisir.

Le 5 juin, notre sœur nègre, la veuve Anne-Catherine, a quitté cette vie pour aller vers le Seigneur. Elle avait été baptisée en septembre 1825 et reçue à la Sainte-Cène en 1830. Mais elle n'était pas toujours demeurée fidèle à ses promesses. Elle s'était laissé entraîner par sa grande frivolité et s'était abandonnée à des plaisirs mondains qui nous mirent, il y a quatre ans, dans la nécessité de l'exclure de notre congrégation, jusqu'à ce qu'elle fût redevenue docile à la voix du bon Berger et qu'elle se laissât diriger par Lui. Une maladie qui la fit dépérir fut l'instrument de son retour à Christ. Ce mal dont elle fut atteinte l'année passée, lui fit faire un sérieux retour sur elle-même, l'humilia devant Dieu, la porta à confesser ses fautes et à demander grâce. Elle se remit cependant, mais pour mourir bientôt après. Dans la dernière visite que nous lui fîmes, nous la trouvâmes encore humiliée, touchée de ses péchés et embrassant avec ardeur les consolations de l'Evangile.

Le 12, notre frère Treu baptisa un enfant nègre malade dans la maison de ses maîtres. Sa maîtresse l'avait envoyé il y a plusieurs années dans une plantation, afin d'y guérir d'un mal de

Digitized by Google

poitrine, mais il y a quelques semaines qu'il revint à la ville dans un état pire que celui où il était en partant. Il fut visité pendant quelque temps par un de nos Aides nationaux qui l'instruisit dans les vérités du salut, et lorsqu'il nous fit prier de nous rendre auprès de lui, nous le trouvâmes à la vérité dans un état corporel bien triste, mais en même temps dans une disposition bénie. Le Saint-Esprit ayant touché son cœur, l'avait rendu accessible aux consolations de l'Evangile. Il confessait tous les péchés de sa jeunesse, ses manquements envers ses maîtres, sa mère et ses camarades; il en éprouvait du repentir et recherchait avec ardeur l'assurance de son pardon. Nous l'adressâmes à cet effet au Sauveur, en l'avertissant du danger que l'on court en mettant sa confiance dans le seul baptême extérieur, qu'il reçut peu de temps avant sa mort.

Le 17, la sœur Sophie Candace, Négresse affranchie, entra dans son repos. Elle avait déjà atteint l'âge de 74 ans lorsque, il y a dix ans, elle reçut le Saint-Baptême. Malgré son âge avancé, elle avait acquis une connaissance peu ordinaire des choses de Dieu; elle marchait en toute simplicité, et nous la regardions comme une de nos sœurs dont la foi était le mieux éprouvée. Sa maladie était incurable, c'était un érysipèle aux pieds, qui finirent par être couverts d'abcès. Après bien des souffrances, ce mal dégénéra en une hydropisie qui mit fin à toutes ses douleurs. Notre sœur supporta toutes ses peines avec patience et avec un ardent désir de déloger pour être avec Christ.

Dans l'entretien préparatoire qui précéda la communion donnée en juillet, une sœur malade en peine pour son salut, nous dit avec larmes: « Mes péchés sont toujours présents à mes yeux; j'en sens tellement la grandeur et la laideur que nulle part je ne puis trouver de repos pour mon ame. J'espère au Seigneur et je Le prie sans cesse d'avoir pitié de moi. » Cette personne est attristée selon Dieu, et l'œuvre directe du Saint-Esprit se fait voir en elle d'une manière dont nous avons peu d'exemples. Nous avons pu d'autant mieux l'adresser au Sauveur, le seul

Digitized by Google

véritable consolateur des affligés. Les habitants de la maison dans laquelle cette sœur demeure, et qui ont beaucoup de considération pour elle à cause de sa conduite irréprochable, ne pouvant dans leur manière de voir expliquer sa tristesse autrement que par une maladie corporelle, ont déjà eu recours aux soins et aux remèdes d'un médecin. Nous, au contraire, nous l'avons exhortée à se tourner vers le meilleur de tous les médecins, vers Celui qui guérit et l'ame et le corps.

Le 7 août, le frère et la sœur Bleichen, qui nous avaient été envoyés d'Europe pour le service de la mission, arrivèrent ici en bonne santé et après un voyage heureux. Ils furent présentés le soir à la communauté nègre.

Une Négresse affranchie et mariée, la sœur Marie-Wilhelmine, mourut le 9 août. Elle avait déjà atteint sa quatre-vingt-dixième année, en juillet 1834, lorsqu'elle fut baptisée. Elle a vraisemblablement vécu plus d'un siècle.

Le 24 mourut au Seigneur la sœur nègre Esther. Elle avait reçu le Baptême en novembre 1834, sur un grabat où elle gisait comme Lazare, et depuis ce moment elle soupirait après sa délivrance. A chacune de nos visites, elle nous racontait dans quel état de ténèbres elle avait autrefois vécu, combien ses péchés avaient lourdement pesé sur son ame, et comment le Seigneur l'avait délivrée de cette angoisse en lui pardonnant et en lui permettant de regarder à Lui avec joie.

A la demande du comité des six écoles de la ville, il y eut le 31 août dans notre église une distribution de prix, pour les enfants qui s'étaient distingués par leur zèle et leur attention dans les examens qui avaient eu lieu auparavant dans les écoles. Cette solennité attira dans notre église un grand nombre de personnes de tout rang. L'assemblée dura près de quatre heures; plusieurs membres du comité y parlèrent sur l'utilité de l'instruction de la jeunesse.

Du 26 septembre au 6 octobre, le frère et la sœur Treu firent dans le Surinam supérieur un voyage, sur lequel le premier nous a communiqué ce qui suit :

Digitized by Google

« Le 26 septembre, nous arrivâmes à Bleienthal, plantation
» de sucre, où, malgré l'absence du directeur, on nous permit
» d'annoncer deux fois l'Evangile aux Nègres. Il n'y a que six
» mois que nous avons fait notre première visite ici, et cependant
» le nombre des catéchumènes s'élève déjà à cinquante,
» et l'on peut se réjouir de leurs dispositions, de la sincérité
» avec laquelle ils confessent leurs péchés et de leur reconnaissance
» pour le Sauveur qui les a appelés. Les enfants
» éprouvent aussi une joie particulière à entendre parler du
» Seigneur et de son doux Evangile, et leurs parents assurent
» qu'ils se sentent souvent portés à en bénir Dieu. Comme à
» notre première visite ils m'avaient déjà promis de détruire
» leur petit temple d'idoles, et que cette promesse n'avait point
» encore été réalisée, je leur représentai combien il était nécessaire
» d'ôter bientôt du milieu d'eux un pareil objet de
» scandale, et je les encourageai à mettre la main à l'œuvre le
» jour même, en notre présence. Ils s'y montrèrent disposés,
» et bientôt la troupe s'achemina vers le village où, sous un
» arbre à coton sauvage, qui proprement est l'objet de l'adoration
» des païens, se trouvait le temple du faux dieu. On
» alla chercher des haches, et l'on abattit d'abord la cloison
» intérieure qui séparait le sanctuaire des hommes de celui
» des femmes. Puis on attacha une corde à la poutre supérieure...
» et le temple idolâtre s'écroula au nom du Seigneur.
» Quelques vieilles femmes qui n'avaient point encore entendu
» l'Evangile, se tenaient éloignées et regardaient avec mécontentement
» l'action téméraire qui se passait comme en présence
» de leur dieu, mais comme les principaux du village y
» avaient pris part, elles n'osèrent pas murmurer hautement. —
» Le 28, nous atteignîmes de bonne heure Gelderland, poste
» militaire de la savanne juive. Il y arriva en même temps que
» nous deux grandes embarcations, remplies de Nègres envoyés
» des différentes plantations de la colonie pour être employés
» au cordon établi contre le Surinam et Commewina, et comme
» ils étaient encore libres ce jour-là, je les engageai à venir à

Digitized by Google

» l'assemblée. Ils y vinrent en effet, et je leur parlai de la
» similitude du grand festin des noces. Ils m'écoutèrent avec
» beaucoup d'attention. La plupart appartiennent à des plan-
» tations dans lesquelles nous n'avons point encore entrée; ils
» entendaient ainsi pour la première fois la parole de réconci-
» liation. Parmi eux se trouvaient aussi quelques baptisés de la
» Commewina, où nous avons déjà pu pénétrer en prêchant
» l'Evangile. Je les exhortai à faire luire leur lumière devant
» la foule des travailleurs, d'une manière qui fût digne de
» Christ. — Le 30, de bonne heure, nous visitâmes dans le dis-
» trict de Weltevreden quelques malades d'un village nègre
» situé sur la hauteur, et là, à la clarté du soleil levant, je
» leur lus quelques portions de l'Evangile. Nous tînmes ensuite
» l'assemblée ordinaire dans la maison du directeur. L'entre-
» tien particulier que nous eûmes plus tard avec les nouveaux
» venus, me fit voir que le Saint-Esprit avait fait avancer dans
» la connaissance des choses spirituelles plusieurs de ceux qui
» avaient laissé la Parole exercer son influence sur leurs cœurs.
» A Bergendal, un entretien avec les deux Aides nationaux et
» plus tard avec d'autres personnes, me fournit plus d'une oc-
» casion de rendre grâce au Seigneur, toujours occupé à ré-
» veiller les ames de leur sommeil de mort. — En arrivant à
» la savanne juive, nous y trouvâmes le capitaine de Villeneuve,
» chef du poste militaire appelé les Plaisirs du Gouverneur.
» Je l'avais prévenu de notre retour, et non-seulement il nous
» avait fait préparer des attelages d'ânes pour nous transporter
» au poste, mais il nous accompagna même à cheval pendant
» cette longue route de quatre lieues. Arrivés au cordon, nous
» saluâmes les Nègres qui y font le service. La femme du ca-
» pitaine était venue à pied à notre rencontre, jusqu'à une
» lieue du poste. Elle nous témoigna beaucoup d'affection et
» me procura l'occasion d'annoncer l'Evangile aux Nègres qui
» y sont employés. Je visitai aussi, dans la prison destinée aux
» blancs, le capitaine d'un corsaire français, qui, sept ans au-
» paravant, avait été pris non loin de la côte par des vaisseaux

Digitized by Google

» de guerre hollandais, et avait été condamné à vingt ans de » travaux forcés dans la forteresse. Je lui remis quelques petits » traités français et un Nouveau-Testament. Il accepta les pre- » miers, mais il me rendit le dernier, qu'il possédait déjà. Je » lui demandai s'il lisait souvent dans la Bible et dans d'autres » livres religieux. Je les lis, répondit-il, pour faire passer le » temps, mais j'y trouve beaucoup de contradictions. — Je lui » demandai ensuite, s'il ne réfléchissait pas quelquefois à sa » vie passée et à son sort à venir, s'il n'avait pas peur de la » mort et s'il ne se préparait pas à ce passage important. — » Non, me répliqua-t-il, je n'ai point peur de la mort, ma tête » et mon cœur sont bons. — Mais, lui dis-je, si votre cœur est » si bon, comment vous trouvez-vous dans les chaines? — Ces » chaines, répondit-il avec emportement, je les porte en » homme. L'injustice des juges hollandais m'a placé ici, mais » je saurai bien m'en venger! — Alors il se mit à proférer » les plus affreux blasphèmes, et je le quittai, en demandant » à Dieu de l'éclairer de son Saint-Esprit. Les Nègres que ce » malheureux avait enlevés à un corsaire et forcés à le servir, » assurèrent qu'il n'était pas si innocent qu'il le prétendait, et » qu'il avait commis les plus grandes atrocités. — Le 6 octobre, » je tins deux assemblées pour les Nègres de la plantation On- » cribo, dans le district de Porakeek. C'était la première fois » que de pareilles assemblées avaient lieu dans cet endroit. » L'économe nous conduisit dans un petit village indien, de la » tribu Arawaken. Ce village n'est habité que par une seule » famille composée de quatorze personnes, qui vivent paisible- » ment dans quatre maisons. Les femmes étaient très-occupées » et ne se laissèrent point distraire par notre visite. L'une » d'elles faisait, avec des filaments de palmier, des ficelles » pour des hamacs; une seconde travaillait avec zèle à un » tablier, artistement entrelacé de perles, tandis que d'autres » cuisaient des gâteaux de cassave. Un homme âgé nous permit » d'entrer dans la pagode; il nous y fit voir le dieu Piajo, qui » n'est autre chose qu'une calebasse vidée, peinte en brun,

Digitized by Google

» surmontée d'un plumet de plumes de perroquet et remplie
» de graines. Lorsqu'on lui rend des hommages, on le place
» sur une estrade; en tout autre temps, on le conserve soi-
» gneusement dans une grande coque. Comme presque tous les
» Indiens de cet endroit comprennent et parlent l'anglais des
» Nègres, je m'entretins long-temps avec ces païens, doués
» d'un bon naturel, et je leur parlai du vrai Dieu et de ce que
» Jésus a fait pour les pécheurs. »

Dans le mois d'octobre, le frère Treu visita le fort de la Nouvelle-Amsterdam, et y tint des assemblées de Nègres. Un Nègre affranchi, condamné pour un vol à vingt ans de travaux de forteresse, et qui depuis un certain nombre d'années a fréquenté notre culte avec les autres prisonniers, vint à nous en nous priant de bien vouloir l'inscrire, parce qu'il désirait sincèrement de devenir chrétien.

Le 20, notre sœur nègre Adolphine Mary passa dans l'Eternité. Depuis 1833, époque de son baptême, elle avait montré du sérieux et de la fidélité, et sa conduite nous avait remplis de joie. Pendant sa dernière maladie, elle acquit une connaissance profonde de son état de péché, et fit des progrès tels qu'il est rare d'en voir de pareils chez les Nègres.

Au commencement de novembre, il arriva dans notre rade deux petits vaisseaux de guerre français qui nous saluèrent par des décharges d'artillerie. A bord de l'un d'eux se trouvait une commission envoyée par la Chambre des Députés, chargée de reconnaître avec soin l'état des Nègres, tant dans les colonies françaises, hollandaises et dans les états de l'Amérique du Nord où les Nègres ne sont pas encore émancipés, que dans les colonies anglaises où ils le sont, pour éclairer les déterminations du gouvernement français à l'égard des esclaves de ses possessions.

Le 24, le frère Treu baptisa un Nègre malade qui témoignait un vif désir de recevoir le signe visible de son entrée dans l'Eglise de Christ. Lorsqu'il était encore païen, cet homme avait souvent attiré notre attention. On le voyait, quoique à

Digitized by Google

peu près aveugle, parcourir les rues sans conducteur, une corbeille sur la tête, cherchant des écorces de patates pour son maître. Il y a quelques années qu'il se présenta chez nous pour être instruit dans la Vérité, et dès-lors il fréquenta assidûment les assemblées. Sa dernière maladie prouva qu'il avait fait dans la connaissance de l'Evangile des progrès plus grands qu'on ne pouvait s'y attendre. Il témoignait le désir de croître dans la connaissance de son Dieu-Sauveur, il souhaitait d'obtenir la pleine assurance du pardon de ses péchés, et il recevait avec avidité l'instruction qui lui était donnée par l'Evangile. Peu de temps après avoir reçu le Saint-Baptême, il s'endormit dans la foi en son Sauveur.

Sur une invitation de la société fondée pour répandre la connaissance des vérités chrétiennes parmi la population païenne de la colonie, les frères Passavant et Treu assistèrent le 5 décembre à l'assemblée mensuelle de cette société. Monsieur le gouverneur-général, qui en est le président, renouvela dans cette occasion l'assurance qu'il continuerait à contribuer à nos dépenses annuelles, qui vont toujours en croissant.

Le lendemain de Noël, nous réunîmes dans une agape tous nos enfants de l'école, et nous fîmes précéder ce repas d'amour d'un court examen. Nous eûmes la joie de pouvoir remettre à ceux qui savent lire le petit livre que nous avons reçu de Mr Bart, pasteur à Mœttlingen, en Wurtemberg. Ce joli ouvrage contient des passages du Nouveau-Testament, traduits dans le langage anglo-nègre, et il est orné de vignettes analogues au sujet. Les enfants furent très-réjouis par ce présent et nous chargèrent de beaucoup de remerciments pour le cher frère, ami des missions, auquel ils le devaient. — Nos fêtes de Noël nous ont été bien précieuses aussi cette année par la visite que nous ont faite plusieurs personnes bien disposées, de différentes plantations. Le fils de feu Jean Arabi, notre cher Job, baptisé dans son enfance par nos frères, arriva avec sa famille du pays des Nègres des buissons. Il avait fait ce voyage afin de pouvoir passer les fêtes de Noël au milieu d'une assemblée

Digitized by Google

chrétienne. Il nous réitéra avec instance pendant son séjour, en son nom et au nom de sa famille, qui est très-considérée, la prière de lui envoyer un instituteur. Il nous avoua avec tristesse qu'il s'était conformé, ainsi que d'autres baptisés, aux mauvais usages des païens, et il ajouta que ceux qui comme lui avaient reçu le Baptême, l'avaient chargé de nous tout dévoiler, sans rien nous cacher. Il a visité assidûment notre école, ainsi que sa famille.

Dans l'année 1836, 50 enfants et 77 adultes ont reçu le Baptême dans la communauté nègre de Paramaribo, et 33 personnes ont été admises à la communion. — A la fin de l'année, la commune se trouvait composée de 1638 adultes baptisés, parmi lesquels 1230 participaient à la Sainte-Table, et de 500 enfants baptisés, ce qui fait au total 2138 individus. Il y avait en outre 1340 candidats au Baptême, les uns nouveaux venus, les autres exclus jusqu'à présent, et dans les plantations que nous visitons se trouvaient 323 baptisés et près de 1700 candidats au Baptême et nouveaux arrivés.

Jean-Rodolphe Passavant.
Guillaume Treu.
Jean-Henri Jacobs.
Christian Dœhrmann.
Jean-Georges Bleichen.

DISCOURS

DU FRÈRE NATHANAEL, ESCLAVE NÈGRE, ADRESSÉ A UNE ASSEMBLÉE DE CATÉCHUMÈNES D'ENTRE SA NATION, A NEU-HERRNHOUT DANS L'ILE DE ST-THOMAS.

Mon cher peuple! Nous avons entendu dans le sermon sur l'Evangile de ce jour de dimanche, que le cher Sauveur a voyagé

sur cette terre, afin de faire du bien aux hommes et d'user de miséricorde en leur faveur, qu'il a rendu la santé à dix lépreux dont l'un seulement retourna auprès de son bienfaiteur pour le remercier et pour l'adorer.

Aujourd'hui encore le Sauveur est disposé, comme alors, en faveur du genre humain, et nous, pauvres esclaves, nous sommes aussi un objet de sa miséricorde. Nous pouvons dire de notre nation qu'elle est heureuse de ce qu'Il nous a envoyé des messagers pour nous annoncer que son sang a été aussi répandu pour nous, pour nous qui sommes doublement esclaves, aussi long-temps que nous demeurons dans nos péchés, car tant que nous ne changerons pas de cœur, nous resterons les esclaves de Satan, non-seulement dans ce monde, mais aussi dans l'autre, après que notre ame aura quitté le corps. Mais nous avons un Sauveur, qui a pour nous une telle affection qu'Il nous reçoit avec toutes nos misères et tout ce qu'il y a de mauvais dans l'homme, qu'Il fait miséricorde à qui que ce soit, pourvu que l'on vienne à Lui avec un cœur droit et sincère et que l'on ne renvoie pas, en pensant que le lendemain sera plus propre pour se convertir que ne l'est le jour d'aujourd'hui, car le lendemain on aura encore d'autres raisons à alléguer pour nourrir une telle paresse. Ceux qui peuvent renvoyer ainsi leur conversion d'un jour à l'autre, perdent misérablement le temps de grâce et demeurent dans l'esclavage du péché, ce qui est pour eux un malheur d'autant plus grand que nul n'est obligé d'être tourmenté par le péché et que nous pouvons sans peine de notre part et gratuitement en obtenir la délivrance.

Que vous dirai-je de plus, moi pauvre pécheur? Tout ce que je puis ajouter encore d'après ma propre expérience, c'est que quiconque a trouvé sa place aux pieds du Sauveur, est une créature heureuse. Tout autre objet ne peut point nous donner le vrai contentement du cœur. Quand même un homme ferait son possible pour éviter le vice, quand il servirait son maître avec beaucoup de fidélité, en sorte que l'on fût très-content de lui à cet égard, s'il n'a pas encore trouvé cette place dont je viens de

Digitized by Google

parler, il n'est point heureux. Mais avoir trouvé le Sauveur et demeurer dans sa communion, voilà en quoi consiste la vraie félicité de notre ame.

NOUVELLES RÉCENTES.

I. AMÉRIQUE DU NORD. — Voici les nouvelles que nous avons reçues de la mission parmi les Delawares. Frère et sœur Micksch ayant pu entrer au commencement de septembre dans leur nouvelle demeure, celle qu'ils avaient occupée fut destinée à l'usage de l'école, qui jusqu'alors s'était tenue à l'église.

L'agent du gouvernement auprès des Indiens, qui en vertu de ses fonctions doit veiller à ce que leurs enfants reçoivent l'instruction nécessaire, assista à un examen de nos écoliers. Il témoigna la satisfaction que lui causaient les progrès de la plupart d'entr'eux dans la lecture, l'écriture et le calcul, et il exhorta les parents à envoyer régulièrement leurs enfants à l'école.

Le 16 septembre, fête de l'église, deux personnes furent réadmises et un païen converti fut reçu dans le sein de l'Eglise; ce jour on célébra la Sainte-Cène dans un sentiment tout particulier de la grâce du Sauveur. Ces bénédictions ont puissamment encouragé les missionnaires, que la conduite peu édifiante de plusieurs jeunes gens afflige souvent.

Après avoir lutté contre bien des difficultés, nos missionnaires parmi les Chiroquois, dans le territoire d'Arcansas, ont enfin, au mois de septembre, pu donner des nouvelles plus encourageantes. Leur santé continue à être bonne dans leur nouvelle demeure à Beatties-Prairie, tandis que les Indiens qui sont restés à Barren-Fork sur l'Illinois souffrent toujours des fièvres qui règnent tout le long du fleuve. Ils ont achevé leur maison d'école et invité les enfants des Indiens à s'y rendre pour prendre des leçons. Le nombre de leurs écoliers a augmenté dès les premiers

jours de six à dix-huit. Le dimanche cette maison leur sert de lieu de réunion. L'heureux retour du frère Georges Hicks de son voyage à Washington, a été pour eux un grand encouragement. Ce frère a accompagné le missionnaire Vogler dans une visite au Barren-Fork, pour lui servir d'interprête. Ils y ont pris la Sainte-Cène, avec vingt Indiens, membres de notre Eglise, et quelques personnes d'une autre congrégation. Deux jeunes Indiens qui dans leur enfance avaient été baptisés par les Frères, ont demandé de pouvoir ratifier le vœu de leur baptême. Le frère Hicks a non-seulement l'intention de venir habiter dans le voisinage des Frères, mais il emploie aussi son influence pour y déterminer nos Indiens dispersés, dont plusieurs paraissent être disposés à suivre son exemple. Si ce troupeau pouvait être réuni de cette manière, un des vœux les plus ardents de nos missionnaires serait accompli.

II. AMÉRIQUE DU SUD. — Le 11 janvier de cette année, les frères Ræthling et Dœhrmann sont heureusement arrivès à Paramaribo, après une traversée de 47 jours, au commencement de laquelle ils ont essuyé de violentes tempêtes dans la mer du Nord. Les frères Thæsler et Jansa étaient convalescents. Les Nègres libres de Gingée espéraient pouvoir terminer pour le nouvel-an la maison qu'ils construisent pour servir de demeure aux missionnaires. Plusieurs jeunes garçons ont dû quitter, par ordre de leurs maitres, l'école qu'on a commencée à Charlottenbourg, et dont l'état est en général fort réjouissant. Celui d'entre ces jeunes gens qui donnait le plus d'espérances, a pu être baptisé avant son départ. — Un incendiaire condamné à mort, a assisté avec attention aux assemblées que nos frères tiennent le dimanche au fort Zélandia, ceux-ci ont eu avant son exécution la joie de pouvoir admettre ce pécheur reçu en grâce, au nombre des membres de l'Eglise chrétienne, en lui administrant le Saint-Baptême.



Digitized by Google



MÉDITATION

POUR LE JOUR DE L'ASCENSION.

Texte : *Il les mena hors de la ville, jusqu'à Béthanie; puis élevant ses mains, il les bénit. Et il arriva, comme il les bénissait, qu'il se sépara d'avec eux, et fut élevé au ciel.* Luc 24, v. 50, 51,

St-Luc nous rappelle en ce jour de fête l'histoire qui nous ramène sur un chemin et en un lieu où nous avons déjà, durant la semaine sainte, suivi Jésus et ses disciples. Le Sauveur après avoir réuni les apôtres à Jérusalem, les conduit hors de la ville, passe avec eux le torrent de Cédron, et ils se rendent ensemble à la montagne des oliviers. Mais ce n'est plus en Gethsémané, lieu témoin de tant de souffrances, qu'ils entrent aujourd'hui; ils se dirigent vers la partie de la montagne appelée Béthanie, et là ce n'est point de la tristesse et de l'angoisse du Sauveur que nous devons être spectateurs, mais nous y contemplons son triomphe et sa gloire, alors que s'élevant au ciel, il va prendre séance à la droite de Dieu, dans les lieux très-hauts.

Ce récit rapporté en peu de mots par l'Evangile, est un fait de la plus grande importance, et il est si riche en instructions et en consolations que ces quelques réflexions que nous allons faire, laisseront encore un vaste champ à nos méditations.

Si nous avons déjà reconnu, avec l'apôtre Thomas, notre Seigneur et notre Dieu, en Jésus crucifié et ressuscité, alors sa glorieuse ascension et sa séance à la droite du père ne nous paraîtront plus un miracle incroyable, et nous ne trouverons rien d'étonnant dans l'hommage d'adoration que lui rendirent les disciples, après avoir suivi des yeux ce maître divin, enlevé subitement du milieu d'eux pour être solennellement reçu dans la demeure des bienheureux.

Digitized by Google

Qu'y a-t-il en effet de plus naturel que de voir le fils unique et bien-aimé du père rentrer dans la gloire dont il jouissait avant la création du monde, et reprendre le sceptre qu'il n'avait un moment déposé que pour ramener plus facilement à Lui ses sujets rebelles? Cette ascension avait au reste été clairement prédite par les prophètes, comme nous le prouve suffisamment le premier chapitre aux Hébreux, et Jésus lui-même l'avait annoncée dans les termes les plus positifs, en présence de ses ennemis et en face de la mort.

Mais ce qui fait surtout de cette glorieuse ascension et de cette séance du Sauveur à la droite de Dieu un grand et constant sujet de joie et de consolation pour nous, c'est que Jésus est retourné au ciel revêtu de notre nature, qu'il y est remonté comme fils de l'homme et portant encore dans son corps glorifié les marques des plaies qui lui ont été faites à cause de nos iniquités, qui lui ont été faites pour nous apporter le salut et la paix; c'est avec ce sang répandu pour nous en rémission de nos péchés qu'il est entré dans le lieu saint pour y intercéder en notre faveur; il y est entré, dit l'apôtre, avec son propre sang.

Voilà ce qui rend ce fait de l'ascension un des points les plus importants de notre foi, un des faits qu'il est le plus essentiel de retenir et de croire. Ce n'est qu'autant qu'on y croira fermement qu'il en est ainsi que l'on pourra bien comprendre les différentes circonstances qui accompagnèrent ce grand événement.

Ce n'était point sans émotion qu'il se séparait de ses disciples bien-aimés; nous voyons tout ce que ce départ faisait éprouver à son cœur fidèle et tendre, quand dans ses derniers discours, et surtout dans sa prière sacerdotale, il cherche à préparer les apôtres à ce moment sollennel, en leur montrant combien il leur était avantageux qu'il retournât à son père et à leur père, à son Dieu et à leur Dieu. Mais comme ses disciples ne l'avaient point suffisamment compris, ils renouvelèrent leurs questions touchant le rétablissement du royaume d'Israël, au moment même où Jésus, avant de les quitter, leur ordonnait d'attendre à Jéru-

Digitized by Google

salem l'accomplissement de la promesse du Père. Le Sauveur, les reprenant avec douceur d'une semblable question, leur explique alors le sens de la promesse, puis, levant les mains sur eux, il les bénit, et aussitôt il fut enlevé de devant eux sur une nuée qui le transporta dans les cieux.

Ah, comment à cette vue leurs yeux n'auraient-ils pas été attachés au ciel à mesure que Jésus y montait, et comment ne seraient-ils pas demeurés encore long-temps arrêtés dans cette position, après que la nuée eut dérobé le Sauveur à leurs regards? Leur maître n'est plus avec eux; à cette pensée quelle douleur ne doivent-ils pas ressentir! Que d'idées différentes ne doit-il pas s'élever dans leur cœur! Jésus les a quittés, sera-ce donc pour toujours? — Mais voici que deux anges apparaissant soudain, viennent les tirer de ces pensées dans lesquelles ils étaient absorbés, et ces envoyés célestes leur font comprendre le sens et le but de l'ascension du Sauveur. « Hommes Galiléens, leur disent-ils, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder en haut? Ce Jésus qui a été enlevé d'avec vous au ciel, en reviendra de la même manière que vous l'y avez vu monter. » A l'ouïe de ces paroles, les disciples reviennent à eux, et les yeux de leur entendement s'ouvrent pour comprendre le mystère de la rédemption et de la divinité de Christ; ils l'adorent et retournent ensuite à Jérusalem, remplis de joie, louant et bénissant Dieu.

Maintenant ils comprennent et ils croient que Jésus, issu du Père et venu au monde pour y rétablir le royaume de Dieu, est allé, comme fils de l'homme, reprendre par son ascension le sceptre de son règne éternel, et qu'il reviendra un jour pour manifester sa gloire aux yeux de toutes les nations. — Voilà ce qui nous explique la joie des disciples retournant seuls à Jérusalem; au lieu de ce deuil profond dans lequel on devait s'attendre à les trouver plongés après la séparation de leur maître, ils sont dans la joie; ah! c'est qu'ils savent maintenant où Jésus est allé, et qu'ils peuvent en toute confiance espérer en ses promesses!

Nous aussi, mes chers fréres et mes chères sœurs, pour bien

Digitized by Google

comprendre l'état actuel de l'Eglise et notre propre position dans ce monde, nous devons reconnaître que Christ par son ascension ayant pris possession du royaume des cieux, le sceptre de son règne, déjà reconnu dans le ciel, doit s'étendre de plus en plus sur la terre habitable, jusqu'à ce que tout genou se ploie avec adoration au nom de Jésus! Il y a déjà pour nous un grand sujet de consolation dans cette pensée que le gouvernement du monde a été remis entre les mains percées de Jésus notre frère, et que c'est par Lui que tous les décrets de Dieu auront leur accomplissement; nous pouvons être en effet pleinement assurés que le pouvoir sans bornes qui lui a été donné au ciel et sur la terre, ne sera employé par lui que pour le bien de son Eglise militante ici bas, et qu'il fera toujours concourir toutes choses au salut de ceux qui l'aiment.

Mais il y a plus, nous pouvons nous réjouir de cette ascension du Sauveur parce que nous pouvons déjà en goûter les fruits et avoir, par la foi, part au triomphe de notre maître. Le Sauveur en quittant cette terre, nous y a laissé tous les fruits que nous a acquis sa rédemption éternelle; c'est ce que nous montre avec évidence le dernier acte de sa vie. Ayant conduit ses dis-disciples à Béthanie, il élève sur eux les mains, il les bénit, et dans le temps qu'il les bénissait, il est enlevé d'avec eux. Quelle image magnifique de la grâce et de la fidélité du Sauveur envers ses rachetés ici bas! Il est monté au ciel, mais il a laissé sa bénédiction sur cette terre que l'Eternel avait autrefois maudite; Christ a levé cette malédiction pour tous ceux qui croient en son nom; leur pélerinage à travers cette vallée de misères est sanctifié par le sang que Jésus a versé pour eux!

En nous transportant, par la pensée, au moment où Christ, déjà porté sur une nuée, élève ses mains que les clous ont percées, pour bénir les siens, nous pouvons nous mettre à la place de ces heureux disciples et sentir alors ses célestes bénédictions se répandre sur nous. Oui, si c'est pour nous une consolation de croire que Jésus n'a pas disparu comme Moïse sans qu'on sache en quel endroit il est allé et comment il a quitté la terre, mais

Digitized by Google

qu'il est monté au ciel en présence des apôtres, il y a de plus pour nous un grand sujet de joie dans ce souvenir que c'est en étendant sur les siens ses mains pour les bénir que le Sauveur s'est élevé de la terre.

Et, mes chers frères et mes chères sœurs, après avoir ainsi vu Jésus monter au ciel et s'asseoir à la droite de Dieu, il ne nous sera pas difficile de croire que son cœur conserve toujours les mêmes sentiments et les mêmes dispositions envers nous.

Pour l'ordinaire, il est vrai, quand des hommes pauvres d'abord, et sortant d'une condition obscure et basse, acquièrent de grandes richesses et s'élèvent à un haut rang, ils s'enorgueillissent alors, et souvent, dans leur fierté, ils ont honte de ceux de leurs parents qui sont demeurés pauvres. Il n'en fut point ainsi cependant de ce Joseph qui élevé au rang de gouverneur de toute l'Egypte, fut par la manière dont il se conduisit alors envers sa famille, un véritable type de ce que le Sauveur est pour nous. Non, nous n'avons pas à craindre que l'élévation de Christ sur le trône de gloire ait changé ses charitables dispositions envers nous, pauvres pécheurs; ces dispositions sont les mêmes que celles dont il était animé alors que couvert d'opprobre, il était attaché à une croix infâme. Il n'a pas honte, comme nous l'assure l'apôtre, de nous nommer ses frères.

Oui, mes chers frères et mes chères sœurs, de même que Christ est monté au ciel, en bénissant les siens, c'est de même pour leur continuer ses bénédictions qu'il s'est assis à la droite de Dieu. Là, il y exerce en notre faveur ses fonctions de souverain sacrificateur, d'avocat ou d'intercesseur et de Roi de son peuple.

Quant à nous, heureux sous son sceptre de paix, il ne nous reste qu'à jouir de tous les fruits de sa rédemption.

Toutefois, bien-aimés, les bénédictions qui découlent pour nous de l'ascension de Christ, ne sont pas bornées à la jouissance que nous pouvons avoir actuellement, elles s'étendent à l'infini dans l'avenir. Le Sauveur en montant au ciel, nous en a rouvert l'entrée qui avait été fermée et qui était devenue inacces-

Digitized by Google

sible au pécheur. C'est comme notre précurseur que Jésus y est entré, et il reviendra, au temps marqué, de ce séjour de gloire pour nous rappeler du tombeau et nous prendre avec lui, de manière que là où il est, nous y soyons aussi, et que nous y contemplions sa gloire aux siècles des siècles. A l'ouïe de ces paroles de S[t]-Paul, qui nous rappelle l'ascension de Christ: *Dieu nous ayant vivifiés et ressuscités*, *nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes en Jésus-Christ,* nous pouvons donc nous réjouir par avance de toutes les grâces qui nous sont réservées dans l'Eternité.

Ah, mes frères et mes sœurs, connaissant quel est le Seigneur que nous possédons en ce Jésus assis à la droite de Dieu, nous devons vivement sentir que c'est à Lui que nous sommes redevables de toute notre félicité, et qu'en conséquence il a droit de s'attendre de notre part à l'amour le plus ardent et à une fidélité à toute épreuve. Et ce sera là en effet notre désir si notre foi est vivante, et que nous goûtions les prémices des joies dont j'ai parlé. Notre trésor étant au ciel, notre cœur doit y être aussi. C'est en Jésus que nous avons mis notre affection et notre confiance, que son amour nous rende donc heureux en nous faisant couler des jours de grâce sous son sceptre de paix. Oui, il n'y a pas pour nous de plus grande consolation que de pouvoir dire :

Mon Sauveur de mes besoins
A l'entière connaissance,
Mon ame, en ses tendres soins
Se remet en confiance;
De sa brebis, ce pasteur
Fera toujours le bonheur.

L'amour qui l'unit à nous
Est d'une telle efficace
Que ce cher et tendre époux
Sent ce qui nous embarrasse,
Car ce cœur compatissant
Est notre chair et notre sang.

Digitized by Google

Plus nous sentons ce que Jésus est pour nous, mes chers frères et mes chères sœurs, plus nous jouissons de son amour, de son pardon et de toutes ses grâces, plus aussi nous nous trouvons disposés à le laisser régner librement par son esprit dans nos cœurs, à chercher à nous mettre en communion avec lui, et à vivre d'une manière qui lui soit agréable.

Cependant, non-seulement nous n'avons jamais lieu ici bas d'être pleinement satisfaits de l'amour et de la reconnaissance que nous témoignons au Sauveur, car, hélas! combien nous sommes encore loin de l'aimer comme il le mérite! mais nous avons en outre à déplorer bien des fautes et à nous accuser de bien des infidélités : que de temps précieux, que nous aurions dû employer comme bourgeois des cieux, n'avons-nous pas perdu par suite de notre attachement au monde! et que de moments dans lesquels notre vie spirituelle a été, on ne peut plus, languissante! Aussi avons-nous toujours besoin des plus forts encouragements, et c'est bien à propos que le texte de ce jour nous adresse cette exhortation : Si vous êtes ressuscités avec Christ, cherchez les choses qui sont en haut où Christ est assis à la droite de Dieu. Pensez aux choses qui sont en haut et non pas à celles qui sont sur la terre!

Cette vive exhortation de l'apôtre doit nous porter à nous adresser avec foi à notre Sauveur et à le supplier de bien vouloir détacher nos cœurs des choses de ce monde, de nous ôter toute affection pour les objets qui nous empêchent de lui donner complètement notre cœur, et de nous attacher à Lui par des liens indissolubles. Si tel est notre vœu, certainement ce vœu sera accompli, car écouter et exaucer nos prières est une des bénédictions qu'il nous a méritées par sa mort et assurées par son ascension.

Digitized by Google

BIOGRAPHIE

DE LA SOEUR JOSÉPHINE J......, DÉCÉDÉE A SAINT-HYPOLITE LE 9 SEPTEMBRE 1819.

De quelle ardeur assidue
Ne vins-tu pas, bon Pasteur,
Chercher ta brebis perdue,
Qui courait à son malheur?
Puisque ta grâce m'appelle,
Mon cœur, trop long-temps rebelle,
Se rend enfin à ta voix,
Se jette au pied de ta croix.

En portant mes regards en arrière, combien n'ai-je pas sujet de bénir mon Sauveur pour la patience et la miséricorde dont il a usé envers moi. Je n'aurais jamais songé à le chercher si sa grâce prévenante ne m'eût comme forcée de regarder vers lui pour être heureuse et pour être sauvée. Peut-être irai-je bientôt le bénir en éternité pour tant de bienfaits qu'il a répandus sur moi, indigne pécheresse. Qu'en attendant ce bon Jésus veuille être le compagnon de mon pélerinage, et me garder jusqu'à la fin en son amour. Je ne crains point de ne pas être exaucée; ce qu'il a déjà fait pour moi, est un gage certain de ce qu'il veut faire encore.

Je naquis à Montpellier, le 11 novembre 1799. Dès mon enfance, je montrai un caractère fier et indépendant et peu de soumission envers mes parents qui m'aimaient beaucoup. Je leur ai causé bien des peines et des inquiétudes, sans que jamais leur indulgence pour moi en ait été altérée, et c'est un vif regret pour moi d'avoir si mal répondu à leur affection. Je passais une partie de l'année à la campagne où je me plaisais

Digitized by Google

beaucoup, préférant la solitude à la société des jeunes personnes de mon âge. J'étais imprudente, hasardeuse, j'exposais souvent ma vie, et certainement la main du Seigneur m'a gardée ; il a pris de moi un soin particulier, puisque je vois encore la lumière de ce monde. Il voulait sans doute accomplir en moi ses desseins de grâce.

Lorsque j'eus atteint l'âge de douze à treize ans, un des amis de notre famille, qui connaissait depuis peu l'Eglise des Frères unis, fit naître dans ma mère, en lui parlant de l'établissement d'éducation de Montmirail, le désir de m'y envoyer ; mais ce projet, quoiqu'il me plut beaucoup, ne put s'accomplir, sans doute parce que je ne songeai pas à m'adresser à Celui qui seul pouvait applanir les obstacles qui s'y opposaient. Il y a peu de temps, que ma grand'mère rappelant cette circonstance à un fidèle ministre du Seigneur qui avait pris soin de mon instruction religieuse, celui-ci répliqua en faisant allusion aux railleries dont j'étais l'objet : « C'est bien alors qu'on aurait dit d'elle : C'est une Morave. » Ah, pensai-je, le Sauveur sait bien trouver sa brebis perdue dans quelque lieu qu'elle soit.

A la fin de l'année 1815, je commençai à m'occuper sérieusement de m'instruire dans la religion chrétienne. Je reçus d'excellentes leçons ; une de mes cousines qui les prenait avec moi, les reçut dans son cœur, mais le mien resta froid et insensible. Le jour où je participai pour la première fois à la Sainte-Cène fut cependant bien heureux pour moi ; le Seigneur fit alors entendre au fond de mon cœur sa voix de grâce. Je sentis que je ne pouvais être heureuse dans ce monde et dans l'autre qu'en me donnant toute à Lui. Aussi le priai-je avec sanglots et avec larmes de détacher mon cœur des choses de la terre et d'en prendre Lui seul possession. Quand je retournai à l'Eglise le soir du même jour, il me sembla que j'étais une nouvelle créature, que tout était changé en moi et hors de moi. Heureuse si, m'attachant dès ce moment au rocher de mon salut, j'avais renoncé à toute propre justice et que je me fusse abandonnée à

Digitized by Google

la conduite de mon doux Sauveur. Mais je ne le connaissais pas encore; je voulais m'approcher de moi-même de ce Dieu dont mes péchés m'avaient séparée, je travaillais comme un forçat à réformer ma conduite, à bannir de mon cœur les passions criminelles qui faisaient la guerre à mon ame, et de mon esprit les mauvaises pensées qui le troublaient sans cesse. Puis, lorsque je croyais m'apercevoir de quelque changement en bien, je me livrais aussitôt à une sécurité fatale, et je me trouvais tôt après plus basse que jamais. Ainsi ma maison bâtie sur le sable s'écroulait dès que les vents et les orages venaient à frapper contre elle. Je reconnaissais cependant qu'aucun homme ne peut être sauvé par ses œuvres infructueuses et qu'il n'y a de salut que dans le sacrifice du fils de Dieu. Mais c'était une pensée générale, je n'en faisais pas l'application à moi-même, ou plutôt mon esprit était convaincu et mon cœur n'en était pas touché. J'allais quelquefois au bal, au spectacle; je me croyais assez ferme pour que les maximes corrompues des enfants du siècle n'ébranlassent pas ma foi; et cependant toutes ces choses ne laissèrent pas que de faire quelqu'impression sur mon esprit. Les éloges que l'on donnait à mon caractère, à ce qu'on appelait ma piété, me persuadèrent qu'en effet j'étais dans le bon chemin, que j'étais véritablement pieuse et que je pouvais être assurée de mon salut. Mon cœur orgueilleux n'était que trop disposé à recevoir ces mensonges comme des vérités, mais je n'étais ni tranquille ni heureuse, souvent même une prédication évangélique venait me réveiller tout-à-coup du profond sommeil où j'étais plongée; je sentais alors le vide de mon ame et un ardent désir de vivre pour le Seigneur; j'en formais la résolution, je le Lui promettais, et à peine quelques heures s'étaient-elles écoulées que tout était oublié. Mes chaînes étaient trop pesantes pour que je pusse les secouer; je me plaisais d'ailleurs dans ce honteux esclavage, et je n'allais pas en sincérité de cœur à Celui qui seul pouvait m'en affranchir. Je passai ainsi quatre ans pendant lesquels le Seigneur me visita plusieurs fois par des épreuves qui auraient dû me

Digitized by Google

porter et me donner à Lui. La première fut la mort de mon frère, âgé de dix-neuf ans. Il avait été l'aimable compagnon de mon enfance, tout était commun entre nous, peines, plaisirs, sentiments; aussi cette séparation me fut-elle si sensible que je ne croyais pas pouvoir m'en consoler. Je n'étais pas auprès de lui lorsqu'il rendit le dernier soupir, et je demandai d'aller le voir après sa mort. Mr NN. en obtint la permission pour moi, m'y conduisit à cinq heures du matin et adressa au Seigneur, près de ce corps sans vie, une prière touchante qui finissait par ces mots: « O Jésus, sois toi-même notre ami, notre frère, notre tout et sur la terre et dans les Cieux. » Je ne compris pas d'abord ces paroles, elles me furent même dures à entendre, toute occupée que j'étais de mon frère; mais combien de fois dès-lors ont-elles retenti au fond de mon cœur! Béni soit le Seigneur qui m'a enfin rendue capable de les comprendre et de les sentir d'une manière vivante et efficace pour la consolation de mon ame!

Dix-huit mois après, je perdis ma mère. Nous avions entrepris un voyage pour le rétablissement de sa santé. Un vomissement de sang qu'elle eut à Valence nous obligea de nous y arrêter, et elle y mourut au bout de six semaines. J'éprouve de la consolation à me rappeler qu'un jour le ministre qui venait la visiter et lui faire la prière, lui ayant parlé de ce qu'il appelait ses excellentes vertus, elle répondit: « Monsieur, ne me dites plus un mot sur ce sujet, je ne suis devant Dieu qu'une misérable pécheresse et je ne puis vivre que de grâce et de pardon. » Le trente juin à dix heures du soir, elle rendit le dernier soupir et s'endormit, j'espère, au Seigneur. Pendant son agonie, je restai vers son lit qu'entouraient des étrangers, mes parents n'ayant pas le courage d'être témoins de son dernier soupir; mais dans ces moments pénibles je fus puissamment soutenue. Comme je passais dans une chambre voisine, je fus presque éblouie de la clarté de la lune qui jamais ne m'avait paru si brillante. Levant alors mes mains vers le Ciel, je m'écriai: « O mon Dieu, o mon Père, reçois dans ton sein cette

Digitized by Google

ame immortelle qui déjà s'envole vers l'éternité ! » Aussitôt j'éprouvai d'une manière sensible que j'avais été entendue. La paix du Seigneur remplit mon ame, je retournai auprès de mes parents qui étaient tous en pleurs : « Pourquoi pleurez-vous? leur dis-je; ma mère est heureuse, elle repose maintenant. » Ils m'embrassèrent : « Chère fille, me dit mon grand-père, tu as plus de courage qu'aucun de nous, le Seigneur te soutient. » « Oh oui, il me soutient », répétai-je après lui.

Le lendemain je disposai tout pour le départ. Le ministre et sa femme vinrent nous voir pendant que j'étais occupée à ces préparatifs; ils furent surpris de ma tranquillité, ils avaient vu comme j'avais soigné ma mère et ne pouvaient me croire insensible à sa perte. Le pasteur me regardait comme une personne extraordinaire, sa femme m'embrassa avec une expression que je n'oublierai pas; j'espère apprendre un jour qu'elle est ma sœur en Christ. Nous revînmes à Montpellier, d'où nous repartîmes bientôt pour les bains de Bagnère; le voyage me fit du mal, j'y perdis les sentiments qui commençaient à germer dans mon cœur, et je retombai dans l'indifférence, dans la bonne opinion de moi-même que ceux qui m'entouraient s'efforçaient de me donner et que mon propre cœur acceptait avec un empressement coupable.

De retour à Montpellier, j'entendis de nouveau des prédications évangéliques, et dès la première la fausse paix dont je jouissais fut troublée; je sentis que ma foi n'avait ni force ni simplicité, et que j'étais bien loin d'être certaine de mon salut. Cette certitude était cependant nécessaire à mon bonheur, et je ne savais encore comment l'acquérir. A cette époque, mon grand-père tomba malade, je le soignai assidûment et je me donnai beaucoup de peine de corps et d'esprit. Les courts exercices de piété que j'avais depuis long-temps coutume de faire le soir après m'être retirée dans ma chambre, devinrent pour moi une source de consolation. Je lisais un chapitre de la Bible et un autre de l'Imitation de Jésus-Christ, je méditais ensuite quelques instants sur cette lecture, et je m'endormais

Digitized by Google

tranquillement. Tous les attraits de la grâce que je ressentis dans ce temps-là auraient bien dû me toucher vivement, mais hélas! long-temps j'ai fait attendre le Sauveur, long-temps il a frappé à la porte de mon cœur avant que je la lui aie ouverte. Un fameux acteur arriva à Montpellier quelques jours avant les fêtes de Noël ; on m'engagea d'aller le voir jouer ; j'y consentis. Le lendemain j'allai à l'église, où Mr L. prêchait. Il parla de la manière dont on devait se disposer à recevoir le Seigneur à la communion de Noël, des divertissements mondains que l'on devait s'interdire et que cependant la plupart de ses auditeurs s'étaient permis ; il savait que j'étais de ce nombre ; tout ce qu'il dit s'adapta si bien à la situation de mon ame que je ne doutai pas que tous ces reproches et toutes ces exhortations ne s'adressassent particulièrement à moi ; j'en fus toute bouleversée, et je sortis de la maison du Seigneur le cœur gros et les yeux remplis de larmes ; rien ne put me distraire de ces pensées pendant le reste de la journée. Le soir, lorsque je fus dans ma chambre, je réfléchis sérieusement à ma conduite et je reconnus la justesse des censures dont elle avait été l'objet. Je vis que depuis le jour où j'avais été au spectacle, j'avais été distraite dans mes prières et dans mes lectures et que des pensées mondaines, des imaginations folles avaient presqu'entièrement banni de mon esprit et de mon cœur l'amour de mon Sauveur et le désir de m'unir à Lui. J'ouvris dans le livre de l'Imitation de Jésus-Christ le chapitre qui traite du danger de donner son cœur au monde. J'ouvris ensuite la Bible et mes regards se portèrent sur un des derniers chapitres de l'Evangile selon St-Jean. J'y vis le tendre amour du Sauveur pour ses disciples, les grâces qu'il leur promet, la douce paix qu'il leur procure et que le monde ne peut donner. Pendant que je lisais, l'action du Saint-Esprit se faisait sentir dans mon cœur. Bientôt brisée de repentance, bientôt attendrie et vivement désireuse d'être vraiment disciple de Jésus, je ne pus concevoir comment jusqu'alors j'avais été si insensée que de sacrifier à des plaisirs faux et incertains l'espoir, que dis-je,

Digitized by Google

la douce certitude de devenir l'objet des compassions et des grâces du Sauveur. Je me prosternai devant Lui, je le conjurai de prendre pitié de moi et de me pardonner mes offenses, mes égarements; je Lui promis plus de fidélité à l'avenir et je le priai de m'accorder son secours, afin que je ne fusse pas ébranlée. Depuis cet instant, Dieu soit béni, je n'ai pas eu la pensée, encore moins le désir de retourner dans le monde. Ce fut aussi à cette époque que j'entendis pour la première fois chanter les cantiques spirituels des Frères unis, lesquels firent une vive impression sur mon cœur.

Mon grand-père voyant approcher le moment de son délogement, désira de recevoir la communion; cette cérémonie fut touchante, et il nous dit ensuite qu'il avait puisé du secours et des forces dans ce repas sacré. Peu de jours après il fit venir auprès de son lit tous ses enfants et leur donna sa bénédiction paternelle. Je baisai la main dans laquelle il pressait les miennes, et je sentis dans mon cœur que ses vœux étaient exaucés pour sa fille chérie. Vers le milieu du mois de janvier 1816, son ame fut recueillie dans les demeures célestes. Dès-lors j'ai vécu auprès de ma grand'mère, et c'est depuis cette époque aussi que j'ai de plus en plus senti le Sauveur se rapprocher de moi. Par une grâce divine, en effet, ma grand'mère prit pour femme de chambre une jeune fille nommée Marie Bres, qui a été pour moi un instrument béni dans la main de Dieu, et que je regarde comme une bien chère amie et sœur en la foi, car avec elle j'ai connu pour la première fois combien il est doux de s'entretenir ensemble des choses qui appartiennent à notre véritable paix.

Je passai ainsi doucement l'année qui suivit la mort de mon grand-père, vivant très-retirée et fréquentant assidûment les saintes assemblées dans la maison du Seigneur. La lecture de la Parole de Dieu devint pour moi une source abondante de consolations et de véritable joie; j'entrai dans cette religion d'expérience si nouvelle, si remplie de douces jouissances pour l'ame dont le Seigneur se déclare le berger, et qu'il conduit le long des eaux tranquilles. Souvent, en lisant les Saintes-Ecritures,

Digitized by Google

une parole que j'avais lue cent fois, que j'avais même cru comprendre, se présentait tout-à-coup à moi sous un jour tout nouveau ; il me semblait que j'étais éclairée par une lumière surnaturelle, et je sentais ce que signifient ces mots : « Je conduirai les aveugles par un chemin qu'ils ne connaissent point, je réduirai devant eux les ténèbres en lumière et les choses tortues en choses droites. Mais plus j'apprenais ainsi à l'école du Saint-Esprit à connaître mon Sauveur et ce qu'il a fait pour moi, plus aussi je désirais de l'aimer, de me donner à Lui, de Lui prouver ma reconnaissance en employant à son service toutes les forces qu'il voudrait bien me donner, et de Lui rester fidèle jusqu'à la fin. J'eus beaucoup de combats à soutenir contre mon mauvais cœur que je trouvais toujours en opposition avec la loi de Dieu. Mais chaque fois que je me retirais vers mon Sauveur, pour chercher auprès de Lui les secours dont j'avais besoin, pour le conjurer de prendre ma défense contre moi-même et de rendre la paix à mon ame agitée, chaque fois il daignait me donner la certitude que j'étais exaucée.

J'eus aussi un peu à souffrir de la part du monde ; les censures, les moqueries, les reproches pleuvaient sur moi de toute part ; mais par la grâce du Seigneur, je n'eus aucune peine à les supporter et je n'en fus pas ébranlée un instant. Le refroidissement, l'abandon même de mes anciennes amies et quelquefois de mes proches parents qui cessèrent de me témoigner l'amitié et la confiance qu'ils avaient eues pour moi jusqu'alors, me furent cependant sensibles, mais je m'en consolai auprès du Seigneur, et jai trouvé dès-lors parmi les enfants de Dieu des amis plus chers et plus sûrs que ceux que j'avais perdus.

A la fin de cette première année de bonheur, je passai par un état duquel je n'avais aucune idée, ou du moins aucune expérience. Quelques jours avant Noël, mes péchés se présentèrent à moi sous une forme si hideuse que j'en fus réellement effrayée, et Satan, profitant de la situation où je me trouvais, pour faire entrer dans mon ame l'incrédulité et la défiance, ne parvint que trop à me persuader que j'étais trop indigne des grâces de Dieu

Digitized by Google

pour oser les Lui demander. Poursuivie de cette terrible pensée, je ne pouvais plus retrouver le repos. Quand je me jetais aux pieds du Sauveur pour crier grâce et miséricorde, mon incrédulité me poursuivait et me fermait la bouche, et quand je me relevais, après avoir à peine prononcé des lèvres quelques paroles, je ressentais toujours le même trouble et la même agitation. Le jour de Noël que j'avais attendu d'abord avec impatience, espérant que le Seigneur me guérirait en me recevant à sa table, se passa même sans me rendre la paix, car le mauvais état de mon ame empirait toujours; je craignis de profaner le sacrement de la Sainte-Cène, et ce fut avec une profonde douleur que je dus m'en tenir éloignée.

Enfin, l'heure de ma délivrance arriva. Un soir, après m'être beaucoup affligée, je me trouvais comme accablée du fardeau qui pesait sur mon cœur, lorsque cette parole se présenta à mon esprit : « Tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous l'accordera, etc. » Je me prosternai alors en la présence de mon Dieu, et je confessai mes fautes en disant : « Mon cœur et tout mon être sont entièrement corrompus; je mérite ta colère et la condamnation éternelle; mais Jésus est mort pour moi et c'est couverte de son sang que je me présente à tes yeux. » Il me semblait voir Jésus portant sur la croix la peine que j'avais méritée, et cette vue me donnait un courage inébranlable; et cette image de mon Sauveur suffisait pour dissiper la crainte dont Satan cherchait encore à me poursuivre. Enfin la paix me fut rendue, je pus dès-lors nommer Jésus mon Sauveur, mon Rédempteur. Je m'endormis en pensant à Lui. Deux jours après, je reçus à la Table Sainte, l'assurance de mon pardon, le gage et le sceau de l'alliance éternelle que Jésus daignait traiter avec moi; je crus être et je fus en effet transportée dans un monde nouveau. Les peines, les soucis de la vie avaient disparu, je ne sentais rien qui me retînt à la terre, mon ame avait pris des ailes de colombe, elle avait trouvé son repos; j'étais unie intimément avec mon Sauveur et je pouvais dire : Je suis à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est à moi. Hélas! ces instants si doux,

Digitized by Google

ces avant-goûts de la félicité céleste ne pouvaient durer toujours; mais je bénis le Seigneur de me les avoir fait connaître et de me donner souvent encore le sentiment de sa grâce, car c'est là ce qui me console, ce qui renouvelle mes forces pendant mon pélerinage ici bas, et, quoique je sente toujours en moi l'aiguillon du péché, quoique mes rechutes fréquentes m'affligent beaucoup, je n'en conserve pas moins le sentiment du pardon et de l'amour de mon Rédempteur. Malgré mes faiblesses et mon infidélité, il me suffit de recourir à Lui pour être bientôt soulagée et puissamment fortifiée; malgré les épreuves que j'ai souvent à soutenir, soit au dedans soit au dehors, je suis toujours victorieuse par la grâce du Seigneur, car un puissant guerrier combat pour moi, et mes inquiétudes ne sont que comme de légers nuages qui obscurcissent quelquefois la sérénité d'un beau jour. Ayant une santé faible, sachant quelle tendresse a pour moi ma grand'mère et quelle douleur elle éprouverait si elle venait à me perdre, prévoyant enfin les dangers auxquels mes sœurs seraient exposées par leur inexpérience si elles étaient privées de leur seconde mère, je n'ai pas toujours pu, je l'avoue, envisager sans crainte le moment où je devrais quitter ce monde. Mais toujours le Seigneur m'a rassurée, et je n'ai pu que me reprocher mon peu de confiance en Lui.

Une autre crainte s'est encore élevée dans mon ame. A la pensée de mon délogement, je me suis demandée si j'étais prête pour l'éternité, et après m'être examinée j'ai trouvé que j'étais encore bien attachée à la terre, bien occupée de ses soins, et que mon cœur était encore plein de l'amour des créatures, découverte qui m'a troublée pour un temps, mais seulement jusqu'à ce que j'aie reconnu de nouveau que toutes ces pensées ne sont que rongement d'esprit; jusqu'à ce que j'aie pu m'abandonner à la conduite de mon bon Sauveur et lui dire : Fais de moi ce que tu voudras. Ma santé s'est améliorée dès-lors. Je ne sais quelle est la volonté du Seigneur à mon égard, mais je suis parfaitement résignée; s'il juge à

Digitized by Google

propos de me laisser encore quelque temps dans ce monde, je lui demande la grâce d'être fidèle dans sa maison, de le servir mieux que je n'ai fait jusqu'ici et de m'employer selon mes faibles moyens à l'avancement de son règne. Si je dois, au contraire, déloger bientôt, certaine que le sang de Christ purifie de tout péché, et qu'il n'y a point de condamnation pour ceux qui mettent en Lui toute leur espérance, je verrai arriver avec joie le moment qui me réunira pour jamais au divin époux de mon ame et où j'irai jouir dans le séjour de sa gloire des fruits de ses souffrances et de ses travaux.

Ici bas par la foi
Mon ame s'attache à Toi,
A ta clémence.
Là, mon époux divin,
Je serai dans ton sein
En assurance.

O séjour de l'éternité,
Temple de la victoire,
Centre de la félicité,
De la paix, de la gloire;
Déjà mon cœur
Brûle d'ardeur,
Quand à tes biens je pense;
Il tressaille et vers Toi s'élance.

Ces deux versets d'un recueil de cantiques terminent le récit de cette chère enfant de Dieu. Ajoutons que depuis son réveil elle ne consacra plus ses loisirs qu'à des lectures et des méditations religieuses. Je n'ai pas un moment à perdre, disait-elle; bientôt, bientôt le Seigneur viendra. Elle avait coutume en lisant les Saintes Ecritures de recueillir, dans une espèce de journal, les passages qui fixaient le plus son attention. Quelquefois elle se plaisait à mettre ses pensées par écrit et surtout

Digitized by Google

celles que lui suggéraient certains passages de nos saints livres. Voici quelques fragments trouvés dans ses papiers et qui donnent bien à connaître les sentiments qui étaient en elle.

Le 10 mai, jour de Pentecôte, le matin, elle écrivait ce qui suit : « *Vous aurez des afflictions dans le monde, mais ayez bon courage car j'ai vaincu le monde.* Seigneur, viens à mon aide, dissipe les passions qui me font la guerre, brise-les par le bras de ta force. Voici je suis pressée et enveloppée de beaucoup de passions qui en veulent à mon ame; et maintenant que ferais-je si tu ne venais à mon secours, mon Seigneur et mon Dieu! Mon faible cœur est sans énergie pour résister aux penchants qui l'entraînent, et pendant qu'il est tout feu pour le monde il n'est que glace pour son Sauveur. Comment oser te l'offrir, ce cœur si indigne de toi? comment oser te l'offrir avec sa froideur, sa folie, son impureté? O Jésus! j'ai ressenti quelquefois les heureux effets de ta grâce, j'ai senti mon ame embrasée de ton amour s'élever au dessus de la terre et trouver dans ton sein le repos. Oh, ranime dans mon cœur ce feu sacré! envoie-moi ton Esprit-Saint qui soutienne mon courage, qui dissipe mes ténèbres, qui redonne la paix à mon ame agitée et qui me rende victorieuse de tous mes ennemis. »

13 mai 1818. « *Vous êtes bien heureux vous qui avez faim maintenant, parce que vous serez rassasiés; vous êtes bien heureux vous qui pleurez, car vous serez dans la joie.* Religion de Jésus, que tu es consolante pour les affligés! Non-seulement tu adoucis leurs peines, tu guéris les cœurs brisés, mais encore tu leur fais envisager les souffrances comme des preuves de ton amour. Tu es mon Dieu, celui qui fait la plaie et qui la bande; que ta sainte volonté s'accomplisse en moi. Tu m'as appelée à Toi par bien des épreuves, par des épreuves trop grandes pour que j'eusse pu les supporter si ton esprit n'avait combattu pour moi dans mon cœur. Oh! ne me retire jamais, quoique je mérite si peu de la posséder, cette grâce qui me fortifie, cette foi qui est victorieuse du monde. Mon ame est souvent abattue par les

Digitized by Google

peines et les inquiétudes de cette vie, elle l'est plus encore par la méchanceté, l'orgueil et la faiblesse de mon cœur désespérément malin; mais malgré tous les combats que j'ai à soutenir contre le monde et contre moi-même, je préfère bien cet état à celui des insensés qui goûtent ici bas tous les plaisirs de la terre et qui s'endorment dans une fatale sécurité. Malheur à eux, car ils ont reçu leur consolation. Malheur à ceux qui sont rassasiés, car ils auront faim; ils rient maintenant, mais ils se lamenteront et pleureront. Pour nous, Seigneur, nous, tes élus en Jésus-Christ, nous savons que notre espérance ne défaudra point, car Christ est mort pour nous obtenir la vie et c'est par Lui que nous sommes vainqueurs. Voici, nous avons bâti notre maison sur le roc et les tempêtes ne pourront point l'ébranler. Au lieu de ces biens passagers et insuffisants que le monde promet, c'est une félicité parfaite qui nous attend au sortir de cette terre d'exil, c'est une patrie céleste où ta voix nous appelle à retourner. O jour de joie et de bénédiction où Jésus nous recevra dans les demeures célestes, dont il nous a ouvert l'entrée! jour où il n'y aura plus ni chutes ni travail, plût à Dieu que tu fusses déjà là et que cette vie terrestre fût loin de nous! »

Une petite feuille détachée portait ce qui suit: « Un enfant se met dans une grande agitation pour atteindre une bulle de savon que la lumière embellit des plus brillantes couleurs, et qui semble se faire un jeu de se tenir toujours un peu au dessus de sa portée; il court, il saute, il s'agite, il se tourmente; enfin après bien des fatigues il parvient à la saisir..... il ne lui reste plus qu'une larme! Cet enfant crie et se désespère. Insensé, pourquoi poursuivre ainsi un vain fantôme? O homme! voilà ton histoire, tu n'es pas plus sage que cet enfant; cesse donc de poursuivre ce qui n'a que l'apparence, cesse de placer ton affection dans le monde, laisse-toi conduire dans le chemin de la vérité et de la vie, réfugie-toi auprès de ton Sauveur, prends-le pour guide et pour appui.

Digitized by Google

Mortels, qui cherchez ici bas
Un bonheur qu'on n'y trouve pas,
Vous poursuivez une trompeuse image.
Au lieu de la saisir,
Vous la verrez s'évanouir
Et vous laisser les regrets en partage.

» Mais nous, conduits par la main du Très-Haut, nous saisirons une gloire éternelle. »

On croit que les deux fragments ci-dessus furent écrits par notre sœur peu de jours avant son délogement.

« Je trouve en moi jusqu'à présent », dit-elle dans une autre occasion, « tant d'impatience et d'incrédulité que si Dieu m'abandonnait à moi-même dans quelqu'épreuve que ce fût, le poids de la plume la plus légère suffirait pour m'écraser. Rien ne m'avilit davantage à mes propres yeux, que cette peine, cette agitation, ces murmures de la chair lorsque la volonté de Dieu est en opposition avec mes propres désirs. Au lieu de me soumettre avec patience, je voudrais sans cesse suivre mes propres voies. Puissent quarante médecines ou breuvages amers me délivrer de ce caractère impatient, orgueilleux et incrédule, de manière que la foi rende utile pour l'ame ce qui est pénible à la chair. Oh! prosternons-nous devant le marche-pied de Christ, disons-Lui franchement ce que nous éprouvons, versons avec confiance nos plaintes dans son sein; il se plait à les entendre et jamais, jamais sur la terre nous ne nous trouverons plus qu'alors en communion avec Lui; jamais nous ne le sentirons plus près de nous, que lorsque nous converserons avec Lui dans ce sentiment de pauvreté spirituelle. »

« Méditation sur Luc chap. 16, v. 5. *Combien dois-tu à mon Maître?* Je lui dois d'avoir acquitté cette dette immense que j'avais contractée envers la justice de Dieu; elle a été exigée, il l'a payée. C'est à lui que je dois d'entendre cette voix consolante qui ranime mon cœur et le fait tressaillir de joie; il m'a appris à considérer Dieu comme un ami; en lui j'ai reconnu la

Digitized by Google

miséricorde de Dieu. Je lui dois la vie de mon ame; j'étais là gisante, inanimée; il a passé près de moi, il m'a vue et m'a dit: lève-toi; mon ame était morte dans ses péchés et il m'a donné la vie de Dieu; mon ame était dans l'esclavage, mais la loi de l'esprit de Christ m'a rendue libre de la loi du péché et de la mort; je lui dois le vêtement blanc dont je suis revêtue.»

Une jeune fille lui écrivait un jour, pour lui faire part de son état spirituel qui était toujours le même. Elle en reçut la réponse suivante :

« Je vois avec douleur, ma chère, que vous êtes encore tourmentée par les vaines agitations du monde et que votre cœur peu assuré dans l'amour de Christ se laisse rassurer par ses pensées séduisantes. Ah! soyez-en certaine, c'est l'ennemi de votre ame, c'est celui qui est menteur dès le commencement qui cherche à vous égarer par les images ou plutôt les ombres qu'il vous présente comme un bonheur réel. Il est plein de ruses et d'artifices; il cherche à vous détacher de votre Sauveur; sans que vous vous en apperceviez, il détourne peu à peu vos regards de Jésus vers d'autres objets incapables de vous sauver. Mais, quand vous posséderiez tout ce que votre cœur souhaite, ce qui est chose impossible, croyez-vous qu'alors vous seriez heureuse? Quand un fatal endurcissement vous empêcherait de voir Jésus cloué pour vous à la croix, quand même aucun remord ne troublerait votre ame, croyez-vous que des choses temporelles et passagères pussent remplir les désirs de cette ame immortelle? croyez-vous que des illusions pussent faire son bonheur? Et quand elles le pourraient ici bas, le jour ne viendrait-il pas où il faudrait les quitter? On ne dit pas à la mort: attends; non, il faut obéir; et que reste-t-il alors à une ame qui n'appartient pas à son Sauveur? Qui sera son ami, son consolateur, son défenseur devant le souverain juge? Elle n'en trouve plus alors et tout a disparu. Ah, Seigneur! préserve-nous d'un pareil danger; empêche-nous de placer nos affections dans les choses qui n'ont que l'apparence, et de nous appuyer sur ces roseaux qui blessent la main de ceux qui s'y confient;

Digitized by Google

garde-nous plutôt dans ton amour. Si nous t'aimions, ô Jésus, nous pourrions veiller une heure avec toi. Oui, si nous t'aimions nous résisterions sans peine à toutes les attaques du malin, parce que tu combattrais pour nous et que ta force subviendrait à notre faiblesse. Donne-nous donc cet amour qui nous manque, donne-nous cet esprit de vérité qui seul peut nous faire haïr le mensonge, nous garantir d'erreur, et rendre en nous toutes choses nouvelles, afin que notre lumière luise devant les hommes et qu'en voyant les morts rappelés à la vie ils soient portés à reconnaître le pouvoir de notre Rédempteur. Vous reconnaîtrez l'arbre à son fruit, dit Jésus. S'il est donc vrai que nous soyons en Christ, transformés à son image par le Saint-Esprit, nous serons nécessairement de nouvelles créatures; toute notre conduite sera changée, toutes nos actions auront pour but la gloire de notre maître et l'avancement de son règne dans nos cœurs aussi bien que dans ceux de nos frères; on ne pourra que reconnaître en nous les enfants d'adoption de notre Dieu. Un sentiment comme celui qu'éprouve le chrétien, donne en effet une activité, un contentement d'esprit, un désintéressement que sans doute aucun autre ne peut produire. Aucun devoir ne paraît pénible au fidèle, quand c'est Jésus qui le lui impose. Oh, quand je m'examine sur ces choses, et que je compare ma conduite avec celle que doit tenir un disciple du Seigneur, j'ai bien sujet de m'humilier devant Lui, de le conjurer de me pardonner mes fautes, ma négligence, de répandre sur mon ame altérée quelques gouttes de son sang qui purifie de tout péché et qui rend juste devant Dieu.

» Que nous sommes heureuses, Julie, d'avoir un tel Sauveur, si miséricordieux, si patient, toujours prêt à recevoir dans ses bras un enfant ingrat et rebelle! A quel autre irions-nous, Seigneur? quel autre que toi a le pouvoir de pardonner nos péchés et de rendre la paix à notre ame agitée? Jetons-nous dans ses bras, chère sœur, c'est le seul asile qui puisse nous mettre à l'abri des tentations qui nous menacent, c'est là seulement que nous pourrons trouver le repos et le bonheur. Je vous transcris,

Digitized by Google

en terminant, le texte du jour : Que les paroles de ma bouche et la méditation de mon cœur te soient agréables, ô Eternel, mon rocher et mon Rédempteur. Ps. 19, 15.

O digne objet de mes chants,
Daigne écouter mes accents ;
Donne-moi cet amour tendre
Qui se fait bien comprendre.

» Oui, demandons-le cet amour, si nous ne l'avons pas encore, demandons au Seigneur de le ranimer s'il s'éteint, de l'accroître si nous en trouvons encore quelques étincelles dans notre cœur. Prions, ne nous lassons pas de prier ; certainement il nous exaucera.

Ames pauvres mais avides,
Avec foi
Vers ce Roi
Tendez vos mains vides.

» Adieu, ne m'oubliez pas auprès du Seigneur. Votre sœur en Christ. »

Tels furent les sentiments de cette chère sœur jusqu'à sa fin. Tant qu'elle conserva quelque force physique, elle se rendit, ou se fit porter dans la maison du Seigneur, où elle recevait toujours quelques nouvelles grâces. Elle continua ses lectures, recherchant de préférence celles qui se rapportaient au délogement des enfants de Dieu, et se réjouissant dans l'espoir d'un prochain départ. Sa maladie fit des progrès rapides, et durant les quatre dernières semaines pendant lesquelles elle fut dans l'impossibilité de sortir, elle eut de grandes souffrances corporelles qui ne lui laissèrent aucun relâche, et de grandes épreuves spirituelles. Mais elle avait eu soin de n'appeler auprès d'elle pour la servir que des sœurs en la foi, afin de pouvoir prier et converser avec des personnes qui la comprissent et qui lui donnassent les seules consolations qu'elle aimait. Elle bénissait le Seigneur d'avoir ajouté cette grâce à toutes celles dont il l'avait comblée, et les personnes qui se trouvaient auprès

Digitized by Google

d'elle, le bénissaient aussi du beau témoignage que cette chère enfant rendait au Sauveur par sa patience et par sa foi.

Un jour, parlant à M[lle] B. de la paix qui était en elle, elle dit : « Cette paix ne vient pas de moi, c'est le Seigneur qui me la donne par un effet de sa pure grâce, c'est Lui qui me pardonne tous mes péchés. » Un soir étant toute réjouie dans son intérieur, elle dit à M[lle] B. « Un homme qu'on aurait enfermé dans une forêt toute remplie de bêtes sauvages, et dont il ne pourrait sortir, serait dans une grande détresse ; mais si un ami venait le délivrer, quelle joie n'éprouverait-il pas de se trouver en liberté. » Elle parla alors de la joie d'une ame que le Seigneur a rachetée et délivrée de l'esclavage de Satan, et cette joie était la sienne. Le pasteur lui ayant demandé si elle était assurée de son salut. « Entièrement assurée, répondit-elle, je suis certaine d'aller dans le sein du Seigneur, je sens qu'il m'a tout pardonné. » Quelques jours après, elle prit la Sainte-Cène, et le Seigneur la bénit abondamment. Ce fut à cette occasion qu'elle désira de revoir sa sœur chérie, qu'elle avait engagée quelques mois auparavant à visiter S[t]-Hypolite, dans la crainte qu'elle n'eût à souffrir pour la santé du corps en demeurant près d'une sœur dont la maladie était en partie le résultat des soins assidus qu'elle avait elle-même donnés à son frère et à sa mère, tous deux emportés par une maladie de poitrine. Ses vœux furent exaucés, et elle eut la joie de recevoir de sa sœur Elise des soins et des consolations qui prouvaient qu'elle aussi avait reçu de grands bienfaits du Seigneur. Spectacle touchant que celui de deux sœurs qui s'aiment d'une affection si cordiale et qui s'exhortent mutuellement à se confier au Seigneur! L'une, prête à passer dans le sein de son Dieu, rappelait à celle qui devait demeurer ici bas la promesse que le témoin fidèle et véritable a faite aux siens, d'être avec eux jusqu'à la fin du monde ; l'autre également soutenue par la grâce de Dieu parlait à cette ame accablée de souffrances, au terme prochain de ses misères et aux portes de l'Eternité, du bonheur dont elle allait jouir dans la cité du Dieu vivant, dans cette Jérusalem céleste

Digitized by Google

où elle régnerait à toujours avec son Sauveur ; et toutes deux unissant leurs prières, demandaient avec larmes la délivrance de l'une et la consolation de l'autre. Tout dans cette chambre avait un caractère religieux ; c'était un temple où le Seigneur se trouvait au milieu de ses rachetés pour les exaucer.

Le plus grand désir de notre chère malade, avant de sortir de ce monde, était d'amener à Jésus quelques-unes de ses amies. Elle recherchait toutes les occasions pour le faire et demandait instamment à Dieu de les lui fournir ; elle fut entendue. Un jour se trouvant seule avec M. D., après lui avoir parlé de leur séparation avec beaucoup de calme, elle ajouta : « Maintenant que je m'en vais, si j'avais donné mon cœur au monde je n'aurais que des remords, mais je l'ai donné au Sauveur et je ne ressens que la joie de m'en aller dans ses bras. » Elle la pressa de Lui donner aussi le sien sans différer, d'autant plus qu'elle voyait bien que la jeunesse ne garantissait pas de la mort. Une autre fois elle dit à la même personne : « Vois combien je suis heureuse, j'irai bientôt vers mon Sauveur ; oh ! donne-Lui ton cœur, et tu te trouveras heureuse dans ce monde et dans l'autre » ; et comme celle à laquelle elle s'adressait avouait que c'était là en effet le seul et véritable moyen de trouver le bonheur, elle l'engagea à lire la parole de Dieu à l'exclusion de tout autre livre qui pourrait bien lui en faire perdre le goût, parce que c'était dans ce livre par excellence qu'elle apprendrait à connaitre son Sauveur et à s'attacher à Lui : « car, disait-elle, pour aimer Jésus il faut le connaître. » — « Tu as bien mérité le ciel », répondit M. D. « Oh non ! lui dit-elle, ne parle pas ainsi, car tu m'affliges ; je sais que je ne mérite rien ; d'ailleurs, si j'étais sauvée par moi-même, je n'aurais pas besoin d'un Sauveur, c'est Jésus qui m'a tout mérité. » Tout en elle annonçait qu'elle était animée de l'Esprit de Dieu : « Le Seigneur a bien souffert pour moi, disait-elle quelquefois dans ses angoisses, il faut bien que je porte sa couronne d'épines pour porter un jour sa couronne de gloire. Que la part qu'il me donne de ses souffrances est petite et pourtant

Digitized by Google

qu'elle parait grande aux yeux de ma chair. Mais je sais que les souffrances du temps présent ne sont point à comparer avec la gloire qui est à venir et que les afflictions du temps présent produisent le poids d'une gloire infiniment excellente. » — « Bientôt, lui dit sa femme de chambre, vous serez avec le Seigneur et j'espère que bientôt aussi j'irai vous y rejoindre. » — « Oui, tu viendras, car cette vie n'est jamais longue en comparaison de l'éternité. Que le Seigneur est bon envers moi, ajouta-t-elle, que de grâces il m'accorde; je désirais d'aller me réjouir auprès de Lui et il m'appelle. O Seigneur Jésus, viens bientôt. Ah, si je pouvais m'endormir doucement entre les bras du Sauveur! »

Cette chère enfant était si désireuse de glorifier son Sauveur jusqu'à la fin, qu'elle s'affligeait par intervalles des faiblesses de sa chair, et lorsque la douleur lui arrachait quelques expressions de souffrance, elle disait à celles qui l'entouraient. « Quel témoignage pouvez-vous rendre de moi? voyez comme je suis impatiente. »

Dans les derniers jours de sa maladie, sa foi fut encore mise à l'épreuve; elle eut à lutter contre un sentiment si vif de ses péchés qu'elle craignait de perdre ce qu'elle avait reçu. Mais le Seigneur la réjouit par l'assurance de son pardon. Ce ne fut pas en lui disant de se rassurer qu'on put lui procurer alors quelque soulagement, mais en lui faisant considérer que dans ce sentiment d'abandon qu'elle éprouvait, elle goûtait quelque chose des souffrances qui avaient arraché au Sauveur ces mots: « Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné. » — « O mon Père! dit-elle alors, envoie-moi ton ange pour me fortifier. Voici mon ame est angoissée jusqu'à la mort et maintenant que dirai-je. O Jésus! viens, viens bientôt! Seigneur Jésus, délivre-moi. Ta volonté soit faite; ô Seigneur, ne t'éloigne point de moi, dans la vie dans la mort tu es à moi. Oh, quand entrerai-je et pourrai-je te voir face à face? » — Enfin le 9 septembre, vers quatre heures et demie, ses souffrances, ses angoisses cessèrent. Dieu l'exauça et on vit sa fin appro-

Digitized by Google

cher. Elle regarda tous ceux qui entouraient son lit avec une sérénité qui exprimait la céleste joie qui était dans son cœur. Elle étendit sa main sur son coussin pour que chacun vînt la presser pour la dernière fois, puis tournant ses yeux vers le ciel avec le transport d'une ame triomphante, elle sembla s'élancer dans les cieux!

LETTRES,

1° du Nègre marron Job au frère Passavant.

Paramaribo, le 7 juillet 1840.

Moi, Job, du pays des nègres marrons, j'écris cette lettre à mon cher massa frère Passavant, et je le salue, lui et sa femme. Tous les frères et sœurs d'entre les nègres marrons vous saluent. Gràces à Dieu, nous nous portons bien.

J'ai fait le voyage et suis venu en ville pour voir nos massas qui nous enseignent, et voici, je m'enhardis pour t'écrire une lettre, afin que tu apprennes ce que nous faisons dans notre pays. Je désire aussi savoir comment tu te portes. Nous sommes bien tristes de ne pouvoir plus te voir ici bas, mais j'espère que nous nous reverrons en haut chez le Seigneur.

Je te prie, salue de ma part tous les frères en Europe, et dis leur qu'ils ne nous oublient pas, nous, pauvres nègres du pays des marrons, qui n'avons point de frères encore qui nous enseignent; qu'ils prennent courage de nous envoyer un frère, qui demeure au milieu de nous. O que nous nous réjouirons de le voir arriver! Nous vous en prions beaucoup.

Pense à nous, si tu pries à notre Seigneur Jésus, pour qu'Il demeure avec nous et qu'Il nous conduise, car nous ne savons rien de nous-mêmes, mais si c'est Lui qui nous assiste, nous pourrons le suivre.

Je fais dire à ta femme, que la mienne m'a donné de nouveau

Digitized by Google

un enfant; c'est un très-bel enfant, une fille. Elle la salue beaucoup. Les enfants de l'école vous saluent beaucoup.

Moi, Job, qui moi-même suis encore un enfant, dois enseigner les autres au pays des nègres marrons. C'est pourquoi priez pour moi, chers frères! vous tous, que le Sauveur me donne la force et la charité.

Tu vois, je ne puis pas encore écrire bien, mais c'est l'amour qui me pousse à le faire par la grâce de notre Sauveur Jésus-Christ. C'est lui qui est mon Seigneur et mon Dieu.

J'ai une prière à te faire. J'aimerais avoir une peinture de notre Seigneur Jésus-Christ, comme il a été crucifié.

Encore une fois je vous salue, vous et tous les autres frères. Porte-toi bien.

Moi, Job, ton enfant.

2° DU MÊME NÈGRE JOB A LA SOEUR PASSAVANT.

Cette lettre est pour missi Passavant. C'est moi, Job, qui l'écris; moi, le pauvre enfant, je l'écris pour te saluer, et mes enfants te saluent aussi.

Je te prie, envoie-moi depuis l'Europe une chose que j'aimerais beaucoup, c'est la peinture de notre Seigneur Jésus-Christ, comme il a été crucifié pour mes péchés.

Je voudrais avoir une autre peinture encore, pour voir comment le diable*) est à l'enfer avec tous ceux qui le suivent. Quand je suis en route, j'aimerais avoir ces peintures avec moi pour les faire voir aux païens.

Toi aussi, prie pour moi quand tu pries à notre Seigneur Jésus-Christ. Eh bien, porte-toi bien. Adieu!

Moi, Job.

---

*) Frère Passavant a répondu : que nous n'avons point de portrait du diable puisque c'est un Esprit ; qu'il faut s'en tenir à ce que l'Ecriture Sainte dit de lui, en nous exhortant à nous attacher à Jésus par la foi pour être garantis des piéges de Satan.

Digitized by Google

3° DE CHRÉTIEN ADRIEN, JEUNE GARÇON NÈGRE, AIDE A L'ÉCOLE DES FRÈRES, AU FRÈRE PASSAVANT.

Paramaribo, le 12 juillet 1840.

Moi, Chrétien Adrien, j'écris ces lignes à mon cher massa et à sa femme pour les saluer. Mon père et ma mère vous saluent. Nous nous portons assez bien, grâces à Dieu.

Si je dois vous raconter comment ça va, je ne puis, hélas, pas dire que je sois un bon enfant. Certes, mon cher massa! j'ai honte de moi-même, et quand même je voudrais cacher mes fautes devant les hommes, comment pourrais-je le faire devant Dieu? C'est à cela que je pense toujours. C'est pourquoi je prie mon cher massa et son épouse qu'ils m'aident à prier, car j'ai encore la mauvaise habitude de dire des mensonges. Massa Treu me reprend souvent et m'exhorte, mais j'ai honte de le dire que je ne suis pas toujours ses avis. Certes, je ne suis pas un enfant obéissant, et si je le disais, je mentirais. C'est pourquoi je prie, mon cher massa! aidez-moi à prier mon cher Sauveur qu'il me donne la force, qu'il me délivre du mal et qu'il change mon cœur.

Mon frère et mes sœurs vous saluent, vous et votre épouse. Félix et Charles apprennent tous deux à écrire, mais ils ne sont pas encore en état d'écrire une lettre.

Tous les gens de notre Eglise vous saluent tous, tant frères que sœurs, surtout les Aides. Il me serait impossible de les nommer tous.

Eh bien, mon cher massa! portez-vous bien avec votre épouse.

Chrétien Adrien.

NOUVELLES RÉCENTES.

I. ISLES DANOISES. — Le 18 décembre 1840, nos frères et sœurs Breutel, Hæuser et le frère Linke arrivèrent heureuse-

Digitized by Google

ment à St-Thomas. Les tempêtes qu'ils ont eu à essuyer dans la Manche une fois passées, leur traversée a été heureuse et agréable. Mais ils trouvèrent les missionnaires de Neuherrnhout accablés de rudes épreuves ; il avait plû au Seigneur d'appeler à Lui le 8 décembre, après une courte maladie, la sœur Frédérique-Wilhelmine Wied, née Hanemann, âgée de 33 ans. Le frère Wied avait aussi été malade de la fièvre, mais il était convalescent.

II. ISLES ANGLAISES. — Des lettres que nous avons reçues dans les derniers jours de février nous apprennent que plusieurs de nos frères et de nos sœurs de la Jamaïque, de la Barbade et de Tabago ont été malades. A Noël, on a pour la première fois célébré le culte dans l'église de Bethabara à la Jamaïque ; un nombreux auditoire y assistait.

En date du 22 décembre, le frère Zippel écrit de Mounthabor à la Barbade ce qui suit : « Les assemblées sont assidûment fréquentées et la Parole de Dieu est écoutée avec attention, mais le nombre de nos écoliers a considérablement diminué par suite d'une épidémie qui règne parmi eux. La cherté des vivres provenant de la sécheresse qui règne depuis trois ans, rend difficiles les moyens de subsistance, mais le Sauveur, qui est fidèle, ne nous laisse pas sans secours. » Des lettres de frère et sœur Morrish nous apprennent qu'à Montgommery, île de Tabago, les assemblées sont aussi très-fréquentées. Le temple, et souvent encore la maison de l'école, sont remplis d'auditeurs attentifs. Les autres stations de cette île sont de même dans un état réjouissant, et les écoles prospèrent à la joie des missionnaires.

III. AFRIQUE MÉRIDIONALE. — Le frère Halbeck écrit de Gnadenthal, en date du 10 septembre et du 20 octobre : « La pierre fondamentale d'une nouvelle chapelle a été posée le 19 août à Kopjes-Kastel, lieu de prédication. Le Seigneur continue au milieu de nous et dans nos environs à édifier son temple spirituel, et jamais peut-être on n'a vu ici un réveil aussi grand que celui qui s'y montre depuis plus d'un an. Depuis l'émancipation des esclaves (décembre 1838) 813 personnes ont obtenu

Digitized by Google

la permission de venir se joindre à nous, et il s'écoule à peine une semaine sans que nous recevions de nouvelles demandes de ce genre.

» Le 8 et le 9 octobre, notre communauté a été réjouie par la visite de notre gouverneur et de sa famille. Son Excellence a tout regardé avec attention et a montré un intérêt particulier pour les écoles, fréquentées par 365 enfants qui ont été examinés en sa présence. »

Dès-lors, nous avons reçu la nouvelle inattendue et douloureuse que le 15 novembre, il a plû à notre cher Seigneur de faire entrer dans son repos éternel notre frère Jean-Pierre Halbeck, évêque de l'Eglise des Frères et président de la conférence générale des Aides pour la mission africaine. Il était âgé de 57 ans. Sa maladie qui n'a duré que douze jours était dans le principe une esquinancie à laquelle se joignit un érysipèle et enfin une inflammation de cerveau.

Le 27 novembre, les Frères accompagnèrent sa dépouille mortelle au lieu de son repos, et un nombreux convoi composé des gens du voisinage se joignit à eux. Les frères Teutsch de Grœnekloof et Luttringshauser d'Elim s'étaient rendus à Gnadenthal dès qu'ils eurent reçu la nouvelle de la maladie du frère Halbeck. Frère Teutsch fut prié par ses collègues de se charger provisoirement de la présidence de la conférence des Aides et de la direction des affaires de la mission; conséquemment il vint habiter Gnadenthal.

Après une traversée d'environ quinze semaines, frère et sœur Kschischang sont arrivés le 4 novembre à la ville du Cap, et le 20 à Gnadenthal, où ils resteront pour le moment. — Le 26 octobre, frère Théodore Kustr est arrivé à Silo; tous les missionnaires de nos stations d'Afrique étaient assez bien portants.

IV. ALLEMAGNE. — Le frère Jean-Frédéric Martin à Kleinwelke a été appelé au service de la mission du Labrador. — La conférence pastorale aura lieu, s'il plait au Seigneur, le 9 juin prochain, mercredi après la Trinité.

Digitized by Google

DISCOURS

DU FRÈRE WILBALDUS FABRICIUS, PRONONCÉ A HERRNHOUT, LE 3 JUIN 1816, SUR LE TEXTE DU JOUR :

Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux Eglises. Apoc. 2, 7.

Fais qu'attentifs à tes douces leçons,
Tes chers enfants suivent ton onction.

Lorsque nous entendons une telle parole, mes chers frères et mes chères sœurs, nous pouvons croire qu'elle mérite aussi notre attention. Dans le temps où notre cher Sauveur marchait sur la terre comme docteur envoyé de Dieu, pour annoncer l'Evangile de son Règne, il arrivait que dans des occasions particulières où il voulait exprimer d'une manière énergique des vérités importantes, il disait en terminant son discours : « Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende. » Matth. 13, 9.

C'est aussi par cette même expression pleine de force qu'il fait la clôture de chacune des lettres qu'il dicta à St-Jean son disciple bien-aimé, pour les envoyer aux Eglises. Il y rappelle d'abord à chacune en particulier ce qui méritait surtout d'être pris en considération selon la situation et les circonstances où elle se trouvait ; il fait voir à chaque Eglise ce qui lui manque, en quoi elle est en arrière et à quel égard il est mécontent d'elle ; mais il dit en même temps aussi ce qu'il découvre encore de bon dans les Eglises ; et il termine enfin chacune de ces lettres, comme nous l'avons dit, par ces paroles pleines d'énergie et dignes de toute notre attention : « Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux Eglises. »

De telles paroles nous prouvent d'abord, mes chers frères et mes chères sœurs, que même dans une Eglise de Jésus il peut

Digitized by Google

se trouver des personnes qui n'ont point encore d'oreilles pour entendre, ou aussi des personnes qui, après que l'oreille leur avait été ouverte, en sont venues par la séduction du péché, à perdre peu à peu le don précieux de discerner avec attention la voix douce de Jésus et de son Esprit. C'est là proprement la cause pour laquelle cet avertissement de notre Seigneur est aujourd'hui encore des plus nécessaires et des plus importants pour les membres de son Eglise, et nous avons par conséquent grandement sujet de prendre bien à cœur cela et de nous le rappeler très-souvent.

Dans le chapitre 13 de l'Evangile selon S[t]-Matthieu, le Sauveur se plaint de personnes qui, ayant des yeux, ne voyaient cependant point, et qui, ayant des oreilles, n'entendaient point non plus. Il est dit, même de ses disciples, qu'ils ne comprirent rien des paroles de son discours, que c'était pour eux comme une énigme et qu'ils ne savaient ce que cela voulait dire. Luc 18, 34. C'est ainsi qu'il y en a encore toujours dont on peut dire qu'ils sont comme s'ils n'entendaient point, et l'on remarque tout au moins chez eux que les paroles qu'ils entendent ne leur touchent point le cœur: ils n'en profitent pas comme ils le devraient. J'espère, mes chers frères et mes chères sœurs, que pour ce qui nous concerne en particulier, nous pouvons dire à la louange de la grâce puissante du Sauveur, que la plus grande partie d'entre nous peut faire avec vérité cette confession: « Nous avons des oreilles pour entendre; l'ouïe et l'intelligence nous ont été ouvertes réellement; nous avons pris goût à l'Evangile, et il a aussi démontré sa divine efficace sur notre cœur et pour notre salut. » C'est là certainement une grande et précieuse grâce qui nous a été accordée, préférablement à bien des milliers d'hommes, et sans qu'il y ait eu aucun mérite, aucune dignité de notre part. Mais quand une fois il nous a été donné des oreilles pour entendre, nous devons dès-lors aussi non-seulement continuer de faire attention aux choses qui appartiennent à notre salut éternel; mais nous devons journellement nous laisser ouvrir de nouveau et de plus en plus l'oreille, pour que

Digitized by Google

nous apprenions à écouter en disciples dociles et avec une attention toujours plus délicate, afin de bien entendre et comprendre ce que Jésus notre Sauveur nous veut dire dans sa parole et par son Esprit. Car s'il y avait autrefois dans l'Eglise des personnes qui n'avaient plus l'oreille pour écouter, ou qui du moins n'écoutaient plus de la manière convenable, il peut s'en trouver de même aussi parmi nous de celles dont on pourrait dire qu'elles entendent des oreilles extérieures, mais qu'elles ne saisissent pas l'Evangile comme il doit être entendu et reçu, afin qu'il produise en nous l'effet pour lequel il nous est annoncé. Ces personnes-là entendent, il est vrai, et comprennent ce qui leur est dit en particulier, mais elles ne réfléchissent point là-dessus et ne cherchent pas non plus à s'en faire l'application; c'est à elles très-particulièrement que s'adressent ces paroles : « *Que celui qui a des oreilles écoute !* » Car nous savons, mes chers frères et mes chères sœurs, que l'on peut s'accoutumer à entendre ce qui est bon et salutaire, et que l'on peut donner son approbation à ce que l'on entend, concernant la chose la plus nécessaire et la plus essentielle, sans cependant qu'on la prenne à cœur; c'est comme si l'on n'entendait point, et la bonne nouvelle touchant la paix, ne trouve plus d'entrée dans un cœur ainsi rebattu et dont le goût pour l'Evangile est allé toujours en diminuant. C'est là une situation des plus dangereuses, au sujet de laquelle les membres d'une Eglise de Jésus, où sa parole habite avec abondance, ne peuvent être jamais trop avertis pour qu'ils se tiennent d'autant plus sur leurs gardes. Je dis que ces personnes-là sont dans un état extrêmement dangereux et digne de compassion, en sorte que l'on ne peut que les plaindre du fond du cœur, comme les objets de la plus grande pitié, en les recommandant aux prières des ames fidèles, pour qu'il leur soit donné un entendement éclairé et pour qu'elles n'aient pas reçu la grâce de Dieu en vain. 2 Cor. 6, 1.

Le Sauveur fit à ses disciples la promesse de répandre sur eux le Saint-Esprit, qui devait le glorifier et qui, en rendant témoignage de Lui, les devait conduire eux-mêmes dans toute

Digitized by Google

la vérité. Jean 16, 13 et 14. Il dit aussi qu'il serait leur consolateur, leur guide et celui qui aurait soin de les avertir dans les cas de besoin ; et ce bon Sauveur leur fit encore la promesse qu'il serait toujours avec eux. Quant au monde, leur dit-il, Jean 14, 17, il ne peut recevoir cet Esprit parce qu'il ne le voit et ne le connait point ; il n'est pas capable de le recevoir, car l'homme animal ne comprend point les choses qui sont de l'Esprit de Dieu ; elles sont pour lui une folie, et il ne peut même les connaître. 1 Cor. 2, 14. — Si donc nous sommes enfants de Dieu, si nous sommes les vrais disciples de Jésus, nous avons aussi part à son Esprit, comme étant les membres de son Eglise, et le Saint-Esprit ne manque pas alors de rendre à notre esprit le témoignage que nous sommes en effet enfants de Dieu, Rom. 8, 16, et du nombre des brebis que le bon Berger a comptées et dont il a dit qu'elles entendent sa voix, qu'il les connait et qu'elles le suivent, qu'il leur donne la vie éternelle et qu'elles ne périront jamais, et que personne ne les ravira de sa main. Jean 10, 27 et 28.

L'Esprit de Jésus, qui parlait alors dans ces lettres, et cela de la manière la plus forte, le faisait surtout pour que les Eglises rentrassent en elles-mêmes, qu'elles en prissent occasion de s'examiner sérieusement et de voir là en quelque sorte, comme dans un miroir, leur manque de pureté et leurs différents écarts. Quand, par exemple, il y était dit : J'ai quelque chose contre toi, c'est que tu t'es relâché de ta première charité, Apoc. 2, 4 ; ou aussi : Tu as le bruit de vivre, mais tu es mort ; cela était bien propre à les ébranler, à les réveiller de nouveau, à les préserver enfin, par la grâce vivifiante du Seigneur, de la décadence et de la ruine entière dont elles étaient menacées. Mais l'Esprit de Jésus, en parlant avec douceur comme en parlant d'un ton sérieux aux membres de la vraie Eglise, ne le faisait que par amour et dans l'intention de les ramener par là dans la voie de la première charité et de la première simplicité en Jésus-Christ, dans laquelle ils avaient marchés auparavant. Ainsi, mes chers frères et mes chères sœurs, les paroles de ce texte nous

Digitized by Google

concernent aussi très-particulièrement, car c'est pour nous une grande et importante affaire que de pouvoir dire, quoiqu'avec confusion et abaissement de cœur : Nous aussi nous sommes, par grâce, une petite partie de son Eglise, qu'il a élue du monde et qu'il a mise à part, afin que nous soyons son bien propre, son peuple particulier, qui s'applique avec zèle aux bonnes œuvres, Tite 2, 14 ; un peuple en qui et par qui il puisse être Lui-même glorifié, et à qui il veut aussi faire beaucoup de bien, selon sa gratuité, sa miséricorde et sa fidélité. Mais c'est toujours à condition que nous soyons bien attentifs à la voix de son Esprit. Que de fois, mes chers frères et mes chères sœurs, nous nous trouvons dans des circonstances où nous avons besoin, tant pour l'intérieur que pour l'extérieur, de consolation et d'encouragement, afin de ne pas succomber dans notre pénible état ! C'est alors aussi que l'Esprit de grâce et de supplication, Zach. 12, 10, est si fidèle envers nous que si nous y sommes attentifs, il nous soulage dans notre faiblesse et il intercède pour nous par des soupirs qui ne peuvent s'exprimer, Rom. 8, 26 ; en même temps qu'il accorde à notre ame la jouissance de ce dont elle a besoin, pour nous ranimer et nous encourager tout de nouveau à nous approcher, avec toutes nos misères, de Celui qui a fait propitiation pour nous par son sang, et en qui l'on trouve toujours le secours qui nous est nécessaire. Voilà comment l'Esprit de Jésus agit à notre égard, comment il conduit dans toute la vérité, tant l'Eglise en général que chaque ame en particulier, chaque ame qui a la grâce de croire en Jésus-Christ, et aussi chaque société qui se trouve réunie pour marcher sur les traces du Sauveur.

Quand nous jetons maintenant de nouveau les yeux sur les temps passés de notre carrière, et que nous nous rappelons les expériences que nous avons faites de la grâce de notre Seigneur, oh ! combien nous trouvons de sujets de confesser avec gratitude et avec joie que son Esprit a adressé à notre ame nombre de paroles de consolation et d'encouragement, et qu'il n'a pas été seulement notre consolateur, mais que souvent aussi sa fidélité s'est montrée envers nous, en ce qu'il nous a donné des

Digitized by Google

réprimandes et de sérieux avertissements dans le fond du cœur! C'est ainsi qu'il agit, soit envers l'Eglise en général, soit envers chacun de nous en particulier, lorsqu'on se trouve dans un état qui ne peut que déplaire au Sauveur, et surtout lorsqu'il voit l'Eglise dans cet état de tiédeur où l'on n'est ni froid ni bouillant, et pour lequel il se verrait enfin obligé de nous vomir de sa bouche. Apoc. 3, 15 et 16. C'est alors qu'il parle d'un ton sérieux et qu'il exerce une sévérité convenable dans son Eglise. Il nous faut en effet de pareils avertissements, aussi bien que des consolations; ce ne sont pas seulement des encouragements, des paroles pleines de douceur qui nous sont nécessaires, mais nous avons réellement aussi besoin d'être de temps en temps réveillés et ébranlés d'une manière sérieuse, afin d'être par là conduits à réfléchir plus foncièrement à ce que le Sauveur est en droit d'attendre de nous, après nous avoir favorisés de tant de grâces.

Nous pourrions maintenant faire une question, dans le but de savoir ce que l'Esprit a de particulier à dire aujourd'hui à une Eglise de Jésus, et par conséquent à nous-mêmes, à tous ceux d'entre nous qui sont en communion de cœur avec le Sauveur; car il arrive de temps à autre que l'Eglise de Jésus-Christ passe par des états bien différents; il est donc nécessaire que son Esprit nous dise et qu'il nous montre au juste en quoi nous sommes en arrière, dans le temps même où nous vivons, et ce qui nous manque présentement; il est nécessaire que cet Esprit nous avertisse sérieusement touchant le relâchement, les écarts et les dangers nombreux auxquels nous nous trouvons exposés actuellement. C'est ce qui ne concerne pas seulement *une* de nos Eglises, ou quelques-uns de ses membres en particulier, mais cela concerne notre société toute entière. Il peut survenir des temps, et il y en a eu de pareils dans notre histoire, où l'Esprit du Seigneur avait à donner à l'Eglise cet avertissement: « Prenez garde de ne pas vous écarter de l'Evangile et de ne pas tomber sous la loi et les propres efforts! » Mais dans le temps présent, l'Esprit de Jésus donne aux membres de l'Eglise, qui

Digitized by Google

ont des oreilles pour entendre, entre autres avertissements celui-ci : « Prenez bien garde de ne pas donner dans l'indifférence envers le Seigneur Jésus, envers ses mérites et sa mort; prenez garde de ne pas abandonner la première charité » ; parce que nous en pourrions venir au point où le Sauveur se trouverait obligé de dire aussi à notre Eglise : « Ce que j'ai contre toi, c'est que tu t'est relâchée du premier amour! » Prenons garde enfin qu'il n'en soit de même par rapport à l'observation de nos statuts, de nos aimables principes et de nos arrangements, et que le Sauveur ne soit obligé de nous dire aussi à cet égard : « Tu as le bruit de vivre, mais tu es mort! »

Oh, qu'il est pour nous d'une grande importance que nous soyons tous, et chacun pour sa propre personne, bien attentifs et obéissants! Lorsque dans telle ou telle occasion l'Esprit de Jésus nous fait voir clairement à sa lumière quelle est notre situation; lorsqu'il nous frappe et nous ébranle en nous montrant combien nous sommes en arrière à l'égard de tout ce qui est bon, et surtout à l'égard de l'amour pour le Sauveur et de la fidélité à marcher sur ses traces, et combien, par conséquent, nous nous sommes détournés et écartés du chemin de la vie; il est alors pour nous de la plus grande importance que nous profitions fidèlement d'une pareille visite de grâce et que nous écoutions avec bien de l'attention ce que l'Esprit dit aux Eglises. Oh, c'est là, pour une Eglise du Seigneur en général et pour chacun de ses membres en particulier, une grande et précieuse époque! Et si nous prêtons une oreille bien attentive à cette voix de l'Esprit de Dieu, nous en retirerons certainement aussi une abondance de bénédiction. Mais en revanche, il n'y a rien de plus préjudiciable que de ne pas l'écouter, ou de l'écouter autrement qu'il ne convient et que nous ne le devrions faire. On se fait par là un tort inexprimable. C'est pourquoi, mes chers frères et mes chères sœurs, nous prendrons sérieusement à cœur les invitations qui nous sont faites, et nous nous appliquerons assidûment à montrer de la fidélité. Et si nous nous sommes en quelque manière détournés du Sauveur,

Digitized by Google

si nous n'avons plus pour Lui maintenant l'amour qui avait été ci-devant répandu dans notre cœur par le Saint-Esprit qui nous a été donné, Rom. 5, 5; et si nous sommes convaincus de n'avoir plus ce qui appartient essentiellement à notre bonheur et à notre félicité, hâtons-nous de mettre tout de côté pour chercher de tout notre cœur et uniquement la seule chose nécessaire; car il n'y a rien au monde, ni excuse ni aucune circonstance, qui doive être capable de nous porter à négliger le temps de notre visitation et à nous empêcher d'écouter ce que l'Esprit dit aux Eglises.

Jusqu'à ce jour, il est vrai, nous ne pouvons que confesser avec abaissement de cœur, avec gratitude et avec joie, que l'Esprit de Jésus a encore son œuvre au milieu de nous et qu'il travaille avec activité à nous conduire plus avant dans la connaissance et dans l'amour du Sauveur, afin qu'à mesure que nous croissons dans cet amour, tout en nous se fasse à sa joie et à son honneur. C'est pourquoi, mes chers frères et mes chères sœurs, nous prendrons aussi occasion des paroles de notre texte pour demander et nous faire renouveler la grâce dont nous avons besoin pour pouvoir écouter constamment avec une fidèle et docile attention ce que dit l'Esprit de Dieu, et pour pouvoir lui obéir de même à tous égards; car c'est le Saint-Esprit qui glorifie Jésus-Christ aux yeux de notre ame. Mais si nous ne profitions pas avec empressement et fidélité des occasions qui nous sont accordées pour écouter et pour entendre sa voix, nous nous exposerions à un grand danger, car nous en viendrions peu à peu à n'avoir plus d'oreille pour écouter et pour distinguer ce que l'Esprit dit aux Eglises.

Quiconque prend ainsi l'habitude de négliger les assemblées de l'Eglise, où le Saint-Esprit glorifie le Sauveur et ses souffrances, fait voir par là que la seule chose nécessaire ne lui tient pas à cœur comme cela devrait être, et il peut lui arriver de perdre ainsi peu à peu le dépôt qui lui avait été confié. Pourquoi? Parce qu'il ne montre pas sérieusement les dispositions convenables pour recevoir les consolations et les encou-

Digitized by Google

ragements, les avertissements et les remontrances que l'Esprit de Dieu lui veut donner dans l'occasion d'une manière douce et attrayante, mais aussi sérieuse et pénétrante, en le rappelant à son devoir et à ce que le Sauveur attend de lui. Car c'est là ce que l'Esprit de Jésus veut opérer, et qu'il opère en effet chez les ames fidèles. Je crois pourtant que nous avons tous ensemble le désir de parvenir à un commerce de cœur toujours plus intime avec le Sauveur, et à une confiance toujours plus filiale envers Lui, afin d'être dès maintenant déjà vraiment heureux et contents, et afin de jouir ensuite auprès de Lui, dans son Tabernacle de paix, d'une félicité inexprimable et parfaite. Oh! puissions-nous donc écouter en bons écoliers et avec une attention toujours plus fidèle, tout ce que l'Esprit de Dieu veut bien nous dire! et puissions-nous aussi lui obéir en toute chose sans aucune exception!

BIOGRAPHIE

DE LA SOEUR REBECCA-CATHERINE D'ASCHEN, DÉCÉDÉE EN PAIX A NEUDIETENDORF, LE 24 DÉCEMBRE 1828.

Je naquis le 12 octobre 1766, à Brême, où mon père était membre du sénat; c'était un homme probe et craignant Dieu, qui jamais n'agissait contre les sentiments d'une conscience très-délicate, et qui aimait son prochain plus que lui-même, car si les circonstances l'eussent exigé, il aurait été prêt à sacrifier ses biens et sa vie pour le bonheur de ses semblables. Son cœur, ouvert aux sentiments les plus tendres, avait part à toutes ses actions, et son affection pour ses enfants était telle que dans toute ma vie je n'en ai pas vu de pareille. Il nous donna une preuve touchante de sa tendresse lorsqu'il perdit ma mère. Elle le laissait avec quatre enfants en bas âge; j'étais l'ainée et j'avais cinq ans; la cadette avait à peine un an. Ma

Digitized by Google

mère aussi était devenue orpheline de bonne heure, elle avait eu successivement deux belles-mères, et en avait été traitée si durement que l'idée qu'un sort pareil au sien attendait peut-être ses enfants, lui causa beaucoup d'inquiétude et de tourment pendant sa dernière maladie. Il est probable que, voyant sa fin approcher, elle en fit part à mon père, et il se décida à ne pas contracter de nouveaux liens, autant pour nous épargner un pareil malheur que pour honorer la mémoire de son épouse, de la mère de ses enfants. Il résolut de confier notre éducation à une gouvernante française, espérant ainsi nous préserver du malheur qu'avait redouté notre mère. Mais hélas! son attente fut cruellement trompée, car je doute fort que la plus rude des marâtres nous eût traités aussi durement que le fit notre gouvernante. J'étais naturellement portée à la timidité et à la mélancolie, et ces dispositions ne firent que s'accroître par les mauvais traitements que j'avais à supporter. Peu à peu je devins triste et rêveuse; mon seul soulagement était de me retirer dans quelque lieu solitaire pour pleurer en liberté; je désirais ardemment rejoindre ma bienheureuse mère dans le Royaume de la paix, et il m'était bien doux de penser que dans ce lieu fortuné Dieu Lui-même essuierait toutes larmes de nos yeux.

Sept années se passèrent dans cette déplorable situation. Ce temps a laissé de funestes impressions sur tout le reste de ma vie, car il m'en est resté une disposition à n'envisager les choses que du côté le plus sombre, et une inquiétude d'esprit qui me faisait craindre sans cesse des malheurs et des accidents. Ah! c'est que ce temps a été pour moi un temps de pénibles expériences et de rudes épreuves; mais j'ai appris à en rendre grâces au Seigneur, et encore à l'heure qu'il est je sens que c'était par amour, par miséricorde qu'il me faisait marcher dans des voies épineuses si propres à me détacher des choses visibles, à me porter à regarder vers ce Sauveur charitable qui voulait m'attirer et m'attacher à Lui. Je me rappelle fort bien encore que dès ma première enfance rien n'avait plus de

Digitized by Google

charme pour mon esprit et pour mon cœur que la retraite et le silence, où je pouvais par la prière m'entretenir avec le Grand-Ami de mon ame. La contemplation des magnifiques œuvres de Dieu dans la nature me donnait aussi beaucoup de jouissance; je ne pouvais me rassasier d'admirer la grandeur, la sagesse, la bonté du Créateur, et bien qu'à cette époque je n'eusse pas encore le bonheur de reconnaître dans ce bon Dieu le Sauveur unique de mon ame immortelle, le Saint-Esprit ne laissait pas de commencer son œuvre dans mon jeune cœur. Aussi, dans toutes les pénibles circonstances de cette époque de ma vie, il me fut donné de pouvoir, au moins dans l'excès de mes peines et de ma tristesse, il me fut donné, dis-je, de pouvoir trouver du soulagement, des consolations, dans ces mots que mon cœur affligé adressait à Dieu : « Seigneur! que je Te possède seulement, et je ne demanderai rien de plus, ni au ciel ni à la terre. » Je sentais alors naître chez moi un ardent désir d'acquérir plus de connaissance, plus d'expérience des choses de Dieu, et il m'arriva même plus d'une fois de souhaiter d'être un homme, afin de pouvoir me vouer à l'étude de la théologie. Il me semblait aussi qu'en entrant dans un couvent il m'aurait été bien plus facile de vivre d'une manière agréable à Dieu et aux hommes.

Les années de ma jeunesse s'écoulèrent ainsi dans une alternative continuelle de crainte et d'espérance. Je cherchais avidement la paix, le repos de mon ame dans des lectures et des exercices spirituels; mais je ne trouvais point ce que je cherchais, car je ne connaissais pas encore Celui qui seul peut remplir notre cœur, guérir nos langueurs et satisfaire à tous les besoins de notre ame. J'aurais voulu de toute mon ame vivre selon le Seigneur, et cependant je faisais sans cesse l'humiliante expérience que, pour effectuer mes bonnes résolutions, il n'y avait en moi ni force ni vertu. Trompée ainsi dans mes espérances, dans mes projets de conversion, je perdais courage, et lorsque je voulais me consoler en me rejetant sur l'exemple des autres, en me disant qu'ils n'étaient pas meilleurs

Digitized by Google

que moi, je sentais que ce n'était là qu'un palliatif trompeur, car cessant bientôt de me faire illusion, j'entrevoyais la vérité; je sentais combien je me rendais coupable devant Dieu, et je retombais dans de nouvelles inquiétudes. Cependant dans ce moment, en écrivant le récit de ces circonstances de ma vie, je ne puis que dire encore que les différentes expériences que je fis alors de ma légèreté et de ma faiblesse, furent pour moi de salutaires préservatifs, car sans elles je serais immanquablement tombée dans un dangereux contentement de moi-même, d'autant plus que, mon penchant naturel me portant à vivre d'une manière tranquille et retirée, j'étais affectionnée, recherchée et même louée par beaucoup de gens de bien, ce qui contribuait encore à m'enorgueillir. Sous des dehors modestes, je cachais beaucoup d'amour-propre, et ce penchant était tous les jours alimenté par les éloges de mon bien-aimé père, qui me préférait à mes sœurs et me faisait sentir sa prédilection de manière à me donner une idée très-favorable de moi-même. « Ma chère fille, me disait-il, c'est toi qui es la consolation et l'appui de ma vieillesse, et je ressens une douceur inexprimable en pensant que tu es l'aînée de tes sœurs et que ta conduite peut leur servir de modèle. » Que de fois ne me répéta-t-il pas ces paroles flatteuses que j'écoutais avec tant de plaisir! L'estime qu'on avait pour mon père, l'affection qu'il inspirait par son affabilité et ses qualités aimables, me rendaient plus chers, mais aussi plus pernicieux les éloges que je recevais de lui; d'ailleurs je l'aimais d'une tendresse telle que dès mon enfance je ne pouvais me figurer qu'il me fût possible de lui survivre, ou même d'être séparée de lui.

Lorsque j'eus atteint l'âge de seize ans, je fus admise à la Sainte-Cène, et dans cette occasion je renouvelai le vœu de me consacrer entièrement au Seigneur mon Dieu. Mon cœur tout entier entra dans cette résolution comme dans la promesse solennelle que je fis au Seigneur, d'éviter à l'avenir tout ce qui serait en opposition avec sa sainte volonté. Ce fut en tremblant et avec une crainte mêlée d'un sentiment indéfinissable que je

Digitized by Google

m'approchai de la Sainte-Table, non sans avoir répandu bien des larmes de repentance et après avoir passé trois semaines en prières et en exercices de piété. Je croyais cette préparation absolument nécessaire pour me disposer à cet acte sacré, que le Sauveur daigna bénir pour mon ame, car il savait bien qu'alors je ne pouvais agir que d'après la connaissance obscure que j'avais de la vérité.

Dès-lors je me tins attachée à une observation régulière de la loi, et je trouvai bientôt du mal aux objets les plus innocents. Le reste des années de ma jeunesse se passa ainsi dans la crainte, le trouble et l'inquiétude. Quelle douloureuse existence n'avons-nous pas, hélas! lorsque notre esprit, sentant son origine divine, veut forcer la chair encore faible à le suivre, lorsque notre ame veut s'épurer de ses souillures, que le cœur travaillé et chargé cherche en vain le repos et la paix, que notre volonté forme sans cesse le souhait de vivre selon les commandements du Seigneur, et que la vertu et les forces qui viennent d'en haut nous manquent ou nous sont encore cachées, parce que nous ne connaissons pas le chemin qui conduit à Celui qui seul peut nous rendre heureux. Luttant sans cesse contre la dépravation de ma nature qui s'élevait contre l'esprit; si parfois je réussissais à surmonter une passion (j'étais très-portée à l'emportement malgré l'apparente douceur de mon caractère), bientôt je retombais d'une manière plus humiliante. Oh! combien alors j'étais honteuse de ma défaite et près du désespoir! Si mon plus fidèle Ami ne se fût pas tenu près de moi, s'il ne m'eût pas gardée, j'aurais renoncé à toutes mes bonnes résolutions malgré les avertissements de ma conscience, et j'aurais cherché mon bonheur dans le tourbillon du monde.

Que mille actions de grâces te soient rendues, ô Jésus! tendre et charitable Sauveur, Toi qui fus toujours pour mon ame riche en patience et en miséricorde, Toi qui pendant tout le temps de mes égarements me cherchas comme le Berger cherche sa brebis perdue! Ah! comment payer de retour un amour si

Digitized by Google

fidèle envers moi, ton indigne et faible créature, envers moi qui de tous les pécheurs rachetés peux bien m'avouer celle qui a coûté le plus de peine pour être amenée à Toi, pour être introduite enfin dans le chemin du salut et de la vie. Que chaque goutte du sang qui coule dans mes veines, que chaque battement de mon cœur soient une action de grâce, que ma vie tout entière soit désormais un vivant témoignage de ma reconnaissance et de mon attachement pour Toi, mon divin bienfaiteur.

Il s'écoula bien du temps avant qu'il me fut donné de tenir un pareil langage du fond de mon cœur, et il est impossible de se faire une juste idée du vide et de l'obscurité qui environnaient mon ame. C'était comme un nuage épais qui obscurcissait la lumière bienfaisante du soleil de justice, dont les rayons salutaires me réchauffent maintenant d'une manière si douce. Ce que l'on appelle communément dans le monde plaisirs et jouissances, excitait en moi du dégoût, je dirais presque de l'horreur, et cependant la joie en notre bon Dieu-Sauveur, cette douce paix de l'ame qui surpasse tout entendement, n'était point encore mon partage.

Un état si pénible, tant d'angoisses, me firent tomber dans une sombre mélancolie. Son influence sur ma santé fut telle que les médecins, consultés par mon père, déclarèrent que j'étais en danger. J'avais alors dix-huit ans. Mon père qui m'aimait plus que sa vie, me conjurait en pleurant de lui découvrir le chagrin qui consumait ma vie; mais je ne pouvais lui en avouer la vraie cause, et pour éviter de le peiner, je cherchais, au contraire, autant que possible à dissimuler ce qui se passait en moi. Ah! si seulement alors j'eusse eu auprès de moi un seul ami pour m'adresser à l'unique et grand médecin, bien des peines m'eussent été épargnées. Cependant, la faiblesse qui me minait disparut, et le mal qui menaçait ma vie céda à l'art des médecins qui ne négligèrent rien pour me rendre à la santé. Mais ils ne pouvaient rien aux peines de mon ame, et si elles furent allégées par le mieux-être du corps, le fond de

Digitized by Google

mon cœur resta triste et découragé comme il était auparavant. Je demeurai dans cette disposition jusqu'en 1794, époque où à la suite d'une circonstance peu importante en elle-même, j'eus une conversation avec une de mes amies qui en parlant laissa échapper quelques mots relatifs à l'Eglise des Frères. Le peu qu'elle en dit me frappa, et lorsque je la pressai de questions pour en savoir davantage, elle m'avoua que son père, sa mère et elle-même étaient depuis quelque temps liés avec l'Eglise des Frères, et que si quelque chose l'avait empêchée de m'en faire l'aveu, c'était la crainte que mon père, apprenant cette liaison avec les Frères, regardés alors comme une secte nouvelle et dangereuse, ne m'interdît tout rapport avec elle.

Je lui répondis que mon père m'avait toujours traitée avec autant de bonté que d'indulgence, et que sa manière d'agir envers moi m'autorisait à lui parler aussi de cela sans crainte. Je priai alors cette amie de me procurer l'occasion de m'entretenir avec frère et sœur Erxleben qui étaient alors à Brême, où ils étaient venus pour visiter les frères et les sœurs de la société de cette ville. Mon amie les fit prier de se rendre à la campagne que mon père possédait à quelques lieues de la ville, et où nous passions ordinairement la belle saison. Dès la première entrevue je me sentis tout amitié pour eux; leur présence me remplit d'une joie et d'un contentement que je ne savais comment manifester, et cependant j'étais encore timide et réservée à leur égard, car il me semblait qu'ils étaient des saints. Dès-lors je n'eus plus qu'un souhait, celui de devenir membre de leur Eglise, mais le sentiment de mon indignité et ma timidité naturelle m'empêchèrent de leur faire part d'un désir si cher à mon cœur, et je priai l'amie dont j'ai parlé, de le faire pour moi. Cela ne put avoir lieu qu'au printemps de 1795, époque à laquelle le frère et la sœur Erxleben revinrent à Brême. Ils me firent beaucoup d'objections; ils me dirent en particulier que l'extrême attachement de mon père pour ses enfants serait un obstacle difficile à vaincre, et qu'ils doutaient fort qu'il consentît à se séparer de moi. Cela me donna beaucoup à penser, et j'en

Digitized by Google

vins à douter moi-même de la réussite de mon dessein. Cependant, ne pouvant renoncer à toute espérance et n'osant en même temps faire connaître à mon père chéri le désir ardent de mon cœur, je priai ma sœur de lui en parler en mon nom, mais seulement comme d'un projet encore éloigné. Mon père, sans que je l'eusse remarqué, avait conçu l'amitié la plus tendre et la plus intime pour le frère Erxleben, et lorsque ma sœur se fut acquittée de sa commission, il répondit que comme le bonheur de ses enfants lui était plus cher que le sien, il serait prêt à m'accorder ma demande, malgré la douleur qu'il éprouverait en se séparant de moi, dès qu'il serait pleinement convaincu que ma liaison avec l'Eglise des Frères contribuerait à mon vrai bien et à ma félicité, et que pour s'en assurer il allait sans tarder apprendre à connaître la doctrine et les principes de cette Eglise. Il espérait trouver des renseignements convenables dans les écrits des Frères, et il dit qu'il me communiquerait ensuite le résultat de ses recherches et de ses réflexions.

Je me mis alors à lire les écrits dont parlait mon père, mais je ne les trouvai point de mon goût. Leurs expressions étaient uniformes, leur style était simple, et j'étais accoutumée depuis le temps où je m'occupais de mon instruction, à lire des livres d'un style élégant et rempli de tournures éloquentes. Cette remarque n'affaiblit pourtant en rien mon désir de me joindre à l'Eglise des Frères. Si seulement, me disais-je, je puis me trouver au milieu d'eux, il ne me sera peut-être pas difficile de leur devenir semblable et de voir mes vœux accomplis et mon bonheur fixé.

Lorsque le frère Erxleben revint à Brême, mon père s'entretint long-temps avec lui à mon sujet, puis m'abordant d'un air doux et affable, il me dit qu'il ne lui restait aucune crainte relativement à mon entrée dans l'Eglise des Frères.

Décrire ce que j'éprouvai à cette déclaration de mon bien-aimé père est impossible ; j'étais dans le ravissement, et ma joie augmenta encore lorsque je vis que depuis ce temps les sentiments de mon père sur le christianisme changeaient et qu'il

Digitized by Google

s'adressait directement au Sauveur. Ce tendre ami des pécheurs remplit son cœur de joie et d'amour pour Lui. Ce fut alors que le frère Erxleben écrivit à la direction de l'Eglise de Gnadau, pour lui faire part de mon désir d'entrer dans l'Eglise des Frères. On lui répondit que je pouvais d'abord m'y rendre pour une visite, et qu'ensuite on s'occuperait de ma demande si je persévérais encore dans mon désir de devenir membre de l'Eglise.

A mesure que l'époque de mon départ approchait, je devenais triste et pensive, et ma douleur était encore augmentée par celle que mon père cherchait en vain à me cacher. Je ne cessais de supplier le Seigneur qu'il voulût par sa grâce nous soutenir tous les deux. Il daigna exaucer ma prière, car lorsque l'heure de nous séparer arriva, mon père me dit : « O ma chère fille, pensons moins à la douleur de la séparation qu'au bonheur qui va être ton partage » ; et lorsque, le 12 mars 1796, je partis de Brême, il me donna sa bénédiction paternelle qu'il accompagna de ces mots : « Eh bien ! pars au nom de Dieu, et que le Seigneur soit avec toi ! »

J'arrivai à Gnadau le vendredi avant la semaine sainte, et dès les premiers jours j'éprouvai des jouissances qui furent encore augmentées par l'amitié et les prévenances des sœurs. Bientôt après, je demandai avec instances qu'il me fût permis de demeurer à Gnadau, mais on me conseilla d'aller à Herrnhout, où j'arrivai vers la fin de mai. Il était important pour moi de me trouver dans cette Mère-Eglise, où j'avais la jouissance de tant de précieuses bénédictions, surtout dans les assemblées, et cependant je manquais encore de simplicité et de connaissance de moi-même ; j'étais loin d'être humble, car souvent je portais mes regards autour de moi, et m'oubliant moi-même je m'offusquais tantôt d'une chose, tantôt d'une autre. J'étais arrivée dans l'Eglise des Frères, croyant y trouver la perfection, de sorte que j'étais réservée envers la sœur-ouvrière, et que la sincérité n'était pas une vertu qu'on pût louer en moi. Lorsqu'on me rendait attentive à l'amour-propre enraciné dans mon cœur, je ne pouvais comprendre ce qu'on voulait me dire.

Digitized by Google

A ces différentes épreuves intérieures se joignait encore la maladie du pays la plus violente; je n'avais de repos ni le jour ni la nuit, quoique de temps en temps j'eusse des moments de paix et de bénédiction, par exemple en participant à la Sainte-Cène, à laquelle j'avais été admise le 5 septembre, et qui chaque fois faisait du bien à mon ame, quoiqu'elle ne ranimàt que pour un instant le faible lumignon de ma foi, car le combat entre la chair et l'Esprit se renouvelait toujours après avec plus de force.

Tant d'angoisses épuisèrent mon corps, et ma sœur-ouvrière, alarmée pour ma santé, me conseilla de faire un voyage à Brême, en ajoutant que comme on était persuadé que je ne recherchais point le monde ni aucune de ses vanités, on ne ferait aucune difficulté de m'accueillir à mon retour, puisque ce voyage n'avait d'autre but que de rétablir ma santé chancelante. Ce conseil, joint à ce qu'on m'avait appris que depuis mon départ mon père avait entièrement perdu sa gaieté, me détermina à faire ce voyage, et je partis pour Brême, où j'arrivai en mai 1797.

Je trouvai mon père bien plus avancé que moi dans la connaissance de Christ et de lui-même; il avait fait beaucoup de progrès dans la route du salut pendant mon absence, tandis que moi, n'ayant pas vu s'opérer dans mon ame le changement dont j'attendais mon repos et mon bonheur, je désespérais de voir jamais le calme rentrer dans mon esprit agité, et je n'aspirais qu'à déloger de ce monde si triste pour moi. Bientôt après, je crus toucher au terme de mes maux, car dès le mois de septembre 1798, mon état valétudinaire se changea en une hydropisie accompagnée de plusieurs autres maux, de sorte que ma santé fut totalement détruite. J'avais des maux de tête continuels et si violents que j'en perdais la présence d'esprit et que l'on s'attendait sans cesse à ma fin. Mon père, qui m'aimait toujours avec la même tendresse, était plongé dans la douleur à l'idée de me perdre; rien ne le consolait et ne pouvait lui rendre cette pensée supportable que la joie que j'éprouvais en me voyant si près d'un bonheur que j'appelais depuis longtemps de tous mes vœux. Lorsque sa douleur devenait trop

Digitized by Google

accablante, je cherchais à relever son esprit abattu en lui peignant avec toute l'éloquence et toute la force dont j'étais capable, tout ce qu'avait de triste mon existence sur cette terre, que je pouvais bien nommer une vallée de pleurs, et combien, au contraire, serait grand le bonheur que j'aurais d'être délivrée de tous les maux qui me rendaient la vie si amère. J'étais très-heureuse pendant ces entretiens; toutes mes expressions respiraient l'espérance et le courage, et je vis avec bonheur que cette gaieté de cœur avait une heureuse influence sur mon père, qui perdit peu à peu la frayeur de la mort, dont jusqu'alors il n'avait pas encore été affranchi. Cela me fut d'autant plus précieux qu'en 1800 mon père fut attaqué d'une maladie si violente que le médecin désespéra bientôt de ses jours. Malgré mon état de maladie, je ne laissai pas de passer bien des heures assise auprès de son lit (il aimait beaucoup à m'avoir autour de lui), et je puis dire avec autant de joie que de reconnaissance envers l'Auteur de tout bien, que le Sauveur daigna mettre sa bénédiction sur les faibles paroles d'encouragement que sur son lit de mort j'adressais à ce père chéri, qui ressentait d'une manière si intime les divines consolations du Sauveur. Plus d'une fois il s'écria : « O mon cher Sauveur! c'est user de trop de bonté et de grâce envers moi, qui ne mérite que d'être rejeté de devant Toi! » Au milieu de ces heureuses dispositions, il s'endormit et quitta cette vie orageuse pour aller jouir du repos et de la paix auprès de son Dieu-Sauveur.

C'est ainsi que le Seigneur fit de moi, faible créature, un instrument pour préparer mon cher père à une heureuse entrée dans les cieux, et ce me fut une grande consolation dans la douleur que j'éprouvais à l'idée d'avoir quitté l'Eglise des Frères. Souvent j'en versais des torrents de larmes, car je dois avouer que le Saint-Esprit me démontrait toujours plus clairement combien ma vie aurait pu être heureuse au milieu de ces vrais enfants de Dieu, si je n'avais pas perdu un temps précieux à m'occuper des démarches d'autrui, au lieu de ne songer qu'à ma propre conduite.

Digitized by Google

Après la mort si tranquille et si heureuse de mon père, de nouvelles épreuves fondirent sur moi et sur mes sœurs. Ce bon père était allé si loin dans ses actes d'humanité et de bienfaisance qu'au lieu de laisser du bien, il ne laissa que des dettes. Pour les acquitter autant que possible, il nous fallut vendre tout ce dont nous pouvions nous passer, et nous primes le parti de nous aider du travail de nos mains. Notre conduite toucha nos créanciers et augmenta encore l'estime et l'affection qu'ils portaient à notre père, de sorte qu'ils nous remirent la plus grande partie de ses dettes. En même temps, plusieurs de ses fidèles amis se firent un devoir de nous soutenir en nous faisant des présents considérables, de sorte que nous fûmes bientôt hors d'embarras. Comment pourrais-je assez admirer et adorer les voies miséricordieuses du Seigneur! Si je ne le puis quant aux choses extérieures, je le puis encore moins quand je pense à tous les bienfaits, à toutes les grâces qu'il a daigné accorder à ma pauvre ame.

Le temps qui s'écoula depuis 1798 à 1802 fut pour moi d'autant plus pénible que ma santé paraissait se raffermir et que par là je voyais s'éloigner le terme tant désiré de mon séjour sur cette terre d'épreuves et de souffrances. Je me faisais des reproches continuels d'avoir abandonné l'Eglise, et rien ne pouvait me consoler de la peine que me causait ce souvenir que les entretiens que j'avais avec le frère et la sœur Schreiber lorsqu'ils venaient visiter les ames réveillées de Brême. Chaque fois je leur parlais du désir que j'avais de pouvoir retourner au sein de l'Eglise, et malgré les représentations qu'ils me faisaient à cet égard, je ne cessais de les supplier de faire tous leurs efforts pour m'obtenir ce que je désirais avec tant d'ardeur. Je les priais aussi de me faire connaître les occasions qui pourraient se présenter pour me rendre à Neudietendorf. Plus d'une fois il s'en présenta, mais chaque fois aussi il survenait des circonstances imprévues qui m'empêchaient d'en profiter. Les obstacles ne cessèrent que lorsque ma volonté vaincue ne voulut plus pour ainsi dire forcer la chose, et que je me résignai avec une

Digitized by Google

confiance filiale à la volonté du Seigneur en m'écriant : « Eh bien ! mon bon Sauveur, que Ta volonté seule s'accomplisse ! » Alors il ouvrit Lui-même la barrière qui me fermait le chemin, et il disposa en ma faveur le cœur de mes sœurs qui donnèrent enfin leur plein consentement à mon départ.

Je quittai Brême le 28 mai 1804 et j'arrivai à Neudietendorf le 15 juin. Je pus me faire alors l'application la plus étendue de la belle parole du jour : « Maintenant le Seigneur m'a accordé la demande que je lui avais adressée. »

Ah ! quelle reconnaissance
Ne dois-je pas à mon Dieu,
Dont la bonté, la clémence,
M'accorde au delà de mes vœux.

Je ne puis dire ce que j'éprouvai en me retrouvant au milieu de l'Eglise des Frères. Cependant j'eus encore bien des épreuves intérieures, bien des combats, bien des peines. Je ne pouvais comprendre le conseil qu'on me donnait si souvent d'apprendre à m'abaisser en pauvre pécheresse au pied de la croix, dans le sentiment de ma misère. Cette situation dura jusqu'au 13 juillet 1805, qui était un jour de communion. Le matin de ce jour encore, j'étais très-angoissée par le sentiment de l'indifférence de mon cœur pour le Sauveur, et je ne savais trop si je pouvais m'approcher de la Table du Seigneur, tant je craignais de ne pas y participer dignement. Afin de réveiller quelque souffle de vie et d'amour dans mon ame glacée, je fis de fréquentes lectures dans la Bible et dans d'autres livres d'édification, mais elles restèrent sans effet. Alors je me jetai aux pieds du Sauveur, j'avouai que je ne méritais que sa colère et je le priai de m'accorder la grâce faite au brigand sur la croix. Dans ce moment il me fit sentir combien il est bon, combien il est gracieux pour l'ame qui dans son angoisse n'a recours qu'à Lui et ne veut de salut que celui qu'il nous a acquis par son sacrifice. Je pus croire alors en toute humilité qu'il me comptait au nombre des brebis de son troupeau, malgré tous mes manquements, et qu'il

Digitized by Google

me garderait auprès de Lui jusqu'à la fin de mes jours, en m'accordant toutes les jouissances qui se trouvent dans sa communion. La Sainte-Cène, que je pris ensuite, fut pour moi une source de bénédictions, et ce que ce même jour le Sauveur accorda encore à mon ame surpasse toute expression.

Je suis très-heureuse maintenant, rien ne trouble la paix de mon ame que le souvenir du peu de joie que j'ai donné à mon Sauveur. Chaque jour est pour moi un jour de fête, et les assemblées vivifient et fortifient mon ame. La Sainte-Cène a surtout pour moi un prix inexprimable; mon bon Sauveur se manifeste chaque fois à mon ame avec tant de bonté et de condescendance que je crois n'être plus sur la terre, quoique je sente toujours plus mon indignité.

Ici finit le récit fait par elle-même. Malgré ses infirmités qui constamment lui firent sentir leurs atteintes, notre sœur était toujours gaie et contente, et son regard serein et ouvert témoignait hautement du bien-être ineffable dont elle jouissait dans la communion avec l'Ami de son ame, des mains duquel elle recevait avec reconnaissance les souffrances même qu'elle avait à endurer. Aussi long-temps que ses forces physiques le lui permirent, elle ne négligea aucune assemblée, et lorsque ses infirmités croissantes l'en privèrent, elle rechercha avec le plus grand empressement toutes les occasions de s'édifier. Dès le commencement de cette année (1825), ses souffrances augmentèrent au point qu'elle espérait voir bientôt arriver le terme de ses maux, mais lorsqu'au printemps elle put de nouveau jouir du grand air, son mal cessa de faire des progrès, et elle se remit assez bien pour passer l'été d'une manière supportable. Au mois d'octobre, sa maladie dégénéra en une hydropisie, et elle ne douta pas que le terme de son pélerinage ne fût proche. Elle s'en réjouissait de tout son cœur, et quoiqu'elle souffrit beaucoup, elle était en même temps affectueuse, patiente et reconnaissante des soins qu'on lui prodiguait. D'un jour à l'autre, elle attendait avec une touchante résignation la fin de ses souffrances. Au commencement de décembre, comme tout annon-

Digitized by Google

çait l'approche de ce moment si ardemment désiré, on lui donna la bénédiction du Seigneur et de l'Eglise, mais elle dut encore attendre quinze jours, jusqu'au matin du 24. Ce fut alors, après une course terrestre de 59 ans et 2 mois,

Que quittant cette vie humaine,
Où son cœur gémit si souvent
Dans les souffrances et la peine,
Son ame prit en s'envolant
Là haut sa place dans les cieux,
Où Dieu même essuira ses yeux.
Sa tente, qu'un souffle a détruite,
Ne connaitra plus la douleur;
La colombe a trouvé son gîte
Dans le cœur percé du Sauveur.
Près du Maître, pour l'écolière,
Tout est bonheur, rien n'est leçon,
Car l'enfant dans les bras du Père
Pour toujours est à la maison.

RAPPORT

DE LA VISITE DU FRÈRE JACOBS AUPRÈS DES NÈGRES LIBRES, DANS L'INTÉRIEUR DE SURINAM, AUX MOIS DE SEPTEMBRE ET OCTOBRE 1837.

Les Nègres libres des rives de la Saramacca ayant de nouveau manifesté le désir de recevoir la visite d'un missionnaire, et demandé qu'il restât quelque temps auprès d'eux, pour leur annoncer l'Evangile, nous leur promîmes d'aller les voir, et engageâmes à cet effet un d'eux, nommé François, à venir avec un bateau nous chercher à Paramaribo, à la fin du mois d'août. Cependant, au temps fixé aucun d'eux n'arriva; et ce n'est que plus tard que nous avons appris que François et ses

Digitized by Google

compagnons étaient venus jusqu'au poste militaire de Victoria, où ils furent obligés de rebrousser chemin, à cause des différents qui existaient entr'eux et le gouvernement.

Supposant que François devait être de retour chez lui, je me mis en route le 4 septembre, accompagné jusqu'à Victoria de mon épouse et de mes enfants. Après avoir passé la première nuit à la plantation de Niewstar, dont le directeur nous reçut amicalement, nous arrivâmes le lendemain à midi à un endroit appelé la Savanne des Juifs. Nous y abordâmes pour visiter cette place, très-bien située sur une colline, d'où l'on jouit d'une vue intéressante. Un vieillard vint à notre rencontre et se montra disposé à nous conduire dans la synagogue. Il y a plus de 150 ans qu'elle a été construite; toutefois l'intérieur de cet édifice est encore bien conservé. L'endroit même est désert et la plupart des maisons menacent ruine.

En continuant notre route, nous atteignîmes le soir la plantation Morijah, dont le directeur nous céda sa propre chambre et fit son possible pour nous bien recevoir. Après le repas je tins une assemblée, à laquelle assistèrent plusieurs Nègres qui y furent très-attentifs.

Le 6, à midi, nous arrivâmes à la plantation de Berg-en-Thal, où le directeur, Mr Kemper, nous reçut avec amitié et nous traita de son mieux. Après le dîner il nous fit faire le tour du village et nous saluâmes les Nègres qui se réjouirent de nous y voir pour la première fois. Nous remarquâmes avec plaisir une grande différence entre ceux qui ont renoncé au paganisme, et ceux qui y sont encore adonnés; plusieurs de ces derniers se cachèrent en nous voyant venir, d'autres restèrent, et je pus leur adresser quelques paroles d'exhortation. Le soir je tins une assemblée à un grand nombre d'auditeurs. Le 7, au matin, les vieillards et les infirmes eurent une réunion d'édification, et quelques personnes ayant exprimé le désir d'apprendre à chanter les airs de nos cantiques, je donnai à cet effet quelqu'instruction aux candidats au baptême.

Le 8, à midi, nous arrivâmes à la plantation Victoria, où

Digitized by Google

nous fûmes bien reçus par le directeur. De là nous nous rendîmes au poste militaire où nous fûmes obligés d'attendre les Nègres qui devaient nous conduire plus loin. Je visitai les malades qui se trouvaient dans le village, et le soir je présidai une réunion à laquelle le sergent du poste se rendit avec ses soldats. Le 9, les Nègres de la plantation assistèrent seuls à la réunion du matin ; ils y furent si attentifs qu'ils comprirent assez bien mon enseignement pour pouvoir en rendre compte. Pendant la réunion du soir, un arbre qu'ils avaient autrefois vénéré comme divin, et auquel ils avaient mis le feu dans l'après-midi, s'abattit avec un grand fracas. — Ensuite quelques noirs vinrent encore me parler en particulier, et parurent avoir la conviction sincère de leurs péchés. Je partis dimanche le 10, à 5 heures du matin, pour Berg-en-Thal, où j'arrivai au point du jour. Tous les Nègres étaient près du port et me saluèrent en me témoignant la joie la plus vive. J'eus bientôt occasion de leur parler de l'état de leur ame, et je pus m'apercevoir que l'Esprit de Dieu a commencé son œuvre dans leurs cœurs. A 9 heures, je tins la première réunion, et je baptisai en la mort de Jésus quatre personnes qui étaient profondément attendries de la grâce dont le Sauveur les avait rendues participantes. Pendant toute la journée, nous eûmes des entretiens si doux à nos cœurs que le soir arriva trop tôt au gré de nos désirs. Avant de nous séparer nous priâmes les litanies de l'Eglise. Mr Themper m'offrit de me conduire le lendemain avec son canot à Victoria, offre que j'acceptai avec d'autant plus de reconnaissance que le canot qui m'avait amené n'était pas couvert. Nous arrivâmes à Victoria le 11, à 10 heures, et nous y trouvâmes déjà les Nègres qui étaient venus me chercher. Je continuai donc mon voyage à midi, et mes trois rameurs, dont deux étaient de la tribu des Ankas et un de celle des Samarakkas, firent leur possible pour me faire promptement arriver à Kadjoe. A mesure qu'on avance, le pays devient plus montagneux, et comme l'eau a beaucoup de chutes, les Nègres furent obligés d'employer toutes leurs forces pour ramer. Bien-

Digitized by Google

tôt nous vîmes un canot rempli de Nègres qui venaient à notre rencontre et qui semblaient fort joyeux. Parmi eux se trouvait un petit-fils de Jean Arabi, qui porte le nom de Langballe, en mémoire de leur ancien missionnaire le frère Thomas Langballe. J'entrai en conversation avec les deux Nègres de la tribu des Ankas, et je leur représentai qu'ils vivaient dans l'oubli de Dieu leur Créateur, qui les comblait cependant de tant de bienfaits. Lorsque je leur demandai s'ils désiraient d'apprendre à le connaître, ils répondirent tout franchement que non. « Si cependant, ajoutèrent-ils, un maître pouvait venir nous apprendre à écrire, nous en serions bien aises, car ce talent nous manque encore; du reste nous sommes de bonnes gens. »

J'avais avec moi une carte que le frère Voigt a faite pendant son voyage dans ces contrées, et mes Nègres furent fort étonnés quand je leur montrai sur ce papier chaque endroit situé sur notre route. Le cours de la rivière est interrompu par de nombreuses digues qui forment des cataractes souvent assez considérables. Il était encore jour lorsque nous passâmes la plus grande; les Nègres furent obligés de descendre dans l'eau et ne réussirent qu'avec peine à faire passer le canot dans lequel je me trouvais. L'autre, qui n'était pas chargé, fut repoussé à une grande distance par la violence de la chute. Au milieu de ces difficultés, qui font frémir l'Européen qui fait ce voyage pour la première fois, les Nègres ne perdirent ni leur courage ni leur gaieté. Il était près de 7 heures lorsque nous atteignîmes le lieu où demeure le père d'un de nos Nègres Ankas. Contrairement à leur promesse de me mener le même jour à Kadjoe, les Nègres voulurent s'arrêter là et me forcer d'y rester avec eux. Je ne m'y sentais pas disposé, mais ils ne me laissèrent partir qu'après avoir obtenu la promesse que je viendrais les voir à mon retour. Au bout d'une demi-heure nous arrivâmes à Kadjoe. Tous les Nègres qui habitent cette île, accoururent aussitôt, de sorte que je pus sans retard leur lire et leur expliquer l'Ecriture sainte. Tous m'écoutèrent avec attention, surtout un homme baptisé, de Gingée, nommé Daniel,

Digitized by Google

qui était en route pour Paramaribo. Il connaît bien la Sainte-Ecriture et désire y conformer sa vie. Il se plaignit de son fils qui ne partage pas ses sentiments et qui prend part à tous les divertissements mondains; toutes les peines qu'il avait prises, disait-il, pour l'en détourner, avaient été vaines. Je ne pus lui donner d'autre conseil que celui de prier avec zèle pour son fils. Le lendemain (12 septembre), tous les habitants de l'île s'étant assemblés autour de moi, je célébrai avec eux le culte du matin. J'avais espéré partir ce jour-là, mais j'y renonçai bientôt en voyant que mes Nègres, après avoir couvert notre canot de grandes feuilles, pour nous mettre à l'abri du soleil, devaient encore aller chercher des provisions de bouche et les préparer. Le soir, François, dont j'ai déjà fait mention, vint de Gingée, et se montra tout de suite disposé à m'y accompagner.

Nous continuâmes donc notre voyage le 13. Le temps était fort beau; nous abordâmes dans la matinée à un endroit habité par des Nègres sauvages. Dès que les Négresses, qui s'étaient d'abord montrées fort timides, apprirent que j'étais un instituteur venu de Paramaribo, elles m'entourèrent avec leurs enfants. Je m'assis sur un vaste hangar, où je leur fis la lecture de quelques passages de la Bible, auxquels j'ajoutais les explications nécessaires. Elles m'écoutèrent avec attention et m'assurèrent qu'elles m'entendaient avec plaisir. Ayant demandé à une Négresse malade, couverte de talismans, si elle croyait être guérie par ce moyen, elle me répondit qu'on le lui avait indiqué comme salutaire. Je l'exhortai à implorer le secours du Sauveur, et elle me promit de le faire. Dans l'après-midi nous rencontrâmes un Nègre et une Négresse, assis sur un rocher; ils furent réjouis de voir un blanc dans leur pays, et la femme exprima le souhait que le grand Dieu voulût me préserver de tout accident. Je lui demandai si elle connaissait ce grand Dieu. — Comment, répondit-elle, ne le connaîtrais-je pas? N'est-ce pas lui qui fait croître tous nos fruits, qui nous donne la santé, la pluie et le soleil? — Sais-tu bien aussi, lui demandai-je encore, que ce grand Dieu s'est fait homme et

Digitized by Google

nous a enseigné le chemin du salut? — Personne ne m'a jamais parlé de cela, répondit-elle, c'est tout nouveau pour moi.

Le 15 septembre, à 5 heures du soir, nous atteignîmes le lieu où était autrefois la station missionnaire de New-Bombay; il est aujourd'hui recouvert de broussailles et d'arbres. Lorsque le vieux Nègre Simon Adukku, qui était assis sur un rocher, put me voir et entendre ma salutation, il leva les mains au ciel en s'écriant: « Je te rends grâces, ô mon Sauveur, de me faire goûter avant la fin de ma vie la joie de voir venir dans notre pays un maître qui nous montre le bon chemin. » En arrivant au rocher de Gingée, nous y trouvâmes beaucoup de Nègres, grands et petits, qui nous saluèrent par de bruyantes acclamations et des décharges d'armes à feu. Leurs cris de joie étaient si immodérés qu'en arrivant je dus les exhorter à y mettre un terme.

Des deux côtés du chemin on voit des cabanes dont les parois sont formées par des feuilles d'arbre tressées. Je fus agréablement surpris en voyant au bout de la rue que forment ces cabanes, une petite chapelle nouvellement construite. La place de celui qui préside est sur une estrade; des deux côtés se trouvent les bancs destinés à l'assemblée et au milieu est suspendu un lustre de bois.

Ce même soir, j'y convoquai les Nègres, et ils vinrent en si grand nombre que la chapelle ne put tous les contenir. Ils m'écoutèrent avec attention et j'entendis avec un plaisir particulier leur chant agréable. Après la réunion, plusieurs d'entr'eux vinrent me voir dans la petite chambre qu'on m'avait préparée sous le toit de la chapelle. Nous voudrions, disaient-ils, entendre parler encore de l'amour du Sauveur.

Le lendemain matin, les Nègres furent appelés à la réunion au son d'un vieux cor, dont ils se servent en guise de cloche. Je leur exposai le but de ma visite, en les exhortant à écouter avec attention la parole de Dieu. Je leur annonçai aussi que pendant mon séjour parmi eux il y aurait tous les soirs et tous les matins une réunion, et que je recevrais à l'école les adultes

Digitized by Google

dans la matinée et les enfants après le dîner. Ils s'en réjouirent et promirent d'y venir.

D'après les informations que je pris en consultant en même temps les anciens registres de la mission, je trouvai que quinze hommes et douze femmes baptisés vivaient encore. Deux d'entr'eux sont retournés au paganisme et d'autres sont tombés dans l'indifférence; mais on ne peut méconnaître que le Seigneur a au milieu d'eux une postérité qui le sert. Plus tard je parlai à chacun d'eux en particulier, leur rappelant l'alliance où ils étaient entrés avec Dieu par leur baptême, et les adressant au Sauveur. Mes exhortations trouvèrent entrée dans leur cœur, et tous promirent de rechercher désormais ce qu'ils avaient négligé depuis si long-temps.

Le jour suivant, qui était un dimanche, mes auditeurs nègres furent en état de me répéter après midi ce qu'ils avaient entendu dans le service du matin. Après la réunion du soir, je les entendis lire et prier dans plusieurs cabanes. Je fus surtout ému en entendant un vieux Nègre lire avec beaucoup de ferveur un chapitre de l'histoire de la passion de Jésus; il chanta ensuite le verset qui commence par ces mots : « Saint, saint, saint Seigneur-Dieu, etc. »; et il termina en exposant dans une fervente prière les vœux de son cœur au Sauveur. Le lendemain 18, je commençai l'école pour les adultes. Ces Nègres ont peu de connaissance des vérités du salut, mais ils montrent généralement de la bonne volonté et le désir de s'instruire. Ensuite vinrent les enfants et les Négresses qui ne savaient pas encore lire, et auxquels je dus enseigner l'A-B-C. Ils apprirent aussi des versets de cantiques, et je vis avec plaisir que les plus petits enfants ne restaient pas en arrière.

Comme les Nègres qui demeurent plus près des sources de la rivière, allèguent pour excuse de leur ignorance qu'aucun missionnaire ne vient les voir, je résolus d'aller à Redidotti pour leur ôter ce prétexte. Je désirais aussi voir le lieu où avait été le Vieux-Bombay, station occupée par les Frères de 1774 à 1785. Simon Adukku, le seul qui connaisse cet endroit, se trouva dis-

Digitized by Google

posé à m'y conduire ; nous nous y rendîmes le 25. Tout y est désert ; les tombes des quatre frères et des deux sœurs qui sont morts ici, sont couvertes d'herbes et de broussailles ; on ne voit plus aucune trace de leurs peines et de leurs travaux; une plante précieuse était cependant devant mes yeux ; le vieux Simon, dernier fruit de leur ministère, disait avec larmes, qu'ici il avait entendu pour la première fois la parole de Dieu, qu'ici le Seigneur lui avait ouvert le cœur.

A Rediddotti, je fus reçu avec joie, mais j'aperçus devant bien des maisons des idoles, postées là comme des gardes. J'eus la visite du magicien du village, nommé Matthieu, que j'exhortai à quitter sa mauvaise voie et à cesser de tromper si indignement les gens. Il feignit cependant de ne pas me comprendre et finit par me dire : « J'ai aussi un Dieu que je sers. » — « Sans doute, lui répondis-je, mais malheureusement c'est le mauvais. » En entendant ces mots, il se sauva tout indigné. Le lendemain je retournai à Gingée, après m'être arrêté dans deux villages où je pus adresser quelques paroles d'exhortation aux Nègres. Les habitants de Gingée m'exprimèrent encore leur désir d'avoir un missionnaire auprès d'eux et promirent de lui obéir en toute chose.

Le 28, j'allai voir l'emplacement de la mission de New-Bombay, occupée par les Frères de 1786 à 1805. Je retrouvai au cimetière les tombeaux de tous les missionnaires (deux frères et quatre sœurs) qui ont terminé ici leurs jours. Je fus saisi d'un sentiment de tristesse en voyant les tombeaux de ces fidèles témoins de Jésus, qui ont exposé leur vie pour lui ; je pouvais me faire une idée des souffrances qu'ils y avaient endurées. La nature même semblait partager ma mélancolie, on n'entendait la voix d'aucun oiseau ; tout était comme mort. Il restait à peine quelques traces de l'église. Les trois Nègres qui m'accompagnaient, trouvèrent singulier que tout cela me parût si important ; je leur fis sentir que nous nous trouvions dans le lieu où ils avaient eux-mêmes été consacrés au Seigneur par le baptême. Alors ils devinrent sérieux et l'un d'eux s'excusa en disant :

Digitized by Google

« Nous sommes de pauvres gens, nous ne pensons pas à toutes ces choses; c'est pour cela que nous désirons aussi un missionnaire qui nous dise ce que nous devons faire. C'est vrai », poursuivit-il, « c'est en ce lieu que nous avons conclu avec le Sauveur une alliance que nous n'avons pas tenue; qu'il prenne de nouveau pitié de nous. » — Je quittai cet endroit qui m'avait inspiré des sentiments si tristes, en priant le Seigneur de rétablir lui-même son autel en ce lieu puisqu'il y a encore des ames qui s'enquièrent de Lui. Mais si d'un côté l'Esprit de Dieu travaille, le Prince des ténèbres n'est pas moins actif pour les empêcher de se donner au Sauveur. Une femme païenne du village de Flee, dont la fille est mariée à Gingée, ayant appris que celle-ci fréquentait l'église, est venue pour l'arracher de force à son mari. A la sollicitation de la fille et du mari, je représentai à la mère quel grand péché elle commettait par là, et je parvins à l'en dissuader; mais lorsque je la priai de se convertir elle-même, elle déclara positivement son intention de rester attachée à son ancienne croyance, et s'en alla. Un enfant nègre montrait le plus grand désir d'apprendre à lire pour pouvoir puiser lui-même instruction et édification dans l'Ecriture Sainte. Les parents l'ayant appris, firent tout leur possible pour l'en détourner et ils n'y réussirent que trop bien. Un Nègre de cet endroit auquel le Seigneur a ouvert le cœur, éprouve de si violentes persécutions de la part de sa famille, qu'il ose à peine se présenter aux regards des siens. Lorsqu'il me le dit, il ajouta : « Quoiqu'ils me haïssent, je prie pour eux. » — Lorsque, le 1er octobre, je fis mon discours d'adieu, tous furent fort émus et témoignèrent beaucoup de regrets de me voir partir si tôt. Le lendemain, aprés le culte du matin, je pris congé d'eux tous, en les recommandant à la protection du Seigneur.

Nous descendimes le fleuve avec une rapidité qui me fatigua beaucoup. Le lendemain 3, j'eus la joie de recevoir par un Nègre venant de Paramaribo des lettres du frère Passavant et de ma femme.

J'allai visiter un village des Nègres Ankas, dont l'aspect m'at-

Digitized by Google

trista, car nulle part je n'avais vu autant de marques d'idolâtrie qu'ici. La plupart des habitants étaient allés assister à une danse, et ceux qui étaient restés, se cachèrent, de sorte que je dus m'en aller sans leur avoir parlé. Le 5 octobre, j'arrivai à Berg-en-Thal, où je fus fort bien accueilli par le directeur et où je restai jusqu'au 9. J'y vis trois Nègres baptisés de Paramaribo, avec lesquels je m'entretins sérieusement sur l'état de leurs ames. L'un d'eux surtout était retourné dans le paganisme et avait entretenu avec son frère un temple d'idoles. Il fut fort ému et demanda : « Y a-t-il encore du secours pour moi? » — « Sans doute, lui répondis-je, mais il faut que tu pries le Sauveur de te pardonner et de te donner la force de te corriger. » Après qu'il m'eût promis de suivre mon conseil, je priai avec lui et je suppliai le Sauveur d'avoir pitié de lui et de lui accorder la force nécessaire pour persévérer dans sa bonne résolution. Le 9 octobre, je quittai Berg-en-Thal, et j'arrivai dans la matinée du 10 à Paramaribo.

NOUVELLES RÉCENTES.

I. HAUT-CANADA. — Le frère Louis Kampmann est arrivé le 4 novembre à New-Fairfield; le 5, il fut présenté à l'Eglise indienne comme collaborateur. Nos missionnaires en ce lieu jouissaient d'une bonne santé. Le 17 septembre, jour de fête de l'Eglise, deux personnes furent admises dans l'Eglise, et un Indien fut confirmé dans le vœu de son baptême. La moisson a été abondante, mais les présents ordinaires du gouvernement ayant manqué depuis deux ans, plusieurs Indiens commençaient à manquer de vêtements.

II. PENSYLVANIE. — Le frère Auguste-Guillaume Senft, à Litiz, s'est provisoirement chargé de la direction des affaires de cette Eglise.

Digitized by Google

DISCOURS

SUR LE TEXTE DU 26 JUIN 1774.

Comme vous avez reçu le Seigneur Jésus-Christ, marchez en Lui, étant enracinés et fondés en Lui, et affermis dans la foi, selon qu'elle vous a été enseignée, abondant en elle avec actions de grâces. Col. 2, 6 et 7.

Nous voudrions, pour tes douleurs amères,
Ne vivre désormais que pour te plaire.

Ce texte, mes chers frères et mes chères sœurs, nous fait remonter à l'heureuse époque de notre première liaison avec le Sauveur; il renouvelle à nos cœurs le souvenir de l'alliance où nous sommes entrés avec Lui, le jour qu'il s'est fait connaître à notre ame. Le Sauveur nous connaissait bien avant cette époque-là, mais il ne nous connaissait point comme ses brebis, son propre bien, son salaire; il nous connaissait comme de pauvres créatures qui s'étaient égarées loin de Lui. Depuis que par sa pure grâce nous avons eu le bonheur d'entendre le doux Evangile de son incarnation et de sa mort, depuis qu'il nous a été donné de croire du cœur que Jésus est notre Seigneur qui nous a rachetés de nos péchés et délivrés de la puissance de Satan, non par argent ou par or, mais par son précieux sang et par ses souffrances méritoires; depuis lors *nous avons reçu le Seigneur Jésus-Christ*. Il faut donc que celui qui peut s'appliquer ce texte sache d'une manière certaine que cela s'est en effet passé chez lui, et qu'il puisse dire: « Mon Seigneur et mon Dieu, mon Créateur et Sauveur, que je ne connaissais pas, que je n'aimais point ci-devant, s'est approché de mon ame; je me suis jeté à ses pieds, je me suis donné et consacré à Lui de corps et d'ame; la plus précieuse grâce qui ait jamais pu m'arriver, et mon plus

Digitized by Google

grand bonheur, est de pouvoir dire : Il est à moi, je suis sien. Je suis un bien pauvre enfant, un pécheur misérable et nu, mais je puis croire maintenant que tu es mon Sauveur, mon Libérateur, que tu as versé tout ton sang pour moi indigne vermisseau. Je te reçois de tout mon cœur, pour mon Christ et pour mon Seigneur, et je veux être à toi éternellement. »

Tous ceux qui sont parvenus par grâce à cette assurance de leur salut, savent aussi qu'à cette heure-là s'imprime vivement dans le cœur cette disposition.

> Je veux aussi, pour tes douleurs amères,
> Ne vivre désormais que pour te plaire.

Je puis en prendre à témoin le cœur de chaque frère et de chaque sœur, car l'expérience des enfants de Dieu est très-certainement la même chez tous. N'était-ce pas un point décidé et arrêté chez nous, de ne vivre que pour le Sauveur tout ce que nous aurions à vivre ici bas, de ne chercher qu'à lui donner du contentement, soit en veillant soit en dormant, et d'avoir en aversion tout ce qui pourrait lui déplaire. Si lorsque le Sauveur nous a fait trouver grâce devant ses yeux, on nous avait demandé si nous ne souhaiterions pas de nous réserver quelque chose, nous aurions répondu sans balancer : Rien absolument ; non, on ne se réserve rien, on lui abandonne tout sans exception. Quand donc S[t]-Paul dit : *Comme vous avez reçu le Seigneur Jésus-Christ, marchez en Lui*, cela signifie : Persévérez constamment dans ce même amour, dans cette même tendresse, dans ce même attachement que vous avez conçu pour Lui, lorsque par le regard sur ses plaies sanglantes vous avez obtenu la première assurance de votre salut ; vivez dans cet amour de manière que toute votre conduite s'en ressente. Il n'y a rien là que de très-juste, et une ame qui le connaît en fait sa félicité. Si nous n'étions pas capables de nous relâcher du premier amour, s'il ne pouvait pas nous arriver de nous attiédir, nous n'aurions pas besoin qu'on nous répétât si souvent cette exhortation : Rappe-

Digitized by Google

lez-vous comment vous avez reçu le Seigneur Jésus-Christ; souvenez-vous de ce premier feu dont votre cœur était embrasé pour Lui! Mais comme nous sommes de si pauvres gens, et que l'ardeur du premier amour peut venir à diminuer, il est bon que nous nous répétions souvent les uns aux autres cet avertissement : Comme vous avez reçu le Seigneur Jésus-Christ, demeurez en Lui. Si nous renouvelons assidûment notre alliance avec Lui, si tous les jours nous nous dévouons à Lui aussi parfaitement que le premier jour de notre réception en grâce, alors nous marcherons aussi en Lui et dans ses voies, de tout notre cœur; en Lui rendant de continuelles actions de grâces de ce qu'il nous a aimés et s'est donné Lui-même pour nous.

Soyez enracinés et fondés en Lui, continue l'apôtre; *soyez affermis dans la foi qui vous a été enseignée, abondant en elle avec actions de grâces.* La liaison de notre cœur avec le cœur du Sauveur doit toujours aller en croissant; le regard continuel dans son cœur de tendresse doit nous attacher toujours plus fortement à Lui; c'est ce que l'apôtre entend par cette expression : *Soyez enracinés en Lui.* Prenez de si profondes racines en Lui que rien ne soit capable de vous en arracher; édifiez-vous si bien sur ce Rocher, qui est Jésus-Christ, et soyez tellement fondés en Lui que rien ne puisse vous ébranler. C'est ce qui arrivera immanquablement, si le Saint-Esprit peut nous remettre sans cesse en mémoire que nous nous devons à Lui de corps et d'ame, comme un bien qu'il s'est acquis au prix de son propre sang; si cette pensée nous revient continuellement à l'esprit :

« Je voudrais bien, pour tes douleurs amères,
Ne vivre désormais que pour te plaire.

» Quand je pense que de douleurs, de détresses je t'ai coûtées pour être racheté, quand je pense à toute la gratuité et à toute la fidélité dont tu as usé envers moi depuis que j'ai le bonheur de te connaître, quand je pense avec quelle bonté tu m'as pardonné et tu me pardonnes toujours abondamment, avec quelle patience tu m'as supporté et tu me supportes encore d'un jour

Digitized by Google

à l'autre, ce souhait se renouvelle chaque fois dans mon cœur : Oh, puissé-je être enraciné et fondé de plus en plus en toi ! oh, puisse-t-on remarquer dans toute ma conduite, dans mes paroles et mes actions qu'il y a en moi un même sentiment qui était en Toi ! »

Nous voudrions, chers frères et chères sœurs, nous voudrions abonder en actions de grâces ; mais hélas ! il faut que le Sauveur se contente de bien peu de notre part. Si nous ne pensions, depuis le matin jusqu'au soir, qu'à donner de la joie au Sauveur ; si chaque pensée qui n'est pas conforme à ces sentiments nous faisait trembler et frissonner autant qu'un crime atroce, par la raison qu'il nous a rachetés à si grand prix ; si nous avions la plus grande antipathie pour tout ce qui lui déplait, si nos yeux étaient baignés jour et nuit de larmes d'amour et de reconnaissance, ce ne seraient là que des actions de grâces bien chétives et bien peu proportionnées à l'amour infini dont il nous a aimés.

Ce jour me fournit deux sujets particuliers de vous inviter à rendre avec moi des actions de grâces à notre cher Seigneur. L'un est la faveur qu'il nous a faite de nous admettre de nouveau à la communion de son corps et de son sang dans le Saint-Sacrement. Quand le Sauveur nous y embrasse, nous y pénètre de nouveau des vertus de son corps mis à mort, et de son sang répandu pour nous en rémission des péchés, nous ne pouvons que penser : « Ah ! quelle reconnaissance te témoigner, cher Seigneur ! Je viens de manger ta chair et de boire ton sang de nouveau ; je viens de célébrer la mémoire de ta mort ; je devrais aussi t'aimer maintenant avec un attachement plus tendre et plus fidèle ; je voudrais me voir toujours plus détaché de tout ce qui déplait à tes yeux. » Telles sont très-certainement les dispositions de tout vrai communiant.

L'autre événement dont nous nous souvenons avec actions de grâces et dont le jour d'hier a été l'anniversaire, c'est la présentation de la Confession de foi des Protestants, à la Diète de l'Empire tenue à Augsbourg l'an 1530 ; événement dont les heureuses suites se sont étendues jusqu'à nous. Des hommes de

Digitized by Google

Dieu osèrent faire là, en présence de l'Empereur et des Princes de l'Empire, une profession publique du fondement de leur foi, et cela dans un temps extrêmement périlleux ; mais le Sauveur vérifia à leur égard ce que dit la parole de ce jour : *L'Eternel est pour moi, je ne crains rien. Que me ferait l'homme!* C'est ainsi que pensaient ces fidèles Confesseurs. « Le Seigneur est pour nous ; confessons avec franchise son sacrifice à la croix, comme l'unique cause du salut. Que nous ferait l'homme. » Et Dieu a soutenu et béni leur constance. Ils ont protesté aussi qu'ils ne croyaient nullement que la doctrine de la justification gratuite par la foi en Jésus-Christ ouvrît la porte au libertinage ; mais qu'au contraire c'était la seule doctrine capable de nous sanctifier et de nous rendre propres à toutes sortes de bonnes œuvres. C'est là, mes chers frères et mes chères sœurs, la doctrine que nous professons encore aujourd'hui. Nous bénissons le Sauveur de nous trouver édifiés sur le même fondement, et d'être tous d'accord pour ne connaître aucune autre source de la vie et du salut que son sang et sa mort ; en posant en fait que tous ceux qui vivent dans cette foi démontrent aussi par toute leur conversation que Jésus vit en eux et que son Esprit les dirige.

Voilà donc aussi pour nous un sujet d'abonder en actions de grâces. Prions seulement le Sauveur qu'il ne permette pas que nous soyons jamais confus de ce que nous professons avec tant d'assurance, savoir : qu'on trouve aux plaies de l'Agneau une éternelle délivrance du joug de la corruption et de la malédiction, rémission plénière des péchés, et affranchissement de la servitude du péché. C'est là l'esprit et le sommaire de la Confession d'Augsbourg, que notre bon Dieu nous conserve pour l'amour de son sang et de sa mort ! Amen.

Digitized by Google

BIOGRAPHIE

DU FRÈRE JEAN-FRÉDÉRIC ROLKE, DÉCÉDÉ A NIESKY LE 25 OCTOBRE 1836.

Je naquis le 1er octobre 1808, à Ober-Johnsdorf, dans la paroisse de Reichau, près de Nimptsch en Silésie. J'étais le neuvième et le plus jeune enfant de mes parents qui possédaient quelques terres. Je fus baptisé par un digne serviteur du Seigneur, le pasteur Fickert à Reichau. A l'âge de deux ans je fus atteint du rachitis à un si haut degré que tous les membres de mon corps en furent contractés et que le triste et douloureux état dans lequel je me trouvais faisait supposer que je ne recouvrerais jamais l'usage de mes jambes. Quelle douleur pour ma tendre mère! Elle m'a raconté que bien des fois elle s'était approchée de mon berceau pour prier le Seigneur avec larmes, de retirer par grâce son malheureux enfant. Le pasteur Fickert, qui venait souvent nous voir, la consola en lui disant : « Ne vous livrez pas à un chagrin inutile, remettez cet enfant au Seigneur et attendez avec une foi enfantine qu'Il prenne soin de lui selon ses besoins. » Elle suivit ce conseil, et s'aperçut un matin avec surprise de ce que le suprême médecin avait fait pour moi : elle me vit tout étendu et redressé dans mon berceau. Au grand étonnement de tous ceux qui m'avaient connu naguère, mon Dieu fidèle me donna la force de me tenir debout et de marcher pour glorifier son nom. C'est alors que les larmes de douleur de ma chère mère se changèrent en larmes de reconnaissance et de joie.

Durant les pénibles temps de guerre de 1812 et 1813, mes parents se virent obligés de vendre leurs biens-fonds. Ils allèrent demeurer à Grand-Wilkau, où le pasteur Fickert avait aussi été appelé. Là ils gagnèrent chétivement leur subsistance par différents travaux manuels. C'est à cet endroit que je sentis pour la

Digitized by Google

première fois l'amour de Jésus dans mon cœur. Il s'y trouvait des personnes réveillées, et ma mère me conduisait souvent à leurs assemblées. Je sentais dans mon cœur la présence du Sauveur lorsque, avant de nous séparer, nous tombions à genoux et que nous remettions nos ames entre ses mains percées. Un jour en retournant à la maison, j'écrivis à la craie sur mon bois de lit ces paroles : « Ecrivons à notre lit, des enfants de Dieu reposent ici. » J'avais entendu dire à ma mère : « Allons-nous coucher au nom de Jésus », et je croyais dans ma simplicité enfantine que ces paroles empêchaient le malin de s'approcher de nous.

En 1819, mes parents allèrent habiter Nimptsch, où mon père obtint une place de jardinier chez le baron de Kettwitz.

En ratifiant le vœu de mon baptême, le dimanche des rameaux 1822, je me consacrai au Seigneur pour lui appartenir en propre. Je devais apprendre l'état de tailleur et mes parents désiraient beaucoup me placer chez un maître chrétien. Celui qu'ils trouvèrent était membre de la société de Gnadenfrey et habitait à une lieue de cet endroit. Pendant les trois années de mon apprentissage j'assistais souvent aux sermons à Gnadenfrey, et j'y trouvais de l'édification. Mon maître ayant des terres à cultiver, j'étais obligé de l'aider, de sorte que je ne fis que peu de progrès dans ma profession.

En octobre 1826, je me mis en voyage pour me perfectionner dans mon métier. En me faisant ses adieux, ma mère me dit en fixant vers le ciel ses yeux pleins de larmes : « Cher Sauveur, conduis mon enfant par la main et que ses péchés ne t'empêchent pas de le guider. Ne l'abandonne pas, Seigneur Jésus, autrement il serait perdu. Et maintenant, mon enfant, va au nom de Jésus, n'oublie pas combien il Lui en a coûté de nous racheter. Nous ne nous reverrons probablement plus dans cette vie, mais nous nous retrouverons là haut aux pieds percés du Sauveur. » J'éprouvai une vive douleur en me séparant de ma chère mère, mais malheureusement quand je fus dans l'étranger, je m'inquiétai peu de mon salut. Je parcourus les montagnes de

Digitized by Google

la Silésie, et y visitai quelques connaissances que j'avais à Berlin, mais ne trouvant nulle part de l'occupation, j'allai par Magdebourg, Erfurt, Mayence et Saarbruck jusqu'à Trèves. Là je trouvai de l'ouvrage, ainsi que plus tard à Mayence. Etant parvenu jusqu'aux limites occidentales des états prussiens, j'aurais aimé entrer en France, mais la chose étant impossible, je résolus de visiter aussi les frontières orientales du côté de la Russie, et je me rendis par Berlin, Danzig, Kœnigsberg jusqu'à Mêmel. Mais ce ne fut qu'à mon retour que je trouvai de l'ouvrage, d'abord à Marienwerder et plus tard à Bromberg.

C'est ainsi que je passai quelques années dans un état de mort spirituelle, quoique l'Esprit de Dieu agit souvent avec force dans mon cœur. Il m'arriva même au milieu des divertissements mondains de me sentir intérieurement pressé de m'en éloigner promptement; mais cela ne faisait que me donner du mécontentement de moi-même. Cependant le fidèle pasteur de mon ame ne se lassait point de me chercher, moi brebis perdue, jusqu'à ce qu'après une longue résistance il put me charger sur ses épaules et me porter dans son bercail. Je reçus alors la nouvelle que ma mère était malade depuis six mois et qu'elle désirait ardemment me parler encore une fois. Je me mis en route dès que cela me fut possible, et j'arrivai à la maison en automne 1829. Mais déjà le 15 juin elle était allée auprès de Celui en qui elle avait cru; néanmoins cette circonstance ne fit pas sur moi une impression durable.

Je suivis le conseil de mon frère établi à Nimptsch, et je me décidai à travailler chez lui et à y passer l'hiver, résolu de retourner dès le printemps dans l'étranger pour y chercher fortune. Mon fidèle Sauveur avait d'autres intentions à mon égard; son Esprit agissait puissamment sur mon cœur. Je devins pensif et inquiet au sujet de mon salut. Je ressentis enfin cette tristesse qui produit une repentance salutaire. L'Esprit de Dieu me fit jeter un regard dans le fond de mon cœur. Ah, quelle découverte n'y fis-je pas! Ce n'est qu'alors que je vis combien je m'étais écarté du Seigneur pendant mes voyages et avec quelle ingratitude

Digitized by Google

j'avais repoussé les attraits de sa grâce et de son amour. — Le dimanche après avoir reçu ces impressions, je me rendis à Gnadenfrey pour y assister au sermon; je priai le Sauveur de m'y accompagner et de m'y bénir. Le frère Wunderling prêcha sur l'histoire de la Cananéenne, et dit entr'autre: « Y a-t-il peut-être quelqu'un parmi nous qui connaisse ses péchés et qui ait invoqué le Seigneur sans recevoir encore de réponse consolante, oh! qu'il ne perde pas courage, mais qu'il dise avec la Cananéenne: « Il est vrai, Seigneur, mais cependant les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leur maître. » Ah! elle savait bien qu'elle n'en était pas digne mais qu'elle en avait grand besoin. Fais-en de même, ô pécheur, toi qui te sens entièrement indigne de sa grâce; hâte-toi de t'approcher de la croix de Jésus, embrasse par la foi ses pieds percés et ne cesse de crier: « O Jésus, fils de David, aie pitié de ma pauvre ame! » jusqu'à ce qu'il t'accorde un regard de sa grâce, et certainement il ne te le refusera pas! »

Ce fut là une heure de bénédiction pour moi! Je me hâtai de retourner à la maison. Chemin faisant je tombai à genoux dans un bois et je suivis le conseil que le Sauveur m'avait donné par la bouche de son serviteur. Je versai d'abondantes larmes et il daigna jeter sur moi un regard propice. Oh! quel bonheur inexprimable remplit mon cœur! Je me levai plein d'une nouvelle vie et je m'écriai ravi de joie: « Epoux de mon ame, c'est pour toi que brûle la flamme de mon cœur! Ah! si je pouvais t'aimer autant que je le voudrais. »

Je cherchai alors de l'ouvrage à Gnadenfrey, où j'en trouvai à Pâques 1830. Ce fut alors que le Seigneur me prit dans son école. A la lumière du Saint-Esprit, j'appris à me connaître de plus en plus, et je fis des expériences pénibles en voyant toutes mes bonnes résolutions rester sans effet. La méchanceté de mon cœur et les profondes blessures que le péché avait faites à mon ame, me furent tellement mises à découvert que je perdis tout courage. Tourmenté par le poids de mes péchés, je m'enfermai un dimanche matin dans une chambre-haute de la maison des

Frères. Je me prosternai à genoux et je m'écriai en sanglottant : « Me voici, Seigneur Jésus, précipite-moi dans l'enfer, je ne mérite pas autre chose ; mais, mon Sauveur crucifié, c'est Toi seul qui dois prononcer cet arrêt. » Je tremblais dans l'attente de ce qui allait arriver ; puis je m'écriai de nouveau : « Ah, mon Sauveur, si pour l'amour de tes souffrances amères et de ta mort, Tu peux et Tu veux encore prendre pitié de ma pauvre ame, digne de condamnation, fais-le par grâce ! » En levant les yeux je crus voir devant moi mon Sauveur dans sa forme de martyr, me regarder avec amour et me dire : « Tous tes péchés sont effacés ; voici je t'ai marqué sur les paumes de mes mains. » Ah ! quel sentiment inexprimable me pénétra alors ! J'avais trouvé mon Sauveur qui a porté tous mes péchés. Je compris toute la force de ces paroles d'un cantique :

Mon doux Jésus! ah, si ton sang sans cesse
Ne parlait pour mon ame pécheresse,
Où m'en irais-je, moi le plus coupable
Des misérables.

Où trouverais-je un cœur dans ma détresse
Semblable au tien en support, en tendresse.
C'est en toi seul, que j'ai plein d'assurance,
Ma confiance.

Je promis à celui qui était devenu dès ce moment mon frère et mon ami, de ne plus l'affliger en suivant ma propre volonté, mais de me remettre à Lui sans réserve. Je suivis pendant quelque temps cette voie, humilié mais heureux, dans l'assurance de sa grâce. Hélas ! j'ignorais encore combien le cœur de l'homme est rusé et désespérément malin. L'ouvrage vint à me manquer et je commençai à m'inquiéter. Je me scandalisai aussi de la conduite de plusieurs Frères, et au lieu d'écouter la voix de l'Esprit de Dieu, je m'arrêtai à des choses accessoires. Je résolus de quitter Gnadenfrey, de retourner pour quelque

Digitized by Google

temps chez mon frère et de chercher au printemps 1831 de l'ouvrage dans une autre Eglise. On m'en offrit à Diersdorf; mais j'eus à soutenir un rude combat dans mon intérieur, car mon désir était d'aller habiter dans une Eglise et je regrettais avec larmes d'avoir quitté Gnadenfrey. Après bien des prières, je reçus l'assurance que je devais accepter la proposition qui m'était faite.

Le décès de mon cher père, en octobre 1831, fit une profonde impression sur moi, et dès-lors je priai le Sauveur tous les jours de me conduire dans une Eglise, étant persuadé qu'il m'exaucerait; mais l'heure n'était pas encore venue. Il fallait auparavant que mon désir devint plus ardent, afin que je ne pusse pas me soustraire une seconde fois à la discipline du Saint-Esprit. De fréquentes visites à Gnadenfrey me firent souhaiter plus vivement de pouvoir y retourner, car j'en remportais chaque fois de nouvelles bénédictions et l'inquiétude que je ressentais me portait à chercher la retraite.

Un dimanche que je me rendais à Gnadenfrey, je crus entendre la voix du Sauveur qui me disait : « Prends ton havre-sac et pars! je te guiderai et te conduirai. » Persuadé que mon Sauveur m'avait déjà trouvé une place dans une Eglise, je demandai mon congé. Mon maître ne put m'en détourner en me représentant qu'il était difficile de trouver de l'ouvrage dans une Eglise des frères. Je pus lui répondre par les paroles de Jésus : *Quiconque aimera son père et sa mère, son frère et sa sœur plus que moi, n'est pas digne de moi.*

Le 17 mars 1832, j'arrivai à Niesky, où mon Sauveur charitable m'avait préparé une place, car un ouvrier étranger qui n'avait pas le désir de se joindre à l'Eglise venait de partir. Oh! quelle grâce insigne, Seigneur Jésus, m'écriai-je; prends ma pauvre ame en récompense de tes douleurs. Lorsque bientôt après mon arrivée je demandai la permission d'entrer dans l'Eglise, le frère-ouvrier me rendit attentif à bien des choses qui me donnèrent lieu de m'examiner soigneusement devant le scrutateur des cœurs. Pendant ce temps d'attente, mon fidèle

Digitized by Google

Sauveur me dispensa dans sa charité des humiliations pénibles. Mais je pouvais dire avec une pleine conviction : « Mon Sauveur, tu connais mon pauvre cœur corrompu qui t'a causé déjà bien des douleurs. La foi et l'espérance sont des dons précieux, mais ce n'est qu'en t'aimant que nous te possédons, et tu es à moi. Et pourquoi es-tu à moi, ô Epoux de mon ame? Parce que tu as eu pitié de moi.

Ah! je ne t'aurais jamais cherché
Si ton cœur ne se fut attaché
A moi, misérable.
Sauveur aimable,
Où trouver un cœur qui te soit semblable
En charité!

Le 17 novembre 1852, je reçus la permission tant désirée de demeurer dans l'Eglise des Frères, et le 19 janvier 1853, j'eus le bonheur de participer pour la première fois à la Sainte-Cène comme aspirant à devenir membre de l'Eglise. Je ne puis décrire ce que j'éprouvai en recevant successivement ces diverses grâces; il faut le sentir pour le comprendre. O Toi, qui es l'ami de mon ame! prends-moi pour ton éternel salaire, serre-moi sur ton cœur percé, humilie-moi bien profondément devant Toi, et montre-moi de plus en plus ta grâce gratuite dans ton sanglant sacrifice. Remplis mon cœur d'amour fraternel, car hélas! c'est là ce qui me manque ; je ressens trop peu de charité pour les tiens, de cette charité qui t'a fait quitter ton trône. O! mon Jésus, mon frère, mon désir tend à déloger, pour être avec Toi; ah! lorsque je serai auprès de Toi, je ne pleurerai plus. Viens, viens cueillir la fleur de ton jardin! — Mais silence!... ma volonté se perd dans la tienne, tu me sanctifieras, et lorsque tu auras accompli ton œuvre en moi, tu me permettras d'aller joindre l'Eglise triomphante.

En attendant ma réception dans l'Eglise des Frères, je jouissais d'une heureuse communion avec le Sauveur, et je me ré-

Digitized by Google

jouissais dans l'espérance d'en être bientôt reçu membre, en pensant que l'amour et la fidélité de mon Rédempteur me seraient scellés d'une manière toute particulière. Ne devait-il pas donner Lui-même son consentement à ma demande?

La fête du 8 août de notre Eglise approchait, et la question de mon admission devait se décider alors. Je jouissais d'un bien-être ineffable, sur-tout dans mes promenades solitaires. Lorsque je m'entretenais dans mon cœur avec mon ami invisible, j'entendais une voix intérieure me répéter : « Tout n'est que grâce gratuite, crois sans crainte et accepte ce qui t'est offert. » Oh! qu'elles sont précieuses les heures qu'on passe dans sa communion!

Lorsque je fus appelé auprès du frère-ouvrier, mon cœur battait dans l'attente de ce qu'il allait m'annoncer; j'avais obtenu le consentement du Sauveur pour ma réception dans l'Eglise. Mon cœur ne pouvait assez le remercier de ce qu'il avait encore exaucé mon humble prière. La parole du jour de ma réception était : *Esaïe vit le Seigneur assis sur un trône haut élevé.* (Es. 6, v. 1.) Et la collecte : *Il dirige le cours des astres et néanmoins il est notre frère, notre chair et notre sang.* Je reçus une nouvelle assurance de cette grâce en participant à la Sainte-Cène, le 15 août. J'oubliai toute autre chose pour ne penser qu'à ce saint Agneau. Ah! que je conserve à jamais ces témoignages de son amour! Ne permets pas, ô mon Sauveur, que je m'éloigne jamais de toi et de ton Eglise; ranime dans mon cœur l'étincelle de ton amour, tu sais que je désire d'être à jamais le salaire de tes souffrances. Si tu prévois que je sois en danger de m'écarter de toi, fais-moi la grâce de me retirer à toi dès maintenant. Mais si jamais je pouvais conduire une ame au pied de ta croix, si je pouvais être un des moindres ouvriers appelés à recueillir le salaire de tes souffrances, ô mon cher Sauveur, qu'elle grâce ne serait-ce pas pour moi! Eh bien, je m'abandonnerai donc à toi et j'attendrai que tu daignes faire d'un bloc aussi grossier que moi, une pierre qui puisse servir à la construction du grand édifice de ton Eglise. Je me perdrais

Digitized by Google

infailliblement si toi, mon Sauveur, ne me liais à elle par le ciment de ton amour. — Cher Sauveur, combien je serais heureux si tu remplissais mes vœux, j'irais à toi dès aujourd'hui! Mûris mon ame afin de pouvoir la recueillir; que le soleil de ta justice m'éclaire, et je serai bientôt préparé. Mais patience! tu ne tarderas pas long-temps, j'en ai la conviction. Oh! avec quelles délices j'embrasserai alors tes pieds pour tout ce que tu as souffert pour moi. Lorsque mon ame aura quitté cette tente mortelle, elle s'envolera vers toi, pour adorer l'Agneau immolé dont le sang m'a justifié. — O félicité! hâte-toi, ô mon divin Epoux, je languis d'être auprès de toi. Ah! pourquoi faut-il que j'attende si long-temps!

Pendant les réunions des membres de la société d'intercession, j'avais souvent dans la solitude et avec bénédiction joint mes prières aux leurs. Le désir de participer à ces réunions devint toujours plus ardent et le Sauveur exauça enfin mes supplications en me faisant entrer, en juin 1834, dans cette société. J'y vis une nouvelle preuve de son amour envers moi, pauvre créature; je Lui demandai de m'accorder son Esprit de prière, qui forme en nous des soupirs qui ne se peuvent exprimer, afin de pouvoir recommander à son cœur fidèle les membres de l'Eglise qui ne le connaissent pas encore comme leur Sauveur, et dont la disposition et la conduite l'affligent encore si souvent. Ah! puisse-t-il les attirer tous à Lui, puisse surtout le corps des Frères non-mariés prospérer à sa gloire.

Le commencement de l'année 1834 avait été pour moi une occasion bénie d'examiner soigneusement ma vie et de me souvenir avec reconnaissance des prodiges de la grâce et de la fidélité du Sauveur. En entrant dans l'année 1835, je me sentis pressé de m'adresser ces questions: « Dans quelle disposition mon cœur est-il envers toi, ô mon Sauveur? As-tu pu resserrer les liens d'amour qui m'attachent à toi? Ai-je fait des progrès dans la connaissance de mon Rédempteur? Mon amour-propre a-t-il diminué? Ai-je été transformé sous tous les rapports à l'image de Jésus? O toi, qui sais toutes

Digitized by Google

choses, tu peux seul lire au fond de mon cœur et juger justement. Si cependant tu me permets de parler de moi-même, je dirai que je suis plein de confusion et de douleur, à cause de mes misères et de mes infirmités, mais que mon cœur brûle d'amour pour mon Sauveur et qu'il connait son divin Epoux dans sa forme de martyr.

Je puis aussi confesser humblement que l'esprit missionnaire, le désir de gagner des ames à l'Agneau, ne s'est pas éteint dans mon cœur cette année, mais qu'au contraire il s'est enflammé davantage. Combien j'aimerais pouvoir annoncer l'Evangile du Sauveur, dussé-je même périr pour l'amour de son nom. Si j'étais assuré que c'est ma vocation, mon entière incapacité ne me retiendrait pas; mon Sauveur n'a jamais confondu une confiance enfantine. Mais ce désir ardent de proclamer à tout l'univers la grâce du Sauveur est souvent produit par les suggestions de notre propre volonté; insensiblement l'ennemi se glisse dans notre cœur et y fait naître l'amour-propre, l'orgueil et une vaine complaisance pour nous-mêmes, sans que nous apercevions le danger dans lequel il nous précipite. Cher Sauveur, si ce feu divin (car certainement il vient de toi) reste dans mon cœur, je le déposerai humblement à tes pieds pour que tu l'épures de plus en plus. Et si mon désir d'être un témoin de ta grâce ne peut être rempli ici-bas comme je le voudrais, j'exalterai dignement ton nom dans l'éternité! Oh! que j'aie bientôt le bonheur de te voir face à face. Mais tu vois combien de choses il y a encore en moi qui te déplaisent. Ma susceptibilité qui provient de l'amour-propre, sort d'une source corrompue et ne saurait subsister devant toi. Ah! veuille m'y rendre attentif et me le rappeler par ton Saint-Esprit à chaque mouvement du mal qui s'élèvera dans mon cœur.

Du 20 octobre 1836. Ah! quels sentiments remplissent mon ame maintenant que j'habite la chambre des malades; oui, j'ai l'espérance que le Sauveur daignera bientôt me retirer dans son sein, moi qui suis malade de corps et d'ame. Oh! quelle félicité! bientôt, oui, bientôt je verrai Celui dans la communion

Digitized by Google

duquel j'ai déjà tant joui ici-bas, et ce n'était ni de vains rêves ni des illusions de mon imagination. Quand je serai auprès de Lui, mes entretiens avec Lui seront bien différents. Les alléluia, les actions de grâces et les louanges ne cesseront pas. Je serai entièrement purifié par le sang de l'Agneau et ma voix sera devenue céleste. Que dirai-je encore? Le Sauveur a usé de beaucoup de patience envers moi, grand pécheur. Le sort heureux d'être membre de l'Eglise des Frères me devient toujours plus précieux et je sens que je ne le dois qu'à sa grâce. J'ai eu pendant ma maladie des preuves bien humiliantes de l'intérêt affectueux que me portent nombre de mes frères. Que celui qui a disposé leurs cœurs veuille les en récompenser abondamment et leur donner sa paix jusqu'à ce qu'il les appelle devant son trône. Si j'ai offensé un de mes frères, soit par mes actions soit par mes paroles, je lui en demande pardon de tout mon cœur. Je dirai en entrant dans l'éternité : « Voici un pauvre pécheur qui demande à être sauvé par pure grâce ! »

Ici finit la propre relation de notre bienheureux frère.

Il a dépeint avec tant de franchise, dans ces lignes, sa personne et son caractère, qu'il ne nous reste que peu de chose à ajouter. Nous reconnaissions en lui une ame simple et fidèle, qui n'avait pas de plus grand trésor que la communion intime avec son ami invisible. Bien des personnes ont trouvé auprès de lui de l'édification et de la bénédiction. Il avait joui jusqu'à la fin de l'année passée d'une assez bonne santé, mais un violent refroidissement lui attira une toux opiniâtre, et pendant l'été nous vîmes avec crainte ses forces diminuer. Il suivit enfin nos conseils et consulta un médecin. Mais on vit bientôt que cette maladie amènerait son délogement. Il s'en réjouissait comme un enfant et n'aimait pas entendre parler de la possibilité de son rétablissement. Il continua cependant à travailler avec zèle et fidélité, comme il avait coutume de le faire lorsqu'il était en santé, jusqu'à la fin d'août, époque où il fut obligé d'aller habiter la chambre des malades. Il avait toujours été prêt à se rendre utile partout où il le pouvait ; c'était pour lui une grâce

Digitized by Google

particulière de servir la jeunesse comme surveillant d'une chambre, et il s'acquitta de cette fonction avec beaucoup de fidélité. Le Sauveur exauça sa prière et lui épargna une longue maladie, car il ne fut alité que quelques jours. On éprouvait un sentiment bien doux auprès de son lit, car il représentait l'image d'un vrai disciple de Jésus.

Le 25 octobre, il demanda la bénédiction de l'Eglise pour son délogement, et elle lui fut conférée dans le sentiment de la présence du Seigneur. Il eut des moments de délire pendant lesquels il était constamment occupé de son Sauveur crucifié, à qui il était si intimément uni. Le soir de ce même jour arriva l'heure tant désirée où son ame passa dans le sein de Jésus.

Son pélerinage ici-bas a duré 28 ans et 24 jours.

EXTRAIT DU RAPPORT

DE BÉTHESDA DANS L'ILE DE SAINT-CHRISTOPHE.

1838.

Frère Munzer visita le 8 janvier un garçon de douze ans, qui souffrait de la fièvre depuis quatre mois. Sur la demande s'il désirait relever de sa maladie, il répliqua : « Que la volonté du Seigneur soit faite ! Il me suffit de savoir que le Sauveur ne fait rien qui ne soit salutaire à nos ames. S'il veut me rappeler de ce monde, ce sera un bien pour moi. Je m'abandonne à Lui. »

Dans une visite que nous fîmes dans une plantation voisine, une sœur âgée d'environ quatre-vingt-dix ans, nous raconta le commencement de la mission de St-Christophe en 1775 et l'accroissement progressif de l'Eglise de Basseterre, qui nécessita en 1821 un nouvel établissement à Béthesda; pendant son récit elle semblait reprendre de la vie.

Dans un autre endroit nous rencontrâmes encore une vieille sœur, qui s'exprima d'une manière touchante sur les expé-

Digitized by Google

riences qu'elle avait faites de l'amour du Sauveur : « C'est pour moi, dit-elle, qui suis une pauvre pécheresse, qu'il a été crucifié ; c'est pour moi qu'il a enduré tous ses tourments ! » — Une autre Nègresse, qui était en dispute avec sa voisine, fut reprise sérieusement, ce qui l'amena à s'humilier et à lui demander pardon.

Le 7 février, nous visitâmes un jeune Nègre qui avait été membre de l'Eglise de Basseterre, mais qui plus tard, ainsi qu'il l'avoua lui-même, avait dû être exclu à cause de sa tiédeur. Il confessa que les vains divertissements de ce monde l'avaient détourné du chemin de la vie et plongé dans le malheur. Comme il témoignait un repentir sincère, nous priâmes le Sauveur de lui accorder le pardon de ses péchés. Quelques semaines après il termina sa carrière dans le sentiment qu'il était rentré en grâce.

Le 9 février, nous visitâmes les vieillards et les malades. Il est touchant de voir et d'entendre comme ces chères ames saisissent avec avidité chaque parole qui leur est adressée, et comme elles rendent grâces au Sauveur des consolations spirituelles qu'il leur accorde après de longues et pénibles souffrances. Quelques frères et sœurs qui avaient donné du scandale, demandèrent pardon en pleine assemblée, ce qui fit une profonde impression sur tous les assistants.

Le 18 février décéda le vieux frère Abram ; il était de la nation des Mandigo et depuis 1803 membre de notre Eglise. Lorsque nous le visitâmes il y a quelque temps, son cœur et sa bouche éclatèrent en actions de grâces envers le Seigneur, de ce qu'il l'avait arraché à la perdition pour l'incorporer à son Eglise. — Une sœur âgée et malade nous exposa l'état de son cœur de la manière suivante : « Oh ! combien je rends grâces au Sauveur de ce qu'il me visite par cette maladie, parce qu'elle m'a fait découvrir bien des mauvaises choses que je gardais encore dans mon cœur, sans les envisager comme des péchés. Cela m'a fait chercher et trouver auprès de Lui le pardon et la consolation. Oh ! puissé-je dès à présent vivre à son honneur ! »

Digitized by Google

Dans les entretiens que nous eûmes avec les communiants avant la célébration de la Sainte-Cène, nous fûmes réjouis de voir que la plupart avouaient avec beaucoup d'humilité qu'ils se sentaient indignes de la grâce d'approcher de la table du Seigneur, mais qu'ils désiraient ardemment de goûter cette manne céleste pour la nourriture de leurs ames.

Les nouveaux-venus par lesquels l'Eglise reçoit son accroissement, sont un objet particulier de nos prières, et nos cœurs se réjouissent de ce que l'œuvre de la grâce a commencé chez plusieurs d'entr'eux, ce qui nous fait espérer qu'ils croîtront et prospéreront comme des plantes précieuses dans le jardin du Seigneur.

Le 15 mars eut lieu l'enterrement d'une jeune fille de douze ans; sa mort prématurée fut occasionnée par un malheureux accident : une écharde lui étant entrée dans le pied et une partie étant restée dans la plaie lui causa une inflammation qui l'enleva au bout de quatre jours. Son père ne pouvait assez nous dépeindre l'heureuse disposition de cœur dans laquelle elle était décédée, et la joie qu'elle avait exprimée à l'idée d'aller rejoindre le Sauveur. Peu avant son décès, elle fit venir quelques-unes de ses condisciples et les pria de lui lire un chapitre du catéchisme qu'elles avaient appris dernièrement, et de lui chanter quelques versets de cantiques. Après quoi elle dit : « Me voilà prête à aller à mon cher Sauveur. Seigneur ! aie pitié de ta pauvre enfant ! » En disant ces paroles elle rendit le dernier soupir. A ce récit son père ajouta ce vœu : « Puisse ma fin être aussi heureuse que la sienne ! »

Frère Munzer en visitant une plantation, y trouva une sœur âgée qui témoigna d'autant plus de joie de sa visite que, disait-elle, elle était toujours seule ; « mais non, ajouta-t-elle, je ne suis pas seule, mon cher Sauveur est avec moi, et dans sa communion je suis délivrée de tout ce qui pourrait me donner de la tristesse. » — Dans un autre endroit, le même frère visita un Nègre malade qui jadis avait été Aide national, mais qui depuis plusieurs années était tombé dans une complète indifférence.

Digitized by Google

Sur la demande, comment il se trouvait dans son état actuel, il répondit : « Hélas ! comment pourrais-je me trouver bien puisque je suis devenu indifférent envers le Seigneur et envers les grands avantages qu'il m'avait accordés ? Mais c'est ma propre faute, je n'en puis accuser personne que moi-même. » Là-dessus, le danger dans lequel il s'était précipité lui fut représenté avec l'exhortation pressante de retourner au bon berger, comme une brebis égarée, avant qu'il fût trop tard.

Dans la semaine sainte, le même frère visita une plantation où la plupart des Nègres négligent le culte divin et passent tristement leurs jours sans se soucier du salut de leurs ames. Le jour du Seigneur est pour eux un jour employé à des divertissements mondains. Cependant quarante d'entr'eux, tant adultes qu'enfants, assistèrent à l'assemblée tenue dans la maison du directeur de la plantation, et furent attentifs à l'histoire de la passion de notre Seigneur. Après que notre frère les eut exhortés à renoncer à leur mauvais train de vie, la plupart lui dirent : « Ce que tu nous as dit est bien vrai, nous devons l'avouer à notre honte. » Tous promirent de ne plus négliger désormais la fréquentation des saintes assemblées.

Dans les entretiens que nous eûmes avec les sœurs-veuves, avant leur fête solennelle, l'une d'elles nous dit : « Lorsque le vendredi saint j'entendis sonner la cloche qui nous appelait à la réunion, mon cœur fut tellement pénétré de l'amour de Jésus que je suis hors d'état d'exprimer ce que je ressentis dans ce moment. La faiblesse de mon corps ne me permet pas d'assister aux assemblées, mais lorsque vous êtes réunis, il me semble que je suis transportée au pied de la croix du Sauveur et que je le vois verser son sang et mourir pour moi, pauvre pécheresse. »

Une sœur âgée qui termina sa carrière à cette époque, fit au missionnaire qui alla la visiter pendant sa dernière maladie, la déclaration suivante : « Je sais que je n'ai rien à présenter à mon Sauveur qu'un cœur chargé de péchés, mais ma consolation est de savoir qu'il est aussi mort pour moi, pauvre péche-

Digitized by Google

resse, c'est pourquoi je mets toute ma confiance en Lui. Cette sœur a été pendant quarante ans un respectable membre de notre Eglise, et s'est montrée jusqu'à sa fin fidèle à la grâce qu'elle avait reçue.

En visitant un hôpital, nous nous informâmes auprès des malades s'ils avaient fréquenté quelques assemblées religieuses. Là dessus ils nous indiquèrent différentes chapelles où ils avaient entendu annoncer la parole de Dieu. Un d'entr'eux nous répondit : « Je ne fréquente aucune église. » Sur la demande où son ame irait s'il mourait sans se convertir, il répondit sans hésiter : « *En enfer.* » A ces paroles une consternation générale s'empara de tous les assistants, et quelques-uns s'écrièrent à haute voix : « Seigneur, aie pitié de nous. » Nous lui représentâmes sérieusement le misérable état de son ame, et nous eûmes la joie de le voir revenir à de meilleurs sentiments et promettre de se convertir.

Dans un autre endroit nous visitâmes une jeune fille malade depuis bien long-temps. Elle avait témoigné souvent à sa mère l'ardent désir de voir auprès d'elle un missionnaire, qui lui chantât des cantiques et priât pour elle. « Alors, disait-elle, j'irais avec plaisir à mon cher Sauveur, pour entonner avec les enfants aux lieux célestes le saint hosanna. Elle se réjouit beaucoup lorsque nous lui parlâmes de l'amour de Jésus pour les enfants et exprima son désir d'aller vers Lui. Peu après, l'ami des enfants la retira à Lui.

Nous fûmes réjouis de voir revenir à nous des personnes qui ci-devant ne s'occupaient point de leur salut. Plusieurs nous dirent qu'ils avaient volontairement quitté notre Eglise pour se joindre à l'Eglise anglicane ; mais que dans celle-ci ils étaient privés des entretiens particuliers qui avaient été en grande bénédiction pour eux, et dont ils ressentaient de nouveau un pressant besoin.

Nous rendant un jour à une plantation voisine, nous fûmes chemin faisant rattrapés par un homme qui nous pria d'aller en hâte dans un endroit qu'il nous désigna et où nous trouve-

Digitized by Google

rions un Nègre qui avait l'intention de s'ôter la vie en se jetant à la mer; nous le trouvâmes en effet disposé à effectuer son mauvais dessein, pour se soustraire, nous dit-il, aux durs traitements qu'il avait à endurer de la part de ceux de sa nation. Nos sérieuses exhortations purent le détourner de cet acte de désespoir, et nous l'adressâmes d'une manière pressante à Jésus qui seul pouvait le délivrer de la puissance de Satan et du péché.

Le directeur d'une plantation, que nous visitâmes pendant sa maladie, nous parla ouvertement, avec un sentiment de vraie repentance, de sa vie passée, et rendit grâces au Seigneur de ce qu'en ouvrant les yeux de son entendement, il lui avait fait comprendre que ce n'était qu'en s'adressant à son Sauveur qu'il pouvait obtenir le pardon de ses péchés et le salut de son ame. Nous ne pûmes que l'engager à persévérer dans cette foi et à mettre toute sa confiance dans son Rédempteur. Il nous remercia avec émotion de notre bon conseil, en nous promettant de le suivre.

En juin, nous visitâmes en plusieurs endroits des personnes âgées et infirmes. Un frère qui depuis plusieurs années est paralysé au point de ne pas pouvoir quitter le lit, nous exprima les sentiments de son cœur dans les termes suivants: « Mon cher Sauveur fait plus pour moi que ne pourraient le faire un père et une mère, dès que je m'adresse à Lui, il remplit mon cœur de sa paix et de son amour. » — Une sœur aveugle que nous trouvâmes assise devant la porte de sa chaumière, s'écria avec joie dès qu'elle entendit nos pas: « Approchez-vous de moi afin que je puisse vous toucher de mes mains. » Pendant que nous lui chantions des cantiques, elle demanda qu'on la soutînt pour qu'elle pût recevoir, étant debout, la bénédiction. Il était touchant de voir cette pauvre sœur courbée par la vieillesse et soutenue par deux personnes, recevoir dans son cœur chaque verset de nos cantiques et chaque parole de nos prières. « Oh! s'écria-t-elle, qui aurait pu me dire dans ma jeunesse que je passerais ici-bas des jours aussi heureux. Nous, pauvres

Digitized by Google

Nègres, nous sommes maintenant si favorisés qu'on nous apporte dans nos chaumières les consolations de la parole de Dieu, lorsque l'âge ou les infirmités nous empêchent d'en sortir. J'ai eu souvent le cœur oppressé de ne plus pouvoir fréquenter la maison du Seigneur, mais à présent, mon ame est restaurée et fortifiée, grâces en soient rendues à mon Père céleste, à mes conducteurs spirituels et à tous les frères et sœurs qui pensent à nous avec tant d'amour. »

Ces visites auprès des vieillards et des malades sont certainement un des devoirs les plus agréables du missionnaire; elles nous rappellent souvent un champ de blé dont les pesants épis sont mûrs pour la moisson. Certainement aussi dans ces contrées lointaines il y a bien des gerbes de bon grain et assez mûres pour être introduites dans les greniers célestes.

Dans les entretiens que nous eûmes avec nos Nègres avant leur complète émancipation, nous cherchâmes à leur faire sentir que quoique cela fût un grand sujet de joie et d'actions de grâces pour eux, ils avaient encore bien des sujets de prier le Seigneur qu'il voulût aussi les délivrer de l'esclavage de Satan et du péché.

Cette matière donna lieu à des déclarations de leur part qui nous encouragèrent de nouveau à travailler avec joie à l'œuvre qui nous est confiée.

Le 2 juillet, nous nous rendîmes sur l'invitation du gouverneur de la colonie, à l'endroit où la proclamation relative à l'émancipation des Nègres devait leur être communiquée. Son excellence l'accompagna d'exhortations paternelles, et s'entretint ensuite avec nous de la manière la plus affable, en nous disant entr'autre qu'il n'avait pas voulu laisser passer cette occasion sans faire voir aux Nègres que dans cette importante affaire il ne voulait agir que de concert avec nous.

Le 1er août était le jour mémorable où la complète émancipation des Nègres devait s'effectuer. Pour célébrer cette fête aussi solennellement que possible, nous travaillâmes pendant les jours qui la précédèrent à orner notre temple de verdure,

Digitized by Google

de branches de palmiers et d'inscriptions analogues à la circonstance. Déjà avant le lever du soleil, l'église était pleine de Nègres qui s'y étaient rendus pour la bénédiction solennelle du matin. Cette multitude de gens qui venaient de sortir des chaînes de l'esclavage pour entrer dans la jouissance des droits des autres citoyens, leurs cantiques de louanges, leurs larmes de joie et de reconnaissance, offraient l'aspect le plus touchant et le plus saisissant. Le frère Rixecker adressa à un auditoire nombreux et recueilli un sermon de circonstances sur ces paroles de St-Jean 8, 36 : *Si le fils vous affranchit, vous êtes véritablement libres.* Les morceaux de musique préparés pour ce jour-là et exécutés d'une manière agréable par les jeunes gens de nos écoles, contribuèrent aussi beaucoup à donner plus de solennité à ce service divin. Dans les dimanches qui suivirent cette fête, nos temples furent loin de pouvoir contenir la foule qui se pressait pour y entrer.

Ensuite de la communication du frère Latrobe de Londres, que le gouvernement avait destiné une somme d'argent pour que nous pussions former des régents nationaux, en témoignant le désir qu'on mît de suite la main à l'œuvre, nous prîmes chez nous, déjà au commencement de décembre, deux jeunes garçons nègres qui seront instruits par le frère Senft.

Il est triste que les Nègres soient jusqu'à l'heure qu'il est tellement prévenus contre les instituteurs de leur nation qu'il se passera bien encore quelque temps avant qu'on puisse leur faire envisager un instituteur noir aussi favorablement qu'un blanc. Beaucoup d'entr'eux semblent ne point faire de différence entre un régent de leur nation et le surveillant qui dans le temps de leur esclavage était chargé de forcer au travail par des punitions corporelles les esclaves paresseux. Nous espérons cependant que le temps effacera ce triste préjugé.

Un Nègre qui se présenta à nous pour être reçu dans l'Eglise, nous dit à cette occasion : « Il y a déjà long-temps que j'ai l'intention de venir aux entretiens particuliers, mais lorsque le soir j'en avais pris la ferme résolution, mon mauvais cœur me

Digitized by Google

disait le lendemain matin : « N'y va pas. » Maintenant j'ai sérieusement prié le Sauveur de changer mon mauvais cœur, et c'est pourquoi rien n'a pu cette fois me retenir de venir vous présenter ma demande. »

Pendant les deux jours de fête de Noël, l'affluence des auditeurs à nos prédications fut si grande que notre salle d'assemblée et la maison d'école qui y est attenante, purent à peine en contenir le nombre. Avant le sermon, les enfants entonnèrent le hosanna dont la mélodie tout à la fois simple et solennelle ne manqua pas d'édifier nos frères nègres. Nous terminâmes la solennité de ces fêtes en réunissant quatre-cents enfants à un repas d'amitié; après que les plus âgés d'entr'eux eurent récité quelques passages de la Bible et chanté quelques-uns de nos cantiques, nous leur distribuâmes des livres et différents petits présents utiles, que nous tenions de la libéralité de nos amis d'Angleterre. Si les nombreux amis des enfants pouvaient assister à une de ces fêtes et voir leur joie enfantine, nous ne manquerions certainement jamais d'objets pour faire des présents à nos chers petits Nègres.

A côté du tableau riant que nous venons de donner de ces belles fêtes, il nous est pénible de devoir dire que dans plusieurs plantations ces beaux jours se passent au milieu des divertissements les plus bruyants et de la débauche la plus scandaleuse. Souvent, lorsque le soir nous nous réjouissions en commun des bénédictions qui nous avaient été accordées dans nos assemblées si fréquentées, notre joie était troublée par le bruit des fêtes mondaines qui se célébraient dans nos environs. C'était pour nous comme si une voix nous disait : « Un petit commencement est fait, mais la terre est encore couverte de ténèbres. Nous avons cependant la consolation de pouvoir dire qu'aucun des membres de notre Eglise n'a pris part à ces grossiers divertissements.

A la fin de l'année 1838, le nombre des Nègres confiés aux soins spirituels des Frères se montait à mille-huit-cent-

Digitized by Google

quarante-cinq personnes, parmi lesquelles quatre-cent-cinquante-cinq communiants.

Nous nous recommandons, avec l'œuvre que le Seigneur nous a confiée, aux prières et au souvenir de tous nos frères et amis.

J.-G. Munzer.
A.-G. Senft.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

DU FRÈRE SCHMIDT AU FRÈRE TREU, A PARAMARIBO, CONCERNANT SON VOYAGE ET SON ARRIVÉE CHEZ LES NÈGRES, DATÉE DE

Gingée, le 15 janvier 1841.

Réjouissez-vous, bien-aimés! de ce que le Seigneur a fait pour nous. Il nous a portés comme dans ses bras et conduits jusqu'ici comme par la main. Vous avez prié pour nous; il a exaucé votre prière et commandé à ses anges de nous garder.

J'étais bien en soucis pour ma femme, mais le Seigneur l'a préservée, même de toute crainte, au grand étonnement de ceux qui l'ont vue. Les Nègres eux-mêmes disaient : « Voyez les œuvres du Seigneur! Si notre Missi avait été saisie de peur, elle serait sans doute tombée malade sur-le-champ! » Ma femme aussi disait souvent avec larmes : « Je ne sais ce qu'il m'arrive, j'éprouve une paix et une tranquillité que je ne connaissais point auparavant. » — Il nous fut bien agréable que le petit esquif de notre station de Worsteling-Jacobs nous accompagnât à notre départ, ce qui nous permit au moins d'être commodément assis; il est vrai qu'il nous mettait peu à l'abri de la pluie, qui tombait abondamment; nous eûmes surtout beaucoup à souffrir pendant deux nuits dans la forêt. Je frissonne encore quand je me représente que nous avons dû passer ces deux nuits exposés à la pluie et au froid, nos habillements et nos hamacs tout trempés! Certainement le Seigneur seul pouvait

Digitized by Google

protéger ses pauvres enfants dans cette station, car sans son secours il n'y aurait eu aucune possibilité de parvenir à notre destination. Malgré ces pluies permanentes, il me fallut présider chaque soir une réunion. Quelquefois je n'y étais point disposé, mais les Nègres n'oubliaient jamais de me le rappeler. — La veille de Noël nous fîmes de bonne heure une halte auprès d'une grande pierre; dans ce moment les rayons d'un beau soleil vinrent nous réjouir et je me sentais pressé de célébrer par une réunion en cet endroit la fête de la nuit de Noël. Tous les Nègres vinrent et prirent place autour de nous, mais après le coucher du soleil, le ciel se couvrit de nouveau de nuages et la pluie commença avec force, ce qui nous fit renoncer à l'espérance de pouvoir tenir cette réunion. Nous trouvâmes ici une place préparée avec un mauvais hangar, où nous pûmes à peine suspendre nos hamacs pour y passer la nuit. — Accidentellement j'entendis dire au Nègre Job : « Comment nous y prendrons-nous pour trouver dans l'obscurité un cantique pour cette nuit sacrée? » — Ici je ne pus m'empêcher de lui dire : « Je veux volontiers vous présider une petite réunion, mais comment voulez-vous vous abriter? voulez-vous rester à la pluie? » — « Oui! répliqua-t-il gaiement. Cela ne fait rien, nous voulons volontiers nous exposer à la pluie! » — Notre table fut donc placée promptement sur quelques blocs de bois et nous célébrâmes une heureuse veille de Noël à la pluie et dans les ombres de la nuit. — L'après-midi du jour de Noël, vers cinq heures, nous arrivâmes devant la grande cataracte, où il fallait décharger nos barques pour la seconde fois; mais il était trop tard pour cette soirée, c'est pourquoi nous fûmes obligés d'y faire halte. La rivière mugissait en se précipitant du haut des rochers avec un grand fracas; malgré cela nous dormîmes très-bien jusqu'à trois heures. Supposant qu'il en était déjà cinq, j'entonnai le cantique : « Nos ames te magnifient », ainsi que je le faisais tous les matins pour éveiller nos gens. Mais cette fois personne ne joignit sa voix à la mienne; je me levai donc et reconnus mon erreur en voyant encore briller les

Digitized by Google

étoiles. Le transport de nos effets et de nos barques au haut de la cataracte nous occasionna beaucoup de peine et retarda notre départ jusqu'à dix heures. Nous avions encore deux journées de marche et les deux nuits furent aussi pluvieuses. La Négresse qu'on nous avait envoyée depuis la ville pour soigner notre ménage, nous dit alors : « Certainement je tomberai malade là haut ! » Elle avait peur de l'eau et son fils, dont l'anxiété se peignait dans tous les traits, lui faisait des reproches de l'avoir amené dans un tel pays. — Le dimanche 27 décembre, nous fîmes de nouveau halte près d'un grand rocher, qui bordait la forêt. La pluie ne discontinuait pas, mais nous touchions au terme de notre voyage. Le lendemain, avant de quitter ce dernier endroit, je tins encore une réunion solennelle, en nous recommandant tous au Sauveur d'une manière particulière ; je lui demandai son assistance pour la nouvelle vocation dans laquelle nous allions entrer. — Après avoir remonté la rivière pendant une bonne heure, nous la trouvâmes encombrée d'une plus grande quantité de pierres que je n'en avais vu à mon premier voyage. — Non loin de Bambey nous entendîmes des coups de fusil qui annonçaient notre arrivée, et peu de temps après nous atteignîmes cet endroit *) ; nous aurions aimé y aborder, mais le mauvais temps ne nous le permit pas. D'ici nous entendions les cris de joie des habitants de Gingée. Nous arrivâmes près du village le lundi 28 décembre, à dix heures avant midi, avec toutes nos pirogues réunies ; là nous nous saluâmes mutuellement par des décharges d'armes à feu et nos gens entonnèrent des cantiques d'allégresse. Les gens de Gingée joignirent leurs voix aux nôtres et nous gagnâmes ainsi en chantant la place du débarquement. Un sentiment inexprimable nous saisit pendant cette scène et nous eûmes de la peine à contenir notre émotion. Après avoir salué tout le monde, nous nous hatâmes de nous rendre dans notre demeure.

*) Bambey est l'endroit où nos frères ont demeuré pendant bien des années parmi les Nègres des forêts.

Digitized by Google

Devant la petite église nous trouvâmes le vieux Frédéric qui est atteint de la lèpre *); il pleura de joie en nous voyant et dit qu'il n'avait pas pu dormir depuis plusieurs nuits et qu'il ne pouvait assez remercier le Sauveur de lui avoir accordé cette grâce. Puis le vieux Simon Adukku **) vint et s'écria : « Hélas ! il ne me reste rien à désirer, puisque le Sauveur me fait voir de mes yeux ce que je lui ai demandé depuis si long-temps ! » Cela me rappela le vieux Siméon ; son cœur était en effet rempli d'une joie céleste.

La maison qui nous est destinée est encore loin d'être terminée ; c'est une hutte couverte de feuilles de palmier, sans fenêtres, sans portes et sans plancher, ouvrage qui nous reste encore à faire. La cuisine a seule sa porte et une élévation pour le foyer.

Cette construction incomplète nous obligea de nous installer provisoirement dans les combles de la chapelle pour nous y mettre à l'abri avec nos effets ; mais malgré toutes ces incommodités, si notre cher Seigneur et Sauveur nous conserve la santé, tout ira bien. Nous vivons tout-à-fait à la manière des pélerins, cependant nous nous sentons à notre aise ; ma Wilhelmine disait qu'elle n'aurait jamais pensé qu'une simple tasse de café à l'eau pût lui faire autant de plaisir. Le Sauveur nous accorde la grâce de ne pas nous ressentir de toutes ces privations. — La première semaine nous nous entretînmes avec les baptisés et maintenant nous nous occupons des candidats au baptême. L'état de confusion dans lequel nous nous trouvons momentanément ne nous permet pas de distribuer notre temps d'une manière régulière. — Pour le moment notre première

*) Ce Frédéric avait déjà perdu par cette maladie les doigts des mains et des pieds ; malgré cela il présidait les réunions et empêchait ainsi le troupeau de se disperser.

**) Simon Adukku est le plus âgé des membres du troupeau ; il a été baptisé il y a 62 ans et a connu les premiers frères missionnaires.

Digitized by Google

occupation doit être de nous enclore d'une haie et de nous procurer des portes, afin de nous préserver de l'affluence des curieux. Notre présence ici est un événement si nouveau, que de tous côtés ils viennent pour nous dire *odi* (leur salutation ordinaire) et restent chez nous jusqu'à ce qu'on les renvoie. — La semaine prochaine nous ouvrirons l'école. Nos réunions du matin, qui ont lieu à six heures, sont fréquentées par beaucoup de monde, le vieux Simon même y vient d'au-delà du fleuve. Job est infatigable à nous aider; depuis que nous sommes ici il n'a pas encore disposé d'un seul jour pour lui-même, quoiqu'il ait une femme et cinq enfants. A notre arrivée il nous dit: « C'est avec plaisir que je ferai tout ce qui dépendra de moi, car il y a long-temps que je prie le Seigneur de nous donner un missionnaire. Oui, en vérité, je ferai de bon cœur tout ce que je pourrai. » — Aussi n'a-t-il pas eu de repos jusqu'à ce que nous fussions installés ici, et son zèle nous facilitera les moyens de terminer ce qui nous reste à faire. Notre besoin le plus pressant est de défricher un coin de terre; de là dépend notre subsistance, car à aucun prix nous ne pourrions nous procurer ici des vivres, et la perspective d'avoir du bétail est encore bien éloignée puisque la contrée environnante est couverte de forêts.

ANNONCE.

La plupart de nos amis auront sans doute appris avant la réception de ce numéro du Journal, la perte que nous avons faite de notre cher frère Ch.-Rod. Schippang, ouvrier de la diaspora dans la Suisse française; il a plu au Seigneur de retirer à Lui son fidèle serviteur, le matin du jour de l'Ascension, 20 mai, à Montmirail, après une longue et pénible maladie.



Digitized by Google

DONS POUR LES MISSIONS DES FRÈRES,

REÇUS PAR LA

DIRECTION DE L'INSTITUT DE MONTMIRAIL, EN SUISSE,

pendant l'année 1840.

		L.S^sse	RP.
JANVIER.			
De M. le min. G., caissier des missions à Berne .		47	—
D'amis de l'Emmenthal		16	80
De Mlle M. de Brandis		2	—
De la cache-maille des réunions au Locle	L.N. 89 12 6	85	15
De C. V.B. du Locle	» 7 5 -	8	30
D'une amie du Locle	» 1 9 -		
Des amis de Buttes	» 50 — -	47	50
De la société des missions de la Chaux-de-fonds	» 26 9 -	127	15
D'un ami des Brenets	» 3 1 6		
De quelques amis du Locle . . .	» 102 — -		
De la société évangélique de Vevey, par M. R. .		159	—
De M. B.M., pour les dames de Boudry . . .		56	—
D'amis des Verrières	L.N. 20 17 6	19	85
De M. L., past. à Fribourg		20	—
De MM. D. et F. au Locle	F.Fe 100	69	—
De M. le past. H., des sociétés des Frères de l'Argovie		276	50
FÉVRIER.			
De l'Emmenthal, par frère G.		57	—
De M. l'anc. L.	L.N. 8 3 -	7	90
A reporter		979	15

Report	979	15
AVRIL.		
De la société des Frères à Berne.	120	—
Des amis des missions se réunissant à la fab. de Boudry	54	30
De la société des missions de Neuchâtel, L.N. 548 .	331	45
MAI.		
De la société des Frères à Sainte-Croix . . .	37	55
De M. H. M. du L., à l'occasion de la naissance d'un premier-né	5	45
JUIN.		
De M[lle] H. B. de Berne	21	—
Des sœurs de Montmirail	16	30
Du comité des missions de Berne, par frère G. .	150	—
D'amis du midi de la France, pour les missions . . . . F.F[e] 264 30 D'un ami américain, pour l'œuvre de l'évangélisation des Frères en France » 235 30	548	45
JUILLET.		
De M[me] la min. P. née S., à Neuchâtel . . .	5	50
D'un ami anonyme	5	50
De quelques amies au Locle	5	—
De quelques amis du pays	2	55
Des amis d'Aigle	15	—
D'amis de New-York, pour l'évangélisation de la France par les Frères, en 1859 . F.F[e] 1037	725	90
SEPTEMBRE.		
De la société évangélique de Sainte-Croix . .	31	50
Du comité des missions de l'Eglise nationale de Berne, pour les écoles des païens, par M. N. son caissier	52	—
A reporter	2880	80

Digitized by Google

Report		2880	80
D'amis des missions, dans le même but . . .		81	—
De frère G. de Berne, par divers		48	25
OCTOBRE.			
De M. C. S. aux Ponts		2	10
De la société évangélique de Vevey		80	90
NOVEMBRE.			
Des élèves de Mme A. de Vevey . . .	F.Fe 15		
D'une amie de Vevey	» 5		
De Mme B.	» 10		
De M. H. B.	» 10	82	60
De Mme B.-T. de Moudon	» 40		
D'un ami de Pierre-fontaine	» 5		
Des amis de Montécheroux	» 33		
Des amis de Couvet		28	—
DÉCEMBRE.			
D'amis des missions de Montmirail		16	80
Des s. M. de Berne, produit d'ouvrages . . .		80	—
D'amies du Locle, produit d'une vente en faveur d'une école dans les Indes occidentales . . .		496	—
Du comité des missions de Lausanne		121	45
Des amis de Travers		55	—
Du comité des missions de l'Eglise nationale de Berne		300	—
De plusieurs amis des missions		58	75
De M. l'anc. L. de Saint-Sulpice		10	50
De M. P. B. de la fab. de Boudry		70	—
Des pensionnaires de Montmirail		36	—
De Mme P. de Boudry		28	—
De la cache-maille des réunions au Locle	L.N. 29 6 -	27	90
A reporter		4504	05

Report				4504	03
Du comité de la bibliothèque religieuse à la Chaux-de-fonds .	» 30	11	-		
D'un ami des Brenets	» 3	12	6	83	35
De quelques amis du Locle . .	» 15	4	6		
Des dits idem	» 18	2	6		
TOTAL L.S^sse				4587	40

DONS REÇUS AU BUREAU DU JOURNAL A NISMES, du 31 mai 1840 au 31 mai 1841.

En 1840.	F.F^ce.	
D'un ami de Rochegude (Gard), pour l'œuvre en France	15	—
De M. le past. R. à Orthèz, pour les missions .	5	—
De quelques chrétiens de Mens (Isère), par M. le past. B.	11	—
De M. le past. R. à la Mure (Isère)	5	—
De M. le past. P. à Rheims	15	—
D'une réunion d'amis à Nismes	17	35
D'un ami de Nismes	5	—
D'une amie de St-Hippolyte	5	—
Produit d'une chaine en chrysocale envoyée par une amie des Vans (Ardèche)	5	—
En 1841.		
De quelques amis de Mens (Isère)	18	40
D'un chrètien de Bordeaux (Gironde)	1	—
D'une dame de Nismes, pour les Grœnlandais .	5	—
De trois amis de Nismes, F.F^e 5, 5 et 10 . . .	20	—
Produit de la vente d'ouvrages faits par une amie de Nismes	8	—
D'une famille de Nismes	2	—
A reporter	133	75

Digitized by Google

Report	133	75
D'une amie de Nismes, pour l'œuvre des Frères en France	100	—
D'un anonyme id. id.	20	—
De deux amies id. id.	11	—
D'un anonyme . . . . . . id.	10	—
D'une famille de Nismes, pour les miss. des Frères	3	—
De la société chrétienne protestante de Bordeaux, pour l'œuvre des Frères	100	—
Don provenant de la vente de la Notice sur J. Clavel	50	—
TOTAL F.F^{e}	427	75

Nos temps se distinguent par le zèle que le Seigneur a réveillé parmi les chrétiens afin de répandre son Evangile de tous côtés parmi les nations païennes. Les progrès que l'œuvre des Missions continue de faire sont réellement étonnants : « Ceci a été fait par le Seigneur et c'est une chose merveilleuse devant nos yeux. » La petite portion de cette grande œuvre que le Seigneur a assignée à l'Eglise des Frères, va aussi en augmentant. Le nombre de nos stations missionnaires se montait à la fin de l'année 1840 à cinquante-trois, et celui des ouvriers évangéliques qui y étaient employés à deux-cent-quarante-deux. Dès-lors une nouvelle station a encore été établie parmi les Nègres libres dans les forêts de l'intérieur de la Guiane hollandaise. Quelque réjouissants que soient ces progrès, il est clair qu'une œuvre de cette étendue doit être accompagnée de nombreuses difficultés, soit quant au nombre des ouvriers qu'elle nécessite, d'une année à l'autre, pour compléter les places vacantes, soit que l'on envisage les difficultés intérieures, résultant de l'imperfection et de la corruption humaine, ou enfin les grands frais qu'exigent l'entretien de tant de stations, la construction de nouveaux bâtiments, les voyages de nos missionnaires, l'éducation de leurs enfants, les pensions de retraite, etc., frais qui l'année dernière se montaient à environ L. 280,000 de Suisse, quoique plusieurs de nos stations puissent fournir elles-mêmes à leur entretien par le moyen des métiers

Digitized by Google

qui y sont établis au profit de la Mission. Cependant, malgré les recettes considérables, il reste un déficit d'environ L. 80,000.

Nos faibles ressources seraient bientôt épuisées par toutes ces difficultés, si le Sauveur ne venait à notre secours en nous donnant des preuves éclatantes de sa gracieuse assistance. Ce qui contribue particulièrement à ranimer notre courage, c'est l'intérêt cordial et la sympathie que des frères de diverses dénominations témoignent pour cette œuvre. Certainement, après notre confiance en Dieu, il n'y a rien qui puisse autant nous encourager à continuer l'œuvre qu'il a daigné nous confier, que de savoir que tous les enfants de Dieu regardent la cause des Missions et l'avancement du règne du Seigneur comme une cause commune, et qu'ils se font un devoir de la soutenir par leurs prières et par tous les moyens que Dieu met entre leurs mains. Mais c'est d'une manière plus spéciale encore que nous adressons aux donnateurs des sommes indiquées dans la liste ci-dessus, l'expression de notre vive gratitude et de la joie que leur coopération excite en nous ; qu'ils veuillent nous continuer leur intérêt et leur bienveillance, et prier avec nous le Seigneur qu'il nous accorde de plus en plus la grâce de pouvoir contribuer pour notre part et selon nos faibles moyens à l'avancement de cette grande cause commune, afin que la lumière de son Evangile se répande sur toute la terre et dissipe les ténèbres de l'ombre de la mort qui en couvrent encore une grande partie.

Les dons des amis des Missions des Frères seront reçus avec reconnaissance, aux adresses des années dernières, c'est-à-dire :

chez M. B. Garve, quai de la fontaine, n° 2, à Nismes, et
» les directeurs de l'institut de Montmirail près Neuchâtel.

En outre des 242 ouvriers évangéliques au service des missions dont nous avons parlé plus haut, l'Eglise des Frères compte encore 92 personnes employées à l'œuvre de l'évangélisation parmi les peuples chrétiens, indépendamment de la diaconie des missions, dont 33 en Allemagne, 17 en Suisse et en France, 15 en Danemark, Suède et Norvège, 27 en Russie et en Pologne.

Dans ce nombre ne sont pas comptés les lecteurs de l'Ecriture sainte en Irlande.

Digitized by Google

SERMON

A L'OCCASION DES FÊTES DE SEPTEMBRE, SUR LE TEXTE :

Mon bien-aimé est à moi, et je suis à Lui. Cant. 2, 16.

Mes frères, notre Sauveur est le Bien-Aimé, l'Epoux de l'Eglise; et l'Eglise est son Epouse fidèle, sa Bien-Aimée : ils se sont unis par des fiançailles ineffables le jour que Jésus mourut pour elle sur la croix ; car en ce jour-là il donna son sang pour la rançon de l'Eglise, et il acquit sur elle les droits d'un mari. Toute ame d'homme est destinée à devenir une Epouse du Seigneur Jésus; car il est mort pour chacun de nous en particulier ; toute ame d'homme est donc tenue de se soumettre à Lui comme à son légitime Epoux. Toutefois le doux Jésus ne veut pas user de ses droits avec violence ; il nous demande notre cœur, notre amour, et non pas une soumission forcée ; car il veut avant tout que son Epouse soit heureuse, puisqu'il l'aime d'un amour sans bornes. Mais une ame qui l'a contemplé dans sa forme souffrante et qui a vu tout ce qu'il a enduré pour elle, ne peut manquer d'être touchée et naturellement disposée à l'aimer et à se donner à Lui. Il est vrai que cette disposition seule ne peut pas suffire au Sauveur; il faut qu'on se donne à Lui en effet, en esprit et en vérité; parce qu'il ne veut pas seulement posséder son Epouse en espérance, mais en réalité.

C'est pourquoi il s'avance encore le premier jusqu'à elle ; non content d'avoir livré sa vie pour elle, il vient encore se livrer à elle-même, afin qu'à son tour elle se livre à Lui. C'est ce mariage spirituel qui s'accomplit dans la communion de la Sainte-Cène, où le Sauveur se donne à son Eglise et à toute ame qui l'aime, pour les faire vivre éternellement de sa vie. Dans ce mystérieux repas, toute fidèle Epouse du Seigneur se donne aussi à lui comme à son unique Epoux. Elle lui rend amour pour amour; et en se nourrissant de sa chair et de son sang

Digitized by Google

elle devient avec Lui, un même esprit pour le temps et pour l'éternité. C'est alors qu'elle jouit des douceurs de la communion du Sauveur et qu'elle peut dire en vérité : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à Lui.* Le Cantique des cantiques d'où cette parole est tirée, exprime précisément les jouissances de cette sainte union. Le Sauveur et l'Epouse y célèbrent ensemble leurs célestes plaisirs, les mystères de leur intimité sacrée. Ce Cantique est leur chant nuptial ; c'est leur hymne d'amour.

Prêtons l'oreille à leurs divins accords, mes très-chers frères ; et prions le Saint-Esprit qu'il daigne nous les faire comprendre, afin que nous puissions participer aussi à la joie de l'Epoux et au bonheur de l'Epouse. Amen.

D'après le divin Cantique le Sauveur est tellement occupé de son Epouse, c'est-à-dire de son Eglise et de toute ame qui le reçoit pour son Epoux, qu'il semble avoir tout oublié pour elle, et que rien n'est à ses yeux digne d'attention comme elle. On voit qu'il a réalisé, comme le dit Saint-Paul, cette parole de l'Ecriture : l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et les deux seront une seule chair. Oui, c'est là ce que le Sauveur a fait pour son Epouse. Il a quitté la gloire des Cieux et la maison de son Père pour venir s'unir à elle, en participant comme elle à toutes les infirmités de la nature humaine, afin de pouvoir lui communiquer toutes les vertus de sa nature divine ; et il habite continuellement avec elle afin de la rendre heureuse.

Déjà dans le sein du Père il pensait à son bonheur ; et dès le jour qu'il parut sur la terre sous la forme d'un homme, il n'eut d'autre souci que celui de la délivrer de sa misère et de la combler de joie et de félicité pour toujours. Il avait à vaincre une foule d'obstacles, dont un seul aurait suffi pour arrêter tout autre que Lui, et il les a tous vaincus ; mais à quels travaux, à quels tourments, à quels douloureux sacrifices n'a-t-il pas dû se soumettre pour cela !..... Il fallait soustraire son Epouse à la condamnation de la loi, satisfaire pour elle la justice de Dieu, rompre les liens du péché qui la retenaient captive,

Digitized by Google

l'affranchir de la puissance des ténèbres, lui rendre la force de faire la volonté de Dieu et lui donner les lumières nécessaires pour la connaître. En un mot, il fallait tout faire pour elle. Et vous savez, mes frères, avec quel zèle, quel empressement et quel amour il s'est soumis à tout ce qu'une pareille tâche exigeait de Lui. Offrir son corps en sacrifice d'expiation pour elle, renoncer à la vie pour la sauver de la mort; combattre la puissance des ténèbres et mourir pour en triompher, répandre sur elle son Esprit de lumière et d'intelligence, et enfin lui léguer à jamais sa chair et son sang en nourriture de vie éternelle.... il semble que tout cela n'ait été qu'un plaisir pour Lui, et que rien n'ait coûté à son cœur généreux. Et après tant de bienfaits, il fallait encore vaincre la résistance de cette Epouse légère qui le repoussait et qui semblait avoir fait un accord avec le Prince du mal pour travailler à sa propre perdition, en fuyant son Bienfaiteur. Car vous savez, mes frères, combien nous résistons à la grâce du Sauveur et avec quelle indifférence nous recevons quelque fois le message du salut qui nous est annoncé de sa part. Mais il ne s'est pas lassé, notre céleste Epoux, en travaillant à nous rendre heureux; son amour est infatigable en notre faveur. Il s'approche encore de nous pour nous attirer à Lui par les plus magnifiques promesses. C'est ici que le Cantique de Salomon nous représente tout l'amour dont le cœur de Jésus brûle pour son Epouse. Ce doux Jésus lui prodigue les termes les plus tendres, il lui offre les jouissances les plus ineffables. Et aussi n'est ce pas toujours en vain; car l'Epouse à laquelle il s'adresse dans ce Cantique est une ame docile, qui a compris son amour, écouté sa voix, obéi à ses invitations. Elle est tout animée de son Esprit, et elle Lui parle avec une tendresse toute semblable à la sienne. C'est pour cela que nul ne comprend leur langage, sinon ceux qui ont reçu le même Esprit, qui sont entrés avec Jésus dans les mêmes relations, qui sont devenus eux mêmes des Epouses du Sauveur. Une telle ame est si chère à son céleste Epoux qu'il l'appelle sa Bien-Aimée; il la trouve si belle qu'il ne peut se lasser de la con-

Digitized by Google

templer, et qu'il ne se plaît que dans sa compagnie. Il aime à respirer le parfum de ses prières, et l'encens de son témoignage. Il admire la parure de ses bonnes œuvres et l'ornement de ses vertus. Il daigne célébrer sa beauté en la comparant à tout ce qu'il y a dans la nature de plus gracieux et de plus noble, de plus doux et de plus fort, de plus humble et de plus majestueux. Et il lui promet d'augmenter encore sa magnificence en la parant de bonnes œuvres et de vertus nouvelles.

Cette ame à son tour entraînée par l'amour que lui témoigne Jésus, et par les faveurs qu'il lui accorde dans ses mystérieuses communications, ne peut plus se plaire qu'avec Lui et ne sait plus rien chercher que Lui. La bonne odeur de Christ est pour elle un air vital qu'elle ne peut se lasser de respirer, et dont elle ne peut se passer; elle préfère son amour aux choses les plus désirables de la terre, parce qu'en Lui elle trouve la sagesse des saints, la science des parfaits, la force de la vie, la joie du cœur et une allégresse continuelle. Elle se réjouit d'être admise dans l'intimité de son Sauveur, et si elle chante, c'est pour célébrer son amour et les divins plaisirs de sa communion. Jésus est son Bien-Aimé, elle n'en connaît point d'autre; et elle le trouve si aimable, que « les hommes droits, dit elle, ne peuvent pas manquer de l'aimer. » C'est aussi ce que nous enseigne le Sauveur, mes frères: « Quiconque, dit-il, veut faire la volonté de Dieu connaîtra si ma doctrine est de Dieu, ou si je parle de mon chef. » Et à ceux qui le rejettent, tout en se vantant d'avoir Dieu pour Père, il dit: « Si Dieu était votre Père, vous m'aimeriez sans doute, parce que je suis issu de Dieu, et que je viens de sa part; car je ne suis pas venu de moi-même, mais c'est Lui qui m'a envoyé. Pourquoi ne comprenez vous pas mon langage? Celui qui est de Dieu, écoute les paroles de Dieu; c'est pourquoi vous ne les écoutez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu. » Ce sont là des déclarations bien sérieuses, mes frères, et il importe que chacun de nous s'applique à les considérer. C'est en vain qu'on voudrait garder une bonne opinion de soi-même, se vanter de savoir bien sa religion, étaler aux

Digitized by Google

yeux des hommes les vertus qu'on pense avoir, et les bonnes œuvres qu'on a cru faire. Si le Sauveur n'est pas l'ami de votre cœur, le conseiller de vos ames, la lumière de votre esprit et le directeur de votre vie, vous ne savez encore rien comme il faut savoir, vous n'avez encore rien fait selon la règle, et vous n'êtes pas de vraies épouses de l'Agneau; par conséquent vous n'avez aucune part avec Lui.

Voyez d'ailleurs quels sont vos rapports avec le monde. Si vous êtes en paix avec lui et qu'il vous reconnaisse pour siens, vous n'êtes pas à Jésus; car Jésus a été haï du monde. Si vous ne portez pas l'ignominie du Sauveur, comment seriez-vous les épouses du Sauveur? si son nom ne paraît pas sur vos fronts, comment serait-il dans votre cœur? L'ame qui s'est unie à Lui pour Lui appartenir à jamais et pour vivre de sa vie, ne peut manquer d'être flétrie par les superbes ennemis de sa croix. Elle confesse elle-même qu'elle est « devenue noire comme les tentes de Kédar, parce que le soleil a donné sur elle; » sa beauté propre a disparu, et sa laideur lui a été révélée aux rayons lumineux du Soleil de Justice. Quand les plaies du Sauveur brillent sur nous, nos péchés paraissent à nos yeux, et nous ne voyons plus, rien de beau en nous. Mais de plus, l'ame sur laquelle Jésus a fait luire sa splendeur a pris, même aux yeux du monde, un air étrange et tout nouveau; les mêmes hommes qui l'aimaient autrefois la voient maintenant couverte de souillures et livrée à toute sorte de vices; et au lieu de leurs hommages, elle reçoit leur mépris et leurs mauvais traitements. « Les enfants de ma mère se sont irrités contre moi, dit-elle; ils m'ont battue et blessée, et ils ont ôté mon voile de dessus moi. » Néanmoins elle continue à rechercher le Sauveur, son Bien-Aimé; rien ne peut la détacher de Lui; elle court après Lui pour Lui demander où il demeure, afin d'aller habiter sous sa tente, parce qu'elle craint de s'égarer et de devenir errante et malheureuse, loin de sa communion. Aussi Jésus, qui l'aime avec tant d'ardeur et qui ne soupire qu'après elle, s'empresse-t-il de lui donner toutes les instructions nécessaires pour qu'elle ne perde point la trace de ses pas.

Digitized by Google

Il la prend même par la main et la conduit dans les secrètes retraites de son amour, à la source des plus ineffables délices. Il fait flotter sur elle son étendard qui est *Amour*, afin de Lui témoigner combien elle lui est chère, combien il a de plaisir à la voir auprès de Lui, et combien son bonheur lui tient à cœur. L'ame ainsi favorisée de son céleste Epoux se consacre à Lui tout de nouveau; elle se livre à Lui par un amour sans bornes, elle s'abandonne entre ses bras, et ne désire plus que de reposer en paix dans son sein, comme un enfant dans le sein de sa mère. C'est là ce que Jésus nous demande, mes très-chers frères; il est au terme de ses vœux, quand une ame se remet ainsi entièrement à Lui; renonçant à tout absolument pour se donner à Lui; se déchargeant sur Lui de tout souci quelconque, soit pour les soins du corps, soit pour les soins de l'ame; et n'ayant plus de volonté, de vie et de forces que celles dont Jésus lui fait part.

C'est alors qu'il peut librement accomplir tous ses desseins de grâce envers elle; c'est alors qu'il peut à son aise déployer en sa faveur tous les trésors de sa sagesse, de sa puissance et de son amour. Et il ne manque pas de le faire. Désormais rien ne pourra jamais altérer le paisible bonheur dont cette ame jouit dans son sein; car il a toujours l'œil ouvert et le bras étendu pour éloigner tout ce qui pourrait lui nuire ou seulement troubler son repos. Dans cette heureuse situation, l'ame peut facilement, il est vrai, se laisser aller au relâchement, à la paresse, au sommeil; mais cela n'arrive que lorsqu'une sécurité charnelle vient remplacer dans son cœur la confiance enfantine qui l'avait d'abord animée. Et son Epoux ne l'abandonne pas à un état si fâcheux; il est trop fidèle pour ne pas la réveiller et la punir même s'il le faut, pour lui faire sentir son péché. Quelquefois il s'éloigne d'elle un instant, comme pour lui faire goûter la différence qu'il y a entre la chair et l'esprit, entre la superstition et la foi, entre l'imagination et l'amour. Alors, livrée à elle même, son isolement l'épouvante, et elle a bientôt compris qu'en Jésus tout est paix, bonheur et sécurité,

Digitized by Google

mais aussi tout vie, énergie, et vigilance. Elle soupire après Lui de nouveau; elle le prie, elle l'appelle avec angoisse; et il revient à elle rapide et joyeux, l'appelant à son tour et l'invitant à jouir des délices de sa communion. Il lui présente tous les fruits de la saison fertile et féconde du salut, maintenant que la saison morte et stérile est passée pour elle. Leur amour mutuel est plus fort que jamais; et qui dira les célestes plaisirs dont ils jouissent ensemble, dans ce renouvellement de leur union ?.... L'épouse ravie n'a plus de paroles pour les exprimer; «car, dit-elle, je me pâme d'amour. Qu'il me baise des baisers de sa bouche, que sa main gauche soit sous ma tête, et que sa droite m'embrasse.» Et l'Epoux lui dit: «Mets-moi comme un cachet sur ton cœur, comme un cachet sur ton bras.» L'amour est fort comme la mort, et la jalousie dure comme le sépulcre; leurs embrassements sont des embrassements de feu et une flamme très-véhémente.

Voilà, mes très-chers frères, quelques uns des ineffables mystères qui se passent entre le Sauveur et l'ame qui s'est donnée à Lui, pour être son épouse. Ces choses sont racontées entre mille autres semblables dans le Cantique d'où notre texte est tiré; et ceux qui en ont fait l'expérience peuvent seuls le comprendre; ils peuvent aussi certifier que tout cela se passe en réalité sur la terre, de la même manière que je l'ai exprimé, d'après la parole de Dieu. L'ame qui est ainsi favorisée de son Sauveur peut donc à juste titre rendre témoignage à leur mutuel amour, en disant: *Mon bien-aimé est à moi et je suis à Lui.* Mais pourquoi maintenant tous les Chrétiens ne peuvent-ils pas tenir ce langage? pourquoi n'ont-ils pas tous le bonheur de jouir ainsi de leur Sauveur et de toutes les grâces qu'il offre à ses enfants? Ah, mes frères, si nous examinons avec soin notre méchant cœur, nous verrons que la faute en est à nous et non pas au Sauveur, puisqu'il a tout arrangé pour que nous ayons tous une part aux fruits de sa mort et de sa résurrection.

Sa table est même aujourd'hui dressée devant nous, pour nous communiquer toutes Ses grâces. Il nous invite au banquet

Digitized by Google

de ses noces, en nous priant de le recevoir comme notre Epoux et de Lui donner nos cœurs comme des épouses fidèles. Il nous rappelle l'œuvre d'amour qu'il a accomplie en notre faveur, quand il a livré son corps pour être crucifié à notre place; et il nous offre maintenant sa chair et son sang pour notre nourriture spirituelle, afin qu'en y participant dans la foi, nous nous unissions à Lui pour vivre de sa vie, pour jouir des douceurs de sa communion, et pour être un même esprit avec Lui dès ce jour et éternellement. — Veuillez donc y réfléchir, mes très-chèrs frères; et avant d'y participer, voyez s'il n'y a rien dans vos cœurs qui repousse le Sauveur et qui l'empêche de communier avec vous; car alors le bon effet du sacrement serait détruit pour vous, et vous seriez punis pour l'avoir profané. Pour célébrer la Sainte-Cène avec fruit et d'une manière convenable, il faut se livrer sans réserve au Sauveur, et Lui montrer le fond de son cœur sans Lui rien cacher. C'est Lui qui lave nos souillures et qui nous sanctifie entièrement dans ses plaies. Mais il faut les Lui livrer, ces souillures elles-mêmes, ainsi que tout ce qui est en nous. En un mot, pour communier avec Lui il faut pouvoir dire, comme l'Epouse:

Mon Dieu s'est fait mon Grand-Ami,
Lui tout à moi, moi tout à Lui.

Sans cela, en s'approchant de la table sacrée on ne peut qu'attirer sur soi les jugements de ce Dieu Très-Haut dont on ne s'approche jamais en vain. Il est un feu consumant pour tout homme qui n'est pas droit de cœur devant Lui, et qui ose faire semblant de s'unir à Lui, tout en méprisant son alliance de grâce. Mais, il est une source de vie et d'amour éternel pour l'ame pécheresse qui vient réclamer sa miséricorde en Lui découvrant toute sa misère, et en confessant ses péchés au pied de sa croix sanglante. Cette ame est admise à son festin spirituel; elle devient l'épouse du Sauveur; elle peut jouir de son amour et le contempler dans sa magnificence. Alors, ravie d'amour et d'admiration pour son Epoux céleste, elle s'écrie:

Digitized by Google

Jésus, que ta forme sanglante
Soit, dans tout ce que j'entreprends,
A mes yeux vivement présente;
Que sa beauté charme mes sens.
Beauté qui plait seule à mon âme,
Beauté digne de tout amour,
Beauté pour qui brûle ma flamme,
Accompagne-moi nuit et jour!

Amen.

DISCOURS

PRONONCÉ A MONTMIRAIL A L'OCCASION DES FUNÉRAILLES DU BIENHEUREUX FRÈRE RODOLFE SCHIPPANG, DÉCÉDÉ LE 20 MAI 1841 (JOUR DE L'ASCENSION), SUIVI DE SA BIOGRAPHIE.

TEXTE DE CE JOUR: *Qui condamnera? Christ est celui qui est mort, et qui de plus est ressuscité, qui est assis à la droite de Dieu et qui intercède même pour nous* Rom. 8, 34.

Mon doux Sauveur;
Toi, du pécheur
L'intercesseur fidèle,
Fais parler en ma faveur
Ta grace éternelle.

Il y a deux jours que nous nous sommes réjouis dans nos cœurs de ce que le Sauveur après avoir accompli l'œuvre de notre rédemption est entré dans le ciel pour nous préparer une place dans les demeures éternelles. — Une joie céleste pénétrait nos cœurs en ce jour de fête, qui nous rappelait que l'œuvre de notre réconciliation avec Dieu était accomplie. « Qui condamnera maintenant? » pouvions nous dire; Christ est celui qui est

Digitized by Google

mort et qui de plus est ressuscité, qui est assis à la droite de Dieu et qui intercède même pour nous. — Le Seigneur nous adressait cette vérité consolante que celui qui se repose en Christ comme en son Rédempteur ne sera jamais abandonné dans ce monde, et ce bon berger nous donnait une preuve de Sa grande fidélité à tenir sa promesse, *que celui qui croit en Lui a la vie éternelle,* en appelant une de ses brebis rachetées à quitter cette vie de misères pour aller se reposer de ses travaux dans Son sein.

Notre bien-heureux frère Rodolfe Schippang, après avoir combattu le bon combat de la foi a été reçu dans la cité du Dieu vivant, dans la Jérusalem céleste, et s'est joint aux esprits des justes qui sont parvenus à la perfection. — Lorsque le Seigneur retire à Lui l'un de ses serviteurs, Il nous adresse par là des avertissements, qui, bien reçus de nous, peuvent porter des fruits pour la vie éternelle, pour ce bonheur ineffable, dont nous serons rendus participants si nous demeurons fidèles jusqu'à la fin.

Maintenant que nous allons déposer en terre la dépouille mortelle de notre bienheureux frère Schippang, nous nous demandons, quels sont les sentiments avec lesquels nous l'accompagnerons...... Nous aurions aimé voir plus long-temps notre frère au milieu de nous; mais en pensant à son état de faiblesse et à ses souffrances, nous nous réjouissons du sort bienheureux dont il jouit, maintenant qu'il est délivré des peines de cette vie et qu'il contemple son Sauveur face à face dans une joie éternelle. A cette pensée nous nous adresserons cette question importante : « Mon sort sera-t-il semblable au sien? Le Sauveur a-t-il commencé en moi sa bonne œuvre; pourra-t-il l'achever? Ma paresse, mon infidélité ne Lui préparent-elles pas des obstacles qui seront peut-être insurmontables? Celui qui par notre Seigneur Jésus-Christ a donné la victoire à notre frère Schippang ainsi qu'à tant d'ames rachetées, me donnera-t-Il de même une part à cet héritage des Saints? »

Digitized by Google

L'amour l'ayant fait descendre
Vers nous pour souffrir la mort,
Pourrai-je ne pas me rendre
Tout à Lui d'ame et de corps?

L'apôtre nous dit: « *L'aiguillon de la mort c'est le péché.* » Nous sommes obligés de confesser, que tant que nous aimons le péché et que nous en sommes esclaves, nous ne pouvons penser qu'en frémissant à la mort et au tombeau. Aussi longtemps que nous cheminerons ici-bas nous pourrons avoir devant les hommes l'apparence de la piété et de la perfection tout en aimant intérieurement le péché; mais à la fin de notre vie, toute illusion sera dissipée et nous moissonnerons ce que nous aurons semé. Si nous n'avons que l'apparence d'appartenir au Seigneur, notre mort ne sera point précieuse à Ses yeux et la vie éternelle ne sera pas notre partage; si, au contraire, nous avons reçu la grâce d'être délivrés du péché, si nous avons été lavés de nos iniquités par le sang de Jésus-Christ, et que nous restions dans cet état de pécheur reçu en grâce; nous savons que quoique nous soyons pauvres et misérables, nous trouverons en notre Sauveur un consolateur incomparable, qui déjà nous soutient dans le combat et nous donne la force de résister jusqu'au sang en combattant contre le péché. Quand notre cœur se trouve dans cette heureuse disposition, nous pouvons dire: *Qui condamnera? Christ est celui qui est mort et qui de plus est ressuscité, qui est assis à la droite de Dieu et qui intercède même pour nous.* Nous osons alors espérer qu'Il nous aidera dans notre dernier combat, en nous adressant cette parole consolante: *Tu as combattu le bon combat, tu as achevé ta course, tu as gardé la foi; au reste la couronne de justice t'est réservée et le Seigneur juste juge te la donnera en ce jour-là;* nous Lui repondrons: *Grâces à Dieu qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ!*

Rappellons nous aujourd'hui notre vocation céleste, rappellons nous aussi que nous qui avons reçu le Seigneur Jésus-Christ

Digitized by Google

nous devons marcher selon Lui avec fidélité jusqu'à notre fin. C'est ainsi seulement que nous pouvons élever nos regards avec joie vers la montagne de la Sion céleste et nous réjouir d'avance de ce bonheur qui nous attend pour l'éternité.

Notre bienheureux frère Schippang s'était voué de tout son cœur au service de son divin maître. Durant quatorze années il l'a fidèlement servi de différentes manières. Nous connaissons sa probité, sa fidèle activité, la clarté de ses vues dans le chemin que le Seigneur a tracé à Son Eglise des Frères ; sa bonne volonté à se dévouer pour sa vocation autant que ses forces le lui permettaient ; cependant lorsque sur son lit de mort il jettait un regard en arrière sur sa vie passée, il ne pouvait se glorifier qu'en la miséricorde de son Sauveur, qui l'avait racheté par son précieux sang pour en faire Son bien propre.

Nous pouvons donc le féliciter d'avoir atteint le but de sa foi.

Que le Sauveur console les deux sœurs du frère défunt et qu'Il leur donne ainsi qu'à nous tous, *de ceindre les reins de notre esprit, en attendant avec une parfaite espérance la grâce qui nous est présentée, pour le temps de la manifestation de Jésus-Christ* (1. Pierre 1, 13.).

BIOGRAPHIE.

Notre bien-heureux frère n'ayant écrit que le commencement de sa biographie, nous y suppléons par les détails que nous avons trouvés dans ses papiers, soit à l'égard des circonstances extérieures de sa vie, soit à l'égard des expériences par lesquelles le Sauveur l'a fait passer.

« Je suis né à Niesky le 27 août 1801. A l'âge de huit ans je perdis ma mère ; mon père s'étant remarié, on me plaça dans l'institut des jeunes garçons, qui était alors dans la maison des frères de cette Eglise. Dès mon enfance le Sauveur m'a poursuivi et a cherché à m'attirer à Lui par son amour infini ; Il parvint en 1812 à opérer en moi et dans l'un de mes camarades un tel réveil, que par sa grâce toute-puissante, l'impression n'en a

Digitized by Google

jamais été entièrement effacée. Dans la même année je fus exposé à un grand danger, dont le Seigneur me garantit. Comme je jouais avec des jeunes gens de mon âge, il nous prit fantaisie de passer, en courant à l'envi les uns des autres, entre les ailes d'un moulin à vent qui se mouvait avec lenteur. L'une de ces ailes m'atteignit à la tête et me jeta par terre; quoique tout étourdi par la violence du coup, la crainte que j'eus d'en recevoir un plus rude encore me donna la force de me trainer à quelques pas de là pour l'éviter.

» Pendant un voyage que mon père faisait en 1813 pour les affaires de son commerce, il fut attaqué de la fièvre nerveuse que la guerre avait amenée dans les contrées qu'il parcourait, et il en mourut le 26 novembre. C'est ainsi que nous devînmes, mes trois sœurs et moi, orphelins de bonne heure; mais le Sauveur qui est le père des orphelins ne nous a laissé manquer de rien.

» Au mois de mars 1814 j'entrai en apprentissage chez mon oncle Gottlieb Reichel, qui était boulanger à Hernhout. — Le 1 juillet 1815 je fus admis pour la première fois à participer à la Sainte-Cène. Mais auparavant je fis une expérience qui jusque-là m'avait été inconnue; c'est que le Sauveur exauce les prières qu'on Lui adresse avec confiance. Je Lui demandai de diriger les membres de la Conférence qui délibéraient sur mon admission, afin que cette grâce me fût accordée le jour même; et ce fut en effet ce qui arriva, à mon grand contentement.

» Les années de mon adolescence se passèrent en général dans une heureuse simplicité de cœur. Il me souvient que je croyais ne pas obtenir de réussite dans mes occupations du lendemain, quand la veille en me couchant, j'avais négligé de demander au Sauveur le pardon de mes fautes de la journée. L'expérience que j'en faisais communément, me confirmait dans cette croyance, lorsque par ma légèreté je négligeais l'accomplissement de mes devoirs. Malheureusement de mauvaises compagnies et la lecture de romans me privèrent de ces relations enfantines avec le Sauveur, en sorte que je dois envisager comme perdues

Digitized by Google

ces années de ma jeunesse qui se sont écoulées dans des amusements mondains.

» En 1820 je me rendis à Kleinwelke pour y travailler de ma profession ; mais un voyage que j'avais fait auparavant à Neusalz, et dans lequel la fatigue m'avait excessivement éprouvé, m'en rendit l'exercice pénible. A Kleinwelke, le Sauveur fidèle et toujours infatigable dans la recherche de ses brebis égarées, réussit à me ramener à Lui et à me faire réfléchir sur l'état de mon cœur ; il bénit à cet effet tout particulièrement les prédications du frère Stangard.

» En octobre 1824 j'allai à Gnadau pour y apprendre l'état de pâtissier. Le Sauveur me prit à son école et m'y donna maintes bonnes leçons qui détachèrent mon cœur de plus en plus des choses terrestres. Mes parents de Gnadau me témoignaient une grande amitié ; je jouissais aussi de celle du frère Ouvrier et d'autres amis avec lesquels j'ai passé d'heureux moments dans le sentiment de la proximité de notre Ami invisible.

» Je reçus en 1825 la vocation d'instituteur à Neudietendorf, et je l'acceptai en me confiant dans le secours du Seigneur, sachant bien qu'une tâche pénible m'attendait. Je me sentis fortement découragé en apprenant à mon arrivée à Neudietendorf que mon prédécesseur était non seulement un homme de lettres, mais encore un frère doué de talents qu'il avait le précieux don d'employer avec fidélité. Cependant je mis la main à l'œuvre en priant le Sauveur de me conduire, de m'assister et d'être le réparateur de mes brèches ; il m'a exaucé en me secourant puissament ; ma poitrine était quelquefois éprouvée au point qu'il me paraissait impossible de pouvoir continuer à tenir mon école, mais le Sauveur réparait journellement mes forces ; en m'aidant dans mon incapacité il subvenait constamment à mes besoins. Gloire Lui en soit rendue ! Oh, que n'ai-je toujours eu un cœur pour l'aimer comme il le mérite !

» Les fêtes de la Pentecôte de l'an 1828 m'ont laissé des souvenirs ineffaçables ; l'Eglise de Neudietendorf n'oubliera pas non plus ces jours bénis ! Oh ! que mon cœur de glace fut amolli

Digitized by Google

par le souffle de l'Esprit qui se fit sentir si fortement à l'occasion des discours que prononça dans cette église le bienheureux frère d'Albertini! je ne pouvais, en l'entendant, retenir les larmes d'amour qui s'échappaient de mes yeux. La doctrine de la croix, des plaies et du sang de Jésus, exposée avec cordialité et simplicité par ce frère, fut le moyen efficace dont le Sauveur se servit pour échauffer les cœurs et les bénir.

» Au mois de février 1831 je fus appelé à desservir la société des frères de Brême et des environs; comme j'avais choisile Sauveur pour mon unique directeur, en Lui vouant tout mon être et en le priant de détourner toute vocation qui ne viendrait pas de Lui, il ne me fut pas possible de refuser celle qui m'était offerte. »

Voici comment notre bienheureux frère s'exprime à cet égard dans son journal:

» Je suis dans l'angoisse au sujet des assemblées que j'aurai à présider. Jusqu'à présent, hélas! j'ai trop recherché ma gloire dans ces choses-là, et le Sauveur a trouvé à propos de m'humilier en empêchant qu'elles allassent selon mes désirs. Mon cœur orgueilleux continuera à désirer les honneurs du monde, si par Ton esprit, ô mon Dieu! Tu ne purifies mon cœur, si tu ne m'accordes la grâce de t'aimer ardemment et d'aimer mes frères et mes sœurs.

» Oh! que mon amour a besoin d'être épuré, de passer par le creuset! O mon cher Sauveur, prends donc mon cœur, je Te l'abandonne sans réserve, détruis en lui par Ton Esprit, l'amour du monde, l'égoïsme, la crainte des hommes et une fausse complaisance pour eux; purifie-le de tout péché. Que me reste-t-il à faire en repassant les cinq années de mon service à l'école de Neudietendorf, sinon à rendre grâces pour les preuves innombrables de l'amour de mon Dieu et pour tous les témoignages qu'ils m'a donnés de son assistance? Mais aussi, combien ce temps n'a-t-il pas été souvent pénible pour moi! Jours d'angoisse et de lamentations, jours de douleur, où j'étais oppressé par les souffrances du corps et de l'ame! O mon fidèle Conducteur à travers cette vallée de

Digitized by Google

larmes, Tu as été obligé de me faire passer par de telles voies; fais du moins que les fruits de l'épreuve soient visibles à Ton honneur; aie pitié de moi et accorde moi la grâce de regarder dans l'avenir en me souvenant de tes délivrances. »

Dans une lettre adressée à l'un de ses amis en 1834, il s'exprime de la manière suivante sur son service: « C'est par obéissance que je suis entré dans le service de la Diaspora; j'y ai passé des heures de crainte et de tremblement me sentant dépourvu des dons nécessaires pour cette vocation. Maintenant l'horison s'est éclairci, il est vrai; l'expérience du secours du Sauveur, plus d'usage du monde et l'amélioration de ma santé ont rendu mon service moins pénible; en sorte qu'il y a des temps où je puis m'apercevoir que je ne sers pas comme serviteur mais comme fils de la maison; le Sauveur seul sait quand viendra pour moi le temps d'une parfaite soumission filiale dans le service de son sanctuaire, dans la position où je me trouve actuellement, ou parmi les nations païennes, ou dans l'Eglise même, ou enfin dans l'éternité, s'il ne veut pas m'accorder cette grâce ici-bas. Mon ardent désir est de parvenir à ce but, du moins j'ai cette ferme assurance qu'ils viendront ces temps où par grâce j'aurai aussi ma part à la complète rédemption de tout mal. Amène-les bientôt, Seigneur Jésus. Amen! »

Le Sauveur accompagna de sa bénédiction le service de son serviteur à Brême et dans les contrées environnantes; mais il trouva cependant à propos de le transporter dans un autre champ d'activité; en l'appelant à desservir la Diaspora dans la Suisse française. A cette occasion nous rapportons encore ses expressions sur la conduite du Sauveur à son égard:

« Dois-je perdre courage? Je suis en perplexité et pourtant je ne suis pas sans secours et sans confiance; car j'ai fait trop d'expériences de la gracieuse assistance du Sauveur. Selon les apparences je ne suis point devenu meilleur. Je viens d'une ville dans laquelle la bénédiction du Seigneur était avec moi; l'amitié et l'estime que les frères et sœur m'y ont témoignées, en me rendant confus ont pourtant flatté mon amour propre. Il

Digitized by Google

m'est salutaire sans doute que le Sauveur m'ait conduit sur un autre terrain et par de nouveaux sentiers d'humiliation. »

Après avoir pris cordialement congé des frères et sœurs de Brême, il se mit en route pour Montmirail en passant par Neuwied et Bâle, et il arriva au Locle, canton de Neuchâtel en Suisse, le 25 septembre 1835.

Notre bienheureux frère nous fait connaître les expériences qu'il fit dans sa nouvelle position, dans la Suisse française, par ces lignes écrites en 1836 : « J'ai dabord éprouvé beaucoup d'ennui ; les chemins de l'humiliation ne me plaisaient pas, je n'étais pas content, et je murmurais même sur les voies du Seigneur. »

« Cependant la douleur m'ayant forcé à crier au Sauveur, son esprit me montra bientôt que ce changement était pour mon bien et pour le salut de mon ame ; ainsi que j'en avais souvent fait l'expérience, j'ai trouvé de nouveau, à cette occasion, que le cœur oppressé est bien lent à chercher le soulagement auprès du Sauveur, quoiqu'il en sente pourtant le besoin. Il semble se complaire dans ses tourments ; un secret orgueil, appuyé sur un droit imaginaire de mériter un meilleur sort, le retient et l'empêche de chercher humblement sa consolation dans l'amour de Dieu. Ayant sacrifié mes vaines espérances, j'ai demandé pardon au Sauveur, qui m'a consolé et m'a donné de nouvelles forces ; de sorte que je bénis sa conduite graciéuse à mon égard. Je me sens plus de foi et plus d'aversion pour les péchés qui autrefois avaient le plus d'empire sur moi ; et ainsi j'ose espérer que le Père m'attirera de plus en plus à suivre les traces de son Fils. Quant aux progrès dans l'étude de la langue, cela va lentement ; mais je mets ma confiance en Celui qui est tout puissant. Puisse le Sauveur ôter de mon cœur le reste de présomption qui trouble ma confiance en Lui. Je suis confus de l'amour que me témoignent les frères qui me supportent avec beaucoup de patience. — Je suis bien affligé de voir combien il y a de chrétiens dont le christianisme est l'affaire de la tête et non du cœur. O mon ame ! cherche avant tout la communion

avec ton Sauveur, la jouissance du salut, l'attachement au tendre ami des pauvres pécheurs, la conversation du cœur avec Lui non interrompue et *non recherchée:* voilà ce que je préfère à toute science et à toute autre occupation d'œuvres de piété. »

Il fut fidèle dans l'œuvre de sa vocation, adressant continuellement au Sauveur les ames qui lui étaient confiées. Il avait appris à chercher le bien des contrées où Dieu l'avait conduit. Aussi le Sauveur témoignait-il son approbation pour son travail, en bénissant l'activité de son serviteur et en le légitimant aussi bien dans le petit cercle de ses frères et de ses sœurs que parmi les personnes du dehors. Ses méditations, tirant toute leur profondeur et leur force de la bonne Parole de Dieu, ont été en bénédiction à bien des cœurs. Il employait à l'avancement du règne de sonMaître les beaux dons qu'il avait reçus, avec abnégation de lui-même. Son zèle s'est particulièrement montré dans la publication du Journal français de l'Eglise des Frères.

Dans les dernières années de sa vie il était souvent très-abattu par suite de l'état valétudinaire de son corps ; les remèdes, dont il faisait peut-être un trop copieux usage, détruisaient ses forces au lieu de les réparer. Il y avait plus de vérité qu'il ne croyait lui-même, dans ces mots que sa plume traçait au commencement de l'an 1839 : « Je crois qu'il me faudra porter la croix que le Sauveur m'a dispensée, jusqu'au moment où je serai délivré de toute misère ; et ce moment est peut-être plus proche que je ne pense. »

Il écrivit au mois de janvier 1840 : « Voilà une nouvelle année ! Je ne sais trop que dire en portant mes regards sur l'avenir. Seigneur, aie pitié de moi ! ne permets pas que je sois rendu confus dans l'attente de ton secours. C'est à toi que je remets ma carrière ainsi que l'œuvre à laquelle tu m'as appelé. Je suis sans aucune force ; il faut que tu fasses de grandes choses en ma faveur, si je dois continuer à travailler ici. Ah, viens à mon secours ! Soigne toi-même les ames que tu m'as confiées, et fais règner parmi nous l'amour fraternel, Amen ! — Cher Sauveur, montre-toi puissant dans notre infirmité. Tu m'as fait

Digitized by Google

du bien, je t'en bénis; mais je ne me sens pas propre à l'œuvre où je suis employé. N'as-tu pas un autre emploi pour moi? Ah! donne-moi de ne rien vouloir que ce qui est conforme à ta volonté, et dirige mes pas jusqu'au repos dans tes bras. Il ne me reste qu'à continuer en faiblesse; les frères m'y encouragent, et je veux bien faire ce qui m'est possible. — Je suis un chétif ouvrier, il ne me faut pas beaucoup d'ouvrage. »

En avril il éprouva plusieurs fois un grand désir de déloger; et pendant que sa tente mortelle déchoyait, il jouissait de bien des regards de grâce de la part du Sauveur qui fortifiait l'homme intérieur. Déjà pendant l'été de 1840, il fut atteint à Montmirail d'une violente maladie, dont il releva néanmoins dans le courant du mois de septembre. Mais le 3 décembre il écrivit à un frère: « J'ai eu ces jours des vomissements, et je crains que ma maladie ne finisse par un squirre dans l'estomac. Si le Sauveur trouve bon de me conduire par un chemin pénible, qu'il me donne les forces nécessaires pour souffrir patiemment; voilà ce que je lui demande, et tu m'aideras volontiers à lui demander cette grâce. Je me sens on ne peut plus pauvre et misérable, mais je sais aussi qu'il ne rejette aucun pauvre pécheur qui implore sa grâce. »

Pendant cet hiver de 1841, il se sentait intérieurement très-éprouvé, et cet état de faiblesse allant en augmentant dans le mois de mars, il témoigna le désir de se rendre dans un climat plus tempéré que celui où il se trouvait. Le 30 mars, notre bienheureux frère arriva ici à Montmirail, et l'on vit bientôt que les parties intérieures de son corps étaient sérieusement attaquées. Le médecin parvint par ses soins fidèles et avec l'aide du Seigneur à arrêter les progrès de l'hydropisie qui s'était déclarée très-rapidement; mais on s'aperçut alors que la masse du sang se trouvait dans un état de décomposition. — Le malade souffrait beaucoup d'oppression et d'Insomnie; mais il supportait cela avec patience, en témoignant souvent que le Sauveur le fortifiait et lui donnait d'être résigné à ses voies. Dans les dernières semaines il s'affai-

blissait de plus en plus, et dès le commencement de mai on vit clairement que cette maladie devait le conduire dans l'éternité. Il le reconnut lui-même et s'occupa de régler ses affaires. Il nous témoigna la joie et la reconnaissance que lui causaient les visites de plusieurs frères de sa Diaspora; il parlait aussi souvent avec attendrissement des soins fidèles que lui rendait particulièrement une sœur de Montécheroux. Le 10 mai, la bénédiction du Seigneur et de son Eglise lui fut donnée pour le décès, comme il l'avait désiré; et le matin de la fête de l'Ascension le Sauveur appela dans les demeures de l'éternelle paix son serviteur, qui ne mettait sa confiance qu'en ses mérites sanglants. La parole de ce jour était: « Les sacrificateurs qui ont soigneusement administré ce qu'il fallait faire dans mon sanctuaire, entreront dans mon sanctuaire et s'approcheront de ma table, pour faire mon service. » Ezaïe 44, 15, 16. Il avait atteint l'âge de 59 ans, 9 mois et 20 jours.

RAPPORT

DE CE QUI S'EST PASSÉ EN 1837 DANS L'EGLISE NÈGRE DE PARAMARIBO EN SURINAM.

Nous nous rendîmes le 17 janvier chez une Négresse malade. La personne à qui elle appartenait s'excusa, à notre arrivée, de nous avoir fait appeler, ajoutant qu'elle ne croyait pas que la Négresse fût déjà en danger, mais qu'elle désirait qu'avant d'en être là elle pût être instruite dans le christianisme et recevoir le S^t-baptême. Nous lui répondîmes que toute notre vie devait être consacrée au Seigneur et que par conséquent on ne pouvait jamais se convertir trop tôt.

Le 19 une jeune Métisse reçut sur son lit de douleur le S^t-baptême. Dès long-temps elle avait assidûment fréquenté notre Eglise, et avait obtenu par là une grande connaissance des vé-

Digitized by Google

rités chrétiennes. Souvent même elle s'était sentie pressée de ne pas rester à moitié chemin dans ses projets de conversion; mais toujours elle avait été retenue par la pensée que, si elle devait être admise au St-baptême elle ne pourrait pendant cette cérémonie fléchir ses genoux, dans lesquels elle éprouvait une grande faiblesse, et la crainte de causer par là quelque scandale l'avait empêchée de se faire recevoir au nombre des Catéchumènes. Sa maladie ayant dégénéré plus tard en une hydropisie elle eut plus de temps pour réfléchir sur elle-même et reconnaissant que cette crainte n'avait été qu'un faux prétexte, elle désira ardemment obtenir le pardon de ses péchés et elle s'exprima à cet égard d'une manière bien réjouissante dans toutes les visites que nous lui fîmes. Pendant sa maladie elle reçut aussi beaucoup de bénédiction des lectures, qu'une Négresse lui fit dans le Nouveau Testament.

Le 28 on baptisa de nouveau une Négresse malade. Après avoir été visitée pendant long-temps par une aide nationale qui lui avait fait connaître le Sauveur, elle avait désiré nous voir, lorsque sa maladie était devenue plus sérieuse, et elle nous avait avoué dès le premier abord que le péché dont elle était l'esclave l'avait empêchée trop long-temps d'écouter la voix du Saint-Esprit qui la pressait de fréquenter l'église et de se convertir à Dieu. Elle était évidemment tourmentée par sa conscience dont elle avait long-temps voulu étouffer la voix, et l'on put facilement remarquer l'effet que produisit sur son cœur ainsi agité l'Evangile de Jésus-Christ. Parmi les choses qui avaient mis obstacle à sa conversion, elle signala sur-tout les danses payennes pour lesquelles elle avait toujours montré beaucoup de penchant, continuant même à y assister lorsqu'elle ne pouvait plus y prendre une part active. A l'occasion d'une de ces fêtes payennes, qui devait avoir lieu dans le voisinage, on lui demanda si ces plaisirs seraient de nature à tranquilliser sa conscience à l'heure de la mort, mais pour toute réponse elle déplora son aveuglement et exprima ses regrets d'avoir perdu de cette manière les plus belles années de sa vie.

Digitized by Google

Le 9 février le frère Passavant a administré le S[t]-baptême à la Nègresse malade Beatrix, dans la maison de ses maîtres. Cette personne appartenait à la classe des nouveaux arrivés et elle s'était présentée seulement depuis peu pour être admise dans l'Eglise. Peu auparavant elle avait été atteinte d'hydropisie et cette maladie l'ayant conduite à une recherche sérieuse de ses voies, elle avait été amenée à confesser tous les péchés de sa vie passée. Elle recevait avec une grande avidité tout ce qu'on lui racontait ou lisait du nouveau Testament et elle s'en faisait à elle-même une juste application. Elle comprenait parfaitement aussi, le sens spirituel du baptême, qu'elle avait vu administrer à quelques adultes, et qui est l'emblème de la purification de l'homme intérieur. Aussi lorsqu'elle le reçut elle-même, son cœur sentit tout le prix de ce bienfait.

Les réunions du soir ont été très-fréquentées dans la semaine sainte, et le Vendredi-saint nous sommes allés dans leurs maisons lire aux nombreux malades et convalescens l'histoire des souffrances et de la mort du Sauveur.

Le 31 mars, le mulâtre Jean Job s'endormit au Seigneur. Il avait reçu le baptême au mois de Juin 1828, dans un âge assez avancé, et il témoignait souvent avec un cœur ému la reconnaissance qu'il éprouvait de ce que sur le déclin de sa vie il avait encore appris à connaître son Sauveur.

Le 4 avril le frère Treu administra le baptême à une Nègresse sur son lit de maladie. Il n'y avait que peu de temps que nous connaissions cette personne, lorsqu'elle nous fit appeler par une aide nationale, qui la visitait depuis quelques semaines. Etant esclave elle avait fait tellement d'économies, qu'aidée de sa vieille, mère elle avait pu se racheter, mais elle ne s'était pas mise bien en peine de l'esclavage de Satan et du péché, quoique presque toutes ses compagnes d'esclavage appartinssent à notre Eglise. Enfin, étant tombée malade, et se trouvant délaissée par son mari qui était un Nègre affranchi, elle avait ouvert les yeux sur son malheureux état et recherché auprès de Jésus le pardon de ses péchés.

Digitized by Google

Quelques jours plus tard une seconde Négresse fut pareillement baptisée sur son lit de maladie. Ce n'était de même qu'au moment de la souffrance qu'elle avait pensé au salut de son ame et nous avait fait prier de lui adresser quelques consolations. Nous pûmes cependant remarquer que l'Esprit de Dieu avait produit dans son cœur une vraie faim de sa grâce. Elle se reconnût pécheresse, et nous édifia par la manière dont elle déplorait le temps qu'elle avait perdu et exprimait son désir d'être lavée de ses péchés par le sang de Jésus.

L'amour de Jésus pour les pécheurs s'est également manifesté envers une vieille Négresse qui a reçu le baptême. Longtemps elle était demeurée étrangère à notre Eglise bien qu'elle la connût et qu'elle demeurât près de nous. Aussi se reproche-t-elle maintenant cette négligence et ce mépris de la parole de Dieu comme un grand péché. Elle se reconnait indigne de la grâce du Seigneur, mais c'est avec foi qu'elle embrasse les promesses faites aux pécheurs repentants, et il est touchant de la voir appliquer à son cœur les paraboles qui ont rapport à ces promesses. Pendant son baptême, sa maîtresse, négresse encore payenne, fut très-émue et s'écria : mon esclave m'est supérieure.

Sur l'invitation qui nous en était faite, quelques uns de nous ont assisté le 5 mai à l'inauguration d'une nouvelle synagogue construite par des allemands du Nord. Ce Temple de l'ancienne alliance est bâti avec beaucoup de goût et présente un aspect très-agréable.

L'œuvre de l'Esprit s'est manifestée d'une manière bien réjouissante dans le cœur d'une Négresse malade qui a été baptisée dans le mois de mai. Elle a reconnu ses péchés et déploré le temps perdu pendant sa vie; son attention s'est soutenue pendant toute son instruction religieuse et sur-tout elle a paru très-frappée de tout ce qu'on lui racontait ou lisait de l'Evangile. Ainsi, comme on lui représentait un jour Jésus, sous l'image du bon Berger qui cherche la brebis égarée, elle s'appliqua tout particulièrement cette pensée, et dit : C'est moi

Digitized by Google

qui suis cette brebis égarée. Oui, Il me cherche, Il m'appelle ; c'est comme s'il me disait : Entends ma voix ; et viens auprès de celui qui peut te délivrer. — Pour mon corps, continua-t-elle, je n'en suis pas en peine, pourvu que je sauve mon ame. Le Sauveur a eu en effet pitié d'elle, et il vient de la retirer en paix auprès de Lui.

Le 17 juin au matin nous avons eu la joie de voir arriver au milieu de nous nos futurs collaborateurs, les frères et sœurs Norten, Paulton, Lund et le frère non marié C. Traugott Bauch. Ils avaient abordé pendant la nuit, après une navigation de 48 jours. Le lendemain de leur arrivée, il s'éleva une tempête si forte qu'elle ressemblait presque à un ouragan ; de grands arbres furent déracinés, une grande pièce de plomb et beaucoup de bardeaux furent détachés de l'église, et bien des toits en ville furent endommagés ; mais cette tempête ne dura heureusement qu'à peine une heure.

Le 16 nous fûmes chargés par les autorités de préparer une femme à la mort. Son crime était du genre le plus affreux ; car ce n'était rien moins que le meurtre d'une jeune Négresse orpheline, qu'elle avait attirée dans sa cabane pour l'étrangler et pour la... dévorer. Le meurtre avait été commis et lorsqu'on en avait été informé elle avait déjà commencé à exécuter son féroce projet, car après avoir cuit et dévoré plusieurs parties du corps, elle avait mis en pièces, salé et fumé le reste, et caché le tout dans sa hutte. Cet acte épouvantable était une vengeance dirigée contre son maître, qu'elle privait ainsi d'une de ses esclaves, et en même-temps, le seul moyen qu'elle eut trouvé de satisfaire sa passion pour la chair humaine. Comme elle avait vécu en Afrique parmi les Nègres de Domakleku, qui mangent la chair de leurs ennemis, cette sorte de vengeance ne lui était pas inconnue. Nous trouvâmes en elle une pauvre créature, perclue de la maladie de Lazare, les pieds couverts de plaies et les orteils des pieds presque rongés par le cancer. Au premier abord elle se montra très endurcie et quoiqu'elle ne niât pas son crime, elle s'excusait en l'attribuant en partie

Digitized by Google

à son malheureux sort, en partie au droit qu'elle prétendait avoir de se venger de son maître. «Si quelqu'un me fait du mal,» disait-elle, «et que je ne puisse pas m'en venger sur lui-même mais que j'aperçoive une poule qui lui appartient, ne puis-je pas m'en emparer et la tuer. Que ce soit Dieu ou le diable qui m'y ait poussé, ajoutait-elle, c'est ce que j'ignore.» C'est avec de telles excuses très-familières aux Nègres, qu'elle cherchait à se justifier; de notre côté, voyant un tel endurcissement, nous eûmes peu d'espoir de faire quelque chose pour elle. Cependant dans nos visites suivantes, le Seigneur nous fit voir quelques fruits du pouvoir de sa parole; car elle commença à reconnaître qu'elle avait mal agi. «C'est le diable, disait-elle, qui m'a séduite. Il m'a tellement aveuglée que je n'ai pas su ce que je faisais; puis il m'a ouvert les yeux et s'est éloigné en se moquant de moi. C'est alors que j'ai vu ce que j'avais fait et que j'en ai été effrayée. J'ai donc commis ce péché et je ne peux l'effacer, car je ne suis pas en état de rendre la vie à l'enfant, aussi ma vie ne m'appartient-elle plus.» Lorsqu'on lui cita cette parole: Quiconque répand le sang de l'homme son sang sera aussi répandu, elle reconnut que la sentence de mort prononcée contr'elle était juste, ainsi que le genre de mort auquel elle avait été condamnée. — La voyant dans ces dispositions, nous nous efforçâmes de lui inspirer de la confiance en l'amour de Dieu, en lui parlant du pardon acquis par le sang de Jésus à tous les pécheurs repentants. Et cette douce pensée pénétra dans son cœur, de telle sorte qu'elle pria Dieu pour qu'il lui pardonnât ses péchés et sauvât son ame. Elle reconnut aussi que ses péchés ne pouvaient être expiés par la peine de mort qu'elle souffrirait, mais qu'une plus grande peine attend après cette vie, dans l'enfer, tout pécheur obstiné. — Un jour elle dit: «J'ai rêvé cette nuit, et j'ai vu l'enfer ouvert devant moi. On m'arrosa d'abord avec de l'eau bouillante, puis on me plaça en entier dans une chaudière ardente et je sentis de quelle manière ce feu brûle.» Elle fut calmée par la pensée d'un Sauveur qui a pitié des pécheurs perdus, et lorsqu'elle entendit parler de l'expiation par son sang

Digitized by Google

elle dit : Il faut bien que ce soit lui qui me purifie, car quant à moi je ne puis même laver mon corps ; comment donc purifierai-je mon cœur? Elle sentait vivement combien le Seigneur avait manifesté son amour envers elle, en lui conservant la vie assez long-temps pour lui faire entendre sa porole, et en la conduisant dans cette prison où elle avait appris à connaitre le Sauveur. « Dans ma plantation, ajouta-t-elle, les Nègres étaient si irrités contre moi que les petits enfants même m'auraient tuée si on ne m'avait arrachée par force de leurs mains. » La veille de son exécution, après avoir entendu encore une fois son arrêt de mort, elle fut pendant plusieurs heures dans un pénible combat. Tourmentée par une fièvre ardente, éprouvée par sa maladie en même temps que par ses douleurs morales, elle ne pouvait que gémir et il lui était impossible de nous écouter et encore plus de nous répondre.

Cependant le Seigneur eut pitié d'elle en la délivrant de ce combat, et dans l'après-midi elle exprima de nouveau avec sentiment et conviction sa foi au Sauveur. Aussi ne nous sentimes nous pas libres de lui refuser le Saint-Baptême comme signe de la grâce que le Seigneur offre à tous les pauvres pécheurs en les reçevant dans son alliance et le même jour ce sacrement lui fut administré dans sa prison. Elle fut calme pendant la nuit, pria beaucoup et dormit pendant quelques heures. Lorsqu'on la conduisit au lieu du supplice, elle éprouva une grande joie en apercevant un cercueil qu'on avait préparé pour elle et placé sur la charrette où elle se trouvait elle-même : Voyez comme la main de Dieu a soin de moi, dit-elle, il m'accorde encore une maison pour mon corps afin que les oiseaux ne le rongent pas. Arrivée sur l'échaffaud où nous lui adressâmes les dernières exhortations, elle se souvint encore avec joie du pardon accordé au brigand sur la croix. — Le jour suivant, qui était notre jour de prière, le frère Passavant tint un discours sur ces paroles de Saint-Paul : « Je n'ai point honte de l'Evangile de Christ, etc. » et comme nous avions appris que quelques membres de notre communauté s'étonnaient de ce que nous avions admis si promptement au

Digitized by Google

baptême une affreuse mangeuse d'hommes, tandis que nous faisions attendre quelquefois des années entières ceux qui aspiraient à ce sacrement, nous crûmes de notre devoir de leur représenter combien cet orgueil était condamnable aux yeux de Dieu, et de leur raconter pour justifier notre conduite les sentiments que la Négresse avait manifestés jusqu'à sa fin.

Le 29 juin nous baptisâmes une Mulâtre malade. Cette personne qui est née à Paramaribo ne s'était jamais inquiétée du salut de son âme tant qu'elle s'était bien portée, et à l'exemple de tant d'autres elle avait renvoyé sa conversion jusqu'à ce qu'elle fût près de sa fin. Lorsqu'elle nous fit appeler pour lui porter quelques consolations, nous lui représentâmes sérieusement ce qu'il y avait de coupable dans ses délais et nous lui fîmes comprendre combien elle avait de raisons de supplier avec larmes et sans cesse le Seigneur, dont elle avait si long-temps méprisé la grâce. Elle le fit, elle nous confessa ses péchés, et nous ne crûmes pas devoir lui refuser le Saint-Baptême, avant sa mort qui approchait à grands pas, après l'avoir toutefois instruite pendant plusieurs semaines des vérités qui regardent notre salut.

Nous sommes parvenus au moyen de notre petite presse à imprimer un petit traité dans le dialecte Anglo-Nègre, et comme au mois de juillet, nous avons l'habitude de faire cadeau d'un livre à chaque écolier assidu, notre école a été extrêmement fréquentée pendant ces quelques semaines, même par ceux qui n'y étaient pas venus depuis une année.

Le 17 juillet le frère Passavant a baptisé une Négresse malade. Elle se trouvait dans un état déplorable ayant passé toute sa vie sans Dieu et sans faire usage des moyens de salut qui étaient à sa portée. Cependant on avait pu reconnaître qu'enfin l'Esprit de Dieu était parvenu à éveiller en elle des sentiments de repentance et le désir d'obtenir le pardon de ses péchés.

Le 20 le frère Nègre veuf Joachim Bentura s'est endormi au Seigneur. C'était un vieillard très avancé en âge et il avait connu tous les missionnaires de cette station depuis 70 ans. Il avait déjà

Digitized by Google

été baptisé l'an 1779, mais sa vie n'avait pas toujours été telle qu'on aurait pu l'attendre d'un néophyte, car il avait dû être exclu deux fois de la communauté. Cependant depuis sa dernière réception qui avait eu lieu l'an 1818 il s'était montré moins vacillant dans sa foi.

Le 4 août est morte une Nègresse qui avait été baptisée au mois de mai de cette année. Elle a beaucoup souffert mais s'est montrée très-patiente. Dans une de nos dernières visites elle nous parla de l'apparition d'un ange qui l'avait consolée et fortifiée.

Dimanche 13 août 16 adultes ont été reçus par le Saint-Baptême dans l'Eglise de Dieu.

Le 4 septembre le frère Jacob a entrepris un voyage pour visiter les Nègres des montagnes boisées du Haut-Surinam. Plusieurs fois déjà nous avions reçu des Messagers qui nous demandaient de leur part un missionnaire.

Pendant ce mois, une vieille Nègresse qui n'est pas encore baptisée est entrée dans notre Eglise et elle a commencé par déposer dans notre bourse des pauvres la valeur de 2 pences anglais. Comme nous lui demandions pourquoi elle avait fait cela, elle repondit qu'elle avait au pied un mal incurable qui lui causait de grandes douleurs et qu'elle avait eu l'idée de donner quelque petite chose à l'Eglise pour se rendre Dieu propice. Nous tâchâmes de lui faire sentir l'erreur de cette idée ; puis nous l'exhortâmes à venir souvent dans notre église pour apprendre à reconnaître celui qui peut sauver, et nous l'engageâmes à donner à Dieu son cœur comme la meilleure de toutes les offrandes. Elle promit de suivre ce conseil.

La patience et la miséricorde du Seigneur se sont déployées d'une manière frappante envers une vieille Nègresse qui a reçu le 8 octobre le Saint-Baptême sur son lit de mort. Il y avait 30 ans qu'elle habitait tout près de nous sans avoir jamais visité notre église et elle ne nous avait appelés que lorsqu'elle s'était sentie atteinte d'une cruelle maladie. Elle a reconnu sa faute et sent quel grand péché elle a commis en négligeant les moyens



Digitized by Google

de grâce qui étaient à sa portée. Aussi nous sommes nous senti la liberté de lui accorder les signes de la rédemption.

Lors de la fête que nos Sœurs veuves et nos Sœurs non mariées ont célébrée le 29, nous avons profité de la circonstance pour les exhorter à mener une vie agréable à Dieu. Si nous faisons souvent de tristes expériences en voyant combien peu la plupart d'entr'elles s'appliquent à suivre nos exhortations et combien il leur est difficile d'échapper aux nombreuses tentations dont le monde les entoure ici plus que partout ailleurs, nous sommes heureux d'un autre côté de voir que plusieurs membres de notre Eglise reçoivent volontiers ou au moins sans murmures les exhortations et les avertissements qu'on leur donne et semblent sentir qu'en cela nous n'avons en vue que leur véritable bien.

Voici comment une sœur Nègresse qui souffre depuis plusieurs années de la goutte s'est exprimée dernièrement devant un frère qui la visitait : « Je suis lasse et désire de tout mon cœur d'être bientôt auprès du Seigneur Jésus. Oh ! comme je me réjouis de voir bientôt mon Sauveur ! Comme je le remercierai pour tout ce qu'Il a fait pour moi et même pour les souffrances qu'Il a jugé à propos de m'envoyer ! Je sens quelquefois, il est vrai, que je ne pourrais pas les supporter long-temps encore ; mais Lui seul sait combien il Lui faudra prolonger mes souffrances pour ma sanctification. Hélas ! je pèche bien souvent encore en paroles et en pensées, et j'ai beaucoup à lutter contre l'impatience ; il m'arrive même quelquefois de m'écrier dans mon désespoir : j'aimerais mieux mourir que de vivre plus long-temps ! Mais ensuite, je sens ma faute et je ne puis que me condamner moi-même comme Job et reconnaitre que j'ai parlé en insensée. Hélas ! qui suis-je pour vouloir disputer avec Dieu ? J'ai mérité amplement par mes péchés de souffrir. Déjà dans mon enfance j'avais l'occasion d'aller à l'église mais je n'en profitais pas ; je suis tellement sous la puissance du diable et du monde que ce ne fut que lorsque le déclin de mes forces m'empêcha de jouir des plaisirs coupables que je commençai à m'inquiéter du salut de mon âme ! Elle nous remercia beaucoup pour les conso-

Digitized by Google

lations que nous lui offrions, et la Sainte-Cène que nous lui administrâmes, en fortifiant sa foi, influa aussi en bien sur son état corporel ; car lorsque nous la visitâmes le jour suivant elle nous dit avec joie : « Après bien des semaines d'insomnie je ne me suis réveillée la nuit passée qu'après 5 heures et je me trouve toute autre qu'auparavant.

En novembre une Négresse a reçu le baptême sur son lit de mort, et elle est une preuve nouvelle de la longanimité, de la miséricorde et de la grande fidélité de Dieu, qui cherche sa brebis égarée jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée. Après avoir été dans l'aisance elle avait été réduite à la dernière pauvreté. Mais ni dans les bons ni dans les mauvais jours, elle ne s'était inquiétée du salut de son ame immortelle. Il y a peu de semaines enfin, qu'après avoir été malade pendant plusieurs mois elle demanda notre visite. Nous la trouvâmes dans le plus triste état, paralysée d'un coup d'apoplexie et tout enflée par l'effet de l'hydropisie. Elle était près de sa fin et nous lui reprochâmes de n'avoir pas profité plus tôt du temps de grâce que lui avait offert le Seigneur. Elle le reconnut, l'avoua et nous vîmes combien elle désirait de sortir des ténèbres pour entrer dans la lumière. Nous lui parlâmes de Christ et ce fut avec les plus grands efforts qu'elle saisit, quoique déjà mourante, les instructions de l'Evangile et se tourna vers son Sauveur. Bientôt nous eûmes en elle une preuve du triomphe éclatant de la grâce, car elle nous avoua que depuis longtemps elle vivait en inimitié avec une autre Négresse, tellement qu'elles ne s'étaient pas revues depuis plusieurs années, et cette dernière, qui cependant ne faisait pas partie de notre Eglise, sachant que nous étions là y vint de son propre mouvement ; toutes deux se tendirent en notre présence la main de réconciliation. Nous n'hésitâmes plus dès lors à lui administrer le Saint-Baptême comme sceau du pardon de ses péchés.

Nous avons enfin reçu dans ce mois les livres d'alphabet qui avaient été imprimés pour nous à Magdebourg par les soins de la société des missions de Zeist. Ils ont répondu à un besoin pres-

Digitized by Google

sant ; car déjà depuis une année nous n'en avions plus à donner à ceux qui nous demandaient ce livre.

A l'occasion d'entretiens que nous eûmes avant le jour du jeûne avec les Nègres *nouveaux venus* (neue Leute) une Négresse fut très touchée ; elle pleura sur le temps qu'elle avait perdu, et nous dit : «Déjà dans mon enfance, alors que l'Eglise des Nègres était encore très petite, je m'étais proposée d'aller à l'église et de me présenter pour être instruite dans le Christianisme, mais dans ce temps, j'en fus empêchée par les maîtres chez lesquels je servais. Dès lors satan s'est emparé de moi ; j'ai vécu dans toutes les abominations du péché et je suis presque tombée jusqu'au plus profond de l'abîme. Mais maintenant je ne puis plus supporter cet état, mes péchés me pèsent et c'est pour en être délivrée que je suis venue auprès de vous. — C'est aussi dans ces sentiments qu'une Négresse affranchie a été dernièrement baptisée sur son lit de maladie. Il y a quelques années déjà qu'elle avait voulu se présenter chez nous pour recevoir l'instruction chrétienne, mais sa tante, femme très-adonnée au culte idolâtre, l'en avait empêchée en l'assurant que, si elle mettait son projet à exécution, certainement elle mourrait même avant d'avoir reçu le baptême. Elle avait dès lors passé sa vie dans l'ignorance et dans le péché. Mais il y a peu de temps que se sentant gravement malade et près de sa fin, elle entendit de nouveau la voix de sa conscience, et revint à nous en nous confessant tous ses égarements et en nous priant instamment de la baptiser. Nous lui demandâmes alors si ce qui l'attirait n'était point l'honneur du nom de chrétien et l'espérance d'un ensevelissement honorable ! Mais elle nous dit : Je ne cherche pas un enterrement brillant ; ne suis-je pas une personne libre et ne pourrais-je pas, si ma famille le payait, être enterrée dans le cimetière de la ville ? Tout ce que je désire, c'est que mon ame soit sauvée !

Le frère Nègre Ambroise, qui est mort au Seigneur en décembre, était déjà un vieillard bien avancé en âge, lorsqu'en 1814 il reçut le baptême. Pendant plusieurs années on le vit,

Digitized by Google

malgré ses membres estropiés et quoiqu'il dût se traîner péniblement, fréquenter avec assiduité l'église, jusqu'à ce qu'enfin ses maux corporels l'en empêchèrent. Dans sa solitude il éprouva une grande joie du trésor qu'il avait recueilli dans le temps où il pouvait entendre la parole de Dieu.

Le lendemain du jour de Noël 12 adultes ont été baptisés en la mort de Jésus. L'église était plus que remplie, et l'on pouvait évaluer le nombre des auditeurs à 3000. La preuve que la plupart de ces hommes de couleur ne viennent en de semblables occasions que comme des auditeurs inattentifs, c'est leur conduite orgueilleuse et bruyante.

Après midi 200 enfants de l'école ont été rassemblés pour un repas d'amitié, suivi d'un examen. Ceux d'entr'eux qui ont fréquenté assidument l'école ont acquis un trésor de connaissances qui, si l'Esprit de Dieu bénit sa parole dans leurs cœurs, fait espérer plus de fruits de la génération future que de la présente.

Dans l'église Nègre de Paramaribo, l'an 1837, 129 adultes et 72 enfants ont reçu le S^t-baptême ; 53 personnes ont pris part pour la première fois à la Sainte-Cène et 88 sont mortes. A la fin de l'année, l'Eglise Nègre était composée de 1715 adultes baptisés, parmi lesquels 1270 communiants, 530 enfants baptisés et 245 candidats au baptême. Outre cela il y avait encore 590 candidats (neue Leute) et 400 personnes, qui, pour le moment, sont exclues de l'Eglise. En tout 3480 personnes.

Jean Rudolphe Passavant.

Guillaume Treu.

Jean-Henri Jacobs.

C. Dœhrmann.

J.-J. Bleichen.

Morton Poulton-Lund.

C.-T. Bauch.



Digitized by Google

DISCOURS

DU FRÈRE LAYRITZ SUR LE TEXTE DU 7 AVRIL 1774.

Heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru. Jean 20, 29.

On connaît l'histoire de Thomas et l'occasion qui donna lieu à ces paroles du Sauveur. Alors Jésus était encore avec ses disciples, mais depuis son ascension le fidèle n'est plus uni à Lui que par la foi; il est heureux et sauvé non par la vue mais par la foi en celui qu'il ne voit point. Or croire en Jésus-Christ, venir à Lui, demeurer en Lui après être venu à Lui, sont une seule et même chose, et cette chose n'est pas l'œuvre de l'homme qui ne peut venir à Christ et demeurer en Christ par sa propre raison et par ses propres forces, mais c'est l'œuvre de Dieu Lui-même. Nous n'avons pas été témoins oculaires de la mort du Sauveur, nous n'avons pas vu couler son sang sur la croix, nous n'avons pas pu regarder dans son sépulcre vide et reconnaître par nos yeux qu'il était ressuscité. Mais quand le Saint-Esprit porte cet Evangile des souffrances et de la mort de Jésus jusques dans le cœur d'un pauvre pécheur qui souhaite de sortir de sa misère, il produit par là une conviction, une certitude dans le cœur, qui ne lui laisse plus le moindre doute sur la vérité du fait et sur sa propre participation aux fruits de ce sanglant sacrifice. C'est pour moi aussi, se dit alors le fidèle, que le fils de Dieu a goûté la mort sur la croix, c'est pour moi aussi qu'il a versé son précieux sang; ce sont mes péchés aussi que l'Agneau de Dieu a pris sur Lui et dont il m'a délivré pour toujours. — Lorsqu'un pauvre homme, qui était au désespoir, demanda aux Apôtres : Que faut-il que je fasse pour être sauvé? ils lui répondirent : Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé toi et ta maison; et ils purent lui donner ce conseil, quoiqu'il

Digitized by Google

ne soit pas au pouvoir de l'homme de croire quand il lui plait, par ce que, lorsque Dieu ordonne à l'homme de croire, il lui présente en même temps la foi, il lui donne de jeter un regard sur Jésus crucifié et de lire son nom écrit dans les plaies du Sauveur. Telle était la voie du salut du temps des Apôtres et elle est la même jusqu'à ce jour pour tous ceux qui souhaitent d'avoir part aux mérites du Sauveur.

Dès qu'un homme, en effet, gémit sous le poids de ses péchés, dès que dans sa détresse il va se jeter aux pieds de Jésus en pécheur digne de mort et lui dit de tout son cœur : je me sens perdu, perdu sans ressource, et pourtant je voudrais être sauvé ! ô Jésus prends pitié de moi, manifeste en moi toute la grandeur de ta miséricorde, je ne veux de salut que celui qui vient de toi ! cet homme a la vraie foi, cette foi que le Saint-Esprit produit lui-même en nous. Réduit à lui-même et conduit par ses propres penchants, l'homme cherche toujours des ressources dans son propre fonds, il pense toujours se tirer d'affaire par ses propres efforts ; lors même qu'il est convaincu de son état de corruption et qu'il en est alarmé, son premier mouvement est toujours de se sauver par lui-même ; et rien ne lui coûte plus que de faire cet aveu humiliant : C'est moi qui suis ce criminel, cet homme de mort pour le rachat duquel il a fallu que le Fils de Dieu Lui-même subît la mort et versât tout son sang. Notre nature, aussi orgueilleuse qu'elle est misérable, se défend tant qu'elle peut de prendre ce parti et se retranche derrière ses bonnes résolutions jusqu'à ce qu'elle se trouve poussée à bout. Quand alors un pauvre pécheur se sentant misérable et perdu, voit son mal avec douleur et reconnait l'impossibilité où il est de se sauver lui-même, il peut compter que Jésus n'est pas loin ; car bientôt le Sauveur dit à cette pauvre ame en détresse que ses souffrances ont expié nos péchés, et lui en donne une conviction profonde qui lui fait renoncer à ses propres efforts pour ne vivre que de sa pure grâce, et ne chercher qu'en Lui le pardon et la vie. Puis, quand une fois il a été donné à un pauvre pécheur de croire du cœur en Jésus crucifié, ce

Digitized by Google

n'est pas pour une heure et pour un jour seulement qu'il croit, car dès lors il marche toujours de foi en foi. Tout ce qu'il a encore à vivre ici bas, il le vit dans la foi au Fils de Dieu. Sentant toujours plus sa pauvreté et sa misère, il jette un regard toujours plus assuré sur l'Agneau mis à mort; et dès lors il éprouve la vérité de tout ce que l'Ecriture nous apprend des effets de la foi; étant justifié par la foi, il a la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ; il est assuré de la rémission des péchés par le sang de Jésus, il est purifié de toute mauvaise conscience; il sait qu'il a un Dieu propice, il se sent enfant de la grâce. Devenu enfant de Dieu par la foi en Jésus-Christ, il se considère désormais comme héritier de Dieu et cohéritier de Jésus-Christ; il reçoit l'esprit d'adoption par lequel il crie: Abba Père! Il trouve dans ce regard plein de foi qu'il arrête sur Jésus crucifié l'affranchissement de tout esclavage; il est délivré de la puissance de Satan, du monde et du péché. *Tout ce qui est né de Dieu,* dit S[t]-Jean, *remporte la victoire sur le monde, et cette victoire par laquelle le monde est vaincu, c'est notre foi.* Or ce monde dont nous sommes rendus vainqueurs, c'est le péché et tout ce qui s'y rattache; car c'est le même apôtre qui dit: *N'aimez point le monde, ni les choses qui sont dans le monde, la convoitise des yeux, la convoitise de la chair et l'orgueil de la vie. Ayez bon courage,* nous dit de même le Sauveur, *car j'ai vaincu le monde;* toute cette corruption qui règne dans le monde, toutes ces affections mondaines qui réduisent les hommes dans un état de servitude, ne pourront plus vous asservir. Lors donc que le monde, lorsque le péché revient à la charge, fait mine de vouloir attaquer son cœur, celui qui croit humblement n'a qu'à recourir incontinent à son Sauveur, il lui suffit de regarder à Jésus par la foi, et dès lors il est assez fort pour ne plus rentrer sous la domination du péché. Quoi qu'il lui arrive, le regard plein de foi qu'il jette sur son sanglant Rédempteur lui fait toujours remporter la victoire. C'est ce regard qui le remplit de consolation et de confiance dans les souffrances et dans les afflictions. En toute

Digitized by Google

épreuve, c'est ce regard qui lui donne un tel sentiment du secours de Dieu, que rien au monde n'est capable de le séparer de son Père céleste. Oui, tout ce que l'Ecriture nous dit de la foi, tout ce que l'expérience nous apprend quand nous sommes reçus en grâce, tout nous fait sentir que c'est la foi qui nous rend bienheureux, et qui supplée en quelque sorte à la privation que l'absence du Sauveur nous impose. Oh! que Jésus nous donne donc de nous attacher de plus en plus à Lui par une humble foi, et que rien au monde ne soit capable de détourner les yeux de notre ame de ses souffrances, jusqu'au jour où nous aurons la grâce de le voir Lui-même face-à-face.

DISCOURS

DU FRÈRE CUNOW, PRONONCÉ A HERRNHOUT LE 19 AVRIL 1815, A L'OCCASION DES FUNÉRAILLES DU FRÈRE VEUF JEAN CHRISTIAN GEISLER, MEMBRE DE LA CONFÉRENCE DES ANCIENS DE L'UNITÉ, SUIVI DE LA BIOGRAPHIE DE CE DERNIER, ÉCRITE PAR LUI-MÊME.

Nous sommes ici assemblés, mes chèrs Frères et Sœurs, pour accompagner en son lieu de repos le corps inanimé de notre cher et respectable frère, Jean Christian Geisler, qui a été un fidèle Serviteur de Jésus et qui a blanchi au Service de l'Eglise des Frères, où il a terminé sa carrière comme membre de la Conférence des Anciens de l'Unité.

Le 14 de ce mois, jour où il lui fut accordé d'entrer dans la joie de son Seigneur, la Parole du jour était: « Ta face est un rassasiement de joie; il y a des plaisirs à ta droite pour jamais. Ps. 16, 11.»

Puisse cette joie au Seigneur
Restaurer en tout temps mon cœur!

Lorsque nous avons obtenu la grâce de croire en Jésus-Christ notre Sauveur et d'apprendre à le connaitre comme notre

Digitized by Google

Rédempteur et que nous sommes unis à Lui par une affection cordiale, nous jouissons déjà dans ce temps d'imperfection, de la paix et de la joie du Seigneur: car le Sauveur est venu dans le monde, non seulement pour souffrir, pour être angoissé, pour répandre son sang, pour mourir et pour nous délivrer de l'angoisse et de la détresse, mais aussi pour nous acquérir une joie et une paix véritables, que le monde ne peut point donner. Et ces biens précieux, le Sauveur les dispense à tous ceux qui se tournent vers Lui du fond du cœur, qui s'attachent à Lui, qui entrent dans sa communion et qui y persévèrent. C'est alors que nous pouvons dire en vérité et avec un cœur pénétré de la plus vive gratitude, ce qui est exprimé dans un de nos Cantiques:

O jours pleins de félicité,
O bienheureuse vie,
Lorsque de toute iniquité
Jésus nous purifie !

car ce sont en effet des jours pleins de félicité, c'est une heureuse vie, lorsque nous jouissons des bénédictions que ce bon Sauveur nous a acquises par sa mort, pour le corps et pour l'ame. Et nous savons aussi que, Berger fidèle par excellence, il prend un soin tout particulier de chacune de ses brebis, qu'il les fait paitre dans les plus gras pâturages, qu'il ne les laisse manquer de rien, mais qu'il leur procure tout ce qui doit servir à les restaurer et à les fortifier; de sorte que nous pouvons confesser à son honneur, que nous avons déjà dès ici-bas un avant-goût de la vie éternelle. Mais, avec tout cela, ce n'est proprement que d'un avant-goût que nous jouissons sur cette terre; notre joie n'est pas encore complète, non interrompue et sans mélange; car aussi longtemps que nous marchons dans la faiblesse et l'infirmité, nous ne manquons jamais de motifs qui nous poussent à recourir au Sauveur par le sentiment même de nos besoins. La douleur aussi nous porte à soupirer et à répandre des larmes à ses pieds. Lors même que par grâce nous avons

Digitized by Google

été élus du milieu du monde, nous ne laissons pas cependant que d'être encore dans le monde : « Vous y aurez, dit le Sauveur, des afflictions; » et c'est ce que ses enfants éprouvent en effet de plusieurs manières différentes. Il n'y a aucun d'entre nous qui, dans son pélerinage à travers ce monde, n'éprouve les incommodités et les peines de cette pauvre vie humaine. Ici-bas nous sommes encore dans une tente mortelle, qui est souvent d'un poids accablant et douloureux; mais ce qu'il y a encore de plus accablant pour nous, c'est la corruption qui habite en nous, et qui, malgré toutes les grâces dont nous avons déjà fait l'expérience, nous cause encore bien des tourments, et rend notre course lente et paresseuse. Les Serviteurs de Jésus qu'il daigne employer à l'avancement de son règne, ont dans l'exercice de leur charge, des sujets particuliers de joie et de contentement, comme aussi des afflictions et des peines de divers genres, qui ne peuvent qu'affecter en même temps le cœur et l'esprit. En un mot nous savons, mes chers frères et sœurs, que tous tant que nous sommes, nous n'avons point encore atteint le but, que nous n'avons pas encore la pleine et entière jouissance des biens que notre cher Sauveur nous a acquis. Mais, gloire Lui en soit rendue! nous avons la ferme assurance et une espérance qui ne peut tromper que le temps désiré viendra et que nous possèderons dans toute sa plénitude cette allégresse, cette joie qui est devant sa face, que rien ne peut affaiblir ou interrompre et dont la durée est éternelle. Nous savons que nous jouirons de l'héritage glorieux et incorruptible, qui ne peut se souiller ni se flétrir et qu'il nous a préparé dans le séjour de la paix, que nous serons remplis d'une joie ineffable et glorieuse, parce que nous le verrons Lui-même tel qu'il est.

C'est là la jouissance à laquelle notre cher frère Geisler est maintenant parvenu, et nous l'en félicitons de tout notre cœur. Il a combattu le bon combat; il a gardé la foi jusqu'à la fin de sa course ici-bas. Maintenant le Sauveur lui accorde la récompense gratuite qu'il a promise et destinée à tous ses fidèles serviteurs. Quant à nous, ce que nous devons avoir à cœur, tout

Digitized by Google

en considérant l'exemple de sa foi, de sa charité, de sa patience et de sa fidélité, ce que nous devons demander au Sauveur, c'est qu'il daigne nous accorder aussi la grâce d'imiter un tel exemple.

Nous allons entendre, d'après son propre récit, comment et avec quelle douceur le Seigneur l'a conduit et dirigé dès sa jeunesse jusqu'à l'âge avancé auquel il est parvenu.

BIOGRAPHIE.

» Je nâquis, dit-il, le 13 mars 1729 à Tœppliwoda en Silésie, Principauté de Munsterberg. Mon père était régent d'école et organiste de l'endroit; il s'appelait Christian Geisler; ma mère était Anna Hélène, née Titschky.

Déjà avant ma naissance mes chers parents me consacrèrent à Jésus-Christ notre Sauveur, pour être son bien propre, et ils le firent de nouveau d'une manière solennelle lorsque je fus présenté au Saint-Baptême. Pendant les années de mon enfance, j'ai éprouvé intérieurement bien des attraits de la grâce du Sauveur, et je me rappelle de m'être alors retiré à l'écart, avec d'autres petits garçons de mon âge, afin de prier en toute simplicité le Seigneur Jésus de nous accorder son pardon et de nous donner un cœur pur et bon. Mais, au bout de quelque temps, mon cœur n'éprouva plus ces mouvements de grâce comme auparavant, et je me laissai aller à l'indifférence et à la légèreté; je fus aussi entraîné par la séduction des péchés de la jeunesse et par les convoitises qui font la guerre à l'ame et qui la conduisent à sa ruine. Il est vrai que le Saint-Esprit ne me permettait pas de demeurer tranquille dans cet état et que ma conscience me condamnait souvent; mais comme j'étais très-léger je tâchais de me mettre autant que possible au dessus de ces impressions.

En 1741, quelques frères de Herrnhout vinrent en Silésie pour apprendre à connaître et pour visiter les ames réveillées, et, en se rendant dans la Haute-Silésie, ils visitèrent aussi mes parents.

Digitized by Google

Une fois que le frère Jean de Watteville revenait d'un voyage à Rœsnitz et qu'il entra chez nous, je conçus dès le premier abord de l'amitié pour lui; cependant il n'adressa pas la parole à nous autres enfants, mais ses entretiens avec mon père, que j'écoutais attentivement, firent beaucoup d'impression sur mon cœur. La même chose m'arriva lors d'une visite du frère Martin Dober, qui retournait de la Haute-Silésie à Herrnhout, en compagnie de deux autres frères. Comme je voyais à leur air qu'ils étaient contents et heureux, j'éprouvai le désir de l'être aussi. Mais je n'allai pas plus loin; car je ne sentais pas encore avec assez de force le besoin d'un Rédempteur, pour Lui demander de me délivrer du péché et de la corruption.

Mon bon père, qui avait fort à cœur le salut de ses enfants, nous rassemblait très souvent pour se mettre à genoux avec nous et pour prier instamment le Sauveur d'avoir pitié de nous, de nous recevoir en grâce pour l'amour de son sang et de faire de nous d'heureux enfants de Dieu. Mais une fois il remarqua chez nous de la légèreté pendant la prière; dès lors il cessa de prier de la même manière et il ne nous parla plus que très peu; mais il priait d'autant plus souvent en particulier pour notre salut, ainsi qu'il me le dit dans la suite. Une fois qu'on était à table pour le souper, il nous dit: « Mes chers enfants, le temps où nous vivons est un temps de grâce, où Dieu daigne visiter notre pays; ne négligez pas la bénédiction que vous pouvez en retirer; profitez-en plutôt et donnez votre cœur au Sauveur qui vous a rachetés au prix de son sang. Nous ne savons pas combien ce temps de grâce durera.» Ce peu de paroles pénétrèrent mon ame comme un trait, ou comme une flamme de feu: elles me firent faire bien des réflexions et le St-Esprit disposa mon cœur à prendre l'heureuse résolution de me tourner vers le Sauveur et de le prier sans cesse et avec persévérance, jusqu'à ce qu'il m'accordât l'assurance du pardon de mes péchés; je commençai au moment même. Une fois que je revenais des champs, je fus saisi d'un telle angoisse, que je ne pus m'empêcher de m'écrier à haute voix: » Ah! Seigneur Jésus, aie pitié de moi et

Digitized by Google

veuille, pour l'amour de tes plaies, m'accorder le pardon de mes péchés! » Dans ce même moment j'éprouvai intérieurement quelque chose que je ne saurais exprimer, et je ne pus que m'écrier: « Tu as répandu ton Sang pour moi, pauvre vermisseau, afin de me délivrer par là de toute angoisse et des peines éternelles. » Cette persuasion devint en moi si vivante et si efficace que je pus croire avec certitude que Jésus était mort et qu'il avait versé son Sang pour moi et pour la rémission de mes péchés. Je goûtai en même temps un bien-être extraordinaire, et la paix de Dieu remplit mon ame. Je crus que dès ce moment je jouirais constamment de cette joie et de cette paix du Seigneur; mais quand plus tard ma corruption se fit de nouveau sentir à moi dans mon ame et dans mon corps, n'ayant personne à qui je pusse découvrir mon pénible état, je tombai dans le mécontentement et me décourageai, jusqu'à ce qu'enfin je me tournai de nouveau vers le Sauveur, pour lui demander sa grâce et la purification de mes péchés.

En 1743, on commença à faire des dispositions pour l'établissement de l'Eglise de Gnadenfrey, à trois lieues de mon endroit natal. Comme mon père s'y rendait souvent, il me conduisait quelquefois aux assemblées, qui se tenaient dans une chambre de la maison seigneuriale du frère de Seidlitz, à Ober-Peilau. Un jour il arriva que, comme on lisait des relations de l'Eglise, il fut question entre autres choses d'un institut pour les enfants, où ceux qui aimaient le Sauveur demeuraient ensemble dans une chambre, tandis que ceux chez qui l'on ne remarquait point encore cet amour pour Lui, occupaient une autre chambre. En lisant cela, le frère de Seidlitz, qui était tout près de moi, se tourna de mon côté et me demanda, en présence de toute l'assemblée, dans laquelle de ces deux chambres j'aurais eu le plus de plaisir d'entrer. Je m'intimidai et je ne pus rien répondre. J'avais cependant un grand désir de pouvoir vivre dans une Eglise de Jésus quelle que fût la chambre que l'on m'assignerait.

La même année 1743, je fus placé à Mittel-Peilau chez un frère déjà avancé en âge, afin d'apprendre à jouer de la harpe; j'y

restai quatre semaines, pendant lesquelles je me rendais journellement aux assemblées d'Ober-Peilau. J'eus le plaisir d'y voir le comte de Zinzendorf qui y était en visite avec d'autres frères, dont je fis aussi la connaissance. Pendant le séjour du comte à Gnadenfrey on posa la pierre fondamentale de la première maison du lieu ; je m'y trouvai pour seconder les musiciens, comme cela m'arriva souvent dans la suite, entr'autres en 1744, lors de la dédicace de la première salle consacrée au culte. En 1745, j'avais fait assez de progrès dans la musique que m'avait enseignée mon père, pour être en état de le seconder à cet égard, comme pour les leçons de son école. Dès ce moment je commençai à réfléchir sur moi-même, sur ma vocation définitive, et sur la manière dont je pourrais me tirer d'affaire à l'avenir. Je n'avais point de goût pour l'état d'instituteur et j'avais en revanche un très-grand désir de me rendre dans une Eglise des Frères; mais je n'avais pas d'espoir que cela pût avoir lieu, ne croyant pas possible de pourvoir à ma subsistance dans une église comme musicien. Un jour j'allai avec mon père et le plus jeune de mes frères faire une visite à Gnadenfrey; nous trouvâmes le frère de Seidlitz sur la place où l'on bâtissait et mon père lui dit : « Qu'adviendra-t-il de mes deux fils, que voici?» Ce digne homme de Dieu, ayant jeté un regard sur nous, dit en fixant les yeux sur moi : « Celui-ci sera un jour notre organiste, et (en parlant de mon frère) celui-là sera plus tard envoyé dans une autre Eglise.» Ces paroles firent beaucoup d'impression sur moi et je les gardai soigneusement dans ma mémoire : elles se sont aussi dans la suite accomplies au pied de la lettre.

Au mois de février 1746, le Collège fut transféré de Nieder-Peilau à Urschkau, non loin de Neusalz ; avant de partir, les Frères qui y étaient employés eurent de même que les élèves un repas d'amitié à Gnadenfrey et je fus alors choisi, avec mon frère, pour aller à Urschkau, afin d'y aider à enseigner la musique ; à cette occasion l'on me donna quelque espérance de devenir bientôt peut-être organiste à Gnadenfrey. J'avais d'ailleurs dans mon ame la conviction que j'appartenais à l'Eglise

Digitized by Google

des Frères. A mon retour, je m'entretins de ce sujet avec mon père, et je le priai d'écrire au frère de Seidlitz pour lui faire connaître mon désir et son approbation paternelle. Il le fit, et quelques jours après j'eus la nouvelle tant désirée que le Sauveur m'avait accordé d'aller demeurer à Gnadenfrey. Je m'y rendis, le cœur rempli de joie et de reconnaissance, le 1r mars 1746 et j'entrai dans la maison qui avait été bâtie pour les Frères Garçons et où ils habitaient. Je commençai à donner des leçons de musique, et j'établis un concert de trompettes que l'on entendit dès la même année, le jour de Pâques, au cimetière.

Un jour que j'étais seul dans ma chambre pendant le service de la Communion et que je réfléchissais à l'état de mon cœur, je fus saisi d'une grande inquiétude. Je me demandai en même temps si je ne trouverais pas, peut-être, plus d'avantages temporels hors de l'Eglise, où tout était alors assez pauvre et assez chétif; s'il ne se présenterait point ailleurs une place plus lucrative et plus en rapport avec mon état de musicien; car ayant montré quelque capacité pour le jeu des orgues, j'avais reçu beaucoup d'éloges et la bonne opinion que j'avais de moi-même s'en était accrue. Cette heure fut pour moi une heure de tentation. J'éprouvai à la suite de ces pensées un tel malaise intérieur que, dans la détresse où j'étais, mon corps se couvrit de sueur. Je ne pus faire que soupirer en présence du Sauveur et aussitôt je résolus de ne jamais quitter l'Eglise, dussé-je être réduit à garder le bétail auprès du grand chemin à la vue de de toutes mes connaissances, mais de me charger de bon cœur de l'opprobre de Christ et de son Eglise. A l'instant même, mon état de tristesse et d'angoisse se dissipa entièrement et je fus de nouveau rempli de consolation et de paix.

Ce fut dans ce temps des fêtes de Pâques de la même année 1746, que l'on forma à Gnadenfrey le corps des Jeunes Garçons; il y en avait treize et je fus du nombre. On tint dès lors pour nous des assemblées particulières où l'on nous parlait des mérites de la jeunesse de Jésus-Christ notre Sauveur.

Le 30 mai suivant, j'eus le bonheur d'être reçu dans l'Eglise

Digitized by Google

avec plus de quatre-vingts personnes, et le 25 février 1747 je participai pour la première fois à la Sainte-Cène.

Oh, que n'ai-je profité mieux
De tant de bienfaits précieux!
Que n'ai-je fait à mon Sauveur
Plus de plaisir et plus d'honneur!

Si mon cœur avait été bien fondé dans ses mérites et dans ses Plaies sacrées, je ne me serais pas laissé aller à la légèreté et à plusieurs extravagances, comme je le fis dans ce temps, que l'on nomme le temps du crible, et le péché n'aurait pas exercé son empire dans mon corps mortel. Cette situation m'a causé bien des regrets et bien des larmes.

En 1750, le frère Jean de Watteville ayant fait une visite à Gnadenfrey, travailla à nous ramener tous au vrai chemin, quant à la doctrine, ainsi qu'à une conduite conforme à l'intention de Christ. Je lui découvris tous mes écarts et toutes mes fautes; de son côté, il m'adressa avec une affection cordiale à Jésus-Christ notre Seigneur, comme à Celui qui est le vrai médecin de l'ame et du corps et qui nous guérit par ses meurtrissures. Mais le mal qui avait été fait à mon ame ne fut pas si tôt guéri; souvent encore il me causa de vives douleurs. Cependant, à la suite d'un autre entretien dans lequel j'ouvris mon cœur au frère Thraen notre ouvrier, je me trouvai derechef encouragé; une confiance filiale envers le Sauveur me fut accordée de nouveau; je cherchai et trouvai en lui grâce et pardon pour l'amour de son sang, tellement que je puis envisager ce temps comme une nouvelle époque dans ma vie.

Mon ame avait retrouvé la paix du Seigneur Jésus, et la divine assurance qu'il était Lui-même à moi, et que j'étais à Lui avec toutes mes misères. Cette certitude ne m'a plus abandonné, elle m'est constamment restée dans toutes les circonstances des temps suivants. Le Saint-Esprit me fit connaître aussi avec une évidence particulière que le regard de foi que l'on tient fixé sur Jésus crucifié est le remède le plus sûr contre les impressions

Digitized by Google

que le péché peut produire sur nous, et je bénis Dieu de ce qu'il m'a fait éprouver l'éfficace de ce moyen, de manière à pouvoir en parler ensuite à d'autres ames d'après ma propre expérience, pour les tirer d'inquiétude et les encourager.

En 1751, je fis pour la première fois une visite à Herrnhout, où certaines occupations dont j'étais chargé, me retinrent pendant huit semaines. Les discours que le comte de Zinzendorf prononça durant ce temps me furent en grande bénédiction. En 1755 j'y fis une seconde visite, et j'eus la joie d'y trouver mon compatriote et ami, le frère Christian Grégor, que je n'avais pas vu depuis longtemps et qui était alors organiste à Herrnhout. La manière agréable et noble dont il accompagnait sur l'orgue le chant de l'église, fit beaucoup d'impression sur moi et je cherchai à l'imiter de mon mieux. Plus je jouissais des vérités divines que les Cantiques expriment, plus j'accompagnais du cœur et de la voix le jeu de l'orgue, et mieux aussi j'apprenais à connaître chaque verset et à jouer, d'après son contenu ; je goûtais souvent alors un tel bien-être intérieur que les larmes coulaient sur mes joues. Le temps que j'ai passé dans l'exercice de la musique et dans l'emploi d'Organiste à Gnadenfrey a duré 28 ans ; mais indépendamment des leçons que je donnais, je me prêtais à d'autres travaux, selon qu'ils m'étaient assignés.

En 1760, on me confia l'emploi de Serviteur du Corps des Frères Garçons que j'ai rempli avec plaisir pendant sept ans. Je commençai dans ce temps à mettre en musique quelques textes de l'Ecriture Sainte ; je le faisais toujours de manière que ce que j'écrivais pût être chanté et joué dans une église de Jésus. Il reste encore maintenant plus de 300 de ces compositions.

Pendant la guerre de sept ans et pendant que j'étais dans la maison du Corps des Fréres Garçons, j'eus beaucoup d'affaires à traiter avec des hommes remplissant différentes charges à l'armée; ce fut surtout le cas, lors de l'action qui eut lieu le 16 août sur la hauteur du Fischerberg près de Gnadenfrey. Le Sauveur m'assista et me soutint à tous égards, souvent même dans des circonstances qui n'étaient pas exemptes de danger. Des Croates

Digitized by Google

pénétrèrent une fois dans la maison des Frères et je vins à bout par la douceur de leur faire entendre raison, et de les engager à se retirer.

En 1765, je fus chargé de l'emploi de secrétaire de la Conférence des Anciens. Le temps qui s'est écoulé de 1760 à 1767 a été un temps agréable pour moi et très-béni pour mon cœur, et maintenant encore, j'en rends grâces au Sauveur. Une nouvelle période s'ouvrit ensuite dans ma carrière.

Au mois de février 1767 je fus appelé à la charge d'Econome de l'Eglise de Gnadenfrey, et l'on me proposa en même temps de m'unir par le mariage à la sœur fille Anne Barbe Fritsch. Quoi que ces propositions m'arrivassent d'une manière bien inattendue, le Sauveur disposa mon cœur à les accepter avec une confiance filiale et avec la conviction que telle était sa volonté. Je pensais d'ailleurs en moi-même que je Lui devais mon cœur, mes biens et ma vie ; et que le servir était déjà une vraie récompense gratuite.

Le 4 juin de la même année, j'entrai dans l'état du mariage avec la sœur que je viens de nommer. Le Sauveur nous a bénis de deux fils et de trois filles dont l'une a été mariée au frère George Matthias Arnecke, Econome de l'Eglise à Zeist ; elle m'a donné trois petits-enfants.

En 1768, on dut construire à Gnadenfrey une salle d'assemblée plus spacieuse et je fus chargé d'en soigner la bâtisse, L'année suivante, au mois de mars, il y eut à Gnadenfrey plusieurs Conférences Provinciales et préparatoires en vue du Synode qui devait se tenir peu de temps après à Marienborn, et à l'issue de ces Conférences je reçus des mains de l'Evêque Waiblinger l'ordination de Diacre de l'Eglise des Frères. J'avais été reçu Acolyte le 1 décembre 1765.

Après la publication du recez Synodal de 1769, différentes erreurs et discussions se manifestèrent, tant à Gnadenfrey que dans d'autres Eglises ; aussi ma charge d'Econome me devint-elle des plus pénibles. Je fus très-affecté de tout cela.

Digitized by Google

Cependant le Sauveur à qui j'exposais toutes mes peines et tous mes besoins et dont je réclamais l'assistance, me soutint par sa grâce et je pus, en espérant toujours en son secours, supporter patiemment ce qui m'était douloureux.

En 1774, je fus appelé à l'emploi de Secrétaire pour le Département des Serviteurs auprès de la Conférence des Anciens de l'Unité qui avait alors son siége à Barby. J'acceptai cette vocation avec joie et je partis avec ma femme et ma fille âgée de 4 ans, pénétré de gratitude envers le Sauveur pour toute la gracieuse assistance qu'il m'avait accordée dans plusieurs cas très-pénibles. Nous arrivâmes heureusement à Barby au mois de de mars.

En 1775 j'eus le bonheur d'assister au Synode de l'Unité, qui eut lieu cette année-là. La gracieuse présence du Sauveur, sa bénédiction et sa paix, y firent sentir leur influence restaurante. Je continuai de vaquer à mon service avec plaisir et avec joie. A l'issue du Synode, j'eus à supporter l'épreuve la plus douloureuse, par le décès de ma chère femme, qui délogea le 29 octobre à l'âge de 36 ans. Elle était accouchée d'un fils neuf jours auparavant. L'enfant la suivit au bout de 9 semaines dans l'éternité.

L'année suivante il fut question pour moi d'un second mariage. Je demandai instamment et de tout mon cœur au Sauveur de diriger cette affaire et de me faire trouver une sœur avec laquelle je pusse former une union heureuse, accompagnée de sa grâce et de sa bénédiction. Il daigna m'exaucer en me donnant pour aide la sœur fille Henriette Marie Eléonore Kelling, de Gnadenfrey, que j'épousai le 6 octobre 1776. Je puis dire à la louange de mon cher Sauveur qu'il a daigné par sa grâce m'accorder fidèlement tout ce que je lui avais demandé et même au delà.

Comme Secrétaire de la Conférence, je fus à même d'acquérir une intelligence claire du gouvernement et de la gracieuse direction du Sauveur envers le peuple des Frères de l'Unité; j'étais souvent ravi d'admiration en voyant de quelle heureuse

Digitized by Google

manière il exerçait ce gouvernement dans son Eglise. La connaissance et l'expérience que j'acquis à cet égard, me furent ensuite d'une grande utilité pour le Service plus étendu dont je fus chargé dans la Maison du Seigneur. C'est ce que j'eus occasion d'éprouver lorsqu'en 1778 nous reçumes le frère Jaques Christophe Duvernoy et moi, la charge d'Aides de l'Eglise et, conjointement avec nos femmes, celle d'Ouvriers des Mariés. Je fus en outre chargé de l'emploi d'Econome de l'Eglise à Gnadenfrey.

En 1781, je dus diriger dans la même Eglise la construction d'une nouvelle salle d'assemblée, et en 1783 celle de la nouvelle maison des sœurs veuves. Dans ces deux circonstances le Sauveur nous accorda sa bénédiction en sorte que tout réussit et s'exécuta paisiblement.

Mon service auprès de cette Eglise dura cinq ans et demi. Le Sauveur nous y donna encore deux fils; mais il trouva à propos de retirer à Lui notre jeune fille, que nous avions amenée avec nous de Barby.

Au mois de septembre 1783, je reçus une vocation pour remplir à Neudietendorf les charges d'aide et d'Econome de l'Eglise, et après le départ des frère et sœur Streck, nous fûmes aussi chargés, ma femme et moi, de soigner le corps des Mariés ainsi que ceux des Veufs et des Veuves. En revanche, en 1785, je fus déchargé de l'emploi d'Econome de l'Eglise qui fut confié au frère Louis van Kalker.

Comme cette communauté était fort à l'étroit et chargée de dettes, cette situation accablante, sur tout dans les premiers temps, me causa beaucoup d'inquiétudes et de soucis; elle me poussa à recourir à notre Seigneur et Sauveur et à le prier instamment de nous tendre une main secourable. Cette fois aussi il exauça mes supplications et il fit même plus que je ne Lui avais demandé.

En 1789, je fus député par la Conférence des Anciens de cette Eglise au Synode de Herrnhout, ce qui fut en bénédiction pour mon cœur. Avant la clôture du Synode, je reçus,

Digitized by Google

le 24 août, l'ordination de pasteur de l'Eglise des Frères ; puis je m'en retournai à Neudietendorf. Vers la fin de l'année 1792, une lettre de la Conférence des Anciens de l'Unité m'appela à prendre place parmi ses membres, dans le Département des Serviteurs. Je regardai cette vocation comme venant de la part du Seigneur et je l'acceptai avec un cœur humilié et soumis à sa volonté. Mais notre départ ne put avoir lieu qu'au mois d'août de l'année suivante.

Après un séjour de près de 10 ans à Neudietendorf, je ne pouvais que rendre d'un cœur ému, de nombreuses actions de grâces au Sauveur pour tous les bienfaits dont il nous avait comblés, ma femme et moi, pendant tout le temps de notre service dans cette chère Eglise ; je le bénissais en particulier du gracieux secours qu'il nous avait accordé dans la pénible situation économique où nous l'avions trouvée ; je ne pouvais aussi que le remercier de toute la confiance et de toute l'affection dont nous avions joui de la part des membres de l'Eglise ; mais j'avais en même temps bien des sujets de réclamer son pardon pour toutes mes méprises et pour les nombreux manquements de mon service. De son côté, mon charitable Sauveur daigna jeter sur mon ame un regard de grâce qui me consola et m'assura de nouveau de son infinie miséricorde envers moi.

De Neudietendorf nous allâmes à Barby pour y placer le plus jeune de mes fils au collège ; (l'aîné y avait déjà été conduit deux ans auparavant). Le 5 septembre nous arrivâmes heureusement à Berthelsdorf. Mon cœur s'unit d'une affection intime à mes chers collègues de la Conférence des Anciens de l'Unité ; je me sentais disposé à vaquer avec persévérance et fidélité au service du Sauveur et à suivre sa volonté. L'année suivante (1794), je fus chargé de faire au nom de la Conférence des Anciens de l'Unité une visite à Gnadenfeld, afin de chercher à redresser quelques abus. Je sentais ma faiblesse et mon incapacité, mais la parole du jour où je reçus cette commission m'encouragea

Digitized by Google

beaucoup ; c'était celle-ci : « Tu me ceins de force ; » elle était suivie de cette collecte :

Mon Sauveur, quel bonheur pour moi,
De n'être et n'avoir rien sans Toi ;
J'éprouve ainsi de plus en plus
Ta grâce, et j'en suis tout confus.

Après un séjour de quatre mois dans cette Eglise, je m'en retournai avec ma femme à Berthelsdorf, pénétré de reconnaissance envers le Sauveur, pour la gracieuse assistance qu'il avait daigné m'accorder.

En 1799, je reçus la commission de visiter les Eglises de Neusalz et de Gnadenfeld ; le Sauveur, dans sa grâce, bénit mes travaux et je m'en retournai à Berthelsdorf content et reconnaissant.

Lors du Synode de 1801, le Sauveur m'accorda de nouveau la grâce d'être nommé membre de la Conférence des Anciens de l'Unité, et comme la première fois, dans le Département des Serviteurs. O mon Sauveur et mon Maître ! que toutes mes facultés et les forces que Tu daigneras m'accorder encore, Te soient et te demeurent entièrement consacrées. Sanctifie-les à Ton honneur !

En septembre 1802, je reçus une nouvelle commission, celle de visiter l'Eglise d'Ebersdorf, et en juillet 1806 je me rendis dans le même but à Gnadenberg. Que le Sauveur soit béni et glorifié, de l'assistance qu'il a bien voulu m'accorder dans tout ce que j'ai eu à faire en son nom !

Mes circonstances de famille firent des années 1811 et 1812 une époque bien pénible pour moi ; ce fut un temps de dure épreuve, pendant lequel j'eus grand besoin de foi, de patience, d'espérance et de confiance filiale envers le Sauveur. Les maladies qui atteignirent ma femme et mon plus jeune fils me navrèrent de douleur. Ah ! que de fois et avec quelles instances j'implorai le secours du Sauveur jusqu'à ce que je sentis distinctement en mon ame que je devais nécessairement ajouter à

Digitized by Google

ma prière ce que le Sauveur, au jardin de Gethsemané, dit lui-même à son Père céleste: « Que ta volonté soit faite et non pas la mienne! » C'est ce que je fis en effet, et mon esprit recouvra plus de calme, si bien que je pus dèslors ajouter à toutes mes supplications: « Que ta volonté soit faite! » Cette volonté sainte, le Seigneur la manifesta envers mon cher fils en le faisant entrer de la manière la plus douce et la plus heureuse, le 9 mars 1812, dans sa joie éternelle, ce dont je ne pus dans la suite que lui rendre grâces du fond de mon cœur. Peu après le décès de mon fils, au mois de mai de la même année, commença pour moi une autre épreuve bien douloureuse: ma chère femme fut attaquée d'une maladie catarrhale et nerveuse qui la retint au lit pendant dix-neuf semaines, au bout desquelles le Sauveur trouva bon de la retirer d'auprès de moi pour la faire entrer dans son Royaume céleste. Nous avions passé trente-six années ensemble dans un intime contentement. Tout en bénissant le Sauveur de l'heureuse consommation de sa carrière, je ressens encore une douleur que je ne puis exprimer. Lui seul est ma consolation, mon aide et mon appui, dans ma vieillesse actuelle; il est mon tout en toute chose; dans mon isolement, il me fait éprouver son gracieux pardon, et sa proximité restaure mon cœur; aussi puis-je oublier la peine et la douleur, pour me réjouir de son salut. Je sais bien et je le sens, que je suis un pécheur plein de défauts, de faiblesses et d'infirmités; mais je suis aussi pleinement convaincu que le Sauveur est à moi et que je suis à Lui: voilà ce qui me suffit.

Que sa paix me soutienne
Dans ce séjour de pleurs,
Que sa grâce subvienne
A toutes mes langueurs;

et c'est aussi ce qu'il fera, car il est fidèle. Il est le véritable, et ce qu'il promet, il l'accomplit très-certainement.

Au mois de novembre de la même année (1812), ma fille Arnecke arriva de Neuwied avec ma petite-fille pour me soi-

Digitized by Google

gner dans mes vieux jours et diriger mon ménage : elle s'acquitte de ces soins avec une grande fidélité. Je lui souhaite de tout mon cœur, de même qu'à son mari et à ses enfants, d'amples bénédictions de la part du Sauveur.

A tout ce que je viens de dire, j'ajoute encore cette confession de mon cœur : c'est que je ne suis que misère, que cendre et que poussière, un pauvre et faible enfant, qui n'a certainement en soi-même rien de bon, rien qui soit digne d'être estimé ; il n'y a que ce que Jésus me donne par pure grâce, et ce qu'il opère en moi par la vertu de son sang ; non, il n'y a que cela qui soit bon et qui mérite d'être aimé. Et quand je serai parvenu au terme de ma carrière, à Lui seul appartiendra la gloire d'avoir pleinement triomphé, en accomplissant envers moi son conseil de grâce, malgré toute ma misère et mon indignité. Le moment viendra bientôt, où j'irai voir de près Celui qui par son sang a opéré ma rédemption.

Ses enfants ont ajouté ce qui suit, à la relation qui précède : Plus le fardeau de la vieillesse s'appesantissait sur notre cher père, plus il se sentait porté à dire, en soupirant du fond du cœur : Ne m'abandonne pas, mon Dieu Sauveur, ne m'abandonne pas dans ma vieillesse ! Je m'enveloppe dans les mérites de ton sang et de ta justice ; ton sacrifice est mon unique élément ! Le Sauveur le soutenait ainsi par sa grâce ; il le conduisit heureusement jusqu'à ce que vint le moment attendu et désiré, et que son ame, qui l'embrassait déjà par la foi, fut comblée de consolation et de paix.

Il eut de pénibles maladies à supporter dans les années 1813 et 1814 ; il avait souvent aussi des douleurs de poitrine. Il se remit cependant assez bien pour être en état de se rendre à Herrnhout, au mois de juillet de cette dernière année.

Le 16 janvier 1815, il retomba malade. Il put toutefois selon ses vœux, célébrer avec joie le 15 mars, le 86e anniversaire de sa naissance ; il assista même plus tard trois fois encore aux séances de la Conférence des Anciens de l'Unité ; mais l'espé-

Digitized by Google

rance d'un changement favorable s'évanouit bientôt; car dès le 18 du même mois il fut obligé de s'aliter de nouveau; ses forces diminuèrent dès lors de jour en jour. Dans la nuit du 12 au 13 avril, sa fin paraissant approcher, le frère Cunow, à notre demande et après une fervente prière, lui donna la bénédiction du Seigneur. L'heure de son entrée dans la joie éternelle n'était pourtant pas encore là. Le lendemain matin, il prit congé de ses chers collègues, et dans l'après-midi, du docteur Thalacker, son médecin, auquel il témoigna sa reconnaissance des soins fidèles et assidus qu'il avait reçus de lui. Depuis ce moment il reposa tranquillement et avec un air serein, comme le disciple qui attend son Maître. Il soupirait de temps en temps, en disant: «Ah, mon cher Sauveur, viens bientôt!» Ce souhait fut exaucé, plus tôt même que nous ne nous y attendions; il expira le 14, à midi, d'une manière douce et heureuse. Sa carrière terrestre a duré 86 ans, un mois et un jour. Nous prions le Sauveur, ajoutent ses enfants, de le bénir et de le récompenser abondamment pour toute la fidélité et l'affection qu'il a eues pour nous; qu'il le comble de joie dès maintenant et à jamais dans le bienheureux séjour de la paix et de la félicité parfaite, comme l'exprime la Parole du jour de son heureux délogement: « Ta face est un rassasiement de joie; il y a des plaisirs à ta droite pour jamais. » Ps. 16, 11.

La Conférence des Anciens de l'Unité ajoute à son tour ce qui suit: Nous rendons grâces de tout notre cœur à notre Seigneur et Sauveur de ce qu'après avoir amené de bonne heure à sa connaissance notre bienheureux frère Geisler, il l'a maintenu dans sa communion jusqu'à sa fin; nous le bénissons aussi de l'avoir choisi et préparé pour le service de sa maison, afin qu'il travaillât au bien de plusieurs Eglises et qu'il fût employé avec bénédiction comme il l'a été pendant 22 ans, au service de l'Unité en général. Il appréciait sa vocation comme une grâce importante, et rien ne lui tenait autant à cœur que de pouvoir aider autant qu'il dépendait de lui, à l'avancement de l'œuvre

Digitized by Google

de grâce que le Seigneur opére dans l'Unité des Frères. Nous avions ainsi en lui un collègue bien-aimé, exercé dans les voies de son Seigneur, doué de beaucoup de connaissances et d'expériences qu'il avait acquises dans les différentes fonctions dont il avait été chargé, et cherchant constamment à faire un usage utile et fidèle des dons qui lui avaient été confiés. Il regardait comme un bienfait particulier du Sauveur, auquel il en rendait grâces, de conserver autant de forces et de facultés jusque dans un âge avancé, et de pouvoir travailler encore à l'œuvre de sa vocation pendant les dernières années de sa vie. Aussi, lorsque dans les derniers mois de son séjour ici-bas sa faiblesse l'obligea à renoncer à toute occupation, en éprouva-t-il un sentiment pénible. Mais à cet égard, comme à tout autre, il était résigné de bon cœur à la volonté de son Seigneur; il employa les heures de sa solitude à prier pour l'avancement de l'œuvre de Dieu et à entretenir une communion intime avec cet ami par excellence, dont il connaissait d'ancienneté l'amour et la fidélité, et avec lequel il était parfaitement d'accord.

Le seul fils qui lui restait, appelé à travailler à la rédaction des relations de l'Eglise, se trouva par là rapproché de lui de même que sa fille la sœur veuve Arnecke, qui s'était rendue de Neuwied auprès de lui et qui le soignait avec une tendre affection. Tout cela servit à le restaurer et à lui procurer de la joie dans sa vieillesse. Il priait souvent et ardemment le Sauveur de bénir ses chers enfants et petits enfants, ensorte que toutes ses gratuités reposassent constamment sur eux et qu'ils fussent comblés de grâces pour l'amour de son Sang. On ne pouvait que se réjouir de la tranquillité qu'il goûtait et de la sérénité avec laquelle il attendait le moment où son Seigneur lui ferait signe d'entrer dans sa joie éternelle.

Maintenant il repose en paix, et nous le félicitons de tout notre cœur de ce doux repos dont il jouit, après avoir achevé sa tâche ici-bas. Sa mémoire restera en bénédiction dans l'Unité des Frères.

Digitized by Google

Bien te soit éternellement
Dans le sein du Sauveur,
Où ton ame présentement
Goûte un parfait bonheur!

VARIÉTÉS.

DÉLIVRANCE MIRACULEUSE DE DEUX FRÈRES ESQUIMAUX DE NAIN, EN LABRADOR.

Le trait suivant tiré de l'histoire de la mission chez les Esquimaux nous engagera à louer le Seigneur pour la bénédiction qu'il a accordée à la prédication de l'Evangile parmi ce peuple:

Le 4 juin 1827 Pierre et Titus de Nain se trouvaient sur la glace à la pêche des veauxmarins. (Pierre était père de famille; Titus, non marié, mais obéissant à l'Evangile, prenait soin d'une famille de 5 personnes sans moyens de subsistance) lorsque tout à coup un grand morceau de glace se détache de la masse et emporté par un fort courant les entraine en pleine mer. Leur ami Conrad voit cela, va chercher et amène à la hâte son cajac, mais arrivé à la mer il aperçoit à peine cette île flottante et voyant l'inutilité des secours qu'il aurait pu leur porter, il va sans retard annoncer cette affligeante nouvelle à Nain. L'Eglise prie sans relâche, et Dieu lui donne la confiance, qu'Il est puissant pour sauver ces deux frères bien-aimés; en effet, après 12 jours d'une pénible attente, Pierre et Titus arrivent sains et saufs pendant la réunion du soir, heurtent à la porte et entrent en s'écriant: « Bénissez le Seigneur! » — Au moment où ils furent emportés, ils venaient de tuer 8 veauxmarins, ce qui leur procura une nourriture suffisante pendant leur singulier voyage; au moyen de la neige ils purent apaiser leur soif et construire une hutte pour se mettre à l'abri. Nous allons maintenant les laisser raconter eux-mêmes quels furent leurs sentiments pendant cette épreuve de leur foi.

Digitized by Google

Pierre rapporte ce qui suit : Au moment où nous fûmes entraînés j'étais assez tranquille et ne craignais pas de grand danger. Le soir nous nous couchâmes en recommandant notre vie, ainsi que nous avions l'habitude de le faire, à Dieu, notre Sauveur. Le lendemain nous fûmes poussés près d'une langue de terre, qui nous était connue, et j'espérais que depuis là le frère Conrad aurait pu nous porter du secours ; nous crûmes même entendre des coups de fusil auxquels nous répondîmes, mais le soir s'étant passé sans aucun autre indice, nous conclûmes que nous nous étions trompés. Alors je commençai à craindre pour ma vie et pleurai beaucoup en pensant à ma pauvre famille. Je demandai au Seigneur avec larmes de vouloir bien me sauver ; je pouvais m'entretenir avec Lui comme si je l'avais vu devant moi. Je Lui dis : « Je Te prie, ne permets pas que je sois entraîné au-delà de la mer ni au sud ni trop vers le nord parmi les non-convertis, mais plutôt que mon corps soit déposé dans la terre au milieu de Tes croyants. O, sois moi propice, Toi, mon seul appui dans la détresse, et prends pitié de ma pauvre famille abandonnée ! » Alors cette parole me revint en mémoire : « Tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne ! » et quoique je me sentisse si éloigné et dans un si grand danger, je pleurais comme un enfant de reconnaissance et d'amour pour le Sauveur. J'entrai en pleurant auprès de Titus dans notre maison de neige et nous demandâmes ensemble au Seigneur Jésus son secours et ses consolations, c'est ce que nous continuâmes à faire chaque matin et chaque soir.

Le 6 juin au matin, nous nous trouvâmes de nouveau éloignés de terre, nous dûmes renoncer à tout espoir de secours humain et n'attendre notre délivrance que du Sauveur, et nous le priâmes de vouloir bien être notre pilote. Nous entonnâmes le cantique « lève ta face sur nous » et je sentis vivement la consolation renfermée dans ces paroles : « Je suis le bon berger, et je connais mes brebis et mes brebis me connaissent. » Je sentais profondément mon indignité et les paroles de Jésus

Digitized by Google

pouvaient seules me réjouir. Je le suppliai d'ordonner à ses anges d'avoir l'œil sur nous. Pendant tout le jour je fus en prière, et en me promenant sur la glace, beaucoup de passages de l'Ecriture Sainte se présentèrent à mon esprit; sur-tout j'obtins une nouvelle lumière sur le contenu de la prière sacerdotale de notre Seigneur, qu'Il prononça dans la nuit qu'Il fut livré; Sa parole: « Recevez le Saint-Esprit, » remplissait mon cœur d'une joie ineffable.

Le 7 l'épaisseur du brouillard nous empêcha de voir de quel côté nous étions entraînés. Je criai au Seigneur: « Aide nous » et Il fit tellement sentir à mon cœur la douceur de cette parole: « Venez à moi vous tous qui êtes travaillés et chargés et je vous soulagerai, » que j'en fus consolé. Du 8 au 10 juin nous fûmes encore entourés de brouillards, sans pouvoir apercevoir la moindre chose. Je pleurais, mais mon seul désir était de goûter l'amour inexprimable de Jésus; je me rappelai la frayeur de Pierre, lorsqu'il marchait sur la mer, et les paroles que le Sauveur lui adressât à cette occasion nous consolèrent aussi. D'abondantes larmes coulaient de mes yeux, lorsque je pensais à ma famille; mais j'ai toujours conservé la confiance que nous étions sous la garde de notre cher Sauveur. Je me souvins aussi que S[t]-Paul fut sauvé de son naufrage, quoique pendant plusieurs jours ils eussent été privés de la vue du soleil et des étoiles. Une autre fois je réfléchis sur ces paroles: «Seigneur, souviens-toi de moi quand tu viendras en ton règne! » Je fus également consolé par le souvenir de la délivrance de S[t]-Pierre, lorsque l'ange le fit sortir de sa prison en lui disant: « Jette ta robe sur toi et me suis. » J'espérais que nous serions aussi miraculeusement ramenés à la terre, quoique comme l'enfant prodigue, je sentisse que je n'étais point digne d'être appelé enfant de Dieu.

Nous pleurâmes de joie lorsque le 11 juin nous aperçûmes la terre à travers le brouillard, ce fut pour nous une marque certaine que la main du Seigneur nous conduisait. Dans ce moment là nous nous trouvions entourés de glace flottante. Le 12 nous vîmes de nouveau la terre, mais n'osant pas nous en appro-

Digitized by Google

cher sur les petits glaçons qui nous en séparaient, nous rentrâmes dans notre hutte pour nous fortifier dans la prière. Nous cherchâmes s'il y avait une place où les glaçons fussent attenants, et le soir nous crûmes toucher à la glace solide. Cependant nous craignions encore de quitter notre île, lorsqu'elle reçut un choc violent qui la partagea. Alors nous l'abandonnâmes entièrement, persuadés que le Seigneur nous donnait par là un signe qu'Il voulait être notre guide. En marchant à travers les glaçons, et étant encore en grand danger, je criai au Seigneur de vouloir nous frayer le chemin. Le 15 au matin nous rejoignîmes nos gens qui étaient encore à la pêche à quelque distance de Nain, pénétrés de reconnaissance envers le Seigneur pour la délivrance miraculeuse qu'il nous avait accordée et que je n'oublierai jamais tant que je vivrai.

Le rapport de Titus est écrit tout-à-fait dans le même esprit et témoigne, que malgré leur horrible position, ces frères se trouvaient heureux parce que l'esprit de Dieu rendait témoignage à leur esprit qu'ils étaient enfants de Dieu.

———o o———

DERNIERS MOMENTS D'UN ENFANT NÈGRE DE L'ÉCOLE DE NEWFIELD, DANS L'ILE D'ANTIGOA.

Le dimanche après midi, écrit l'instituteur, j'allai voir Jane Joseph, une de mes élèves, et la trouvai très-mal sous le rapport physique, mais son ame était très-bien, car elle avait été lavée dans le sang de son Sauveur. Je lui demandai: « Jane Joseph, crains tu la mort? » Elle répondit avec un regard plein de joie: « Oh, non! » Je continuai et je lui dis: « Tu ne crains pas la mort, mais notre Sauveur te recevra-t-il dans le ciel? » Elle repliqua: « Oui, il m'y recevra; car il a dit: *Laissez venir à moi les petits enfants et ne les en empêchez point, car le royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent.* » Je lui dis: « Si tu avais à choisir entre tous les trésors du monde et notre Sauveur, que choisirais-tu? » Elle répondit: « Notre Sauveur. » — « Mais Jane,

Digitized by Google

pourquoi l'aimes-tu tant? Qu'a-t-il fait pour toi? » — « Il s'est chargé de tous mes péchés. » Après l'avoir encore un peu questionnée, je chantai une partie du cantique qui commence ainsi : *Jésus fut humble et méprisé;* elle s'y joignit avec tant de ferveur que, de peur d'épuiser ses forces, je fis une courte prière et je la laissai. Le lendemain au soir, pendant que je congédiais les enfants, sa sœur aînée vint me trouver et me dit, les larmes aux yeux, qu'elle ne s'attendait pas à la trouver encore vivante à son retour. Je me hâtai d'y aller. En entrant dans la chambre j'allai m'asseoir à côté du lit de Jane dont le visage exprimait alors une joie céleste, et je lui dis : « Jane, où vas-tu ? » Elle leva la main en haut et s'écria : « Je vais au ciel : » Elle paraissait souffrir beaucoup mais son ame était prête pour l'immortalité. Je lui parlai beaucoup de Jésus, ce qui lui causa une grande joie, car son occupation habituelle était de méditer sur l'Amour du Sauveur. Je lui dis : « Jane, tu souffres beaucoup, mais cela durera-t-il toujours ? » — « Non, » dit-elle, « ce sera bientôt fini. » Entre cinq et six heures, le frère Morrish et son épouse vinrent la visiter et lui firent plusieurs questions sur l'état de son ame. Très-satisfaits de ses réponses, ils lui demandèrent si elle voulait qu'on chantât un cantique; elle répondit affirmativement et désigna à cet effet celui qui commence par ces mots : *Jésus bénit les petits enfants.* Frère Morrish me pria d'indiquer le premier verset, et elle se joignit à nous pour le chanter. Son visage changea pendant la prière, et elle sembla dès lors s'en aller rapidement. Les missionnaires lui touchèrent la main et lui souhaitèrent une bonne nuit. Je restai assis à côté d'elle, observant le moment où son ame bienheureuse s'envolerait vers la félicité éternelle, et je n'attendis pas longtemps. Environ deux minutes après le départ de ses chers amis elle s'endormit dans les bras de son Rédempteur. Alors je me levai et je chantai : « *La grâce de notre Seigneur Jésus-Christ* etc. » et en m'en allant je dis dans mon cœur comme Balaam : « Que je meure de la mort des Justes et que ma fin soit semblable à la leur. »

Digitized by Google

NOUVELLES RÉCENTES.

1. AFRIQUE MÉRIDIONALE. — Les lettres des frères Nauhaus et Adolf Kuster nous mandent les nouvelles suivantes sur la nouvelle station de Clarkson dans l'Afrique méridionale. Le nouveau bâtiment qui doit servir d'église et d'école, dont la pierre fondamentale a été posée le 12 mai, était déjà couvert au mois de septembre; on ne peut cependant en achever la construction intérieure que peu à peu à cause des occupations que donnent les jardins et les maisons des habitants. La petite Eglise composée de Hottentots et de Nègres libres, suivait sans interruption sa marche paisible et heureuse, et croissait non-seulement en nombre mais en grâce et en connaissance. Parmi les Fingous qui sont encore tout-à-fait sauvages, au contraire, l'Evangile manifeste bien aussi sa puissance, mais c'est par maint combat intérieur. Cependant cela même devient une source de bénédiction; la foi des croyants est éprouvée et affermie, d'autres sont amenés à de sérieuses réflexions; ceux qui aiment encore mieux les ténèbres que la lumière sont effrayés, et nous espérons que le temps viendra où beaucoup d'entr'eux auront honte de leur folie. Les derniers entretiens que les missionnaires eurent avec les personnes confiées à leurs soins ont été bien réjouissants et ont offerts des preuves convaincantes de l'œuvre du Saint-Esprit dans les cœurs, de sorte que le 1er octobre, nous eûmes la joie de voir trente-huit personnes touchées par la grâce du Sauveur, et cinq d'entr'elles furent admises au baptême.

Par suite des délibérations de la Conférence des Anciens de l'Unité sur le remplacement de notre bienheureux frère Hallbeck, la présidence de la Conférence des Aides pour l'Afrique méridionale a été confirmée au frère Christian-Louis Teusch, auquel ses collaborateurs l'avaient provisoirement conférée; et

Digitized by Google

le frère Charles-Rodolphe Kœlbing, instituteur au gymnase de Niesky, a été appelé à siéger comme membre dans cette Conférence et à été chargé de la surveillance spéciale des écoles.

— Les dernières lettres de Gnadenthal, dans l'Afrique méridionale, qui vont jusqu'à la fin de janvier, nous donnent des nouvelles réjouissantes sur l'avancement de l'œuvre du Seigneur dans cet endroit et dans les environs. A Noël et au nouvel-an, la foule des auditeurs obligea les missionnaires à prêcher en même temps à l'église et dans la maison d'école. La sœur Fritsche à Hemel en Aarde, était depuis assez long-temps fort souffrante. A Silo, la sœur Bonatz et le frère Théodore Küster commençaient à se rétablir après de graves maladies. Le frère Rodolphe Kœlbing appelé au service de la mission de l'Afrique méridionale est parti le 11 mai de Herrnhout pour se rendre d'abord en Angleterre, afin de se perfectionner dans la langue anglaise.

II. SURINAM. — Les nouvelles suivantes nous sont parvenues de Surinam. Les Nègres libres s'étant empressés d'achever jusqu'au nouvel-an la maison destinée aux missionnaires qui devaient leur être envoyés, ils arrivèrent le 17 décembre à Karsteling-Jacobs, en chantant des hymnes de joie pour célébrer l'accomplissement du vœu qu'ils formaient depuis si long-temps. Le 20 décembre, frère et sœur Rasmus Schmidt, destinés à renouveler ce poste, partirent avec eux au nom du Seigneur, pour se rendre à Gingée dans le Haut-Surinam, où ils espéraient arriver le jour de Noël; cet endroit est situé à une demi-lieue au dessus de l'ancienne station missionnaire Neu-Bombay, et le poste renouvelé gardera le nom de Bombay. Ils y ont trouvé un troupeau de plus de vingt Nègres baptisés, dont quelques-uns sont admis à la communion. Veuille le Sauveur faire prospérer leur travail et les garder de maladie dans ce climat qui a été autrefois si malsain. — Le frère Jacobs nous donne les nouvelles suivantes sur le nouveau poste de Salem, fondé dans le district de Nykerie. Le 12 mai, nous entrâmes dans notre nouvelle demeure, en suppliant le Sauveur de nous conduire par son Esprit, afin que nous puissions continuer

Digitized by Google

d'une manière convenable cette œuvre commencée en son nom. Dès le second soir, nous eûmes la joie de voir arriver environ vingt personnes, qui venaient nous prier de les instruire ; et ces visites devinrent tous les soirs plus nombreuses, de sorte que bientôt toutes les places de notre petite chambre furent remplies. Le 17 mai je commençai mes visites dans les plantations ; jusqu'à présent 287 personnes demeurant dans 17 différentes plantations se sont fait inscrire pour être instruites dans la doctrine chrétienne. Quoique la plupart de ces gens soient encore fort ignorants, c'est cependant pour nous un grand encouragement de les voir venir en troupes aux assemblées du soir, auxquelles ils assistent avec la plus grande attention ; nous apercevons aussi en quelques-uns d'entr'eux, le commencement d'une œuvre de l'Esprit de Dieu. Un mal de pied m'a forcé de suspendre quelque temps mes visites, mais vers la fin de juin, j'ai pu ouvrir dans notre demeure une école de 20 à 30 enfants, qui s'y rendent avec régularité tous les matins. J'ai aussi commencé une école du dimanche. Neuf personnes sont jusqu'à présent devenues candidats du baptême. Le 7 septembre nous primes la Sainte-Cène avec un Nègre. Le 7 octobre nous eûmes la visite de Monsieur le Gouverneur Général ; Son Excellence témoigna avec beaucoup de bienveillance, son intérêt pour notre œuvre.

III. ALLEMAGNE. — Tous les votes qui, selon les dispositions des synodes, sont requis pour nommer un membre de la Conférence des Anciens de l'Unité, étant arrivés ; nous pûmes procéder, le 30 mars, à la nommination du remplaçant de notre bienheureux frère Kœlbing. Nous suppliâmes le Seigneur avec ferveur de nous faire connaitre sa volonté par le sort, et il approuva l'élection du frère Jean Martin Nitschmann, inspecteur des pensionnats de Gnadenfrey, qui avait eu la majorité des voix, et qui se trouve par conséquent appelé à être membre de la Conférence des Anciens de l'Unité dans le département de l'éducation et des aides. Nous recommandons ce nouveau collègue aux prières de nos frères et sœurs.

Digitized by Google

IV. ANTILLES DANOISES. — Nous avons reçu de notre frère Breutel des nouvelles qui vont jusqu'à la fin de février. Lui et ses compagnons de voyage, ainsi que tous nos frères aux Antilles Danoises, sont en bonne santé. Le 29 décembre, les frères Breutel et Hæuser se sont rendus de S[t]-Thomas à S[t]-Jean, où ils restèrent jusqu'au 28 janvier, pour visiter nos deux stations de Béthanie et d'Emmaüs, et pour s'informer exactement de toutes les circonstances qui concernent la mission. Le 1 février, ils allèrent à bord d'un bâtiment du gouvernement, qui les conduisit à S[te]-Croix. Les nouvelles écoles fondées par ordre du gouvernement, ont été un objet de leur attention particulière; les frères Gardin et Rœmer, missionnaires à Antigoa, qui étaient venus aux Antilles Danoises pour aider à les établir, se sont rendus fort utiles par les expériences qu'ils ont acquises sur ce sujet dans les possessions anglaises. La première de ces écoles a été ouverte à la plantation Princesse avec environ 150 enfants. Nos frères ont reçu l'accueil le plus amical de Monsieur le Gouverneur Général de Scholten, ainsi que de tous les magistrats des 3 îles, qui leur accordent leur protection et leur secours. Frère et sœur Schmitz d'Emmaüs se sont vus obligés, à cause de la mauvaise santé de la sœur Schmitz, de faire un voyage en Europe; ils sont arrivés à Brême le 10 avril, après une traversée rapide et heureuse, n'ayant été que 33 jours en mer.

— Le frère Breutel nous donne, dans une lettre du 27 mars, des nouvelles des visites que lui et frère Hæuser ont faites aux trois stations missionnaires de Sainte-Croix. Le frère Hæuser a eu un accès de fièvre, mais au départ de la lettre il était convalescent. Le frère veuf Théodore Rœmer, qui s'y trouvait alors, venant de St. Kitts, était sur le point de partir pour l'Europe.

V. HAUT-CANADA. — Une lettre du 7 janvier du frère Micksch, à Westfield, nous donne de bonnes nouvelles de nos missionnaires. Les fêtes de Noël, le jour de l'an et la fête des missions ont été pour les Indiens des jours bénis, à la célébration desquels quelques païens des environs sont venus prendre part. On nous donne des nouvelles semblables de l'Eglise de

Digitized by Google

New-fairfield dans le Haut-Canada. Les missionnaires peuvent se réjouir de l'état général de cette Eglise ; ils remarquent sur-tout avec reconnaissance envers le Seigneur que l'abus des liqueurs fortes diminue. Le 6 janvier 2 personnes ont été baptisées. Il est probable qu'au printemps l'Eglise s'accroîtra de plusieurs familles de la tribu des Mousy, des bords du Grand-River, où le frére Luckenbach a fait autrefois quelques visites.

DONS POUR LES MISSIONS DES FRÈRES.

Aux dons reçus pour les missions des Frères, indiqués dans notre numéro de juillet, nous devons ajouter les suivants :

SUISSE.

Des amis des Frères, au Sentier et au Brassus, Vallée du lac de Joux (canton de Vaud) de	L. S^sse^	26 40
Des amis de Lausanne par M. T.	»	5 52 ½

FRANCE.

Par M. Nicolas Enéquist, ministre du Saint-Evangile à Montauban :

De M^r^ et Mme C. à l'Evesque	Fr. Fce.	50 —
De Mme F. à Bordeaux	»	20 —
De Mr E. professeur à Montauban . .	»	10 —
	Fr. Fce.	80 —

Nous témoignons encore notre reconnaissance aux donateurs et nous prions nos amis de la France de bien vouloir adresser les dons qu'ils destinent à l'œuvre des missions des Frères, à Monsieur Nicolas Enéquist, ministre du Saint-Evangile à Montauban, autorisé de la part de la direction de l'Unité des Frères, à les recevoir et à les faire parvenir à leur destination.

Digitized by Google

DISCOURS

SUR LE TEXTE DU 8 JUILLET 1774.

TEXTE. *Je leur pardonnerai leurs injustices, et je ne me souviendrai plus de leurs péchés, ni de leurs iniquités.* Hébr. 8, 12.

Ton sang seul les efface. 171, 1.

Telle est la précieuse prérogative de la nouvelle alliance. La grâce y est si abondante, que tout pauvre pécheur qui le désire, peut obtenir la pleine certitude de la rémission de tous ses péchés, et voir son sort changé en paix et en félicité, dès qu'il le veut sincèrement. Au lieu que sous l'ancienne alliance tous les sacrifices et toutes les purifications lévitiques ne donnaient point de repos parfait au cœur, puisque ceux qui étaient purifiés ne l'étaient pas tellement qu'ils n'eussent plus aucune conscience du péché. Le sang typique des victimes ne pouvait ni emporter le péché, ni changer et renouveler le cœur. Mais depuis que Jésus-Christ est apparu pour ôter le péché, depuis qu'il en a fait l'expiation par son propre Sang, la grâce abonde par dessus le péché, et il est dit: *Je leur pardonnerai leurs injustices, et je ne me souviendrai plus de leurs péchés.* Cette promesse est grande et précieuse en toute manière. Elle offre et assure d'abord le pardon des péchés gratuitement, sans rien exiger du tout de la part du pécheur. Le Sauveur ne dit point: Je leur pardonnerai à condition qu'ils s'en rendent dignes par leur conduite, et par des actes de piété. Non, il dit simplement et sans aucune clause: *Je leur pardonnerai leurs injustices.* Ce serait donc une conduite et une méthode tout-à-fait contraire aux intentions du Sauveur et à l'esprit de l'Evangile, que de vouloir se préparer à la grâce et prétendre la mériter par toutes

Digitized by Google

sortes d'exercices de pénitence, d'actes d'humilation, de vœux, de bonnes résolutions et de réformes dans ses mœurs. Tout le secret maintenant est d'être misérable; tout le salut est offert gratuitement à ceux qui, se sentant corrompus et coupables, ont recours, tels qu'ils sont, au sang propitiatoire de Jésus, pour embrasser à genoux la grâce qui leur est toute acquise.

Reconnais avec contrition de cœur ton iniquité, et que tu as péché contre ton Dieu, et crois au Seigneur Jésus. Voilà tout ce que l'Ecriture dit au pécheur. Ce qui rend cette grâce encore plus abondante, c'est qu'elle ne fait aucune différence entre les divers actes du péché; c'est que dans sa dispensation, aucune distinction entre le péché et les iniquités ne doit avoir lieu; elle abonde par dessus tous les péchés sans exception. *Je leur pardonnerai leurs injustices, leurs péchés, leurs iniquités, de quelque nature qu'elles puissent être.* Oh que cette déclaration du Sauveur est consolante pour les pauvres pécheurs! Si donc, d'un côté, ceux qui n'ont pas des crimes manifestes à se reprocher, ont tort de penser qu'ils n'ont pas autant besoin de pardon et de grâce que d'autres; de l'autre côté, un pauvre misérable, qui a donné dans toutes sortes de péchés, ne doit point se décourager, quelqu'énormes qu'ils soient et quel que soit le temps qu'il y ait vécu; il ne doit point donner lieu à cette pensée désespérante: «Hélas! comment le Sau-» veur voudrait-il, comment pourrait-il avoir pitié de moi? » Cela serait peut-être encore possible, si seulement je n'avais » pas commis telle ou telle action; mais j'en ai trop fait; il » n'y a plus d'espérance ni de remède pour moi!» non, chaque pécheur, quelque criminel, quelque coupable, quelque abominable qu'il soit, est invité à recourir au Sauveur avec confiance; et dès qu'il se présente à Lui, tous ses péchés, quand il y en aurait des millions, lui sont remis et pardonnés à la fois, il en est lavé est purifié par le Sang de Jésus, qui efface et emporte tellement toutes les iniquités, qu'il n'en sera plus fait mention éternellement. *Je ne me souviendrai plus de leurs péchés*, dit le Sauveur; Voilà de quoi consoler et tranquilliser parfaitement

Digitized by Google

le cœur du pauvre pécheur. C'est avec un plaisir inexprimable qu'on lit dans la Bible avec quelle bonté, quelle facilité, quelle promptitude le Sauveur pardonne et met dans un éternel oubli les offenses les plus criantes, pendant qu'il se souvient avec tant de fidélité et de constance de ses gracieuses promesses. Quant aux péchés, il est dit: *C'est moi, c'est moi qui efface tes iniquités pour l'amour de moi, et je ne me souviendrai plus de tes péchés.* (Es. 43, 25). Mais quant à ses promesses il dit: *Depuis que je lui ai parlé, je n'ai point manqué de m'en souvenir; c'est pourquoi mes entrailles se sont émues à cause de lui, et j'aurai certainement pitié de lui.* (Jér. 31, 20.) Après une déclaration si tendre et si gracieuse du Sauveur, qui efface tout le passé de sa mémoire, un pécheur reçu en grâce et lavé dans son sang ne doit plus se souvenir de ses péchés avec une inquiétude qui trouble le repos de sa conscience en lui reprochant sa conduite passée. Il est en droit de considérer tous ses péchés comme noyés dans le sang de Jésus, abolis et oubliés, comme si jamais ils n'avaient existés. C'est là sans contredit, mes chers frères et mes chères sœurs, une faveur infiniment précieuse, que d'être tellement assuré du pardon de ses péchés et de leur abolition par le sang de Jésus, que l'on n'en ait plus de reproches, plus d'accusations dans sa conscience. Oh! qu'on est heureux, lorsqu'on peut dire avec assurance: « Je suis un bien méchant homme, un pécheur insigne; j'ai fait bien du mal en » ma vie; mais toi! cher Sauveur! tu as jeté tous mes péchés » derrière ton dos; tu en as rayé toute la liste par ton propre » sang, tu as effacé l'obligation qui étai tcontre moi; je sais que » tout est pardonné et enseveli dans un éternel oubli. Tu es » à moi avec tous tes mérites et toutes tes grâces; et moi, je » suis à toi avec toutes mes misères. » Alors on n'a plus de répugnance d'être pécheur; au contraire on se félicite de l'être. On ne s'en désespère plus, et le sentiment de la corruption et de la misère, loin de nous éloigner du Sauveur et de nous faire éviter sa présence, nous fait rechercher sa face avec d'autant plus d'empressement; c'est de bon cœur que l'on se sent,

Digitized by Google

que l'on se croit et que l'on se dit, son pauvre pécheur. Ce qui ne signifie pas que l'on se laisse aller au relâchement, et que, sous ce beau titre de pauvre pécheur, l'on ne soit pas fort scrupuleux lorsqu'il vient à reparaître quelque chose de la corruption de la nature ; qu'on ne s'en alarme pas ; qu'on traite ses fautes et ses transgressions de bagatelles, dont il ne faut pas se mettre en peine puisqu'une fois on a obtenu grâce par le sang de Jésus ! Non, il n'est pas possible qu'un pécheur reçu en grâce puisse penser ainsi. L'assurance de la grâce du Sauveur et du pardon gratuit des péchés fait un tout autre effet sur le cœur réconcilié. L'Apôtre immédiatement avant les paroles de notre texte, allègue quelques unes des suites du pardon des péchés : *Je mettrai mes lois dans leur esprit, je les graverai dans leur cœur, et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple.* (Hébr. 8, 10). Et comment cela ? *c'est que je leur pardonnerai leurs injustices.* Ce sont donc là les fruits immanquables de l'absolution. Quand un pauvre pécheur vient à voir sa corruption à découvert, quand au lieu de s'arrêter à certaines mauvaises actions qu'il peut avoir commises, le Saint-Esprit fixe ses yeux sur la grande dépravation de son ame, sur son incrédulité, sur son éloignement pour le Sauveur, sur son indifférence envers ses mérites, sur l'inimitié de son cœur pour Jésus et sa croix ; quand cette découverte effrayante lui brise le cœur et le fait pleurer aux pieds du Sauveur, jusqu'à ce qu'il se manifeste à son ame dans sa forme sanglante, qu'il lui donne son absolution et sa paix, alors, mais seulement alors il apprend ce que c'est qu'un Sauveur.

Dès ce moment-là il se sent aussi embrasé d'un amour ardent pour son Rédempteur et pour ses plaies ; ce qui n'arrivera jamais par une autre voie. Quoique l'on puisse avoir ouï dire et appris du Sauveur, quelque bien instruit et savant que l'on soit en matière de religion, tant que l'on n'est pas devenu soi-même vrai pauvre pécheur, et qu'on n'a pas éprouvé dans son propre cœur l'efficace du sang de Jésus pour la rémission des péchés, on n'aura jamais qu'une science froide et stérile. Si

Digitized by Google

l'on croit aimer le Sauveur avant qu'on ait, en pauvre pécheur, cherché et trouvé grâce au pied de sa croix, avant qu'on l'ait reconnu à ses plaies sanglantes, on se fait illusion. On ne l'aime pas de tout son cœur, de toute son ame et de toutes ses forces; on ne l'aime pas comme la pécheresse qui se tenait à ses pieds, et ne cessait de les baiser avec tendresse. Mais, par notre réception en grâce nous entrons, grands et petits, jeunes et vieux, dans une liaison effective et réelle avec le Sauveur; le cœur ci-devant froid, aride et insensible, brûle aussitôt du plus tendre amour pour le Sauveur et pour ses souffrances; et dès lors tout le reste suit de soi-même. Par l'aspersion du sang de Jésus, la Loi de Dieu est écrite dans notre esprit et gravée dans notre cœur, pour nous faire connaître et comprendre les pensées du Sauveur et nous faire éprouver, *qu'elle est la volonté de Dieu, bonne, agréable et parfaite*. Cette loi de notre Dieu nous devient souverainement aimable; tous les préceptes, tous les commandements du Sauveur sont alors en harmonie avec notre cœur. Bien loin d'en avoir de l'éloignement on en fait sa joie et ses délices, on peut dire avec David : Je prends mon plaisir en tes commandements, je les aime. Avec cela on ne manque pas de force pour accomplir sa volonté. On n'est plus dans la triste nécessité de dire : « J'ai bien la volonté de faire ce qui est bon, mais je ne » trouve pas le moyen de l'accomplir. » On peut dire plutôt: » Tout ce que je dois, je le veux aussi, et ce que je veux je le » puis par la grâce qui m'est dispensée, et qui ne cesse de cou- » ler sur moi des plaies de Jésus. » On ne doit pas conclure de là, qu'un enfant de Dieu ne puisse jamais faire de faux pas, qu'il atteigne toujours le but, qu'il ne reste jamais en arrière, qu'il n'ait jamais sujet d'être honteux, de se faire des reproches, et de demander grâce et miséricorde. Bien loin de là! je pense qu'il n'y a personne qui ne se trouve si souvent en faute, qui ne se reconnaisse si souvent pécheur, que celui qui a obtenu grâce. C'est dans l'état de grâce qu'on apprend véritablement à connaître que l'on est pauvre et misérable, tandis qu'auparavant on se regardait d'un tout autre œil. Dans la lumière de la grâce

Digitized by Google

on découvre jusqu'à la moindre faute; une seule mauvaise pensée, une parole légère, un faux pas qui paraît de peu d'importance nous sont beaucoup plus sensibles et plus douloureux que ne peuvent l'être les péchés les plus graves aux yeux du monde. De sorte qu'on demeure constamment un pauvre pécheur, qui ne vit que de grâce, et qui trouve tous les jours assez de sujets de se confesser et de demander l'absolution à notre grand sacrificateur. Ainsi le pardon des péchés et la réception effective en grâce est un point de la dernière importance. C'est une funeste erreur que de penser que la rémission va sans dire, puisque le Sauveur a fait l'expiation des péchés de tout le monde. C'est se tromper soi-même que de croire qu'après avoir eu sa conscience appaisée, il ne soit plus nécessaire de se mettre en peine d'éprouver l'efficace du sang de Jésus. C'est se faire tort à soi-même, que de penser qu'après avoir goûté une fois la grâce gratuite, on n'a plus besoin de puiser chaque jour de nouveau, grâce, pardon et vie dans les plaies de Jésus. Rien n'est plus dangereux, lorsqu'on a obtenu grâce, que de n'en pas faire un bon usage, de se laisser aller à la légèreté et au relâchement, comme si désormais on pouvait se permettre de petites inadvertances, certains écarts, dont pourtant, le cœur du Sauveur ne peut qu'être attristé. Mais heureux celui qui ne se donne point de repos, qu'il ne puisse dire : « Jésus, ta justice et ton sang sont mon habit, mon ornement, » qui se garde par cette grâce, de toute souillure de la chair et de l'esprit, et qui blanchit tous les jours sa robe dans le sang de l'Agneau.

VIE

ET DERNIERS MOMENTS D'UNE AME ÉPROUVÉE.

N. N. naquit en 1790. Elle était la cadette d'une famille de douze enfants, et pour ses frères et sœurs, comme pour ses parents, elle était un objet de prédilection.

Digitized by Google

Elle eut pour parrain un pasteur vénérable, avec qui elle entretint toujours des relations qui lui furent d'un grand prix; et jusqu'à sa mort, elle trouva une abondante source de consolations dans ces paroles, que ce digne serviteur de Dieu lui avait écrites en souvenir pour le jour de son baptême : *Le sang de Jésus-Christ, le Fils de Dieu, nous purifie de tout péché.* Elevée par sa mère dans un esprit de douceur et avec une affection toute particulière, elle n'en apprit pas moins de bonne heure à se plier au joug d'une stricte obéissance. Ainsi, sa mère lui ayant dit une fois qu'elle manquait de soumission : «Si tu veux te comporter ainsi, ma chère fille, tu ne peux plus être mon enfant,» c'en fut assez pour lui inculquer à jamais une obéissance sans réserve.

Depuis 1804 jusqu'à 1807, notre sœur coula des jours heureux et bénis dans l'institution de Montmirail. Elle s'y lia d'une étroite amitié avec une de ses compagnes de pension, et ce doux lien, fondé sur l'amour du Seigneur, lui procura jusqu'à sa fin de saintes et précieuses jouissances. « C'est à la grâce de Dieu, disait-elle, six ans après avoir formé cette liaison, que je suis redevable de cette relation si douce, dont le principe est uniquement le sang de Jésus. Le bien qu'en a déjà recueilli mon ame, me prouve qu'il n'est pas d'union plus intime et plus durable que celle d'une amitié cimentée par la foi chrétienne. Au lieu de l'affaiblir, les épreuves ne font que lui donner plus de force. »

Un de ses frères, alors à Leipsick, lui adressa, dans ce même temps, des lettres pleines d'affection et de sérieuses pensées. L'Esprit de Dieu s'en servit pour imprimer à son ame une invariable direction vers la seule chose nécessaire.

De retour sous le toit paternel, les dons intellectuels que le Seigneur lui avait départis se développèrent de plus en plus. Une douce gaîté tempérait en elle un caractère ferme et décidé. Elle consacrait une bonne partie de ses loisirs au chant sacré, qu'elle aimait particulièrement.

Au printemps de 1811, il plut au Seigneur de l'unir par le

Digitized by Google

saint nœud du mariage avec l'époux qui aujourd'hui, après trente ans d'un heureux hymen, lui survit, pour pleurer amèrement sa perte. Le même pasteur qui l'avait présentée autrefois au sacrement du baptême, fut appelé à bénir son mariage : « Voici, lui dit-il dans cette occasion solennelle, voici encore les mains amies qui vous ont portée enfant au sacrement de la régénération ; elles se lèvent à cette heure pour appeler la bénédiction du Seigneur sur le lien conjugal que vous contractez avec l'époux qu'il vous a choisi. »

On peut se faire une idée du sérieux dont était pénétrée notre sœur à cette époque importante de sa vie, par ces paroles qu'elle écrivit alors à son cher fiancé. « Je suis une pauvre et misérable enfant, qui souvent n'ose pas même lever les yeux. Si je n'ai point été consumée, c'est à cause des gratuités de l'Eternel. Mon plus ardent désir est de m'assurer toujours plus en Lui, et de ne vivre que pour Lui plaire. Puis donc que nous sommes sur le point de nous unir par le mariage, selon la dispensation du Seigneur, que notre résolution inébranlable soit de ne fonder notre amour et notre espérance que sur le rocher des siècles. Si jamais notre repos devait être troublé par quelque tort de part ou d'autre, souvenons-nous incontinent de l'infinie miséricorde de notre Dieu. Par là nous apprendrons à supporter mutuellement les faiblesses et les défauts dont, pour notre continuelle humiliation, nous nous sentirons constamment entachés. Toujours fidèle, le Seigneur, nous voyant persévérer d'un commun accord dans cet esprit de douceur et de vérité, nous aidera certainement à endurer avec patience les peines que nous pourrons rencontrer dans l'état où nous entrons, et, dans tous les cas, il nous sera permis de tout espérer de son gracieux support. »

Ces paroles étaient comme une prophétie, ainsi que l'événement l'a prouvé, car si dans sa nouvelle position, elle fut comblée de bénédictions précieuses, et compta bien des jours heureux, elle connut aussi l'épreuve, et jusqu'à la fin de sa carrière elle fit une profonde expérience de ces paroles du livre

Digitized by Google

de Job, sur lesquelles son attention fut appelée à se fixer le jour même de ses noces : *Il te délivrera de six afflictions, et à la septième le mal ne t'atteindra point.*

Déjà dans la première année de son mariage en effet, son père lui fut enlevé après une longue maladie. Quelques années plus tard elle perdit son excellente mère. Elle la vit quitter ce monde les yeux levés au ciel, et jusqu'à sa propre fin le souvenir de cette mère chérie lui resta comme une source de regrets en même temps que de douces et de saintes pensées.

Notre sœur donna successivement le jour à deux fils et à cinq filles. Le soin de leur éducation ouvrit un vaste et beau champ à l'activité de son esprit. Ses enfants ont sur-tout admiré la rare sagacité avec laquelle elle sut approprier à chacun d'eux le mode d'éducation qu'exigeait leur caractère.

En 1818, le départ du plus jeune de ses frères et de sa sœur fut pour elle une nouvelle épreuve. Cependant une correspondance suivie s'établit entre eux, et malgré la grande distance qui les séparait, entretint les rapports intimes dans lesquels ils avaient vécu jusqu'àlors. Mais, plus tard, lorsqu'elle vit son frère bien aimé partir comme missionnaire pour Surinam, la peine que lui causa cet événement ne put être adoucie que par la part qu'elle y prit comme chrétienne.

Le mauvais état de sa santé fut aussi pour elle un long exercice de patience, car des vomissements de sang qui lui survinrent se joignirent à la faiblesse de ses nerfs pour altérer considérablement sa constitution déjà débile, et dès lors elle souffrit d'une toux opiniâtre et de douleurs dans la poitrine. Cependant il lui fut donné de supporter avec résignation cette épreuve, qui fut de si longue durée, ainsi que d'autres non moins sensibles. Au sein de ses tribulations, elle se plut toujours à répéter cette exhortation du Sauveur : *possédez vos ames par la patience.*

Une peine plus cruelle que toutes les autres lui était réservée. Pendant l'automne de 1838 elle fut saisie d'une insomnie continuelle et au même temps son ame fut gravement et tristement affectée. Tandis que son corps souffrait d'un affaiblissement gé-

Digitized by Google

néral, son esprit était en proie à un profond et sombre abattement. Elle croyait être née pour le malheur; sa vie lui apparaissait comme un long tissu de péchés; l'espoir du pardon lui était ravi; les consolations de l'Evangile ne trouvaient aucune place dans son cœur et si elle n'eût conservé le sentiment toujours présent de ses devoirs, ses mains seraient tombées de découragement. Ce qui la soutint alors ce fut sa fille aînée que dans sa bonté le Seigneur lui avait préparée pour être la confidente intime de ses douleurs. Aussi ne pouvait-elle s'en séparer et elle la considérait plutôt comme une amie que comme son enfant.

Le Vendredi-Saint de l'année 1839 elle hasarda cependant de s'approcher de la table du Seigneur. Alors un rayon d'espérance perça les profondes ténèbres dont son ame était enveloppée. Elle passa une grande partie de l'été à la campagne, et fit de même l'année suivante. Le changement d'air lui procura quelque soulagement, mais elle dit néanmoins à plusieurs reprises: « Ah! croyez-moi, mon état est toujours le même. »

Ce ne fut que vers l'automne dernier, après deux ans d'un isolement presque total, qu'elle put jouir de nouveau de la société de ses parents et de ses amis, heureux de voir s'améliorer son état. Mais hélas! à mesure que son ame se fortifiait son corps allait s'affaiblissant de jour en jour. L'hiver sur-tout lui fut fatal, car ayant pris froid dans une réunion religieuse qu'elle aimait à fréquenter, elle fut obligée de s'aliter tout-à-fait dès le commencement de l'année 1840. Le médecin, qui pendant les deux ans que dura sa mélancolie l'avait traitée avec un dévouement chrétien, déclara dès lors que son état devenait alarmant. Une fièvre ardente menaçait de lui enlever le peu de force qui lui restait.

Il est remarquable que ce fut précisément à cette époque que les angoisses de son ame cessèrent entièrement. Le Seigneurs fit resplendir à ses yeux tant de célestes et bienfaisantes clartés que ses derniers jours furent un festin continuel, comme dit l'Ecriture. On voyait en elle une ame divinement assurée de

Digitized by Google

son salut et pleine de confiance dans les mérites de Christ crucifié!

Le 11 janvier, dans la nuit, on l'entendit s'écrier tout-à-coup, bien qu'elle fut tourmentée par une douloureuse oppression: » Que je me trouve bien! Je suis allégée de tout le poids qui m'accablait! Je suis entièrement délivrée! Maintenant la bénédiction de Dieu nous est rendue! » Elle répéta très-souvent avec des transports de joie ces paroles de l'écriture: *l'Eternel est celui qui fait mourir, et qui fait vivre; qui fait descendre au sépulcre, et qui en fait remonter.* Tourmentée de palpitations qui ne lui laissaient presque aucun relâche, elle trouvait un puissant soulagement à s'entretenir de l'état de son ame et même à chanter des cantiques. Elle passait des heures entières, soit le jour soit la nuit, à célébrer les louanges de l'Eternel avec un sentiment de profonde paix. Les cantiques allemands et français qu'elle avait appris dans sa jeunesse lui revenaient clairement à l'esprit. « N'est-il pas remarquable, disait-elle, que je me ressouvienne maintenant si bien de tant de cantiques que je n'ai pas chantés depuis un si grand nombre d'années. » Elle chanta plusieurs fois sur une mélodie particulière les paroles du psaume 117: *Sa miséricorde est grande envers nous, et la vérité de l'Eternel demeure à toujours;* puis aussi les cantiques commençant par ces mots: *Mon esprit se repose où est mon Jésus... Je le verrai et je serai tout épris de ses charmes.*

Tout occupée qu'elle était de la situation de son ame, notre sœur ne perdit pourtant point de vue la conduite de son ménage et elle ne cessa d'en prendre soin avec une parfaite clarté d'esprit. Quoiqu'elle ne pût participer personnellement à aucune fête de famille, elle exigea que l'anniversaire de la naissance de son mari fût célébrée avec une solennité plus qu'ordinaire, et que ses enfants eussent aussi des jours de récréation. Alors elle conservait encore l'espoir de se remettre, et se réjouissait sur-tout de faire visite, dans sa paisible retraite, à son cher frère revenu depuis peu de Surinam.

Cependant la tristesse que laissaient involontairement percer

Digitized by Google

ses alentours lui fit entrevoir la probabilité d'une prochaine séparation. Le 4 février, elle eut des spasmes si violents que le médecin dut la prévenir que s'ils se renouvelaient elle succomberait. Alors elle dit à son mari et à ses enfants : « J'aurais désiré rester encore un peu avec vous; je pouvais attendre des jours moins fâcheux; l'idée de jouir de nouveau des agréments de la vie et d'habiter une demeure plus commode me souriait; il m'aurait été précieux aussi de goûter encore dans ce monde les douceurs ineffables de l'amour du Sauveur; d'ailleurs j'avais encore tant à faire ici-bas; j'aurais voulu pouvoir achever l'éducation de ma fille cadette (âgée de onze ans); elle m'a vue si sombre pendant ces deux années que j'aurais bien souhaité lui témoigner mieux que du passé toute mon affection pour elle. Toutefois je suis dans les dispositions avec lesquelles ma bienheureuse mère, terminant le récit de sa vie, dit : Je m'habille pour le sabbat... mais non, ajouta-t-elle avec onction, ce n'est pas moi, c'est lui qui m'habille pour le sabbat! »

Une autre fois elle dit : « Je le sais bien, ce n'est pas une chose de peu d'importance que de comparaître devant la face de Dieu. Je tremble devant sa majesté. Je suis confondue à la pensée qu'une pauvre créature comme moi, chétif vermisseau de la poussière, ose se présenter devant le Seigneur. L'accusateur des frères voudrait bien élever sa voix contre moi; aussi que je suis heureuse de pouvoir me couvrir aux yeux du Père des mérites de son Fils! Oui, je le sais, mon cher, mon très-cher Sauveur m'a reçue en grâce. Ah! chers enfants, souvenez-vous que satan cherche constamment à nous faire envisager nos péchés comme peu de chose; il voudrait nous faire accroire que nos transgressions ne nous exposent pas à un grand danger et qu'il n'est pas si nécessaire de chercher un refuge en Jésus. Combien de semblables pensées ne m'ont-elles pas souvent retenues loin de ce bon Sauveur! L'adversaire m'a suscité bien des obstacles et m'a jeté dans des luttes cruelles. Que je suis aise de penser que bientôt je serai dans un asile où il ne pourra plus m'atteindre, plus me disputer l'assurance de mon salut. »

Digitized by Google

Elle avait un grand désir d'embrasser avant sa mort ses enfants absents; cette consolation lui fut accordée. Elle les vit arriver l'un après l'autre malgré la saison rigoureuse. Pour la première fois elle serra contre son cœur ses deux petits-fils, et, profondément émue, elle leur donna sa bénédiction.

Dans la nuit du 6 février elle prit solennellement congé de son mari et de ses enfants, après quoi elle annonça qu'elle se sentait délivrée de tout ce qui jusqu'alors l'avait attachée à la terre : « La charité me reste, dit-elle, mais rien ne saurait plus me retenir ici-bas. » Ayant fait approcher ses domestiques, elle les remercia de leurs fidèles services et leur adressa de touchantes exhortations. Le matin elle loua le Seigneur à haute voix de lui avoir donné la force de parler à chacun des siens selon le vœu de son cœur.

Elle avait lu, peu de temps auparavant, dans l'oraison funèbre d'une jeune comtesse de Stollberg, que cette dame pieuse avait fait écrire sur la paroi en face de son lit plusieurs passages de l'Ecriture Sainte et qu'elle avait trouvé du soulagement à y porter ses regards; de là lui vint le désir d'avoir aussi devant ses yeux les trois passages suivants : *Je vous ai aimés, a dit l'Eternel.* Mal. 1, 2. — *Je t'ai aimée d'un amour éternel, c'est pourquoi je t'ai attirée par ma miséricorde.* Jér. 31, 3. — *Le sang de son Fils Jésus-Christ nous purifie de tout péché.* 1 Jean. 1, 7.

Dans les derniers jours de sa vie elle fit rassembler matin et soir sa famille autour de son lit pour le culte domestique auquel elle présida elle-même. Elle demandait au Seigneur de mettre dans sa bouche les paroles qu'elle devait prononcer devant lui. Une fois, élevant une voix pénétrée, elle dit : « Père, je te rappelle ce que ton Fils a fait pour moi ! Regarde à son sang, dans lequel je me suis lavée pour comparaître en ta sainte présence ! Après cela, comment pourrais-tu me rejeter, quelque grande que soit ma culpabilité ? » Elle pria pour ses enfants, selon leurs besoins particuliers, pour l'avancement du règne de Dieu, pour les missions chrétiennes qui l'intéressèrent toujours vivement, pour les pasteurs, pour ses filleuls et filleules, etc.

Digitized by Google

Le lit d'un mourant n'est d'ordinaire accessible qu'aux intimes: ici il en fut autrement. Notre sœur voulut voir tous ses parents et toutes ses connaissances. Elle fut sur-tout pressée du besoin d'appeler auprès d'elle les personnes qui avaient été témoins de ses souffrances morales, ou qu'elle savait en éprouver de pareilles, pour leur faire connaître, le cœur rempli de gratitude, la grande miséricorde dont elle était l'objet. « Me tairai-je dans mon ame, moi si digne de courroux? » disait-elle souvent; non, continuait-elle avec ferveur, « non, il faut que je proclame les faveurs de mon Epoux! Ah! que ne puis-je prêcher sur les maisons, pour exhorter tous les pécheurs à aller à lui! »

Pensant d'avance à ses funérailles, elle recommanda de s'abstenir de tout éloge qui lui serait personnel, mais de proclamer hautement la miséricorde de Dieu, en insistant sur ce que Jésus-Christ avait été sa seule justice et le sang du Sauveur le seul vêtement qui lui permit de paraître devant sa sainteté. « Je suis, ajouta-t-elle, la plus grande pécheresse, l'être le plus indigne et le plus misérable; mais par grâce, oui, par grâce j'ai obtenu mon pardon; le péché n'a plus de pouvoir sur moi. » Puis, comme on lui manifestait la crainte que l'état de son ame ne vint encore à changer, elle dit:

Te voir est mon seul désir,
Là où tous les saints reposent,
Où l'on ne fait que jouir,
Où les jours de paix éclosent.
Là je suis sans crainte et peur,
De retomber dans l'erreur.

Son plus grand plaisir était d'entendre chanter autour de son lit. Souvent aec une vivacité inattendue elle unissait sa voix à celle de ses amis. Elle aimait sur-tout les cantiques où l'ame est représentée comme délogeant pour aller auprès du Seigneur, et elle les désignait et les demandait expressément quand la douleur empêchait les assistants d'y revenir aussi souvent qu'elle le désirait. Son beau-père, vieillard plus qu'octogénaire, assista

Digitized by Google

plusieurs fois à ces chants sacrés, touché de se voir dévancer dans la tombe par sa belle-fille, si jeune auprès de lui.

Au commencement de la dernière semaine de sa vie elle prit de nouveau quelque aliment avec plaisir, ce qui fit naître un instant l'espoir que son départ était différé; mais elle-même n'en voulait pas entendre parler. Sa fille cadette ayant demandé pour elle au Seigneur, en sanglotant, une prolongation de vie, elle la tança et dit un peu après : « Cette chère enfant m'a causé quelques moments de peine ; c'est trop tard ; cette prière aurait pu me rendre la vie il y a une quinzaine de jours mais maintenant que je suis détachée de tout, l'on ne doit plus me retenir. Rendez plutôt grâce au Seigneur, qui veut me recueillir dans son sein miséricordieux. »

En revanche, elle céda au désir que lui exprimèrent ses enfants de faire faire son portrait. Un peintre fut appelé et sa présence n'empêcha nullement notre sœur de donner essor aux sentiments dont son cœur était rempli. « Pensez donc, lui disait-elle, combien je suis heureuse de me voir aux portes de l'éternité. » En effet, son corps seul touchait encore à la terre, son esprit planait déjà dans les régions supérieures. Malgré cela, elle songeait encore à tout pour sa maison, et pour le présent et pour l'avenir. Chaque matin elle demandait au Seigneur de pouvoir s'occuper de ces soins temporels sans pourtant cesser d'être en communion avec lui. Enfin lorsqu'elle pensa avoir tout bien ordonné, elle dit : « maintenant c'est bien, tout est fini. »

Elle exhorta maintes fois ses enfants à se dévouer à leur père, à s'aimer les uns les autres, et, par humilité, à regarder chacun son frère ou sa sœur comme plus excellent que soi-même.

Elle put aussi prendre formellement congé de ses frères et sœurs présents, regrettant l'absence des autres; mais ce lui fut une grande consolation de penser qu'ils priaient pour elle ainsi que tant d'autres parents et amis. « Je vois toujours, s'écriait-elle, l'encens de leurs prières s'élever pour moi vers le trône

Digitized by Google

de grâce. Ah! que mon frère et mes sœurs absents se réjouiront en apprenant de quelle miséricorde le Seigneur a usé envers moi. »

Cependant la fièvre et les convulsions achevaient de détruire ce corps déjà si frêle. Au plus fort de la souffrance elle s'écria : « Sur Jésus, mon rocher, mon ame se repose, et la tempête passera. »

Le 11 février, elle participa encore à la Ste-Cène avec son beau-père et toute sa famille. La nuit et le jour suivants elle parla avec des transports d'allégresse des bénédictions qu'elle avait reçues dans ce repas sacré. « N'est-ce pas, disait-elle, c'était délicieux! »

Elle avait pensé que ce jour serait le dernier de son existence; mais voyant que son heure n'était pas encore venue, elle assura à plusieurs reprises que pour elle chaque jour qui lui était accordé était un jour béni. « Je suis heureuse, disait-elle, de demeurer encore un peu avec vous. Dieu soit loué de ce que nous pouvons encore jouir de la présence les uns des autres! » On la vit sur-tout sensible à ce que faisaient ses amis pour lui procurer quelque soulagement. Elle en remercia le Seigneur. Elle fit saluer un grand nombre de personnes, en leur faisant dire de se réjouir avec elle, de ce que le Seigneur avait exaucé ses prières et l'avait reçue dans son amour, elle qui, la plus grande et la plus misérable pécheresse, n'avait cessé de l'offenser.

Le jeudi 18 février sa respiration s'embarrassa toujours plus et les accès spasmodiques redoublèrent. Elle dit: c'est ma mort. Elle voulut que tous les siens entourassent son lit et qu'aucun d'eux ne s'éloignât. Le médecin qu'on fit appeler la salua en lui annonçant l'heureuse nouvelle de sa prochaine délivrance: « Maintenant, lui dit-il, il vous est permis d'aller auprès du Sauveur. » Elle lui répondit avec joie: « Je le sais, je le sais! » puis le remercia encore une fois avec effusion des soins qu'il n'avait cessé de lui donner en fidèle ami, appelant aussi sur lui les plus riches bén édictions du Seigneur.

Digitized by Google

La faiblesse était à son comble. Notre sœur ne parla plus. Ses regards pleins d'une heureuse sécurité se portaient solennellement vers le Ciel. Tout à coup elle changea de couleur, et son ame passa doucement dans les bras de celui en la mort de qui elle avait trouvé la vie, la vie éternelle. A ce moment les assistants chantèrent cette strophe :

Tes soupirs, tes alarmes,
Ta sueur et tes larmes,
Conduiront à la fin
Son ame rachetée,
Heureuse et consolée,
Au lieu du repos, dans ton sein.

Notre sœur était âgée de 50 ans 4 mois et 10 jours.

Si la mort des bien-aimés de l'Eternel est précieuse devant ses yeux, elle l'est aussi pour ceux qui aiment l'Eternel. Nous bénissons son nom pour sa grâce qu'il a si glorieusement manifestée dans cette chère ame, maintenant passée des profondes ténèbres de ce monde à la clarté resplendissante de la bienheureuse éternité. Oh ! que nous mourions de la mort de cette sœur bien-aimée, et que notre fin soit semblable à la sienne !

CONFÉRENCE

PASTORALE TENUE A HERRNHOUT LE 17 JUIN 1840.

Le président, Frédéric-Louis Kœlbing, parle en ces termes : Toujours notre cœur se ravive quand, à l'époque de notre conférence pastorale annuelle, nous voyons, de toutes les parties de l'Eglise protestante, se joindre à nous personnellement ou par écrit, et dans un sentiment de tendre charité, un grand nombre de serviteurs de Christ, amis de l'Unité des Frères, pour s'af-

Digitized by Google

fermir avec nous dans la foi, et pour s'encourager, par la communication des divers dons spirituels départis à chacun, à la poursuite de l'œuvre qui nous a été confiée.

Lorsque dans un jour pareil à celui-ci, il y a 118 ans, Christian David abattit de sa hache dans la forêt qui régnait alors sur le terrain que nous occupons, le premier arbre pour la première maison de Herrnhout, il s'écria : « *Le passereau même a bien trouvé sa maison, et l'hirondelle un nid pour y mettre ses petits; et moi, quand verrai-je tes autels? ô Eternel des armées, mon Roi, et mon Dieu!* » Ps. 84, 4. Ces paroles, il les prononça dans la ferme assurance que ses compatriotes de la Moravie, alors cruellement opprimés, trouveraient ici, au sein de l'Eglise évangélique, un refuge dans lequel ils pourraient, en toute sécurité, s'édifier sur le fondement de leur très-sainte foi. Son espérance ne fut pas déçue.

Comme aux jours de la bienheureuse réformation, l'ancienne Eglise des Frères de Bohême et de Moravie tendit à Luther, à Mélanchton, et à leurs amis, la main de la fraternité, que serrèrent joyeusement ces héros de la foi; ainsi notre Eglise de l'Unité s'est, dans tous les temps, sentie étroitement unie à l'Eglise évangélique, qui, comme elle, est assise sur le fondement de la foi, de l'espérance, et de la charité.

La convocation présente est destinée à consolider sous la bénédiction du Seigneur, ce lien d'amour fraternel. Puissions-nous tous à l'issue de cette conférence, nous retirer le cœur pénétré de cette douce pensée : Nous attendons le même héritage, nous servons tous le même Seigneur.

Lettre de Mr Benade, pasteur en Silésie, du 17 mars 1840.

Il y a bientôt une année que j'eus le bonheur de me trouver au milieu de vous. Alors un des assistants demanda qu'on ins-

Digitized by Google

crivit au protocole les réponses faites aux diverses questions proposées à la Conférence. Aujourd'hui je viens émettre le même vœu, et je serais fort reconnaissant si l'on pouvait accéder à mon désir, ces réponses m'ayant toujours procuré beaucoup d'édification.

Le nombre des dissidents dans ma paroisse ne paraît pas augmenter. Nous sommes d'ailleurs sur le pied le plus amical : plus de contestations entre nous.

Dans une autre paroisse se trouve un pasteur qui, pendant quelques années vécut en Silésie séparé de l'Eglise. Il a ramené au service divin tous les dissidents de son annexe.

On voit autre part les dissidents fréquenter non pas l'église de leur paroisse, mais celle d'une paroisse voisine, où Jésus-Christ leur est prêché d'une manière plus conforme à leurs besoins spirituels.

Les non millénaires se rapprochent plus volontiers de l'Eglise que les millénaires qui semblent réprouver sur-tout l'état ecclésiastique. Ils persistent même à ne pas envoyer leurs enfants à l'école.

Un jeune homme que les dissidents avaient engagé à se séparer de l'Eglise, mais qui fut détourné de ce dessein par son beau-frère, honnête païsan d'ici, a noté, entr'autres, dans son journal, dont un ami m'a communiqué quelques fragments, que les dissidents lui avaient représenté que l'Eglise a cessé d'être pure, parce que dans la cérémonie du baptême, l'on ne dit plus: *renonces-tu au diable?* mais, *renonces-tu au mal?* et parce que dans la célébration de la Ste-Cène, il n'est plus dit : *prenez, mangez, ceci est le vrai corps de notre Seigneur Jésus-Christ;* mais, *prenez, mangez, ceci est mon corps.*

Le vœu exprimé dans la lettre ci-dessus n'a pu être satisfait par les raisons suivantes : La substance des discussions soulevées dans le sein de la Conférence par les questions qui lui sont pré-

Digitized by Google

sentées, est déjà consignée dans le protocole; y transcrire en entier les réponses faites à ces questions, retarderait considérablement l'expédition du protocole; enfin il serait à craindre que la publicité qu'on leur donnerait par là, ne nuisît à l'intimité de la discussion.

Lettre de Mr Balsler, pasteur en Fionie, du 18 avril 1840.

Sur le déclin de mes jours, ce m'est une grande joie de voir par les rapports des missionnaires chrétiens, comment, dans nos temps, le soleil de vie se lève sur des milliers d'ames, par la publication de l'Evangile de Jésus-Christ. D'un autre côté, l'on ne peut s'empêcher de déplorer que notre Europe avec toutes ses lumières, compte encore un si grand nombre d'incrédules. Toutefois le dommage que, dans cette partie du monde, le Naturalisme, le Rationalisme, l'Hegelianisme, le Straussianisme et les autres égarements de la sagesse terrestre portent aux intérêts du royaume de Dieu, n'est point à comparer à son avancement dans d'autres pays. Bien loin même que dans notre Europe soit disant si éclairée, le vrai christianisme ait dû le céder à la fausse philosophie; une nouvelle vie semble au contraire se manifester chez plusieurs parmi le peuple, et nonobstant l'indifférence et la mondanité qui ne règnent encore que trop généralement, on voit pourtant des ames qui s'enquièrent touchant le chemin de la vie, reconnaissant que l'homme ne vit pas de pain seulement, mais qu'il a besoin d'une nourriture spirituelle que le monde entier ne saurait lui donner. Les conventicules eux-mêmes avec toutes leurs imperfections, sont une manifestation et une preuve de ce mouvement religieux. Que seulement l'esprit de charité unisse toujours plus les confesseurs du nom de Christ, afin qu'ils se supportent l'un l'autre, et qu'ils conservent l'unité de l'esprit par le lien de la paix. Le Sauveur n'avait rien plus à cœur que de voir ses disciples s'ai-

Digitized by Google

mer l'un l'autre, comme lui-même, malgré leurs fautes et leurs faiblesses et bien qu'ils fussent doués si diversement, les aima tous jusqu'à la fin. Quoi de plus réjouissant que de voir l'Evangile prêché aux nations par différents missionnaires envoyés les uns par l'Eglise épiscopale d'Angleterre, les autres par les méthodistes, les autres par la Société des Frères; fractions du protestantisme qui se distinguent par des rites et des opinions divers en des choses accessoires, mais qui sont unanimes dans ce qui fait l'essence du Christianisme. Rom. 3, 24. Eph. 1, 17. 1 Cor. 1, 30. 1 Pierre 1, 17, 18, 19 et 2, 24. Gal. 6, 15.| Puisse ce même esprit d'amour divin rallier en tous lieux les amis du Sauveur! Car hélas! il n'est pas sans exemple que des enfants de Dieu et des serviteurs de Christ, tous très-recommandables, se méconnaissent et travaillent même les uns contre les autres, dominés qu'ils sont par l'esprit de parti! Toutefois, chers frères, réjouissons-nous du bien qui s'accomplit de nos jours, et nourrissons l'espoir que Dieu étendra de plus en plus son règne sur la terre.

Le Seigneur m'a accordé la joie de célébrer, le 13 novembre 1839, le 50me anniversaire de mon installation dans la paroisse que je dessers. Pendant 12 ans, mon bienheureux père y avait semé avant moi la bonne semence de la parole, de sorte que proprement j'ai travaillé dans le champ qu'il avait ensemencé. Dieu me fasse la grâce d'éprouver dans l'éternité, si non sur la terre, que mon travail n'a pas été vain devant Lui!

Le jour de mon jubilé, j'ai aussi eu la consolation d'avoir auprès de moi le cinquième et le cadet de mes fils, qui, ses études académiques achevées, venait d'être promu à la candidature sacrée. Lorsque je pense à tout ce que Dieu a fait pour moi et pour les miens, je ne puis que m'écrier avec David: « *Qui suis-je, Seigneur Eternel, et quelle est ma maison, que tu m'aies fait venir jusqu'au point où je suis?* Pourtant je sens, depuis une année sur-tout, que mes forces diminuent; mais le Seigneur m'en conserve assez pour prêcher chaque quinzaine alternativement avec mon fils, et pour prendre quelque part

Digitized by Google

aux autres occupations de mon pastorat. Néanmoins je ne perds pas de vue que je touche au terme de ma vie, et je dis avec les disciples d'Emmaüs : *Seigneur, demeure avec nous ; car le soir commence à venir et le jour est sur son déclin.* Luc 24, 29.

Lettre de Mr Williger, pasteur près d'Eberswalde, du 12 mai 1840.

Pendant l'année qui vient de s'écouler, j'ai mieux senti que précédemment l'importance du ministère dont je suis revêtu ; l'exercice en a paru aussi plus pénible à ma faiblesse, et pourtant il a été, je crois, plus béni, grâce à une plus abondante effusion de l'Esprit du Seigneur. Lorsque, selon ma coutume, je notai, à la fin de cette année de mon ministère, ce qui en avait particulièrement marqué le cours, je pus reconnaître que plusieurs ames s'étaient non-seulement montrées sensibles à la puissance de l'Evangile, mais autant que l'homme en peut juger, s'étaient réellement converties. De pareils faits peuvent être considérés à bon droit comme un témoignage que Jésus-Christ rend à notre œuvre. Car de simples émotions religieuses ne sont trop souvent produites que par des causes tout extérieures ; mais la conversion est l'œuvre immédiate du Dieu créateur, rédempteur et sanctificateur.

Quoique les vrais convertis soient en petit nombre dans ma paroisse, cependant, dispersés dans tous les villages qui la composent, ils y sont comme des flambeaux qui y répandent une douce lumière. Aussi, mal vus de ceux qui aiment les ténèbres, portent-ils l'opprobre de Christ. Leur conduite simple, humble, grave, me remplit de joie, et, sans qu'ils le sachent, je trouve en eux de précieux appuis pour l'exercice du ministère de réconciliation dont je suis chargé.

Nos réunions consacrées à la lecture de la Bible ont été pour plusieurs une occasion de chûte et de relèvement. La première année elles furent plutôt un objet de curiosité, et par

Digitized by Google

conséquent très-fréquentées; mais l'attrait de la nouveauté évanoui, ceux qui manquaient de vie spirituelle se retirèrent, et même, comme ils avaient entendu dans nos assemblées certaines choses qui leur avaient déplu parce qu'elles étaient destinées à les sortir de leur torpeur spirituelle, ils cherchèrent à les rendre suspectes comme entachées de piétisme. Mais, par une direction divine, qu'en résulta-t-il? Ceux qui jusqu'alors avaient assisté à nos réunions dans un bon esprit, furent conduits à se mieux connaître et à choisir définitivement entre Christ et le monde. Cette désertion ne nuisit d'ailleurs pas sensiblement à nos réunions sous le rapport du nombre des assistants : ceux qui s'en éloignèrent furent remplacés par d'autres dont le cœur fut touché, et qui marchent à présent dans la voie du salut. En nombre moyen, nos réunions sont suivies par environ 80 personnes de ma paroisse, pour lesquelles la parole du Seigneur est plus précieuse que la gloire terrestre et l'amitié du monde, et qui, à cause de cette parole, font peu de cas des outrages des adversaires. J'ai de plus l'espérance fondée que ces réunions seront une occasion de se décider pour plusieurs qui sont déjà gagnés, mais que retiennent encore les railleries des moqueurs. Ainsi toujours se confirme le mot du Sauveur : *Je ne suis pas venu pour apporter la paix, mais l'épée*; et, selon moi, les ministres de la Parole, qui, j'en conviens, ne sont pas appelés à provoquer une séparation violente entre les disciples de Christ et ceux qui ne le sont pas, ne doivent pourtant pas la considérer, quand elle a lieu, comme un malheur, mais comme une démonstration de la puissance du Seigneur.

Dans nos lectures de la Bible, nous ne nous arrêtons sur le sens des passages qu'autant qu'il est nécessaire pour le bien déterminer, à moins cependant que des observations particulières et des applications ne soient jugées opportunes. L'écueil des répétitions n'est pas toujours facile à éviter; néanmoins on peut les prévenir en partie, en pénétrant par une préparation convenable dans l'intimité des richesses inépuisables de la Sainte Ecriture; si malgré cela l'on se répète quelquefois, ce

Digitized by Google

n'est pas un mal, pourvu que l'Esprit de Dieu nous garde d'un profane verbiage.

Le mouvement religieux dont je viens de parler se fait aussi sentir dans les paroisses voisines de la mienne. Le royaume de Dieu y est également en progrès. On le remarque sur-tout dans la paroisse où le pasteur Lasse travaille depuis plusieurs années au milieu de nombreuses tribulations. D'abord soutenu par la seule espérance, il jouit maintenant des prémices de la moisson. Chaque dimanche, le soir, il réunit chez lui les ames réveillées de son Eglise, pour leur lire des écrits religieux et pour s'entretenir familièrement avec elles des choses du salut. La persécution n'épargne ni lui ni son petit troupeau, car nulle part l'inimitié contre l'Evangile n'est plus grossière que dans sa paroisse.

Du reste le bon esprit qui anime notre synode se montre de plus en plus par ses fruits. Il ne peut en effet se faire que là où tous sont un en Christ, tous ne croissent pas en Lui, qui est le chef. Notre surintendant, en particulier, se prononce toujours plus fortement pour la cause du Royaume de Dieu. Lannée dernière, faisant ici la revue des églises et des écoles, il termina son inspection par ces paroles: « Que ne puis-je frapper à toutes les portes, et dire à chacun: crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé. » Tandis qu'il parlait ainsi, ses larmes étouffaient presque sa voix.

Depuis longtemps on avait cherché à fonder dans notre diocèse une société pour l'œuvre des missions, afin d'exciter dans nos différentes paroisses l'intérêt pour cette œuvre. Mais ces tentatives furent sans résultat, parce que, chose singulière, l'œuvre des missions est peu en faveur même auprès des pasteurs d'ailleurs bien disposés. Aussi me sentis-je pressé, l'hiver dernier, d'instituer dans ma propre paroisse une société pour les missions. Une douzaine de mes paroissiens et moi la fondâmes et la recommandâmes au Seigneur par de ferventes prières, le suppliant d'y jeter un regard favorable et d'y mettre sa bénédiction. Il nous a exaucés. Notre petite société compte

Digitized by Google

déjà trente membres environ. Le premier dimanche de chaque mois, je tiens dans notre église paroissiale une heure de prière pour les missions. Cette réunion est toujours plus goûtée, et paraît servir à pénétrer plus profondément les ames du prix de l'Evangile. Les grandes choses qui se font parmi les païens pour le règne de Dieu, l'amour des nouveaux convertis pour le Sauveur, l'exemple qu'ils font par là briller à nos yeux, tout cela excite parmi nous une émotion qui va quelquefois jusqu'aux larmes. Tel pauvre a déjà apporté sa pite au tronc. On se procure des journaux sur les missions, pour lire les nouvelles de l'œuvre excellente qui se fait parmi les gentils.

Entre les obstacles qui nuisent à l'édification de Sion chez nous, il faut moins compter l'inimitié contre l'Evangile, laquelle concourt plutôt à ses triomphes, que les préjugés, les habitudes vicieuses, les mauvaises mœurs, toutes choses qui frappent comme d'interdit même les ames désireuses de la liberté des enfants de Dieu. En face de pareilles difficultés je me sens si inhabile, si incapable, que je désire vivement être conseillé et apprendre d'autres pasteurs expérimentés comment ils font en pareille circonstance, pour servir de précurseur au Seigneur, et pour écarter les obstacles qui entravent la marche triomphante de son règne. Je crois d'ailleurs que la fidèle prédication du nom de Celui qui est venu dans le monde pour vaincre le monde, est la vraie puissance pour surmonter la résistance des ames, et que là où cette puissance se manifeste, l'ordre succède au désordre, lesmauvaises mœurs cessent, et les erreurs se dissipent par la connaissance de Celui qui est si digne de notre plus parfait dévouement.

Que la présence du Sauveur, chers frères, vous pénètre d'une manière sensible pendant la tenue de votre Conférence; que son amour impérissable et son sang précieux vous unissent toujours plus étroitement avec les frères absents! »

Au moment où la Conférence écoutait la lecture de cet écrit du pasteur Williger, elle eut la joie de le voir paraître en personne inopinément.

Digitized by Google

Sur la manière de lire la Bible dans les réunions d'édification, il fut observé qu'il n'était pas possible de donner à cet égard une règle fixe et générale, parce que la chose dépend soit des circonstances locales soit des dons particuliers du pasteur qui dirige les réunions.

On fit aussi la remarque que le succès de ces réunions varie d'un lieu à l'autre, et n'est pas partout également visible.

Il fut aussi reconnu qu'il n'est pas rare de voir les personnes âgées, dont l'éducation religieuse date d'une époque reculée, beaucoup plus instruites dans les livres Saints que la nouvelle génération, et avoir la mémoire enrichie d'un trésor de passages, qui sont pour elles une lumière et une consolation dans les vicissitudes de la vie, dans les maladies, et à la mort. Les raisons du peu de connaissances bibliques qu'a la jeunesse actuelle, sont les écrits nombreux et la plupart pernicieux qui pénètrent dans toutes les classes, et le penchant dominant de notre époque pour la dissipation et les plaisirs sensuels.

Toutefois ce côté sombre de notre temps ne doit pas empêcher de reconnaître les signes réjouissants qui le distinguent. Parmi les effets de la nouvelle vie répandue dans l'Eglise évangélique, et qui se manifeste de tant de manières diverses, on peut signaler l'activité bénie des sociétés bibliques, comme aussi l'insistance que mettent les directeurs et inspecteurs d'écoles, à exiger que les enfants acquièrent une connaissance approfondie de l'Ecriture-Sainte.

Fin de la première séance.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

FRAGMENT TIRÉ DE LA VIE DU BIENHEUREUX SPANGENBERG *)

J'ai vu le célèbre Spangenberg, écrivait un homme probe et véridique à l'un de ses amis, à la suite de quelques entretiens qu'il eut avec lui : ce vieillard, presque octogénaire, n'a pas un seul trait de la morosité ordinaire et de l'humeur chagrine des gens de son âge ; il est vif et possède l'avantage des années sans en connaître les maux. Ces paroles de saint Paul : *Je vis, non pas maintenant moi, mais Christ vit en moi*, Spangenberg n'a pas besoin de les dire ; son regard seul les exprime. Je me suis senti porté à lui parler de mes expériences et de tout ce qui y avait rapport ; je lui ai découvert mes vœux, mes espérances et mes doutes. Là-dessus, il m'a fait la relation de sa vie, avec la même franchise, depuis sa neuvième année. Je me plaignis entr'autres à lui de ma tiédeur et de la peine que j'avais à être en communion personnelle avec le Sauveur, quelque pénétré que je fusse d'ailleurs de sa morale et de son Evangile. Au lieu de me répondre, il me conta l'anecdote suivante : Un jour, dit-il, que j'étais en voyage en Amérique, obligé de faire une partie du trajet en bateau, je remarquai bientôt que le batelier qui me menait et qui s'occupait en même temps à pêcher, avait pris un gros brochet de mer à l'hameçon, et que haussant et baissant alternativement sa ligne, tantôt il tirait le poisson vers lui, et tantôt il l'éloignait. Pourquoi donc cela, lui dis-je? — C'est que le poisson est encore trop fort, me répondit le pêcheur, et si je l'attirais à moi tout d'un coup, il romprait alors la ligne ;

*) Vie d'Auguste-Gottlieb Spangenberg, Evêque de l'Eglise des Frères. Cet ouvrage est en vente à Neuchâtel, chez J.-P. Michaud, libraire ; au Locle, au bureau du Journal; à Lausanne, chez C.-W. Menzel, rue St-Etienne, N° 5; à Paris, chez M. Delay, rue Basse du rempart, N° 62 ; à Nisme, chez M. B. Garve, quai de la fontaine, N° 2.

Digitized by Google

mais peu à peu il se fatigue et je suis sûr de l'avoir Le Sauveur n'en fait-il pas souvent de même?

Dans un autre entretien, nous parlâmes de la félicité et des chemins qui y mènent. Comment peut-on y parvenir, lui demandai-je? — Je vais vous le dire, répondit-il. Figurez-vous deux hommes qui ont froid. L'un s'approche tout bonnement du feu; il veut se réchauffer et se réchauffe en effet. L'autre s'en va et vient, recherche avant tout la nature du feu, se perd dans des spéculations savantes et gèle en attendant. Qui des deux est le plus heureux, le savant ou le simple? — Eh! mais, le simple, lui répondis-je. Alors sa phisionomie sembla me dire: *Va, et toi aussi fais de même.*

Une autre fois il fut question du bonheur que l'on goûte en Jésus-Christ, Spangenberg dit entr'autres, que, comme la ligne droite était l'espace le plus court d'un point à l'autre, il en était de même de notre misère à la miséricorde de Jésus. Que l'une appartenait essentiellement à l'autre, et qu'en nous était le besoin et en Jésus la richesse.

A la fin, il me donna sa bénédiction paternelle et m'embrassa tendrement. Je lui dis que je n'oublierais jamais ce que j'avais appris ici: Dites plutôt, repliqua-t-il, ce que j'ai appris à y désapprendre. Car tout est de trop chez vous autres, et vous êtes encore trop bons pour le Sauveur; il ne veut que misère.

Je vous ai appelés mes amis. — Jean XV, 15.

Quelque pauvre et infirme que se voie une ame reçue en grâce, elle sait cependant qu'elle reste avec son Sauveur dans une étroite union, et qu'elle a eu un libre accès auprès de lui. — Dans cet état, on ne porte nulle part plus volontiers et plus vite qu'à lui toutes ses misères; sans doute, en y mettant une contrition et une humiliation de cœur qui ne se confondra ni ne s'alliera jamais avec la légèreté ou avec l'indolence. — Car tout en courant au Sauveur avec toutes nos fautes, nos égare-

Digitized by Google

ments et nos autres misères, dès l'instant où elles se présentent, et en jouissant d'une douce familiarité avec Lui et avec son saint Esprit, nous ne pouvons cependant jamais oublier qu'il est le Créateur, qu'il est Dieu, et qu'ainsi on ne peut devant Lui penser à agir de légèreté. Ainsi tout passe en sa présence; on pleure quand on a à pleurer; et quand on se réjouit de la grâce, on ne le fait pas autrement qu'avec un profond respect. — Voilà comment la familiarité avec le Sauveur produit la sainteté la plus sérieuse, unie à un état de félicité parfaite et au plus complet repos. Car le Sauveur veut que nous jouissions de ce qu'il nous a acquis par tant de souffrances. Ses heures d'agonie et sa mort amère, nous font du bonheur un devoir.

Afin qu'en toutes choses Dieu soit glorifié par Jésus-Christ.
1 Pierre IV, 2.

Celui qui s'est une fois vu perdu dans sa misère et sauvé par Lui, celui-là se perd aussi, par un heureux échange, dans l'amour et la tendresse, dans l'admiration et la reconnaissance envers son Dieu. Il a trouvé une source inépuisable d'amour et d'actions de grâces, d'un dévouement total du cœur à son Sauveur, à son ami, à son bienfaiteur; et dès qu'on a aimé et connu Jésus, on pense si peu à se lasser de ces sentiments, qu'on voudrait avancer toujours plus loin dans l'intimité et dans la communion de ce Bien-Aimé. Dès-lors, c'est en sa présence qu'on marche et qu'on s'arrête, qu'on veille et qu'on someille, qu'on travaille et qu'on repose, qu'on mange et qu'on boit, qu'on prie et qu'on chante; car il est avec nous tous les jours. — Avec tout cela, nous restons de pauvres pécheurs, des hommes tous les jours honteux à la pensée de nous-même. Notre force n'est absolument que la force de Christ, notre salut ne vient que de Lui, de son pardon, de sa justice et de ses mé-

Digitized by Google

rites. Il y a dans le pardon des péchés une force qui détruit en même temps le péché ; et l'Evangile de Celui qui pardonne les iniquités est aussi la puissance qui nous guérit de nos infirmités.

NOUVELLES RÉCENTES.

I. INDES OCCIDENTALES. — Le 2 avril, à 11 heures du soir, un grand incendie éclata à S[t]-Johns, (île d'Antigoa) dans le quartier de Springgarden, qu'habitent les frères ; il consuma entièrement deux quartiers de la ville et ne put être éteint que le troisième jour. Le frère Hartwig nous écrit : « Nous étions d'abord en danger, mais le Seigneur permit qu'un vent continu de Sud-Est donna aux flammes une autre direction, de manière que le reste de la ville, et nous aussi, en fûmes préservés ; deux ou trois personnes de notre Eglise seulement furent atteintes de ce malheur. Le lendemain soir, en célébrant la Sainte-Cène, nous remerciâmes le Seigneur d'un cœur attendri de nous avoir ainsi gardés. Nous fûmes frappés ainsi que plusieurs autres personnes qui possèdent nos livres de textes, de la parole du 3 avril : « Quand tu passeras par les eaux, je serai avec toi, et quand tu passeras par les fleuves, ils ne te noyeront point ; quand tu marcheras dans le feu, tu ne seras point brûlé et la flamme ne t'embrasera point. » Es. 43, 2.

II. AFRIQUE MÉRIDIONALE. — D'après les lettres des frères Lemmerz et Hoffmann, datées de mi-janvier, notre congrégation à Enon au Sud de l'Afrique a été visitée par la petite vérole, à laquelle avaient succombé jusqu'alors sept adultes et deux enfants. Nos frères et nos sœurs ont pu se réjouir de l'état spirituel de l'Eglise, ainsi que de l'assiduité des enfants à l'école ; mais à l'égard de sa subsistance temporelle la perspective de l'avenir était inquiétante, car le manque de pluie avait tari le fleuve et desséché les jardins.

Digitized by Google

— Les frères Neuhaus et Adolphe Küster rapportent dans leurs lettres en date de janvier des faits réjouissants sur l'état prospère du poste missionnaire de Clarkson. Le 12 décembre la nouvelle église a été solennellement inaugurée. Dans les entretiens qui précédèrent cette fête, nous eûmes des preuves que la grâce opère puissamment dans les cœurs des Fingous. Une grande foule d'indigènes, de près et de loin, est venue assister aux réunions, pendant lesquelles on a senti la proximité du Sauveur. Onze personnes adultes, parmi lesquelles se trouvaient le capitaine Mangoba et l'interprête Klaas, ont été baptisées, trente-neuf personnes sont devenues candidats au baptême et deux femmes de Fingous ont été admises candidats à la Ste-Cène. Les fêtes de Noël ont de même été bénies. Parmi les quarante enfants des Fingous et Nègres qui demeurent à Clarkson, le tiers a déjà appris à lire. Les enfants du dehors visitent l'école tous les dimanches avec un zèle infatigable, et en général les Fingous des environs, même à plusieurs lieues de distance, se rendent souvent en masse au sermon. Cependant on aperçoit aussi chez une partie des païens voisins, une inimitié profonde contre l'Evangile.

III. AMÉRIQUE DU NORD. — Le frère Micksch, dans une lettre de Westfield datée du 2 avril, exprime sa satisfaction de l'attention que les Indiens de l'Eglise de cet endroit apportent aux réunions, et de l'assiduité avec laquelle ils les fréquentent. L'état prospère des écoles auxquelles les enfants assistent volontiers, lui donne de même beaucoup d'espérance pour l'avenir. Mais nos frères ne sont pas sans crainte au sujet des dispositions sanguinaires qui animent les Indiens voisins, plongés dans la plus grande superstition païenne. Lors de l'incendie d'une petite maison voisine de leur demeure, ils purent, avec le secours du Seigneur, arrêter les progrès des flammes, malgré un vent impétueux, ce qui excita leur reconnaissance.

— A Basseterre, dans l'île de St-Kitts, on a fait le 13 mars l'inauguration solennelle de la maison d'école comme lieu de réunion, la nouvelle Eglise n'étant pas encore achevée.

Le 15 juillet, la Conférence des Anciens de l'Unité des Frères s'est entretenue sur l'état de l'œuvre des missions dans cette île avec le frère veuf Théodore Rœmer, qui, à cause de sa mauvaise santé, a dû revenir en Europe.

IV. PENSYLVANIE. — La dédicace de la nouvelle église de Nazareth, en Pensylvanie, a eu lieu le 7 février. Cette belle solennité, qui fut abondamment bénie, attira un grand nombre de personnes, tant des Eglises voisines, que des environs en général. Malgré la foule qui se pressait à toutes les réunions, l'ordre, la tranquillité et le recueillement qui y ont régné, étaient vraiment édifiants.

V. HOLLANDE. — Le 18 mai, une députation de l'Eglise de Zeist composée des frères Raillard et de Dahlmann, s'est rendue à Utrecht, pour présenter ses hommages au Roi Guillaume II, qui s'y trouvait alors. Sa Majesté daigna les assurer de sa bienveillance et de sa protection.

VI. ALLEMAGNE — Le 9 juin, quarante-un pasteurs et maîtres d'école se rassemblèrent à Herrnhout pour y tenir la conférence pastorale. Elle fut accompagnée du sentiment de la présence de Jésus, et d'un cordial amour fraternel.

VII. RUSSIE. — Nous pouvons nous réjouir de la tournure plus favorable qu'a prise depuis peu en Livonie et en Esthonie, l'œuvre confiée aux frères, le Seigneur ayant exaucé les prières qui lui ont été adressées de tant d'endroits différents. Tous les oratoires sont remis sous la direction des frères, à la condition, qu'il leur est défendu d'y présider ouvertement, excepté dans celui qui est le plus rapproché du domicile du frère.



Digitized by Google

DISCOURS

SUR HÉBREUX 2, 17.

Texte. *Il a fallu qu'il fut semblable en toutes choses à ses frères; afin qu'il fut un souverain sacrificateur miséricordieux et fidèle.*

Quel amour tendre et généreux
Au sien est comparable?
Il s'attache, ce Dieu des Cieux,
Au pécheur misérable.

296, 3.

Une des qualités distinctives de notre cher Sauveur est, qu'Il est miséricordieux, c'est-à-dire qu'Il a pitié de notre pauvreté, de nos faiblesses, de nos misères dont Il est vivement attendri. Il y a des hommes qui voient d'un œil indifférent, quelquefois même avec une secrète satisfaction, les maux, les souffrances et les douleurs de leur prochain; mais notre bon Sauveur loin de jamais se réjouir de nos maux, s'en afflige au contraire toujours; Il voit même avec compassion les maux et les douleurs de ses ennemis déclarés. « Qu'était le grand nombre des habitants de Jérusalem? Des ennemis de Jésus-Christ qui attendaient avec impatience le moment de le livrer à la mort de la croix. Le Sauveur connaissait les pensées de leurs cœurs, Il savait que ces malheureux ne méditaient que sa perte, et cependant lorsqu'Il prédit à la ville de Jérusalem sa destruction totale et prochaine, Il le fit en répandant des larmes; Il pleura sur Jérusalem, Il était attendri de son terrible sort. Ah! qu'Il aurait voulu l'empêcher s'il eût été possible!

Ces sentiments tendres et généreux de notre bon Sauveur envers les misérables, doivent nous inspirer de la confiance en Lui, du courage pour aller à Lui tels que nous sommes. En nous voyant dans le dernier degré de misère, en sentant notre

Digitized by Google

profonde corruption, notre inimitié même contre Lui, nous ne devons pas désespérer d'obtenir miséricorde; non, les plus misérables, les plus méchants, les plus insignes pécheurs sont des objets de sa pitié et de ses compassions. Quelquefois notre cœur incrédule et méfiant nous dit : tu n'oses pas te présenter au Sauveur tel que tu es; Il ne t'écoutera pas si tu réclames sa miséricorde, Il fermera l'oreille à ta prière. Mais quand notre cœur nous tient ce langage, il nous trompe; car le Sauveur est souverainement miséricordieux; Il est riche en grâce pour tous ceux qui l'invoquent, et si nous nous jetons tels que nous sommes, comme des misérables dans ses bras, en réclamant sa pitié et son pardon, toujours miséricorde nous est faite. Ah! si le Sauveur ne voulait pas du bien à tous les pécheurs, les appellerait-il à Lui? leur crierait-il avec tant de bonté et de douceur : « Venez à moi, vous tous, qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai! » Croyons en sa parole, et notre foi nous sauvera toujours.

Le Sauveur dans sa miséricorde est aussi notre modèle et notre exemple. Si nous voyons quelqu'un dans la souffrance, fût-ce une personne qui ne nous aime point, qui nous veut du mal, compatissons à ses maux; et si nous pouvons soulager ses peines, imitons notre cher Sauveur et son cher Père céleste qui a un cœur tendre et paternel pour tous les hommes, et qui fait du bien aux méchants comme aux bons, aux injustes comme aux justes. Prenons garde de jamais nous réjouir des malheurs de qui que ce soit, ne souhaitons du mal à personne, et si nous découvrons que notre cœur est capable d'avoir d'autres sentiments, prions le Sauveur de nous en guérir. Les enfants de Dieu doivent avoir les mêmes sentiments qui sont en Jésus-Christ; on doit voir en eux son image et son portrait; on doit y découvrir les traits aimables de sa bonté, de sa pitié, de sa miséricorde envers tous les misérables. Ecoutons la belle exhortation que le Sauveur nous donne sur ce sujet :

« Soyez miséricordieux, comme aussi votre Père est miséricor-» dieux. Ne jugez point, et vous ne serez point jugés; ne con

Digitized by Google

» *damnez point, et vous ne serez point condamnés: pardonnez,* » *et on vous pardonnera; donnez, et on vous donnera; on vous* » *donnera dans le sein une bonne mesure pressée et secouée, et* » *qui se répandra par dessus. Heureux les miséricordieux, car* » *ils obtiendront miséricorde.* Luc. 7, 36—38. Matth. 5. 7.

BIOGRAPHIE

DU FRÈRE NÈGRE CORNELIUS, AIDE NATIONAL DANS L'ILE DE St-THOMAS, MORT LE 29 NOVEMBRE 1801.

Notre bienheureux frère Cornelius ne nous a pas laissé de récit de sa vie, écrit de sa propre main. S'il avait répondu à l'invitation qu'on lui avait faite à cet égard, il aurait pu raconter bien des choses intéressantes, étant un des collaborateurs les plus âgés de l'Eglise nègre de Neuherrnhout dans l'île de St-Thomas. — Mais l'esprit d'humilité qui remplissait tout son cœur l'empêchait de répondre au désir des missionnaires. « Je ne suis pas digne, » disait-il quelquefois, lorsqu'on lui en parlait, « qu'on raconte quelque chose de ma vie. Je suis un pau» vre pécheur, même le plus pauvre de tous. Rien n'est en ma » personne digne d'être estimé; ce que Jésus me donne, la » grâce qu'il a accordée à mon cœur, mérite seule d'être aimée ! » — Voilà pourquoi nous ne pouvons communiquer de sa carrière que les détails suivants que nos relations et nos entretiens avec lui nous ont appris :

Il y a plus de 50 ans qu'il fut réveillé par le simple témoignage que les Frères rendaient du sacrifice expiatoire de Jésus-Christ. Le salut de son ame lui tenant à cœur, il fréquentait assidûment les réunions des Frères et leurs instructions religieuses, mais il ne put pas dabord se résoudre à renoncer tout à fait au monde et aux plaisirs des païens. Un jour qu'il assistait à une de ces fêtes païennes avec ses compatriotes, le Sau-

Digitized by Google

veur qui veillait sur son ame avec fidélité, permit que dans ce moment le frère Frédéric Martin passât près de cet endroit, et qu'attiré par le bruit, il jeta un coup d'œil dans la maison et y découvrit son élève Cornelius. Il lui fit signe de sortir, lui frappa sur l'épaule, et lui faisant de sérieuses remontrances, il lui dit qu'une telle assemblée n'était pas convenable pour un homme qui voulait donner son cœur au Sauveur. « Le malin » esprit que tu ne veux pas servir, comme tu me l'as assuré, fait » son œuvre dans ce lieu, » lui dit Frédéric Martin « mais je » vois à présent que ton cœur n'est pas encore dégagé de ses » liens, car tu aimes encore la vanité du monde et la société » des enfants de rebellion, dont le diable possède les cœurs; » c'est pourquoi il vaudrait mieux que tu ne vinses plus à nos » réunions et à nos instructions. » — Blessé de ces paroles, il pensait en lui-même: « Pourquoi ferais-je grand cas de ce blanc, car ces choses ne le regardent pas? » Cependant il fut tellement troublé dans sa joie qu'il s'éloigna de l'assemblée et retourna à la maison de mauvaise humeur, prenant la résolution de ne plus visiter à l'avenir ni les Frères ni leurs réunions. — Cette détermination au lieu de le satisfaire, augmenta son inquiétude au point qu'il ne pouvait jouir d'aucun repos pendant la nuit. Les paroles que le frère Martin lui avait dites le poursuivaient partout et lui faisaient une si forte impression, qu'enfin il abandonna sa résolution et retourna auprès de ce frère. Comme celui-ci le reçut avec une bonté à laquelle il ne s'attendait pas, il en fut si humilié qu'il lui raconta en versant des larmes ce qui s'était passé dans son cœur, et quelles avaient été ses pensées dans ces derniers jours; cet aveu donna lieu à une conversation sérieuse et bénie et Cornelius promit alors solennellement de donner tout son cœur au Sauveur qui l'avait racheté par son sang. — Le 1er juin 1749 le frère Jean de Watteville, évêque de l'Eglise, qui se trouvait momentanément dans l'île de St-Thomas, le baptisa avec vingt autres personnes qui toutes l'ont précédé dans l'éternité. Le 27 septembre de la même année il fut admis pour la première fois à la parti-

Digitized by Google

cipation de la Ste-Cène. Depuis ce temps là il conserva la grâce qu'il avait reçue et qui lui était extrêmement précieuse, avançant chaque jour dans la connaissance de Jésus-Christ et de soi-même. Le sentiment humiliant de sa corruption l'attacha si fermement au Sauveur et à son sacrifice, qu'on se réjouissait de le voir dans de si heureuses dispositions. Il ne tarda pas à faire connaître à sa nation le Sauveur comme l'ami des pauvres pécheurs, et déjà en 1754 on put l'employer comme aide dans la mission; dès lors il a servi le Sauveur et travaillé à son œuvre de plusieurs manières avec fidélité et bénédiction.

Le Seigneur l'avait doué d'une intelligence supérieure et de beaux talents. Maçon de profession, il était devenu inspecteur des bâtiments du Roi, et tous ceux avec lesquels il avait à faire, l'estimaient extrêmement, comme un homme habile et d'une grande probité. Il s'employa avec une assiduité exemplaire à la construction des églises dans nos six établissements de mission, ainsi qu'à la plupart des habitations des missionnaires. Il savait parfaitement lire et écrire et parlait la langue des Créoles, le Hollandais, le Danois, l'Anglais et l'Allemand, ce qui nous le rendait utile et le distinguait de bien d'autres nègres. — Jusqu'en 1767 il fut esclave dans la plantation du Roi qui devint plus tard la propriété du comte Schimmelmann. Après avoir racheté sa femme, il pensa à se libérer lui-même et il y réussit à force de sollicitations et en payant une somme considérable. Dieu était avec lui et bénissait ses entreprises au point qu'il put non-seulement obtenir son affranchissement et celui de sa femme mais encore celui de ses six enfants. Après avoir acquis sa liberté, il rechercha les moyens de servir le Sauveur parmi sa nation encore mieux qu'il n'avait pu le faire dans sa précédente position et sacrifia bien des jours et même des nuits entières à visiter les nègres dans leurs plantations. — Son talent pour s'exprimer sur les expériences du cœur était admirable et ses discours pleins d'onction et de vie. Aussi l'employait-on fréquemment à présider des réunions sur-tout à l'occasion des funérailles, et nègres et blancs de toute condition aimaient

Digitized by Google

l'entendre. *) On peut dire de notre bienheureux frère que ses talents distingués et ses qualités supérieures ne l'enflaient point d'orgueil. L'humilité sincère de son cœur était comme nous l'avons déjà remarqué le trait principal de son caractère et il s'estimait lui-même trop peu pour s'élever au-dessus des autres. C'étaient ses délices que de faire du bien aux pauvres ; tout homme dans le besoin trouvait auprès de lui assistance et bons conseils. — Après avoir perdu sa femme en 1796, il confia

*) Dans l'histoire des missions écrite par Oldendorf, on lit page 1064 l'allocution suivante de l'aide Cornelius aux catéchumènes à Neuherrnhout : « Ma chère nation ! Moïse éleva autrefois sur un coteau un serpent d'airain, et tous ceux qui » ayant été mordus des serpents venimeux désiraient d'être guéris, n'avaient qu'à » jeter un regard sur cette figure, et ce regard était immanquablement suivi d'une » entière guérison. C'est ce qui arriva long-temps avant que notre Seigneur et » Dieu vint dans le monde en qualité d'homme. Mais cet événement se rapportait » à Lui et à sa mort sanglante sur la croix. Dans le temps qu'Il était Lui-même sur » la terre, Jean-Baptiste, en le montrant au peuple, dit que c'était Lui qui était » l'agneau de Dieu et l'homme de douleur qui serait un jour attaché à la croix. » C'est Lui maintenant qui guérit tout malade qui se sent tourmenté par le pé- » ché, comme par une morsure d'un serpent venimeux. Quiconque dans le senti- » ment douloureux de son mal, peut jeter sur Lui un regard plein de foi, ne man- » que pas d'être bientôt soulagé et guéri, car il s'est chargé de nos péchés et il a » versé son sang pour racheter le monde entier. C'est pourquoi aussi tous les » hommes, même lesplus coupables et les plus indignes, osent s'approcher de Lui » tels qu'ils sont, et il les reçoit à bras ouverts. Personne donc ne doit s'imaginer » d'être trop corrompu et trop méchant pour que le Sauveur refuse de le recevoir. » — Chère nation ! Si quelqu'un était trop mauvais pour Lui, nous serions tous » perdus, car nous sommes une nation perverse et misérable. Ses prophètes, sous » l'ancienne alliance, ont déjà parlé de nous comme d'un peuple déchiré et pillé, » d'un peuple terrible plus qu'aucun autre et qui cependant doit apporter des » présents à l'Eternel ; les Gentils seront son peuple et des lumières du Seigneur ; » les Mores viendront à Lui et Il recevra leurs offrandes. Ainsi, ma chère nation, » chacun de vous peut aussi venir à Lui tel qu'il est, et Lui livrer son cœur sans » réserve ; car il ne veut point d'autre présent que le cœur. Quant à moi je me sens » très-pauvre et misérable ; mais malgré cela je puis dire qu'aujourd'hui le Sau- » veur m'a fait éprouver dans mon cœur un doux sentiment de sa grâce et de son » amour. Il me renouvelle aussi cette grâce chaque jour et c'est ce dont vous » pouvez faire de même tous ensemble la salutaire expérience. Il n'est question » pour cet effet que de savoir si l'on veut tout de bon se livrer en entier au Sau- » veur et ne plus conserver un cœur partagé entre Lui et le monde ; le meilleur » et le plus sûr est de se consacrer à ce bon Sauveur d'ame et de corps, afin de » l'aimer par dessus tout. Livrez-vous donc à Lui de cette manière et pour tou- » jours. Il aura pitié de vous et Il vous fera jouir de son amour et de sa grâce et » vous communiquera abondamment les bénédictions qu'Il vous a acquises sur la » croix au prix de son sang ! »

Digitized by Google

le soin de ses affaires à son fils aîné. Les infirmités de la vieillesse commençant à se faire sentir lui faisaient désirer sa fin. Son isolement, le manque d'occupation et une toux douloureuse troublaient quelquefois sa paix et le faisaient soupirer avec trop d'ardeur après le moment d'aller voir son Rédempteur face à face. Les expériences humiliantes qu'il dut encore faire de la corruption de son cœur affaiblissaient par fois sa confiance à tel point qu'il croyait devoir s'abstenir de la table du Seigneur. Sa plainte habituelle était que son cœur ne brûlait pas comme autrefois de l'amour de Jésus; souvent nous l'entendîmes s'écrier avec une touchante componction et avec larmes: « Ah! j'ai abandonné la première charité! » Ce fut sur-tout à l'occasion du texte d'un jour: « J'ai quelque chose contre toi; c'est que tu as abandonné ta première charité! » que nous eûmes de la peine à le consoler et à le tranquilliser. Dans les visites qu'on lui faisait, les expériences du cœur étaient le sujet ordinaire des entretiens avec lui; on le quittait rarement sans être édifié et touché, et les missionnaires eux-mêmes retirèrent de l'édification et de grandes bénédictions de leurs fréquentes visites pendant sa dernière maladie. —

Le 26 novembre 1801, on s'aperçut qu'il s'affaiblissait sensiblement, et comme il demandait la bénédiction pour son délogement, un des frères s'empressa de se rendre auprès de lui. Après que le missionnaire lui eut parlé de l'amour du Sauveur, de la consolation qu'on trouve dans ses mérites et pour la vie et pour la mort, et de sa gracieuse assistance dans les plus rudes épreuves, le malade s'écria: « Hélas, j'aurais dû servir mon Sauveur plus fidèlement! mais j'espère que par grâce il me recevra; je quitte ce monde comme un pauvre pécheur qui n'a rien que sa grâce et la justice qui nous vient de son sang. » —

Après qu'on lui eut donné avec joie l'assurance que cette disposition de son cœur le rendait dès ici bas participant du bonheur éternel et qu'il atteindrait certainement le but de sa foi, il demanda la bénédiction pour son départ de ce monde et témoigna en même temps le désir de voir encore une fois tous

Digitized by Google

ses enfants autour de lui pour prendre congé d'eux. Ce père malade les voyant réunis autour de son lit, fit un dernier effort pour s'asseoir et découvrant sa tête blanchie par l'âge, leur dit : « Je me réjouis de tout mon cœur, mes chers enfants, de vous » voir encore une fois rassemblés avant ma fin ; car je crois que » le cher Sauveur viendra bientôt pour me recueillir. Vous » savez, chers enfants, ce qui m'a tenu le plus à cœur à votre » égard, tandis que j'étais avec vous, et comme je vous ai sou- » vent exhortés avec larmes à ne pas négliger votre temps de » grâce, mais à vous consacrer de corps et d'ame à votre Dieu » et Sauveur, et à le suivre fidèlement. Je vous ai avertis avec » la sévérité d'un père et peut-être même avec trop de rigueur, » lorsque je pensais que quelque chose pouvait vous nuire et » attrister le Sauveur ; mais c'était par amour. Si j'ai été trop » sévère, chers enfants, je vous prie : pardonnez-moi, ah, » pardonnez à votre père mourant ! » Ici les sanglots de ses enfants, touchés profondément par les paroles de leur père, l'interrompirent. Une de ses filles revenant enfin de son émotion, dit : « Hélas, mon cher père, nous avons sujet de te demander pardon, car nous t'avons souvent offensé et nous avons été des enfants désobéissants ! » plusieurs de ses enfants se joignirent à cet aveu. Alors le père continua ainsi : « Chers enfants, » si vous m'avez tous pardonné, écoutez mon dernier désir et » ma dernière prière : Aimez-vous les uns les autres et qu'après » ma mort aucune querelle ni discorde ne vous désunisse. » — » Oui, « s'écria-t-il encore une fois, » aimez-vous les uns les » autres de tout votre cœur ; et que l'un surpasse l'autre en » amour. Ne vous laissez pas entraîner à l'orgueil, car par cela » vous risqueriez de perdre votre félicité éternelle ; mais priez » le Sauveur qu'il vous donne des cœurs humbles et contrits. » Si vous suivez les conseils de votre père, ma joie sera parfaite, » et je pourrai vous revoir un jour dans l'éternité et dire au » Sauveur : Cher Sauveur, voici ton pauvre Cornelius, et les » enfants que tu lui as donnés. Je sais pour certain que le Sau- » veur ne vous abandonnera pas ; mais vous ; ne l'abandonnez » point ! »

Digitized by Google

Il est impossible de décrire le sentiment pénétrant de la gracieuse présence de Dieu, qui remplissait tous les cœurs dans cette scène touchante. Après que le missionnaire eut rappelé aux assistants quelques-unes des paroles du mourant, il chanta quelques versets de cantique, tomba à genoux devant son lit et remercia le Sauveur des preuves de grâce et de fidélité qu'il avait accordées à Cornelius et particulièrement de ce qu'il l'avait appelé à sa connaissance et lui avait donné et conservé jusqu'à sa fin la foi en son mérite et en sa mort. Le missionnaire termina en conjurant avec larmes le Sauveur, de garder son fidèle serviteur de ce qui pourrait encore troubler la joie de son espérance et de lui conserver jusqu'à son dernier soupir le sentiment de sa présence dans sa forme sanglante. « Amen, Seigneur Jésus, » ajouta-t-il, « viens bientôt et prends à toi ta chère brebis! » « Oui, » dit le malade, « Oui, Seigneur Jésus, viens bientôt, viens, viens bientôt! » Après cela il reçut la bénédiction du Sauveur et de l'Eglise; des larmes de reconnaissance et de joie roulaient sur ses joues et il ne pouvait exprimer le bonheur qu'il éprouvait dans son cœur. Sa fin se fit encore attendre jusqu'à la nuit du 29 au 30 novembre et ce ne fut qu'alors qu'il s'endormit doucement pour entrer dans la joie de son Seigneur, et sans que ses enfants, qui chantaient des cantiques auprès de son lit s'en aperçussent. — Plusieurs de ses enfants (il avait deux fils et quatre filles) sont des aides nationaux dans la mission. Il a atteint l'âge de 84 ans et a eu la joie de voir douze petits enfants et cinq arrière-petits enfants.

Bien te soit éternellement
Chère ame dans son sein,
Où tu jouis présentement
D'un bien-être sans fin!

Tes yeux contemplent maintenant
L'objet de notre foi;
Tu vois du Rédempteur sanglant
Le corps meurtri pour toi!

Comme on avait promis au bienheureux frère d'enterrer son corps dans le cimetière de Neuherrnhout où reposent ceux de sa mère et de sa femme, on s'y prépara bientôt et une grande suite de nègres, vêtus d'habillements blancs (ce qui donna à la cérémonie un aspect solennel), vinrent l'après-midi du 30

Digitized by Google

novembre à 5 heures, prendre son corps qui fut déposé dans l'asile du repos après un discours sur la parole du jour de sa mort : « *Moi-même je paitrai mes brebis et les ferai reposer, dit le Seigneur l'Eternel.* Ezech. 34, 15. » L'église ne fut pas assez vaste pour contenir la foule des personnes de toutes conditions qui accompagnaient la dépouille mortelle de notre bienheureux frère et témoignaient par là l'affection que chacun lui portait.

EXPOSITION

SUCCINCTE DE LA CONSTITUTION DE L'ANCIENNE ÉGLISE DES FRÈRES, TIRÉE DU LATIN DE JOHANNES LASITIUS.

Nota. Ce Johannes Lasitius n'a point été membre de l'Unité des Frères, mais il faisait partie des Protestants Polonais de la confession helvétique. Il était gentil-homme de naissance, et si fort accrédité que le roi Etienne se servit de lui en qualité d'ambassadeur. Les controverses qui régnaient dans sa patrie l'engagèrent à faire divers voyages en Allemagne, en Bohême, en France et en Suisse, pour acquérir par lui-même une connaissance exacte de la constitution des Eglises protestantes. Il s'arrêta principalement en Bohême, et satisfait de la constitution de l'Eglise des Frères plus que de toute autre, il en fit en 1570 une description, qu'il communiqua aux Anciens de l'Unité des Frères, pour la reviser et la publier, s'ils le trouvaient bon. Mais il ne parait pas qu'ils l'aient jamais fait ; d'ailleurs Lasitius déclare lui-même qu'ils n'aimaient point s'étaler par des écrits. Ce ne fut qu'après la dispersion de l'Eglise des Frères, que ce manuscrit fut trouvé vers l'an 1649 dans une bibliothèque, par Amos Comménius qui le publia en langues bohême et latine. (On se rappelle que cette Eglise fut fondée le 1er mars 1457, et dispersée par la guerre de trente ans qui commença l'an 1618. C'est de ses débris que fut formée *l'Eglise renouvelée des Frères*, dès 1721.)

Digitized by Google

Au commencement de son exposition, Lasitius compare les Frères aux premiers chrétiens, à l'égard des accusations dont on les chargeait; et il se croit obligé par là même de prouver leur innocence. « En regardant, dit-il, toute leur conduite, vous voyez une explication vivante du Nouveau Testament. Bien des théologiens se sont formés dans l'esprit un plan de la meilleure constitution ecclésiastique à établir; mais en aucun lieu la pratique n'approche ce plan d'aussi près que parmi les Frères. Ce que j'avais cherché en vain pendant plusieurs années par toute l'Europe, je l'ai enfin trouvé chez eux. On y voit une Eglise, qui, à peu d'exceptions près, n'est composée que de membres solides et sincères de cœur. Et ce témoignage avantageux ne regarde point leur conduite extérieure seulement, mais principalement leur foi vivante en Jésus-Christ, laquelle produit chez eux toutes les bonnes œuvres. Car ils vivent selon ce qu'ils professent. On les connaîtrait plus généralement s'ils étaient portés à se produire par leurs propres écrits, ou s'ils permettaient que d'autres fissent leur apologie. Il est vrai que la description qu'on en voudrait faire ne répondrait jamais au sujet; car quiconque souhaite de connaître une assemblée de vrais Chrétiens, doit venir et la voir lui-même. »

On peut inférer de la suite de cette exposition, que leur constitution était formée de la manière suivante : C'était chez les Frères un principe fondamental, qui avait été établi principalement au Synode de l'an 1500, que la Direction de l'Unité ne devait jamais être confiée à une personne seule. Elle était remise à un collège composé pour le plus de vingt et pour le moins de douze hommes. Il paraît que ce collège consistait en quatre Evêques ou Anciens ecclésiastiques (*Seniores*), un nombre de Coëvêques qui était porté ordinairement à douze, et quelques Anciens civils. Il ne dit point si cette Conférence s'assemblait fréquemment, mais bien qu'elle faisait dresser des protocoles de ses délibérations, et qu'elle observait soigneusement le secret. L'exécution des résolutions était vraisemblablement la fonction des quatre Evêques, dont l'un résidait ordi-

Digitized by Google

nairement en Pologne, l'autre en Bohême et deux en Moravie. Ces Evêques étaient chargés de temps en temps de commissions extraordinaires, selon la capacité dont ils se trouvaient doués: l'un était chargé, par exemple, de coucher par écrit tout ce qui se passait de remarquable dans l'Unité; l'autre de tenir la place de *Modérateur* (Président) dans la Direction, etc.

Leurs fonctions communes étaient de veiller paternellement sur toutes les Eglises, de prévenir de loin les dangers, de recueillir et de préparer les matières à traiter aux Synodes, de convoquer ceux-ci et d'en faire l'ouverture, comme aussi d'en rédiger les décisions. Ils avaient de plus le droit de convoquer, hors du temps des Synodes, quelques ouvriers et de conférer avec eux. Ils étaient obligés de visiter tous les ans chacune des Eglises de leur diocèse, accompagnés en cas de besoin de quelques Anciens civils. Ces visites ne regardaient pas seulement le bien de l'ensemble, mais aussi de chaque ame en particulier. Ils s'enquerraient de tout foncièrement auprès du Prédicateur, et ils procuraient aussi aux membres de l'Eglise l'occasion de s'ouvrir au sujet de la doctrine et de la conduite de leur Prédicateur; ce qui était suivi assez souvent d'une translocation ou du rappel de celui-ci. Ils prenaient de même connaissance de l'entretien du Prédicateur et des pauvres; et au cas qu'une Eglise se trouvât hors d'état de leur fournir le nécessaire, on disposait les autres Eglises à y contribuer. Les Evêques avaient de plus la fonction d'en consacrer un autre après la mort de l'un d'entr'eux, jamais pourtant sans la pluralité des voix du Synode. Ils conféraient aussi *l'Ordination* aux Anciens civils, aux Coëvêques et Coanciens, et quand on avait besoin de nouveaux Acolytes, Diacres et Prédicateurs, c'était à eux de les proposer et de leur donner les instructions nécessaires.

Remarquons encore qu'ils étaient dans l'usage d'avoir annuellement des entretiens privés avec les Gentils-hommes ou personnes seigneuriales d'entre les Frères (que Amos Commenius appelle les Nourriciers de l'Eglise), et de leur rappeler leurs devoirs.

Digitized by Google

Les Pasteurs *(Presbyteri)*, Prédicateurs, Diacres et Acolytes étaient ensemble les Aides des Evêques; et ces titres dénotaient plutôt les fonctions attachées à leurs emplois qu'une distinction de rang. Les Evêques n'étaient que rarement appelés de ce nom, mais ils prouvaient par la pratique qu'ils l'étaient en effet. L'on donnait ordinairement aux serviteurs de l'Eglise le nom d'*Anciens (Seniores)* comme nous leur donnons aujourd'hui celui d'Ouvriers. Chacun, de quelque rang qu'il fût, était appelé *frère*, et les femmes *sœurs*.

Voici ce qui regarde les Acolytes en particulier : Quand des parents dévouaient leur enfant mâle au service de l'Eglise, ils le confiaient au Pasteur pour l'élever. Les diacres et les Acolytes logeaient dans la maison du Pasteur; celle-ci était comme une espèce d'établissement d'éducation. On les y élevait avec beaucoup de soin, et on leur donnait les instructions que comportait leur âge. Les plus capables d'entr'eux étaient voués aux études; les autres à quelque profession; et l'on apportait toute l'attention requise dans le choix des maîtres chez qui on les mettait en apprentissage. Quand on les voyait réellement prospérer dans la suite, on en admettait une partie au nombre des Acolytes lorsqu'il se tenait un Synode; et à cette occasion on leur donnait un autre nom tiré de la Bible. Leur fonction était d'être assidus auprès du Prédicateur, de l'accompagner dans ses voyages, de dresser le journal de l'Eglise, de laver les pieds aux arrivants, d'aider à l'instruction de la jeunesse et d'employer quelques heures à travailler de leurs mains, pour contribuer à l'*Economie*. On leur recommandait de méditer particulièrement dans leur cœur ce que le Sauveur dit: Matth. chap. 5, v. 3, 10. *Bienheureux sont les pauvres en esprit*, etc., et peu à peu on les employait à prononcer des discours dans l'église.

Les Diacres étaient choisis d'entre les Acolytes, et subordonnés étroitement au Prédicateur. Leur fonction était de le seconder dans la prédication, dans l'administration des Sacrements, dans l'instruction de la jeunesse; de répéter les discours

Digitized by Google

à ceux qui avaient été empêchés de se rendre aux assemblées; de veiller à ce que les exclus n'y fussent point admis; d'appeler par ordre du Prédicateur, les personnes aux entretiens privés; et d'aller en cas de besoin dans les villages éloignés, accompagnés d'un Acolyte, pour y faire le sermon, etc. Du reste ils travaillaient de leurs propres mains pour gagner, autant qu'il leur était possible, leur subsistance.

Lorsqu'il était question de consacrer des Pasteurs, on recueillait le témoignage de tous les Diacres dans toutes les Eglises; et il n'y avait que ceux contre lesquels personne n'avait rien à alléguer qui pussent parvenir à ce degré; pour l'ordinaire il fallait avoir passé trente ans pour recevoir l'Ordination, qui était un acte très-solennel.

Les Pasteurs étaient chargés, non-seulement de la prédication de l'Evangile et de l'administration des Sacrements, mais encore ils étaient obligés de faire de fréquentes visites dans les maisons et d'avoir l'œil sur l'observation du culte domestique. Il a déjà été fait mention ci-dessus des soins qu'ils donnaient à la jeunesse.

Leur vocation dépendait uniquement de la Direction ou des Evêques. On destinait aux Eglises les plus nombreuses ceux des prédicateurs qui avaient le plus de dons; et quand l'un d'eux commençait à perdre ses forces on lui en associait un autre. Au cas qu'un Prédicateur se fût rendu coupable, il était réprimandé en plein Synode; et s'il ne se corrigeait point, il était rappelé de son poste, ou même selon les circonstances exclu de la communion de l'Eglise; mais ce cas était extrêmement rare. Quand un Pasteur était placé ailleurs, il laissait à son successeur tous ses meubles, qui étaient ordinairement fournis par l'Eglise.

Au reste les Pasteurs étaient comme des pères de famille dans leurs Eglises; et l'obéissance filiale qu'on leur rendait allait si loin, que leurs ennemis en prirent occasion de les accuser d'*impériosité*. Mais ce fut par ce moyen, dit notre auteur, que s'établit parmi eux cet ordre admirable qui distinguait si fort les Eglises des Frères, et qui fut maintenu par l'exécution

Digitized by Google

exacte et impartiale de la discipline de l'Eglise, à laquelle chaque membre était soumis sans distinction; l'Evêque, le Pasteur, le Baron, le Noble comme le serviteur.

Les Pasteurs avaient de plus, conjointement avec les Anciens civils, le soin des veuves, des orphelins, des malades et des pauvres. Il n'y avait personne dans toute l'Unité qui manquât du nécessaire, encore moins y trouvait-on des mendiants. Les danses, les jeux, etc, y étaient universellement défendus. Sans la permission du Pasteur, on n'aurait point osé établir d'hôtellerie ou faire quelque autre entreprise, sur-tout quand il s'agissait d'une affaire dont il pouvait réjaillir en quelque manière de l'opprobre sur l'Eglise. Le Pasteur était là pour être consulté et pour tendre les mains dans tous les cas; Lasitius assure qu'il pourrait prouver par des exemples, que lorsqu'on avait manqué de suivre ses conseils il n'en était résulté que du malheur.

On voit par là, que les Pasteurs étaient chez les anciens Frères ce que sont parmi nous les *Aides de l'Eglise.* On avait sur-tout un œil vigilant sur les jeunes gens des deux sexes, pour qu'ils évitassent toute entrevue inutile, et ne s'habillassent pas d'une manière indécente. Les mariages clandestins n'étaient du tout point tolérés.

On prescrivait aux gens de qualité des règles particulières; ils avaient le rang au dessus des autres, mais il ne leur était pas permis de traiter avec mépris le plus abject d'entre les Frères; ils avaient à se regarder non comme des maîtres, mais comme des dispensateurs de leurs biens, et on leur recommandait de prendre soigneusement à cœur les besoins des pauvres. Les prédicateurs n'acceptaient point de présents de leur part; et s'ils le faisaient quelquefois sur leurs instances réitérées, ce n'était qu'autant qu'ils en avaient besoin sur l'heure. L'auteur cite ce trait d'après l'expérience qu'il en avait faite lui-même.

Quant à la vie domestique des Pasteurs il en raconte ce qui suit: Les jeunes garçons, les Acolytes et les Diacres, qui demeuraient dans leurs maisons, formaient un assez grand nom-

Digitized by Google

bre d'habitants. On s'y levait de bonne heure au signal de la cloche, et l'on s'assemblait pour la prière du matin. Ces prières domestiques se faisaient aussi les après-midi à trois heures (en mémoire de l'heure dernière de notre Seigneur) et le soir avant de se coucher. Toutes les heures de la journée étaient réglées, et destinées partie à l'étude partie au travail des mains. On trouvait dans la maison du Pasteur des relieurs de livres, des tisserands, des tailleurs, des pelletiers, des tourneurs, des jardiniers, etc, chacun occupé à sa profession. Le Pasteur même tâchait de gagner sa subsistance de ses propres mains, autant qu'il lui était possible. Mais de quelque nature que fût le travail, chacun avait toujours la Bible devant soi; de sorte qu'on ne cessait jamais de lire et de méditer la parole de Dieu; aussi étaient-ils, même les laïques, si versés dans l'Ecriture-Sainte, que l'auteur manque d'expressions pour décrire avec quelle force ils étaient en état de proposer la Parole de Dieu.

Pendant le dîner, qui se faisait en commun, les jeunes gens récitaient ce qu'ils avaient lu et appris l'avant-midi; et on leur donnait occasion de proposer des questions que les vieux résolvaient. En sortant de table on chantait un hymne en se tenant debout.

Si quelque frère d'une autre Eglise venait en visite, il logeait ordinairement dans la maison du Pasteur; les Anciens civils pourvoyaient à ce qu'il fût traité gratis; les Acolytes et les Diacres lui lavaient les pieds, et prenaient soin de son cheval et de son bagage. En cas de besoin on lui fournissait quelqu'argent pour son retour. Quand c'était un Pasteur, on le priait ordinairement de tenir une assemblée dans laquelle il saluait les frères et sœurs au nom de son Eglise et leur faisait quelque récit de sa situation. Chaque frère qui se rendait dans une autre Eglise était pourvu d'un témoignage de son Pasteur, sans lequel il ne pouvait être admis à la Ste-Cène.

On a remarqué ci-dessus que les Pasteurs et les gens de leur maison cherchaient à gagner leur subsistance par le travail de leurs mains. Cependant il n'en était pas par-tout de même, et

Digitized by Google

l'on se réglait à cet égard selon les circonstances. Dans les Eglises nombreuses et mieux partagées, quant à l'extérieur, les frères se faisaient un plaisir de fournir le nécessaire à leurs prédicateurs. L'un apportait, par exemple, du pain, un autre de la viande, l'un du légume et l'autre de la bière, etc. Il y avait des Eglises où cette libéralité allait si loin qu'on se voyait obligé de la restreindre. Mais cette différence au sujet de l'entretien des Pasteurs n'était jamais prise en considération par les Evêques ou par la Direction, quand il s'agissait de la translocation d'un Pasteur. C'était une idée tout-à-fait inconnue chez les Frères que de se souhaiter un meilleur emplacement ou d'en craindre un moins avantageux.

Il est digne de remarque que presque tous les Pasteurs vivaient dans le célibat. Se trouvant dans le même cas que les premiers Chrétiens à l'égard des persécutions dont ils étaient continuellement menacés, ils jugèrent à propos de suivre le conseil que St-Paul donne en de pareilles circonstances dans sa première Epitre aux Corinthiens 7, 26. Il est aisé de comprendre que c'était là leur raison principale, puisque dans les endroits où ils pouvaient s'assurer du repos les Pasteurs ne se faisaient aucun scrupule de se marier. La vie de pélerin qu'ils étaient appelés à mener influait sans doute aussi sur la préférence qu'ils donnaient au célibat. On sait que cette idée, que l'état de frère garçon est le plus propre au pélérinage, a été transmise à l'Eglise renouvelée des Frères et qu'elle y a régné plus ou moins. La constitution des Frères obligeait le Pasteur qui se sentait disposé à se marier, de s'entendre préalablement avec les Anciens et de ne point prendre de sœur qui ne fût généralement légitimée dans le troupeau. A l'égard du second mariage d'un Pasteur, que plusieurs théologiens de ce temps-là croyaient illicite, les Frères ne s'en faisaient point de scrupules. Il se trouve parmi eux des exemples que des Pasteurs se sont mariés jusqu'à quatre fois.

Quelques-uns accusaient les anciens Frères de ne faire aucun cas des études, parce qu'ils conféraient aussi à des laïques le

Digitized by Google

ministère ecclésiastique. Il est vrai qu'ils avaient plus égard à la grace intérieure qu'aux talents extérieurs; mais la principale raison de ce qu'ils n'avaient au commencement qu'un petit nombre de personnes qui s'adonnassent aux études, est qu'ils craignaient d'envoyer leurs jeunes gens à des académies étrangères. Ce ne fut que peu à peu qu'ils vinrent à bout de former dans leur cercle une sorte d'académie; et Lasitius assure que l'on avançait plus chez eux en deux ans que dans d'autres écoles en quatre ans. Leur traduction de la Bible en langue bohémienne prouve assez qu'il y avait parmi eux des personnes bien versées dans l'original.

A l'égard des Anciens civils et de leurs fonctions, il est à remarquer qu'on ne choisissait pas seulement parmi la noblesse, mais aussi parmi les paysans, des personnes qui se distinguassent par une conduite irréprochable et par une sage prudence. On les appelait aussi les *Juges du peuple;* et il y en avait dans chaque Eglise deux, trois, jusqu'à huit, selon qu'elle était plus ou moins nombreuse. L'Evêque les présentait à l'Eglise, et ils s'engageaient solennellement en donnant la main. Ils étaient pour ainsi dire l'œil et l'oreille du Pasteur; leur charge les obligeait à visiter souvent, pour le moins quatre fois par année, toutes les maisons; d'insister sur la droiture dans la conduite et le commerce de la vie; d'assister à la fixation du prix des marchandises; de veiller à ce que personne ne contractât de dettes; d'assigner des maîtres et des ateliers aux compagnons de métier nouvellement venus; en général de prendre garde à ce que tout se fît avec ordre. Ils étaient chargés de l'administration de la caisse des pauvres et veillaient à ce que personne ne manquât du nécessaire. Ils visitaient les malades et les exhortaient à faire leur testament à temps. Quelques-uns d'entre eux assistaient aux noces, afin de prévenir tout désordre par leur présence. S'il survenait quelque différend entre des frères, c'était à eux de les accommoder; ou au cas qu'ils ne pussent y réussir et que l'affaire dût être mise entre les mains du Souve-

Digitized by Google

rain, de la diriger de manière qu'il n'en retombât pas de l'opprobre sur l'Eglise. Ils devaient en outre fréquenter assidûment la maison du Pasteur, pour voir s'il manquait de quelque chose et pour y remédier. Ils avaient des conférences fréquentes sur les besoins de l'Eglise, mais jamais sans en avoir avisé le Pasteur, à qui ils étaient partout subordonnés. On voit par là qu'ils étaient à peu près ce qu'est chez nous le *Collège des Inspecteurs*.

Le soin spécial des Sœurs était confié à des sœurs, qui recevaient une vocation particulière à cet effet. On les appelait ANCIENNES : *(seniores matronae)*. Elles devaient sur-tout veiller sur la conservation de la décence, à laquelle on ne pouvait contrevenir sans s'attirer un châtiment sévère.

Chacune des Eglises était composée de quatre classes principales. La première était appelée la classe des *Commençants*. Elle était formée des jeunes gens nés et élevés dans l'Eglise et de ceux qui du Papisme avaient passé dans la communion des Frères. Ils jouissaient d'une instruction particulière qui tendait à les conduire à la connaissance de leur misère et à leur faire embrasser la justice de Jésus-Christ par la foi. De cette classe ils passaient dans celle de ceux qui étaient *Admis à la parole de Dieu*. La réception se faisait par l'imposition des mains; et quand on les voyait réellement prospérer dans la grace, on les admettait à la Ste-Cène. La troisième classe était composée de personnes bien éprouvées; on les appelait entr'autres *La Milice de Dieu triomphante*. On rangeait dans la quatrième classe ceux qui par leurs transgressions s'étaient attiré l'exclusion de l'Eglise; ils se plaçaient sur les derniers bancs, dans les assemblées où il leur était encore permis de se rendre.

Chez les anciens Frères c'était une affaire de très-grande importance que d'être *exclu* de l'Eglise. Ils avaient une haute opinion du pouvoir de disposer des clefs; pouvoir qu'ils n'attribuaient cependant qu'à l'ensemble de l'Eglise, et dont le Pasteur ne pouvait se prévaloir que par son ordre; on exigeait aussi pour des cas particuliers le concours de toute l'Eglise.

Digitized by Google

Mais nonobstant la sévérité dont ils usaient à l'égard de l'exclusion, la réadmission n'était point rendue impossible aux pécheurs repentants.

On donnait parmi eux au trépas le nom de *Retour dans la patrie.* Si quelqu'un était malade à la mort, quelques frères ou sœurs s'assemblaient ordinairement autour de son lit ; et après un discours du Pasteur relatif aux circonstances, on célébrait la Ste-Cène. Les enterrements se faisaient de la manière la plus simple.

Quant à leurs ASSEMBLÉES on trouve les remarques suivantes. On ne voyait dans les églises ni statues ni images ; on n'y entretenait point non plus des chandelles allumées, excepté en hiver, aux assemblées du matin. Il parait qu'ils n'avaient point d'orgues, vraisemblablement parce que l'usage qu'on en faisait de leur temps ne s'accordait point avec la simplicité de leur chant. Le chant de leurs Cantiques n'était qu'un plain-chant simple et sans figures. Un frère qui avait la voix bonne était chargé d'entonner le chant ; et si le Pasteur savait bien chanter il le faisait lui-même. De toute ancienneté ils étaient dans l'usage de traiter chaque année dans leurs sermons un précis entier de la foi chrétienne ; et ils l'avaient résumée pour cet effet en douze articles. Le sermon ne durait jamais plus d'une heure.

On faisait quatre fois par année dans toutes les églises une *collecte,* dont le revenu était destiné à la réparation de la salle des assemblées et à ce qui était nécessaire pour le service divin, comme, par exemple, le vin pour la Ste-Cène, les chandelles, etc. Le reste s'employait au soulagement des Prédicateurs indigents ou exilés pour l'Evangile. On en tenait un compte très-exact, ainsi que de la caisse des pauvres qui était séparée de cette collecte.

Ils donnaient aussi à la *Ste-Cène* le nom de LITURGIE SACRÉE, et ils la célébraient ordinairement quatre fois par année ; à Pâques, à Pentecôte, en automne et à Noël. Cela dépendait cependant du Pasteur, qui se réglait à cet égard sur l'état de son troupeau. En général on célébrait la Ste-Cène toutes les fois

Digitized by Google

qu'on trouvait nécessaire de ranimer la foi et l'amour dans les cœurs. On en avertissait l'Eglise quelques semaines auparavant et l'on recommandait l'examen de soi-même. Puis tous les frères et toutes les sœurs avaient l'un après l'autre un entretien privé avec le Pasteur. La célébration de la S[te]-Cène était précédée d'un discours relatif au but pour lequel on s'était rassemblé; après la prière et l'absolution se faisait la consécration des éléments par les paroles de l'institution. Le Pasteur, vêtu d'une longue robe, tenait le pain dans sa main en prononçant ces paroles: Notre Seigneur Jésus-Christ *prit du pain;* il en était de même pour la consécration de la coupe; et aucune autre cérémonie n'avait lieu parmi les Frères dans la consécration. Après cela les communiants se plaçaient successivement par rangées, devant la table, et ils recevaient la S[te]-Cène à genoux. Les Diacres assistaient le Pasteur dans la distribution, et toute l'Eglise se tenant debout accompagnait l'acte de son chant. Le Pasteur lui adressait ensuite une courte exhortation pour l'engager à faire un bon usage de la grace qu'elle venait de recevoir, et il terminait par la bénédiction.

A l'égard de la *doctrine de la S[te]-Cène* les Frères s'en tenaient simplement aux paroles de l'Ecriture-Sainte, sans chercher à les définir. Ils évitaient en conséquence de se mêler des controverses qui régnaient là-dessus au temps de la Réformation; ce qui causa quelque déplaisir à Luther.

Quant aux Synodes, il s'en tenait un chaque année, une fois dans une Eglise, une autre fois dans une autre. Ces synodes duraient ordinairement trois ou quatre jours. Mais il y en avait de deux sortes. Pour l'ordinaire ils n'étaient composés que des ecclésiastiques et n'avaient en vue que l'état intérieur des Eglises. Mais de temps en temps on convoquait les synodes généraux, auxquels assistaient aussi les laïques. Ces Synodes étaient composés quelquefois de plus de deux-cents personnes; il y en eut un en Moravie où près de cinq-cents se trouvèrent réunies. Dès que les membres du Synode étaient rassemblés, on distribuait entre les Diacres et les Acolytes le soin de leurs

Digitized by Google

besoins extérieurs; l'un était chargé, par exemple, de la cave, l'autre de la table, l'un des chevaux, l'autre des lits, etc. On avait été mis en état par des legs et des donations de Frères ou de sœurs plus ou moins opulents de se procurer suffisamment de meubles pour ces assemblées synodales, et on les conservait soigneusement pour cet usage. L'ouverture du Synode se faisait par la prière et le discours d'un Evêque; et avant qu'on se mît à traiter les affaires, on choisissait un frère à la pluralité des voix, pour rédiger les protocoles.

Une des opérations principales de ces Synodes était l'élection et la consécration de nouveaux Acolytes, Diacres, Prédicateurs, Pasteurs, Anciens et Evêques. L'on y procédait avec tant de gravité et de solennité que Lasitius ne sait comment exprimer l'impression qu'il en avait reçue. Il en prend occasion de parler avec admiration du bon ordre qui régnait parmi les Frères; ce dont il fait mention en plusieurs endroits de son récit; mais il ajoute en même temps cette remarque, qu'on ne viendrait jamais à bout d'introduire un ordre semblable dans une Eglise, si les membres dont elle est composée n'étaient animés des mêmes sentiments que les Frères. La clôture du Synode se faisait par la célébration de la Ste-Cène.

Une très-courte relation que l'Evêque Matthias Czerwensky a laissée de sa vie, peut donner quelque idée des degrés établis dans le service de l'Unité. « Je nâquis, dit-il, l'an 1521; en 1535 je fus reçu membre de l'Eglise des Frères; en 1540 je fus mis au nombre des Acolytes; en 1544 je reçus l'Ordination de Diacre et en 1549 celle de Pasteur; en 1550 je parvins aux douze (c'est-à-dire dans la Direction); en 1553 je fus élu Evêque par le sort, et peu après choisi par les douze pour écrivain de l'Unité. » Il faut remarquer qu'on faisait une relation abrégée de la vie de chaque serviteur de l'Eglise, et qu'on la recueillait avec les autres dans un livre destiné à cet usage.

L'auteur finit son exposition en disant que si quelqu'un soupçonnait d'exagération son récit, qui dans l'Original est entremêlé de beaucoup d'éloges, il n'avait qu'à venir se convaincre par ses propres yeux de la vérité de ce qu'il avançait.

Digitized by Google

RAPPORT

DE CEDARHALL, A ANTIGOA, DE 1837 ET 1838.

Au mois de février, frère Zetzsche visita un vieux frère à Joly-Hill, qui 'relevait d'une grave maladie. Il s'exprimait là-dessus d'une manière édifiante, en disant: Le Seigneur m'a châtié, et je l'ai mérité par mon indifférence et par la tiédeur de mon cœur. C'est Lui qui a vu le danger dans lequel j'étais, et son oeil paternel a veillé sur moi et m'a arrêté dans ma course déréglée.

Dans les entretiens fraternels que nous eûmes avec les communiants, nous fûmes édifiés par leurs déclarations, qui nous firent voir, qu'ils tiennent fermement à Jésus comme à l'unique objet de leur foi.

En visitant les malades à Seaforth, frère Zetzsche y trouva le vieux frère Léonard. En entrant dans sa demeure il s'écria: « Me voilà encore sur la terre des vivants, pendant que je supplie tous les jours le Sauveur de me retirer à Lui. Ah! qu'il lui plaise de me laver dans son sang, afin que tout péché soit loin de moi! » — Il fut exhorté à s'attacher, dans le sentiment de sa misère, à Jésus notre Sauveur, après quoi il fut recommandé à Sa grace dans une prière. Frère Zetsche ajoute: En m'éloignant de son lit, je vis entrer une vingtaine de personnes; lorsque je leur demandai si elles avaient assisté au service que j'avais tenu auparavant, il n'y en eut qu'une seule qui pût l'affirmer. Je leur fis des remontrances à toutes, en leur représentant les suites funestes de cette négligence et le danger auquel elles s'exposaient en continuant à ne pas profiter des occasions qu'elles avaient de s'instruire dans la voie du salut. Elles promirent de ne plus se rendre coupables d'une telle indifférence.

Digitized by Google

Le 28 février nous reçumes la nouvelle du décès de la sœur *Grace* de Greencastle. C'était une personne très-âgée, membre de notre Eglise depuis 1778 ; mais malgré son âge si avancé elle avait continué de servir comme aide nationale, remplissant ses fonctions avec une fidélité exemplaire jusqu'à sa fin. Quoiqu'elle fût très-pauvre on ne l'entendait jamais se plaindre de son indigence ; au contraire, en tout temps on la trouvait dans le calme et dans la sérénité. Elle était un modèle pour sa nation, aussi jouissait-elle d'une estime générale.

Les enfants qui fréquentent nos écoles ont célébré leur jour de fête le dimanche 5 mars. Après le discours qui leur fut adressé, ils se levèrent tous à la fois et récitèrent le chapitre 55 d'Esaïe ; ils terminèrent par le chant d'un cantique. Les parents sont toujours très-édifiés, lorsqu'ils entendent leurs enfants entonner des chants de louange.

Ces jours-ci, frère Necoby visita un vieux frère à la campagne. « Le Seigneur m'a aidé jusqu'ici, » lui dit-il, « et je me confie » en lui, certain qu'il ne m'abandonnera pas et qu'il me gardera » jusqu'à l'heure de la mort. »

En commençant les entretiens préparatoires pour la Ste-Cène avec nos gens du district occidental, nous fûmes affligés de voir que beaucoup d'entr'eux, sur-tout parmi les personnes âgées, sont dans une grande détresse à cause de la sécheresse, qui a produit une grande disette. Nous les exhortâmes à ne pas se décourager et à ne pas abandonner leur confiance au Seigneur. Une vieille sœur nous fit une déclaration qui nous toucha beaucoup et qui nous fit voir qu'elle avait envisagé cette rude épreuve sous son véritable point de vue ; elle s'exprima en ces termes : « Le Seigneur nous a retiré ses dons pour quelque temps, afin de nous porter à le connaître plus foncièrement comme le Dispensateur de tout don parfait. » Une autre nous dit : « Le Seigneur n'a jamais encore manqué dans son gouvernement ; lorsque l'affliction est à son comble, alors il fait paraître sa délivrance. Les hommes crient à lui dans cette sécheresse, et il ne manquera pas de les exaucer, car il aime ses créatures.

Digitized by Google

Un vieux frère que nous visitâmes était dans une grande affliction, car il venait de perdre sa femme. Dans cette triste position quelques voisins eurent pitié de lui et vinrent à son secours. Touché de leur bonté il leur dit : « Je ne puis pas vous rendre le bien que vous me faites, mais le Seigneur le fera lui-même et il vous le rendra au centuple. »

En visitant Joly-hill, frère Zetzsche administra la Ste-Cène aux vieillards et aux infirmes. Ils lui exprimèrent leur reconnaissance, en disant : « Le Seigneur nous a nourris de sa chair et nous a abreuvés de son sang, et par là il donne la vie à nos ames. »

Le 3 avril, frère Zetzsche fut appelé à Seaforth pour visiter un garçon malade, qui avait fréquenté notre école. Sur sa demande, s'il aimait le Sauveur, le malade répondit : « Je n'oublierai jamais ce que vous m'avez appris de Lui, qu'Il est miséricordieux envers ceux qui cherchent leur salut en Lui. Je sais que je suis un pauvre enfant pécheur, mais je sais aussi qu'il veut me pardonner mes péchés, et qu'en mourant mon ame ira auprès de Lui pour demeurer avec Lui éternellement. »

Le lendemain, le même frère alla à Bendals pour visiter une négresse qui, il y a trois ans, avait été admise dans la classe des candidats pour le Baptême, mais qui, par suite de maladies, n'avait pu se rendre au temple pour y recevoir ce sacrement. Le frère trouva la malade vêtue de blanc et assise sur son lit, dans l'attente de la grace qu'elle désirait recevoir, comme une vierge qui attend l'époux, et comme elle s'exprima d'une manière édifiante sur la disposition de son cœur, le Baptême lui fut administré.

Dans le même mois, un nègre de notre Eglise, père de quatre enfants, termina sa carrière d'une manière violente : il tomba d'un chariot pesamment chargé, et fut saisi et écrasé par les roues. Cet événement funeste occasionna un mouvement salutaire parmi le peuple, et l'enterrement du défunt nous fournit l'occasion de représenter à l'auditoire le danger imminent auquel s'expose l'homme qui néglige son salut ou qui résiste à l'œuvre du St-Esprit sur son cœur.

Digitized by Google

Frère Zetzche en visitant quelques plantations y trouva une sœur, malade depuis assez long-temps et tellement accablée qu'elle ne pouvait plus se lever de son lit. Mais cette épreuve tourna en bénédiction pour elle, et elle s'exprima là-dessus en ces mots : « Le Sauveur sait bien ce que je souffre ; si je n'avais pas la grace de le connaître comme mon Sauveur, mes souffrances seraient encore beaucoup plus grandes, et j'y succomberais, mais, si dans ma douleur, je jette un regard sur Lui, je me sens consolée, persuadée qu'il ne me chargera pas d'un fardeau plus grand que je ne pourrais le supporter. »

Ensuite nous visitâmes un frère malade dans un autre appartement. Nous entendîmes de loin quelqu'un qui priait Dieu à haute voix, et en ouvrant la porte, nous aperçûmes le malade qui s'écriait avec instance : « O Seigneur ! accorde-moi le pardon de mes péchés, purifie-moi par ton sang, et revêts-moi de ta justice ! » Après cette prière, le malade tomba dans un tel épuisement qu'il ne pouvait plus proférer une parole ; mais après que j'eus prononcé une prière près de son lit, il reprit ses sens et s'entretint avec nous de l'état de son cœur.

Une vieille sœur venue de loin pour assister à l'assemblée, épancha son cœur en ces termes : « Mon ame est altérée après la parole de Dieu, comme la terre desséchée languit après la pluie. Ce matin j'étais si faible, que je ne pouvais espérer de venir jusqu'ici, mais le Seigneur m'a tellement fortifiée que j'ai pu, quoiqu'avec peine, me rendre près de vous. »

Nous avons éprouvé dans cette saison une grande calamité, produite par la sécheresse qui a régné dans tous nos environs. Toutes les citernes étaient taries ; on était obligé pour se pourvoir d'eau, d'aller à de grandes distances, et beaucoup de bétail périt manque de pâture. Un jour de jeûne ordonné par le gouvernement, fut célébré le 28 avril, et se changea aussitôt en un jour de louanges et d'actions de graces, parce que dans la nuit une pluie abondante vint désaltérer la terre à tel point que la plupart des étangs se remplirent d'eau. La nature parut rajeunie, les pluies continuèrent pendant le mois de mai, et

Digitized by Google

furent cause que beaucoup de nos enfants ne purent venir à l'école. Les torrents d'eau amenèrent aussi une telle abondance d'écrevisses qui furent délogées de leurs retraites les plus reculées, que toutes les mains furent occupées à les prendre, et par là le Seigneur daigna subvenir au manque de nourriture, qui était devenu très-inquiétant. Nos nègres, dans leur joie, s'écrièrent : « Le Seigneur nous donne de nouveau à manger et à boire. Il est toujours le même, hier et aujourd'hui. »

Au mois d'août, frère Zetzsche visita un frère malade à la suite d'un ouragan, qui avait fait des dégâts considérables et qui, en emportant le toit de sa maison y avait introduit la pluie par torrents, ce qui lui avait causé un réfroidissement qui l'avait tellement affaibli qu'il était hors d'état de répondre aux questions qu'on lui adressait ; mais la sérénité de son regard prouvait que son ame jouissait de la paix de Dieu, et dans cette heureuse disposition le Seigneur le retira à Lui.

Ce frère visita aussi une malade dans une disposition tout-à-fait opposée. Elle sentait bien la maladie de son corps, mais point du tout celle de son ame, car lorsqu'on lui demanda comment son cœur était disposé pour le Sauveur, elle répondit: « Mon cœur est bon, je n'ai rien volé à personne, je n'ai fait de mal à personne, je ne suis en dispute avec personne, jai toujours bien travaillé, ainsi me voilà en paix. » On lui représenta que toutes ces prétendues bonnes qualités ne pouvaient pas la justifier auprès du Seigneur, qui voit jusqu'au fond du cœur, et que c'est uniquement la foi en Jésus qui peut nous justifier.

Dans les entretiens préparatoires avec les frères et les sœurs mariés, avant leur jour de fête, beaucoup d'entr'eux témoignèrent leur reconnaissance envers le Seigneur pour sa gracieuse direction et pour les bénédictions dont il les comblait en tant de manières, bénédictions pour lesquelles leurs cœurs se sentaient excités à l'aimer.

Au mois de septembre nous visitâmes un frère malade, que nous trouvâmes dans une disposition particulièrement réjouissante. « Je me réjouis dans le Seigneur, dit-il, Christ

Digitized by Google

est ma vie, et la mort m'est un gain. » (Phil. 1, v. 21). Lui demandant ce qui avait pu produire en lui une telle assurance dans la foi, il répondit : « Le Sauveur est mon fidèle ami. C'est Lui qui a expié mes péchés dans son sang ; ainsi j'ai bien de quoi me réjouir. »

Une sœur malade s'exprima d'une manière bien satisfaisante sur l'état de son ame. « Mon cœur, dit-elle, est connu du Sauveur ; sans cesse je le prie et le supplie de me préparer pour l'éternité ; s'il veut me rétablir, je lui en rendrai graces, mais toutefois que sa volonté soit faite ! »

En visitant ces jours-ci une autre malade, nous crûmes qu'elle allait rendre le dernier soupir, mais au moment où nous entonnâmes un cantique, elle se leva de son siége, en disant : « Je viens de passer une heure bénie avec l'Ami de mon ame ; je sens qu'il m'aime, tout indigne que je sois de son amour, je sens qu'il se communique à mon cœur. »

En allant à une plantation, frère Zetzsche y aperçut deux cachots souterrains qui ci-devant servaient à enfermer les nègres qui n'avaient pu terminer la tâche qu'on leur avait imposée. Quelques-uns des assistants racontèrent qu'eux-mêmes avaient dû subir ce châtiment, et l'un d'eux ajouta : « A présent que nous sommes libres, je puis travailler avec gaité de cœur, et je fais beaucoup plus d'ouvrage que je n'aurais pu en faire dans l'état d'esclavage. »

Dans un entretien, une vieille sœur nous dit : « Etant si avancée en âge, j'ai souvent désiré de décéder, mais exclue de la Sainte-Cène, comme j'ai le malheur de l'être à raison de ma mauvaise conduite, cela m'a fait penser sérieusement à mon ame, et j'ai trouvé que je ne suis pas mûre pour le Ciel. Cependant le Seigneur m'a donné un cœur *jeune* (faisant allusion à la vie nouvelle en Dieu) ; il est à présent mon tout. En disant cela, elle leva les mains au Ciel, en s'écriant : « Seigneur ! sois propice à la vieille Ellis ! » (Elisa).

A Noël nous eûmes les agapes avec nos quatre-cents enfants, et nous distribuâmes des présents à ceux d'entr'eux qui fré-

Digitized by Google

quentent les écoles. Le nombre total des nègres, qui appartiennent à l'Eglise de Cedarhall, se monte à deux-mille-cent-quatre-vingts ames.

1838.

En administrant la Sainte-Cène à un certain nombre de malades et d'infirmes, ils en furent si émus, qu'ils dirent : « Le Sauveur est toujours rempli d'amour et de compassion envers nous, nos cœurs ont senti qu'il était au milieu de nous pendant cet acte sacré. »

Un vieux frère qui souffrait des douleurs aiguës, s'exprima de cette manière : « Il est vrai que j'ai beaucoup à souffrir, mais toutes mes souffrances, que sont-elles en comparaison de celles que le Sauveur a endurées pour moi ? » Un autre fit cette confession : « Le Seigneur m'a châtié, il m'a fait voir qu'il est un Dieu fort et jaloux, qui ne tient point le coupable pour innocent, mais son cœur est pourtant rempli de charité ; celui qui s'humilie devant Lui, trouve grâce à ses yeux. Ma maladie actuelle a servi à me convaincre que tous ses châtiments n'ont d'autre but que de conduire les hommes à la foi en Lui, et qu'ils sont une preuve de sa charité paternelle. »

Au mois de février décéda la vieille sœur *Susanna*, aide nationale, à l'âge extraordinaire de 103 ans. Toutes les fois que nous avons eu occasion de la voir, nous l'avons trouvée résignée à la volonté du Seigneur.

Dans les entretiens préparatoires avec les sœurs-veuves, avant leur jour de fête, nous fûmes édifiés par leurs déclarations. L'une d'entr'elles nous dit : « Quelle satisfaction pour moi de pouvoir célébrer ce jour de fête, dans lequel les veuves sont appelées à épancher leur cœur devant le Sauveur. L'année passée j'étais si faible que je n'aurais pas osé espérer de revoir ce jour de grace. Mais le Sauveur a exaucé ma prière, il m'a donné la force de venir jusqu'ici. »

En visitant les malades nous fûmes touchés de pitié de voir un vieillard marcher à quatre ; il s'empressa néanmoins de

Digitized by Google

venir à notre rencontre en témoignant la joie qu'il éprouvait de notre visite.

Au mois de juin, frère Miller visita un jeune nègre qui avait été exclu pour sa mauvaise conduite. Une grave maladie avait servi à l'éclairer sur la malheureuse situation de son cœur, et il criait continuellement au Sauveur d'avoir pitié de son ame. Voyant sa repentance sincère, nous nous empressâmes de lui annoncer sa réadmission dans l'Eglise.

G. H. Zetsche.
H. Miller.

NOUVELLES RÉCENTES.

NOUVELLES HEBDOMADAIRES DE LA CONFÉRENCE DES ANCIENS DE L'UNITÉ A BERTHELSDORF, DU 18 JUILLET AU 11 SEPTEMBRE 1841.

1) Le 16 mai, la première des nouvelles maisons d'école à Sainte Croix, fut solennellement inaugurée dans la plantation Princesse, en présence de Monsieur le gouverneur général, de clergé et de beaucoup d'autres personnes. Le frère Breutel ayant terminé, avec l'assistance de notre cher Seigneur, ses affaires aux Antilles danoises, s'est rendu dans les premiers jours de juin à St. Kitts, où il est arrivé le 5. De là, frère et sœur Breutel voulaient se rendre à Antigoa, d'où ils retourneront en Angleterre.

2) Tous nos frères et sœurs de Surinam étaient assez bien, lors du départ des dernières lettres, datées du 9 juin. A l'époque de la dédicace d'un temple à Salem, dans le district de Haut-Nikerie, qui eut lieu le dimanche des rameaux, 4 avril, 10 personnes reçurent le sacrement du baptême et devinrent, par là, les prémices de cette station. Le 17 mai, à Worsteling Jacobs, le frère Jean Gottlob Stanke reçut par écrit sa consécration de diacre de l'Eglise des frères, faite par le frère P. F. Curie. Le 29 juillet, la sœur Wilhelmine-Chrétienne Enke, appelée à Surinam, fut envoyée à son poste par le département des missions; le jour suivant, elle se mit en voyage, accompagnée du frère veuf Henn; à Neudietendorf, la sœur Engler, appelée au même poste, se joignit à eux.

3) Une lettre du frère Teutsch, de Gnadenthal, datée du 22 mars, nous apprend l'inauguration solennelle de la chapelle nouvellement construite de la station voisine de Kopjes Kastel, qui a eu lieu le 14 mars. Une quantité de blancs et de gens de couleur s'y étaient rendus.

4) Le 5 août, frère et sœur Kleinschmidt partirent pour leur poste d'ouvriers de la société de Gothenbourg; le frère Charles Guillaume Fliegel fut de même envoyé le 10 août à son poste d'ouvrier des frères, et d'aide de l'inspecteur à Christiansfeld. Le lendemain il reçut des mains du frère Jacques Lewin Reichel, l'ordination de diacre de l'Eglise des Frères.

Digitized by Google

8) Le 22 juin, à Okbrook, l'aide de l'ouvrier de l'Eglise de Salem, le frère William Okely, fut consacré diacre de l'Eglise des Frères, par le frère Charles Auguste Pohlmann.

6) Le 29 juillet, le frère Jean René Plitt, à Herrnhout, s'est endormi au Seigneur; il a servi l'Unité des frères de diverses manières, et de 1825 à 1836 il a été membre de la Conférence des Anciens de l'Unité, puis archivaire. Il était dans sa 64me année.

7) Nous avons pris une part cordiale à la célébration des fêtes des enfants, des frères garçons et des frères et sœurs mariés. Le Jubilé du chœur des frères garçons a été célébré le 29 août dans toutes les Eglises, dont il nous est parvenu des nouvelles, d'une manière particulièrement bénie; toute l'Eglise y a pris une vive part, et s'en souviendra encore long-temps.

8) Le 28 août, frère et sœur Jean Kœgel de Lichtenau sont arrivés à Copenhague avec cinq enfants destinés à être placés dans nos instituts. Frère et sœur Herbrich sont arrivés le 17 juin à Neu-Herrnhout et frère et sœur Lund, ainsi que frère Samuel Kleinschmidt, le 10 juin à Lichtenau. Nos frères et sœurs européens de toutes les Eglises étaient en bonne santé. — On nous écrit de Fréderiesthal, en date du 18 juin: L'année passée a été pour notre Eglise bénie et paisible. L'état de santé de nos Grœnlandais a été particulièrement bon et la pêche si abondante que les personnes les plus âgées ne se souviennent pas d'en avoir vu une pareille. L'hiver a été pluvieux et orageux, mais sans beaucoup de froid. Notre Eglise a continué à montrer des signes de vie intérieure; les assemblées ont été fréquentées, et les temps de fêtes ont été en bénédiction. Les communiants sont toujours venus en grand nombre de leurs demeures éloignées, pour prendre la Ste-Cène; à l'exception de quelques malades toute l'Eglise a pu se rassembler pour les fêtes de Noël et de Pâques. Nous avons aussi eu la satisfaction de trouver des aides nationaux capables qui ont visité régulièrement les absents pour leur tenir des assemblées. L'application de nos écoliers nous a aussi beaucoup réjouis. — Nous recevons des nouvelles tout aussi satisfaisantes de Lichtenfels. Les travaux de l'école ont été facilités par une maison arrangée à la manière des demeures d'hiver des Grœnlandais; sous peu on construira pour cet usage une maison de bois, dont les matériaux ont été fournis depuis Copenhague. Létat religieux de l'Eglise a été en général réjouissant pour les missionnaires; seulement le mauvais temps a empêché les absents de venir célébrer les fêtes à la station en aussi grand nombre que d'autres années. Dans le courant de l'hiver et du printemps la pêche est devenue plus abondante qu'on ne l'avait d'abord espéré, et personne n'a manqué du nécessaire. — Nous attendons des rapports détaillés de Lichtenau et de Neuherrnhout.

9) Nous avons reçu des nouvelles satisfaisantes de nos trois Eglises indiennes de l'Amérique septentrionale. D'après une lettre du frère Luskenbach de New-fairfield, 17 mai, les missionnaires de cette station étaient en bonne santé. L'Eglise de Westfield a célébré la fête de Pâques d'une manière bénie; les assemblées sont aussi très-fréquentées. — Nos missionnaires chez les Chiroquois ont reçu de nouveaux encouragements. Les écoles de Beatties-Prairies, qui comptent plus de septante écoliers, sont très prospères. Depuis peu le frère Georges Hicks a vu sa prédication de l'Evangile bien accueillie dans un village indien. Le frère Vogler a visité les membres de notre Eglise dispersés au Barren-Fork et ailleurs, et la nation en général montre plus de contentement et plus de disposition à recevoir l'Evangile. Les frères Gilbert Bischof et David Zeisberger Schmidt sont appelés comme aides missionnaires au service de cette mission.

10) Frère et sœur Breutel sont arrivés le 24 août à Londres, après avoir visité les îles de St-Kitts et d'Antigoa. Les frères Hæuser et Joseph Rœmer nous donnent des nou-

Digitized by Google

velles encourageantes sur l'arrangement et le progrès des écoles de Ste-Croix. Le frère veuf Henri Wied de St-Thomas et la sœur veuve Kochte de la Jamaïque sont arrivés le 24 août à Altona avec quelques enfants. Le frère Holland de Salem est appelé à la Jamaïque comme aide missionnaire.

11) Frère et sœur Basmus Schmidt, qui travaillent depuis le nouvel-an à Gingée parmi les nègres libres, ont tous les deux été gravement malades de la fièvre, mais non en même temps. Privés de tous les secours de l'art, ils ne pouvaient attendre leur guérison que du médecin céleste. Lors du départ de leurs lettres, le 19 juin, ils étaient tous deux entièrement rétablis. Ils ont à combattre beaucoup d'usages barbares chez ce peuple qui vit encore dans les ténèbres les plus profondes du paganisme; cependant ils ne manquent pas d'encouragements. Dans le temps consacré au souvenir de la Passion du Sauveur ils ont eu beaucoup d'auditeurs attentifs, et le 12, le premier néophyte de cette mission renouvelée a été baptisé.

Les sœurs Eline Elisabeth Schmidt, Wilhelmine Enk et Jeanne Dorothée Engeler, accompagnées du frère Henn, ont mis à la voile le 3 septembre, à Niemsen Diep, pour se rendre à Surinam.

12) Des lettres de Silo du commencement de cette année nous apprennent que des maladies ont rendu l'année dernière pénible pour nos missionnaires; cependant ils étaient alors tous rétablis. Le nombre des Tamboukis baptisés n'augmente que lentement; trois seulement y ont été ajoutés en 1840. Mais ce petit troupeau reste fidèle au milieu de beaucoup de tentations et de railleries auxquelles ils sont exposés de la part de leurs parents païens. — Le frère Jean Frédéric Heinrich de Gnadenfeld est appelé au service de cette mission.

13) Le 22 août, le mariage du frère Charles Rod. Kœlbing et de la sœur Bertha Emilie Gregor a été béni à Ebersdorf; de même à Herrnhout, le 24 août, celui du frère Ernest Fréd. Reichel et de la sœur Marianne Plitt, et le 5 septembre, celui du frère Charles Ferdinand Bellwitz et de la sœur veuve Augusta Maximilienne Hœrbye, née Frûauf. Le 8 septembre le frère Bellwitz fut consacré pasteur, et le frère Kœlbing diacre de l'Eglise des frères, par le frère Jean Daniel Anders.

14) Le 31 août, l'Eglise de Neusalz reçut au passage du roi et de la reine, les assurances les plus gracieuses de la protection et de la bienveillance de LL. MM.

15) Dans les dernières semaines d'août, le frère Curie a visité, au nom de la Conférence des Anciens de l'Unité, les instituts de Niesky. Sept jeunes gens ont passé du gymnase au séminaire de Gnadenfeld. Le gymnase compte actuellement 57 élèves et le pensionnat 53. Les frères qui ont terminé leurs études au séminaire ont été placés comme instituteurs de la manière suivante: frère Charles Henri Gœtz, à Kœnigsfeld, frère Edouard Wauer à Herrnhout, le frère Charles de Bulow à Christiansfeld, le frère Joseph Willey à Zeist, à la place du frère Charles Schwarz, qui entre dans l'institut de Fairfield, frère Jean Stückelberger de Bâle, proposant en théologie, est placé comme instituteur dans le pensionnat de Niesky.

16) Le frère Jean Rodolphe Furstenberger, inspecteur de l'institut des jeunes gens de Gnadenfeld, a été appelé comme prédicateur à Niesky; l'ouvrier des frères non mariés, frère Gustave Bernard Hennig, le remplacera. Le frère Charles Ferdinand Belliwitz, ouvrier des frères de la société de Bâle, a été appelé à Zeist en qualité de prédicateur et d'ouvrier des frères mariés; le frère Jacques Guillaume Verbeck, qui exerçait ces fonctions, ayant demandé à en être déchargé à cause de sa mauvaise santé et de celle de sa femme. Le frère Edouard Wenk, instituteur à Herrnhout, a de même été appelé à Zeist, comme ouvrier des frères non-mariés.



Digitized by Google



MÉDITATION

POUR LES FÊTES DE NOEL.

Texte. *Car l'enfant nous est né, le Fils nous a été donné, et l'empire a été posé sur son épaule, et on appellera son nom, l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Puissant, le Père de l'éternité, le Prince de la paix.* Es. 9, v. 6.

Sans contredit, le mystère de piété est grand, Dieu a été manifesté en chair. C'est une vérité incontestable, dit l'apôtre, et qui est au dessus de toute contradiction. Mais cette vérité est un mystère. C'est le mystère de la piété, un mystère qui est réservé à la foi. Si on le soumet au jugement de la raison humaine, elle refuse de l'admettre, parce qu'il passe les bornes de sa conception. Si l'on consulte le philosophe, il le rejette, il est incroyable pour lui, parce qu'il ne peut et ne veut croire que ce qu'il peut comprendre, et que ce mystère est incompréhensible.

Qui est-ce donc qui peut croire que Dieu a été manifesté en chair? Qui peut prendre pour son Dieu l'enfant dans la crèche? Ah! ce n'est que celui qui a été enseigné de Dieu, que celui à qui il a été donné par le St-Esprit de le croire. Celui-là seul peut le croire avec certitude de foi. Celui-là est né de Dieu, qui croit dans son cœur, et qui confesse de bouche que Jésus-Christ est venu en chair, car nul ne peut dire avec une intime et entière conviction de cœur, qu'il est le Seigneur, sinon par le St-Esprit.

C'est ce croyant qui, comme jadis les mages d'orient, est conduit par l'esprit vers la crèche où est né le Roi des Rois. C'est cette ame qui s'y transporte par la foi pour l'adorer, qui peut dire avec le prophète : *l'enfant nous est né, le Fils nous a été donné.* Oui, celui qui a pris naissance dans une étable de

Digitized by Google

Béthléhem, est apparu en forme humaine comme fils de l'homme, semblable aux enfants des hommes, mais il est l'enfant d'une vierge et non d'une femme unie à un homme. Cet enfant qui est né, est un fils, mais non pas le fils d'un homme, c'est le fils, le vrai fils, l'Eternel, l'unique le bien-aimé fils du Très-Haut, du Père éternel, qui l'a engendré avant la fondation du monde, et qui, dans l'accomplissement des temps, l'a fait concevoir par son St-Esprit dans les chastes flancs de Marie.

Cet enfant nous est né. Il est né pour nous, pour nous tous. C'est aussi pour moi, dit l'ame fidèle, que cet enfant, qui était dans le sein du Père de toute éternité, est venu prendre naissance. Et cet enfant qui est le fils de Dieu, c'est à nous qu'il a été donné. Il nous a été donné si pleinement et si irrévocablement, qu'en vertu de ce don solennel, il nous appartient en propre, il est à nous, il est nôtre. Cet enfant né, ce Jésus est notre enfant. Ce fils donné est notre Jésus. Etant né pour tous, il est né aussi pour moi, et puisqu'il a été donné à tous, il m'a aussi été donné. Il est donné à moi. C'est mon Jésus. Cet enfant est mon Sauveur. Ce fils de Marie est mon Seigneur et mon Dieu. Oui, mon cœur me le dit de la part de mon Dieu, il est mien et si vraiment mien, et aussi incontestablement mien, que s'il n'était né que pour moi, et qu'il n'eût été donné qu'à moi seul.

Ah! cher enfant, adorable enfant! Je me transporte en esprit par la foi dans l'étable où tu as voulu naître, vers la crèche où ta pauvre et bonne mère t'a couché; et là je me prosterne en terre pour embrasser tes pieds et pour t'adorer. Cher et aimable enfant, le plus beau d'entre les fils des hommes, daigne sourire aux embrassements de ma foi, et aux élans de mon amour. Ah! que cet amour n'est-il assez ardent pour répondre à celui qui t'a fait descendre des cieux pour me venir chercher, moi brebis égarée et perdue!

Cher enfant Jésus! quand je célèbre le mystère de ton incarnation, et la fête de ta nativité, veuille aussi me faire part des graces et des précieux dons que tu as reçus du Père, pour

Digitized by Google

les distribuer aux hommes. Etends tes tendres et divines mains sur moi pour me bénir. Mains bénissantes, venez imprimer dans le fond de mon ame le sceau de mon éternelle élection de grace et du pardon de tous mes péchés. Mains sacrées, répandez sur mon ame et sur mon corps, l'aspersion du précieux sang de la circoncision et de la crucifixion, qui me purifie de toute souillure de la chair et de l'esprit. Bienfaisantes mains, appliquez à mon cœur le baume découlant des plaies qu'on a faites à mon Sauveur lorsqu'une lance ouvrit son côté, et que ce baume salutaire opère la guérison des maladies de mon ame et des infirmités de ma nature corrompue. Alors, comblé de toutes ces graces, mon cœur et ma bouche s'ouvriront pour magnifier le Seigneur, et mon esprit s'égayera en ce Dieu qui est mon Sauveur.

Quand nous nous transportons en esprit dans l'étable où l'adorable enfant Jésus a pris naissance, et que nous le considérons enveloppé dans de chétifs langes et couché dans une crèche; combien de merveilles ne découvrons nous pas dans sa personne? Combien de qualités réunies en lui, qui paraissent incompatibles et qu'il est impossible à la raison humaine de concilier? La condition la plus abjecte avec la plus haute élévation. La petitesse avec la souveraine grandeur; une extrême pauvreté à côté de toutes les richesses du ciel et de la terre. Tous les trésors de l'univers à côté du dénuement de tout, excepté du seul lait qu'il tire des mamelles de sa nourrice. Méprisable aux yeux des hommes, tandis qu'il est glorifié par les anges. Etranger dans sa patrie, les cieux et la terre sont l'ouvrage de ses mains et lui appartiennent. Vrai homme mortel et vrai Dieu, possédant une immortalité éternelle. Ici la raison confondue se révolte, et sentant l'impossibilité d'accorder ces étranges disparates, elle se refuse à croire, elle rejette tout et ne croit rien. La foi, la foi seule en découvre la merveilleuse harmonie. Elle seule en conçoit la combinaison et y trouve un parfait accord.

Mais qui, après cela, pourra donner à cet enfant mystérieux un nom qui puisse lui convenir? Il était réservé aux Patriar-

Digitized by Google

ches de donner un nom à leurs enfants, et le droit d'en donner un à celui qui était fils de Dieu et enfant de Marie, appartenait à son Père céleste seul. Il l'a fait, et le nom qu'il lui a approprié c'est le nom de *Jésus*, *Sauveur,* celui qui apporte, qui procure, qui acquiert et accorde le salut à tous ceux qui veulent être sauvés. Le Père de Jésus en lui conférant ce nom, a aussi voulu nous en donner l'explication, et nous apprendre l'étendue de sa signification. C'est ce qu'il a fait par la bouche de son prophète Esaïe, à qui il a fait dire : *On appellera son nom l'Admirable.* Lui demandons-nous, comme autrefois le père de Samson : *Dis-moi quel est ton nom ?* Il nous répondra lui-même : pourquoi veux-tu savoir mon nom, car il est *l'Admirable?* Oui tout est admirable en Lui, dans sa personne, dans sa doctrine, dans ses conseils, dans ses œuvres, dans ses miracles et dans tout ce qu'il a fait pour sauver l'homme perdu. En effet, qui a-t-il de plus admirable que le mystère d'un Dieu *manifesté en* chair, d'un Dieu souffrant pour expier les péchés commis contre Lui ? Quoi de plus admirable que l'ignominieuse crucifixion du Roi de gloire, que la mort de ce Dieu qui possède seul l'immortalité ? A la vue de tant de merveilles, l'Ange s'arrête pour admirer. Et nous vermisseaux, interdits, confus, nous nous abaissons dans la poussière pour adorer.

Dans le saint nom de Jésus est compris celui de *Conseiller.* Il a du être appelé de ce nom, parce qu'il est l'Ange du grand Conseil, l'annonciateur et l'exécuteur des décrets éternels, conçus dans le Conseil de la Divinité touchant le salut du monde pécheur. Comme il est admirable en conseils et magnifique en moyens, c'était à lui qu'il était réservé, et c'est lui qui s'est chargé d'exécuter cet admirable conseil de miséricorde. Il l'a fait et il en continuera l'exécution, jusqu'à ce qu'il soit accompli dans l'Eternité. *Car le conseil de l'Eternel se maintient à toujours, et les desseins de son cœur subsistent d'âge en âge.*

Ce rejeton du trône d'Isaï, qui a été nommé Jésus, tout admirable et magnifique en conseil qu'il fût, a paru dans l'état d'une si grande faiblesse, qu'il s'est comparé lui-même à un

Digitized by Google

ver de terre. Mais tel est le mystérieux assemblage qui se trouve dans sa personne, que l'extrême faiblesse se trouve alliée à la souveraine puissance, parce que le Père a fait reposer sur lui, non-seulement l'Esprit d'intelligence et de conseil, mais aussi celui de force, et d'une force toute puissante. C'est pourquoi au nom de Jésus appartient celui de *Dieu fort et puissant.* Comme Dieu il était dès toute éternité; car c'est lui qui a fondé la terre, et les Cieux sont l'ouvrage de ses mains; et en sa qualité d'homme, toute puissance lui a été donnée dans les Cieux et sur la terre. La puissance qu'il exerce sur les êtres visibles et matériels, est ce qu'on appelle le règne de la nature; et celle qu'il exerce sur les êtres spirituels, sur-tout sur les ames qui composent son Eglise, est son règne de grace. Ici ce n'est pas tant par sa toute puissance qu'il règne, que par sa grace prévenante, et salutairement opérante. Ici ce n'est pas la force du bras, mais la parole de l'Evangile et la vertu de l'Esprit qui agit, et c'est la foi qui se soumet. Ici c'est l'amour qui commande, et c'est l'amour qui obéit. Si notre Rédempteur est fort, il n'est pas moins aimable.

Il m'a bien aimé le premier, ce cœur tendre et fidèle;
N'est-il pas mort pour racheter mon ame criminelle?

C'est aussi à la foi qu'il est donné de croire que Jésus, fils de l'homme, mort dans le temps, est le Père de l'éternité. Père de tous parce qu'il est le créateur de toutes choses. Père des croyants, parce qu'ils sont engendrés en lui par le S[t]-Esprit. Père de l'Eglise de Dieu, parce que comme Eve a été formée de la côte d'Adam, l'Eglise est issue du côté percé du second Adam, et cette eau et ce sang qui en découlèrent sont les éléments des sacrements du S[t]-Baptême et de la S[te]-Cène. L'eau qui sortit de son côté ouvert pour mon iniquité, me sert de bain, son divin sang est ma vie et mon élément.

Enfin un des plus beaux noms qui assortit avec celui de Jésus est celui de *Prince de paix. Car Dieu était en Christ réconciliant le monde avec lui-même.* L'amende qui a été sur lui, le sang

Digitized by Google

qu'il a versé pour nous, nous a apporté la paix. Christ est lui-même notre paix. C'est lui qui donne et qui laisse la paix de Dieu.

Ah ! donne-nous, laisse-nous ta Paix,
Seigneur, pour jamais. Amen.

CONFÉRENCE

PASTORALE TENUE A HERRNHOUT LE 17 JUIN 1840.

Deuxième séance.

Lettre de Monsieur Steinkopf, pasteur à Londres, du 8 *mai* 1840.

Louange à Dieu pour le développement remarquable qu'il a fait prendre à vos conférences, si peu nombreuses dans l'origine, et pour les bénédictions diverses et durables que, pendant une longue suite d'années, il a répandues sur vos réunions et sur ceux qui y ont participé, soit en personne soit par écrit ! Comme l'incrédulité d'une part et la superstition de l'autre ont fait de si désolants progrès dans différentes parties de la chrétienté, c'est un devoir sacré pour tous ceux qui se tiennent invariablement attachés à la pure parole de Dieu, telle qu'elle est renfermée dans les livres du Vieux et du Nouveau-Testament, de s'édifier les uns les autres par des communications verbales ou écrites, et de s'exciter mutuellement en s'écriant : *Seigneur à qui irions-nous? Tu as les paroles de la vie éternelle.*

La société des missions baptistes a eu, la semaine dernière, son assemblée annuelle. Née il y a quarante-huit ans, les commencements furent chétifs. Ses premiers missionnaires eurent à lutter contre des difficultés de tout genre, mais à leur foi resta la victoire. Thomas Carey, Marshman, Ward, et d'autres encore, ont jeté la divine semence de la parole dans de vastes champs aux Indes Occidentales; ils ont traduit les Ecritures en

Digitized by Google

diverses langues ; ils ont fondé des communautés chrétiennes, et, malgré les imperfections qui se mêlèrent à leurs travaux et en dépit des efforts de Satan pour les désunir, ils ont néanmoins fait dans les Indes Orientales et Occidentales, une œuvre pour laquelle des milliers de païens béniront Dieu aux siècles des siècles.

Quant à la société épiscopale, il me souvient clairement que dans son assemblée générale, il y a trente-neuf ans, elle réunit à peine cent personnes, et que ses recettes de l'année montaient tout au plus à deux mille livres sterling. Or, qu'ai-je vu mardi passé ? Une réunion de plus de deux mille cinq cents ames, et dans ce nombre plus de deux cents pasteurs de l'Eglise épiscopale ! Et qu'ai-je entendu ? que la recette de cette société s'est élevée l'an dernier, à passé cent mille livres sterling, que ses missionnaires répandus en Asie, en Afrique et en Amérique, occupent en outre dans plusieurs îles des postes d'une importance majeure ; que par leur moyen, plusieurs Eglises fleurissent maintenant où régnait, il n'y a que peu d'années encore, l'idolâtrie païenne ; que dans un district de la province du Bengale, des milliers d'Indoux, disséminés dans plus de quatre vingts villages, ont ouvert leurs oreilles et leur cœur à la parole de l'Evangile ; que plusieurs centaines d'entr'eux, après un examen sévère, ont été baptisés, et ont commencé d'honorer la doctrine de Dieu leur Sauveur, par une conduite et des sentiments appropriés à leur nouvel état.

La société des missions wesleyennes à célébré sa fête annuelle le 4 mai. Plus jeune que les précédentes, elle a prospéré d'une manière peu commune. Indépendamment des deux cent mille livres sterling recueillies à l'occasion du jubilé de l'Eglise wesleyenne, cette société a perçu l'année dernière une recette de quatre vingt douze mille six cent quatre vingt dix-sept livres sterling ; elle a acheté un vaisseau pour son service particulier ; elle entretient deux cent quarante stations ; elle possède trois cent soixante-deux missionnaires ; elle compte septante-huit mille deux cent vingt-huit membres correspon-

Digitized by Google

dants dans diverses communautés chrétiennes parmi les païens ; enfin, d'après les derniers rapports, ses écoles, chez les gentils, sont fréquentées par plus de cinquante-trois mille enfants des deux sexes. Dans la seule année qui vient de s'écouler, elle a donné au monde païen quarante missionnaires, dont vingt-neuf mariés et onze célibataires.

J'ai assisté avant hier à la trente-sixième assemblée annuelle de la société biblique britanique et étrangère. Quel vif et religieux étonnement m'a saisi en me reportant par la pensée au milieu du petit cercle dans lequel, en l'année 1804, cette précieuse institution prit naissance ! D'abord, de six cents livres sterling seulement, ses recettes furent bientôt de plus de cent mille livres ; et plus elle fit valoir ses fonds par la traduction de la parole en diverses langues, plus il lui fut confié par le chef de l'Eglise. Elle a répandu cette année sept cent septante-six mille trois cent dix exemplaires, soit de la Bible, soit du nouveau-Testament et des Psaumes. Jamais encore elle n'en avait placé un si grand nombre, jamais non plus ses recettes n'avaient atteint le chiffre élevé de cent onze mille quatre cent quarante-neuf livres sterling : six mille livres de plus que l'année précédente. L'assemblée était considérable : on y distinguait au milieu d'au moins deux mille personnes de l'un et de l'autre sexe, cinq Evêques, plusieurs personnages de haute lignée, des membres du parlement, des militaires élevés en grade soit dans la marine soit dans l'armée de terre, des jurisconsultes, des médecins, des banquiers, des commerçants ; des Anglais, des Ecossais, des Irlandais, des Français, des Suisses, des Allemands, des Prussiens, des Suédois, des Américains, et sur-tout deux princes, neveux du roi actuel d'une tribu africaine très-populeuse, et des missionnaires revenus des Indes, d'Abyssinie et du Sud de l'Afrique. Un esprit de charité et de paix, de sainte joie et de reconnaissance, régnait dans cette immense réunion ; mais une profonde consternation s'empara des cœurs à l'ouie de la fin tragique du célèbre missionnaire Williams, dont le ministère a été béni par tant de milliers d'ames dans les îles

Digitized by Google

du Sud. — O que les voies du Seigneur sont remplies de mystère ! Qu'on doit s'humilier devant elles ! Qu'il faut, au lieu de s'arrêter à l'homme duquel le souffle est dans ses narines, regarder uniquement, avec humilité et confiance, à Jésus le chef et le consommateur de la foi !

La conférence manifesta une grande joie en apprenant la prospérité toujours croissante dont jouissent en Angleterre, les établissements destinés à propager le christianisme dans le monde. En revanche elle eut à regretter amèrement, que la belle cause des missions chrétiennes fût si loin d'exciter en Allemagne un intérêt aussi universel, et qu'elle y fût même si peu connue. — Plusieurs pasteurs racontèrent comment, par la formation, dans leurs paroisses, de sociétés pour les missions, ils avaient réveillé chez beaucoup de leurs ouailles une vive sympathie pour cette œuvre, et avaient recueilli en sa faveur des dons quelquefois considérables. — Quelques journaux, observa-t-on, s'attachent à démontrer que l'affaire des missions chrétiennes est l'affaire de toute l'Eglise, et que c'est dans ce sens qu'il convient de l'envisager et de la traiter. Cette pensée mérite toute sorte de considérations, mais il faut se garder de s'en laisser préoccuper dans les jugements qu'on porte sur les travaux missionnaires et s'en tenir à ceci : *pourvu que Christ soit annoncé !*

Du reste l'avancement du règne de Dieu parmi les peuples non chrétiens et son affermissement dans les communautés chrétiennes, sont deux choses qui doivent toujours marcher de front, et servir l'une à l'autre. A ce propos, revenant sur une idée présentée dans la séance précédente, on fit remarquer comment l'exemple du bien produit parmi les païens par la connaissance des Saintes lettres, pouvait exciter les ames à les étudier avec plus de persévérance et de zèle. — Enfin, sur l'observation que la pauvreté est si grande dans quelques paroisses qu'on ne saurait y lever de fortes contributions pour les missions chrétiennes, il fut répliqué, que tout en connaissant la vérité du fait avancé, l'on ne devait pas oublier que la pite

Digitized by Google

du pauvre est, ici comme en Angleterre, particulièrement agréable au Seigneur, et que d'ailleurs il faut distinguer entre la participation du cœur à la cause des missions et la participation effective : Celle-ci, chacun doit sans doute la proportionner à ses moyens ; mais celle-là est la principale, puisque c'est elle qui pousse à l'autre, et sur-tout qui porte à la prière, cette offrande si bénie et pour celui qui la présente et pour l'œuvre qui en est l'objet.

Lettre d'un pasteur en Hongrie, du 20 mai 1840.

L'année dernière, riche en épreuves et en merveilles de l'amour divin, a été singulièrement bénie pour moi et pour mon Eglise. L'Ange de la mort s'est promené parmi nous, armé d'un fléau sous lequel beaucoup ont succombé ; mais dans cette funèbre apparition la grace a brillé avec éclat : plusieurs se sont paisiblement endormis au Seigneur ; plus d'une ame (Dieu ayant daigné exaucer mes prières) s'est acheminée, remplie de foi, vers la céleste patrie. Deux jeunes personnes, enlevées à la fleur de leur âge, m'ont sur-tout causé de la joie ; leur départ de ce monde a été suivi d'une conversion remarquable : fiancées successivement au même époux, leur trépas l'a complètement gagné au Seigneur, dont à présent il célèbre hautement et avec tendresse la miséricorde infinie. La mort d'un enfant de dix ans a servi également à la glorification du nom du Sauveur : au moment de rendre le dernier soupir, il s'est écrié avec feu : « mon seul désir est d'être bientôt auprès de Jésus-Christ. » Ainsi furent recueillis plusieurs épis du champ dans lequel je travaille. Qu'une pareille visitation du Seigneur est réjouissante ! mais qu'elle donne lieu de s'humilier au pasteur qui voit alors plusieurs de ses ouailles, le surpassant en foi et en joie chrétienne, remporter sur le monde une victoire trop difficile encore pour sa faiblesse ! Je n'avais jamais si bien senti quel serviteur inutile et infidèle je suis ! O mes frères ! priez

Digitized by Google

Dieu de m'accorder les dons nécessaires pour devenir un pasteur moins indigne du haut emploi qui m'est confié.

Cette année encore le Seigneur a béni mes faibles efforts. Par ci par là le peuple commence à se tourner vers le trône de grace et à soupirer après la parole de la croix. Il semble qu'en Hongrie aussi le bien tende à se faire jour à travers la confusion des opinions humaines : sans plus s'arrêter aux nuances qui distinguent les différentes confessions, on se rapproche de la pure et simple parole de Dieu ; des milliers de personnes lisent aujourd'hui avec zèle la Sainte Bible que naguères elles ne voyaient que dans les mains du régent ou du pasteur ; on ne craint plus tant les conversations religieuses, dans lesquelles la vérité chrétienne est confessée avec force et sérieux. C'est un printemps qui pointe ; Dieu l'amène !

Je vous écris quelques lignes seulement et le cœur serré, car je suis dans la peine. Depuis le Jeudi-Saint que l'on m'emporta évanoui de l'autel où je célébrais un service de confirmation, je fus assez indisposé ; néanmoins j'entrepris, pour les affaires de mon divin maître, à Peter-Wardein et le long des plaines de Hongrie, un voyage dont je suis revenu avant hier en meilleure santé ; mais en revanche j'ai trouvé ma femme, mes trois filles et la domestique, malades et alitées. Cette épreuve, dans laquelle pourtant Dieu me fait la grace d'être résigné et de conserver quelque sérénité, ne me permet pas toutefois de vous entretenir aussi longuement que je l'aurais fait sans cela. Ce n'est qu'une salutation en courant que je vous envoie ; mais uni avec vous par le plus doux lien, je suis au milieu de vous en esprit. Souvenez-vous de moi qui suis isolé, et à qui est confiée une grande, une trop grande tâche ; implorez pour moi de la bonté de Dieu, force et onction, foi et fidélité.

L'auteur de cette lettre écrivait dans le même temps au pasteur Gerdessen à Strahwalde : La cause du Seigneur a des succès réjouissants dans notre Babylone ; une poste n'attend pas l'autre pour donner accès au règne de Dieu ; des milliers d'exemplaires de la Sainte-Ecriture répandent sur le pays la rosée

Digitized by Google

bénie de la grace : la Bible maggarique est imprimée, et l'édition en sera bientôt tout écoulée; on met la dernière main à l'impression de la Bible en langue bohémienne, celle de la Bible allemande, tirée à huit mille exemplaires, est commencée, on prépare celle dans la langue des Serbes. J'oublie toutes mes tribulations lorsque je considère l'œuvre que fait le Seigneur sous mes yeux, et à la vue de l'avancement de sa gloire, je suis transporté d'allégresse.

Ces nouvelles, qui annoncent une amélioration marquée dans l'état religieux de l'Eglise évangélique en Hongrie, ont causé une vive satisfaction à la conférence : elle y a trouvé une raison de prier avec un redoublement d'instance pour cette portion de l'héritage du Seigneur.

La remarque ayant été faite que les bons exemples donnés par les classes supérieures de la société et mis à la connaissance du public par l'organe des journaux, ont la meilleure influence sur le peuple, on fut conduit à parler de la fin si édifiante du bienheureux Roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III. On raconta qu'à l'époque de sa confirmation il avait formé, pour la suite de sa vie, les résolutions les plus pieuses, et que aidé du secours de Dieu, il s'était constamment appliqué à les réaliser dans sa conduite. Aussi faut-il reconnaître avec actions de graces qu'il a été dans la main de la Providence l'instrument de beaucoup de bien, et espérer, vu les principes chrétiens en faveur dans sa famille, qu'il en sera de même de son successeur. Quant aux tristes débats ecclésiastiques qui marquèrent les dernières années du règne de ce Prince, ils ne lui aliénèrent point le cœur de son peuple : malgré tout ce qu'on trouvait à blâmer, sur-tout dans la manière dont s'est formée la nouvelle liturgie, on reconnut généralement qu'une bonne instruction avait présidé à son introduction dans l'Eglise; savoir, de s'opposer aux aberrations incrédules de l'ancienne liturgie. On ne peut nier d'ailleurs que, sous la main de Dieu, il ne soit résulté quelque bien de cette vive controverse : par elle beaucoup de cœurs glacés et indifférents se sont enflammés d'un

Digitized by Google

zèle vraiment chrétien. — Sur un vœu émis par la conférence, une lettre particulière, venue de Berlin et renfermant des détails intimes sur les derniers moments du feu Roi, fut lue à l'assemblée. Par cette communication l'on apprit entr'autres que, dans les derniers jours de sa vie, ce monarque fit part à un ecclésiastique qui était auprès de lui de la peine qu'il éprouvait de ne pouvoir, vu sa maladie, jouir encore une fois de la S[te]-Cène ; sur l'observation qui lui fut faite que, dans un cas pareil, le Seigneur accorde à l'ame qui en est avide sa grace intérieure sans l'intermédiaire de la participation au signe extérieur, il s'appliqua cette consolation de tout son cœur, et déclara formellement à cette occasion, que toute son espérance reposait à la vie et à la mort, sur la seule grace de Dieu en Jésus-Christ. On apprit de plus que dans l'instant solennel et douloureux où ce Prince expirait, sa famille chercha de la force en Dieu par la prière, et qu'on prononça sur le mourant avec la bénédiction suprême, les belles paroles des versets qui commencent ainsi : Jésus ton Sauveur est vivant, etc. Tout ce qui sur la terre souffre, pleure et gémit, etc.

Lettre du pasteur Cavallin en Suède. Juin 1840.

La grace et la paix vous soient données de la part de Dieu notre Père, et de notre Seigneur Jésus-Christ. Qu'il soit au milieu de vous dans ces jours où vous êtes fraternellement assemblés, et que sa bénédiction repose abondamment sur vos conférences !

Je sens vivement le prix de semblables réunions ; oui, isolé comme je le suis dans un coin de cette vaste terre, je puis me représenter quel plaisir et quel bien ce doit être pour l'ame de se trouver au milieu de fidèles serviteurs de Christ, réunis en grand nombre pour penser et agir dans un même esprit, pour s'instruire dans la meilleure manière de paître les troupeaux du Seigneur, pour fléchir ensemble les genoux devant Lui en

Digitized by Google

implorant de sa plénitude l'onction du Saint-Esprit sur leurs travaux à son service.

Il y a déjà 45 ans que je suis revêtu du ministère de la prédication évangélique. Après 12 années de suffragance, je fus appelé à Borlunda, non loin de Lund en Scanie, paroisse que je dessers encore à présent. Outre mes fonctions pastorales je dois exercer le décanat dans un district qui comprend 25 paroisses. Quel sujet de m'humilier, si je pense qu'on exigera plus de celui à qui on aura beaucoup confié! Quelle responsabilité pèse sur moi! O Dieu! sois appaisé envers moi qui suis pécheur. Et quand même, ce qui n'est pas, bien s'en faut, quand même j'aurais fait tout ce que je suis obligé de faire, encore ne serais-je qu'un serviteur inutile. N'entre donc pas en compte avec ton serviteur, ô Seigneur!

Voilà pour ce qui me concerne personnellement. Quant à la prédication de la parole de Dieu, je ne connais d'autre source de sagesse, de justice, de sanctification et de rédemption, que Jésus-Christ crucifié. Partout où, prêchée par moi, la parole de la croix ne se manifeste pas comme la puissance de Dieu, je m'en prends à moi-même, non à mes auditeurs. O si je pouvais ne jamais contrarier en aucune manière l'action de l'Esprit de Dieu! Aidez-moi, mes chers frères, à obtenir journellement cette grace du Seigneur.

Relativement à mes paroissiens je crois pouvoir dire que le témoignage que j'ai porté parmi eux n'a pas toujours été vain, si faible qu'il fût, et même que quelques-uns ont été amenés aux pieds du Sauveur, ont éprouvé sa grace et se sont endormis dans la foi en son nom. Que ma fin soit semblable à la leur! Je vois aussi autour de moi dans la vigne du Seigneur, de petites plantes qui croissent et fleurissent sous son bienfaisant regard, et qui j'espère porteront des fruits à sa gloire et par sa grace.

Je tiens pour une faveur de mon Dieu de pouvoir encore vaquer à mon double emploi malgré mes 69 ans. Puisse mon service être à sa gloire! O qu'il me soit donné de confesser

Digitized by Google

toujours franchement devant chacun le nom de celui qui s'est tant abaissé pour nos péchés, et qui fit une si belle confession devant Ponce Pilate !

Mon bienheureux père, aussi pasteur, s'était lié d'une étroite amitié avec un ouvrier de l'Eglise des Frères, établi dans ce pays. Par l'entremise de cet ami j'eus l'occasion, déjà dans mon jeune âge, de lire, traduit en suédois, le protocole de vos conférences pastorales; mais alors je ne retirai pas beaucoup de fruit de cette lecture. Plus tard, lorsqu'une paroisse m'eut été confiée, je lus avec plus d'attention ces précieux rapports, et même une fois j'en translatai un en suédois. Maintenant je trouve dans leur lecture une source bénie d'instruction, d'encouragement et de consolation, bien que je sois confus de ma petitesse auprès des grands serviteurs de Dieu dont il est parlé. Les autres écrits des Frères, les relations des missionnaires, les biographies, etc., m'ont été souvent aussi en particulière bénédiction, sur-tout dans les moments difficiles. En voici un exemple. Dans les premières années de ma carrière pastorale j'éprouvais une véritable angoisse de devoir distribuer le pain et le vin de la Cène à des personnes qui, à n'en pas douter, profanaient ce sacrement. Et bien, une simple réflexion du bienheureux évêque Loskiel dans son petit livre si connu sous le titre de *Etwas fürs Herz* (quelque chose pour le cœur), suffit pour me tranquilliser parfaitement. Je voudrais que tous mes frères dans le saint ministère qui seraient tourmentés du même scrupule que moi dans le temps, lussent une fois le passage désigné : ils y trouveraient certainement de rassurantes clartés. Pour ma part je bénis du fond du cœur la mémoire de l'auteur du traité en question, et je suis très-sûr d'imiter en cela bien du monde.

Il est une chose, mes frères, qui m'oppresse, et sur laquelle je désire vivement connaitre votre sentiment. Un esprit de division et de jugement, que répandent autour d'eux certains docteurs qui s'estiment être seuls dans la vérité, bien qu'ils paraissent ne tenir aucun compte de l'amour fraternel tant re-

Digitized by Google

commandé par le Seigneur, fait de plus en plus invasion dans ce pays. Rien n'est plus affligeant que de voir comment les hommes dominés par ce funeste esprit, travaillent à diviser les enfants de Dieu, que Jésus-Christ est venu rassembler en un seul corps, comme le dit St-Jean. Ces sages et ces intelligents à qui les mystères du Royaume sont cachés, égarent les enfants au sujet desquels le Sauveur, transporté de joie, rendit graces à son Père, et les empêchent de se réunir tous d'un cœur au pied de la croix du Rédempteur du monde. Que faire avec ces conducteurs aveugles? Ils sont actifs à l'œuvre, et le deviennent toujours davantage. Ne doit-on rien entreprendre pour s'opposer à leurs desseins? *Les armes avec lesquelles nous combattons ne sont pas charnelles* il est vrai, mais encore faut-il que les *forteresses* soient *renversées*. Ou pensez-vous qu'il vaille mieux rester tranquilles, prenant garde à soi-même? Mais je coupe court. Le Seigneur seul bon et fidèle purifie nos cœurs par sa charité!

Au sujet des zélateurs dépourvus de charité dont il est fait mention dans l'écrit ci-dessus, la conférence a jugé que cet écrit lui-même trace la meilleure conduite à tenir à leur égard. *Les armes avec lesquelles nous combattons ne sont pas charnelles*, mais elles sont spirituelles. La charité doit demeurer là même où les convictions ne sont pas de tous points identiques. Il y a une Eglise universelle dont Jésus-Christ est le Seigneur et le maître; il veut y réunir tous ses enfants malgré les dissentiments et les partis qui régnent parmi eux. Ces divergences d'opinion, lorsqu'elles ne portent pas sur l'essentiel de la foi, bien entendu, ne servent même qu'au triomphe de la charité : elles le rendent plus éclatant. Les diverses Eglises dans lesquelles se fractionne l'Eglise universelle, sont autant d'écoles où les ames, chacune suivant ses besoins particuliers, se forment à un seul et même amour, Christ. Que donc la charité reste intacte au milieu des efforts divers que font les ames pour

Digitized by Google

arriver à la vérité et pour y croitre. Le fondement sur lequel repose l'édifice dans toutes ses parties est invariablement le même, *car Jésus-Christ est le même, hier et aujourd'hui, et il le sera éternellement.*

Fin de la deuxième séance.

EXTRAIT

D'UNE LETTRE DE FRÈRE TREU A FRÈRE PASSAVANT, DATÉE DE LA PLANTATION DE BERG-EN-DAAL LE 13 FÉVRIER 1841, TERMINÉE A PARAMARIBO LE 20 FÉVRIER.

Cher frère !

C'est jeudi passé que j'arrivai ici, et je profite du premier moment de loisir pour vous écrire.

Ma femme, qui déjà avait fait quelque séjour dans cette plantation, et qui m'y attendait, accourut à ma rencontre avec notre petite qui me reçut avec ce cri de joie : Mi papa ! mi papa ! Je me rendis aussitôt dans la salle des réunions où je trouvai la jeunesse nègre assemblée et occupée à épeler et à lire avec une grande et bruyante activité. Pendant mon absence on avait institué une nouvelle classe de lecture.

Le jeune Gottlieb, que vous connaissez, et qui remplit la tâche de régent d'école, est déjà devenu professeur dans cet art ; deux autres jeunes gens s'efforcent de l'égaler et son père l'aura bientôt dévancé. Nous eûmes occasion de nous convaincre des progrès de ce dernier dans une assemblée que comme aide-national aux nègres, il tint le soir de notre arrivée. Il lut aux assistants une histoire de l'ancien testament que j'eus beaucoup de plaisir à entendre ; les discours et les prières qu'il prononce dans les assemblées sont pleins d'onction. C'est un homme qui a reçu des graces particulières et qui paraît avoir fait des

Digitized by Google

expériences profondes; on peut dire de lui qu'il est un chrétien versé dans les voies du Seigneur, qui approfondit les Ecritures et qui est rempli d'un zèle tout apostolique; aussi jouit-il d'une estime générale aussi bien parmi les blancs que parmi les nègres.

Le directeur d'une plantation voisine, assistant dernièrement à une assemblée que ce frère tenait, dit, après avoir entendu sa prière : « Voilà un nègre pour lequel on est forcé d'avoir du respect. » Ce jugement est bien différent de celui que j'entendis prononcer lorsque vous étiez encore ici, par l'ancien directeur, qui dit en ma présence, en parlant de Thomas: « Ce Thomas est le plus grand fourbe de la plantation; c'est seulement dommage qu'il soit si religieux. Le directeur actuel, au contraire, qui est un bien honnête homme et qui a à cœur l'avancement du règne du Seigneur, lui rend pleinement justice. C'est ainsi que nous passons continuellement de la bonne à la mauvaise ou de la mauvaise à la bonne réputation.

Le premier dimanche de mon séjour ici fut une journée fort laborieuse. Outre la prédication je fus occupé des entretiens préparatoires et de l'instruction des diverses classes de candidats au baptême et à la Sainte-Cène. Après dîner je fis l'examen des enfants qui fréquentent l'école et j'eus lieu d'être satisfait des progrès qu'ils ont faits; ils ont pu réciter une quantité de passages de l'Ecriture et de versets de cantiques; les plus petits enfants de cinq ans même ne sont pas restés en arrière. Tous sans exception chantent, et s'ils ne connaissent pas encore les mélodies des cantiques, ils ne sont pas embarrassés pour en composer à leur manière, de sorte qu'ils ne sont jamais exposés à rester court. Si nous pouvions faire ici un séjour permanent, je m'occuperais sur-tout à les exercer au chant et à leur en apprendre les principes. Ayant reçu ces jours-ci de quelques propriétaires européens, une cloche pour leur petite église, ils se sont empressés de la placer sur un échaffaudage pour pouvoir encore la sonner avant mon départ.

Digitized by Google

Je regrette beaucoup que la lettre que vous aviez adressée à ce cher troupeau d'ames arrivées à la connaissance du Sauveur, ne m'y soit pas parvenue : leur joie aurait été grande en entendant cette lecture! O que je me trouve heureux parmi ces bonnes gens et que leurs progrès dans la connaissance du Seigneur me réjouissent! Dix d'entre les parens sont encore venus me prier de les inscrire parmi les catéchumènes; de sorte qu'il n'y a à présent, dans toute la plantation, que quatre individus qui s'obstinent à demeurer dans le paganisme.

Avant mon départ, je fis encore appeler les douze personnes de cette plantation qui font un usage habituel des liqueurs fortes, et je leur adressai une exhortation particulière, les suppliant de renoncer à ce vice; en leur parlant je me rappelais votre zèle pour la *société de tempérance* des anglais, votre désir d'extirper ce pernicieux penchant qui est le poison et la peste du christianisme.

En m'en revenant, j'abordai à la plantation Drie-Gebrœders, où je fis la dédicace de l'église que le propriétaire y a fait bâtir pour ses nègres. A notre arrivée le directeur étant occupé à jouer aux cartes avec sa société, nous fûmes obligés d'attendre qu'ils trouvassent bon de terminer leur partie pour commencer la cérémonie.

Pendant cet acte solennel je pensai beaucoup à vous, et dans mon discours je rappelai à mes auditeurs que l'Evangile leur avait été annoncé pour la première fois il y a quatre ans par vous, mon cher frère, et qu'alors vous aviez dû les réunir dans le moulin à sucre, tandis que maintenant ils étaient en possession de l'église la plus vaste et la plus belle que nous ayons dans la campagne. Ce changement réjouissant étonne lorsqu'on réfléchit que c'est un fils d'Abraham selon la chair qui a fait construire ce temple pour ses enfants. (En effet le propriétaire est un juif qui convaincu de l'utilité du christianisme pour les nègres, n'a pas craint de faire cette dépense pour ses esclaves).

Digitized by Google

COUP-D'ŒIL

SUR LES MISSIONS DE L'UNITÉ DES FRÈRES, A LA FIN DE L'ANNÉE 1840.

Nous regrettons de ne pas avoir pû donner plus tôt à nos lecteurs le morceau suivant qui nous parvient traduit de l'allemand.

C'est avec reconnaissance et confusion que nous devons, à la fin de cette année (1840), paraître encore devant le Seigneur, en jetant un regard en arrière sur la marche de l'œuvre des missions qui a été confiée à notre Eglise. C'est Lui qui dans le courant de l'année qui se termine maintenant, a donné sa bénédiction à notre travail quelqu'imparfait qu'il fût ; il nous a tirés de beaucoup de difficultés; il a poussé de nombreux amis de sa cause à s'intéresser à nous et à nous aider ; et par de nombreux témoignages de sa grace, il nous a ranimés et fortifiés pour nous faire travailler à l'avenir à son œuvre avec joie et courage. Le rapport suivant expliquera ce que nous venons de dire.

Les nouvelles de nos stations en Groënland ont été en somme réjouissantes. Dans ces pays voisins du pôle, avec une population clair-semée, sur une côte où, depuis bien des années, il ne se trouve plus de païens, il ne faut pas compter sur une augmentation en nombre. A Frédérichsthal même, à la pointe méridionale du pays, on n'a pas vu depuis plusieurs années se réaliser l'espérance qu'on avait conçue de gagner à l'Evangile des païens de la côte orientale presque inaccessible aux européens. Le petit nombre de ces païens qui se montrèrent pour faire le commerce, avaient les oreilles et les cœurs fermés à la bonne nouvelle. Mais nos missionnaires ont pu dans toutes les stations vaquer avec joie à leur vocation en enseignant aux paroisses assemblées la parole de vie, et en s'occupant de chaque ame en particulier. Seulement, ils ont constamment à regretter que leurs troupeaux soient en hiver forcés, à cause du com-

Digitized by Google

merce, de s'éloigner de leurs demeures, souvent durant des mois, à des distances qui empêchent toute relation. Ces Groënlandais dispersés cherchent autant que possible à passer le temps des fêtes dans les paroisses avoisinantes; ils sont souvent visités par les missionnaires et par les aides indigènes, et une partie d'entr'eux au moins sont en état de lire l'Ecriture Sainte, d'apprendre à leurs enfants à la lire, ou de copier les passages importants qui ne sont pas encore imprimés dans leur langue; voilà un des principaux avantages qu'ils retirent des écoles. Aussi, nos frères considèrent-ils l'enseignement comme une partie importante de leur vocation, et s'appliquent-ils maintenant à le faciliter par l'établissement de salles d'écoles plus commodes et plus faciles à chauffer. Dans toutes les stations on a pu donner aux enfants le témoignage qu'ils ont le désir d'apprendre et qu'ils sont appliqués; et l'on a eu lieu d'être satisfait des examens qu'on leur a fait subir à la fin de l'hiver. On peut rendre le même témoignage à nos quatre paroisses d'Esquimaux au Labrador. Nous devons mentionner ici avec reconnaissance le secours que nous ont prêté la société biblique britanique et étrangère et la société des traités de Londres, en faisant imprimer à leurs frais, à la grande bénédiction des Eglises d'Esquimaux, des livres ou des extraits de l'Ecriture Sainte et d'autres livres utiles, que quelques-uns de nos missionnaires avaient traduits dans la langue des Groënlandais et des Esquimaux. Ces sociétés sont d'ailleurs venues dans d'autres contrées encore, et en général partout où l'occasion s'en est présentée, abondamment en aide à nos missions. La grande société américaine des traités nous a aussi donné des preuves analogues de son intérêt en venant à notre secours. A Hebron, la plus septentrionale et la plus jeune des quatre stations que nous avons sur la côte du Labrador, nos frères ont eu la joie de voir arriver vers eux dans l'intention de se convertir, quelques familles d'Esquimaux païens habitant plus au nord. A Naïn, le commerce de nos Esquimaux avec les marchands qui venaient du Sud visiter cette contrée a eu une influence fâcheuse; à

Digitized by Google

Hoffenthal, en revanche, plusieurs des familles qui avaient d'abord été séduites, sont revenues avec une sincère repentance et de bonnes résolutions. Pendant leur séjour au milieu de leurs compatriotes païens, ils leur avaient appris à lire, et il en était résulté parmi ceux-ci des demandes de la parole de Dieu auxquelles nos frères ont volontiers satisfait.

Les moyens de subsistance de ces peuples septentrionaux dépendent du temps et de l'état variable des glaces le long des côtes, aussi se passe-t-il rarement un hiver sans que la disette se fasse sentir pour quelque temps. Cependant, notre bon père céleste a l'année dernière, garanti partout de grande famine nos postes de mission, et là où l'on était à l'étroit, nos missionnaires, avec les dons de divers genres que leur ont fait parvenir les Européens amis des missions, et pour lesquels ils les remercient de tout leur cœur, se sont vus en état de porter secours aux plus malheureux. Cependant, ils ont cherché à agir avec prudence, pour ne pas favoriser par là la paresse et la nonchalance, à laquelle ces peuples sont enclins.

Parmi les Indiens Delawares, l'émigration qu'une partie de la communauté de New-Fairfield dans le Haut-Canada a commencée il y a plus de 2 ans pour se rendre dans les contrées au-delà du Missouri, a eu à ce qu'il parait, une influence salutaire, aussi bien sur la partie qui est restée à New-Fairfield que sur ceux qui ont émigré et qui sont maintenant tous réunis à Westfield sur le fleuve Kanzas. Nous avons obtenu à ce sujet des témoignages très-encourageants de l'un et de l'autre de ces endroits. En revanche, nos espérances ont été moins bien réalisées parmi les Indiens Chiroquois, depuis que les missionnaires ayant quitté la Géorgie, ont recommencé leur œuvre parmi les mêmes Indiens dans le territoire d'Arkansas audelà du Mississipi. La contrée de Barren-Fork chez les Illinois où nos missionnaires croyaient avoir trouvé une retraite durable pour eux et leurs troupeaux, s'est trouvée très-malsaine. Des fièvres fréquentes, dont nos missionnaires ont été attaqués plusieurs fois tous ensemble, ont arrêté leur activité et empêché les In-

Digitized by Google

diens confiés à leurs soins de s'établir auprès d'eux. A cela se joignit l'aigreur entre les différents partis qui divisent la nation des Chiroquois, aigreur qui occasionna des scènes sanglantes, et eut au moins une influence indirecte sur l'œuvre des missions. En général, il semblait presque que cette nation, refoulée par les blancs, dût s'éteindre sous l'influence nuisible d'un climat étranger et de plusieurs autres circonstances fâcheuses. Maintenant, nos frères avec une partie des Indiens sont allés sur l'invitation du comité national des écoles de cette tribu, à Beatties-Prairie, et y ont arrangé une habitation provisoire pour y continuer leur œuvre en se confiant dans le secours du Seigneur. Dans cette position, ils se recommandent tout particulièrement au souvenir et aux prières de tous les amis chrétiens.

La partie de l'œuvre confiée à notre Eglise dans le vaste champ missionnaire des îles anglaises des Indes occidentales, est aussi constamment en progrès. A la Jamaïque on a solennellement inauguré le 7 mai une nouvelle église à Bethanie. A Litiz, station fondée l'année passée dans la Savanne, s'ouvre un vaste champ d'activité au milieu de la masse des hommes de couleur qui y vivent dans l'ignorance. Ces pauvres nègres après avoir vécus jusqu'en 1839 sans service divin et sans école, parce que précédemment nos frères ne pouvaient s'occuper d'eux que dans des visites faites de loin en loin, fréquentent maintenant assidument l'église qui a été construite au milieu d'eux. A Antigoa on a formé de l'Eglise de S[t]-Jean qui comptait plus de 5000 ames les 2 postes de Copeshead et Five-Islands où des prédications particulières sont maintenant organisées. De même à la Barbade, on fait le dimanche dans la maison d'école de Cliftonhill, des prédications qui sont très-suivies.

A S[t]-Kitts, où les églises de Basseterre et de Bethel ne peuvent plus dès long-temps contenir la masse des auditeurs, on a posé le 16 septembre dans le premier de ces endroits les fondements d'une nouvelle église; et à Bethel, il faudra aussi bientôt entreprendre un nouveau bâtiment. Dernièrement nous

avons reçu la nouvelle affligeante que dans notre famille missionnaire plusieurs personnes sont attaquées de la fièvre bilieuse et que la femme du frère Théodore Rœmer en est morte. Partout nos frères se sont, selon leurs forces, occupés fidèlement des écoles; et l'on a poursuivi avec activité dans les dernières années la construction des maisons nécessaires à cet usage. Aussi, la dépense pour de nouveaux bâtiments a-t-elle été, cette année, beaucoup plus considérable que les revenus, en sorte que le compte des fonds destinés à cet objet présente un déficit assez fort comme on peut le voir dans le compte ci-après. Bien que nous devions avoir pour règle de limiter l'extension de notre œuvre missionnaire aux moyens qui nous sont assignés, il y a cependant des exigences qu'on ne peut pas repousser, quand une extension est nécessaire pour maintenir ce qui subsiste déjà. Mai, afin de ne pas nous étendre au-delà de nos ressources, nous avons dû renvoyer avec regret plusieurs demandes pressantes qui nous ont été adressées pour fonder dans les îles américaines et ailleurs, de nouveaux établissements de mission.

Nous avons déjà remarqué à la fin de l'an passé qu'une période se prépare pour l'œuvre des missions dans les îles danoises des Indes occidentales, ensuite des mesures que le gouvernement a prises pour établir partout des écoles chrétiennes, et parce que la langue anglaise tend à remplacer peu à peu la langue créole.

En mai, frère Joseph Rœmer, déjà connu par ses travaux missionnaires dans les îles danoises et anglaises, partit d'Angleterre accompagné de quelques missionnaires qui y avaient fait un séjour pour étudier la langue. Frère Breutel, membre du département des missions dans la conférence des anciens de l'unité, a été chargé de visiter cette mission pour s'informer exactement de la position dans laquelle elle se trouve; et comme frère Sybrecht, président de la conférence des aides, a demandé après de longs et fidèles services sa démission, on a conféré cette charge au frère Nauser de Herrnhout. Les frères

Digitized by Google

Breutel et Hauser, n'ont pu cependant s'embarquer qu'en octobre, et ont été long-temps retenus près des côtes d'Europe par les vents contraires. A la fin de juin, Monsieur le gouverneur général Von Scholten, promoteur du nouveau plan d'école, arriva à S[te]-Croix, de retour d'une visite qu'il avait faite en Europe. Et l'on commença sur le champ, sous la direction de nos missionnaires, des écoles aussi bien pour les enfants libres que pour les enfants des nègres esclaves. Le Seigneur veuille donner sa bénédiction aux améliorations qui ont été introduites et dont l'exécution rencontre de grandes difficultés dans l'esclavage encore en vigueur, et dans une multitude d'autres circonstances.

Pour diverses raisons on a dû supprimer la station de Demarara sur la côte de la Guianne Anglaise.

A Surinam, en revanche, l'œuvre des missions s'étend de plus en plus. Dans la colonie même, par l'active coopération de la société hollandaise des missions de Surinam, un nombre toujours plus grand de plantages s'ouvre à la prédication de l'Evangile. Comme les nègres y vivent encore dans une grande ignorance au milieu des ténèbres du paganisme, et comme il est très-rare que l'un d'entr'eux sache lire, c'est avec une grande joie que nos frères ont vu la possibilité de commencer à la station de Charlottenbourg une école pour quelques nègres intelligents des divers plantages; car on peut espérer que de retour dans leurs localités, ils serviront à y répandre l'Evangile. On a fondé dans la haute Niekerie une station fixe nommée Salem; frère et sœur Jacobs sont partis en mai de Paramaribo, pour aller la desservir. On y travaille à la construction d'une église, que nous devons en grande partie à la bienveillance de Hollandais amis des missions. Les nègres des plantages voisins, qui peuvent fréquenter l'église sans difficulté, montrent un grand désir de recevoir une instruction chrétienne. Le même désir continue à se manifester d'une manière touchante parmi les nègres affranchis de Gingée, dans le haut Surinam, où se sont conservées et développées quelques connaissances des vé-

Digitized by Google

rités du salut par le moyen des nègres convertis qui avaient reçu le baptême lors de notre ancienne mission à Bombay. Comme ils avaient bâti de leur propre mouvement une église, et qu'ils avaient demandé instamment la visite d'un frère pour la consacrer, le frère Rasmus Schmidt s'y est rendu dans les premiers mois de l'année et a visité dans ce pénible voyage plus de 20 villages de nègres libres où règnent encore la superstition et l'idolâtrie. Le 1er mars eut lieu la dédicace de cette église au milieu d'une grande foule de nègres accourus des environs, et sous l'impression du puissant sentiment de la présence de Dieu. Bien que frère Schmidt fût revenu malade de ce voyage, il accepta cependant avec beaucoup de joie et pour répondre à leur pressant désir, la charge d'aller se fixer chez ces malheureux nègres avides de salut, qui maintenant sont occupés à préparer une demeure pour quelques missionnaires. L'extension qu'a prise ainsi de tous côtés la mission de Surinam exigeait que l'on envoyât du renfort aux frères qui s'y trouvent; mais nous n'avons pas pu le faire sans que notre foi ait été mise à de rudes épreuves; des 5 personnes rassemblées au printemps à Zeist pour passer à Surinam, sœur Thæsler fut déjà avant le départ rappelée auprès du Seigneur à la suite d'une fièvre nerveuse, et d'après les dernières nouvelles, son mari ainsi que son compagnon de voyage, frère Jansa, étaient dangereusement malades.

Dans le courant de l'année 1839, notre mission au Sud de l'Afrique avait eu à passer par des épreuves de divers genres: une rougeole, la plus terrible qu'on eût vue de mémoire d'homme, avait règné parmi toutes nos stations depuis Grunekloof, dans le voisinage de la ville du Cap, jusqu'à Silo dans le pays lointain des Tamboukkis; une épidémie avait sévi parmi les chevaux, qui forment une partie considérable de la richesse des habitants, et la disette était encore venue s'y joindre. Mais l'année dernière nous avons eu de nouveau un temps de repos et de rafraichissement. Le Seigneur nous a accordé des récoltes abondantes et un temps fertile par lequel nous avons vu fleurir

Digitized by Google

de nouveau nos champs dévastés par une sécheresse de plusieurs années. Nos stations de mission ont été, par la grace de Dieu, presqu'entièrement épargnées pendant une petite vérole maligne qui s'est étendue au loin, dans les environs de la ville du Cap : enfin, les Eglises ont fait aussi des progrès sous le rapport de leur marche intérieure et de leur édification. Le nombre des habitants s'est constamment augmenté par un grand nombre de nègres affranchis. Ceux-ci se sont en général montrés actifs et laborieux, et ont de plus manifesté une ardente faim de la nourriture spirituelle ; en sorte que, dans les réunions, et sur-tout dans les jours de fête, la foule était grande et les auditeurs attentifs. A Gnadenthal, 15 femmes et 18 hommes ont été incorporés à l'Eglise chrétienne, aux fêtes de Pâques ; c'est le plus grand nombre d'adultes que l'on ait encore baptisés à la fois depuis que cet endroit existe. Le nombre des lieux de prédication au dehors s'est aussi augmenté, et la parole qui y est répandue parmi les blancs et parmi les noirs, est tombée (nos frères ont eu souvent occasion de le remarquer) dans une bonne terre. Les écoles de grands et de petits enfants dans les divers endroits, et l'école des aides missionnaires de Gnadenthal, sont également en bon train, et plusieurs aides hottentots des deux sexes soulagent en cela nos missionnaires. Les réunions ont été agréablement vivifiées par le chant des enfants, et sur-tout par celui du chœur dans les jours de fête. La station missionnaire de Clarkson, fondée l'an passé parmi les Fingous de la Zizikama, prospère d'une manière réjouissante.

Le désir d'apprendre à connaître la parole divine, que montrent les ames confiées aux soins de nos frères, les ont bientôt dédommagés des difficultés rencontrées au commencement de leur établissement.

Ils ont la joie de voir les sermons du dimanche, qui se tiennent en plein air lorsque le temps le permet, fréquentés par une foule d'auditeurs noirs qui leur arrivent de tous les côtés et qui se retirent rarement sans avoir éprouvé une émotion salutaire.

Digitized by Google

Pendant une visite du frère Hallbeck, *) en automne 1839, on examina avec attention tout ce qui se rapporte à la fondation de cette nouvelle station, et le 12 mai 1840 on posa la première pierre du bâtiment qui doit servir d'église et d'école. Enfin, la situation même du lieu dans une vallée bien arrosée et peuplée d'arbres, et l'assiduité avec laquelle les nomades qui y sont arrivés s'appliquent à cultiver le pays, promettent que cette nouvelle station, d'ailleurs appuyée de la bienveillance du gouvernement, prospérera selon nos espérances. A Silo, où habitent plus de 300 Tamboukkis, le petit troupeau de ceux d'entr'eux qui sont baptisés marche selon l'Evangile dans la tranquillité et dans le silence. La contrée est souvent troublée par des bandes de brigands; cependant, l'endroit même a été, par la garde de Dieu, préservé de malheur.

Des 241 missionnaires des deux sexes placés à la fin de l'année précédente dans nos 33 stations, 5 sœurs et 3 frères sont maintenant entrés dans la joie de leur Seigneur; 5 personnes sont revenues en Europe; 6 sœurs et 8 frères ont, en revanche, été appelés au service des missions; en sorte que le nombre total s'est augmenté d'une personne, et se monte à 242.

Le besoin d'ouvriers fidèles et capables pour un si vaste champ, s'accroit d'année en année, et nous arrache souvent la prière que le Seigneur lui-même nous a mise dans la bouche : *Priez le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers fidèles dans sa moisson;* et tous les amis qui prennent part à notre œuvre se joindront certainement volontiers à nous dans cette prière.

Dans l'Eglise des frères nous n'avons pas, il est vrai, d'instituts de mission proprement dits, mais bon nombre d'ouvriers propres à cette œuvre sont déjà sortis de nos écoles et de nos établissements d'instruction; et nous profitons de plusieurs arrangements de notre organisation, pour réveiller l'esprit missionnaire, et pour préparer à ce genre de vie ceux qui s'y sentent poussés. L'histoire de nos missions nous montre aussi

*) Depuis ce temps, il a plu au Seigneur de rappeler à lui cet actif missionnaire.

Digitized by Google

beaucoup d'exemples de messagers du salut parmi les païens qui, sans culture particulière, ont été les instruments de grandes bénédictions. Nous devons également nous appliquer de plus en plus à former parmi les indigènes eux-mêmes des aides missionnaires. Dans les colonies où, par la sollicitude des gouvernements et par les efforts réunis des missionnaires de diverses dénominations, on a pensé à donner à toute la jeunesse une instruction chrétienne, le temps n'est pas éloigné, où il ne faudra plus considérer ces Eglises comme des Eglises de païens, et où l'on pourra désirer qu'ils se pourvoient eux-mêmes d'instituteurs comme dans les pays qui sont chrétiens depuis un temps plus considérable. Les comptes ci-joints montrent dans la caisse générale un excèdant de dépense de 29,026 ff. 94 c., ce qui réduit à 17,336 ff. 30 c. les 46,363 ff. 24 c. qui restaient en caisse à la fin du compte de l'année 1838. Mais, chacun des comptes pour les fonds spéciaux présente, comme nous l'avions prévu à la fin de l'année passée, une dette considérable montant ensemble à 107,217 ff. 66 c. Outre cela, il faut remarquer que le compte annuel de notre mission de Tabago qui n'était pas encore arrivé lors de la clôture de nos comptes, augmentera considérablement nos dépenses. Les frais pour l'entretien des missions dans les îles danoises des Indes occidentales, à Surinam, au Sud de l'Afrique et au Labrador, ne sont pas mentionnés dans le compte précédent parce qu'ils y sont couverts par le produit des métiers qu'on y exerce, et au Labrador par la société de Londres pour la propagation de l'Evangile.

Il est clair qu'une partie considérable de nos dépenses, surtout celles qui sont mentionnées dans les fonds spéciaux, ont été occasionnées par les constructions devenues nécessaires, depuis l'affranchissement des nègres dans les colonies des Indes occidentales. Ce besoin était urgent; mais il diminuera peu à peu, nous l'espérons. Les nègres eux-mêmes ont aussi été, par l'émancipation, mis en état de contribuer plus que précédemment à l'entretien des missions et des écoles; et bien

Digitized by Google

qu'ici, les relations ne soient pas par-tout les mêmes, on peut pourtant espérer que le fardeau de notre département des missions sera allégé à l'avenir par l'organisation de contributions volontaires dont on s'occupe maintenant, et pour lesquelles les affranchis se montrent bien disposés. Mais nos dépenses restent toujours très-grandes et notre Eglise ne peut en supporter par ses propres forces qu'une petite partie. Aussi, nous nous sentons, à la fin de cette année, d'autant plus poussés à la reconnaissance la plus profonde envers le Seigneur, auteur de tous les biens; Lui, qui a poussé de nos temps tant de gens à s'employer activement à l'avancement de son règne, et à songer à nos besoins. Les amis des missions eux-mêmes, qui ont obéi à cette impulsion avec tant de bienveillance et de bonté, voudront bien recevoir ici nos sincères remerciements. A cette occasion, nous exprimons notre vive reconnnaissance à toutes les sociétés de missions, aussi bien qu'aux amis isolés du continent, des îles britaniques et de l'Amérique qui nous ont aidés dans notre œuvre, soit par des contributions soit de quelque autre manière. Le Seigneur qui considère ce que l'on fait au moindre de ses frères comme fait à lui-même, veuille rendre richement en bénédictions célestes la pite du pauvre aussi bien que les dons du riche. Outre le secours en lui-même, nous estimons aussi infiniment l'amour fraternel qui en est la source, et nous sommes puissamment encouragés par la pensée que tant d'enfants de Dieu disséminés par-tout considèrent l'œuvre des missions comme étant aussi leur affaire, et par les liaisons que nous formons de cette manière, avec tant d'amis chrétiens qui nous étaient auparavant inconnus. Nous continuons à recommander toute cette œuvre avec tous ceux qui y travaillent à l'intérêt et aux prières de nos frères, afin que notre Eglise soit encore jugée digne de travailler selon ses faibles forces à la grande vigne du Seigneur.

Berthelsdorf, le 12 *décembre* 1840.

Le département des missions de la conférence des anciens de l'unité.

Digitized by Google

LETTRE

DE LA SOEUR VOIGT A LA SOEUR PASSAVANT, ÉCRITE DE LA PLANTATION DE BERG-EN-DAAL, EN AVRIL ET MAI 1841.

Ma chère sœur !

Il faut que j'essaye de vous écrire quelques lignes depuis ici, quoique d'une main tremblante. Depuis assez longtemps je ressentais une grande faiblesse qui, si elle avait continué à augmenter, m'aurait fait craindre le retour des graves maladies dont j'ai été atteinte il y a quatre et sept ans. Dans ma grande angoisse je m'adressai en simplicité de cœur à mon Sauveur en lui représentant toute ma faiblesse, et il a daigné exaucer ma prière, je ne saurais assez Lui rendre graces de l'espoir qu'il me donne de pouvoir encore travailler à son œuvre. Il peut en bénissant mes faibles travaux suppléer au peu que je puis faire.

Je me trouve très à mon aise au milieu des ames confiées à nos soins dans cette plantation, et je rends graces au Seigneur des bénédictions qu'il m'y accorde et pour le corps et pour l'ame. La semaine sainte et sur-tout le vendredi-saint où j'ai pu m'unir à vous en esprit ont été des jours de bénédiction pour moi. Notre bon frère nègre Thomas tint les assemblées du matin et de l'après-midi et les termina en faisant à genoux une prière pleine d'onction. C'est un vrai disciple du Seigneur, qui a reçu des graces particulières. Veuille le Seigneur lui conserver sa charité et sa simplicité de cœur !

J'ai reçu les jours passés, par un nègre marron, de bonnes nouvelles de la santé de nos chers frère et sœur Schmidt, peut-être si le Seigneur le permet, pourrai-je au prochain passage du bon frère nègre Job, exécuter mon projet de les visiter eux et leur intéressant petit troupeau ; ce projet inquiéte nos bons amis d'ici qui n'aiment pas que je m'expose, et qui ne veulent

Digitized by Google

pas même que j'aille en ville, aussi ai-je dû leur promettre que je laisserais mes effets pour leur prouver que je reviendrais auprès d'eux. C'est bien aussi mon intention car je m'y trouve à ma place sur-tout parmi les enfants; je me représente être au milieu d'eux comme un régent de campagne; je leur tiens l'école avant et après midi; c'est un vrai plaisir d'instruire ces enfants, plusieurs savent déjà lire, même le manuscrit.

Frère Thomas lui-même vient chez moi pour relire une ou deux fois la lecture qu'il doit faire à l'église.

Frère Jason que vous connaissez est devenu un bon lecteur, ce frère est doué d'une simplicité et d'une sensibilité admirables; les nègres le prennent avec eux lorsqu'ils vont travailler dans les bois et profitent de son talent pour apprendre à lire dans leurs heures de repos. J'apprends aussi à coudre à quelques unes de nos petites filles qui ont déjà fait de beaux progrès.

Mon bon mari, dont les paroles me reviennent souvent en mémoire, me dit en parlant de notre petit troupeau: « J'ai peur que l'ennemi ne vienne à le cribler» aussi nous faisons l'expérience combien satan est acharné à semer l'ivraie parmi la bonne semence. Nous en eûmes un exemple l'autre jour où l'un de nos frères nègres faillit de tomber dans ses piéges en cherchant à entraîner dans le péché la femme d'un autre de nos frères; celle-ci fortifiée par le Sauveur, eut la fidélité de ne pas prêter l'oreille au tentateur et vint aussitôt m'en avertir. Lui-même se rendit aussi auprès de moi en s'écriant: «Misi je veux tout vous confesser.»

Je le réprimandai fortement en lui disant tout ce que le Seigneur me mit au cœur dans le moment même.

Il reconnut son péché et le pleura si amèrement qu'il me faisait pitié de le voir. Je suis persuadée que cette triste expérience ne sera pas perdue pour le bien de son ame. Veuille le Seigneur étendre ses ailes sur nous et accomplir ainsi le souhait que forme pour nous le frère Passavant dans la lettre qu'il a adressée à ce petit troupeau et que nous venons de recevoir aujourd'hui.

Digitized by Google

Nous n'avons plus que peu de païens dans cette plantation et parmi eux moins d'hommes que de femmes. Une de ces dernières me témoigne une aversion marquée de puis que, à l'occasion d'une visite que je lui fis dans une maladie, je lui ai dit : «Je désire que cette maladie puisse t'amener à Dieu, pour que tu te convertisses à Lui.» «Missi ! me dit-elle alors, tu m'exhortes avec trop de force, je ne veux pas que tu reviennes me visiter, quand je serai délivrée du *cointiman* (c'est ainsi que les idolâtres appellent l'esprit malin, dont ils se croyent possédés), j'irai moi-même te voir.» Je lui repliquai : «as-tu donc fait un contrat » avec le vrai Dieu pour savoir combien tu vivras encore? C'est » bon, je ne viendrai plus t'importuner par mes visites, mais je » ne cesserai pas de prier pour toi.» Alors elle me répondit brusquement : «Tu n'en as pas besoin, c'est ce que je pourrai faire moi-même.» Je fus saisie de tristesse en voyant un tel endurcissement, dès lors elle n'est plus venue me voir, mais un pressentiment me dit que le Sauveur saura encore dompter ce cœur rebelle.

J'écris ces dernières lignes depuis Paramaribo, étant rentrée en ville au commencement de mai. Mes adieux de Berg-en-Daal ont été très-touchants. Le bon Thomas tint l'assemblée du soir. O que je désirais que vous pussiez l'entendre une fois ainsi que Jason ; ils disent souvent : «Nous ne saurions trouver » des paroles pour rendre graces au Sauveur de ce qu'il daigne » nous assister au point de pouvoir nous édifier nous-mêmes en » son nom et de ce qu'il nous a fait la grace de t'envoyer chez » nous.»

Thomas, dans l'assemblée, supplia le Sauveur de me ramener au milieu d'eux, et à mon départ ils *me criaient* tous : «mais tu ne nous laisseras pas.»

La veille de mon départ, le pauvre pénitent Hoop vint aussi les larmes aux yeux me dire adieu, il me pria de vous écrire afin que vous puissiez lui aider à obtenir du Sauveur le pardon de ses péchés. Les petits enfants de mon école vinrent tous aussi me dire adieu en me témoignant leur affection par de

Digitized by Google

petits souvenirs qu'ils m'apportaient. L'une d'elles entr'autres m'apporta un charmant petit oiseau qu'elle avait pris dans la forêt.

Nos bons amis de Berg-en-Daal vous saluent tous.

ANNONCES.

PAROLES ET TEXTES TIRÉS DE L'ÉCRITURE-SAINTE,

Pour chaque jour de l'année 1842.

Ce petit recueil annuel vient de sortir de presse. La préface de l'année passée y est jointe encore cette année. Nous observons pour ceux qui ne connaissent pas encore cet ouvrage, qu'il peut servir aussi d'Almanach. A côté des passages de l'Ecriture-Sainte sont indiqués les jours de la semaine et les dates; on y trouve en outre, l'indication des principales fêtes de la chrétienté. En un mot, c'est un Almanach chrétien, qui a l'avantage de répandre par-tout où l'on s'en sert la connaissance de la Parole de Dieu. Cet ouvrage se publie tous les ans et en plusieurs langues. L'année que nous annonçons est la 112e de son existence.

La vie de Gott.-Aug. Spangenberg, Evêque de l'Église des frères, traduite de l'Allemand de Jérémie Risler, un grand vol. de 556 pages; prix 3 ffe, au Locle.

Psalmodie de l'Église des frères, ou Recueil de Cantiques spirituels; 3 ffe 40 c., au Locle.

Recueil d'airs pour la Psalmodie de l'Église des frères; prix 1 ffe, au Locle.

La saine doctrine, tirée des écrits des plus célèbres docteurs de l'Église réformée.

Abrégé Historique des livres de l'ancien Testament, traduit de l'Allemand de Jérémie Risler.

Pour la France, on peut se procurer les ouvrages ci-dessus, au bureau du journal à Nismes, et pour la Suisse aux autres dépôts du Journal.

Digitized by Google

NOUVELLES RÉCENTES.

I. EUROPE. Le 16 septembre, nous nous unimes en esprit avec tous les serviteurs et toutes les servantes de l'Unité des frères, pour nous souvenir de l'événement mémorable qui eut lieu à pareil jour il y a cent ans, lorsque le Sauveur donna aux serviteurs de l'Eglise, assemblés en conférence à Londres, la ferme assurance qu'ils pouvaient se décharger sur Lui du soin de la charge d'Ancien en chef de l'Eglise. En nous rappelant les preuves innombrables de la direction fidèle qu'il a données depuis à son Eglise des Frères, nous nous abandonnâmes de nouveau avec joie à ses soins et à sa conduite — Puisse le 19 novembre, qui fut il y a cent ans, un jour de bénédictions toutes particulières pour les Eglises, qui furent en ce jour là instruites de cet événement, devenir aussi cette année par la grace du Sauveur, un vrai Jubilé des cœurs, et puissions nous sentir tous profondément que le Sauveur gouverne encore notre Eglise comme notre Ancien, et que d'innombrables bénédictions en découlent pour nous.

— Le 27 septembre nous eûmes le plaisir de voir arriver au milieu de nous frère et sœur Nitschmann; le lendemain, nous saluâmes le frère Nitschmann dans le cercle de notre Conférence, comme notre futur collègue.

— Frère et sœur Breutel sont arrivés le 21 septembre à Altona, d'où ils étaient sur le point de partir pour Copenhague.

— Le frère Guillaume Reichel, appelé au service de la mission à Antigoa; fut marié le 5 octobre à Herrnhout à la sœur Constance Concorde Schukall.

— Le 14 septembre, frère Jean Fréd. Heinrich, appelé au service des missions dans l'Afrique méridionale, fut marié à Gnadenfrei à la sœur Marie-Ernestine Feurig. Le 25 sept. ils partirent pour leur destination après avoir été reçus acolytes par la Conférence des Anciens de l'Unité.

— Le frère Bernard-Rodolphe Garve, qui jusqu'ici a séjourné à Nimes, a été appelé comme frère ouvrier au Locle, d'où il desservira les sociétés de la Suisse française. Le 14 septembre, il fut reçu acolyte par la Conférence des Anciens de l'Unité.

— Frère et sœur Kleinschmidt sont heureusement arrivés à Gothenbourg le 4 septembre.

— Le 14 sept. le fr. Fürstenberger fut présenté à l'église de Niesky comme prédicateur; le 17 du même mois le frère Ernest Reichel le fut aux pensionnats de Gnadenfrei en qualité d'inspecteur, et le 3 oct. le frère Jacobsen à l'église de Kleinwelke.

—Le 2 octobre, frère et sœur Bellwitz partirent pour Zeist, lieu de leur destination.

— Le 13 août, les frères Samuel Wilson, Pr Corn-West et Henry Kirkland, ont été consacrés présbytes, et le frère Wilm H. Oates diacre par le frère Jean Beck Holm.

II. INDES OCCIDENTALES. Le 28 juillet, une nouvelle église fut inaugurée à Bétha bara, à la Jamaïque. Le frère Ellis, de Bridgetown à la Barbade, a fait, au nom de la Conférence des Anciens de l'Unité, une visite à Tabago. La sœur Morrish, de cette dernière ile, que sa mauvaise santé oblige à faire un voyage en Europe, est arrivée le 1 septembre à Londres. Frère et sœur Kieldien et la sœur Marg. Becker sont arrivés le 4 juillet à la Barbade, et frère et sœur Tedwil, le 11 juillet, à St. Johns, Antigoa. Le 8 août, le frère William Humberstone et la sœur Backer furent mariés à Bridgetown. Ils desserviront la station de Clifton Hall.

— La sœur Eléonore Kiergaard, née Hutton, est décédée le 3 juillet à New-Eden à la Jamaïque, dans la 39me année de son âge.



Digitized by Google

COMPTES du département des Missions de l'Église des Frères, en 1839.

RECETTES.

I. *Produit des collectes annuelles :*				
1. Dans les églises des frères, dans des sociétés et par des amis chrétiens, sur le continent européen.	33,965 f.	50 c.		
2. Dans les églises et les sociétés anglaises.	20,581	85		
3. Dans l'Amérique du nord.	2,959	15	57,506 f.	50 c
II. *Dons particuliers, faits par des sociétés de missions et par des amis de l'œuvre des missions, dans les églises des frères et en dehors :*				
1. Sur le continent européen.	24,257	11		
2. En Angleterre et en Irlande.	110,380	04		
3. Dans l'Amérique du nord.	968	62	135,605	77
III. *De la société de Bethléhem, pour la propagation de l'Evangile parmi les païens.*			48,462	00
IV. *Dons par testament :*				
1. Sur le continent européen.	14,300	65		
2. En Angleterre et en Irlande.	4,742	88	19,043	53
Total des recettes			260,617	80
Excédant des dépenses			29,036	94
			Fr. 289,654	74 c

DÉPENSES.

I. *Pour l'œuvre des Missions :*				
1. Constructions pour six stations.	39,909 f.	89 c.		
2. Frais de voyage.	34,645	18		
3. Frais de ménage.	100,680	05	175,235	12 c.
II. *Pension de retraite et frais d'éducation :*				
1. Pension pour 48 couples, 8 veufs et 43 veuves.	30,984	85		
2. Frais d'éducation de 136 enfants placés dans des instituts ; 18 garçons en apprentissage et 11 filles plus âgées.	57,307	93	88,292	78
III. *Frais d'administration et d'expédition, traitement des employés, locations, ports, livres, fournitures de bureau, dépenses extraordinaires.*			126	84
			289,654	74
Solde de compte à la fin de 1838.			46,363	24
Excédant des dépenses de 1839.			29,036	94
Reste en caisse.			Fr. 17,326	30 c.

NB. Les comptes primitifs du département des missions sont tenus en Thaler de Saxe, mais pour la facilité de nos lecteurs on en a fait la réduction en Francs de France, le Thaler réduit à F. 3 c. 69.

COMPTE DES TROIS FONDS SPÉCIAUX
PENDANT L'ANNÉE 1839.

I. FONDS D'AGRANDISSEMENT AUX INDES OCCIDENTALES.

Recettes.

Contributions d'Angleterre	13949 f.	64 c.
» d'Allemagne	159	59
» des Indes occidentales . . .	159	90
Legs faits à ce fonds en Angleterre . . .	39412	28
Somme des recettes	53681	41
Dette restante	81858	88
FF.	135540	29 c.

Dépenses.

Déficit à la fin de l'année 1838	83364	10
Nouveaux établissements à Antigoa . . .	5669	27
» » à la Jamaïque . .	46506	92
FF.	135540	29 c.

II. FONDS D'ÉCOLE AUX INDES OCCIDENTALES.

Recettes.

Secours du gouvernement anglais	9840	—
Du même pour les instituteurs	3690	—
Contributions d'Angleterre	3682	83
» des Indes occidentales . . .	9336	67
Somme des recettes	26549	50
Dette restante	3402	79
FF.	29952	29 c.

Digitized by Google

Suite de fonds d'école aux Indes occidentales.

Dépenses.

Déficit à la fin de l'année 1838	2472 f.	91 c.
Frais d'école à Antigoa	10563	75
» » la Jamaïque	6054	67
» » St-Kitts	4180	77
» » Barbade	5500	10
Frais pour l'entretien de maîtres auxiliaires	1180	09
	FF. 29952	29 c.

III. FONDS POUR LA CONSTRUCTION D'ÉCOLES DANS LES INDES OCCIDENTAES.

Recettes.

Solde en caisse à la fin de 1838	5012	61
Secours du Gouvernement anglais	17220	—
Contributions d'Angleterre	466	78
» d'Allemagne	233	39
» des Indes occidentales . . .	1528	89
Somme des recettes	24461	67
Dette restante	21956	99
	FF. 46418	66 c.

Dépenses.

Nouveaux bâtiments d'école à Antigoa . .	14287	6
» » » la Jamaïque .	16797	80
» » » St-Kitts . .	9267	44
» » » Barbade . .	6066	36
	FF. 46418	66 c.

Il reste donc une dette :

Dans le fonds d'agrandissement des Indes occidentales	81838	88
Dans le fonds d'écoles	3402	79
Dans le fonds pour la construction d'écoles	21956	99
En tout une dette de	FF. 107218	66 c.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Digitized by Google

IV. BIOGRAPHIES.

V. NOUVELLES DES MISSIONS DES FRÈRES PARMI LES PAYENS.

GROENLAND.

INDES OCCIDENTALES.

Antigoa.

Digitized by Google

Pages.

Antilles Danoises.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Surinam.

SUD DE L'AFRIQUE.

VI. VARIÉTÉS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

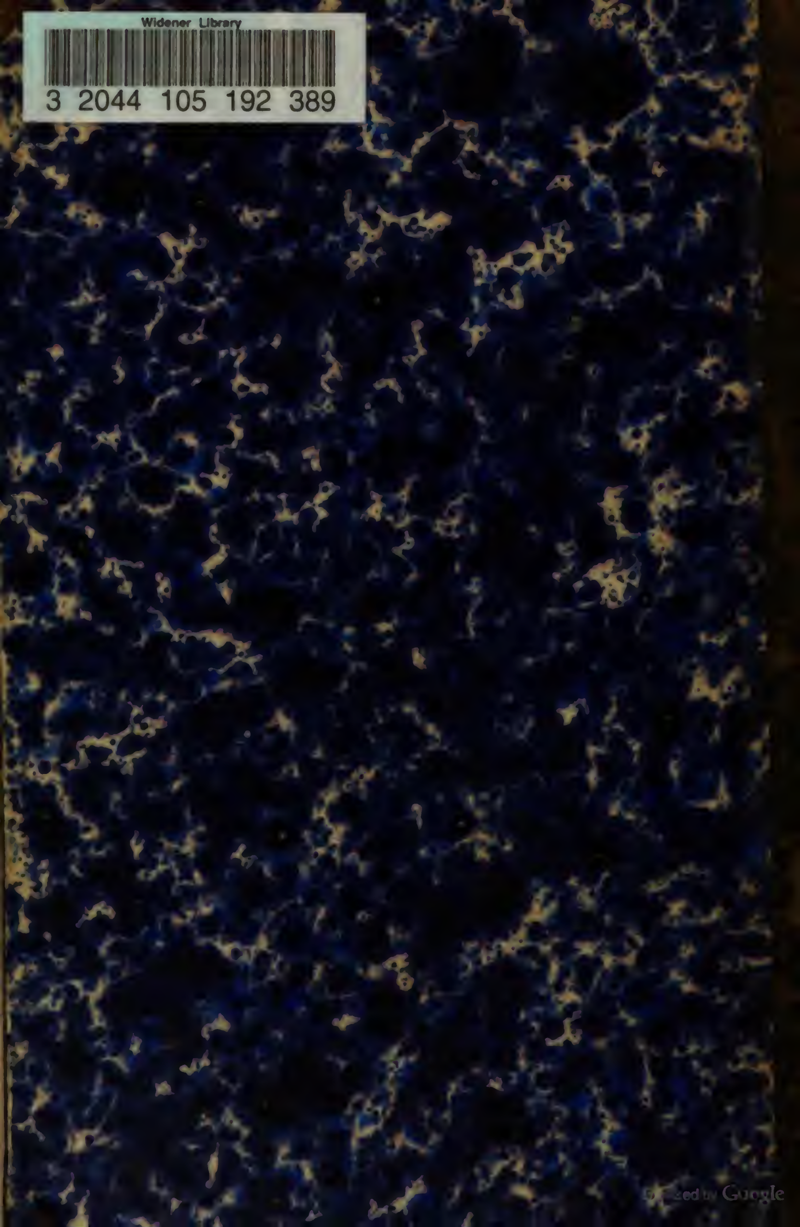
This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.



Digitized by Google


Widener Library
3 2044 105 192 389
Digitized by Google